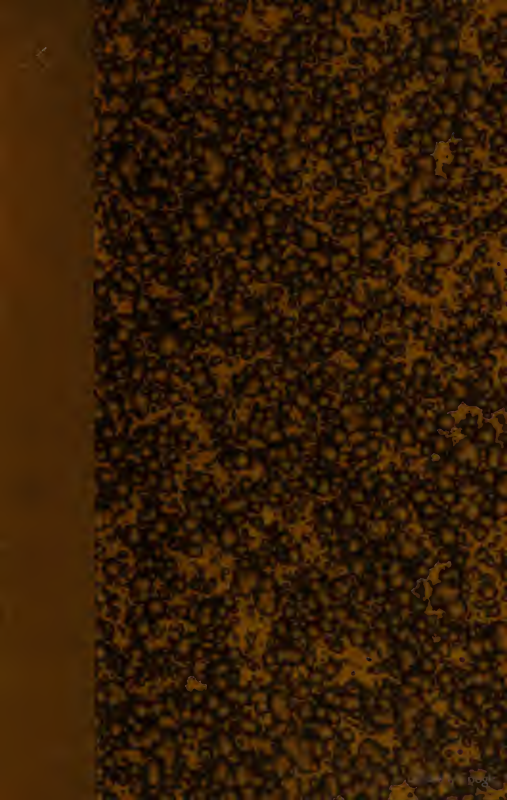
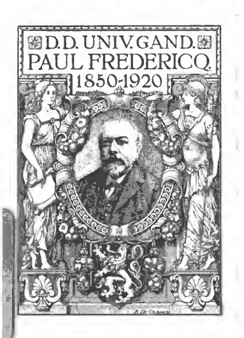


164. D. 70.





Digitized by Google


169 B 16

ŒUVRES CHOISIES

DE

MAX. VEYDT

PUBLIÉES

PAR UN COMITÉ D'AMIS



BRUXELLES
TYPOGRAPHIE DE M. WEISSENBRUCH
11, PLACE DU MUSÉE, 11

1873

Digitized by Google

ŒUVRES CHOISIES

DE

MAX. VEYDT

Digitized by Google

ŒUVRES CHOISIES

DE

MAX. VEYDT

PUBLIÉES

PAR UN COMITÉ D'AMIS

BRUXELLES
TYPOGRAPHIE DE M. WEISSENBRUCH
11, PLACE DU MUSÉE, 11

1873

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

Digitized by Google

Digitized by Google

Le meilleur monument qu'on puisse élever à un écrivain est la publication de ses œuvres. Le jour des obsèques de Maximilien Veydt, quelques uns de ses amis se concertaient dans cette pensée commune; un comité ne tarda pas à se constituer; le résultat de ses délibérations est l'édition des *Œuvres choisies* de Max. Veydt, que nous présentons au public.

Avant de lire ces pages de l'écrivain, choisies avec autant de soin que possible, les lecteurs désireront connaître la vie de l'homme et la suite de ses œuvres. Nous en traiterons succinctement.

Né à Bruxelles, le 22 juin 1822, — fait ses études à l'Athénée et à l'Université de cette ville, — candidat en philosophie et lettres, le 20 septembre 1844, — candidat en droit, le 26 septembre 1845, — docteur en droit, le 13 septembre 1848, — avocat stagiaire chez M. De Gronckel, — élu membre du Conseil provincial du Brabant par le canton de Lennick-St-Quentin, le 22 mai 1854, — conseiller communal d'Ixelles en 1857, — échevin d'Ixelles, le 13 janvier 1858, — secrétaire du Conseil provincial depuis 1858 jusqu'à sa mort, — membre de la députation permanente depuis 1860, — nommé membre du Conseil d'administration de l'Université libre, le 31 mars 1862, — professeur de littérature et philologie latine en remplacement de Jules Tarlier en 1870, — chargé provisoirement de remplacer M. Altmeyer dans la chaire d'histoire politique de la Grèce en

1872, — mort, le 3 janvier 1873, — inhumé à Uccle, le 6, — telles sont les dates principales de la carrière que nous avons à caractériser.

Le passage de Veydt au barreau fut de courte durée. Citons deux faits seulement : Un procès de presse qu'il gagna avec M. Ed. de Linge, pour son patron M. De Gronckel, contre le journal l'*Observateur*[1]. — Un procès en adultère, dont l'issue n'est pas indiquée, mais dont il avait conservé en brouillon le plaidoyer, où apparait surtout l'esprit lettré qui se souvient des grandes traditions antiques.

L'entrée en matière montre la finesse de son esprit :

« Je dois avant toutes choses, dit l'orateur narquois, rendre hommage aux efforts faits avant l'ouverture de ce procès par Me B., (l'avocat du mari) pour en éclairer certains points scabreux ; c'est un devoir d'impartialité pour moi de rappeler quel zèle il a dépensé particulièrement à découvrir un adultère, et le tribunal aura sans doute la conviction que jamais, dans l'intérêt d'un demandeur quelconque, affaire n'a été mieux instruite, mieux préparée à l'avance que celle-ci où l'avocat du demandeur, joignant à un talent populaire un dévouement rare, a su, comme il le racontait en présence de M. le président, s'associer dans l'intérêt de son client à trois sergents de ville, faire le guet dans une rue mal famée et surveiller l'entrée et la sortie d'une maison de débauche. »

Veydt rappelait quelquefois un autre procès de presse qu'il avait perdu dans de telles conditions, disait-il, qu'après vingt ans il érigeait encore en règle générale qu'on ne doit jamais faire de procès de presse. Il a raconté dans la *Revue de Belgique* l'histoire terrible d'une cause criminelle[2]. Serait-ce un autre souvenir de son passage au barreau ?

Veydt demanda son congé du barreau au corps électoral qui l'élut conseiller provincial, et au conseil provincial, qui le fit bientôt entrer à la députation permanente. C'était l'*otium cum dignitate*. Dès lors, les travaux administratifs et les productions littéraires se partagèrent sa vie.

Son ami, M. Albert Picard, président du Conseil du Brabant, a esquissé et caractérisé, sur sa tombe, son travail d'administrateur.

« Son activité au conseil provincial ne se ralentit pas un seul instant, et nos archives, grâce à lui, comptent de nombreuses pages

[1] Tribunal civil de Bruxelles. Presse, droit de réponse, compétence. De Gronkel contre Coché-Mommens. Jugement du 16 novembre 1853. Bruxelles, Vanderauwera, 28 p. in-8°.

[2] Voir plus loin pages 334 et suivantes.

empreintes d'une éloquence élevée, d'un esprit fin et d'un rare bon sens.

« Je serais injuste envers sa mémoire si je ne rappelais ici, en quelques mots, ses travaux si variés et si utiles.

« Il avait une prédilection marquée pour les questions humanitaires, et il semblait éviter à dessein de les rattacher, par un lien quelconque, aux luttes des partis politiques. Était-ce encore là l'effet de cette tendance de son esprit qui l'avait décidé à quitter l'arène du barreau?

« A peine entré au conseil provincial, il révélait tout à la fois et son talent de parole et les idées générales dont il allait, pendant toute sa carrière. se faire le défenseur éloquent et convaincu.

« En 1854, il critiquait vivement certains impôts qui froissaient ses sentiments de justice et d'humanité.

« C'est dans le même ordre d'idées qu'il proposait des mesures à prendre dans l'intérêt des émigrants; qu'il traitait la question du domicile de secours des indigents; qu'il s'occupait de la création d'hospices et d'hôpitaux, et enfin du travail des enfants dans les mines et manufactures.

« Il ne voulait pas seulement le bien-être des hommes. Il aimait tous les êtres doués de vie et se plaisait à protéger de sa parole tous les animaux utiles. Il a fait des chefs d'œuvre pour défendre les oiseaux et pour laisser au pauvre son meilleur et plus sûr ami.

« Il fut l'un des promoteurs de la suppression des octrois : dès 1856, il présentait au conseil, sur cette question si importante, un rapport complet, qui n'a pas été oublié lorsque, plus tard, elle fut portée dans les sphères législatives [1].

« C'est surtout dans les questions relatives à l'enseignement populaire qu'il déployait tout son talent et toute son activité. En 1855, il prononçait un discours sur les travaux d'assainissement à exécuter dans les maisons d'école. En 1861, il cherchait à organiser des cours de dessin et de modelage appliqués à l'industrie; en 1863, il s'occupait de bourses d'études; en 1866, de la construction d'écoles dans les hameaux; en 1868, des écoles de dessin; en 1869, des bibliothèques populaires; en 1872, de l'enseignement obligatoire.

« Je ne parlerai pas des rapports si nombreux qu'il a rédigés ni des discours qu'il a prononcés sur des sujets purement administra-

[1] Mémoires présentés à la commission provinciale pour l'abolition des octrois, par MM. De Gronckel, Veydt et Peemans. Bruxelles, Guyot, 1857, Brochure de 56 pages.

tifs. Il me suffira de rappeler que ces sujets lui étaient familiers et que sa parole animée savait les rendre intéressants pour tous.

« Telle fut la vie publique de Maximilien Veydt. Peu d'hommes ont fait autant de bien que lui, peu d'hommes ont fait le bien avec autant de modestie. Il ne cherchait pas à attirer sur lui les regards du public, c'est presque malgré lui qu'il était un orateur brillant.

« Son éloquence était prime-sautière, vigoureuse, parfois passionnée. Il entrait dans un débat, souvent sans s'y être préparé, mais ayant à sa disposition deux grandes forces : son expérience des affaires et la vivacité de son esprit. Il éblouissait par ses saillies, toujours littéraires et toujours courtoises. Aussi avait-il toutes les sympathies du conseil, et c'est presque à l'unanimité que ses collègues l'ont nommé et réélu secrétaire du conseil depuis 1858, et membre de la députation permanente depuis 1860. »

On n'a pas oublié l'effet produit par son discours sur les oiseaux, que tout lecteur cherchera dans ce recueil et que nous ne pouvions nous abstenir d'y faire figurer.

Dans presque tous ses discours, même lors de l'inauguration de l'hospice Van Aa[1], on retrouvait l'esprit lettré, l'ami des anciens poëtes, le familier d'Horace et d'Homère.

L'écrivain nous intéresse surtout, car c'est lui qui survit. C'est dans son œuvre littéraire que Veydt fut vraiment original et beau.

Avant et pendant ses études universitaires, après être sorti de l'Athénée, « victime, comme il l'a dit, du désordre qui régnait alors dans l'instruction moyenne »[2], ses goûts littéraires l'avaient décidé à se rendre à Paris. Là, il avait suivi le cours du célèbre helléniste Boissonade, dont il a fait 25 ans après un si bel éloge[3]. Puis, il s'était essayé à la carrière littéraire. La maison Didot publiait alors une grande collection géographique et historique : *L'Univers pittoresque*. Un jeune professeur d'histoire au collége de Henri IV, avec qui Veydt était entré en relations, M. Jean Yanoski en était collaborateur ; il proposa à Veydt de se charger, sous sa direction, de la description et de l'histoire de la Syrie ancienne. Veydt accepta et se mit à l'œuvre. Il a raconté lui-même à quelle épreuve il fut soumis et quelle utilité il en retira:

« Mon jeune savant, à notre premier entretien, me proposa de composer avec lui une histoire de l'Afrique ancienne (lisez : la Syrie).

[1] Publié par le *Messager d'Ixelles*, 27 août 1865.

[2] *Diderot*, étude publiée en 3 feuilletons dans le *Débat social*, 26 avril, 3 et 10 mai 1846, et datée de Paris, 30 mars 1846.

[3] Voir pages 309 et suivantes.

J'acceptai la tâche, et, tandis qu'il allait en vacances, je me mis à la besogne; au commencement d'octobre, une bonne partie de l'ouvrage était faite. A mon sens, Montesquieu lui-même n'aurait pas semé ce récit de vues plus profondes. Ce ne fut malheureusement pas l'avis de mon collaborateur. Il trouva que, rien ne valant, tout était à recommencer. J'eus la patience de me remettre à l'œuvre, traduisant les auteurs originaux, serrant les vieux textes, sans plus me permettre d'ambitieuses digressions. Je soumis mon nouveau travail, qui ne fut guère jugé plus parfait que le précédent. Les corrections étaient si nombreuses que toute ma rédaction était couverte de barres. Mon collaborateur biffait toujours. J'avais le droit d'être fier quand non pas une phrase, mais un pauvre petit mot échappait à la plume impitoyable de mon censeur. Vainement je m'imaginais qu'il avait mauvais goût, qu'il était jaloux de ma forme brillante, qu'il ne savait pas apprécier un mérite qu'il ne pouvait égaler. Un peu de réflexion me forçait bien vite à convenir que c'était là des idées ridicules, inspirées par l'amour-propre froissé, et je devais m'avouer que j'étais, dans toute la force du terme, un sot achevé.

« C'est toujours un moment pénible que celui où vous êtes contraint de vous faire un pareil aveu. Figurez-vous en quel temps et en quel lieu j'étais alors. C'était dans le brumeux novembre, c'était dans mon galetas, froid, humide. Je m'étais mis au lit pour me réchauffer; mais en vain. Quoique couché, pour résister à l'air piquant, j'avais enfoncé mon chapeau sur la tête et dans cet état triste et baroque, je rédigeais la guerre de Jugurtha sur le texte de Salluste. Après avoir fait ma rédaction, je la comparais avec la traduction qui était en regard du latin. Je me corrigeais ainsi moi-même, et le lendemain je fus agréablement surpris quand je vis que mon collaborateur n'avait presque plus rien à reprendre. Tout ce que j'avais écrit fut conservé ou peu s'en fallait.

« Je compris aussitôt de quel profit était cette lutte avec les grands historiens de l'antiquité. Ne voulant pas abandonner un exercice qui avait eu un résultat aussi favorable que soudain, je me procurai un Tacite et me mis à le traduire presque tout entier, corrigeant à mesure ma traduction sur celle de Burnouf. Je croyais ainsi n'apprendre que le mécanisme du métier. Jugez de ma surprise quand, petit à petit, je me trouvai tout dégoûté du métier lui-même. Cette profession de faiseurs de livres me parut la dernière des professions malhonnêtes. Être aux gages des libraires, faire de mauvais livres modernes avec d'excellents livres anciens, écrire à tant la ligne pour les éditeurs de revues, ne pas penser du tout ou

Digitized by Google

ne penser que comme monsieur l'entrepreneur de littérature, me sembla un état odieux. Je vis avec une sorte de frémissement que les hommes dont les noms étaient alors les plus connus dans les lettres, se croyaient de grands critiques, c'est à dire de grands hommes, parce qu'ils faisaient des livres sur des livres. Je ne tardai pas à éprouver un dégoût profond et salutaire pour toute la gent littéraire. Permettez-moi de rapporter à Tacite tout l'honuenr de ce bon sentiment. Je revins dans mon pays, bénissant l'historien et le satirique romain, et en général, avec Tacite et Juvénal, tous les anciens, ces bons vieux guides, qui avaient eu seuls pitié d'un jeune homme perdu dans une grande ville, l'avaient préservé de la corruption par les femmes et de l'abaissement par les lettres, et ramené enfin sain et sauf, dans sa petite, mais chère patrie[1]. »

Le cours de Boissonade, cette lutte avec Tacite, le dégoût du métier d'écrivain, exprimé ici avec tant de vivacité, durent exercer une grande influence sur le caractère et sur le talent de Veydt. Le fait est que la *Syrie ancienne* parut, sous les noms de MM. Yanoski et Veydt, mais avec une note des éditeurs, qui semble faire allusion d'une manière banale aux incidents que Veydt a dramatisés avec sa verve humoristique et son sentiment profond[2].

Quand ce livre parut, en 1846, Veydt était candidat en philosophie et en droit; il allait rentrer à l'Université libre pour achever ses études de droit, mais il n'avait pas rompu avec le *métier d'écrivain*. Il date encore de Paris, 30 mars 1846, une étude sur Diderot; et dans des fragments publiés par la première *Revue de Belgique*, (31 décembre 1846), il annonce que *son Précis de l'Histoire du Commerce* paraîtra l'année suivante, et il renvoie à *son Histoire de la Syrie ancienne*, « publiée, dit-il, en collaboration de mon *savant ami* J. Yanoski. »

Veydt raillait-il? Le fait est que *son* Histoire du Commerce ne fut pas écrite; il allait devenir avocat.

L'étude sur Diderot n'est qu'une esquisse. Veydt s'était proposé d'écrire la vie du grand écrivain; mais il avait reculé devant la tâche telle qu'il l'avait largement conçue : il aurait fallu une ima-

[1] *Revue de Belgique*, 1870, t. VI, p. 210.

[2] Voici cette note :

« M. Yanoski a revu et terminé cette histoire que l'auteur, (c'est Veydt) *pour des causes qu'il est inutile* de faire connaître ici, laissait inachevée. Il l'a complétée en plusieurs endroits, surtout au commencement, par des additions considérables. Toutefois, il est plusieurs parties qui sont restées à peu près telles que l'auteur les avait rédigées. Nous citerons, par exemple, toutes les pages qui se rapportent à la dynastie des Seleucides. »

gination « presque aussi grande » que celle de Diderot, et « une science du cœur humain, que les années, dit-il, ne m'ont pas donnée ». Au lieu de ce livre, il se contenta d'en faire « le canevas ».

Ce canevas contient des parties remarquables et annonce de l'étude, un sens droit, de l'élévation morale et un style net.

Comme Veydt venge Diderot des attaques de ses ennemis ! Avec quel bon sens, il indique la valeur de ses *Salons*, alors négligés, aujourd'hui étudiés! Avec quelle finesse, pleine d'émotion, il montre le philosophe obligé de plaire à une société de petites bourgeoises dont sa femme l'entoure : « Si vous connaissiez un peu les convives qu'elle me donne, écrit Diderot, vous verriez combien il faut que je prenne sur moi ; » et ailleurs : « Je fus charmant, et si vous saviez avec qui ! » Comme il parle avec enthousiasme de l'Encyclopédie qui « avait le caractère de ces monuments que Dieu aime à voir grandir ». Comme il tance ces étroits moralistes, qui ne peuvent admirer le grand où il est et qui ne comprennent pas que montrer la vertu et le génie chez un ennemi, c'est encore honorer l'humanité et c'est même « défendre la religion avec dignité et intelligence ».

Citons la conclusion de ce travail que nous aurions voulu publier; c'est le tableau de l'époque :

... « La famille n'était plus qu'un nom, les femmes l'avaient dissoute en abdiquant toute pudeur, et, en déracinant en elles le sentiment qui les fait ce qu'elles sont, elles avaient comme changé de nature. « Les femmes meurent toutes à quinze ans », disait Diderot. Cette phrase a un caractère historique; vraie à l'époque où elle fut écrite, on ne l'appliquerait ni à celle qui la précède, ni à celle qui la suivit. L'immoralité, trop à l'étroit à la cour, avait pénétré dans la bourgeoisie, où l'on sacrifiait sans scrupule l'honneur à la vanité. La débauche dépossédait même la religion du droit de consoler les grandes douleurs...

... « La cruauté était dans les cœurs en raison directe de la dépravation des mœurs... Il serait trop long, et nous n'en aurions pas le courage, de donner toutes les preuves qui établissent que l'incrédulité et tous les vices ne descendaient pas des philosophes sur les masses, mais s'élevaient, comme une impure vapeur, de la société vers eux. L'énergie et la grandeur de ces hommes au milieu de la licence générale ne peut que nous étonner, et nous obligent à l'indulgence pour leurs faiblesses, à l'admiration pour leur génie et à la reconnaissance pour leur dévoûment à la bonne cause. »

Veydt était encore avocat, il n'était pas entré au conseil provincial, lorsque parut la *Revue trimestrielle*. Dès le second volume, il

y commençait cette série d'articles humoristiques qu'il devait continuer dans la *Revue de Belgique* et où il apparait tout entier. Cette fois, ce n'est plus l'écrivain qui s'essaie, c'est l'homme qui se montre tel qu'il est, avec tout son esprit et tout son cœur.

Ce fut comme une révélation, même pour lui. Dans ses plaidoyers comme dans ses livres, on avait trouvé jusque là de l'esprit et du goût, la séve de l'art antique et le souffle des idées modernes. Mais l'originalité de l'homme ne s'était pas incarnée dans ses écrits. Cette fois il avait trouvé sa route. Veydt avait été dégoûté du métier de faiseur de livres : il était devenu écrivain.

Son succès fut franc. L'éclat de quelques discours spirituels le confirma. On lui demanda des conférences[1], il en donna plusieurs et, lorsqu'après quinze ans, la *Revue trimestrielle* s'étant transformée en une revue mensuelle qui reprit le nom de *Revue de Belgique*, Veydt abandonna les sujets antiques et appliqua son esprit à des sujets d'actualité moderne, traités avec indépendance, son succès ne pouvait que s'accroitre : la *Revue de Belgique* dut à sa collaboration ses pages les plus goûtées [2].

[1] Notons quelques unes de ces conférences.

Cercle des arts, 1856, *L'influence des diplomates français.* (Compte-rendu dans la *Revue critique*, 1857, t. I, p. 172. — 1857. St Augustin, — 1858. L'Éducation. — 1864. *Art industriel*, publié par l'*Écho du Parlement*, des 9, 13, 20 février et Ier mars. — 1871. Union des Étudiants : *Jeunes et vieux*, publié par la *Revue de Belgique*, t. VI p. 310.

[2] Voici la liste complète de ces articles ; ceux dont le titre est en italiques, font partie de ce volume :

REVUE TRIMESTRIELLE, 1854 - 1868. Païens et Chrétiens : *Télémaque*, X, 11, p. 63. — *Le Père Lemoine*, IV, 91. — *Pomponius Atticus*, IX, 69. — *A propos de la loi sur l'enseignement supérieur*, XV, 329. — *Isocrate*, XXV, 5. — *Artaxerxès*, XXX, 70. — *Dion et Agathoclès*, XXXI, 93. — *La légende du Rossignol*, 2e série, t. I, p. 95. — *Maitre Corbeau*, VII, 53. — *Les voyages et les mariages de Thésée*, XIII, 37.

REVUE DE BELGIQUE. — Chroniques, 1869-1872. — *Assainissement public*, t. I, p. 48. — *Amende honorable*, I, 151. — *Le grec jugé par un âne*, I, 239. — *Chronique (M. De Monge)*, I, 304. — *Pan-Germains et Panlatins*, II, 155. — *Photographies de village*, II, 235. — *Le troisième dimanche de juillet*, II, 331. — *Photographies de village, touristes et cimetières*, III. 56. — Chronique, (les Congrès) III, 141. — A M. le ministre de l'intérieur, III, 262. — Au lecteur, III, 368. — Chronique, IV, 59. — Chronique, (l'Arbre bénit d'Ixelles, etc.), IV, 200. — *Chronique. (De l'enseignement supérieur)*, IV, 305. — *Chronique. (La liberté des professions libérales)*, V, 76. — A Liége, VI, 119. — Chronique. (Souvenirs de Paris, etc.), VI, 210. — Aux enfants, VII, 58. — Les jeunes et les vieux, VII, 310. — *Chronique (à Liége)*, IX, 210. — Le livre des parfums, X, 56. — Nonius Marcellus, X, 135. — *Jeunes fleurs et vieilles demeures*, XI, 71. — Caton, XI, 329.

Digitized by Google

En 1862, Jules Tarlier étant mort, l'université choisit pour le remplacer l'écrivain que, selon l'expression d'Albert Picard, on avait vu et on devait voir jusque la veille de sa mort « fidèle à ses habitudes, se promener rêveur, un auteur grec à la main ». Veydt charma ses élèves; l'un d'eux, M. Ch. Lacomblé, l'a dit, avec un sentiment juste, sur sa tombe :

« Il était de ceux qu'on aime tout d'abord ; sa physionomie franche et ouverte, son sourire plein de bonté, lui attiraient invinciblement toutes les sympathies. Quand il nous initiait à ces merveilles de l'antiquité qui lui étaient si familières et dont il était auprès de nous l'éloquent interprète, nous étions heureux de confondre, dans une commune admiration, ces beautés révélées et l'homme qui nous les prodiguait. La finesse, l'originalité gracieuse et poétique qui le distinguaient, répandaient un irrésistible charme sur son enseignement. La science semblait avoir passé par son cœur, avant de s'épanouir dans ses paroles. La tâche la plus ingrate ne le rebutait pas, dès qu'il s'agissait de rendre à ses élèves chéris le travail plus attrayant ou plus facile. Comme s'il eût voulu laisser après lui un souvenir plus éclatant et un regret plus vivace, ses dernières leçons, au cours du doctorat, furent comme son chant du cygne : jamais il ne se montra plus éloquent, plus gracieux, plus ému. »

C'est en pleine carrière, au milieu de ces travaux, qu'on recherchait chaque mois dans la *Revue de Belgique*, qu'il fut surpris par la mort.

Il laisse un ouvrage manuscrit sur la morale antique comparée aux héros de la littérature moderne. Il dut composer ce livre de 1855 à 1858, après qu'il eut tracé une comparaison pareille dans la *Revue trimestrielle*.

Quelques croquis de conférences, de nombreuses notes sur ses lectures, les premières pages de sa première leçon sur Plaute, le tout manuscrit ; enfin, un rapport, fait au nom du jury des récompenses de l'Exposition des Académies et écoles des Beaux-Arts, de 1868, rédigé pour le gouvernement et publié par le gouvernement, restaient à noter pour compléter la liste de ses écrits.

Est-il besoin de caractériser le talent de Veydt. Ce serait peindre l'homme, car Veydt fut toujours lui-même. Tout ceux qui aiment les lettres en Belgique ont apprécié sa verve contre les abus, sa finesse d'expression répondant à la justesse de l'idée, son indulgence souriante pour tout ce qui est jeune; son amour de la liberté, son indépendance entière vis à vis des partis ; le goût du beau

qui animait ses satires ou ses éloges, l'élévation où il arrivait naturellement chaque fois qu'il touchait aux questions morales, l'atticisme humoristique de son style. Veydt était à la fois savant et naturel, instruit et indépendant, lettré et original. Il connaissait à fond l'antiquité grecque et romaine et les deux grands siècles de la littérature française qui la reflètent le mieux; il ne cessait de vivre dans la familiarité de ces auteurs, si riches et si variés; mais sa pensée et sa forme lui appartenaient en propre; nourri de cette moelle du génie, il restait lui-même, oubliait ses études, aimait à se croire ignorant, avait horreur du pédantisme et de la vulgarité, et gardait une originalité d'idée et de style où l'homme apparaissait tout entier et qui donnait à ses improvisations de parole ou de plume un vif attrait.

Un sourire fin, des traits empreints de bonhomie et de fermeté, un rayon d'intelligence où la causticité se mêlait à la bonté, telle était sa physionomie ; tel fut son style.

Ajoutons avec la *Revue de Belgique* que Veydt était aimé. « Il n'avait chez nous que des amis », a dit aussi le président du conseil provincial du Brabant.

La présente édition ne contient pas tout ce qu'il a écrit; elle ne peut être définitive; on reviendra plusieurs fois sur ces pages spirituelles; le livre sur la morale paraîtra sans doute un jour; les lacunes du recueil que nous publions seront comblées, et l'attention publique suivra longtemps un homme d'esprit et de goût, de la famille de Montaigne et d'Amyot, qui ne visait à être ni un homme de lettres, ni un artiste de plume; mais qui fut tout bonnement un écrivain.

ŒUVRES CHOISIES

DE

MAXIMILIEN VEYDT

TÉLÉMAQUE

Nous nous extasions volontiers devant le progrès que nous avons fait et croyons ne devoir aux anciens que le mépris. Les Dieux que les plus grands citoyens de la Grèce adoraient nous semblent, depuis longtemps déjà, trop mesquins pour orner même un sonnet; les vertus auxquelles l'antiquité érigea des autels sont, à notre sens, rudes, sauvages, brutales; le temple païen est trop étroit pour les aspirations de notre foi. Nous avons tout agrandi. Ce n'est pas seulement la terre habitable dont nous avons reculé les bornes, nous avons assigné à toutes choses des proportions extraordinaires; il n'est pas jusqu'à l'enfer dont nous n'ayons creusé les profondeurs. La pauvre antiquité n'avait à offrir aux ombres qu'une casemate étroite, ***domus exilis Plutonia.*** Notre géhenne est plus spacieuse. C'est un édifice grandiose où l'humanité tout entière peut à l'aise se mouvoir. Quelles découvertes enfin l'homme moderne n'a-t-il pas faites en lui-même, dans son propre fonds. Il s'est reconnu des sources inépuisables et

nouvelles de larmes pour le prochain ; il a, dans son cœur, aperçu des abîmes. Il s'est, avec justice, décoré du titre de *microcosme*, c'est à dire *petit monde*. Hier, les forces matérielles de la nature ont reconnu, en lui, un maître souverain. Il doit demain instaurer la fraternité universelle. Les bons esprits le disent ; qui donc oserait en douter?

Tout cela est beau, au moins en apparence. Mais, au milieu de tant de grandeur, le principe essentiel qui constitue l'homme, qu'est-il devenu? Son âme, en un mot, a-t-elle grandi? L'homme a aujourd'hui pour appui une religion divine, pour lumières vingt philosophies diverses, pour défenses des lois innombrables, pour instruments des sciences qui semblent toucher à la perfection. Son âme cependant est-elle aujourd'hui plus ferme et mieux trempée qu'autrefois? Marche-t-elle plus droite et plus fière à travers les épreuves de la vie? Là est peut-être toute la question du progrès véritable.

Cette question est digne sans doute d'exercer la curiosité. Et l'on peut, croyons-nous, la résoudre, sinon par des observations certaines, au moins par des inductions non trop chimériques, d'ailleurs sans grand effort d'esprit et sans se mettre en quête de trésors d'érudition. Il suffirait, si nous ne nous trompons, de comparer, à diverses époques de l'histoire, un même caractère humain. Les ouvrages les plus populaires dans les littératures anciennes et modernes formeraient les pièces de l'enquête et chacun de nous trouverait, dans sa conscience, un juge suffisamment éclairé pour décider ce procès philosophique.

Choisissons, par exemple, le caractère de l'homme adolescent, dans sa force printanière, au moment où sa pensée est franche, son cœur jeune, son imagination alerte et fraîche. Etudions-le successivement et brièvement dans la Grèce homérique, dans la Rome triomphante de l'Orient et de Carthage, au temps des Scipions et des Gracques, ensuite dans le monde romain converti, puis à l'apogée du moyen-âge ; c'est à dire durant la chevalerie, et enfin dans la pompe du dix-septième siècle et sous la main de Fénelon.

Google

Aux deux termes de notre course, nous rencontrons le même personnage. C'est un héros qui nous est familier et que nous connaissons tous. Nous allons suivre son éducation morale à travers les civilisations. Toujours au fond le même, il changera souvent de nom : Télémaque à Ithaque, il s'appellera Oreste, Néoptolème ou Cyrus à Athènes, Charinus ou Philolachès à Rome, Augustin à Carthage, Jehan au milieu de la féodalité, enfin de nouveau Télémaque à Paris, mais cette fois baptisé et civilisé, de barbare et païen que nous l'avions connu d'abord. Nous constaterons alors ce que son âme aura gagné en force et en vigueur à cette longue pérégrination.

I

Nous sommes aux portes de la barbarie, dans la stérile Ithaque, à trois mille ans en arrière de nous. Voici à peu près l'énumération des différents conducteurs que cette société primitive donnait à la jeunesse : c'était la mère, — un aode ou poëte, — quelque vieux serviteur, — un exilé, un hôte, — enfin les Dieux.

I. La mère, dans cette lointaine civilisation, est un être idéal. Elle a la dignité d'une vestale de l'ancienne Rome, embellie de toute la grâce féminine. Elle habite à l'écart, le haut de la maison, *l'hypérée* [1]. Lorsqu'elle en descend, c'est accompagnée de ses *amphipoles* ou suivantes, l'une à la droite, l'autre à la gauche, comme pour la préserver de tout contact profane. Les joues encadrées plutôt que cachées par le voile léger qui tombe le long des tempes, plus majestueuse qu'austère, on la prendrait moins pour une mortelle que pour une divinité domestique, la sainte Pudeur du foyer.

Retirée, mais non recluse, reine et mère, elle étend sur le peuple son amour maternel, et paraît en public honorée

[1] Ne pas confondre avec le *gynécée*, contre lequel, de nos jours, les défenseurs de la femme libre ont lancé tant d'anathèmes.

comme un dieu, pour apaiser les différends qui divisent les hommes ; telle est la phéacienne Arêtée (Odyssée VII, v. 71). Réservée, mais non insensible, l'éloignement d'un fils la tue. « Ce n'est pas Diane, — dit Antyclée, — qui m'a percée de « ses traits, ce n'est pas la maladie qui est venue me consu- « mer par ses langueurs, mais c'est mon amour pour toi, « c'est l'inquiétude, c'est le souvenir de ta douceur, mon « fils, qui m'ont ôté la vie. » (Od. XI, v. 197-202.) Immortelle même, elle a toute la minutieuse sollicitude d'une mère mortelle. Telle est la Thétis, la naïade aux pieds d'argent; au fond des abîmes marins, elle saisit, toujours attentive, les moindres gémissements de son fils. Compatissant à tous ses chagrins, elle a des caresses pour ses déplaisirs, des étreintes passionnées pour ses grandes douleurs. Et, lorsque son fils est séparé de Briséide, la jeune fille aimée, avec quelle tendresse « elle le flatte de la main et lui dit : — Enfant, pourquoi « pleures-tu? quel deuil est entré dans ton cœur? parle, ne « cache rien, afin que nous sachions à deux. » Et, lorsqu'il a perdu Patrocle, son ami, comme cette pauvre mère se met à l'unisson du désespoir d'Achille, comme elle vient s'asseoir à ses côtés, poussant des cris aigus et tenant embrassée la tête de son enfant. Lorsqu'il meurt enfin lui-même, le désespoir de l'immortelle est si grand qu'il jette l'épouvante dans toute l'armée. (Iliad. I, v. 361. — XVIII, 70, 444. — Od. XXIV, 47.)

Dans ce monde grec, dont Homère est l'historien, la mère a un caractère de spiritualisme élevé que l'on ne peut méconnaître. Nourrice de l'âme, pour ainsi dire, plutôt que du corps, écho de tous les sentiments tendres de son enfant, et tout entière dans ce rôle, elle semble abandonner à d'autres mains les soins purement matériels. Sa vie est une jeunesse perpétuelle. Jamais virago, jamais on ne lui trouve ce je ne sais quoi de dur de la matrone romaine. Bien autrement sympathique, sorte de madone grecque, elle est incessamment émue, gracieuse, émouvante[1].

[1] CHATEAUBRIAND (*Génie du Christianisme*, seconde partie, liv. second, ch. VI) parle avec un certain dédain *des sentiments d'une mère païenne*.

II. Le même caractère d'élévation morale se retrouve, quoique à un degré différent, dans les serviteurs de la maison. Euryclée, fille d'Ops Pisenoridès, peut, à cet égard, nous servir de type. Laërte l'avait achetée, à peine nubile, pour la valeur de vingt bœufs. Il l'honorait néanmoins « à l'égal de sa chaste épouse, et jamais il ne s'était approché de son lit »[1]. C'était elle qui avait élevé Télémaque. Homère se complaît à détailler les soins minutieux qu'elle prodiguait au fils de Pénélope, déjà parvenu à l'âge viril. Ainsi, sous cette douce et pure influence féminine, la rudesse native de l'homme disparaissait peu à peu, et les héros achéens, pour avoir été, jusqu'à l'heure des combats, bercés dans le duvet ou, comme dit Homère, *dans la fleur de la brebis*, οἰὸς ἀώτῳ, n'en étaient pour cela ni plus mous, ni plus efféminés; seulement impressionnables pour le bien et pour le beau, accessibles à toutes les nobles émotions dont le cœur d'une femme est l'éternel foyer, ils avaient les beaux côtés de la chevalerie chrétienne, moins la forfanterie et les ridicules des preux du moyen-âge. L'âge héroïque de la Grèce ne produisit pas de Don Quichotte.

III. L'aode était le poëte et le pontife domestique. A une époque où toutes les connaissances humaines étaient poésie, le poëte était le véritable précepteur de l'enfance. Chantant les actions grandes et glorieuses, les hommes illustres, les Dieux immortels, il enseignait aux mortels les devoirs et les obligations de la vie. Il avait le droit de torturer les âmes par ses chants. Qui aurait pu le forcer à se taire? L'inspira-

Andromaque est la seule qu'il cite. M. de Châteaubriand est de ces auteurs qui proclament que tout s'est épuré depuis dix-huit siècles, et qui ne voient que fange dans la famille antique. Ils ont peut-être raison; mais il ne faut rien exagérer, et ne pas croire que les liens de famille, dans notre moyen-âge par exemple, fussent toujours respectueux et sans la moindre tache. Les récits du temps donneraient à cette assertion sur la suavité parfaite des sentiments modernes de trop cruels démentis. Il en est un surtout dont, par pudeur, nous ne pouvons donner l'analyse; il fait partie du recueil des *cent nouvelles nouvelles* (nouvelle L), et a été écrit par un prince que la science historique a mis récemment à la mode, le pieux roi Louis XI.

[1] *Odyssée*, I, v. 429 et in fine.

tion le guidait : il devait la suivre[1]. Il contraignait les femmes au respect d'elles-mêmes, à la fidélité conjugale; ainsi Egiste ne put triompher de Clytemnestre que lorsqu'il eût déporté l'aode divin dans une île déserte. Le poëte avait, sous sa puissance fascinatrice, les cœurs et les imaginations. Si l'on voulait comparer son rôle dans la famille antique à quelque chose d'analogue dans nos intérieurs modernes, il faudrait citer le directeur de conscience au dix-septième siècle, en observant toutefois que l'aode antique avait, à coup sûr, un plus beau génie, et sans doute autant de moralité que le jésuite ou le congréganiste de notre civilisation. L'aode était, avant tout, un homme respecté pour la loyauté du caractère. Lorsque Ulysse raconte chez Alcinoüs ses aventures, celui-ci lui dit : On voit que vous n'êtes pas de cette race de trompeurs, si nombreuse aujourd'hui, qui parcourt le monde. Vous parlez comme un *chanteur*, c'est à dire comme un honnête homme [2]. Au moyen-âge germanique, l'hôte eût dit : Vous parlez comme un *chevalier*. Si la personnification de l'honnête homme était au moyen-âge l'homme de guerre, au contraire dans la barbarie grecque, c'était le poëte. De quel côté se trouve le plus bel idéal?

IV. Parmi les amis de la jeunesse, n'omettons pas les Dieux. La morgue n'était pas, chez eux, un péché d'habitude; loin de là, ils communiquaient familièrement avec l'homme. Ordinairement le dieu se présente sous la forme d'un parent, d'un ami, d'un hôte paternel; — ou bien, si c'est sous une forme étrangère, c'est celle de la jeunesse que la divinité revêt de préférence. Tantôt c'est Minerve sous les traits d'une petite fille portant une urne [3]. Tantôt c'est Mercure sous l'apparence d'un tout jeune garçon, « dont la lèvre supérieure se recouvre d'un premier duvet, et dans la plus gracieuse adolescence [4]. » En toutes choses, le paganisme a la plus exquise douceur.

[1] *Odyssée*, I, 346 et suiv.
[2] *Ibid.*, XI, 561 et suiv.
[3] *Ibid.*, VII, 20.
[4] *Ibid.*, X. 278. Voy. encore XIII, 221 et suiv.

Cette communion de l'homme et du dieu n'était pas seulement matérielle. L'antiquité grecque ne méconnaissait pas les rapports invisibles qui rattachent l'humanité à la divinité. La doctrine théologique de la grâce, sans laquelle les phénomènes les plus ordinaires de l'âme demeurent inexplicables, n'est pas un dogme particulier à la religion chrétienne. C'est le fond de toute religion. La question de la grâce, si débattue par les docteurs et si bien embrouillée par leurs disputes a été nettement posée dans Homère. Il appartenait, après seize siècles de chaos scolastique, à un génie tout grec, à Érasme, de ramener cette question à des termes clairs et raisonnables.

Déjà Plutarque, dans son traité *de la force morale* (*sub finem*) avait remarqué, dans les œuvres du vieux poëte ionique, la Grâce, tout en la désignant du mot impropre de Passion. « Les Dieux d'Homère, — dit-il, — apposent la passion à l'homme comme moteur et véhicule de ses volontés [1]. » La Grâce, dans l'antiquité comme dans l'opinion des principaux écrivains chrétiens, est un don que Dieu fait à celui qui s'en montre digne par une aspiration de l'esprit ou du cœur. Télémaque était « assis au milieu des poursuivants, le cœur triste et uniquement occupé de l'idée de son père », quand Minerve s'approche de lui... En le quittant, la déesse — « pose dans le cœur du jeune homme la force et l'audace, et le porte à se souvenir de son père beaucoup plus qu'auparavant ». La Grâce, ou l'inspiration divine dans l'homme, est encore manifestement exprimée dans le troisième chant de l'Odyssée. Parle sans crainte, dit Mentor à Télémaque, les pensées convenables te viendront en parlant, les unes de ton propre fonds, les autres inspirées par les Dieux.

Si le dogme de la Grâce se trouvait dans le paganisme comme dans la vraie religion, à part des différences peu essentielles, il est digne de remarque que cette Grâce théologique était représentée, dans les deux croyances, sous les mêmes attributs sensibles. L'art chrétien donne au Saint-

[1] Voyez à ce sujet DENYS D'HALICARNASSE, περὶ τῆς Ὁμήρου ποιήσεως. § 15., Voy. encore HERACLIDES DU PONT.

Esprit la forme d'une colombe, et la poésie grecque personnifiait le principe divin dans l'image d'un oiseau fantastique, l'*anopée*.

Quel que soit d'ailleurs le symbole, ce qui est capital pour l'intelligence des actes moraux de ces temps, c'est de ne pas oublier que l'homme de la vieille civilisation grecque sentait dans la divinité un invisible voisin, un auxiliaire, un aide pour bien agir.

V. Pour rendre complète cette revue des instituteurs de la jeunesse grecque, il faut mentionner l'hôte admis au foyer domestique. C'était souvent quelque proscrit, de race illustre, éprouvé lui-même par le malheur, qui s'attachait, avec un entier dévouement à la famille hospitalière où il avait trouvé un refuge. Les fils de la maison devenaient insensiblement ses fils d'adoption. Tel était Phœnix qui, avec le Centaure, gouverna l'enfance d'Achille. Le vieux proscrit se rappelait avec orgueil, dans les circonstances les plus graves, les soins vulgaires qu'il avait pris de l'être faible et débile, devenu, en grandissant, un héros; et comment il le tenait sur les genoux, à la table paternelle, et comment il approchait le vin de ses lèvres. « Bien souvent, répétait-il, tu inondas ma tunique en vomissant le vin sur ma poitrine, dans ta difficile enfance. Ainsi, j'ai beaucoup souffert de toi [1]. »

On le voit, dès le berceau, l'enfant croissait, entouré d'une chaîne de douces affections.

Les Dieux, la mère, le poëte, les serviteurs, l'hôte paternel voilà donc la société dans laquelle se forme l'homme, voilà la famille au temps d'Homère. Dans cette famille, le principe spiritualiste domine incontestablement. Tout le prouve.

La religion est tout entière dans les relations directes, soit visibles, soit invisibles, avec les Dieux. Les cérémonies du culte sont secondaires. Elles se font à table, ordinairement à la fin des repas : ce sont les libations, les langues des

[1] *Iliade*, IX, 475 et suiv.

victimes coupées en morceaux, au moment où les convives se séparent. Le culte homérique est, pour ainsi parler, un plat de dessert, et les Dieux sont des invités aux festins des hommes.

De même que les mortels touchent de la main aux immortels, de même la ligne de démarcation entre les chefs de famille et les inférieurs est bien étroite. Voyez Agamemnon, le roi des rois, le plus fier de tous les Grecs, le maître d'Argos et de Mycènes, c'est à dire des grandes capitales du Péloponèse; Agamemnon, sur les mers, se réjouissait en pensant que son retour ferait la joie de ses enfants et *de ses serviteurs*[1]. Si l'esclave du moyen-âge, sous le nom de *serf*, est attaché à la glèbe, à la terre, l'esclave, dans la vieille civilisation hellénique, est particulièrement attaché à l'honneur de la maison, au cœur du maître. La peine cruelle, infligée par Ulysse à ses femmes esclaves, prouve suffisamment jusqu'à quel point on exigeait qu'elles respectassent la sainteté de l'habitation commune. Elles n'étaient pas considérées comme choses vendables ou corvéables à merci, mais comme personnes libres dans le for intérieur, portant solidairement avec le maître la responsabilité et la honte de leurs actes. « Parmi les cinquante femmes qui habitent ton palais, — dit Eurycléе à Ulysse, — il en est douze qui ont foulé aux pieds les bienséances en ne respectant ni moi, ni Pénélope. » — Télémaque ajoute: « Je leur arracherai la vie par une mort infâme (la corde au lieu du glaive) à ces femmes qui, dormant auprès des poursuivants, nous couvraient d'opprobre, ma mère et moi[2]. »

Côte à côte avec les habitants de l'Olympe et avec les gens occupés aux travaux serviles, l'homme d'alors n'était ébloui ni par la supériorité de son maître, ni par la bassesse de ses inférieurs.

La famille antique, pour combler l'enfant de délicates attentions, ne le tenait pas dans les langes. Elle l'appliquait vite à l'exercice de la vie réelle et à l'apprentissage des

[1] *Odyssée*, IX, 430
[2] *Ibid.*, XXII, 424, 425, — 462 et suiv.

devoirs de l'âge viril. Enfant tout à fait tendre, πανταπάλος, on lui faisait surveiller les troupeaux, ἐπιβώτωρ, et partager les travaux de l'horticulture. Il avait son terrain à part dans la demeure paternelle; il cultivait les arbres fruitiers, et particulièrement la vigne [1]. Adolescent, il partait pour les grandes chasses dans les cantons éloignés où des relations de parenté ou d'hospitalité existaient avec sa maison; ainsi il se formait pour la guerre. Ou bien, il voyageait pour les échanges qu'un commerce alors restreint, une industrie peu développée rendaient alors nécessaires. Il parcourait les villes et apprenait à connaître l'esprit des hommes. De cette éducation, tout ensemble domestique et active, résultait un caractère simple et complet. Le jeune Grec avait de l'attachement aux biens réels de la vie, il était soigneux de conserver ou d'accroître sa fortune propre.

Un versificateur, qui a montré, par son exemple, qu'on pouvait copier les anciens sans pour cela les imiter ou même les comprendre, M. Ponsard a dit, par hasard, une chose fort juste. Il a dit qu'Ulysse était « rusé comme un paysan de nos jours » [2]. Cela est vrai pour beaucoup de Grecs de l'Iliade et de l'Odyssée; mais c'étaient des paysans ayant le sens du beau, l'amour de la poésie et le zèle des grandes choses [3].

Tels sont les linéaments de la vie générale, tel est l'homme abstrait, considéré dans sa jeunesse, au temps d'Homère. Appliquons maintenant ces généralités à un individu, et voyons quel est l'effet de cette éducation intérieure et poétique, morale et positive. Examinons particulièrement quelle contenance aura ce jeune homme ainsi élevé, en face des revers. Ira-t-il, téméraire, se briser contre les obstacles? Les tournera-t-il à force d'habileté? Reculera-t-il honteusement?

[1] *Odyssée*, XIII, 222, 223; XXIV, 335 et suiv.

[2] *Homère*, poëme par F. Ponsard, préface, pag. 22. Paris, 1853.

[3] Madame George Sand (*La Mare au diable*) a prophétisé qu'un jour viendrait où le campagnard se métamorphoserait en paysan artiste. Je crains bien qu'il n'y ait là quelque illusion d'optique, et que le célèbre écrivain n'ait pris un passé très reculé — et qui ne reviendra plus, — pour un avenir assez prochain. Au reste, qui vivra, verra.

Les abordera-t-il noblement? Quel front présentera-t-il aux événements imprévus ou extraordinaires?

La maison d'Ulysse est au pillage. Le peuple d'Ithaque est spectateur indifférent. Les pillards sont les amis, les parents, les fils des principaux habitants de l'île. Ils ont pour eux la force et le nombre; de plus, l'expérience et la ruse. Ils ont tout : une seule chose, imperceptible atôme, leur manque, c'est le droit. Mais pour faire triompher le droit, leur adversaire n'a en sa possession aucun moyen naturel. Il ne peut recourir à aucune institution humaine : ni pontificat, gardien de l'ordre moral, ni sénat, ni tribunal, ni police, ni force armée. Télémaque est isolé, il est faible, il est timide. Tout à l'heure, devant Nestor, devant Ménélas, il n'osera parler, le respect lui liera la langue. Mais, ici, il a l'audacieux enthousiasme de la justice.

Il assemble le peuple, et, en présence de ses ennemis, il dénonce leurs excès. Il les somme de sortir de sa demeure, — ἐξίτέ μοι μεγαρων — ou sinon, il leur promet une mort terrible.

Il ne se fait pas illusion d'ailleurs sur l'effet que pourra produire sa protestation; son esprit est trop pratique pour concevoir de vaines espérances. S'il proteste publiquement, en secret il se dispose à des actes qui pourront profiter à ses intérêts; il se prépare à aller à la recherche de son père. Mais auparavant, sans considérer l'utilité de ses menaces, sachant même le peu de cas qu'en feront les poursuivants, il veut satisfaire ce noble et impérieux besoin des grandes âmes de déclarer hautement sa pensée, dût cette proclamation ne produire que des périls nouveaux.

Toutefois, on respecte en lui le caractère de l'homme disant le droit, — *jus dicens.* — Il a la majesté du magistrat dans son prétoire; et, devant cette majesté, les poursuivants s'arrêtent frémissants et comme à demi domptés.

Dans les excès mêmes de cette société, on reconnaît une vitalité morale qui, à la considérer, produit, ce nous semble, une émotion de bien-être. Cette faculté de protester librement n'est pas chose si commune dans l'histoire de l'huma-

Google

nité. Interrogez, dans le moyen-âge, une époque de civilisation analogue à celle qui nous occupe, le neuvième et le dixième siècle de notre ère. Malheur à l'homme de ces temps-là qui avait conscience de son droit! S'il était faible, on lui crevait les yeux, on l'enfermait à perpétuité dans un cloître. Et, à des époques mieux policées...

D'autre part, parmi les modernes, dans les victimes, la force morale n'a-t-elle pas trop souvent fléchi honteusement? A la place du grec Télémaque, de l'argien Oreste, mettez Hamlet, l'homme de la civilisation germanique : il devient fou. La folie, l'antiquité, c'est sa gloire, ne l'a pas connue, sinon pour la maudire. Sois honnête, disait l'antiquité, tu demeureras sage. Une faiblesse criminelle précède toujours une aliénation d'esprit. Jupiter enlève le sens à l'homme coupable, à l'homme trompeur[1]. L'Ajax mastigophore expie sa folie par la mort. Mais la folie du héros n'était que la suite de ses actes impies, de son orgueil, de ses violences. Cette sévérité de l'antiquité pour les esprits malades, qui peut sembler barbare à nos contemporains, était la conséquence rigoureuse, mais juste, d'un état de civilisation où le dogme de la responsabilité était entier, où l'homme était en possession de la plénitude de sa vigueur morale, où, pour employer les expressions d'un poëte du siècle dernier, dans le palais de l'âme, la volonté était souveraine.

Bientôt l'homme déchut de cet état superbe. Les philosophes et les poëtes signalèrent ou précipitèrent sa décadence. Les tragiques grecs exagérèrent le dogme de la fatalité. Platon éloigna les Dieux de l'homme pour donner à ceux-là des proportions plus grandes. Il leur défendit de rire[2]. Les mortels devinrent austères, les immortels tristes, et la métaphysique platonicienne prépara le règne d'une race d'es-

[1] *Iliade*, XI, 377 et passim.

[2] *République*, Liv. III. Voyez là, comme le philosophe gourmande le bon Homère pour avoir eu l'indiscrétion de rapporter dans ses vers les francs éclats de rire — ou de colère, qu'il avait entendu sur l'Olympe. Ce qu'il faut au *penseur*, ce sont des divinités quinteuses, boudeuses et sournoises, comme lui ou comme nous.

prits pleureurs. L'homme libre, sentant les Dieux s'élever plus haut, fit, par compensation, descendre l'esclave plus bas. La toute-puissance abstraite du sort se substitua insensiblement à la toute-puissance de la volonté personnelle. Tels furent, entre autres, les premiers symptômes d'une longue dégénérescence dont nous nous proposions, au commencement de cet article, d'examiner les principales phases. Mais ce serait trop abuser de la patience de nos lecteurs et de l'hospitalité que veut bien nous accorder la *Revue Trimestrielle*. Bornons-nous, avant de poser la plume, à jeter un dernier coup d'œil sur Télémaque, cette fois non plus à Ithaque, mais à la cour de Louis XIV, présenté par M. de Cambrai.

II

Dans le Télémaque grec, nous reconnaissons les caractères essentiels de l'homme. C'est bien un être de notre espèce. Mais là se borne la ressemblance avec nous, modernes. Cet être est évidemment d'une autre race. Le Télémaque français, au contraire, a notre allure, nos mouvements, nos caprices, nos désirs, notre infatigable versatilité. C'est nous-mêmes. A ce titre, il vaut bien la peine qu'on l'étudie, afin de constater les conquêtes que l'âme humaine a faites après trois mille ans d'éducation sociale.

Le Télémaque ancien parle devant des hommes ; dans les affaires sérieuses, il est éloquent. Le Télémaque moderne cause de préférence avec les femmes. Il raconte ses aventures avec grâce; aussi les déesses douairières en raffolent-elles[1].

Le grec suit tranquillement une voie uniforme; le moderne, comme Gil Blas de Santillane, parcourt toutes les positions de la vie, et n'en sort pas plus sage : berger en Égypte, viveur à Cypre, professeur de droit public et de philosophie morale en Crète, capitaine à Salente. Il embrasse

[1] Les Français ont la prétention de ressembler aux Grecs. S'ils veulent parler des Grecs anciens, c'est une ressemblance quelque peu dans le genre de celle du singe à l'homme.

Google

les plus hautes entreprises; et, comme nos révolutionnaires imberbes, il change, il réforme la société. « Il avait ramené l'âge d'or dans des déserts inhabitables[1]. » Pour opérer de si beaux changements, il ne lui avait fallu qu'enseigner le *travail attrayant* et l'*attraction passionnelle*. Il conduisait les phalanges de travailleurs avec la flûte et le chant : « ma voix avait une harmonie divine, » dit-il modestement. Avec ces petits talents de société s'était accomplie la rénovation sociale.

Le sentiment du point d'honneur est tout puissant sur le Télémaque moderne. Les anciens ne possédaient pas ce sentiment ; les malheureux ignoraient le duel. Achille se laisse insulter par Agamemnon sans même tirer l'épée. Nos précepteurs, nos pères, les sauvages de la Germanie, ont doté nos mœurs des combats singuliers. Aussi Télémaque est-il bien autrement chatouilleux que les guerriers d'Homère sur tout ce qui intéresse sa fierté. Qu'on enlève une belle fille au héros de l'Iliade, il ira piteusement s'enfermer dans sa tente. Qu'au contraire, Phalante cherche à détourner au préjudice de Télémaque quelques pauvres soldats prisonniers ramassés sur un champ de bataille, les choses ne se passeront pas si coulamment : « Ils allèrent tous deux défendre leur cause dans l'assemblée des rois alliés. Télémaque s'y emporta jusqu'à menacer Phalante ; ils se fussent battus sur le champ, si on ne les eût arrêtés. » Patience, on ne les arrêtera pas longtemps. Nos âmes bouillantes s'accommodent mal des délais de la justice, soit humaine, soit divine. Il nous faut satisfaction sur le champ. C'est ce que veut Télémaque, et, après avoir essayé, sur le terrain, le dard, l'épée et le poing, il est victorieux de son adversaire[2].

Eh bien, cet homme, si fort physiquement, si puissant, ce réformateur qui a établi une petite république modèle en Égypte, qui a donné un roi à la Crète, qui n'est embarrassé par aucune des questions que lui adressent les sages élevés à l'école de Minos, ce jeune prodige qui peut soutenir des thèses *de omni re scibili et quibusdam aliis*, sait-il se con-

[1] *Télémaque*, Liv. II.
[2] *Ibid.*, Liv. XIII.

duire lui-même? Hélas! pas le moins du monde. Avec ses sciences diverses et ses talents politiques, Télémaque est bien l'homme moderne, jouet de toutes les passions, toujours faible, toujours dans les extrêmes, exagérant tout, et ne se mettant à l'abri des impulsions violentes et mauvaises de sa nature que lorsqu'il fait abdication de lui-même, lorsqu'il se laisse aveuglément conduire par un autre. Que de faux pas, si cet autre s'éloigne pour un moment! Dès que le confesseur a cessé de faire entendre ses exhortations, le vertige commence.

Télémaque a un bon guide pourtant. Le caractère de Mentor est dessiné sur le modèle des révérends pères de la Compagnie de Jésus. Mentor a l'habileté de ces pères dans l'art de guider la jeunesse. Il a plus que l'habileté; Fénelon lui a donné la physionomie et jusqu'à la tournure d'un *socius*. « Les yeux baissés, gardant un silence modeste, Mentor suivait Télémaque. » Malgré toute son habileté, tout son zèle, toute sa patience, après toutes les épreuves par lesquelles il a fait passer son élève, qu'en a-t-il fait néanmoins? Nous allons voir les fruits de cette éducation.

Télémaque a terminé son tour du monde. Il va rentrer à Ithaque; Mentor l'a jugé capable de remplir dignement les devoirs de son état. Il ne reste plus à Télémaque, avant son départ, qu'une chose à faire, c'est de prendre congé d'Idoménée, dont il aime la fille. Eh bien, cet acte si simple, il ne peut se détermiuer à l'accomplir; sa volonté est devenue inerte. A force de le moraliser, son révérend père précepteur l'a radicalement démoralisé. Pour lui faire prononcer ce simple mot : *je pars*, que de mal Mentor ne doit-il pas se donner. Enfin Télémaque paraît décidé. « Mais à peine commença-t-il à paraître dans le lieu où Idoménée était assis, les yeux baissés, languissant et abattu de tristesse, *qu'il se craignirent l'un l'autre; ils n'osaient se regarder; ils s'entendaient sans se rien dire, et chacun craignait que l'autre ne rompît le silence*; ILS SE MIRENT TOUS DEUX A PLEURER[1]. »

[1] *Télémaque*, Liv. XVII.

Ainsi, le héros de M. de Cambrai arrive, par une pente sage et insensible, de la présomption à l'abrutissement.

Fénelon était sans contredit un esprit élevé, un écrivain d'un grand sens; c'était de plus un grand cœur. Toutefois, pour quiconque lit son livre avec attention, il devient manifeste que bien des sophismes de notre temps s'y trouvent, à l'insu de l'auteur, déposés en germes[1]. Ce n'est assurément pas le fait de l'écrivain: c'est l'influence de l'époque moderne.

Hardiesse d'esprit, faiblesse de volonté, en d'autres termes présomption, indécision, voilà l'image à double face sous laquelle apparaît l'homme moderne dans les livres; et, ce qui est plus triste, aussi dans la vie réelle. Écoutez-le, lorsqu'il n'est pas sommé d'agir. Pour lui, l'impossible n'existe pas; la foi transporte les montagnes. Telles sont ses maximes. En théorie, confiance jusqu'à l'outrecuidance. Le Télémaque grec tient un langage bien différent. Toujours en garde contre les espérances chimériques, il répond à Nestor qui lui dit d'espérer, qu'il reverra son père: « Cela ne sera pas, même si les Dieux le voulaient! » Ce doute perpétuel, on le retrouve dans Ulysse, dans les grands personnages d'Homère. Le doute est vieux dans l'homme, il est naturel à son cœur. Lorsque le doute modéré cesse, la folie commence, et l'imbécillité ne tarde pas à suivre. C'est une loi de la physiologie que tout état de surexcitation nerveuse produit un état équivalent de stupeur. Prenons garde, après avoir parcouru toutes choses par la sublimité de notre pensée, de nous trouver un jour, comme Idoménée et son hôte, accroupis les uns vis-à-vis des autres dans un triste état d'idiotisme. L'humanité, dans sa course rapide à travers les champs du progrès, n'aurait-elle pas, par mégarde, laisser choir de son char, et perdu, moribonde, dans quelque ornière de la route, la pauvre âme humaine? Voilà une question que nous voudrions bien voir résoudre par l'un ou l'autre des éminents philosophes contemporains.

[1] Voyez entre autres, au Livre IX, l'*Apologie de la vie sauvage*. J.-J. Rousseau n'a eu, pour composer ses fameux Discours, qu'à copier le *Télémaque*.

Google

T. POMPONIUS ATTICUS

Cornelius Nepos, avait dédié le livre des grands capitaines à T. Pomponius Atticus, dont il écrivit ensuite l'histoire, laquelle, placée par les éditeurs à la suite des biographies, semble former le dernier chapitre de cet ouvrage. Après les actions bruyantes de tant d'hommes de guerre, depuis Miltiade jusqu'à Annibal, après avoir passé rapidement en revue, emporté par la brièveté de l'écrivain, ces existences célèbres, on lui sait gré de changer de méthode, de dépouiller sa concision, et l'on s'arrête complaisamment avec lui sur les détails touchant ce simple chevalier romain, étranger aux armes, qui, au milieu des guerres civiles, sut, par un long effort d'habileté, se concilier pendant trois quarts de siècle l'affection des vainqueurs au profit des vaincus. On s'imagine que l'auteur a voulu rendre hommage au bon sens, à la modestie, reconnaître la supériorité des vertus humbles et pacifiques sur toutes les autres, par cet éloge relativement si étendu d'un homme qui refusa constamment les emplois les plus recherchés, bon citoyen néanmoins, ami constant de la vérité et du travail, dans sa jeunesse écouté des vieillards, dans sa vieillesse recherché des jeunes gens, pieux envers sa mère, savant dans les antiquités de sa patrie, élégant dans ses mœurs, modèle pour tous, enfin le compagnon désintéressé de Sylla, de Pompée, de César, de Cicéron, d'Antoine et d'Octave. On voudrait suivre Atticus à sa cam-

pagne d'Épire, on voudrait pénétrer avec lui au Quirinal, dans sa petite maison de Tamphilane, demeure simple, couverte d'un vieux toit presque rustique, cachée dans un petit bois, frais bocage où la sagesse et la vertu avaient leur nid, la maison aux volets verts, idéal champêtre du philosophe. Dans cette maison, les esclaves étaient des gens de lettres; il n'y avait pas jusqu'au moindre valet de pied qui ne sût réciter les vers polis de Térence ou la prose harmonieuse de Cicéron. Du reste, c'était un intérieur élégant sans magnificence; les meubles étaient tels qu'ils n'accusaient ni le luxe ni la parcimonieuse épargne du maître. Le ménage était admirablement ordonné. Tout ce qui devait servir aux besoins ou à l'entretien de la famille était fait dans la maison, tant l'on semblait, dans cet asile austère et saint, redouter tout commerce profane. Toutefois, suivant les mœurs du temps, l'hospitalité y était exercée, mais une hospitalité choisie; les invités étaient des gens de mœurs graves, des hommes sérieux, l'élite du sénat, de la magistrature et du barreau. Là, point de fables bouffonnes, point de chansons, point de joueuses de lyre ou de flûte, aucun de ces amusements auxquels, dans ses festins, se plaisait la folle Athènes. Durant les repas, on entendait quelque bonne lecture, afin, comme le remarque l'historien d'Atticus, de nourrir à la fois le corps, l'esprit et le cœur des convives. Que j'aurais voulu m'asseoir à la table d'Atticus! Exclamation qui a dû, sans aucun doute, échapper avant nous à bien des lecteurs; et combien d'entre eux n'ont pas, comme nous, envié le sort de ceux qui, ayant vécu dans l'intimité du sage, pouvaient dire : *Saepe enim propter familiaritatem domesticis rebus interfuimus.*

Toutefois modérons nos regrets. Chaque chose doit être vue dans une certaine perspective. Les grands monuments et les grands hommes ne peuvent être admirés qu'à distance. Placez-vous tout auprès du plus beau tableau de Rubens, le chef-d'œuvre devient hideux. Il en est souvent de même des plus nobles âmes, des cœurs les plus honnêtes; il faut les considérer de loin. Entrant avec nos préjugés dans la maison

d'Atticus, combien de choses ne nous y choqueraient pas? Il en est une particulièrement qui diminuerait quelque peu notre enthousiasme. Atticus faisait le commerce, et sa marchandise était de chair humaine. Cet homme, si humain et si serviable, élevait des hommes comme d'autres élèvent des coqs, comme les Athéniens élevaient des cailles, pour les faire battre. En un mot, Atticus était marchand de gladiateurs. Il leur donnait l'éducation nécessaire à leur profession de meurtriers; puis, lorsqu'ils étaient convenablement exercés, il les vendait ou les louait, suivant le goût de ses chalands. C'était un trafic assez productif. « Le lieu que vous avez acheté pour vos gladiateurs, dit Cicéron à son ami, m'a paru fort beau. J'ai entendu dire qu'ils sont très bien exercés, qu'ils savent admirablement se battre, — *mirifice pugnare!* — Si vous les aviez voulu louer tout nouvellement, vous auriez retiré en deux fois ce qu'ils vous ont coûté. »

Cette marchandise humaine était de bon rapport. A l'aide de sa petite industrie, Atticus avait arrondi sa fortune, grâce à laquelle, l'esprit aidant, il était un homme considéré, écouté de tous, en position de rendre service à ses amis, au public même, ce qu'il ne manquait jamais de faire, dès que s'en offrait l'occasion.

Quand on songe à combien de monde cet éleveur de monstres fut utile, on regrette que notre temps n'abonde pas en Atticus. Tout irait mieux si nos villes étaient peuplées de pareils citoyens.

N'y aurait-il pas moyen d'en propager la race? Cela serait assurément facile. Entre divers moyens, une simple réforme dans l'éducation, du reste indispensable, nous viendrait bien en aide. On propose aujourd'hui à l'imitation des jeunes gens, dans les études classiques, des caractères impossibles. Qu'avons-nous de commun avec Socrate (qui n'était d'ailleurs pas un homme sérieux, car il riait toujours) avec le juste Aristide, Épaminondas le pythagoricien, et tant d'autres? Que ferions-nous, s'ils revenaient dans notre civilisation, de ces gens-là? Leur présence serait indigeste. On a donc très sagement observé que l'éducation classique est sans utilité

ni profit. De là on a conclu à la détruire; et l'on a depuis quelques années, dans notre pays, été assez bien en besogne. Voilà le tort. Il ne faut pas abroger les études classiques. Il faut les diriger vers un but pratique, changer leur objet, reléguer dans l'oubli les caractères tout d'une pièce, qui nous écrasent de leur grandeur. Ces cœurs fermement attachés au bien, ces volontés inébranlables même devant les supplices n'existent plus qu'à l'état de fable dans les anciennes histoires. Les savants ont prouvé que c'étaient des *mythes*. Ce qu'il nous faut prendre et étudier dans les livres anciens, ce sont des hommes comme nous, des hommes de notre siècle, mais qui sont nés longtemps avant leur époque, et, parmi ces hommes, quel meilleur modèle que Pomponius Atticus.

Voilà un personnage qui est souverainement bon, parce qu'il est souverainement égoïste. Il a des secrets merveilleux et qu'on peut découvrir en étudiant sa vie, pourvu qu'on ait en soi quelque disposition à s'assimiler ce beau modèle. Il trouve moyen de s'enrichir à force de générosité; il trouve moyen de mettre ses jours à l'abri de tout danger par les secours mêmes qu'il prête aux proscrits dont la tête est à prix. Par une prévoyante poltronnerie, il fait des actes de courage. Par les vices de son âme, il fait le bien. Si tous les hommes étaient, comme Atticus et non à demi, avares, lâches, égoïstes, indifférents aux souffrances obscures des misérables courbés sous le joug de la nécessité, si, à cela, ils joignaient les secrets de conduite d'Atticus, l'humanité ne se trouverait-elle pas tout à coup transportée au plus haut degré de bonheur possible?

Les Scipions, les Fabricius sont rares en ce moment; mais les Atticus pullulent; on ne peut traverser la rue sans en coudoyer. Seulement ils ne sont pas dégrossis, ils sont à l'état brut. Leur esprit n'est pas éclairé de la vraie lumière. Tous sont prêts à faire le bien pourvu que cette conduite produise un profit net. Mais comment y parvenir? En méditant sans cesse la vie d'Atticus écrite par Cornelius Nepos. C'est le plus beau traité de l'art de faire le bien, sans avoir ni vertu ni vice, et en vue de vivre tranquille, honoré et riche.

Digitized by Google

En attendant qu'on enseigne dans les colléges uniquement la vie d'Atticus et des hommes du temps passé qui ont des rapports avec lui, en attendant qu'on commente partout, dans les cours publics, dans les cérémonies académiques et nationales, de pareilles biographies, nous allons analyser brièvement les actions de ce grand philanthrope.

Atticus enfant se faisait remarquer par une grande docilité d'esprit, beaucoup de mémoire et une extrême douceur dans la voix. Il était à peine à l'adolescence, lorsque la mort de son parent Sulpicius, tribun du peuple tué par son propre esclave, et les troubles qu'excitait dans Rome la rivalité de Marius et de Sylla, l'engagèrent à quitter la ville pour se soustraire à un danger possible, et à aller à Athènes, où la pensée de trouver sa sûreté plutôt que l'amour des lettres le conduisait. En Grèce, il brigua la popularité et l'obtint. On était charmé d'entendre ce jeune Romain parler la langue grecque, comme s'il était né dans l'Attique. Outre ce talent, il savait encore être généreux à propos. Il prêtait à ceux qui, devant faire un remboursement, se trouvaient momentanément dans l'embarras. Il fit une distribution de blé au peuple. On voulu lui ériger des statues. Il refusa, évitant toute ostentation qui pouvait avoir pour lui des suites dangereuses; habile à se placer dans la pénombre de l'opinion publique, il lui était plus facile, au moindre péril, de s'effacer tout à coup.

Sylla arrive à Athènes; c'était pour Atticus un fâcheux visiteur : mais Sylla tenait à l'estime d'Athènes, alors la grande dispensatrice des renommées. Dans cette ville, il trouve un jeune homme étranger à la Grèce, possédant la faveur publique et n'en voulant user pour lui-même, Sylla flatta ce jeune homme qui le craignait et en fit son compagnon assidu. Atticus lui servait d'escorte contre l'impopularité, contre l'antipathie que les Grecs ne manquaient jamais de témoigner à tout homme qui avait en lui l'étoffe d'un tyran. Tout allait si bien que Sylla songea à emmener avec lui Atticus à Rome. Mais l'événement du voyage était douteux; Atticus se dégagea gracieusement des sollicitations

de son nouvel ami. Quittez ce dessein, disait-il, et ne me menez pas contre ces hommes à cause desquels j'ai abandonné l'Italie, afin de ne pas être contraint par eux de porter les armes contre vous. Atticus était un de ces masques agréables que les partis aiment à s'attacher comme machine scénique, comme comparses imposants des comédies politiques. Pisistrate autrefois, pour entrer dans Athènes, prit une femme de haute taille, lui mit un casque sur la tête et la fit monter sur un char. On crut voir Minerve, et l'on reçut Pisistrate. Souvent les partis, faute de mieux, choisissent quelque personnage d'une nullité éprouvée et d'une probité apparente. On le décore d'honneurs, on l'enveloppe de louanges, et on le fait marcher à la tête de la bande. Atticus eût été un homme précieux. Il avait de l'esprit, de la grâce, la séduction du langage, nulle ambition visible; Sylla croyait pouvoir l'employer au même usage. Mais Atticus était trop raffiné. Il savait que dans ces temps de perpétuelle révolution, c'est une imprudence de se donner à un parti, et que mieux vaut être l'ami indépendant des puissants pour alléger les maux des opprimés, sinon de fait, au moins d'intention; il avait l'assurance, agissant de cette façon, d'être bien vu des gens d'aujourd'hui et des gens de demain.

Sylla goûta les raisons qu'il plut à Atticus de lui donner, et, en partant, il fit porter chez son jeune ami tous les dons gratuits qu'Athènes avait offert au général romain. Il y avait de quoi dédommager Atticus de ce que lui avait coûté le blé qu'il avait distribué aux Athéniens pour obtenir leur faveur; il récoltait maintenant une ample moisson de ce qu'il avait semé naguère.

Atticus resta en Grèce tant que les dissensions occupèrent Rome. Mais dès que tout fut calme, il s'embarqua. Athènes le suivit jusqu'au navire, en pleurant son départ. Pour se consoler, elle éleva des statues à lui et à sa femme Pilia. On peut voir ici combien ces Grecs étaient bons pour les étrangers, combien ils l'emportaient, même après la perte de leur indépendance, sur les Romains, par l'affectueuse douceur de leurs mœurs, et, pourrions-nous ajouter, par la grandeur

d'âme. Lorsque plus tard Clodius fit exiler Cicéron, celui-ci ne recueillit sur son passage en Italie que des marques d'ingratitude. Arrivé dans la Lucanie, un certain Vibius, qui avait retiré de grands avantages de Cicéron, lui ferma sa porte. C. Virgilius, préteur de la Sicile, qui lui avait aussi des obligations, lui interdit de venir dans son gouvernement. Alors Cicéron fit voile vers la Grèce et aborda à Dyrrachium, ville corcyréenne. Dès qu'il y fut arrivé, une multitude de personnes vint le visiter par affection, et les villes grecques rivalisèrent d'empressement dans leurs hommages au Romain exilé. C'est le récit de Plutarque que nous traduisons à la lettre.

Cette affabilité compatissante et spontanée fait contraste avec la douceur calculée d'Atticus. Lorsqu'il fut de retour à Rome, il se mit à l'affût des successions. Il y avait précisément un vieil oncle, Q. Caecilius, d'un caractère fort difficile; mais il était excessivement riche. Néanmoins, dans cette Rome où se croisaient tant de coureurs de testaments, personne n'avait pu vivre avec Caecilius. La morosité du vieillard avait fait fuir tous les prétendants; elle n'effraya pas Atticus, qui se mit patiemment à l'œuvre, résolu à tout souffrir.

Stans capite obstipo, multum similis metuenti.

Il réussit; Caecilius l'adopta et l'institua son héritier.

La sixième satire d'Horace, livre deuxième, donnera une idée des complaisances auxquelles dut se soumettre Atticus. Quoique le poëte y parle en général, on peut, sans faire injure à la mémoire du neveu de Caecilius, supposer qu'il passa par une partie des épreuves que décrit Horace. Ce fut du reste, pour notre héros, un noviciat utile ; rompu à l'art de se concilier l'affection d'un vieillard cacochyme et tyrannique, il en devint plus souple à s'insinuer auprès des chefs politiques dont il recherchait la bienveillance.

D'ailleurs, se résigner à subir tous les caprices d'un millionnaire était un moyen de faire fortune qui, s'il n'était pas des plus agréables, avait au moins l'avantage de ne

créer aucun péril pour le patient. Atticus s'interdisait d'acheter les biens des proscrits vendus par autorité de justice. Il savait que les proscrits reviennent, sinon eux, leurs enfants, et que toujours le nouveau possesseur est un objet de haine. Il refusait de prendre sa part des prodigues gratifications du vainqueur, comme de toucher aux biens des vaincus, sachant aussi qu'en recevant, il se liait, et que, le vainqueur tombé, il devait le suivre, ce qui est dangereux, ou l'abandonner, ce qui entraîne le mépris public, autre danger : le prestige qui l'entourait évanoui, il perdait aussitôt le bouclier qui protégeait son corps. N'ayant rien accepté de Pompée durant sa puissance, il fut agréable à César triomphant. En toutes choses, Atticus évitait soigneusement de créer des animosités. Il se fût privé de réclamer ce qui lui était dû, plutôt que de recourir aux tribunaux. En effet, cela eût apporté du dommage à sa réputation de conciliateur, de pacificateur. Ce qu'il ambitionnait, c'était d'être considéré, dans la cité, comme le simulacre de la concorde. En qualité de symbole, d'emblême vivant de la paix publique, il lui était permis, sans crainte d'exciter le soupçon, de tendre la main à tous les partis. Aussi ne s'en fit-il faute. César mort, il fraternise à l'instant avec ses assassins, choyant d'une ardeur égale les régicides et l'empereur. Sa voix suave acclama la république teinte de sang : *Tanta autem suavitas erat sermonis latini, ut appareret, in eo nativum quemdam leporem esse, non adscitum.* Les cheveux blancs du philanthrope ombragèrent la tête chauve du meurtrier de César. Aucun républicain dans la fougue de l'âge ne sympathisait mieux avec Brutus que cet honorable vieillard. Pour lui, Brutus était un jeune homme d'avenir et de grandes espérances. Atticus, par l'affection qu'il portait au sauveur de la liberté romaine, prêtait une douce gravité, quelque chose de paternel à cette république restaurée par le parricide. Du reste, c'était sans le vouloir : l'affection ne se commande pas. C'était, presque à son insu, la conséquence inévitable du respect qui rejaillissait de la personne d'Atticus sur tout ce qui l'environnait. Mais quant à *poser un acte*, comme disait la basoche de

Rome, Atticus ne l'aurait jamais fait. Lorsque le citoyen Brutus demande au citoyen Atticus de faire, en qualité de chevalier et comme représentant de l'ordre équestre, un don civique, pour alléger les besoins de la république, Atticus trouve prétexte de refus. Bientôt après, néanmoins, il lui envoie une somme considérable; c'était l'action spontanée d'un particulier, homme privé, qui cherche à rendre service à son ami. Qui pourrait y trouver à redire? L'amitié est un si noble sentiment! c'est le besoin des cœurs tendres; il faut bien avoir des amis, et leur rendre service au besoin. Est-on pour cela homme politique? N'est-ce pas au contraire la preuve qu'on ne l'est pas du tout?

Atticus aimait tout le monde, il adoptait tout le monde et semblait agir d'après le même dessein que suggérait à Numicius Horace, lui disant :

Pater, frater, adde;
Ut cuique est aetas, ita quemque facetus adopta.

Il était pour la mère de Brutus un fils dévoué; il prêtait ses bons offices à la femme d'Antoine, lorsqu'on croyait Antoine perdu à jamais. C'est qu'Atticus était, comme le dit son biographe, plus attaché aux hommes qu'à la fortune; sentiment d'une remarquable prudence, car la fortune est une étourdie qui change à tout instant et n'a mémoire de rien, tandis que les hommes, aux époques de bouleversements sociaux, aigris par le roulis des événements, conservent du ressentiment de tout le bien qu'on leur a pu faire et qu'on n'a pas fait.

Atticus salua d'un regard calme et placide le retour de l'ordre, la famille sauvée, la propriété raffermie par l'heureux avénement d'Octave au pouvoir. Le jeune triumvir, après une journée laborieuse, employée à remplir les listes de proscriptions, à tracer la table cadastrale des biens à confisquer, était heureux, le soir venu, pour alléger la fatigue que lui causait la vie politique et son amour de l'humanité, de s'entretenir avec Atticus. De quoi parlaient ces deux nobles âmes? De littérature, de beaux-arts, de critique, voire même

parfois d'idéologie. Ainsi se passaient les derniers jours d'Atticus. Il laissait Mécènes héritier de ses traditions. Mais celui-ci surpassa son maître. Le bon Mécènes, invitant Auguste chez lui, et s'endormant par courtoisie au dessert afin de ne pas gêner son empereur dans les hommages galants que le prince rendait à la dame de la maison, c'était plus que n'aurait pu faire Atticus peut-être. Heureusement, il mourut à temps et n'eut pas le déplaisir de se voir relégué au second rang des courtisans. Il s'éteignit avec les guerres civiles; il était né avec elles. Atticus offre l'exemple curieux d'un homme qui conserva sa vie, ses biens et l'estime de tout le monde au milieu d'une effroyable collision où les biens de chacun étaient livrés à la rapacité du premier bandit qui les voulait prendre, où les plus puissants génies de l'histoire périssaient de mort violente. Seul, durant ce naufrage séculaire, il vécut en paix. Rien n'altéra la tranquillité de son humeur. Dans l'intérieur de sa maison, jamais ne retentit un mot acerbe. Les maladies mêmes semblaient le fuir. Au terme d'une vie écoulée dans un doux repos, il voulut la quitter d'une façon stoïcienne. Il fit croire qu'il mourait volontairement de faim. Son corps refusant toute nourriture, il ne mangea plus, et mourut à l'âge de soixante dix sept ans. Tout le monde admira la mort de cet habile poltron qui avait employé sa longue existence à mettre ses jours et sa fortune à l'abri de tout accident.

Telle est la traduction, un peu libre, du récit de Cornelius Nepos. Pour en faire le commentaire, il faudrait être Nicolas Machiavel. Et peut-être ce vigoureux génie, trempé en naissant dans le Styx, n'y aurait pas suffi. En effet Machiavel, malgré son habileté, fut persécuté et torturé, tandis que dans une époque autrement remuée, Atticus fut tranquille. Celui-ci savait esquiver la foudre. Le théâtre romain changeait-il de décors, Atticus se retirait pour laisser au premier trouble le temps de se calmer. Bientôt on le cherchait, non pour lui faire mal, mais pour le consulter. Sa retraite était l'antre de la Sybille, d'où l'on tâchait de le faire sortir pour entendre ses oracles. On ne croyait plus à la voix des Dieux, mais on

avait toute confiance dans celle de ce vieux diplomate. Il était vraiment devin et prophète. C'était le prophète du sens commun en matière politique. Du reste, vendant ses oracles à bon marché, il n'exigeait pour prix que deux choses : premièrement le respect de sa propriété, en second lieu le salut de quelque homme compromis par les événements et dont il pouvait se faire un appui, à la réaction prochaine. Il était l'avocat consultant des partis, des hommes publics et des particuliers. De ceux-ci, il ne réclamait pas d'honoraires. La profession d'avocat était trop noble à Rome, pour lui permettre de recevoir d'aussi minces profits. Mais à la mort du client, Atticus venait doucement toucher son héritage.

Il existe, au nouveau monde, un quadrupède de moyenne taille, petit plutôt que grand, appelé fourmilier. Il n'a pas de dents, ou peu et non tranchantes; il ne mord personne. De son museau long et pointu sort une langue extensible, fine et douce. Dès qu'il se sent de l'appétit, il penche la tête d'un air paterne, étend sa langue contre le sol, près des fourmis ses voisines. Elles y montent sans défiance, et lui, ramenant sa langue sans bruit, avale avec béatitude son gibier. Ce que le fourmilier a l'habitude de faire à l'égard de petits insectes, Atticus le faisait à l'égard des grosses hérédités. *Multas enim haereditates nulla alia re, quam bonitate, consecutus est.*

Des savants, avant nous, ont compris la nécessité de présenter à l'admiration du monde, à l'imitation des jeunes gens, le beau caractère d'Atticus. Dans la patrie d'un homme qui, jadis doué d'un esprit beaucoup plus pétulant que celui d'Atticus, sut néanmoins vivre en assez bons termes avec tout le monde, quoique tout le monde alors, de l'un à l'autre pôle, parût atteint de male rage, dans la patrie d'Érasme, un jeune savant, M. Janus Hulleman a écrit, en 1838, pour l'université d'Utrecht, une excellente biographie d'Atticus, dans le vrai langage de son héros. On ne peut adresser à ce livre qu'une critique : Le personnage s'y montre trop beau. Ce n'est plus l'homme historique. Il est trop près de la perfection telle que la rêvent les moralistes. Dès lors disparaît l'uti-

lité que l'on peut retirer de la vie d'Atticus; nous ne pouvons plus faire de son âme le moule des âmes modernes. Si on lui ôte ses vices réels, il devient inimitable, et les honnêtes gens ne le reconnaissent plus pour leur Sosie.

M. Janus Hulleman, il est vrai, ne pose pas Atticus en prototype de toutes les vertus: *Haec autem Attici imago non tam absoluta nobis atque perfecta habenda est, ut tale contineat humanae praestantiae exemplar...* Mais, quelque concession qu'il fasse à l'imperfection de notre nature, il n'en fait pas assez, beaucoup s'en faut.

Atticus n'était pas marchand de chair humaine puisqu'il était philanthrope. — dit M. Janus Hulleman. Nous ne prétendons pas discuter le mérite de ce syllogisme. Voici simplement comment notre érudit Hollandais explique le passage accablant de Cicéron : *Amplector potius Corradi conjecturam, existimantis Atticum Caeciliani funeris causa gladiatores istos emisse. Videntur enim divites Romani testamento subinde heredibus suis gladiatorios ludos imperasse, quae praestituta die darentur posteaque renovarentur* (p. 118, 119). Ainsi, d'après lui, Caecilius aurait imposé à son héritier l'obligation de donner à certains jours, comme jeux funèbres, des combats de gladiateurs. Caecilius mourut en 696 La lettre de Cicéron, où il est parlé des gladiateurs d'Atticus, a été écrite dans l'année 698. Il se serait donc agi de solenniser l'anniversaire de la mort de Caecilius.

Mais conçoit-on qu'un homme aussi rangé, aussi économe que l'était incontestablement Atticus, tienne chez lui, pour s'en servir à de rares intervalles, une fois par an au plus, un troupeau de gladiateurs, animaux voraces, et qui ne rendent dans l'entretemps aucun service, tandis qu'il pouvait, pour l'occasion, en louer chez l'un ou l'autre maquignon d'esclaves?

Atticus eût-il d'ailleurs entretenu des gladiateurs dans l'unique but de posséder les meilleurs sujets pour honorer la mémoire de son oncle, ce soin pieux ne le rendrait pas excusable. Oui, peut-être, s'il avait toujours vécu à Rome, ou dans les camps romains. Mais il venait d'Athènes, où tou-

Digitized by Google

jours avaieut été proscrits avec dégoût les jeux sanglants de l'amphithéâtre. Mais il laissait dire, dans la dédicace du *Cato major*, qu'il avait, à Rome, apporté de l'Attique, non seulement uu surnom, mais l'esprit et l'humanité de la Grèce. Mais enfin il se produisait comme le conservateur de l'urbanité et des mœurs de la Grèce. — Lui, ce rôle! Le vernis, les manières du monde, les formes du langage, soit; mais l'âme de la Grèce, humaine et bonne, n'avait jamais traversé la poitrine de cet égoïste.

L'opinion publique, en Italie, le contraignait-elle au moins à de si somptueuses funérailles? Le peuple, d'après Valère Maxime, s'était chargé de faire à Caecilius celles que mérite un usurier fripou : son cadavre avait été traîné par les rues. Atticus, si respectueux envers l'opinion publique, aurait-il voulu blesser cette opinion en honorant magnifiquement une mémoire que le peuple avait condamnée? C'eût été insulter au jugement public, et Atticus n'en était pas capable.

Veut-on connaître exactement les véritables sentimeuts d'Atticus sur les combats de gladiateurs? Écoutons parler Cicéron et Atticus lorsque nul autre témoin ne les écoute, lorsqu'ils s'entretiennent si privément qu'ils se découvrent des choses en ce temps-là dangereuses à divulguer. Cette fois ils causent d'une maison d'Antium à acheter, de la bibliothèque que, paraît-il, Atticus avait vendue à Cicéron, puis de gladiateurs. — « Il n'est point de retraite plus tranquille, dit l'orateur, d'air tempéré, de séjour plus délicieux. Ces charmes que la prévention attache au lieu de notre naissance ne sont rien auprès de ceux que la nature a mis ici. Depuis que Tyrannion a arrangé ma bibliothèque, elle est comme l'âme de ma maison. Dionysius et Menophilus lui ont été d'un secours merveilleux; la propreté avec laquelle ils ont couvert mes livres, et la disposition des layettes que vous avez imaginées, font un effet très agréable. Dites-moi quelque chose de vos gladiateurs; cela s'entend s'ils ont été applaudis; car si l'on n'en a pas été content, je veux l'ignorer. » (*Ad Attic.* IV, 8.)

Que signifie ce pêle-mêle d'enthousiasme pour l'étude, de goût relevé des beaux livres, d'amour de la retraite, de sentiment de la nature, de tuerie d'esclaves, de fumet de boucherie humaine? Cela signifie que lire Homère, Sophocle ou Platon, contempler les flots bleus de la Méditerranée, rêver à l'ombre des grands chênes de l'Apennin ou verser dans un intérêt de lucre ou de vanité le sang des hommes, sont choses que l'on peut placer à peu près sur la même ligne.

Inutile de faire une digression plus étendue. Celle-ci l'est trop déjà. Si Atticus ne paraît pas devant nous aussi beau que le voudrait M. Janus Hulleman, c'est en grande partie la faute à Cicéron. On n'est jamais trahi que par ses amis. Cette vérité ancienne reçoit ici une confirmation nouvelle. Sénèque n'en a pas moins dit (Ép. 25), qu'Atticus est redevable de sa gloire à Cicéron, et à bien prendre la chose, Sénèque a raison.

La qualité de marchand de gladiateurs demeurera dûment acquise à T. Pomponius Atticus. Et pourquoi d'ailleurs la lui enlèverait-on? Cette qualité ne fait-elle pas ressortir davantage toutes ses autres qualités? Elle donne plus d'éclat à son humanité envers les victimes des partis. La vie d'Atticus écrite, non pas en panégyriste comme l'a fait M. Hulleman, mais avec le respect de la vérité qui doit guider l'historien, offrirait plusieurs enseignements utiles. D'abord, après s'être enrichi par le crime ou l'infamie, on peut toujours être bon et honnête citoyen, cœur sensible, et aspirer au titre mérité de bienfaiteur de l'humanité : leçon encourageante pour beaucoup de monde. Il ne faut décourager personne.

Cette fortune si laborieusement acquise par l'astuce au lit des mourants, par le meurtre à l'amphithéâtre, comment était-elle conservée? Cicéron va encore nous fournir à ce sujet des renseignements précieux. Son frère Quintus, beau-frère d'Atticus, ami de tous les deux, devait au dernier une somme d'argent : « Je suis étonné, dit Cicéron à son ami, que vous pressiez ainsi Quintus pour je ne sais quels vingt mille sesterces; vous savez cependant les embarras où il se trouve en ce moment. Le prenez-vous donc pour un mau-

vais payeur? » (X. 11.) Toutefois Atticus n'était pas d'une sordide avarice. Loin de là; il savait faire des dons gratuits au public, secourir les particuliers, en un mot, s'imposer de grands sacrifices lorsqu'il s'agissait de sauver sa fortune. Mais il était, Nepos en convient, d'une admirable exactitude à soigner les rentrées de son argent. Deuxième enseignement, non moins satisfaisant que le premier, et qui montre que l'on peut être philanthrope sans tache et créancier impitoyable à l'égard de ses débiteurs.

En qualité d'ami, Atticus était le moraliste de Cicéron. Lorsque celui-ci partit pour administrer une province d'Orient, Atticus l'exhorta, à différentes reprises, à se bien conduire, et surtout à ne pas voler. Toutefois la morale d'Atticus n'était pas d'une élévation inaccessible, autant du moins qu'on le peut conjecturer par les lettres de son élève : « La famine, dit-il, le plus grand de tous les maux, est devenue pour moi une heureuse circonstance. » Le latin vaut mieux encore : *Fames, quâ nihil miserius est, quae tum in hac mea Asia (messis enim nulla fuerat)* MIHI OPTANDA FUERIT. Les lettres suivantes prouvent qu'Atticus ne trouva aucune objection à faire à la manière de voir du bon Cicéron. Veuille le ciel que la guerre, la peste et la famine accablent l'humanité, si ces maux peuvent nous donner l'occasion de manifester nos vertus ou tout simplement l'absence de nos vices! Troisième leçon, non moins excellente que celles qui précèdent, en ce qu'elle découvre la véritable notion de la charité : Recevez avec résignation tous les maux qu'il plaît à la providence d'envoyer à vos frères, pourvu que vous y trouviez votre compte d'éloges, de remercîments et de félicitations publiques.

Atticus était le modèle des amis, comme dit M. Janus Hulleman. Il avait la plus belle âme, car il aimait tout le monde et tout le monde l'aimait. Qu'aurait pensé, s'il avait vécu à Rome, cet antique sage de la Grèce dont la maxime était : Celui qui aime tout le monde n'aime personne? — Et cet autre à qui quelqu'un se vantait de n'avoir pas d'ennemis : Tu n'as donc pas d'ami? répondit le brutal. Ces

sages de la Grèce, il n'est pas permis d'en douter, auraient changé d'opinion. Mais, de leur temps, le cœur humain était rude et grossier, et l'éthique ou la science de la philosophie n'existait pas encore.

Atticus était le nœud de l'amitié d'Hortensius et de Cicéron, et faisait que, tout rivaux qu'ils étaient, et animés de part et d'autre d'un désir également vif de se distinguer, il n'y avait entre eux aucune jalousie. Il possédait une pharmacopée de lénitifs pour guérir les petites blessures de la vanité, les contusions de l'amour propre. Mais, fallait-il cicatriser les plaies profondes, notre homme n'y était plus. Fallait-il un dévouement actif, l'ami avait disparu. « Il me paraît, dit tristement Cicéron, que vous ne travaillez pas à me sauver avec autant d'ardeur que l'attachement inviolable que j'ai toujours eu pour vous semblait le mériter. » (IV. I.) Cicéron fait peine à entendre dans les plaintes modérées qu'il adresse à son ami. C'est d'un homme qui se contraint; il a peur de manquer de délicatesse dans ses reproches. Ne court-il pas risque de s'attirer l'inimitié d'Atticus? et l'inimitié de certains honnêtes gens est chose grave et redoutable. — « Je confesse que je vous ai été inutile jusqu'à présent, mais je ferai mieux à l'avenir. Pardonnez-moi si mon amitié ne vous a pas été avantageuse... Je ne prétends pas au reste que vous n'ayez été sensible à mon malheur autant qu'on le pouvait être ; mais si vous aviez eu pour moi, par engagement et par reconnaissance, cette même amitié que vous n'avez eue que par choix et par inclination, auriez-vous..? Mais vous avez cru remplir les devoirs de l'amitié, en mêlant vos larmes avec les miennes... » — Lisez cette lettre; c'est la quinzième du livre III.

De petits conseils et des larmes à flots, voilà ce que savait donner Atticus à ses amis. A ces dons, on reconnaît la véritable amitié, celle qui fait honneur aux hommes qui l'éprouvent, ainsi que nous pouvons l'apprendre de la vie d'Atticus : Quatrième leçon que nous donne l'étude de ce grand homme.

Le pauvre Atticus eut une douleur de famille qui lui fut

Google

commune avec Cicéron. Ils avaient un neveu, fils de Q. Cicéron, qu'ils aimaient beaucoup, car qui n'aimaient-ils pas? Or, ce neveu alla un beau jour les trahir auprès de César, divulguer toutes leurs ruses, et, ne consultant que son intérêt propre, ce garnement chercha, aux dépens de ses deux vénérables oncles, à faire fortune. Il a fait cela par avarice, dit Cicéron. Ce n'est pas le résultat de son éducation, mais de sa nature : *Non nostra indulgentia, sed a natura profectum.* Le beau mot! Jamais Cicéron n'en a dit un plus naïf. Oui, le fils de Q. Cicéron était bien le neveu de M. Tullius Cicéron et de T. Pomponius Atticus. C'était la même nature et le même naturel. Ces trois personnes n'étaient pas d'essence diverse. De beaux esprits, ornés, solides, claivoyants, tous trois, mais l'âme profondément vicieuse.

Et cependant, avec cette âme vicieuse, Atticus a fait beaucoup de bien. C'est le point essentiel à remarquer. Etre honnête homme n'est donc pas si difficile. On se forge là-dessus mille chimères qui éloignent de cet état beaucoup de personnes disposées à y entrer. Etre honnête homme, cela ne gêne aucunement dans les moyens d'acquérir les richesses et de les conserver; cela n'oblige à rien d'outré, ni pour le dévouement, ni pour les sentiments moraux. En un mot, bien ordonner ses vices, en composer un ensemble harmonieux, en forger un instrument utile pour soi et, autant que possible, pour les autres mêmes, cela suffit pour constituer l'honnête homme.

On a cherché à fonder la société sur toutes les vertus. L'entreprise est abandonnée depuis longtemps. Établir une société heureuse, bonne, douce et fraternelle sur l'accord de tous les vices, serait peut-être plus raisonnable et plus facile. On y a pensé déjà, et nous ne revendiquons pas l'honneur de la découverte, Dieu nous en garde! Déjà, il y a deux siècles, Vico, si estimé des historiens nos contemporains, avait entrevu, mais vaguement, cette théorie. Depuis lors, les philosophes utilitaires, d'autre part certaines sectes socialistes ont donné à l'idée première d'heureux développements. Mais elle n'est pas de réalisation prochaine. Il existe, aujour-

d'hui encore, dans le cœur de l'homme trop de qualités qui nuisent au bonheur public. Il y a des impatiences de vertu, des étourderies de générosité, des accès de courage et de force morale, des manies, passagères il est vrai, de désintéressement, qui font obstacle à l'événement si désiré. Mais attendons tout du temps : il mûrit peu à peu l'humanité.

D'ici là, encourageons la race d'Atticus; disons aux jeunes gens : — Suivez ce modèle, et vous serez heureux vous-mêmes, tout en rendant, à peu de frais, les autres heureux. Vous aurez, comme Atticus, accès dans le conseil des princes; le peuple à votre aspect se découvrira et vous appellera l'ami des pauvres, les feuilles publiques proclameront vos vertus, les académies vous présenteront des fauteuils, et tout le monde vous classera parmi les grands hommes dont s'honore la patrie.

ISOCRATE

L'audace, qui fait souvent la fortune des sots, manquait à Isocrate, et celui que Cicéron appelle *le Père de l'éloquence* était sans voix devant le public. Cet orateur muet, que n'entendirent qu'une fois les grandes assemblées d'Athènes, paraît ouvrir et clore, dans sa patrie, l'ère de l'art de la parole. « Avant Isocrate, dit Velleius Paterculus, après ses disciples et leurs élèves, quel homme a tenu quelque rang parmi les orateurs ? » Et comme, par sa longue vie, il survécut à la plupart de ses disciples et que Démosthènes mourut seulement seize ans après Isocrate, tout le cours de l'éloquence grecque est, pour ainsi dire, circonscrit entre la naissance et la mort de ce maître; de la sorte, on pourrait le considérer comme personnifiant l'art oratoire à Athènes. Il atteignit à ce haut degré de gloire sans sortir de chez lui, sans oser s'exposer au grand jour de l'agora[1]. Ce n'était pas seulement les réunions de citoyens où se débattaient les intérêts sérieux, qui effarouchaient Isocrate : réfugié dans son cabinet, il redoutait les visites nombreuses. Trois personnes désireuses de l'entendre étaient venues le voir ensemble. Il refusa de recevoir la troisième, la renvoyant au jour suivant, car mon auditoire, dit-il, me paraîtrait un théâtre. Jusque dans l'abandon des festins, sa timidité l'emportait. A la

[1] *Forensi luce caruit, intraque parietes aluit eam gloriam quam nemo, meo quidem judicio, est postea consecutus.* CICÉRON, *Brutus.*

table de Nicoclès, roi de Cypre, les convives le priaient de discourir. — Hélas! de quoi pourrai-je vous parler? Ce que je puis dire ne serait pas ici de saison, et ce qui convient, je ne le saurai dire. — Cette pudeur du génie qu'un rien embarrasse et paralyse, cette *mollities frontis*, selon l'expression intraduisible de Pline, prête, ce nous semble, une grâce toute particulière à Isocrate, surtout lorsque, sous cette sorte d'infirmité de l'esprit, se cache le vrai courage. Il en montra lorsque, Théramène accusé, il se leva pour le défendre; il en montra le lendemain de la mort de Socrate, lorsqu'il parut en vêtements de deuil pour protester contre une sentence inique. La timidité de l'orateur n'était que l'effet de la délicatesse de ses sentiments. Obligé, par des revers de fortune, de faire de son art une profession, on le vit, après avoir touché le salaire de ses leçons, fondre en larmes, en disant : Voilà donc le prix pour lequel je me suis vendu ! — Paroles qui sont comme l'écho de celles du sage par excellence, son ami, à qui l'on reprochait ironiquement d'estimer sa propre sagesse à sa juste valeur, en se gardant bien d'en demander aucun prix. Socrate répondait à cela : Quiconque trafique de la beauté avec qui veut la lui payer, s'appelle prostitué, et quiconque trafique de la sagesse s'appelle sophiste ou prostitué; ce qui est la même chose. — L'accord de sentiments, sur ce point et sur bien d'autres, entre le philosophe et l'orateur, entre Socrate et Isocrate, justifie la sympathie que nous éprouvons pour ce grand écrivain aux dehors si modestes. Aussi, sans prétention d'éclairer un point d'histoire, de faire mieux connaître le mérite d'Isocrate, nous allons raconter la vie très simple de cet Athénien, dans le seul dessein de retracer, pour nous et pour quelques lecteurs, l'image d'un homme de lettres dont la modestie contraste avec la suffisance un peu choquante de tant de nos contemporains, petits orateurs, petits littérateurs et petits hommes politiques.

Isocrate, Athénien, naquit dans la 87e olympiade, sous l'archontat de Lysimaque, cinq ans avant la guerre du Péloponèse, au même bourg d'Erchios où était né, quelques

olympiades plus tôt, Xénophon qui devint son disciple, et qui, comme lui, traita, dans le style attique le plus doux, des sujets de morale et de politique. Il était de vingt-deux ans plus jeune que Lysias, de sept ans plus âgé que Platon, comme le remarquent les anciens biographes. Au moment où l'âme d'Isocrate s'ouvrait aux premières et durables impressions, commençait cette guerre que Thucydide appelle « le plus grand mouvement qui eût agité la Grèce, partie des nations barbares, et, pour ainsi dire, le monde entier ». Il put entendre Périclès louer, sur leurs tombes, les guerriers morts, et exhorter les enfants à imiter un jour leur patriotisme. Il put voir, dans la maison paternelle, Aristophanes le comique qui plus tard le railla du métier de ses parents.

Le père d'Isocrate était Théodore, et sa mère Hedyte. C'était une famille de la bourgeoisie, qui s'était enrichie par le commerce d'instruments de musique que fabriquaient ses esclaves. Des cinq enfants de Théodore et d'Hedyte, une fille et quatre fils, Tisippe, Théomneste, Théodore, et Isocrate, celui-ci se fit distinguer de bonne heure entre tous ses compagnons. Il suivit les leçons de Prodicus de Ceos, qui était certes le plus éloquent des précepteurs, s'il parlait à ses élèves un langage aussi propre à les entraîner à la vertu que l'on peut le supposer par *le Choix d'Hercule*, fragment de Prodicus, conservé ou plutôt imité par Xénophon. Isocrate fut aussi le disciple de Gorgias le Léontin, de Tisias le Syracusain, de Théramène que les Trente devaient faire mourir, punissant la modération de son caractère sous un gouvernement oligarchique qu'il avait consenti à servir. Des deux premiers maîtres d'Isocrate, par une destinée bizarre, l'un, Prodicus, fut martyr de la philosophie et mourut par la ciguë, comme Socrate; l'autre, Gorgias, sapa, par le scepticisme, l'édifice de la philosophie. Mais il faut remarquer, à l'honneur de cette famille de sages qui nourrissent leur esprit dans le doute, et pour les disculper des calomnies des gens dogmatiques, que Gorgias, l'un des plus anciens sceptiques, prêcha, avec une éloquence jusqu'alors

sans exemple, la concorde, et maudit les dissensions communes. Dans ses spéculations philosophiques, il nia le juste, il soutint que la différence entre le bien et le mal est chimérique, il douta de tout, mais il convia fortement les Grecs à l'union, il essaya de serrer le lien national et de former un grand et puissant corps de peuple. On répète de nos jours, sans trop de raison, que celui qui doute est incapable de grandes pensées et de forte éloquence. Les grandes pensées viennent du cœur, et elles sont indépendantes des croyances de l'esprit. Un sceptique comme Gorgias sera plus utile à l'État que des milliers d'esprits crédules et soumis à un système. Ses idées patriotiques furent recueillies par Isocrate, qui en fit son profit, mais ne partagea pas les doctrines philosophiques de son maître et ne négligea pas de les attaquer à l'occasion. Il avait dix ans lorsque Gorgias vint la première fois à Athènes, en qualité d'envoyé de Leontium. Gorgias y revint depuis, et Isocrate fréquenta son école.

Si l'état de facteur d'instruments de musique n'était pas très estimé à Athènes; si, à cette époque, l'orateur Andocide regardait comme une sorte d'infamie que sa maison eût été, pendant son bannissement, habitée par un luthier; si, non seulement Aristophanes, mais Stratès, autre poëte comique, reprocha à Isocrate l'industrie de son père, néanmoins Théodore jouissait de la considération publique par l'éducation qu'il avait donnée à son fils et pour avoir subvenu aux frais de représentations théâtrales comme chorége, ce qui était, on le sait, à Athènes, remplir un devoir civique et honorable.

La vie se présentait pour Isocrate belle et riante, mais la guerre du Péloponèse le ruina; et, devenu pauvre, conservant sa timidité native que les malheurs domestiques ne purent qu'accroître, il s'exila d'Athènes. Il alla cacher sa misère et chercher des ressources en l'île de Chios. Il y ouvrit une école de rhétorique où il n'eut d'abord que neuf élèves. Après avoir fait à Chios l'apprentissage de son état, il revint à Athènes et ce fut alors sans doute qu'il composa

divers plaidoyers qui lui était commandés et dont le produit suppléait aux revenus insuffisants que lui rapportaient ses premiers élèves.

Parmi les plus anciennes compositions d'Isocrate en ce genre, il faut sans doute placer le plaidoyer contre Lochitès. La fougue de la composition trahit un talent jeune, encore insoumis au bât de l'habitude. Mais il y a, dans ce discours, le sentiment exalté de la dignité humaine et des considérations justes sur la nécessité de réprimer les violences privées qui rendent plus irascibles les mœurs turbulentes des cités grecques. Lochitès avait battu sans le blesser un citoyen pauvre. « Ce n'est pas pour la douleur que le procès est intenté, dit l'avocat, mais pour l'affront fait à un homme libre. On ne demande pas aux sacriléges s'ils ont dérobé des objets sacrés de plus ou de moins de valeur; la loi les condamne tous à une peine égale. Il faut porter un jugement pareil pour les injures personnelles, et ne pas considérer si l'on n'a pas frappé brutalement, mais si la loi a été transgressée, ni l'événement seul, mais le genre de mœurs qui l'a produit... Je pense que vous ressentirez une indignation légitime du fait, si vous considérez en vous-mêmes combien il dépasse les autres délits. Car vous trouverez que, si toute autre injustice nuit à une portion des fortunes, l'injure ruine tout, et par elle beaucoup de maisons ont été détruites et beaucoup de villes renversées. Nous avons vu deux fois tomber la démocratie, et deux fois nous avons été privés de la liberté, non par ceux qui sont sujets à d'autres vices, mais par ces hommes qui méprisent les lois et qui consentent à obéir aux ennemis pourvu qu'il aient licence d'outrager leurs concitoyens. De ces méchants, celui-là en est un. Et peu importe qu'il soit trop jeune pour avoir pu favoriser leurs complots : il a leurs mœurs. Il a le caractère de ceux qui ont livré notre puissance aux ennemis, qui ont abattu les murs de la patrie et qui ont fait mourir sans jugement quinze cents citoyens. »

Isocrate raisonne à l'égard de Lochitès avec le sans façon du loup de la fable à l'égard de l'agneau. Il exagère l'accu-

sation, mais avec une verdeur que l'on est heureux de trouver dans l'écrivain à qui l'on a été souvent tenté de reprocher la froideur du rhéteur. Cette vive chaleur dans la poursuite du délit d'outrage est plus louable que les décrets de Platon contre les fautes de ce genre et que ses idées sur la bastonnade comme institution sociale. Ce philosophe, en ne considérant pas les violences en elles-mêmes, mais par rapport à l'âge des personnes, autorise les vieillards à battre les jeunes gens et le leur ordonne même, sous peine d'amende, lorsqu'ils entendent des citoyens se servir entre eux de termes injurieux[1]. Les vieillards de Platon ressemblent au sage de l'Iliade, à Ulysse frappant de son sceptre le pauvre sot Thersite, l'inondant de sang, ce qui fait rire *agréablement* les Grecs, comme dit Homère. C'étaient les mœurs de la barbarie dont Platon se faisait, en cela, l'apologiste, tandis qu'Isocrate exaltait les idées d'ordre d'une société civilisée, mais encline aux désordres. Nous verrons, dans ses grands discours, reparaître, sous une forme plus mûre, cette haine de la violence qui éclate déjà dans le plaidoyer contre Lochitès.

Cette action judiciaire serait aujourd'hui poursuivie devant le juge de paix, elle aurait pour résultat une amende de cinq francs, et les considérations sociales du plaignant seraient aussi déplacées qu'elles étaient justes à Athènes. « C'est que le barreau, dans l'antiquité, était réellement une arène politique, » comme le dit M. Villemain après avoir cité un passage de Cicéron où « ce consul, ce grand homme d'État, cet orateur de la place publique et du sénat, ôtait à la tribune sa primauté naturelle et la transférait au barreau[2]. »

Dans le plaidoyer qu'Isocrate composa pour le fils d'Alcibiade, l'invasion de la politique dans les causes purement

[1] *Des lois*, IX, XI.

[2] Voici le passage de Cicéron, traduit par M. Villemain (*Cours de litt.* XVIIIe *siècle*, 11e leçon) : « Dans tous les autres sujets, un discours à faire n'est qu'un jeu pour l'homme qui n'est pas sans talent, sans expérience, ni tout à fait étranger aux lettres et à la culture de l'esprit : dans le débat judiciaire, la tâche est grande ; et je ne sais même si ce n'est de beaucoup la plus grande parmi les œuvres humaines. »

civiles est encore bien marquée. Tisias réclamait le payement d'un attelage dont Alcibiade s'était servi pour vaincre aux courses Olympiques. Alcibiade était mort depuis huit ans. Ce procès avait pour but de ternir, de tous ses titres de gloire, le seul incontesté. En effet, si les actions de sa vie publique portaient toutes l'empreinte de ses passions égoïstes, il avait, dans les jeux publics, obtenu des succès qui étaient, suivant les mœurs athéniennes, un grand sujet de considération pour sa personne et d'honneur pour sa mémoire. On lui savait gré d'avoir fait courir sept chars à la fois à Olympie, et remporté, en une seule journée, les trois premiers prix. Mais ses concitoyens l'accusaient des maux qu'avait soufferts la patrie, en suggérant aux ennemis les moyens de la vaincre. On l'avait appelé, non sans tort, τῶν πολέμιων διδάσκαλος, le précepteur, l'instituteur, le pédagogue des ennemis; crime sans rémission suivant nos idées modernes. Il n'en était pas de même chez les Grecs, où l'attachement à la forme politique effaçait tout, même le respect dû au sol natal. C'est sur cette disposition du caractère grec que se fonde Isocrate pour disculper la mémoire d'Alcibiade. « Je pense qu'il a droit à trouver chez vous la plus grande indulgence. Car, chassés par les Trente, vous avez souffert les mêmes infortunes que lui. Rappelez-vous comment chacun de vous les a supportées, ce que vous pensiez alors, à quels périls vous vous êtes exposés pour rentrer chez vous et vous venger de ceux qui vous avaient proscrits. Quelle ville, quel hôte, quel ami avez-vous négligés, les priant de vous ramener? De quoi vous êtes-vous abstenus? N'avez-vous pas, ayant pris le Pirée, détruit les moissons de nos campagnes, ravagé la terre, brûlé les faubourgs, attaqué les murs? Vous trouviez tous ces actes si légitimes que ceux de vos compagnons d'exil qui se tenaient en repos étaient plus haïs de vous que ceux qui étaient cause de vos malheurs. »

Nous regrettons de ne pouvoir donner de ce discours des extraits d'une éloquence touchante. L'examen des plaidoyers d'Isocrate sera mieux placé dans une étude sur les avocats athéniens que nous publierons peut-être un jour. Le genre

de travaux auquel le contraignait la nécessité, qu'il abandonna bientôt, qu'il renia plus tard, ne doit pas nous faire négliger les ouvrages que lui inspiraient ses goûts philosophiques et la nature de son esprit, et dont, au déclin de l'âge, il se montrait justement fier. « Quand j'étais jeune, dit-il, je ne m'appliquais ni à des discours mythologiques, pleins de miracles et de fables, pour lesquels le vulgaire a plus de goût que pour ceux qui traitent de son *salut*[1], ni à ces récits des vieux exploits des guerres de la Grèce, quoique ce genre soit loué comme il le mérite, ni à ces dissertations que les habiles avocats font méditer aux jeunes gens qui désirent l'emporter sur leurs adversaires. Mais, négligeant ces genres d'éloquence, je travaillais à celui qui a pour objet d'exhorter notre cité et les autres États de la Grèce à ce qui leur est utile, discours pleins d'invention où peuvent briller les antithèses, la symétrie des phrases et toutes les autres figures du discours oratoire qui forcent l'approbation et les applaudissements des auditeurs[2]. » Isocrate avoue naïvement le mobile qui le poussait aux écrits politiques ; ce fut l'ambition d'écrivain, sa passion d'artiste pour la phrase, l'amour du beau langage. Le culte du style éleva Isocrate à la philosophie morale et sociale. Mais c'est à tort qu'Apharée, son fils adoptif, soutint qu'il n'écrivit jamais de plaidoyers, comme c'est à tort aussi, d'après Denys d'Halicarnasse, qu'Aristote prétendait que les plaidoyers d'Isocrate traînaient par bottelées chez les libraires. Outre le discours *contre Lochitès*, et celui *de l'Attelage* pour le jeune Alcibiade, nous avons encore celui *contre Enthyne*, remarquable comme esprit d'induction, l'*Éginèthe*, très pathétique, l'*Exception contre Callimaque*, le *Trapezitique* et le *Plataïque*, discours que le temps a épargnés, sauf une partie peut-être de celui sur l'attelage. Aucune indication, dans les auteurs anciens, à part l'allégation d'Aristote combattue par Céphisodore, ami d'Isocrate, et par Denys d'Halicarnasse, n'autorise le soupçon que notre

[1] Dans le sens philosophique, c'est à dire *de son amélioration sur la terre.*

[2] *Panathénaïque*, 1.

auteur aurait composé, pour les plaideurs, plus de discours que ceux-là. La vocation d'Isocrate l'appelait à d'autres travaux. Par ce motif, il cessa d'écrire des plaidoyers, et non par celui que donne Cicéron en ces termes : « Isocrate nia d'abord qu'il y eût un art de parler. Il se contentait d'écrire des discours pour les plaideurs qui s'en servaient dans les tribunaux, mais comme, par ces ouvrages, il semblait agir en contravention de la loi *Ne quis judicio circumveniretur*, il cessa de composer des plaidoyers et s'occupa d'une rhétorique[1]. » Cicéron cite une loi romaine, portée par C. Gracchus, renouvelée par Sylla ; mais Athènes n'avait pas de loi pareille[2]. Isocrate lui-même le prouve, en disant, dans l'*Antidosis* : « Vous savez tous parfaitement combien est innombrable la foule de gens qui préparent des discours pour les tribunaux. » C'était donc une profession publique. Isocrate la quitta parce que son génie ne pouvait s'y déployer librement, et il accomplit la prédiction de Socrate : « Le bel Isocrate est jeune encore. Je vais néanmoins vous dire ce que je présage de lui. Il me semble supérieur à Lysias pour l'éloquence, et doué d'ailleurs d'une âme plus noble; je ne m'étonnerais pas que, plus âgé, dans le genre d'éloquence dont il s'occupe maintenant, il effaçât, comme des enfants, tous ceux qui s'y sont essayés, ou bien, si ce genre ne lui suffit plus, qu'une inspiration divine le portât à un genre plus sublime. Car cet homme est naturellement philosophe. Voilà ce que je prédis à Isocrate, mes amours[3]. »

Si cette prédiction n'a pas été faite après coup et prêtée par Platon à Socrate, comme on peut du reste le supposer, il faut convenir qu'Isocrate l'a merveilleusement accomplie. La rhétorique fut pour lui, comme pour Socrate, une application de la philosophie. Socrate, dans le *Phèdre* qui se termine par le bel éloge d'Isocrate que nous venons de citer, fait un ingénieux parallèle de la rhétorique et de la médecine. « Dans toutes les deux, il faut connaître la nature :

[1] *Brutus*, § 12.
[2] CICÉROS *Brutus* erklaert von Otto Jahn. Leipzig, 1849.
[3] PLATON, *Phèdre*, 64.

dans l'une, celle du corps; dans l'autre, celle de l'âme, si tu ne veux pas que ce soient la routine et l'expérience seules, mais l'art, qui te guident, en donnant des remèdes et des aliments au corps pour le rendre sain et robuste, et en donnant à l'âme de bons discours et de bonnes habitudes pour y faire naître la persuasion et la vertu. » Isocrate fit siennes ces idées en définissant la rhétorique et la philosophie une seule et même chose[1], et en se conformant, dans tous ses écrits, à ce principe.

L'un des plus anciens ouvrages d'Isocrate, le traité *contre les sophistes*, est tout empreint du génie du philosophe, son ami. Si c'est dans ce livre que Cicéron a cru voir le mépris des règles que, selon lui, Isocrate professait dans sa jeunesse, il s'est trompé. Car, du moins, ce qui en reste, n'est qu'une spirituelle critique des sophistes, écrite dans un style qui fait sans cesse songer à Socrate. « Ils en sont arrivés à ce degré d'effronterie qu'ils cherchent à persuader aux jeunes gens que, s'ils fréquentent leurs écoles, ils sauront comment il faut agir dans la vie, et par là seront heureux. Ils se constituent les maîtres et les dispensateurs de tant de biens, et n'ont pas honte de n'en demander que trois ou quatre mines. Mais s'ils vendaient toute autre marchandise quelque peu au dessous de la valeur, ils n'hésiteraient pas à avouer qu'ils ne sont pas en leur bon sens. Cependant, évaluant à si bas prix toute la vertu et toute la félicité, ils se croient les maîtres sensés des autres. Ils disent qu'ils n'ont que faire des richesses, qu'ils appellent dédaigneusement un peu d'or et d'argent, tandis qu'avides d'un faible gain, ils n'exceptent des promesses qu'ils font à leurs élèves que l'immortalité. Le plus risible, c'est leur défiance envers ceux qui doivent les payer et à qui ils doivent donner des sentiments de justice; il faut que leurs élèves leur fournissent comme caution des gens dont ils ne seront jamais les instituteurs. C'est bien penser pour la sécurité de leurs créances, mais c'est agir en contradiction avec leurs promesses. » Après ce persiflage tout

[1] *Quidam (rhetoricen) eandem philosophiam, quorum est Isocrates.* QUINTILIEN, II, 15, 33.

socratique, il leur reproche de ne tenir aucun compte de l'exercice ni du naturel de leurs élèves, et de faire croire qu'on enseigne la science oratoire comme on enseigne les lettres. « Sachez que mon opinion n'est pas que la justice puisse être enseignée. Il n'existe aucun art qui puisse transmettre aux mauvais naturels la vertu, la tempérance ou la justice. Toutefois je pense que l'étude de l'éloquence politique est très propre à préparer et à exercer l'homme à la vertu. » Quiconque a lu la *République* de Platon et a pris attention comment Socrate explique la notion de justice, en tant que vertu individuelle, par les développements de sa cité imaginaire, est frappé de cette nouvelle ressemblance d'idées entre le philosophe et l'orateur.

Isocrate fit une guerre plus vive aux sophistes dans les deux charmants écrits intitulés *Hélène* et *Busiris*, qui suivirent de près le livre dont nous venons de parler. Il faut avoir en mémoire les dialogues de Platon pour comprendre l'*Hélène*. Les anciens éditeurs d'Isocrate, comme le savant Jérôme Wolf, ont été désagréablement frappés d'y trouver des dissertations étrangères en apparence au sujet. Le même défaut, si c'en est un, existe dans les ouvrages les plus parfaits de Platon. Les commentateurs ont disputé longtemps sur l'idée principale de tel ou tel de ces chefs-d'œuvre, jusqu'à ce qu'un érudit contemporain, Stalbaum, un de ces hommes, chaque jour plus rares, qui naissent avec l'intelligence de la beauté antique, a fait voir que chacun de ces dialogues est le développement de plusieurs idées appartenant à des ordres de choses divers, sans que l'unité de forme soit brisée. « C'est l'art de Platon, dit Stalbaum, de réunir différentes questions dans un même dialogue, de sorte que l'une ait pour objet d'éclairer un point de philosophie interne, par exemple, de dialectique, de physique, d'éthique, de pédagogie, l'autre ait pour objet la vie et les caractères des hommes relativement à la philosophie. Ainsi, dans le *Criton*, tandis qu'il défend Socrate accusé, il prouve que l'homme de bien doit obéissance aux lois établies et à la justice ; dans le *Phèdre*, on ne sait trop s'il s'agit du discours de

Lysias ou de la nature du beau; dans l'*Eutyphron*, tandis qu'il traite de la piété, il démontre en même temps que les prêtres, les devins, les poëtes, les sophistes d'Athènes sont incapables de juger Socrate [1].»

Isocrate, comme on l'a dit, venait d'écrire son traité *contre les sophistes*. Il venait d'affirmer, contrairement à leurs téméraires promesses, que la nature, et non le maître, fournit le germe des vertus. Il chante maintenant la beauté, la plus innée, la moins acquise de toutes les qualités. Mais, en chantant la beauté physique, il reproche aux sophistes de dédaigner l'étude de la justice, de ne pas s'occuper des vertus utiles dont Thésée, le premier adorateur d'Hélène, fut, dans les temps fabuleux, la plus noble expression. Enfin, dans l'éloge de la beauté, et en racontant comment la Grèce, et ses dieux et ses grands hommes se sont toujours soumis à son pouvoir, il exhorte les Grecs à la concorde, à l'harmonie qui est la beauté morale et qui doit leur assurer la victoire sur l'Asie.

Les premières lignes de l'*Hélène* nous confirment que nous avons eu raison d'interpréter cet ouvrage par ceux de Platon. C'est la pensée Socratique qui forme l'exorde de cet éloge. Socrate comparait à des fous ces philosophes qui discourent sur la nature de l'univers et qui, loin de s'entendre, affirment, celui-ci l'unité absolue de l'être, celui-là sa multiplicité infinie [2]. Isocrate s'attaque à ces mêmes sophistes que raillait Socrate, à Gorgias qui nie l'existence des êtres, à Mélissus qui affirme au contraire l'unité de l'être, à Zénon qui soutient qu'une chose peut être et n'être pas; à ceux qui déclarent que la sagesse, le courage et la justice sont une même vertu, que la science, et non la nature, nous les donne; à ceux qui s'occupent de controverses judiciaires, utiles à la fortune de leurs auditeurs, inutiles à leur progrès moral; à ceux surtout qui, amateurs du paradoxe, osent écrire que la mendicité et l'exil sont dignes d'envie, et donnent pour préceptes que, si l'on sait traiter de pareils thèmes, on discourera facilement sur le bien et le beau. Mais il est bien plus

[1] STALBAUM, *Notes sur l'Eutyphron.*
[2] XÉNOPHON, *Mémoires*, I, 1.

difficile de traiter les choses sérieuses, les vérités morales, que de faire des jeux d'esprit, dit à ce propos Isocrate. Ceux qui s'amusent à faire l'éloge du moucheron, du sel et d'autres objets semblables, passe-temps habituel des sophistes, ne manquent jamais de phrases. Mais ceux qui veulent traiter des choses naturellement belles et bonnes, restent souvent au dessous de leur sujet. Isocrate ramenait ainsi l'art au vrai, au bien et au beau, c'est à dire à l'utilité morale, noble entreprise en laquelle il avait Socrate pour collaborateur. C'est pourquoi, continue-t-il, je loue ceux qui ont écrit sur Hélène. Mais ils ont fait une apologie, comme d'un criminel, au lieu de faire un éloge. Anaximène, Gorgias, Polycrate, avaient choisi le même thème. Les érudits ont discuté si Isocrate avait écrit son *Hélène* par émulation contre celle de Gorgias, ou celle de Polycrate, ou celle d'Anaximène, ou si Polycrate avait écrit la sienne contre celle d'Isocrate, question saus intérêt[1]. Mieux vaut montrer combien notre auteur est inimitable, par l'imitation d'*Hélène* qu'essaya Paul-Louis Courrier. Si un écrivain français pouvait lutter contre un Grec, c'est certes celui-là.

« Jupiter sachant que la réputation et la gloire ne s'acquièrent pas dans le repos, mais dans les combats et les luttes, et voulant non seulement élever au ciel les corps d'Hercule et d'Hélène, mais laisser d'eux une mémoire éternelle, ouvrit à l'un une carrière de fatigues et de périls, et donna à l'autre une beauté digne d'admiration et de guerres entre les hommes. » Voici comment est rendu ce passage d'Isocrate dans la traduction qu'un éditeur français appelle *exquise et abrégée* : « Si Jupiter eût voulu leur épargner toutes les misères de la vie et les faire jouir en naissant de la félicité suprême, *il n'en eût coûté que de l'ambroisie, et le maître de l'Olympe y eût aisément trouvé des places pour ses enfants, auxquels n'auraient manqué ni l'encens ni les autels.* Mais son dessein n'était pas qu'ils prissent rang parmi les dieux avant de l'avoir mérité autrement que par leur naissance : *il voulait,*

[1] *Maximiliani Sengebusch dissertatio Homerica prior*, p. 104. Leipzig, 1855.

non que le ciel les reçût, mais qu'il les demandât, et qu'à leur égard l'admiration seule forçât les vœux de la terre. Sachant donc que cette gloire qui devait les conduire à l'immortalité ne s'acquiert point dans les langueurs d'une vie oisive et cachée, mais, etc., etc... »

Le maître de l'Olympe délibérant s'il fera dépense d'ambroisie, ressemble à un bon bourgeois qui veut placer ses enfants et se demande si, à cet effet, il offrira du champagne frappé à MM. les ministres et à ses collègues de la chambre. C'est un honnête Jupiter bureaucratique qui a quelques velléités de probité politique et surtout le vif désir de ménager sa cave, fût-ce au détriment de l'avenir de sa famille. La froide antithèse du ciel qui ne reçoit pas les nouveaux dieux, mais les demande, se retrouve dans tous les discours de réception de l'Académie française depuis sa fondation, et jamais on n'y manque de faire un compliment analogue au récipiendaire.

Tous les traducteurs français procèdent plus ou moins de Scarron, et le *Virgile travesti* sera toujours le modèle de leurs traductions. L'Hélène d'Isocrate est passive comme une idée; elle est l'incarnation de la beauté naïve qui n'a pas conscience d'elle-même. Aussi l'écrivain grec a-t-il pu dire, sans disparate avec le ton général de son œuvre: « Nous honorons avec une telle piété et un tel respect la beauté que ceux qui, la possédant, la prostituent et en abusent, sont plus censurés que ceux qui attentent à la personne d'autrui. Ceux qui conservent cette fleur comme dans un temple, où les dépravés n'ont nulle entrée, ceux-là nous les honorons à l'égal des bienfaiteurs de la patrie. » Combien cette Hélène imaginaire est différente de celle que le caquetage de Courrier fait miroiter : « Leur constance (celle des amants d'Hélène) les met au dessus de toute comparaison, surtout lorsqu'on réfléchit qu'elle ne les trompait en rien, qu'elle n'employait pas même avec eux les plus innocents artifices en usage parmi les belles, qu'elle ne savait ni allumer une passion par des avances, ni l'attirer par des froideurs, ni l'entretenir par des espérances; qu'en un mot, elle ne ménageait ni

les rigueurs, ni les faveurs, n'ayant pas même les éléments de ce qu'on appelle coquetterie, soit qu'alors ce grand art ne fût pas encore inventé, soit, comme il est plus vraisemblable, qu'elle crût pouvoir s'en passer. Dans cette foule d'adorateurs, elle n'en flattait aucun d'une préférence exclusive; elle ne cachait point à l'un le bien qu'elle voulait à l'autre. Ménélas, lorsqu'il l'épousa, savait tout ce qui s'était passé entre elle et Thésée. Il ne l'en aima pas moins, et se contenta d'en être aimé, sans prétendre l'être seul; car le sort s'y opposait, et sans doute c'eût été trop de bonheur pour un mortel. Pâris non plus n'ignorait aucune de ses amours quand il lui sacrifia les siennes et quitta pour elle, non seulement les bergères d'Ida, mais Œnone, nymphe et immortelle... Ah! qu'elle l'en eût bien payé, s'il n'eût tenu qu'à elle, et lui eût rendu l'immortalité plus douce qu'à pas un des dieux. Hélène ne fut point ingrate à ceux qui l'aimèrent avec tant d'ardeur; mais sa reconnaissance, arrêtée par mille obstacles divers, ne put leur faire à tous tout le bien qu'ils avaient mérité d'elle. Femme de Ménélas, les destins ne lui permirent pas de rendre à son mari tout ce qu'il eut pour elle de confiance et d'amour; déesse, elle ne fut pas plus libre à l'égard de Pâris, lorsqu'il mourut. Jamais Minerve ni Junon ne l'eussent souffert dans l'Olympe. *Ne pouvant donc faire ce qu'elle eût voulu pour récompenser l'amant et l'époux, elle fit ce qu'elle pouvait* : elle rendit l'un immortel, et l'autre le plus heureux des hommes. » *Tant elle était bonne fille*, aurait ajouté Béranger. Car cette Hélène est beaucoup plus proche parente de mademoiselle *Frétillon* et de la *Bonne fille* du chansonnier que de l'Hélène d'Isocrate. Ce n'est pas à elle que pourrait s'appliquer la tradition des Homérides, recueillie par l'auteur, et selon laquelle « la fille de Jupiter s'était une nuit présentée à Homère pour lui ordonner de composer l'épopée sur les soldats qui avaient combattu à Troie. Elle voulait rendre leur mort plus enviable que l'existence de beaucoup d'autres. Par l'influence d'Hélène, la poésie d'Homère fut belle et gracieuse, et renommée chez tous les peuples. » Elle iuspira tout à la fois la concorde

entre les Grecs, leur ardeur guerrière et le génie de la poésie Voilà la grande Hélène dont celle de Courrier n'a pas conservé le moindre trait.

Comme l'*Hélène* d'Isocrate, le *Busiris* a un double argument ; il y a la leçon donnée au sophiste Polycrate, et l'utopie propre à Isocrate, ou plutôt à tous les grands écrivains de son temps. Polycrate avait composé pour Anytus et Mélitus l'accusation de Socrate, et le même homme avait écrit l'éloge de Busiris, qui, suivant la fable, immolait les étrangers. Je veux bien croire, avec Démétrius de Phalère, que le sophiste n'avait pas eu le dessein sérieux d'écrire une réhabilitation. Mais c'était une merveilleuse coïncidence que le même rhéteur eût fait l'accusation du plus juste des Grecs et l'apologie de l'un des personnages les plus monstrueux de la mythologie. L'ami de Socrate ne pouvait laisser passer une occasion aussi belle de stigmatiser l'accusateur à gages. Seulement il était dangereux de rappeler trop directement aux Athéniens le grand crime de leur histoire. Ils en sentaient le remords, mais ne voulaient pas qu'on le leur fît sentir. Ils avaient défendu de faire, au théâtre, allusion à cette condamnation. Pour éviter un danger inutile, Isocrate attaqua Polycrate d'une façon détournée et, se servant de l'ironie de la victime, il en accabla le sophiste. Polycrate était alors obligé de donner ses leçons en Cypre pour vivre. Sous une forme de bonhomie, Isocrate commence ainsi :

« On m'a appris, ô Polycrate, ton humanité et le changement de ta fortune. Ayant lu plusieurs de tes ouvrages, je voudrais te parler avec liberté sur l'éducation que tu es obligé maintenant de donner. Car c'est, ce me semble, un devoir pour ceux qui ont fait des études spéciales de communiquer leur expérience à ceux qui, sans avoir mérité les revers, cherchent, comme toi, à se faire un revenu de la philosophie. Puisque nous n'avons pas encore pu nous trouver ensemble, nous remettrons bien des choses au moment où nous pourrons nous parler ; pour le présent, j'ai pensé à t'envoyer ce qui peut t'être utile. Je sais qu'il arrive que la plupart de

ceux à qui l'on donne des avis ne considèrent pas l'utilité qu'ils en retirent, mais écoutent d'autant plus impatiemment ce qu'on leur dit qu'on recherche plus exactement leurs erreurs. Cependant quiconque est bien disposé pour son prochain ne doit pas s'arrêter à ces ressentiments, mais mettre tout en œuvre pour ramener ceux qui sont mal disposés à l'égard de leurs conseillers. Comme je sais que tu t'enorgueillis de l'apologie de Busiris et de l'accusation de Socrate, je vais essayer de te montrer que, dans l'une et dans l'autre, tu t'es écarté de la règle de l'orateur. »

Isocrate lui reproche alors qu'au lieu de disculper Busiris de tuer les étrangers, Polycrate a dit, à sa louange, qu'il les tuait non seulement, mais qu'il les dévorait ensuite; et que voulant accuser Socrate, il a avancé que le philosophe avait formé Alcibiade qui l'emportait en mérite sur tous ses contemporains : ce qui est l'éloge plutôt que la condamnation de Socrate. Mais, revenant à Busiris, fils de Neptune et de la nymphe Lybie, laquelle, par son père Épaphus, descendait de Jupiter, Isocrate dit au sujet de cette généalogie divine :

« Tu as servilement répété les blasphèmes des poëtes qui prêtent aux fils des dieux des actes et des sentiments plus odieux qu'aux hommes les plus impies et qui tiennent sur les dieux eux-mêmes des discours que personne n'oserait tenir de ses propres ennemis. Non seulement ils leur reprochent des vols, des adultères, l'esclavage subi sous des mortels, mais ils imaginent encore des histoires d'enfants dévorés, de pères châtrés, de mères enchaînées, et beaucoup d'autres infamies semblables. » C'est le reproche que Socrate ou plutôt Platon, dans la *République*, fait aux poëtes, et en cela encore nous remarquons l'unanimité d'opinions de l'orateur avec l'école socratique. Mais ici ce reproche tombe à plomb sur le sophiste qui avait accusé Socrate de détruire la religion. Isocrate ajoute, avec un redoublement d'ironie : « Tu crois que ceux mêmes qui ne te sont rien, s'ils te fréquentent, deviendront meilleurs, et tu penses que les dieux sont insouciants de la vertu de leurs enfants. Selon ton discours, ils n'éviteront pas l'un de ces reproches : ou bien ils ne

veulent pas que leurs enfants soient bons, et alors ils sont moralement au dessous de l'homme ; ou ils le veulent et ne le peuvent, et alors leur pouvoir est moindre que celui des sophistes. » L'accusateur de Socrate ne dit pas que Busiris n'a pas commis les crimes que la tradition met à sa charge, mais d'autres les ont commis avant lui, et cela suffit pour le disculper. « Or, comme tous les genres de crimes d'aujourd'hui ont déjà été perpétrés autrefois, tu prépares, ô Polycrate, une défense facile et sûre à tous les coupables et tu donnes toute licence d'être méchant à qui veut l'être. Si tu m'en crois, tu ne feras plus de discours qui doivent te faire passer pour un homme mauvais, qui corrompent tes disciples, et font accuser l'enseignement de l'art oratoire. » — Telle est la conclusion de cette épître où Isocrate venge, comme il convenait, Socrate de celui qui l'accusa de corrompre la jeunesse et de détruire le respect dû aux dieux.

La partie politique de *Busiris* est un éloge de ces gouvernements où la liberté était sacrifiée à l'ordre, et l'égalité à une prétendue hiérarchie de la vertu, gouvernement que les philosophes athéniens choyaient dans leur imagination, par esprit de critique contre l'état présent des choses, et parce qu'ils étaient offensés de ces vices qui sont inséparables de la pratique des affaires.

Dans le discours qu'Isocrate composa sous le nom du roi Nicoclès, comme dans le *Busiris*, on trouve cet esprit de critique : « Les magistrats dont les fonctions n'ont qu'une durée d'un an, les quittent avant d'avoir pu acquérir la connaissance et l'expérience de leurs fonctions. — Dans les conseils de la république, vous les verrez plus souvent se disputer entre eux, que discuter sur l'intérêt commun. — Les cités démocratiques préfèrent ceux qui savent le mieux parler au peuple ; les monarchies, ceux qui savent le mieux pratiquer les affaires. » On trouve aussi cette confusion, louable du reste, de la morale privée et de la morale politique, commune aux législateurs et aux philosophes anciens. Nous sommes tout étonnés d'entendre un roi dire, dans un acte public, à ses sujets : « J'ai été si soigneux d'éviter le blâme

que, depuis que je suis roi, je n'ai eu d'autre femme que la mienne. Je ne puis assez vivement accuser ceux qui, étant mariés et ayant contracté une communauté de vie avec leurs épouses, ne chérissent pas celle qu'ils ont choisie, et tandis qu'ils respectent la loi des autres contrats, violent celle qu'ils ont établie avec leurs femmes, celle qui devait être d'autant plus respectée qu'elle était plus intime et plus solennelle. Ces rois ne songent pas qu'ils sèment la discorde dans leur maison, et qu'il est de leur devoir de veiller à ce que, non seulement dans leurs villes, mais dans leurs palais et dans les lieux où ils résident, règne la bonne harmonie. C'est un devoir de tempérance et de justice. » Ces paroles n'ont plus rien d'étrange lorsqu'on sait que Platon[1] et Aristote[2] proposaient tous deux de déclarer coupable d'infamie le mari infidèle et de lui faire subir les peines de ce délit social.

Nicoclès, roi de Salamine, en Cypre, était fils d'Évagoras qui descendait de la famille héroïque des Éacides, toujours alliée d'Athènes et de laquelle prétendait aussi descendre Alcibiade. Les Athéniens, en récompense des services que leur avait rendus Évagoras, lui avaient donné le titre de citoyen, et élevé une statue auprès de celle de Jupiter Sauveur. Il avait recueilli la flotte de Conon après la défaite d'Egos-Potamos et remporté, neuf ans plus tard, la victoire de Cnide « qui releva la gloire d'Athènes au point que les peuples qui jusque-là se disputaient le droit et l'honneur de la commander, vinrent demander son alliance[3]. » Nicoclès succéda à son père, comme roi absolu, et ce fut sans doute peu après l'avénement du nouveau souverain qu'Isocrate écrivit les deux traités, l'un intitulé : *A Nicoclès*, qui contient les devoirs des rois envers leurs sujets, et qui fut payé à son auteur vingt talents (115,200 francs); l'autre *Nicoclès* où le roi est censé parler lui-même à son peuple, espèce de proclamation ou de message dans lequel le souverain expose à ses sujets ce qu'il attend d'eux.

[1] *Des lois*, VIII.
[2] *Politique*, VIII.
[3] Isocrate, *Éloge d'Évagoras*.

Les exigences de ce roi, exprimées par le citoyen d'un État démocratique, sont vraiment exorbitantes : « Ne cachez rien de ce que vous possédez, ni de ce que vous faites, ni de ce que vous pensez faire. — Appréciez les actes, et sachez qu'ils sont mauvais, ceux que vous voulez que j'ignore ; bons, ceux que je saurai et approuverai. — Ne faites pas de réunions ou d'associations sans ma permission. — Que mes paroles soient lois, et faites en sorte de les suivre, sachant que ceux de vous qui font le mieux ce que je veux, ceux-là peuvent vivre comme ils veulent. » En d'autres termes, la plus grande liberté consiste dans le plus grand asservissement. A la bonne heure, voilà de la bonne effronterie, bien crue et entière. Il est vrai qu'Isocrate trace magnifiquement les devoirs du souverain. Il doit d'abord dépasser en vertu tous les citoyens, autant qu'il les surpasse en dignité ; il doit ensuite avoir un véritable amour des hommes et de la patrie. Isocrate fonda sa monarchie sur des conditions morales impossibles, ou tout au moins rares et difficiles. En voyant l'infirmité pratique des systèmes d'Isocrate et de ses illustres contemporains, on avoue avec le grand historien anglais Grote, admirateur du reste de la démocratie athénienne, que l'idée de la monarchie constitutionnelle est le seul progrès dans la politique dont les modernes puissent se glorifier. Pour le reste, en politique comme en morale, nous ne sommes que les plagiaires des Grecs. Qu'a-t-on dit de mieux, en morale politique, depuis Isocrate, que ceci : — « Envers les peuples voisins plus faibles, conduis-toi comme tu veux que les peuples plus puissants que le tien se conduisent avec toi. » Cette maxime, que l'on croit n'avoir été inventée que quatre siècles plus tard pour l'usage des individus, se trouve donc déjà ici, avec une portée plus haute, pour l'usage des nations. Maintenant qu'une révolution religieuse a détruit le culte et la morale des païens, qu'une nouvelle morale plus efficace que l'ancienne, nous assure-t-on, triomphe, quel petit peuple se trouve assuré contre l'ambition de ses voisins plus puissants?

Cette morale politique n'était peut-être pas nouvelle ; car

Isocrate dit, après s'être excusé d'avoir rapporté beaucoup de lieux communs : « Mais dans les discours de morale, il ne faut pas chercher la nouveauté. Il faut se dire que le meilleur discours en ce genre est celui où se trouvent rassemblées, en bon style, les notions disséminées dans la conscience des hommes. » Isocrate se plaint de ce qu'on ne lit plus les anciens poëtes, comme Hésiode, Théognis, Phocylide, quoiqu'ils aient laissé d'excellents conseils du bien vivre, On préfère à cela une mauvaise comédie, ajoute Isocrate avec une sorte d'aigreur contre les auteurs dramatiques, qui l'avaient raillé de la profession de son père.

Isocrate n'avait pas de parti pris en politique. Il louait la monarchie, il comprenait l'aristocratie; mais, Athénien, il aimait surtout la démocratie, car il se rappelait que pendant soixante-dix ans Athènes démocratique avait vécu libre, sans guerre et sans sédition [1]. En principe, il trouvait la démocratie plus utile aux grandes cités que l'oligarchie [2]. Mais il détestait surtout cette dernière forme de gouvernement par des motifs d'humanité qu'il savait mieux exprimer que personne. Parlant de l'oligarchie que les Spartiates, au jour de leur puissance, avaient essayé d'établir partout, il disait : « Ils nous ont tous rendus cruels. Avant eux, dans l'état de sécurité où était la Grèce, chacun de nous trouvait presque partout de la commisération et de la sensibilité pour ses moindres infortunes; sous leur domination, le poids des maux qui accable chacun en particulier rend insensible aux maux des autres. En persécutant tout le monde, ils n'ont laissé à personne le loisir de s'occuper des maux d'autrui [3]. »

Mais ce n'était pas la démocratie *avancée* que prônait Isocrate. C'était la république de Solon et de Clisthène. A son sens, vous n'en trouverez pas de plus populaire, δημοτικώτεραν. Il blâmait les modifications faites à l'ancienne constitution, et particulièrement le mode de conférer les magistratures par la voie du sort.

[1] *Panégyrique.*
[2] *Aréopagitique.*
[3] *Panégyrique.*

La politique d'Isocrate est humaine avant tout. On trouve rarement dans les écrivains antiques un souci aussi vigoureusement prononcé des classes pauvres. Les anciens savaient à peine balbutier le jargon sentimental dans lequel nous sommes si éloquents. Point de tirades langoureuses ne retentissaient alors. Les Grecs étaient-ils pour cela plus que nous dépourvus de compassion et de sentiments charitables? Lorsque le cœur de l'homme le pousse naturellement au bien, les apôtres et les discours de philanthropie sont inutiles. Ils ne deviennent nécessaires qu'au moment où les cœurs se glacent. Il faut alors frapper l'oreille et toucher les sens : l'action extérieure remplace la voix intérieure. Parce que les anciens préconisaient surtout la justice, on croit qu'ils ignoraient la charité et les autres vertus qui lient les hommes. Mais ils les rassemblaient toutes sous le nom de justice[1]. Des chrétiens orthodoxes n'ont pas fait autre chose. Lorsque Malebranche voulut prouver son orthodoxie, il écrivit le traité *de l'amour de Dieu*, dans lequel il assimile la charité à l'amour de la justice. Quelque notion que les Grecs se fissent de la charité, ils savaient la pratiquer, et l'on peut dire qu'elle était dans leurs mœurs. C'est la conclusion à laquelle arrivait, au dernier siècle, un membre de l'Académie des inscriptions. « Généralement parlant, disait-il, les Grecs étaient, comme nous sommes, véritablement hommes, et peut-être plus humains que nous. Morale, police, honneur, tout les portait à rendre aux malheureux les devoirs de l'humanité que les heureux auraient pu désirer en cas pareil[2]. » Les premiers chrétiens eux-mêmes, qui voulaient renchérir sur les vertus des païens, ne pouvaient nier l'extrême charité de leurs adversaires. Forcés de la reconnaître, ils étaient réduits à en dénaturer les mobiles. Saint Clément d'Alexandrie disait : « Ce n'est pas chose nouvelle que de renoncer aux richesses et faire l'aumône aux pauvres et aux mendiants. C'est ce que firent un grand nombre d'hommes

[1] Ce sont les propres paroles du poëte gnomique Theognis, f. 20.

[2] MORIN, *Histoire de la pauvreté*, dans le tome IV des anciens mémoires de l'Académie des inscriptions.

Digitized by Google

avant la venue du Sauveur. Les Anaxagore, les Démocrite, les Cratès agirent ainsi, poussés les uns par le désir d'une vaine gloire, *les autres par les inspirations d'une morte sagesse* [1]. » Soit, mais le peuple chez lequel le renoncement aux biens en faveur des pauvres conduit à la gloire, n'est pas sans doute un peuple dur et insensible.

Depuis Périclès, à Athènes, comme chez les modernes, la charité s'était élevée au rang des institutions sociales. Mais les bons esprits protestaient contre cela. Aristote, avec la sagacité de son esprit, terrassait cette fausse charité, en disant que c'était verser dans un tonneau percé [2]. Isocrate, recommandant les pauvres et les aimant d'un amour éclairé, faisait à ses contemporains le beau tableau des anciennes mœurs d'Athènes au temps de la constitution de Solon et de Clisthène. « Les plus pauvres des citoyens, loin de porter envie aux riches, prenaient à cœur l'intérêt des grandes maisons autant que celui de leur propre famille, pensant que la prospérité de celles-là faisait les ressources des leurs. Et ceux qui étaient dans l'aisance ne méprisaient pas les petites gens, mais les soutenaient, comme si la misère des citoyens dût tourner à leur honte particulière. Ils donnaient aux uns à bas prix des terres en culture, ils envoyaient les autres faire le commerce, à d'autres ils fournissaient des moyens d'exercer un métier. Ils n'avaient pas à craindre d'ailleurs l'un de ces deux inconvénients : ou d'être privés de leurs avances, ou de n'en recouvrer une partie qu'au prix de bien des peines. Mais ils étaient aussi tranquilles sur l'argent prêté que sur celui qu'ils tenaient en caisse. On savait que les juges n'étaient pas disposés à abuser de l'indulgence, car ils pensaient que les débiteurs qui manquent à leurs obligations font plus de tort aux pauvres qu'aux riches. En effet, par l'inexécution des contrats, les riches ne perdent qu'une partie de leurs biens, tandis que les pauvres, s'ils manquaient de riches qui les aident, seraient travaillés de la plus extrême misère. Ces vérités étaient comprises de tout le monde, on

[1] Καὶ νεκρᾶς σοφίας ἕνεκεν, CLÉMENT, *Quis dives salvetur*, c. 11.

[2] *Politique*, VI.

ne voyait pas les riches cacher leur fortune, ni refuser de contracter avec autrui; et ceux qui empruntaient étaient mieux reçus que ceux qui payaient. Le rêve des sages était réalisé : les riches accroissaient leurs richesses en servant les citoyens, la propriété était assurée au propriétaire, et son usage commun à tous [1]. »

Isocrate savait qu'il est impossible de faire revivre les mœurs éteintes, mais il voyait un remède à la misère dans la conquête de l'Asie, la conquête et des colonies pour les pauvres insulaires que les peuples dominants de la Grèce avaient rançonnés durant les guerres intestines, et qui étaient obligés, faute de terrain, de labourer des montagnes arides, la conquête pour les pauvres des États du continent grec, chez lesquels l'indigence « rompt les liens de l'amitié, jette la discorde entre parents, et fait naître les dissensions et les guerres[2] ». Mais la guerre n'était pas le seul remède aux maux publics. Isocrate avait des idées d'économie politique qu'on croirait inspirées par l'expérience de notre temps. Il conseillait aux Athéniens de renoncer aux tributs qu'ils faisaient payer aux villes alliées, de dissoudre les corps d'armée mercenaires qu'ils entretenaient pour assurer la rentrée de ces tributs. « Nous verrons les revenus de la ville doublés, Athènes pleine de marchands, d'étrangers de passage et d'étrangers fixés à demeure, dont elle est aujourd'hui déserte. » Nous n'aurons plus besoin d'extorquer aux alliés des contributions qui servent à solder « les ennemis communs de l'humanité », comme il appelait les troupes mercenaires. Isocrate voulait qu'Athènes renonçât à ses prétentions de suprématie, exercées par la force matérielle sur la Grèce. « Ceux qui la désirent ne savent pas combien la toute-puissance est de difficile usage pour ceux qui la possèdent, dans quel délire elle jette ceux qui en jouissent, ni que, semblable aux courtisanes, elle ruine ceux qui en sont passionnés... C'est aux villes plutôt qu'aux particuliers qu'il convient d'avoir des vertus et d'éviter les vices. Car un homme impie et scélérat

[1] *Aréopagitique.*
[2] *Panégyrique.*

meurt souvent avant le châtiment. Les villes, au contraire, par leur perpétuité, n'échappent jamais à la vengeance des hommes et des dieux... Que notre ville se borne à être la sentinelle prête à secourir tout État injustement attaqué ; quoi qu'il advienne, ce rôle tournera à notre avantage. Si les cités puissantes s'abstiennent d'agression, la gloire nous en reviendra. Si elles s'aventurent dans une politique injuste, les États qui craignent l'injustice ou qui en souffrent, viendront à nous, nous prier, nous supplier de leur être auxiliaires. Ils ne nous donneront pas seulement l'hégémonie, mais ils se donneront à nous... Imitons la royauté des Lacédémoniens. Leurs rois sont moins puissants que les particuliers pour faire le mal, et ils sont plus heureux que ceux qui exercent le pouvoir par la force. Car les tyrannicides sont récompensés par leurs concitoyens, tandis que le Lacédémonien qui refuse de mourir pour ses rois est plus déshonoré que celui qui quitte son poste ou abandonne son bouclier. C'est un pareil pouvoir que doit ambitionner Athènes. Et nous obtiendrons des Grecs une estime égale à celle que les citoyens de Sparte ont pour leurs rois, s'il devient certain que notre puissance sert non à opprimer, mais à garder la Grèce[1]. »

Après ces principes d'une politique si noble et si généreuse, on peut dire, avec Denys d'Halicarnasse, qu'il y a, dans Isocrate, une grandeur plus approchant de la majesté héroïque que de la nature humaine. Et cependant tous ses conseils sont pratiques; en cela il l'emporte sur Platon. Il l'emporte sur Platou et sur Aristote, en ce qu'il n'aime pas seulement le bien comme le premier, le vrai comme le second, mais qu'il aime surtout sa patrie, Athènes et la Grèce, d'un amour qu'on ne trouve pas dans ces deux philosophes. Nous pouvons répéter aujourd'hui ce que, dans une civilisation différente de la nôtre, disait Denys d'Halicarnasse. « Celui qui veut posséder, non une partie, mais toute la vertu politique, doit avoir Isocrate à la main ; et celui qui veut acquérir

[1] *De Pace.*

la véritable philosophie, non la théorique, mais la pratique, vivre, non pour soi, mais pour l'utilité d'autrui, que celui-là se règle suivant l'institution de notre auteur. » Et, en effet, c'était un grand et sévère moraliste. Le railleur Lucien, qui ne ménageait rien, voulant se moquer d'un rhéteur ignorant et lui prêter des opinions ridicules, lui fait dire : « Ne lisez pas les anciens : Isocrate, un bavard; Démosthènes, un orateur sans grâce; Platon, un froid écrivain [1]. » C'est qu'au contraire, nul n'abuse moins de la parole, nul ne critique plus les discours inutiles que ce maître dans l'art de parler. Isocrate fut l'apologiste du silence. Il ne conseillait de le rompre qu'à deux conditions : lorsqu'il s'agit de choses qu'on a étudiées parfaitement, lorsque la nécessité y oblige [2]. Il proposait l'exemple des Pythagoriciens, plus admirables, selon lui, par leur silence que les plus grands orateurs par leur éloquence [3]. Et un jour qu'un bavard voulait apprendre la rhétorique, Isocrate fixa un prix deux fois plus élevé que celui qu'il avait l'habitude de déterminer. L'autre lui demandant pourquoi, il répondit : « C'est que j'aurais d'abord à vous apprendre à vous taire, ensuite à parler. »

Cependant il a suffi d'un passage mal compris pour faire passer longtemps Isocrate pour le champion de la phrase creuse et de l'amplification. Montaigne commence ainsi l'un de ses chapitres : « Un rhétoricien du temps passé disait que son mestier était : *De choses petites, les faire paroistre et trouver grandes*. C'est un cordonnier qui sait faire de grands souliers à un petit pied. » Montaigne ni ses éditeurs ne donnent le nom de ce rhétoricien. Longin est moins discret lorsqu'il dit : Isocrate dans son *Panégyrique*, par une sotte ambition de ne vouloir rien dire qu'avec emphase, est tombé dans une faute de petit écolier. Voici par où il débute : *Puisque le discours a naturellement la vertu de rendre les choses grandes, petites et les petites, grandes.* » Mais Isocrate en tout cas ne serait pas l'auteur de cette sottise, puisque Socrate,

[1] *Le maître de rhétorique.*
[2] *Conseils à Démonique*, 17.
[3] *Busiris.*

Digitized by Google

dans le *Phèdre*, raille Tisias et Gorgias de l'avoir inventée; et c'est probablement l'un de ces « rhétoriciens » que Montaigne avait en vue. Le passage d'Isocrate n'a pas d'ailleurs le sens qu'on lui prête, mais au contraire, celui-ci : « Il est donné à l'éloquence de revenir sur des sujets qui paraissaient épuisés, de rabaisser ce qui est grand aux yeux de l'opinion, de rehausser ce qui paraît le moins estimable. »

Il est du reste bien regrettable que nous ne possédions pas les préceptes d'Isocrate. Il avait, paraît-il, écrit un traité de rhétorique intitulé, on ne sait pourquoi, le *Boton*, si ce n'est pour rendre hommage au maître du philosophe Xénophanes, car aucun autre personnage de ce nom ne nous est connu [1]. La rhétorique d'Aristote, quelque admirable qu'elle soit, ne fait qu'ajouter à nos regrets, et non moins la manière dont Cicéron a parlé de ce livre qui inspira peut-être en grande partie son *de Oratore*. « J'ai vidé, écrit-il, tout le magasin de parfums d'Isocrate, les sachets de ses disciples, et employé quelques couleurs d'Aristote [2]. » On a prétendu que du temps de Cicéron le livre d'Isocrate était perdu, et on s'est autorisé pour soutenir cette opinion de ce qu'il dit, dans le *de Inventione*, qu'il n'a pu se le procurer. Ce n'est pas une preuve que le traité de rhétorique n'existait plus alors; les meilleurs ouvrages des anciens étaient souvent rares dans l'antiquité. D'ailleurs, la lettre que nous venons de citer prouve que Cicéron en fit usage plus tard, le traité *de Oratore* ayant été composé bien longtemps après le *de Inventione*. Mais Quintilien paraît douter que la rhétorique qui, à son époque, portait le nom d'Isocrate, fût bien de cet auteur [3].

On raconte que Démosthènes avait eu secrètement communication du traité alors inédit d'Isocrate, et en avait tiré un grand profit [4]; mais on raconte aussi une autre anecdote manifestement fausse sur ces deux orateurs. Isocrate aurait repoussé Démosthènes qui ne pouvait lui offrir que le cin-

[1] DIOGÈNE LAERCE.
[2] *Lettres à Atticus*, II, 1.
[3] *Ibid.* II, 13, 4.
[4] PLUTARQUE, *Démosthènes*.

Digitized by Google

quième du prix de ses leçons. Mais Isocrate ouvrait gratuitement son école à tous ses concitoyens. Il ne faisait payer que les étrangers, desquels il exigeait mille drachmes.

Jamais maître n'avait eu plus d'élèves ni d'élèves plus distingués. Ses plus anciens, Onetor, Anticlès, Philonidès, Philomèle, Charmontidès, obtinrent tous de leur patrie la couronne d'or. Il en eut de plus célèbres dans Isée, Hypéride et Lycurgue, tous trois comptés parmi les dix grands orateurs attiques; Python qui fut l'orateur du roi Philippe; Xénophon; Timothée, le dernier des grands généraux d'Athènes, et, dès son adolescence, si renommé par son éloquence que Jason, tyran de Phères, qui ne se croyait pas en sûreté chez lui sans ses satellites, vint seul à Athènes pour répondre à une action capitale, se fiant au talent du jeune élève d'Isocrate [1]. Le maître et le disciple avaient conçu une telle estime l'un pour l'autre, qu'Isocrate suivit Timothée dans ses glorieuses expéditions navales et lui servit de secrétaire. Il eut des élèves distingués en tous genres. Il produisit des historiens célèbres: Éphore de Cyme, Théopompe de Chios, Androtion qui, après avoir été l'un des chefs de la démagogie, l'adversaire de Démosthènes, écrivit l'*Athis*. Il forma une école de poëtes tragiques: Asclepiade, Théodecte de Phaselis, dont Alexandre, traversant l'Asie, couronna la statue. Ce fut avec lui, Théopompe et quelques autres qu'Isocrate concourut, dit-on, pour l'éloge de Mausole, à l'occasion des jeux que sa veuve Artémise fit en l'honneur de ce roi; Théopompe fut vainqueur [2]. Et lorsqu'on demandait à cet habile maître comment lui, qui n'était ni orateur public, ni poëte, ni historien, formait les autres, il se comparait à la pierre à aiguiser, qui ne peut couper rieu et rend néanmoins le fer tranchant. Enfin, comme dit Cicéron, sa maison semblait l'école et l'atelier d'éloquence de toute la Grèce [3], et de cette école, comme du cheval de Troie, sortirent des chefs innombrables [4].

[1] Cornelius Nepos.

[2] Aulu Gelle, X, 18. Suidas raconte la même chose, mais d'Isocrate d'Apollonie, disciple de notre auteur.

[3] Cicéron, *Brutus*, 32.

[4] *De Oratore*, II. 94.

Ses succès lui firent des jaloux et des ennemis. Parmi les premiers, on rencontre avec étonnement Aristote : il s'était jusqu'alors occupé de l'enseignement de la philosophie; mais voyant quelle gloire le mérite des disciples d'Isocrate faisait rejaillir sur leur maître, il changea de méthode et, parodiant un vers d'Euripide, dit : « C'est une honte de se taire et de laisser parler *Isocrate* », au lieu des mots : *les Barbares*, qui sont dans le texte [1]. Peut-être y avait-il, comme le suppose Wolf, une intention de vengeance dans la lettre qu'Isocrate écrivit à Alexandre, fils de Philippe, et dans laquelle il critique indirectement l'éducation dialectique que lui donnait Aristote, sous une forme d'ailleurs laudative et tout en chatouillant l'orgueil du jeune prince. « J'apprends avec plaisir que, sans rejeter les exercices dialectiques, tu les crois très avantageux aux intérêts privés, mais ne convenant pas aux chefs des nations ni aux monarques. Ce n'est pas le rôle d'un roi d'entamer des discussions avec ses sujets... »

Isocrate trouva des ennemis plus acharnés dans ses concitoyens. Ceux-ci étaient non seulement jaloux de sa réputation, mais envieux de sa fortune. Une loi d'Athènes leur fournit un sujet de vexations contre l'illustre écrivain. D'après cette loi, les trois cents citoyens les plus opulents étaient nommés triérarques et chargés d'équiper, à leurs frais, chacun une galère pour la république. Celui qui ne pouvait supporter cette dépense, s'en déchargeait en indiquant un citoyen plus riche. Celui-ci, s'il refusait cette subrogation, pouvait être condamné à échanger sa fortune contre celle de son accusateur. De là le nom d'*échange* donnée à l'action civile intentée, en vertu de cette loi, devant les tribunaux. Isocrate, âgé de quatre-vingts ans, fut attaqué par Mégaclide, mais acquitté sur la défense qu'il composa et que prononça son fils adoptif, Apharée. Ce discours est perdu. Deux ans plus tard, il fut traduit une seconde fois en justice pour le même sujet par un certain Lysimaque. Ce fut alors qu'Isocrate, âgé de près de quatre-vingt-trois ans, parla pour

[1] *De Oratore*, III, 35.

la première et seule fois devant le public qu'il avait toujours tant redouté. Le vieillard échoua, sans doute pour être tombé dans la même faute que Socrate, pour avoir défendu sa cause avec cette noble fierté qui blesse les petites âmes et qui est le langage naturel des grandes. Tout son discours a une grande ressemblance avec l'apologie platonique de Socrate, soit, comme le pense Wolf, qu'il ait imité celle-ci, soit que Platon ait imité celui-là, ou soit plutôt parce que, comme il y avait entre Socrate, Platon et Isocrate, unanimité de sentiments, il devait y avoir entre eux parenté de pensée et de langage. Le procès semble ne pas avoir pour objet véritable une affaire de contribution publique, mais l'accusation d'avoir corrompu la jeunesse, accusation d'une excessive témérité, lorsqu'elle était dirigée contre l'homme qui sentait combien était noble la mission d'instituteur et qui avait fait voir quelle idée il en avait par cette parole si souvent citée, dite à un père qui avait choisi un esclave pour le précepteur de son fils.—Va, dit Isocrate à cet homme, au lieu d'un esclave, tu en auras deux.—Aussi avec quelle hauteur débute-t-il dans sa défense, qui sera, d'après lui, comme une image de sa vie et de ses actions! « Les sophistes me calomnient en disant que j'ai l'habitude d'écrire des plaidoyers. Ils font, par ce propos, comme celui qui appellerait fabricant de poupées, Phidias qui tailla la statue de Minerve... J'ai vécu, jusqu'à ce jour, sans que personne, soit sous le régime oligarchique, soit sous le démocratique, m'accusât d'offense ou d'injure aucune. Jamais juge ni arbitre ne prononça sur mes actions. Car j'eus l'art de ne jamais nuire à personne. Insulté, je ne cherchai jamais satisfaction auprès des tribunaux, mais je laissai nos différends s'accommoder par l'intervention des amis de celui qui m'avait offensé. Cette modération m'a peu profité. Parvenu à mon âge sans procès, je me trouve aujourd'hui dans une situation semblable à celle où je serais si j'avais offensé tout le monde. » En effet, c'est toute la jeunesse qu'on l'accuse d'avoir corrompu, en lui donnant des préceptes d'éloquence par lesquels on peut triompher nonobstant le droit et la justice Isocrate, après avoir montré par de longs extraits

de ses ouvrages, quel respect de la vertu il savait inspirer, s'estime, comme l'avait fait Socrate, digne du Prytanée. Par les élèves qu'il a formés, on lui doit cet honneur, mais c'est surtout de Timothée qu'il est fier, encore que les Athéniens aient condamné ce général. Après l'avoir vivement loué, Isocrate dit avec un accent d'ironie qui ne manquait pas de courage : « Je vois la plupart d'entre vous s'étonner de mon langage, et juger que l'éloge de Timothée est la censure de sa patrie, si, ayant conquis tant de villes et n'en ayant perdu aucune, il a été jugé coupable de trahison... C'est vrai, car je veux que mes paroles servent aussi à l'utilité d'Athènes. Si donc, considérant la justice, vous examinez ce qui s'est fait, il faudra avouer que la condamnation de Timothée fut terrible et malheureuse. Mais si vous réfléchissez quelle est l'ignorance de nous tous, mortels que nous sommes, et l'envie qui nous est propre, le tumulte et le désordre de nos pensées, rien de ce qui est arrivé ne vous paraîtra extraordinaire. Mais la responsabilité retombera en partie sur Timothée pour n'avoir pas su se conduire. Il n'était ni ennemi du peuple, ni misanthrope, ni orgueilleux; il n'avait pas cette sévérité qui peut convenir au chef d'une armée, mais choquante dans les relations de la vie ordinaire, et cependant le public lui croyait tous ces défauts. C'est qu'il était aussi incapable de prévenances envers les personnes qu'il était admirable à préparer les entreprises. Il m'entendit souvent lui conseiller de plaire au public plutôt que de faire les actions les plus belles et les plus utiles, les discours les plus vrais et les plus justes; qu'il devait chercher que ses paroles et ses actions fussent agréables, que ceux qui ne prennent pas souci de charmer leurs concitoyens sont odieux et haïs. Tu vois, lui disais-je, l'inclination de la multitude aux amusements, et qu'à cause de cela elle aime mieux ceux qui lui font plaisir que ceux qui lui font du bien, et ceux qui l'abusent avec du clinquant et de la philanthropie que ceux qui la servent avec gravité et dignité. De tout cela cependant, tu ne t'inquiètes guère. Lorsque tu as convenablement pris soin des affaires, tu crois que tout le monde sera satisfait. Mais c'est le contraire qui

Digitized by Google

arrive. Si tu plais à tes concitoyens, tout ce que tu feras, ils ne le jugeront pas selon les faits, mais selon l'intérêt de ta gloire; aveugles pour tes fautes, ils porteront tes succès aux nues. Car la bienveillance ordonne ainsi les choses. Tu es l'auteur de grandes choses, et tu es placé au dessous de ceux qui n'ont rien fait qui vaille, et c'est avec raison, car ceux-ci sont complaisants aux rhéteurs, aux orateurs de coteries, aux habiles qui font profession de tout connaître. Toi, tu dédaignes, tu attaques même ces puissants patrons. Cependant sais-tu, par les mensonges de ces gens-là, combien de citoyens sont tombés, combien ont été déshonorés, quoiqu'ils fussent plus estimables que ceux que l'on chante et dont on déclame avec emphase les vertus? Si tu m'écoutes, si tu as du bon sens, tu ne mépriseras pas les panégyristes que la foule a l'habitude d'écouter; tu auras des égards et de la déférence pour eux, afin que tu sois en tout glorifié. —Timothée m'écoutait, convenait que j'avais raison, et ne pouvait se corriger. »

Isocrate avait peu de chance de gagner son procès, après avoir dévoilé les vices de ses juges et critiqué, sous une forme assez transparente, la vérité de la chose jugée. Le peuple d'Érechtée, avait dit malignement Socrate des Athéniens, a un bel extérieur, mais il faut l'en dépouiller et regarder dessous [1]. Isocrate avait osé démasquer ses concitoyens, lorsqu'il avait à capter leurs suffrages. Ce fut peut-être après sa condamnation et dans l'humeur qu'il dut en ressentir, qu'il compara Athènes à une courtisane, que l'on désire visiter, mais chez qui l'on ne voudrait pas demeurer. Cependant il refusa les offres que lui firent les enfants de Jason d'aller s'établir en Thessalie. A mesure que vieillissait ce vieillard, son âme grandissait. Il commença à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans son *Panathénaïque;* accablé de souffrances, qu'un plus jeune n'aurait pas supportées trois jours, dit-il, il acheva, au bout de trois années, ce travail, nouvelle et patriotique exhortation à la concorde entre tous les Grecs. Il parle d'abord de lui : « J'ai eu ma part des plus grands biens que l'on peut souhaiter : une âme et un corps sains,

[1] *Alcibiade*, I, § 56.

l'aisance qui me permit de satisfaire les goûts modérés qu'un homme sensé peut avoir; je ne fus pas de ceux qu'on méprise ou perdus dans la foule, mais de ceux dont les plus honnêtes gens de la Grèce aimeront à se souvenir. Tous ces biens me sont échus, les uns en abondance, les autres à suffisance; ils ne m'ont pas rendu la vie plus agréable. Ma vieillesse est si morose, si vétilleuse, si affolée de se plaindre, que j'ai souvent accusé mon intelligence [1]. » Il se plaint du public. Il a travaillé toute sa vie pour le bien général, pour la cause de la morale : « Et cependant je n'ai eu aucune popularité. Le public, tout en blâmant les autres rhéteurs, leur confie le gouvernement; en louant mes travaux, il me porte envie par nul autre motif que par cela même qu'il me loue. »

Un point semblait aussi préoccuper Isocrate. Il craignait qu'on ne crût son intelligence baissée. Pour prévenir ce soupçon, il a soin de dire qu'il a attaché un sens profond à son discours. Or, ce sens qu'il veut cacher, afin sans doute qu'on le suppose plus profond qu'il n'est réellement, le voici : Isocrate blâme les rigueurs des lois lacédémoniennes; il s'élève énergiquement contre le droit attribué aux éphores de faire mourir autant de Laconiens qu'ils veulent, contre l'éducation des Spartiates chez qui l'on récompense le vol. Puis il suppose qu'un admirateur des institutions lacédémoniennes combat ses opinions. Revenant alors sur ce qu'il a dit précédemment, il reconnaît le mérite de l'éducation et des lois de Sparte. Elles ont eu pour effet de consolider la concorde entre les citoyens de cet État. Mais, comme toutes choses sont bonnes ou mauvaises suivant l'usage, la concorde, l'unité d'action des Spartiates a causé la destruction de la prospérité commune de la Grèce. L'idée du *Panathénaïque* est donc l'idée de toutes les grandes œuvres d'Isocrate; c'est, avec la forme des dialogues de Platon, avec le sous-entendu de beau-

[1] Nous aimons mieux ces francs aveux de faiblesse que l'optimisme de ces honnêtes vieillards, depuis Sophocle jusqu'à Cicéron, qui se félicitent avec un enthousiasme douteux de ce que leur âge les a libérés de l'*esclavage* de Vénus. Bons vieillards! Le grand âge n'a pas toujours cet heureux effet.

coup de ces dialogues, un dernier appel à tous les Grecs pour mettre un terme à leurs querelles privées, pour réunir leurs forces contre l'ennemi commun, le roi de Perse.

Quel serait le chef de cette glorieuse expédition que rêva toute sa vie Isocrate, et qu'Alexandre de Macédoine exécuta? Notre orateur s'adressa à tous les vaillants hommes qui parurent durant sa vie séculaire, tour à tour à Agésilas, à Denys de Sicile, à Alexandre le Thessalien, à Philippe. Mais ce chef, quel qu'il fût, devait donner la paix intérieure à la Grèce, sans lui ravir la liberté et surtout l'indépendance qu'elle chérissait. C'était l'utopie d'Isocrate. La victoire que remporta Philippe à Chéronée, deux ans après l'achèvement du *Panathénaïque*, le détrompa. Voyant vaincue l'idée pour le triomphe de laquelle il avait vécu et qui avait soutenu son infirme vieillesse, Isocrate sentit à l'instant qu'il n'avait plus qu'à mourir. Il refusa toute nourriture et mourut de faim, en murmurant ces vers qui sont au début de trois tragédies d'Euripide :

Danaüs le père de cinquante filles...
Cadmus abandonnant la ville de Sidon...
Pélops se dirigea vers la cité de Pise...

On crut qu'il voulait dire que, comme ces barbares avaient autrefois subjugué la Grèce, un nouveau barbare venait encore la soumettre. L'histoire a conservé une particularité sans importance, mais touchante, sur le lieu de son inhumation. Le bon Isocrate reposa au milieu de sa famille, à côté de son père, de sa mère, de sa tante Anaco, de son cousin Socrate, fils de cette tante, de son frère Théodore, de ses neveux, de sa femme Plathane et des enfants de son fils adoptif Apharée. Sur son tombeau fut érigée une colonne de trente coudées, surmontée d'une sirène, symbole de son éloquence séduisante. Apharée, qui était né d'un premier mariage de Plathane avec le rhéteur Hippias et qui était lui-même un bon poëte tragique, consacra le buste d'Isocrate dans le temple de Jupiter Olympien, et y mit cette épigraphe : *Apharée a dédié cette image de son père Isocrate à Jupiter, comme un hommage aux dieux et à la vertu de ses parents.*

Digitized by Google

Cette mort d'un héroïsme silencieux et tranquille est le couronnement de la vie d'Isocrate, et sa vie se reflète dans ses œuvres. Né au milieu de la plus terrible guerre civile de la Grèce, il y puisa la haine des dissensions intestines qui ruinaient sa patrie, comme elles avaient ruiné son patrimoine. Il avait vu la liberté renversée deux fois, la première par les quatre cents, la seconde par les Trente tyrans. Il ne put supporter de voir Athènes une troisième fois opprimée. Et quoiqu'il n'eût à attendre que des faveurs de Philippe, dont il était l'ami, il préféra mourir en citoyen que de vivre en courtisan. Les temps antiques ne nous ont pas laissé le spectacle d'une plus belle mort. Les suicides bruyants et tragiques de Caton et de Brutus n'en approchent pas. Ces illustres Romains étaient les chefs actifs d'un parti; ils pouvaient croire qu'ils ne devaient pas lui survivre. Mais aucun devoir ne condamnait Isocrate à cette fin volontaire. Elle glorifie en quelque sorte la profession de l'homme de lettres, lorsqu'on voit celui qui ne paraissait qu'un arrangeur de phrases, qui mettait dix ans à façonner un seul discours, composer avec plus de soin sa conduite que ses ouvrages.

Son style calme est d'un philosophe ; il n'a pas les tressaillements du style oratoire, et les Grecs, plus capables que nous d'en juger, disaient, d'après Hiéronyme, que l'on pouvait lire les discours d'Isocrate, mais non les réciter en public. La véhémence, qui plaît au peuple, manquait à ses écrits, parce qu'Isocrate avait été constamment l'esclave des formes douces et polies [1]. Ses discours s'adaptaient à la voix contenue et innocente d'un lecteur enfant, et ne pouvaient supporter ni l'action pathétique, ni le débit théâtral. Les défauts de son style étaient, même dans la maturité de son âge, des défauts de jeunesse : c'était le rhythme des périodes, la bonne grâce excessive de la phrase, une recherche toute juvénile d'antithèses et de parallèles. On y sentait l'homme qui, né avec des goûts délicats, aimait à se coucher sur des lits parfumés d'essence. Ce ne fut que sur la fin de sa longue vie que disparurent ces défauts,

[1] Δουλεύειν γὰρ αὐτὸν τῷ λειότητι διὰ παντός. DENYS.

ce style isocratique comme dit, en s'en moquant, le satirique Lucilius[1]. Mais sa pensée était forte, sa philosophie, de haute stature sous ce vêtement trop élégant. Ses discours font songer à ces anciens Athéniens qui vivaient quelques générations avant lui, la chevelure ornée de cigales d'or, le corps vêtu de longues tuniques de lin, et présentant, sous l'apparence de la mollesse, des âmes énergiques[2].

« Le recueil des ouvrages d'Isocrate, dit Vatry [3], tel que nous l'avons aujourd'hui contient tous les discours que l'antiquité a le plus admirés et il ne nous manque aucun de ceux que louent Cicéron, Denys d'Halicarnasse, Quintilien, Hermogène, Philostrate, Photius, ni aucun de ceux dont Isocrate lui-même se glorifie dans son discours sur l'*échange*. » Certains admirateurs d'Isocrate, comme Muret, Henri Estienne, Maussac, des critiques allemands, ont mis en doute que les *Conseils à Démonique* fussent de lui, parce que cet ouvrage n'a pas l'extrême élégance des autres. Mais Isocrate était trop grand artiste pour ne pas savoir s'abaisser et se négliger lorsque, parlant à un jeune homme, simple particulier, fils d'un ami, il lui donnait des conseils de morale usuelle. Ce serait un écrivain indigne des éloges qu'on lui a prodigués, s'il n'avait pu prendre le style de son sujet. On a nié, pour les détails de sa vie, et en se fondant sur la timidité d'Isocrate, que, lorsqu'il vit Théramène accusé par une faction toute-puissante et courroucée, disposée à confondre, dans sa colère, la victime en butte à sa fureur et le défenseur de la victime, il se soit levé silencieux, prêt à le défendre, et ne se soit rassis que sur l'injonction de Théramène lui-même. Mais les gens timides sont souvent hardis jusqu'à la témérité dans des circonstances où de plus hardis se taisent et se cachent. Nous attendions ce généreux mouvement, et nous ne pouvons nous refuser à donner créance à cette anecdote sur l'homme de lettres que la postérité, par la voix de Quintilien, appela le serviteur assidu de la vertu: *honesti studiosus*.

[1] Aulu Gelle, 18, 8. [2] Thucydide, I, 5.

[3] *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, XIII, 162 et suiv.

ARTAXERXÈS

Darius et Parysatis eurent deux fils. L'aîné, Artaxerxès, surpassait en douceur tous les jeunes gens de son âge, comme Cyrus, son frère, les surpassait tous en vivacité d'intelligence. Artaxerxès demeura à la cour pour apprendre l'art de régner; Cyrus, dès sa seizième année, fut envoyé, pour se former l'esprit et le cœur, en Asie mineure, avec la qualité de vice-roi.

Artaxerxès, qui aimait à s'instruire et qui fut surnommé Mnémon à cause de sa bonne mémoire, demandait souvent à son père comment il était venu à bout de toutes ses entreprises. Darius lui répondait : En suivant toujours les règles de la justice et de la religion. — Le précepte était beau ; bien l'appliquer était le point important. Artaxerxès n'avait qu'à méditer les exemples que lui donnait son père. Darius était juste avec tact et circonspection. Faisait-il serment à ses ennemis de leur laisser la vie, jurant, ce qui était la formule la plus sacrée, de ne les faire périr ni par le fer, ni par le poison, ni par violence, ni par famine, il les recevait dans un édifice particulier, leur offrait une collation somptueuse, des vins exquis. Venait le moment de la sieste; le convive s'assoupissait, trébuchait, et par un mouvement sinon volontaire, au moins spontané, les membres et la construction du logis aidant, roulait sous le plancher, dans un lit bien profond de fine cendre, où il était étouffé d'une façon toute naturelle, par accident. Les frères du roi, Sogdien et Ar-

Digitized by Google

sites, moururent de ce genre d'accident. Pour les autres criminels, envers lesquels on n'était pas obligé à ces ménagements de conscience, Darius les livrait à Parysatis, car il pensait comme l'historien Michelet et le philosophe Toussenel, qu'il faut céder aux dames une part dans le gouvernement. En vertu de ce principe, il remit à la reine le sort d'Artoxarès qui, en qualité d'eunuque, était président du conseil des ministres. Le cas était grave. Artoxarès avait chargé sa femme, car c'était un eunuque marié, de lui faire une barbe postiche et de fausses moustaches, afin de paraître tout à fait homme, au moins de visage. Elle qui ne tenait peut-être pas beaucoup à son mari, fit connaître au roi de quelle besogne elle était chargée. Parysatis, considérant, avec cette sagacité particulière à son sexe, que le désir de la barbe pouvait conduire Artoxarès à désirer la couronne, lui fit couper la tête.

Artaxerxès croissait en sagesse à l'école paternelle. Il épousa Statira, princesse charmante, sur l'ordre de ses parents qui voulurent ensuite enterrer vive l'épouse de leur choix; mais Artaxerxès, quoiqu'il fût le fils le plus soumis, résista au dessein de ses parents et garda sa femme. Voici pour quelles causes Statira faillit perdre la vie.

La sœur d'Artaxerxès, Amestris, avait épousé le satrape Teritouchme, frère de Statira. Ce satrape avait une autre sœur, Roxane, belle et habile à lancer l'arc et le javelot. Il l'aima, prit en haine d'autant son épouse Amestris, voulut l'enfermer dans un sac et la faire pertuiser par trois cents hallebardiers. On lui prêta ce projet; mais qu'un mari fasse larder sa femme par trois cents bourreaux, parce qu'il lui préfère une rivale, c'est de la fable plutôt que de l'histoire. Néanmoins Darius s'émut d'un danger sans doute imaginaire, et promit tout à Udiaste, lieutenant de Teritouchme, s'il tuait son gendre et sauvait sa fille. Ce qui fut fait. Parysatis, pour compléter la punition du satrape, fit enterrer vifs les deux frères et deux sœurs de Teritouchme. Quant à Roxane, la cause première de ces maux, elle fut sciée en deux. Darius conseillait à la reine de ne pas traiter Statira avec plus d'indulgence, mais Artaxerxès supplia tant, il pleura tant,

il sut si bien accompagner ses larmes des marques du plus violent désespoir, que Parysatis se laissa fléchir. Le roi disait en vain : O reine, votre sensibilité vous nuira. Le meilleur, le seul moyen de prévenir les récriminations de notre bru sur le brusque décès des siens, c'est de l'envoyer les rejoindre. — Les bons conseils sont rarement suivis et la raison est souvent la dupe du cœur.

Peu s'en était ainsi fallu qu'Artaxerxès n'apprît aux dépens de ses affections les plus tendres à quelles dures nécessités le soin de venger la morale outragée oblige parfois les rois. Cyrus, son frère, faisait alors, en Asie mineure, l'apprentissage de la vie publique, sous un maître que l'heureuse étoile du prince semblait lui avoir adressé tout exprès. C'était le Spartiate Lysandre qui, avec un art égal, savait humilier les petits et s'humilier devant les grands, ce que bien des gens, dit Plutarque, considèrent comme la partie principale de la science politique. Les opinions du général étaient libérales. Partout où il arrivait, il proclamait la liberté ; mais celle qu'il inaugurait était tellement sage et modérée, qu'elle ne pouvait causer ombrage aux souverains voisins. Aussi l'Athénien Théopompe disait que Lysandre, imitant les cabaretiers qui donnent d'abord du bon afin de débiter ensuite de la piquette, donnait d'abord des programmes libéraux aux villes, pour leur verser ensuite d'affreux poisons.

Lysandre apprit à Cyrus le caractère et les dissensions des États grecs, et le rôle que les princes d'Orient devaient jouer dans ces divisions. D'un côté, disait-il, se trouve Athènes, par sa rage de liberté et par ses écrivains, engeance révolutionnaire, de dangereux exemple pour la cause de l'ordre, tant en Asie qu'en Europe. Votre Altesse Royale n'ignore sans doute pas qu'un certain Aristophane osa, il y a quelque temps, pousser l'impudence jusqu'à tourner en dérision, sur son théâtre, la manière dont le grand roi, votre auguste père, va aux lieux secrets[1]. Rien n'est sacré pour

[1] Allusion a ce passage des *Acharniens* : Ἔτει τετάρτῳ δ' εἰς τὰ βασίλει' ἤλθομεν· ἀλλ' εἰς ἀπόπατον ᾤχετο, στρατιὰν λαβών, Κἄχεζεν ὀκτὼ μῆνας ἐπὶ χρυσῶν ὀρῶν.

ces écrivailleurs qui cherchent à déverser le ridicule sur les actions les plus naturelles des rois. De l'autre côté est Sparte, peuple tellement sérieux que son législateur Lycurgue dut créer le dieu Rire, uniquement pour insinuer aux Spartiates que rire parfois et modérément n'est pas un crime contre nature; peuple plein de bon sens et d'honnêteté, car il n'a ni philosophes, ni satiriques. Au dehors, nous favorisons les aristocraties. Chez nous, nous sommes tous soldats. Il manque, il est vrai, à notre ville, quelques capitalistes. Des lois surannées s'opposent aux spéculations financières. Mais ces lois tomberont. Pour lui, ajoutait Lysandre, il favorisait le commerce dans les villes sujettes, faisait succéder partout au tumulte oratoire des places publiques et de la rue, le bruit des scies et des marteaux, organisait des associations d'honnêtes gens, composées des citoyens les plus riches ou ayant le plus de dispositions à le devenir, tous conservateurs animés à détruire l'état populaire, dans un moment et à un signal donné. Telles sont les maximes de gouvernement qu'il appartient au jeune Cyrus, plutôt qu'à tout autre prince, de soutenir et de faire prévaloir. — Cyrus, charmé de ce raisonnement, engagea Lysandre à lui demander ce qu'il voudrait, l'assurant qu'il ne serait éconduit de chose quelconque. On était alors en pleine guerre du Péloponèse. Le général ne demanda au prince que d'ajouter une obole par jour à la solde de chaque matelot. Aussitôt que cela fut fait, les Athéniens désertèrent en masse pour s'enrôler sur les navires de Lysandre, et Cyrus put admirer la puissance d'une obole sur l'âme humaine.

Lysandre, au terme de son commandement, dut retourner en Grèce. Cyrus fut inconsolable de ce départ. Il sentit qu'il ne pourrait se passer d'un conseiller si précieux, et pria les magistrats de Sparte, pour prix de son alliance, de le lui rendre. Dans la profonde mélancolie où l'abandon de son ami l'avait plongé, Cyrus s'attira une fâcheuse affaire. D'après les lois sacrées de l'étiquette qui sont le fondement des trônes, les courtisans devaient, à l'aspect du roi, rentrer

les mains dans les manches de leur robe. Les Perses ont pour toutes choses une signification emblématique. Ils avaient voulu marquer par cet usage, que, comme la main est le principal instrument d'action, le véritable homme de cour est un être inutile, manchot et inerte. Or, Cyrus avait près de lui deux cousins, jeunes gens charmants, mais quelque peu légers et étourdis, Autobesaces et Mitres, qui osèrent, un jour, en sa présence, laisser leurs mains à découvert. Étouffant à regret l'amitié, la parenté, il n'écouta que ce qu'il croyait être la voix du devoir et les punit de mort. Les parents des condamnés importunèrent Darius de leurs plaintes; le roi, sous prétexte qu'il était malade et qu'il désirait, avant de mourir, donner la bénédiction à son fils, le fit venir, pour lui infliger, en réalité, un blâme sévère.

Avant de partir, Cyrus voulut embrasser Lysandre qui était de retour. Il le reçut dans son jardin de Sardes qui surpassait, en magnificence de culture, les autres jardins des rois de Perse, quoiqu'ils en eussent, dans toutes les provinces de leur empire, de très beaux, remplis des meilleures productions que puisse donner la terre, sans compter une foule de choses curieuses. Il y avait, par exemple, dans la villa royale de Suse, au rapport d'Élien et de Plutarque, des bœufs très savants en arithmétique. Ces bœufs avaient la charge de l'arrosement, et chacun d'eux était obligé de conduire cent tonnes d'eau par jour. On ne les voyait pas mollir à la besogne. Mais ni les coups, ni les caresses, ne les eussent décidés à porter une seule tonne de plus que le nombre fixé; ce qui prouve, observe judicieusement Plutarque, que les bœufs connaissent la valeur des nombres et savent calculer. Ce phénomène, qui pouvait faire l'admiration des anciens, n'a pas de quoi nous étonner, nous qui voyons, parmi les hauts fonctionnaires, tant de ruminants qui sont d'excellents calculateurs.

On appelait les jardins des rois de Perse *Paradeison*, d'où vient le mot Paradis et l'hypothèse non moins impie que superficielle d'après laquelle l'histoire du paradis hébreu

Digitized by Google

remonterait à certain juif qui avait l'intendance d'un de ces jardins de délices, et qui, de connivence avec un autre juif, vendait les plus beaux fruits du verger confié à ses soins. Cet abus de confiance ayant été découvert, le jardinier et sa femme furent ignominieusement chassés. Ce n'est pas ici le lieu de réfuter cette téméraire hypothèse. Bornons-nous à savoir que tous les rois de Perse aimaient les jardins, comme longtemps avant eux, la reine Sémiramis qui couronnait de verdure la cime de ses gigantesques édifices, comme longtemps après eux, l'impératrice Messaline qui sacrifiait à sa passion pour les fleurs le consulaire Valerius Asiaticus, dont elle convoitait le parc, *hortis inhians*. Cependant Messaline était tendre, compatissante : lorsque Asiaticus se défendit contre l'accusateur, elle fondit en larmes. Tacite, son ennemi, l'avoue. Mais l'amour de l'horticulture était le plus fort. Asiaticus, prié de se faire mourir, s'ouvrit les veines ; mais il fit auparavant déplacer le bûcher qui devait recueillir ses cendres, de peur que l'ombrage de ses arbres ne fût endommagé par la flamme. Messaline hérita de ces lieux champêtres par droit de confiscation : elle y passait depuis en partie ses journées. Le poëte Delille a dit :

La sagesse autrefois habitait les jardins.

C'est dans des jardins plus magnifiques que ceux de Messaline que Cyrus reçut Lysandre. Le Spartiate ne se lassait pas d'admirer. — C'est pourtant moi, disait Cyrus, qui ai donné le dessin de ce jardin; grand nombre de ces arbres ont été plantés par mes mains. Je ne prends mes repas qu'après m'être fatigué à cultiver mes fleurs chéries. — Lysandre transporté serra la main de son noble interlocuteur, et lui dit : O prince, vous êtes digne de votre haute fortune, car elle se trouve en vous accompagnée de la vertu.

Cyrus fit ses adieux à Lysandre, lui donna foison d'argent, lui promit davantage et s'engagea, s'il n'obtenait pas assez de son père, de faire fondre son trône d'or et d'argent massif pour la cause spartiate. Il chargea le général de per-

Digitized by Google

cevoir les revenus de l'Asie Mineure et de la gouverner jusqu'à son retour.

Personne n'avait plus de dévouement que Cyrus, et son cœur aimant lui inspirait les plus délicates attentions pour ses amis. Il leur envoyait parfois quelques litres de vin, lorsqu'il en recevait d'un bon cru, disant que c'était parce que de longtemps il n'en avait bu de meilleur. D'autres fois, c'était un quartier de volaille, quelque friandise, et il recommandait de dire: Ce mets a paru délicieux à Cyrus, aussi veut-il que tu en goûtes. — S'il faut en croire Xénophon, sa bonne foi dans les grandes affaires égalait son aménité dans les petites choses. Cet excellent prince tenta néanmoins d'assassiner son frère. Du reste, on voyait alors des fratricides pour des objets moins importants que le trône de Perse. Pour l'honneur de servir Dieu, deux frères, fils du grand prêtre Joïada, Jean et Jésus se battaient, et Jean massacrait Jésus dans le temple de l'Eternel.

Le roi Darius était plus malade qu'il ne feignait de l'être. Cyrus vint à temps pour lui fermer les yeux. Après ce douloureux événement, le nouveau roi Artaxerxès se rendit à Pasagarde, pour se faire sacrer dans cette métropole religieuse du pays. Suivant le rit observé, le jeune roi devait se déshabiller, il prenait la robe qu'avait porté Cyrus Ier, il mangeait un cabas de figues, mâchait des feuilles de térébinthe et buvait un coup d'hydromel. D'après Rollin, « cela signifiait que les douceurs que l'on goûte dans la royauté sont mêlées de beaucoup d'amertume ». La cérémonie commençait, lorsque le satrape Tissapherne amena l'ancien précepteur de Cyrus, un bon prêtre qui avait appris à son élève la théologie et la magie, car ces deux sciences se confondaient alors et se confondirent encore longtemps après. Il dénonça le projet qu'avait Cyrus d'égorger son frère, au moment où celui-ci changerait de robe. Le prince coupable allait périr, lorsque Parysatis obtint sa grâce et le fit renvoyer dans ses jardins de Sardes et dans son gouvernement d'Asie Mineure.

On voit qu'Artaxerxès pratiquait le pardon des injures. Un

Digitized by Google

jour, à la chasse, Teribaze, son courtisan, lui dit : Sire, votre robe est déchirée. — Eh bien, lui dit le roi, avec une simplicité qui rappelle celle d'un célèbre Mérovingien, que faut-il que je fasse?—En changer, sire, et me donner votre robe déchirée, répondit Teribaze qui, n'étant pas saint comme le bienheureux Éloi, songeait un peu plus à lui-même. — Je te la donne, dit le roi avec bonté, mais je te défends de la porter.—Teribaze ne tint compte de cette défense, se vêtit de la royale défroque et s'orna de bracelets d'or, tels que les femmes seules ont l'habitude d'en porter. Toute la cour fut indignée. Le grand maréchal du palais put difficilement contenir devant son auguste maître la colère qui l'agitait. Mais le roi clément sourit et dit : Teribaze, je te donne cette robe à porter comme à une femme, et cet or comme à un fou. — Par ce trait d'esprit, qui fut fort applaudi, le roi sauvait la dignité de la couronne et faisait grâce à son sujet rebelle.

On peut juger par cette douceur dans la répression des crimes, comment il savait récompenser les actions honnêtes et même les bonnes intentions. Dans ce vieux temps, c'était l'usage, quand le roi voyageait, que chacun lui apportât son offrande. Un pauvre laboureur n'ayant rien, courut au fleuve voisin, puisa de l'eau dans le creux de sa main et l'apporta au roi qui lui donna, en échange, une coupe d'or et mille dariques. Un autre lui apporta une grenade d'une grosseur merveilleuse. — Par Mithra, dit le roi, voilà un homme qui, chargé d'un gouvernement, pourrait, en peu de jours, d'un hameau faire une ville. — L'homme à la grenade se retira enchanté de ce gracieux compliment.

La reine Statira n'était pas moins aimée que son royal époux. C'était bien la princesse la plus populaire qui eût jusqu'alors régné en Orient. Elle se promenait, dans sa capitale, sur un char découvert ; ce qui ne s'était jamais vu, elle se livrait aux regards d'une multitude enthousiaste, elle répondait au salut des petites bourgeoises; elle était l'idole de ses sujets. Mais elle était aussi bonne sœur que bonne reine, et se rappelait, comme Darius l'avait prévu, le meurtre

de son frère Teritouchme, méchamment mis à mort par Udiastes. A la requête de Statira et au grand déplaisir de Parysatis, on coupa la langue à Udiastes. Les termes dont se sert, en racontant ce supplice, l'historien Ctesias ou plutôt son abréviateur Photius, ont suggéré diverses interprétations. Certains savants prétendent que la langue n'avait pas été arrachée par l'orifice de la bouche, mais par une incision faite au dessous de l'occiput. Le savant Larcher soutient qu'après avoir fait sortir naturellement la langue, on la tira par un second mouvement en arrière, afin de la couper jusqu'à la racine. Le savant Boerhius affirme qu'on trancha la langue par devant, puis, qu'on fit par derrière l'extraction de la racine. Le savant Muller conseille, pour la solution de cette question, de s'en rapporter à l'avis de personnes qui ont, sur ce genre d'opérations, des connaissances spéciales: *quid statuendum sit, dijudicent harum rerum periti*. Nous laissons à notre Académie le soin de dire le dernier mot sur ce problème.

Parysatis se vengea sur son propre petit-fils, Orondas, fils de Teritouchme. Il est vrai que Satibarzanes, eunuque et grand chambellan, accusa le jeune Orondas d'avoir séduit son aïeule Parysatis. Cette princesse respectable, soupçonnée de faiblesse, pour donner une preuve éclatante de sa vertu, empoisonna l'adolescent; ce qui montra la fausseté de l'accusation du grand chambellan.

Malgré ces événements, qui fournissaient quelques distractions à l'insipidité de la vie quotidienne, on s'ennuyait à la cour. Cyrus s'ennuyait davantage dans son gouvernement, quoique il eût Milto, la merveille de la création, pour charmer ses loisirs. Elle avait des cheveux blonds qui frisaient naturellement, les yeux grands comme ceux de la Junon d'Homère, les oreilles petites, la peau d'une finesse extrême et un teint de rose, comme dit un traducteur français. Ses concitoyens lui avaient donné le nom de *Milto*, ce qui signifie *la Vermillonne*, d'où l'on peut conjecturer qu'elle était même un peu haute en couleur. Ses jambes étaient faites au tour, ce qui la faisait surnommer *Callisphyre*. Élien, qui nous a

laissé ce portrait, ne dit pas si elle était également digne du nom de *Callipyge*.

Sa beauté était l'image de son âme. Elle était née à Phocée, en Ionie, de parents pauvres, mais honnêtes. Sa mère était morte en lui donnant le jour, Mais son père, Hermotime, l'avait élevée avec un soin parfait. Ses grâces étaient à leur apogée, lorsqu'il lui vint tout à coup au menton une tumeur qui la défigura. La jeune malade eut recours à un médecin qui lui demanda trois statères pour la guérir, — Je ne les ai pas, répondit-elle avec confusion. — Point d'argent, point de remède, dit le docteur. Milto revint chez elle bien tristement. Elle s'assit dans un coin, son miroir sur les genoux. Elle pleurait en se regardant, elle se regardait en pleurant, et ses larmes menaçaient de ternir ce que son visage conservait de charmes. Mais elle était à cet âge où les plus grandes douleurs, même celle qui vient de la beauté perdue, cèdent au sommeil. Elle s'endormit et vit en songe une colombe qui volait vers elle. Cette colombe se changea en femme, non moins mais non plus belle que l'était Milto avant son déplorable accident. — Console-toi, chère enfant, dit l'iuconnue, prends quelques pincées de poudre d'une couronne de roses consacrée à Vénus, et tu seras guérie. — Cette femme inconnue, ce médecin sauveur, c'était Vénus même.

Un malheur ne vient jamais seul. Certain satrape qui allait à la picorée pour les plaisirs du prince, enleva la belle Milto et la conduisit au palais de Cyrus avec d'autres Grecques qu'il avait recrutées en route. On voulut, avant de l'introduire, lui donner des habits magnifiques ; les étoffes les plus brillantes n'éblouirent point ses yeux. Ce qui ne s'était jamais vu auparavant, ce qui ne se vit jamais depuis, on dut en venir aux coups pour obliger une jeune fille à se parer, Elle invoquait les dieux de la Grèce, protecteurs de la liberté, mais ces dieux l'abandonnaient ou feignaient de l'abandonner pour l'élever à la fortune, car la Provideuce ne délaisse jamais les gens vertueux.

Il est plus aisé d'imaginer que de décrire en quel état Milto

fut amenée devant Cyrus. Quel moment pour une jeune personne bien élevée que celui où elle est sur le point de voir enlever sa vertu et que le plus léger penchant ne plaide pas pour le ravisseur! Ses trois compagnes d'infortune lui donnaient cependant l'exemple de la résignation. Elles s'étaient assises auprès du prince qui finissait son repas, elles le regardaient du coin de l'œil, souriaient à ses avances, favorisaient les libertés qu'il prenait, tandis que la trop vertueuse Milto eût semblé la statue du Désespoir, sans la rougeur qui couvrait son front, sans les larmes qui mouillaient ses paupières. Les valets de chambre voulaient la contraindre à s'approcher; elle restait immobile. Plutarque dit même qu'elle proféra des menaces sanglantes contre celui qui mettrait la main sur elle, mais Plutarque n'était pas présent, et Milto avait l'âme trop douce pour se livrer à de pareils emportements. De plus, Cyrus était prince, et le sang dont il sortait ne lui permettait pas d'user de violence. Il attendit tout du temps, des procédés, des petits soins, des égards, des prévenances et de la galanterie. Il n'eut pas trop à attendre, car Milto était sensible.

Dès lors ce fut un bonheur sans mélange pour les deux amants. Leur amour remplissait l'univers. Les ravissantes drôlesses de Corinthe reprochaient à leurs galants de n'être point des Cyrus; les soudards de Sparte se plaignaient de leurs épouses qui n'étaient pas des Milto. Les secrets d'antichambre de la favorite faisaient la conversation de tous les nouvellistes d'Athènes, qui comparaient Milto à leur Aspasie, et ce fut ainsi que la maîtresse de Cyrus porta dans l'histoire le nom de la maîtresse de Périclès. Aux levers du grand roi, les courtisans n'avaient pas d'autre entretien que nos amoureux; les eunuques de la cour perdaient la tête à la pensée de feux si tendres et si ardents. On racontait des actions qui peignaient le bon naturel de cette jeune personne. Cyrus, disait-on, avait acheté un collier magnifique; il courut aussitôt chez Milto. C'était au milieu du jour. Elle dormait. Cyrus se glisse dans sa couche sans bruit, il y demeure sans mouvement. Elle dormait toujours. Elle

Digitized by Google

s'éveille enfin. Son premier mouvement est de serrer le prince sur son cœur. Après quelques instants donnés aux témoignages d'une mutuelle tendresse, Cyrus étale le collier que Milto refuse, en disant : Cher Cyrus, garde ce présent pour ta mère; elle seule en est digne, et tu dois surtout honorer tes parents. — Cyrus l'embrassa et envoya le collier à sa mère de la part de sa maîtresse. Aussi Parysatis ne tarissait pas d'éloges sur Milto, et lui comparait tristement sa bru Statira, qui, malgré de bonnes qualités, n'avait pas l'art de lui plaire.

L'ambition, hélas! devait amener de nouvelles catastrophes, mais aussi de nouveaux succès pour Milto, car tout s'enchaîne en ce monde. Les prouesses de Lysandre, en Grèce, avaient exalté Cyrus. Le général venait d'abattre Athènes, le repaire de tous les libéraux remuants. Les honnêtes gens respiraient. Leur reconnaissance égala la grandeur du service que Lysandre avait rendu à la cause de l'ordre. Ils lui érigèrent des autels et l'adorèrent comme un dieu, honneurs que jamais homme vivant n'avait eus avant lui. Cyrus voulut aussi lui témoigner son admiration. Il lui envoya une petite galère, en or et en ivoire, longue de deux coudées, et ce qui est plus important, il songea à faire en Asie des actions dignes de Lysandre, son illustre ami. A cet effet, il écrivit au gouvernement de Sparte la lettre suivante que nous a conservée Plutarque, et où une légère teinte de pantagruélisme se mêle aux considérations les plus sérieuses: Envoyez-moi des soldats. Je donnerai aux fantassins des chevaux, aux cavaliers des chars, aux métayers des villages, aux grands propriétaires des villes et des provinces, à tous de l'argent, non par journée de solde, mais au boisseau, à monts et à tas. Je les mènerai à la gloire, car j'ai plus de cœur que mon frère, je suis plus fort que lui en philosophie, je l'emporte en sorcellerie, magie et politique, je bois plus et supporte mieux le vin. — Les Spartiates applaudirent à des raisons si solides, et lui envoyèrent Cléarque avec une armée d'aventuriers grecs, parmi lesquels se trouvait le philosophe Xénophon, disciple du sage Socrate.

Digitized by Google

Cyrus se mit en marche; Milto l'accompagnait. Il se trouva bientôt court d'argent. Heureusement les femmes qui, en tout temps et en tout pays, favorisent toujours les jeunes gens audacieux, lorsqu'ils sont beaux, forts et surtout princes, ne laissèrent pas Cyrus dans l'embarras. La belle Epyaxa, femme de Syennesis, roi de Cilicie et ennemi de Cyrus, vint à la rencontre de l'armée. La reine apportait de l'or en quantité suffisante pour entretenir les troupes durant quatre mois. Cyrus, par reconnaissance, voulut lui donner l'agrément d'une grande revue militaire. La reine passa devant le front de bataille. Cyrus fait former en colonne ses onze mille hoplites et ses deux mille peltastes grecs. Tous avaient le casque d'airain resplendissant, la tunique de pourpre éclatante, le bouclier et les cuissards éblouissants. Au commandement de marche, au signal de la trompette, la colonne s'ébranle, les soldats poussent le cri de guerre, s'avancent au pas accéléré, s'élancent au pas de charge. La reine, à la vue de cette troupe belliqueuse, se trouble; un frisson parcourt ses membres délicats, un nuage couvre ses yeux, car elle était très nerveuse. Elle saute de son char et se sauve éperdue. Cyrus enchanté de la bonne tenue de ses bataillons, désolé en même temps de l'effet qu'ils produisent sur la reine, court à elle et veut la rassurer; elle s'évanouit, il lui fait respirer des sels, elle ouvre les yeux et jette un regard mourant qui va jusqu'à l'âme de Cyrus. Il fut infidèle; comment ne l'eût-il pas été? Nous tairons le désespoir de Milto. Les peintres anciens renonçaient à figurer l'expression de la douleur; ils voilaient le visage de leurs belles désolées. Les écrivains grecs, les plus grands artistes du monde, ne se hasardaient pas non plus à décrire les peines profondes, les tortures morales. Imitons-les, mais faisons observer que les dieux, qui font tout pour le mieux, envoyaient ce cruel déboire à la douce Milto, afin de la préparer à de plus terribles assauts.

Epyaxa reprit le chemin de son royaume, où elle arriva cinq jours avant Cyrus. Syennesis se tenait à l'écart, sans oser lutter contre lui, ni traiter avec lui. La reine intervient.

Elle démontre au roi, son époux, combien ses craintes sont vaines, combien Cyrus est chevaleresque, combien elle avait eu à se louer de lui. Syennesis, convaincu par sa femme, se rend auprès de Cyrus et lui donne de nouvelles sommes d'argent. C'était souvent par des influences féminines que se traitaient les affaires d'État, dans cet Orient et dans cette antiquité où les femmes étaient les très humbles servantes de leurs époux et maîtres, s'il faut croire sur parole les pédants modernes qui débitent leurs rêveries, faute de connaître les faits de l'histoire.

Cyrus quitte la Cilicie, traverse la Syrie, passe l'Euphrate, pénètre dans la Babylonie et annonce aux soldats qu'ils vont combattre les hordes d'Artaxerxès. Sur le point de s'emparer du trône le plus despotique de l'univers, d'accaparer le pouvoir absolu, Cyrus fait une proclamation élégiaque sur les douceurs de la liberté. — Grecs, dit-il à ses auxiliaires, soyez dignes de la liberté dont vous jouissez et que je vous estime heureux de posséder. Pour la liberté, sachez-le bien, je donnerais tout ce qui m'appartient et beaucoup davantage encore. — Ce sont de ces contradictions ordinaires au cœur des hommes, et surtout au cœur des princes. Ils soupirent pour la liberté au moment où ils l'étranglent.

Les deux frères et les deux armées se rencontrèrent à Cunaxa. Cyrus se bat comme un lion, enfonce les rangs ennemis, parvient jusqu'au roi, lui lance son javelot. Le trait traverse la cuirasse, pénètre dans la poitrine à deux doigts de profondeur, et, par la violence du coup, renverse le roi. L'épouvante gagne ses troupes; lui se relève et se retire avec quelques hommes sur une colline, tandis que Cyrus est emporté par son bon cheval Pasacas, au milieu des ennemis. Cyrus, dans sa course impétueuse, écartait les soldats, en criant : Place! misérables! et les bataillons s'ouvraient. Mais la tiare qui couvrait sa tête tombe; un jeune Perse, Mithridate, le frappe, sans le connaître, à la tempe. Cyrus s'évanouit. Des eunuques qui le suivaient essayent en vain de le remettre à cheval. Il se traîne, soutenu par eux,

entendant de toutes parts les vainqueurs qui le proclament roi, les vaincus demandant grâce en son nom. Il croit tenir la victoire et la couronne, lorsque des Cariens, pauvres gueux, vils goujats, qui escortaient l'armée royale, se mêlant aux compagnons du prince, reconnaissent à l'habit que ce sont des rebelles. L'un de ces valets d'armée frappe Cyrus par derrière et le tue.

Après la mort de Cyrus et la défaite de ses troupes qui en fut la conséquence, Milto tomba au pouvoir des vainqueurs qui chargèrent de chaînes ses bras d'ivoire. Mais le grand roi, dont la galanterie égalait les vertus, brisa ces indignes liens et fit mettre aux fers les barbares qui avaient traité si inhumainement la merveille de la création. Il la reçut dans son sérail, où il entretenait trois cent soixante favorites. Cette hospitalité magnifique ne pouvait effacer du cœur de Milto le souvenir de son cher Cyrus. Elle jurait, par Vénus, sa patronne, de lui rester fidèle jusqu'à son dernier jour. La mort d'un eunuque fit violer soudainement ce serment. Teridate, l'eunuque le plus accompli, le plus beau et le plus aimable du monde, mourut en ce temps-là. Le roi fut atterré de cette perte, et personne n'osait essayer de le consoler. L'Asie entière prit le deuil. Trois grands jours déjà s'étaient écoulés, et le temps, loin de calmer la douleur d'Artaxerxès, ne faisait que l'accroître. Milto, qui était très compatissante, eut pitié de voir le souverain en cet état. Elle saisit le moment où il allait au bain, et se posta sur son passage. Elle se tenait dans l'attitude la plus morne. Une secrète sympathie attire les unes vers les autres les âmes souffrantes. Le roi, qui ne savait quel était le motif du chagrin de Milto, s'approche d'elle pour s'en instruire. — Prince, dit-elle, ce qui me touche est peu de chose et ne mérite pas l'attention de Votre Majesté. Mais vous êtes malheureux; je viens essayer de vous consoler, si vous daignez l'avoir pour agréable. — Le roi attendri répondit : — Va, ma fille, m'attendre dans mon cabinet et nous essayerons de ce que tu nous proposes. — Lorsque le roi la rejoignit, il la pria de mettre les vêtements de feu M. l'eunuque. Elle était superbe sous ce



costume; Artaxerxès était ravi. Il conserva depuis un tendre attachement pour Milto.

Le sérail semblait être le port hospitalier où Milto, à l'abri des fluctuations de la fortune, allait couler doucement ses jours dans la dignité d'eunuque et dans la faveur du roi, s'il existait, sur cette terre, un coin quelconque où les pauvres humains fussent à l'abri de la tempête. Milto en fit l'épreuve, il est vrai après de longues années de calme et de bonheur, tandis que son royal amant était souvent accablé du fardeau de la couronne.

Aussitôt après la bataille de Cunaxa, Ataxerxès s'occupa de restaurer le prestige de la royauté que cette terrible révolte avait terni, de récompenser les bons, de punir les coupables, mais en alliant la douceur que son naturel lui inspirait à la sévérité qu'exigeaient de lui les circonstances. Un Mède, nommé Arbacès, pendant le combat, avait fui vers Cyrus au moment où Cyrus semblait triompher, et il était repassé dans les rangs d'Artaxerxès lorsque le roi fut victorieux. Ce n'est pas qu'Arbacès fût traître de sa nature, mais on le connaissait, il était faible, et un amour secret pour le parti du plus fort l'avait entraîné. Le roi le condamna à se promener un jour entier, au milieu du camp, en portant sur ses épaules une fille de mauvaise vie. Si pareille peine existait de notre temps pour pareil vice et devait frapper les constants adorateurs de la toute-puissance, quelles curieuses et nombreuses calvacades ne verrions-nous pas, dans nos villes, à certaines époques, comme aux changements de gouvernement ou même de ministère, et combien de gens graves, caparaçonnés de broderies et d'ordres de chevalerie, ne prêteraient-ils pas à rire par les amazones auxquelles ils serviraient de monture! Mais aurions-nous assez d'écuyères pour le nombre de rossinantes?

Nous avons divinisé en quelque sorte ce que condamnait Artaxerxès. Voyez la légende de Christophe. Désertant le roi son maître pour s'enrôler dans la milice du diable, parce que Satan est un maître plus puissant que l'autre, désertant ensuite le diable pour servir Dieu, parce que ce nouveau

Digitized by Google

maître est plus fort que les deux premiers, Christophe était-il plus louable qu'Arbacès?

Cependant le Mède n'avait pas à se plaindre de sa punition ; un autre déserteur fut condamné à avoir la langue percée de trois alènes. Celui-ci, il est vrai, avait menti ; il s'était vanté d'avoir tué deux ennemis. Or Artaxerxès chérissait la vérité, et les Perses considéraient le mensonge comme la faute la plus honteuse. On n'apprenait aux enfants que trois choses : tirer de l'arc, monter à cheval et dire la vérité. Ce qui n'empêchait pas qu'il n'y eût en Perse des fourbes très habiles et de fort mauvais soldats; car la meilleure éducation ne change pas la nature humaine.

Si Artaxerxès ne tolérait pas la vanterie chez les autres, il comprenait que la majesté royale doit être rehaussée par quelques fictions ingénieuses. En conséquence, il voulait qu'on crût que son frère avait péri de sa main. Il importait, lui semblait-il, à sa dignité de faire reconnaître qu'il avait, en frappant lui-même Cyrus, porté le dernier coup à la rébellion. Malheur à quiconque, sur ce point, contrariait le désir du roi. Le Carien qui tua Cyrus proclamait son action et répétait qu'il était injustement privé de la gloire qui devait lui en revenir. Artaxerxès, connaissant ces propos, ordonne de trancher la tête à ce hâbleur. Parysatis, qui était présente, dit au roi : Sire, laissez-moi le récompenser suivant ses mérites. — Elle le fit torturer dix jours pleins, puis on lui arracha les yeux, puis on lui versa de l'airain bouillant dans les oreilles, tant que mort s'ensuivit.

Mithridate, invité à souper chez des eunuques de la cour, s'enivra au dessert, et se vanta aussi d'avoir frappé Cyrus. A cette nouvelle, redoublement d'indignation du roi. On étendit Mithridate dans une auge, on appliqua une seconde auge sur la première, si bien que la tête, les bras et les pieds seulement du patient fussent à découvert. Le reste du corps était entièrement caché. On lui donna à manger beaucoup plus qu'il ne voulut. S'il refusait la nourriture, on excitait son appétit en le piquant aux yeux. Mangeait-il, on lui barbouillait la face d'une bouillie faite de lait et de miel, dont

les mouches sont très friandes. Comme il était soigneusement exposé au soleil, les insectes ailés fondaient, par essaims innombrables, sur sa figure. Au bout de dix-sept jours, il mourut, le corps rongé par des myriades de millions de rampante vermine.

Si la politique n'était pas étrangère à ces exécutions, l'amour maternel, le plus pur, le plus noble, le plus vif de tous les sentiments, y avait également sa part. Parysatis considérait comme les assassins de son fils Cyrus, tous ceux qui s'étaient distingués au service du roi pendant la guerre. Elle brûlait d'avoir en sa possession l'eunuque Massabate qui, Cyrus mort, avait tranché la main et la tête du cadavre. Mais comment faire? elle propose au roi une partie de dés. Mille dariques sont l'enjeu de la partie. Parysatis perd et demande sa revanche, mais feignant de n'avoir plus d'argent, elle propose de jouer un eunuque. Le gagnant pourrait choisir parmi ceux du perdant. Elle gagna et choisit Massabate. Une fois sous sa main, elle le donna au bourreau qui, suivant les instructions de la reine mère, l'écorcha vif et le cloua ensuite sur trois croix. Quand le roi le sut, dit Rollin, il en fut très fâché et entra dans une furieuse colère contre sa mère. Mais elle, sans s'en mettre autrement en peine, lui dit en riant et en plaisantant : « Vraiment vous faites bien le renchéri, et vous êtes bien délicat de vous fâcher pour un méchant décrépit d'eunuque; et moi, qui ai perdu mille bons dariques que j'ai payés sur le champ, je n'en dis mot et je suis contente. »

Artaxerxès se tut et baissa les yeux. Mais la reine Statira s'indignait de ce que de braves eunuques, l'appui de la dynastie, les serviteurs fidèles du roi, périssent ainsi misérablement, tandis que Parysatis intercédait en faveur de Cléarque et des généraux grecs, complices de Cyrus. Le roi qui sentait que, jusque dans les grâces, il fallait garder une équitable mesure, accorda à son épouse la mort des généraux.

La haine ouvrait les yeux de Parysatis et lui faisait voir tout en noir. Elle voyait que, si le respect d'Artaxerxès était pour elle, son amour était pour Statira. Les deux reines

Digitized by Google

vivaient dans une bonne intelligence apparente et se détestaient en secret. Elles mangeaient ensemble, mais l'une n'aurait pas touché chez l'autre à un mets que celle-ci n'eût goûté d'abord. Cette prudence ne profita pas à Statira. Il y a en Perse un petit oiseau, inconnu des naturalistes, et qui n'est pas astreint aux nécessités périodiques auxquelles les mortels et les rois eux-mêmes sont soumis. Il ne se nourrit, il est vrai, que de zéphyr et de rosée; on le nomme Ryntacès. Parysatis oignit secrètement l'une des faces de son couteau de table d'un poison subtil, découpa la volaille, et servit à sa bru le côté que le couteau avait empoisonné. Statira mourut dans d'atroces douleurs. Artaxerxès pleura la mort d'une épouse adorée, soupçonna sa mère, mit à la torture les domestiques de celle-ci, son écuyer tranchant, ses queux et maîtres queux, fit saisir Gigis, sa dame d'honneur, qu'on supposait complice du crime, ordonna qu'on lui écrasât la tête entre deux pierres, et, en fils soumis et respectueux, n'articula pas contre Parysatis le plus petit reproche; mais le voyant sombre et rêveur, Parysatis manifesta l'intention de se retirer à Babylone, et Artaxerxès lui dit mélancoliquement : Chère mère, Babylone ne verra jamais votre fils tant que vous y ferez votre séjour.

Le fait accompli a toujours exercé une grande influence dans le monde, et les sages de tous les temps se sont courbés devant lui. Artaxerxès fit comme eux. Pourquoi eût-il boudé plus longtemps sa mère? Elle était femme de grand sens et de bon conseil pour les affaires publiques. Il n'existait d'ailleurs, depuis la mort de Statira, plus aucun motif de divisions intestines dans le palais, Artaxerxès rappela sa mère, et pour gage de ses bonnes intentions, lui sacrifia Tissaphernes dont elle désirait la mort, parce que ce satrape avait deux fois dénoncé les complots de Cyrus. Ce fut de part et d'autre un échange de bons offices. Parysatis approuvait tout ce que faisait Artaxerxès. Elle s'aperçut qu'il aimait la princesse Atossa, dont il était le père; elle aima dès lors sa petite-fille plus qu'elle ne l'avait aimée auparavant. Elle louait sa beauté et ses mœurs devant le roi, à qui elle persuada

Digitized by Google

d'épouser cette enfant. Nous n'avons peut-être pas tout à fait le droit d'être fort sévères à l'égard d'Artaxerxès, Dans nos romans modernes, combien de vieux maris qui aiment leurs femmes d'une affection paternelle? Pourquoi, dans l'histoire ancienne, un père sur le retour n'aurait-il pu avoir pour sa fille une affection maritale! Les sens avaient peu de part dans cet amour. C'était l'union de deux cœurs innocents. Atossa eut la lèpre des pieds à la tête, ce qui ne diminua en rien la passion du roi. Il redoubla de dévotion. Les satrapes, les eunuques et les courtisans imitèrent le zèle religieux de leur maître. L'avenue qui conduisait au temple de Junon fut, sur une lieue de long, encombrée d'offrandes, telles que monceaux d'or, d'argent et d'étoffes précieuses, afin d'obtenir du ciel la guérison d'Atossa.

L'amour cependant ne distrayait pas Artaxerxès des devoirs de la royauté. Il fit des guerres et des traités, et fut heureux comme guerrier et comme négociateur. Les Grecs échappés à Cunaxa, les *Dix mille*, comme on les appelait, de retour en Asie mineure, les Spartiates Thymbron, Dercyllidas, Agésilas, sous prétexte de revendiquer pour les Grecs d'Orient, ce qu'on a depuis appelé le droit ou l'indépendance des nationalités, escarmouchaient contre les satrapes, pillaient les provinces et vexaient le grand roi. Artaxerxès savait que le fer sans l'or n'a qu'une puissance boiteuse. Il envoya le Rhodien Timocrate en Grèce avec trente mille pièces d'or. C'était assez pour corrompre tous les hommes politiques de ce pays. Les villes instiguées par eux font une ligue contre Sparte, dont la marine est détruite à la bataille de Cnide, gagnée par le Perse Pharnabaze et l'Athénien Conon. Le Spartiate Antalcidas conclut avec Teribaze le traité le plus honteux pour la Grèce, le plus glorieux pour la Perse : Sparte cédait au roi toutes les villes grecques de l'Asie.

Artaxerxès, avant ce traité, avait commencé la guerre contre Évagoras, qui étendait son autorité sur toute la Cypre. La position de cette île était importante pour assurer au roi de Perse sa domination sur l'Asie mineure et la mer qui la baigne. Après la paix d'Antalcidas, Artaxerxès fit passer

dans l'île trois cent mille hommes, commandés par Oronte, son gendre, et Teribaze. Evagoras, écrasé sous le nombre, demande à traiter avec Teribaze et consent à tout, sauf à souscrire à une clause qui l'obligeait à obéir à Artaxerxès *comme un esclave à son maître*. Il ne se soumettra jamais, dit-il, que *comme un roi à un roi*. Pendant que Teribaze négociait, son collègue l'accuse de trahison, et, sur l'ordre du roi, le fait arrêter. Oronte, resté seul, est forcé de plier devant l'énergique volonté d'Évagoras.

Gaos, gendre de Teribaze et vice-amiral, non moins innocent que son beau-père, mais n'ayant pas une confiance robuste dans la justice des hommes et des rois, s'était sauvé. Ses appréhensions étaient vaines, cette fois. Artaxerxès chargea de l'affaire les trois juges les plus éclairés du royaume. Par bonheur pour Teribaze, vers ce temps-là, d'autres juges, ayant paru mal juger, avaient été écorchés vifs, et leur peau avait servi, en guise de chagrin, à couvrir les siéges du tribunal; mesure utile pour l'exemple autant que sage, car les magistrats, à ne parler que des bons, étaient les petits esprits les plus enflés de morgue qu'on connût. Ils se croyaient un peu plus infaillibles que les dieux, parce qu'ils réformaient ou déformaient quelquefois les jugements des tribunaux inférieurs, austères paillards qui vantaient sans cesse leurs mœurs, qui se figuraient des personnages pleins de dignité, parce qu'ils étaient grossiers et brutaux avec les plaideurs, au demeurant ignares pédants qui avaient l'outrecuidante impertinence de parler en maîtres des lettres, du goût, des arts, parce qu'ils s'entendaient, tant bien que mal, dans les questions controversées d'antichrèse et d'hypothèque.

Les magistrats choisis pour juger Teribaze valaient après tout un peu mieux que ceux-là. Ils s'assirent sur la peau de leurs prédécesseurs et donnèrent la parole à l'accusateur qui lut la lettre d'Oronte. Teribaze répondit que sa justification était tout entière dans le traité fait par Oronte comparé à celui qu'il était près de conclure. Il rappela ensuite les services qu'il avait rendus au roi; comment, dans une chasse,

deux lions s'étant précipités sur Artaxerxès, Teribaze avait tué les deux lions; comment, à Cunaxa, lorsque le roi fut jeté à bas de son cheval, Teribaze le fit monter promptement sur un autre cheval, et lui sauva, une seconde fois la vie. La cour, après délibéré, rendit, à l'unanimité, un arrêt qui acquittait l'accusé. Comme le roi aimait beaucoup la justice et s'intéressait à tout ce qui s'y rapportait, il fit venir les juges, et les ayant interrogés chacun en particulier sur les motifs de leur sentence, le premier répondit: Parce que les accusations étaient douteuses, et les services de l'accusé certains. Le second dit: Parce que les accusations étaient vraies, mais les services plus grands que les crimes. Le troisième dit: Parce que les accusations étaient fausses, mais, si elles avaient été vraies, il n'y aurait pas eu lieu de tenir compte des services de l'accusé, puisqu'il en avait été récompensé au centuple.— Le roi loua les juges de leur sagacité, de leur perspicacité et de leur unanimité et combla Teribaze de nouveaux honneurs.

Il le conduisit dans l'expédition qu'il fit ensuite contre les Cadusiens, habitant un pays stérile, où les trois cent mille hommes de l'armée royale faillirent succomber à la famine. Teribaze les sauva. Les Cadusiens avaient deux rois qui vivaient entre eux dans une défiance mutuelle. Teribaze alla trouver l'un, son fils l'autre, et chacun dit au roi près duquel il s'était rendu, que l'autre roi traitait pour lui-même avec Artaxerxès; qu'il était sage de prévenir, autant que possible, un allié qui se disposait à devenir un ennemi déclaré; qu'il fallait s'entendre sans retardement avec le roi de Perse. Les deux Cadusiens, dupes de cette ruse, envoyèrent en même temps des plénipotentiaires à Artaxerxès et lui offrirent une paix plus avantageuse qu'il n'osait l'espérer. L'armée revint en Perse, décimée par la disette, le froid, les maladies. Ses pertes eussent été plus grandes sans la conduite admirable d'Artaxerxès, qui marchait à pied, quoique il fût affublé d'un costume dont les pierreries valaient plus de cinquante millions de notre monnaie. Quand les soldats virent ce monarque plus propre à figurer dans une châsse d'église qu'à la tête d'une armée, marcher comme un homme

vivant, ils eurent honte de se plaindre et se sentirent des ailes. Ils arrivèrent dans un paradeison royal, par un froid atroce. Le roi leur permit, pour se réchauffer, d'abattre les arbres de son jardin. « Quand on fait réflexion, dit Rollin, combien les grands seigneurs tiennent à leurs jardins et à leurs maisons de plaisance, on doit savoir gré à Artaxerxès du généreux sacrifice qu'il fait ici, qui marquait en lui un bon cœur, sensible à la peine et aux souffrances de ses soldats. » Cette observation de Rollin, qui n'était guère satirique, nous semble une satire assez vive des princes et de la noblesse. Il écrivait cela en 1732, c'est à dire au moment où l'aristocratie était parvenue à la plus extrême politesse de mœurs.

Lorsque l'armée fut rentrée dans ses foyers, Artaxerxès, pour conserver le prestige de la royauté, jugea prudent de mettre à mort ses principaux officiers et en général tous ceux qu'il croyait capables de critiquer l'expédition.

C'est dans cette guerre contre les Cadusiens que commence à paraître Datames, dont les qualités militaires égalaient celles d'Amilcar et d'Hannibal. Il avait le génie prompt et l'exécution rapide. Il se faisait un jeu de la guerre. La tactique des marches et des batailles semblait le délassement de son facile esprit. Il courait étourdiment à la victoire et ne la manquait jamais. Aussi les eunuques de la cour lui reprochaient-ils de ne pas être un esprit sérieux. Thyus, dynaste de Paphlagonie, s'étant révolté, Datames termina la guerre avant que le roi en pût apprendre la première nouvelle. Thyus avait une taille de géant, la face épouvantable, noire, le poil long, touffu, rude. Datames attifa cette sorte de croquemitaine d'un habit de cour, l'atourna de bracelets et d'un collier d'or. Quant à lui, avec un habit de paysan, un bonnet de chasse et dans la main droite une massue, il menait en laisse son prisonnier comme une bête fauve. En cet équipage, il se présente avec Thyus devant le roi qu'il frappe d'admiration et les courtisans d'indignation pour avoir osé produire cette mascarade.

L'Égypte s'étant révoltée, Artaxerxès chargea Datames de la ranger au devoir, puis se ravisant, il envoie son général attaquer Aspis, rebelle qui tenait la Cataonie, contrée boisée,

escarpée, coupée de ravins, entre la Cilicie et la Cappadoce. Datames fond avec une poignée d'hommes sur la Cataonie, et avant qu'Artaxerxès eût eu le temps de réfléchir qu'il allait occuper son meilleur homme de guerre dans une entreprise trop secondaire, lorsque l'Égypte réclamait les talents d'un grand tacticien, Datames avait vaincu Aspis, et les messagers qui allaient rappeler le général, rencontrèrent le rebelle prisonnier. Nouvelle indignation des courtisans qui ne pouvaient concevoir qu'un roi si sage confiât ses armées à cet écervelé qui traitait les grandes affaires comme des plaisanteries.

Datames partit néanmoins pour la contrée du Nil. Pandatès, son ami, intendant de la liste civile, lui écrivit que tous les eunuques étaient coalisés et qu'ils saisiraient le premier prétexte pour se défaire de lui. Datames, sous son apparence insouciante et légère, était l'homme le plus prudent de son époque. Il remit le commandement à un de ses lieutenants et se retira en Cappadoce.

En ce temps-là, tous les gouverneurs de l'Asie mineure se soulevèrent : Mausole, dynaste de Carie, Ariobarzane, satrape de Phrygie, Autophradate, de Lydie, Oronte, de Mysie, en outre les Lyciens, les Pisidiens, les Pamphyliens, les Cilliciens, les Syriens, les Phéniciens, les villes grecques d'Asie, avec les Spartiates pour alliés. Deux spéculateurs et un assassin firent échouer l'insurrection. Oronte, général des confédérés, mit la main sur la caisse et sur une partie des conjurés, envoya ceux-ci au roi, et garda l'autre pour lui. Reomithres, envoyé en Egypte pour recueillir des fonds, garda l'argent pour lui, et fit conduire à Artaxerxès ceux qui auraient eu le droit de se plaindre du procédé. Un troisième, avec la permission du roi, assassina Datames.

Il est plus aisé de gouverner des provinces que de régir sa petite famille, surtout lorsqu'elle se compose de trois cent soixante femmes et de cent quinze bâtards, sans compter les épouses et les enfants légitimes. Ce n'était que cabales autour d'Artaxerxès. Ochus, le plus jeune de ses fils légitimes, intriguait pour se faire déclarer héritier présomptif. Il avait gagné les bonnes grâces de la reine Atossa, et lui avait pro-

mis mariage après le décès de son père. En attendant, Ochus et la reine sa belle-mère vivaient, à l'insu du roi, comme deux époux tendrement unis. Artaxerxès crut ramener un peu d'ordre dans sa famille, en déclarant pour son successeur Darius, son fils aîné. D'après une loi de Perse, le prince ainsi élu pouvait demander au roi ce qu'il voulait, et le roi était obligé de lui accorder l'objet de sa demande. Or ce que Darius demandait à son père, c'était Milto. Le roi qui avait toujours éprouvé la sagesse et le bon goût de sa maîtresse, et qui ne doutait pas que l'éclat imposant de la majesté royale ne dût l'emporter sur tous les avantages d'un blondin, crut se tirer d'embarras en disant à son fils : Milto est libre. Si elle te préfère à moi, elle peut partir; je ne la retiens pas. — Ces paroles à peine envolées, Milto se tourna languissamment vers Darius. Le père était joué. La loi et sa promesse l'obligeaient à céder Milto; il la céda. Mais peu de temps après, il imagina un bon tour, quoique à vrai dire, un peu cruel. Il fit enlever Milto pour la consacrer, comme prêtresse, à Diane Anaïtis et l'obliger à un célibat perpétuel. Milto avait alors quatre-vingts ans; mais lorsqu'on sait encore plaire, lorsqu'on a pour amant un jeune prince, héritier présomptif de la couronne, il est bien dur, à quelque âge que ce soit, d'être renfermée sous les grilles d'un couvent.

Les savants se sont demandé comment une dame *si fort montée en graine*, comme eût dit le duc de Saint-Simon, pouvait encore trouver des adorateurs. L'exemple de Ninon de Lenclos répond à cette question; car l'histoire moderne est le meilleur commentaire de l'histoire ancienne. Darius, suivant Plutarque, avait alors cinquante ans. Un manuscrit du biographe porte vingt-cinq ans; mais cette leçon n'est acceptée ni par Sintenis, ni par les bons éditeurs de Plutarque. Néanmoins nous avons cru pouvoir donner à Darius l'épithète de *jeune* sans heurter la vérité historique. Tout est relatif, comparatif, dans le monde, et un homme de cinquante ans sera toujours, relativement, un jeune homme, comparé à une dame de quatre-vingts.

Artaxerxès, il faut lui rendre cette justice, avait cru ne

tirer de son fils qu'une vengeance modérée et quelque peu plaisante. Mais Darius ne la prit pas sur ce ton. Il aimait éperdument Milto, et ressentait vivement une séparation qui semblait lui arracher la moitié de lui-même. Un autre amoureux morfondu se trouvait malheureusement au palais. C'était Teribaze, celui-là même qui vainquit deux lions dévorants et ne sut vaincre l'amour. Le roi lui avait promis sa fille Amestris, et après avoir allumé ses feux, Artaxerxès la lui avait enlevée, gardant Amestris pour lui-même. Mais il lui avait dit : Teribaze, toute réflexion faite, je te prends ta fiancée et te destine une autre épouse; tu ne perdras rien au change. Reçois Atossa, mon autre fille. — Teribaze, obéissant aux ordres souverains, avait chassé de son cœur l'image d'Amestris et s'était épris d'Atossa. Il se repaissait des plus douces espérances, lorsque le cruel amour qui se joue des desseins des rois, enflamma Artaxerxès pour Atossa qui fut ravie à Teribaze, et cette fois sans compensation. Les blessures successives de son cœur saignèrent longtemps et ne se cicatrisèrent jamais. Elles se rouvrirent par la compassion que Teribaze éprouva à la vue de maux semblables aux siens qui torturaient Darius. Ils conjurèrent la mort du roi, tyran de leur âme, et s'associèrent pour l'exécution de ce projet cinquante des fils d'Artaxerxès.

Un de ces eunuques qui étaient les ministres du souverain, les délices de leur maître et la providence du royaume, découvrit le complot et la manière dont il devait être accompli. Artaxerxès avait l'âme trop noble pour croire à tant d'horreur. Il voulut s'assurer par lui-même du fait. Il fit donc pratiquer dans la muraille contre laquelle était son lit, un trou qu'il recouvrit d'une tapisserie. Artaxerxès vit ses fils dénaturés entrer dans sa chambre, il les vit tirer leurs poignards. Il en avait assez vu; il se laissa rouler derrière la tapisserie et courut chercher la garde. Tous les conjurés furent arrêtés et exécutés. Teribaze se défendit contre ceux qui voulaient s'emparer de lui et mourut en héros. Les femmes des cinquante fils coupables et leurs enfants furent mis à mort, afin, comme dit Justin, qu'il ne restât aucun vestige de ce crime.

Artaxerxès avait encore, outre Ochus, un fils légitime qu'il aimait beaucoup, c'était Ariaspes. Le peuple le voulait pour roi, parce qu'il était doux, simple et bon. Ochus l'entoura d'amis insidieux. L'un disait à Ariaspes : Prince, méfiez-vous; votre père vous en veut secrètement. — L'autre : Prince, prenez garde, le roi vous fera crucifier. — Un autre : Votre Altesse court le risque d'être écorché vif. — On lui en dit tant, qu'il s'empoisonna.

Il restait à Artaxerxès un fils plein d'esprit, nommé Arsames. Comme ce n'était qu'un bâtard, Ochus le fit assassiner rondement. Ce dernier coup accabla le roi. Il mourut de douleur, âgé de quatre-vingt-quatorze ans, laissant la réputation d'un roi doux et facile. C'est le jugement du vertueux Rollin. « Ce prince, dit-il, par lui-même, était bon, équitable, bienfaisant. Il aimait les peuples et en était aimé. Il avait beaucoup de douceur dans le caractère, mais une douceur qui dégénérait en mollesse, surtout dans les dernières années de sa vie. » Certes il fit des fautes. En eût-il fait moins, s'il avait eu moins de mollesse? N'en eût-il pas fait davantage? Et ces fautes nous autorisent-elles à être sévères, soit envers lui, soit envers la monarchie absolue dont il fut l'un des plus parfaits représentants? Ni envers l'un, ni envers l'autre. Le pouvoir est toujours sanguinaire ou vexatoire, en quelque main qu'il se trouve, sous quelque nom qu'il se déguise. Sparte, tandis que régnait Artaxerxès, voulut faire prévaloir partout le gouvernement des honnêtes gens, qui est l'oligarchie, et ces honnêtes gens tuèrent des innocents par milliers, et se dégradèrent eux-mêmes par des actions de la plus basse cupidité, même par des vols et des rapines, pour s'enrichir; car la richesse, surtout dans les oligarchies, est le signe visible de l'honnête homme. Athènes, dans le même temps, voulut le gouvernement de tout le monde, qui est la démocratie, et, à la honte de la démocratie, Athènes assassina froidement Socrate. Artaxerxès, monarque absolu, fit aussi périr des misérables, mais moins que les honnêtes gens de Sparte, et il ne tua pas de Socrate. Il ne faisait mourir ses sujets que pour autant que l'exigeait le prestige de la cou-

ronne. Les autres meurtres, juridiques ou non, n'étaient pas son fait. L'amour maternel et l'amour fraternel, qui sont de très beaux sentiments, poussèrent Parysatis et Statira à des actes cruels. L'autre amour, le tyran des cœurs, rendit Teribaze régicide et Darius parricide. Mais le goût de la domination gâtait tous ces amours. Milto était irréprochable. Elle connaissait l'amour, mais elle ne cherchait pas à profiter du pouvoir que lui donnaient ses charmes pour exercer de l'autorité. Aussi fut-elle heureuse, quoique scrofuleuse dans son printemps, et religieuse dans son arrière-automne. Elle fut l'enivrement des princes les plus grands et les plus aimables de la terre, et, lorsqu'elle prit le voile, elle eut la douce consolation, dans l'insipidité de sa nouvelle position de vierge, de savoir qu'elle laissait après elle des regrets dans le monde. Elle aima en épicurienne, ne se mêlant jamais d'affaires ou de politique. Aussi ne connut-elle pas les rides, et garda-t-elle une beauté perpétuelle. Elle savait que nous ne sommes pas faits, faibles humains que nous sommes, pour user de la puissance sociale. Fonctionnaires, nous ne savons que vexer le public; jnges, nous rendons souvent des jugements qui sont la condamnation de la raison humaine; rois, j'entends les vrais rois, ceux qui peuvent tout, rois absolus enfin... Si Dieu du moins faisait la grâce à ces pauvres rois de n'être que des personnages bouffons! Si le roi d'Yvetot, qui était le père de ses sujets, eût pu échanger són petit trône contre celui du maître de l'Asie, sa mémoire serait peut-être placée parmi celles des plus exécrables tyrans. L'homme est ce que le font les circonstanccs. *Marionnettes d'un instant*, nous sommes le jouet de la fortune, du pouvoir que nous exerçons plus encore que du pouvoir qu'on exerce sur nous. Heureux ceux qui ne sont rien, faut-il bien se dire, lorsqu'on tient à rester vertueux. Horace et Salomon, qui connaissaient l'art d'aimer aussi bien, sinon mieux que Milto, se rencontrent en ce point. *Beati pauperes, beati humiles,* comme dit le sage de Palestine, car c'est toujours aux livres saints qu'il faut revenir, lorsqu'on veut arriver à la vérité et à la sagesse.

Digitized by Google

DION & AGATHOCLES

Platon le visionnaire rêva que les peuples seraient heureux si les rois étaient philosophes, ou si les philosophes devenaient rois. Le grand satirique qui a créé le monde, voulut infliger une leçon au philosophe athénien, en inspirant à Dion, ami de Platon, le désir d'être philosophe et de gouverner les hommes. Personne ne pouvait mieux que Dion convenir à expérimenter la pensée de Platon. Il était frère d'Aristomaque, l'une des femmes de Denys l'Ancien, souverain de Syracuse. Il avait l'intelligence la plus déliée, car Denys l'employait avec succès dans de difficiles ambassades; beaucoup d'habileté, car il avait su capter la confiance du prince le plus défiant qui fût au monde. Il était riche, grâce surtout à la générosité de son beau-frère qui lui avait permis de puiser sans gêne dans le trésor. A la mort de Denys, Dion pouvait, à l'aide de ses économies, équiper une flotte de cinquante trirèmes. Il avait l'air placide, l'extérieur austère, la mine grave, *verus incessu deus.* A le rencontrer aujourd'hui dans la rue, des modernes le prendraient pour le chef de la droite ou de la gauche parlementaire, si pas même pour le président de l'assemblée. Platon, il est vrai, qui était l'élève des grâces attiques et des muses d'Ionie, trouvait que cet air solennel était disgracieux et pédantesque; il aurait voulu Dion d'extérieur plus aimable, mais nous tous qui savons combien il est indispensable que l'homme

d'État porte, dans son extérieur surtout, l'empreinte du profond respect et de la haute admiration de soi-même, nous conviendrons que l'éternel architecte avait eu raison de modeler, dans cette attitude raide, l'homme élu par les décrets providentiels pour réaliser l'idée du philosophe, et que Platon avait tort de se plaindre. Ainsi Dion avait l'intelligence, l'expérience, la fortune et la figure propres au rôle qu'il était appelé à remplir. Il ne lui manquait plus que d'avoir de la philosophie. A cet effet, Dieu amena Platon en Sicile; c'est l'historien Plutarque qui le dit expressément. Pendant son séjour à Syracuse, Platon instruisit Dion de tous les merveilleux secrets que possède la philosophie pour rendre les humains heureux et sages. Et comme tout marchait suivant les desseins de la Providence, Dion, après le départ de Platon, vécut vingt années encore dans l'intimité de Denys l'Ancien, temps suffisant pour méditer les principes de la philosophie et les contrôler par l'expérience de la vie pratique.

Denys le Jeune succéda à Denys l'Ancien, son père. Dion était tout à la fois son oncle par alliance et son beau-frère; ils avaient épousé deux sœurs. Le nouveau souverain, beaucoup plus jeune que Dion, avait été jusqu'alors éloigné des affaires. Comme l'Émile de Rousseau, il s'était occupé de menuiserie; il était assez bon charron et tourneur en bois passable. Il savait boire mieux encore, ce qui n'est pas un grand mal dans un prince absolu. Car, tandis qu'il buvait, il ne s'inquiétait pas de ses sujets et ne les inquiétait pas. Le peuple de Syracuse qui trouvait ce gouvernement très doux, criait avec enthousiasme : « Le roi boit; vive le roi! » C'était, à tout propos, au palais, noces de Gamache. Un jour on se mit à table, et le royal festin dura trois mois pleins, c'est à dire quatre-vingt-dix jours et autant de nuits. Il arriva à la longue qu'à force de humer le pot, les yeux du roi se troublèrent. Il perdit quasi la vue. La myopie fut pour lors de mode, au point que les courtisans contrefaisaient les aveugles et que Denys était obligé de guider lui-même les convives vers leurs siéges. A peine voyaient-ils les plats et les

Google

coupes placés devant eux, ce qui était, à le bien prendre, d'un grand avantage pour le public, car les hauts fonctionnaires, ayant une sorte de bandeau sur les yeux, ne songeaient pas à scruter ce que faisait la bourgeoisie ou le peuple, à écrire des lois ou des circulaires, en un mot, à molester le public. Les grands vivaient en liesse au palais et les autres en paix chez eux.

Le philosophe Dion aurait raisonné comme nous, s'il n'avait été qu'un philosophe ordinaire. Il se serait rappelé l'histoire de la reine Lamia, que lui avait souvent contée sa nourrice, car le nom de la reine Lamia était, en ce temps-là, l'épouvantail des enfants, comme le sont maintenant les noms de MM. l'Ogre et Barbe-Bleue. Or, cette reine Lamia, qui régna en Afrique, était la meilleure femme du monde lorsqu'elle était ivre, et la plus cruelle lorsqu'elle était à jeun. Du reste, très-belle femme et mère très-tendre. Elle perdit tous ses enfants et devint jalouse des autres mères, ce qui la rendit méchante. Dans ses transports frénétiques, elle arrachait les enfants de la mamelle et les tuait net. Avait-elle bu, aussitôt c'était la douceur même; elle donnait à chacun licence de faire ce qu'il voulait, ne trouvait à redire à rien. Aussi le peuple croyait que la reine, dans ces bons moments, ôtait ses yeux de leur orbite pour les déposer dans sa corbeille à ouvrage.

L'exemple de la reine Lamia ne prévalut pas sur les principes philosophiques du sage Dion. D'ailleurs, il faut en convenir, c'était fort désagréable pour lui de ne pouvoir exposer la raison des choses, discourir des quatre grandes vertus et de leurs contraires, sans être étourdi du bruit des chants, des danses et des coupes qui circulaient à la ronde. De toute nécessité, il fallait dégoûter Denys de la purée septembrale pour lui inspirer le goût de s'abreuver aux sources intarissables et pures du nectar métaphysique. Il le flatta dans cette intention en l'engageant à former ses mœurs sur le modèle très-divin de l'Être qui fit sortir le monde du chaos, le seul modèle digne des rois. Avec cette docilité qu'ont en général les ivrognes, toujours prêts à donner leur assentiment à ce

qu'on leur propose, Denys ne trouva rien de mieux que de suivre les conseils de Dion, et songea sérieusement à plagier les vertus et la sagesse de l'Être suprême. Platon fut convié à ce merveilleux ouvrage. Il revint d'Athènes en Sicile, et fut, à son arrivée, l'objet des plus grands honneurs. Denys l'alla chercher au port, le fit monter sur son char, et tint lui-même les rênes comme un simple cocher. On alla aux temples pour faire des sacrifices pompeux et rendre aux dieux des actions de grâce. On purifia le palais; roses, lis et violettes qui jonchaient le sol, toute fleur fut balayée. En échange on sema dans les salons du sable, sur lequel les courtisans s'occupaient tout le jour à tracer des figures de géométrie. Le cabinet du prince ressemblait à celui où M. Jourdain écoutait son maître de philosophie. Si Denys en sortait, c'était pour faire montre, avec l'ardeur d'un néophyte, de ses nouveaux sentiments. Dans une cérémonie religieuse, il interrompit le héraut qui, suivant le rit consacré, prononçait des vœux pour la durée de la monarchie et le repos du monarque : Traître, ne cesseras-tu pas de faire des imprécations contre moi?

C'était un spectacle très intéressant pour Dion et Platon, mais qui n'amusait pas également les courtisans, obligés d'oublier les joyeuses chansons d'Anacréon pour apprendre des théorèmes et des axiomes, et mesurer des sinus et des cosinus, ce que plusieurs d'entre eux ne faisaient qu'en bâillant. Les gens d'action se demandaient comment cela finirait. Ceux qui se piquaient de connaître le cœur humain, doutaient qu'on pût heureusement accomplir une révolution dans les mœurs de la nation et du prince en faisant de la dialectique et des démonstrations mathématiques. Platon était depuis quatre mois en Sicile lorsque, comme on pouvait le prévoir, le philosophe Dion et le philosophe Denys se brouillèrent. L'histoire dit que les intrigues des courtisans furent cause de cette brouille. J'aime mieux la raison de Hobbes, Anglais et philosophe. Hobbes, comme philosophe, connaissait le naturel de ses collègues; comme Anglais, il était judicieux, quoique philosophe. Il prétendait que, de tous les hommes, ceux qui se déchirent le mieux entre eux, ce sont les philosophes

libéraux, et, de cette observation jointe à quelques autres, il concluait que l'homme est, de sa nature, un animal insociable. Si tel est en réalité le résultat de la philosophie, de rendre ses enfants hostiles les uns aux autres, on conçoit aisément qu'à mesure que Denys faisait des progrès en sagesse et se rapprochait de Dion, la haine croissait entre ces deux sages.

Denys négociait un traité avec les Carthaginois. Dion leur écrivit pour leur enjoindre de ne rien conclure sans lui, que la présence d'un homme de son importance et de sa vertu donnerait plus de poids, un caractère plus religieux aux conventions. La lettre tomba aux mains de Denys. Certes, dans tout pays libre, Dion eût été traduit devant les tribunaux, pour avoir correspondu avec l'ennemi et pour avoir voulu s'immiscer dans des fonctions de négociateur dont il n'était pas revêtu. En rapprochant ce fait de la conduite passée de Dion, de l'insistance qu'il avait mise, mais en vain, à entretenir Denys l'Ancien à ses derniers moments, sans doute pour arracher, au moins pouvait-on le supposer, quelques grandes concessions à la faiblesse d'un mourant, ses exhortations continuelles à Denys le Jeune pour l'engager à abdiquer, ce qui n'était que des appels réitérés et indirects à la révolte, Dion courait risque d'être déclaré coupable du crime de trahison. La conduite de Denys fut, en cette occasion, vraiment philosophique. Il mena Dion, par forme de promenade, sur le bord de la mer, et, lorsqu'ils furent seuls, Denys présenta à Dion sa lettre, puis, lui montrant un vaisseau prêt à mettre à la voile, il l'invita, pour leur commun repos, à partir sur le champ. Il lui donna de l'argent pour le voyage, et bientôt après, il équipa deux navires, fit embarquer toutes les richesses mobilières de Dion, et permit à ceux de ses amis qui en avaient le désir, de l'aller rejoindre.

Mon Dieu ! qu'il y a de profit à être homme grave et à appartenir à une coterie d'hommes graves ! Si Dion n'avait pas eu ce double bonheur, s'il n'avait pas eu cette admirable raideur que Platon lui a reprochée comme un défaut, s'il n'avait pas fait partie d'une secte parfumée de belles sentences, les

historiens qui, d'un commun accord, le comblent de louanges, l'auraient jugé un peu différemment. Ils l'auraient taxé de niaiserie pour avoir écrit une lettre compromettante à Carthage dont la mauvaise foi était proverbiale; ils l'auraient appelé vaniteux pour avoir sacrifié une position belle et tranquille au désir d'apposer son nom au bas d'un traité; ils l'auraient peut-être même représenté comme un intrigant au lit de mort de Denys l'Ancien. Mais Dion est un philosophe refrogné, cela suffit; il ne sera coupable ni d'intrigue, ni de gaucherie, ni de gloriole. On pourrait, par les événements qui vont suivre, le soupçonner d'aimer l'argent plus qu'un philosophe ne le doit et d'avoir troublé sa patrie pour se venger des plaies faites à son avarice; mais, par le même motif, nous apprendrons à louer ce qu'en tout autre personnage nous aurions condamné.

Dion, en débarquant sur le continent, renvoya à Denys l'argent qu'il avait reçu de lui pour frais de voyage, parce que, comme il le dit, la somme était petite, et joignit à cet envoi une lettre pleine d'indignation et de citations empruntées à des tragédies. Platon qui était resté en Sicile, n'eut à se plaindre que des égards trop empressés de Denys, et se montra longtemps reconnaissant des soins que la femme du tyran lui avait prodigués. Une guerre étant survenue, Denys permit à Platon de retourner à Athènes. La guerre finie, Denys redemanda Platon qui, d'Athènes, lui avait adressé des compliments très flatteurs. Il lui avait écrit en parlant des autres philosophes qui demeuraient en Sicile : « Aucun d'eux ne peut vous être comparé ni pour la force du génie, ni pour le talent de discuter.» Platon entreprit son troisième voyage de Sicile, avec l'intention de servir les intérêts de Dion. Ce n'est pas que l'exilé fût dans une position gênée. Il faisait, avec les richesses que Denys lui avait laissées parvenir, fort belle figure et grand train de vie en Grèce. Restaient toutefois les terres et maisons de Dion. Denys offrit à Platon de faire deux parts égales de ces biens : l'une que conserverait le fils de Dion, l'autre dont le produit serait versé en dépôt à la personne que Platon désignerait et qui ne

pourrait remettre à Dion que les intérêts. Platon quitta la Sicile, sans conclure aucun arrangement. Alors Dion se résout à attaquer Syracuse. Si le dessein fut héroïque, le mobile fut l'intérêt blessé. Platon l'a avoué dans un mémoire adressé après la mort de Dion à leurs amis communs. En exposant ce qui amena l'expédition de Sicile et ses suites, Platon dit : Ces malheurs ne seraient pas arrivés si Denys avait rendu à Dion sa fortune.

L'expédition de Dion a paru merveilleuse; attaquer, avec huit cents hommes, un empire qui avait cent mille hommes d'infanterie, dix mille chevaux, cinq cents navires, eût été d'une témérité excessive, si Dion n'avait préparé les voies. Speusippe, neveu de Platon, et les autres philosophes qui étaient restés après Speusippe à Syracuse, étaient des agents qui, bien qu'enrichis par les libéralités de Denys, préparaient un soulèvement en faveur de Dion et l'avertissaient des circonstances favorables. C'est dans un de ces moments, Denys étant en Italie, que Dion aborde en Sicile et prend Syracuse, moins la citadelle.

Ici commencent les quatre dernières années de Dion, les plus curieuses de sa vie. Le voilà en position de justifier la maxime de Platon. A la tête du gouvernement se trouve donc un philosophe. Le peuple qui lui a donné tout pouvoir va-t-il être heureux? Comment va-t-il administrer, cet homme méditatif qui a tant disserté avec Platon, sur les lois, la royauté et la république ? D'abord il demande vingt collègues, et partage ainsi l'autorité absolue qu'on lui offrait et qui devait rester dans les mains d'un seul, au moins tant que les ennemis tiendraient la citadelle. Son second acte est de renvoyer à l'assemblée du peuple les dépêches de Denys, au lieu de négocier seul ou en secret avec son conseil. Une des lettres de Denys rappelait que Dion avait jadis affermi la tyrannie. C'était malheureusement vrai. Les services que Dion avait rendus à Denys l'Ancien étaient réels. En couvrant de sa politesse les actes d'énergie sauvage de son maître, il avait beaucoup fait pour la forme de gouvernement qu'il renversait depuis. Ce souvenir, adroitement

réveillé, ébranla la confiance que le peuple avait eue, à la première heure, en son libérateur. De nouvelles complications surgissaient, qu'il aurait dû prévoir, prévenir, et qui allaient l'écraser.

Héraclide avait été, comme Dion, banni de Sicile. Ils avaient dans leur exil conspiré ensemble contre le tyran et préparé l'armée et les moyens d'invasion. Mais au moment de partir, une rupture survint : on n'en sait pas la cause. Ce qu'on sait, c'est que toute la philosophie de Dion ne put l'empêcher. Si Héraclide et Dion avaient été deux bandits, ils auraient fait le coup d'abord et se seraient disputés ensuite. Comme l'un des deux était un sage, ils commencèrent par se chamailler. Dion arriva le premier en Sicile. Héraclide le suivit avec une escadre et des forces plus considérables. Le peuple, dans l'accès de sa joie et de sa reconnaissance, élit Héraclide amiral. Dion gourmande le peuple, rappelle que lui seul est général et fait casser l'élection d'Héraclide. Aussitôt après, Dion fait assembler de nouveau le peuple et réélire Héraclide. On se demande quel est cet étrange pédagogue qui, presque au même instant, veut les contraires. On glose sur son inconséquence, on soupçonne de la faiblesse sous cet extérieur altier. Vingt-cinq nouveaux magistrats sont élus, et Dion avec ses mercenaires chassé de la ville.

Bientôt le danger où se trouve Syracuse, dont plusieurs quartiers sont envahis par les troupes du roi, fait rappeler Dion. On lui restitue son commandement; il fait aussitôt rétablir, dans les fonctions d'amiral, Héraclide qui était tombé entre ses mains et donne, pour la seconde fois, un chef à la démocratie qu'il détestait. Il se rend maître ensuite, par capitulation, de la citadelle, où se trouvaient sa femme et son fils.

On aurait de la peine à déterminer le caractère du philosophe Dion si on ne pouvait le juger dans sa conduite de père. Il était séparé depuis longtemps de son fils qui, resté à Syracuse, sous l'indulgente tutelle de sa mère et de sa tante, femme de Denys, dans la licence de la cour, se corrompit

aisément. On accusa Denys d'avoir, par méchanceté, perverti cet enfant. Dion songea à le faire rentrer dans la bonne voie à l'aide de la férule. Il lui donna des espèces de geôliers qui le gardaient à vue. La mélancolie gagna bientôt le malheureux jeune homme. Un jour qu'il était moins surveillé que de coutume, il se précipita du haut de la maison paternelle et se tua dans la chute. Le sage Dion, incapable de corriger son propre fils, s'ingéniait néanmoins à rappeler tout un peuple frivole aux règles de la philosophie et de la morale.

Il rédigeait, dans cette intention, une constitution pour Syracuse, imitation de celles qui régissaient Sparte et la Crète, lorsqu'il songea tout à coup que ce même Héraclide à qui, à deux reprises, il avait laissé prendre une grande autorité, contrarierait ses plans. Il permit à des assassins de le débarrasser de son adversaire politique. La philosophie ne lui avait pas fourni d'arme plus sûre, dans son projet d'inaugurer le règne de la vertu, que le poignard d'un sicaire.

Tuer, passe ; mais pleurer sur sa victime, c'est plus fort. Le jour des funérailles d'Héraclide, Dion suivit le corps, harangua le peuple, déplora le malheur qui était arrivé et se justifia par la nécessité. Pouvait-il espérer que le peuple qui lui pardonnerait si facilement son crime, pourrait, facilement aussi, être ramené à la vertu ?

Sa justification du reste ne rassura personne, et sa conduite sema davantage l'effroi et la colère chez ses adversaires. Il partagea entre ses soldats les biens des partisans d'Héraclide. Ce n'était que l'exécution d'une promesse antérieure. Avant de s'embarquer pour la Sicile, la nécessité avait obligé Dion à promettre à ses mercenaires des terres, des places, des commandements, c'est à dire de traiter, à leur profit, sa patrie en pays conquis.

Meurtrier involontaire de son fils, assassin de son rival, apologiste du crime, spoliateur du bien d'autrui, il lui était encore réservé de se montrer, dans sa maison, accessible aux terreurs superstitieuses et d'organiser, dans la cité, un système d'espionnage infâme, dont il devait du reste être la

première victime. Il faut que le philosophe hautain tremble, qu'il ait peur de ses concitoyens et de vains fantômes. Il faut que sa lâcheté éclate dans tout son ridicule comme dans toute son horreur. A l'heure du crépuscule du soir, à cette heure où le berger sicilien ramène son troupeau en chantant ces chants bucoliques que Théocrite copia et qu'un demi-dieu, Daphnis, aimé des nymphes et des filles de rois, pleuré des déesses, inventa jadis; à cette heure où la brise de la mer rafraîchit la pensée, où Pallas, Diane et la fille de Cérès, toutes trois vierges et immortelles, venaient autrefois, assises dans les vallons de l'Etna, tisser une tunique de fleurs pour le père des dieux et des hommes; où Galathée, la blonde, courait sur le rivage, lutinant Polyphème, le jeune Cyclope affolé; où les prairies d'Enna inondent l'atmosphère de l'île de leurs doux aromes et, enivrant l'esprit, écartent ces images de mort, de démons, de peines infernales caressées par les nations maudites du Nord; à cette heure, le philosophe Dion songeait à ses ennemis, au moyen de les connaître, de les abattre, et son regard ému, errant dans les recoins obscurs du portique qui entourait sa demeure, cherchait avec anxiété si aucun assassin ne s'y tenait caché. Il n'y vit nulle âme vivante, sinon une femme d'aspect et de stature surnaturelles, horrible comme l'une des Euménides d'Eschyle. Elle tenait un balai et semblait nettoyer cette maison souillée par la présence du misérable insensé qui avait voulu régir sa patrie, gouverner les hommes et leur apprendre la vertu. Il appela au secours, il fit chercher ses amis, et, comme un enfant qui a l'imagination frappée de visions nocturnes et n'ose s'endormir dans les ténèbres, si sa nourrice ne le veille, le sage Dion supplia ses amis de ne pas l'abandonner, de l'accompagner à sa chambre à coucher et de faire autour de son lit la garde contre le spectre.

Pauvre sage, vraie image du sage philosophique, il croyait voir ce qui n'existait pas, et n'apercevait pas le danger présent, l'ennemi vivant, veillant, menaçant. Le chef de la police secrète était Callippe, un bel esprit d'Athènes, homme

religieux dont Dion avait fait la connaissance aux mystères, d'ailleurs plein de courage. Dion lui avait donné l'emploi d'agent provocateur. Il avait chargé Callippe de parler mal de lui, afin de faire jaser les suspects. C'était lui fournir le moyen de comploter, sans danger, contre Dion. Il ne s'en fit faute. Durant les thesmophories, tandis que le peuple célébrait les fêtes de Cérès et de Proserpine, les deux grandes divinités de la Sicile, Dion, retiré dans son intérieur domestique, avait rassemblé plusieurs amis pour discuter avec eux sans doute du souverain bien, du juste et de l'injuste, lorsque la porte du cabinet s'ouvrit, donna passage à des hommes étrangers et se referma sur eux. Ces gens, on ne sait pourquoi. étaient sans armes, quoique ce fussent des meurtriers. Ils voulaient tuer Dion, non comme on tue un ennemi, d'un coup d'épée, mais comme quelqu'un atteint de la rage, en l'étouffant. Les philosophes ne bougèrent pas pour défendre leur ami et leur maître; ils ne troublèrent pas les assassins qui, après de longs efforts, ne venant cependant pas à bout de leur besogne, crièrent à leurs complices du dehors de leur jeter un poignard. Ceux-ci n'en avaient pas sous la main. Il fallut attendre. Les philosophes étaient tranquilles dans leur morne stupeur, les assassins se reposaient, reprenant des forces en attendant le poignard désiré. Enfin, on le passa par une fenêtre et Dion fut expédié.

Il avait cinquante-cinq ans. Tous les actes de sa vie publique avaient été faits dans la maturité de l'âge. On ne pouvait rejeter ses illusions sur l'enthousiasme de la jeunesse. L'ancien diplomate de Denys Ier ne s'était montré fin ou habile ni dans les circonstances qui amenèrent son exil, ni dans celles qui amenèrent sa mort. Pour donner de l'intérêt au personnage de Dion, car nulle mémoire n'a été plus flattée que la sienne, on a voulu qu'il fût un époux malheureux. Beaucoup d'hommes le sont. Mais faut-il mettre Dion dans la classe des maris à plaindre ou des maris ridicules? Plutarque insinue que l'injure faite à la femme de Dion, lorsque Denys la maria à un autre homme, détermina Dion à envahir la Sicile. Méfions-nous de Plutarque. Il vivait sous

les empereurs philosophes, les Antonins. C'était les flatter adroitement que de prêter à un philosophe les qualités d'un homme d'État et celles d'un père de famille. Il y a tel passage de cet ouvrage où la fausseté historique est palpable; la conversation, par exemple, qui précéda la rupture entre Denys l'Ancien et Platon. Le langage de Platon là n'est pas le langage athénien; c'est le fiel d'un énergumène. On devine à quelle date cet entretien a été composé. Les temps étaient proches où quelque moine bourru, crasseux et sot allait gourmander les honnêtes gens; déjà les rues fourmillaient de ces bandes de cyniques et de stoïciens qui devaient bientôt prendre le nom de Galiléens. Les savants modernes qui ont été agréablement surpris de trouver, dans la biographie de Dion, un style, une aménité et parfois des idées de Sorboniste, ont déclaré cette vie la plus belle de Plutarque; éblouis d'admiration, ils ont cru tout ce qui s'y trouve. Méfions-nous de Plutarque louant Dion. Sur ce sujet, Cornélius Népos, petit freluquet de la littérature classique, est ici, contrairement à ses habitudes, historien plus vrai que l'autre.

Revenons au ménage de Dion. Les philosophes font profession d'être détachés des biens de ce monde, et la première chose dont ils se détachent d'ordinaire, c'est de leur femme, à moins qu'elle ne soit détestable; alors ils y tiennent, comme Socrate et l'empereur Marc Aurèle. Dion paraît professer à l'égard de sa femme, un détachement trop complet pour avoir, à son intention, couru les périls d'une descente en Sicile. Lorsqu'il partit pour l'exil, sa femme ne le suivit pas. Elle ne le put, dira-t-on. Comment! Denys a laissé arriver à Dion des trésors à l'aide desquels il pourra révolutionner l'État, et il aurait retenu sa femme? Dion exilé d'ailleurs redemande avec instance ses autres biens. Je ne me rappelle pas qu'il ait demandé sa femme ou son fils. La preuve enfin qu'il ne paraissait guère tenir à eux, c'est que, dans les propositions d'arrangements entre Denys et Dion, le premier engage Dion au divorce ou, ce qui revient au même, à consentir au mariage de sa femme avec Timocrate, ami de

Denys. La proposition paraissait si acceptable que Platon, lors de son troisième retour en Grèce, se chargea de la transmettre. Il est vrai qu'après la capitulation de la cidatelle syracusaine, et à la suite d'une scène sentimentale, Dion reprit sa femme et vécut en bonne intelligence avec elle, ce qui n'empêche qu'il ne fût un époux vulgaire, car les gens austères comme lui ont tous leurs sentiments à l'extérieur, et un mauvais père. Comparez ce réformateur à Denys l'Ancien. Il avait épousé deux femmes le même jour, et résolu le problème de vivre en très bonne intelligence avec toutes deux. Pourquoi ceux que l'histoire appelle des scélérats, montrent-ils des vertus, un cœur et un talent de bien vivre en famille que les honnêtes gens n'atteignent pas toujours?

On a dit de la vie de Dion, en faisant allusion au meurtre d'Héraclide, que ce fut une belle tragédie dont le dernier acte était manqué. Les métaphores sont des figures de langage à l'usage de ceux qui n'ont pas de jugement. Si la vie de Dion est une tragédie, nous dirons plutôt que cette tragédie fut dans toutes les règles. Son dernier acte est la conséquence du premier, un chef-d'œuvre classique. Dion, qui fut l'ami fidèle de Denys le Cruel et conspira contre Denys l'Efféminé, qui voulut bien partager le pouvoir dictatorial, mais qui acceptait avec complaisance les honneurs divins, comme il les reçut lorsqu'il entra victorieux dans Syracuse, pouvait, sans mentir à lui-même, faire disparaître par le poiguard l'homme qui discuterait l'infaillibilité de sa constitution, sa maîtresse pièce philosophique. Dion, né avec le tact des hommes et des affaires, comme le prouve sa conduite à la cour de Denys l'Ancien, s'amouracha de la sagesse, et de ce moment il ne fit que des folies, des maladresses, une révolution, des inconséquences, un crime. N'eût-il pas mieux fait de laisser Denys le Jeune boire son soûl? Le peuple aurait continué à vivre heureux et gai sous un prince toujours en gaîté, et si le peuple eût d'aventure renversé son prince, car les peuples ne savent pas longtemps être heureux, Dion eût eu tout le temps de se mettre alors à l'œuvre. Mais il voulut perfectionner le gouvernement et il le perdit; il vou-

Digitized by Google

lut se perfectionner et il se perdit, corps et âme. Combien de Dions de nos jours qui aspirent au ciel, se jettent dans la vie contemplative, tombent en police correctionnelle et vont mourir au bagne. Mieux que tous ces beaux saints ou grands réformateurs des choses humaines, j'aime les vieux concitoyens de Dion qui vivaient un millier d'années avant lui, ces antiques cyclopes et leur noble république. Nonobstant les calomnies des poëtes, il les faut admirer. Ces hommes des champs vivaient chacun chez soi, sans lois ni rois, sans souci de se prêcher mutuellement la morale; chacun était son maître. Polyphème, le plus calomnié de tous, engraissait tranquillement ses brebis. Modéré dans ses goûts, de sa grotte tapissée de lierre noir et de vignes aux doux fruits, cachée dans un bois de lauriers roses, il avait vue sur une petite île fertile et abondante en gibier. Jamais néanmoins, au témoignage d'Homère, il n'en avait convoité la possession, quoiqu'elle n'appartînt à personne. Les amours du Cyclope étaient paisibles. Si sa mie lui était sévère, si elle repoussait les petits oursons velus qu'il lui offrait ou tout autre menu gage de tendresse, il prenait sa lyre faite d'un vieux crâne de cerf dont les cornes soutenaient les cordes, et chantait tristement son martyre. Son chant à la vérité n'était pas beau, la gentille Écho, à ce long braiement, se bouchait les oreilles, mais tel qu'il était, il assoupissait les cuisantes douleurs du cœur. Ces fiers solitaires savaient goûter et apprécier les biens que le grand Pan et son épouse, dame Nature, leur avaient départis, et si quelque missionnaire, un étourneau quelconque, venait pour les civiliser, pour les engager à prendre parmi eux un chef ou à se réunir en assemblée délibérante, les Cyclopes, pour ne pas laisser adultérer leurs bonnes vieilles coutumes, pour obéir à une fâcheuse nécessité, brisaient la tête de l'étranger, comme ils le firent aux compagnons du sophiste Ulysse, répandaient sa cervelle sur le pavement, mettaient ses membres dans la chaudière et broyaient sous leurs fortes dents ses os à moelle, en faisant de profondes réflexions sur l'incurable maladie des hommes qui les pousse à s'endoctriner mutuelle-

ment, se sermonner, s'énerver et s'assoter de discours, sans trève ni merci. Les Cyclopes ne sont plus. Ces sages anthropophages ont disparu et nous nous éloignons chaque jour de leur institution. Le prophète Horace l'a dit :

Damnosa quid non imminuit dies?
Aetas parentum, pejor avis, tulit
Nos nequiores, mox daturos
Progeniem vitiosiorem.

Après la mort de Dion, les Syracusains ne revinrent pas à la vie patriarcale des Cyclopes, mais Denys revint à Syracuse, ce qui est bien différent. Platon qui se faisait vieux, continua à penser que les peuples seraient heureux lorsque les rois seraient philosophes ou que les métaphysiciens seraient couronnés. Mais comme Platon avait le cœur droit et bon, il gagna toujours quelque chose à ce qui s'était passé; il apprit à blâmer les révolutions qui coûtent des exils, des violences et du sang. Il ne savait pas assez cette vérité avant l'expédition de Dion. Rendons honneur au philosophe d'avoir tiré de ce qu'il avait vu, cet enseignement. Des philosophes platoniciens qui parurent dans le monde quelques siècles après la mort du maître, race dégénérée de l'Académie, race recrutée chez les barbares, n'en purent jamais autant apprendre. Ils eussent canonisé Dion, excommunié Denys et prêché l'extermination de tous ses partisans. Mais les élèves défigurent toujours la doctrine du maître. Ceux-ci la rendirent quelquefois baroque, quelquefois sanguinaire. Ne les blâmons pas; ils ont suivi la loi commune aux imitateurs et aux copistes.

Il fallait une autre main, plus forte que celle de Dion et un homme qui n'avait pas les scrupules de Platon vieux, pour abattre Denys et quelques autres tyranneaux qui se disputaient le pouvoir. Les Syracusains envoyèrent à Corinthe demander l'homme dont ils avaient besoin. Les Corinthiens étaient alors occupés à juger une singulière affaire. Timoléon avait tué son frère qui aspirait à la tyrannie. La moitié des juges trouvaient l'action abominable, l'autre moitié la trouvaient magnifique, héroïque, digne des plus grandes

louanges. Il est vrai que Timoléon avait un cœur tendre et très sensible, ce qui intéressait en sa faveur. « Il ne porta pas lui-même la main sur son frère, dit Cornélius Népos, il n'aurait pas eu la force de voir couler son sang, car, tandis qu'on le jugulait, il se mit en sentinelle, afin que personne ne portât secours à la victime. » Le tribunal hésitant, ne sachant comment sortir d'embarras, imagina, comme expédient, d'envoyer Timoléon en Sicile, pour y établir la liberté et la fraternité. Timoléon chassa les tyrans, rappela les bannis, donna droit de cité à toute famille qui voulut s'établir à Syracuse, fit la Sicile heureuse, et, comme il ne vécut pas longtemps, la gloire du succès lui demeura. Mais après sa mort, les troubles recommencèrent, la prospérité disparut, les lois furent sans force. Est-il donc si difficile de gouverner les hommes et de leur donner des institutions bonnes et durables ?

Mirabeau disait : « C'est un étrange composé de légèreté et de perversité que l'homme, qu'il faut cependant servir et qu'on voudrait aimer, l'homme qui calcule les astres, qui soumet les éléments, qui défie et combat toute la puissance de la nature, qui peut tout, excepté conduire lui et ses semblables; qui a tout trouvé, hors la liberté et la paix; qui a su donner l'autorité, qui a su l'endurer, et qui n'a su la diriger, ni la seconder; qui sait ramper et ne sait pas obéir; qui sait se révolter et ne sait pas se défendre; qui sait aimer et ne sait pas s'attacher. » Mirabeau, disant cela, dans son éloquent langage, faisait probablement sans s'en douter, la paraphrase des premières lignes de la Cyropédie. Hélas, disait Xénophon, les moutons obéissent au berger, les bœufs au bouvier et les hommes ne savent pas obéir. De ces plaintes au remède, il n'y a pas loin. Pourquoi, en effet, les troupeaux obéissent-ils? Parce que le berger les tond et les saigne. S'il cessait de les tondre et de les envoyer à la boucherie, ils se révolteraient sans doute. Les gouvernements qui ont laissé le plus de regrets sont, en général, ceux qui ont le mieux imité les bergers.

Si la Sicile vit naître les Cyclopes, ces grands représen-

tants de la liberté individuelle, elle vit naître aussi le modèle des princes dans Agathocles. Le spectacle des grands troupeaux qui encombraient l'île, de ces porte-houlettes qui les guidaient, apprit à ce grand homme les principes et les règles de la politique. Il a mérité l'admiration du grand Scipion et de son historien Polybe. Et Machiavel aussi l'a admiré, mais avec un sentiment d'épouvante. Il a été pour les politiques ce que Dion a été pour les mystagogues. La Providence semble avoir amené Agathocles au pouvoir quarante ans à peine après Dion, pour arrêter sur le parallèle de ces deux personnages la réflexion humaine.

Agathocles fit largement usage de la force. Mais « il en est de la force dans l'histoire des sociétés comme du corps dans l'histoire de l'homme », a dit le libéral M. Guizot, sans aucun sentiment chagrin. C'est donner une belle place à la force. Est-ce à tort? J'ai vu (et bien d'autres l'ont vu) dans une ménagerie, un vieux lion qui vivait dans l'intimité d'un vieux chien. Les deux vieillards sommeillaient en paix. Le chien reposait sur le vaste poitrail de son frère lion comme sur un mol édredon, et le lion, abaissant sa tête vers celle du chien, semblait déposer un baiser paternel, d'une ineffable tendresse, sur le front de son compagnon. Un sourire noble et fin, empreint de bienveillance, se dessinait sur le muffle de l'Africain. Tels devaient être Nisus et Euryale, Thésée et Pirithoüs, Oreste et Pylade, Achille et Patrocle, et encore deux ou trois paires d'amis véritables, car il n'y en a pas eu davantage depuis la création du monde. Qui avait produit cette aimable fraternité entre le premier président de la race féline et le grand chef de la race canine, entre les deux représentants de ces races éternellement ennemies? La force des chaînes, des barreaux de fer, la servitude. Voilà ce qu'Agathocles aurait compris admirablement.

Un pauvre exilé de Rhegium, nommé Carcinus, s'était marié aux Thermes, ville de Sicile en laquelle il s'était réfugié et pour lors soumise aux Carthaginois. Durant la grossesse de sa femme, il eut des songes effrayants. Anxieux sur l'événement qu'ils prédisaient, il pria des pélerins car-

thaginois qui se rendaient à Delphes, de consulter le dieu. L'oracle leur dit que l'enfant qui allait naître de Carcinus, serait cause de maux infinis pour Carthage et la Sicile. Carcinus exposa son fils. Des gardiens veillaient à ce qu'on ne pût lui porter secours. Quelques jours s'écoulèrent; le malheureux petit être, dans les tourments d'une longue agonie, ne pouvait mourir. Tandis que le zèle des gardiens se lassait, la mère veillait, rôdait, furetait, allant de ci de là, en secret, tout autour de l'endroit où était son fils. Une nuit, elle parvint à se glisser inaperçue auprès de lui, l'enleva et le porta chez son frère où, avant de le quitter, elle donna, par un pieux sentiment de tendresse filiale, le nom de son père Agathocles à son enfant sauvé. Sept ans plus tard, Carcinus, étant allé avec sa femme chez son beau-frère, qui l'avait invité pour un sacrifice religieux, vit, dans la maison de son hôte, une troupe d'enfants dont l'un, d'une beauté singulière, le frappa vivement. Alors la femme de Carcinus lui dit : Le nôtre aurait cet âge. Carcinus, entendant cette parole, pleura, et la mère, encouragée par les larmes de son mari, avoua que cet enfant si beau était le leur. Carcinus, heureux d'avoir retrouvé son fils, mais redoutant les soupçons et la colère des Carthaginois, alla à Syracuse. La pauvreté accompagna la famille de Carcinus dans son nouvel exil. L'enfant fut placé en apprentissage chez un potier. En ce temps-là Timoléon permit à tous les étrangers qui habitaient la ville, d'acquérir droit de bourgeoisie. Carcinus profita de cette faveur et mourut peu de temps après.

La veuve, dans son abandon, eut recours aux dieux. Elle consacra, dans un temple, l'image en pierre de son fils. Un essaim d'abeilles vint déposer son miel sur les cuisses de la statuette. Les dévots discutèrent beaucoup sur ce prodige, décidèrent que c'était un miracle et déclarèrent que l'enfant qui en était l'objet, devait, à la fleur de son âge, parvenir à une haute destinée. C'est ce qui arriva, et de la manière dont les dieux l'avaient assez clairement marqué. En effet, Damas, l'un des principaux nobles, se prit de belle amitié pour Agathocles. Ainsi le roi Nicomède aima depuis le jeune

César. Damas fournit abondamment Agathocles de tout ce qui est nécessaire à la vie, et le mit dans une honnête aisance. Plus tard, Damas, devenu général, éleva son protégé à un poste supérieur dans l'armée. Lorsque le général mourut de maladie, Agathocles qui aimait depuis longtemps la femme de Damas, non moins que Damas n'aimait Agathocles, n'eut pas de peine à la décider au mariage, et, comme le défunt avait laissé tous ses biens à son épouse bien-aimée, Agathocles devint, par cette union, l'un des citoyens les plus riches de Syracuse.

Les Syracusains envoyèrent des troupes aux Crotoniates assiégés par les Bruttiens. Le corps d'expédition était commandé par Sosistrate, et Agathocles en faisait partie. La jalousie du chef le priva de la récompense à laquelle lui donnaient droit ses belles actions. Excité par le ressentiment de cette injustice, il accusa le général d'aspirer à la tyrannie. Mais les Syracusains ne l'écoutèrent pas. Cependant, comme Agathocles l'avait prédit, Sosistrate et le parti aristocratique s'emparèrent du pouvoir. Agathocles demeura en Italie avec ses compagnons d'armes. Il tenta de se rendre maître de Crotone ; cette tentative échoua. Il se mit ensuite au service de Tarente, mais, devenu suspect, il dut quitter cette ville. Il se battit pour Rhegium contre les Syracusains. Enfin, Sosistrate, ayant perdu le pouvoir, Agathocles rentra à Syracuse et se distingua dans la guerre contre les bannis du parti de Sosistrate et les Carthaginois alliés.

Il avait rendu assez de services pour se créer des envieux. Acestor, stratége de Syracuse, l'envoya en course hors de la ville, mais Agathocles devina le motif réel de cette commission. Il fit vêtir de son armure celui de ses esclaves qui lui ressemblait le plus, et le suivit caché sous des guenilles. La nuit venue, la petite troupe d'Agathocles tomba dans une embuscade, comme il l'avait prévu, et l'esclave qui jouait son rôle fut tué. Il y aurait eu le plus grand danger pour lui à rentrer dans Syracuse, d'autant plus que Sosistrate avait repris l'autorité. Agathocles erra dans les campagnes, recruta une petite armée, battit alternativement Carthaginois

et Syracusains. Comme il faisait beaucoup de mal à ses concitoyens, ils se réconcilièrent avec lui, et lui donnèrent le titre de *gardien de la paix publique*, magistrature qui devait durer tant que dureraient les dissensions. Sous prétexte que des révolutionnaires se réunissaient à Erbita, il enrôla beaucoup de ses anciens compagnons qui tous lui étaient dévoués et tous aguerris. Ils étaient trois mille. Agathocles convoqua ensuite les principaux chefs de la faction oligarchique, pour les consulter, disait-il, sur une affaire d'importance. Ils arrivèrent à quarante à la conférence. Agathocles les fit d'abord arrêter, puis il se mit à pleurer devant ses soldats sur son malheureux sort. On ne cessait de tramer contre lui, on lui en voulait à cause de son amour pour le peuple. Voyant que l'armée pleurait en chœur avec lui, il ordonne aux trompettes de sonner une marche guerrière et conduit ses hommes au meurtre et au pillage. Il arriva alors à Syracuse ce qui arrive à toute ville prise d'assaut, lorsque, à la fureur de l'ennemi étranger, se joint la rage de la guerre civile. Les citoyens furent tués les uns dans leurs maisons, les autres dans la rue, les uns parce qu'ils étaient riches, les autres quoique pauvres. Les femmes des aristocrates furent violées, parce qu'elles étaient nobles, les femmes des démocrates, ce qui devait leur paraître plus doux, le furent par leurs amis politiques, parce qu'elles étaient jolies. On éventrait les unes avant de les violer, on violait les autres avant de les éventrer, suivant le goût et la fantaisie du vainqueur. Ces scènes, avec une foule de variantes, se passaient le jour; la nuit on fit pis encore, au dire des historiens. Au bout de quarante-huit heures, après avoir égorgé quatre mille personnes, mis en fuite six mille, Agathocles ordonna aux soldats de cesser leur besogne, et plus humain que Dion le philosophe qui poursuivait son parent, son ancien ami, le même Agathocles rendit la liberté à Dinocrate, l'un de ses principaux adversaires, parce qu'il avait été autrefois son ami.

Il assemble le peuple, et accuse, après leur mort, ses ennemis que l'urgence, la précipitation des événements

n'avait pas permis de mettre en accusation plus tôt. Il déclare que, grâce à cette grande opération de chirurgie politique, la nation est libre, que pour lui, il veut redevenir simple citoyen. Ensuite il arrache son costume militaire et revêt un habit bourgeois. Aussitôt la foule crie qu'il ne peut l'abandonner à elle-même. Agathocles, lassé de ces clameurs, annonce qu'il acceptera le gouvernement, mais à une condition : c'est qu'on ne lui donnera pas de collègue. Car, disait-il, s'ils font des fautes, j'en serai responsable; s'ils se conduisent mal à l'égard de la république, cet oubli de leur devoir fera saigner trop cruellement mon cœur. Le peuple, charmé de si beaux sentiments, le nomma chef unique de l'État.

Le but d'Agathocles était de chasser les Carthaginois de la Sicile, but noble et grand, car c'était l'indépendance de la patrie. Il les battit plusieurs fois, mais fut battu à son tour, perdit, dans une seule bataille, sept mille hommes, vit passer au pouvoir de l'ennemi toutes ses villes, et se trouva assiégé dans Syracuse et réduit à l'extrémité. Il conçoit alors le plus grand dessein que, dans une situation pareille, capitaine ait conçu jamais. Bloqué, prisonnier, affamé dans sa capitale, il projette de passer la mer, de tomber à l'improviste devant Carthage et de la prendre. L'important était de ne pas laisser de traîtres dans une ville qu'il quittait entourée d'ennemis. Il règle, à cet effet, les enrôlements de façon à amener avec lui un représentant au moins de chaque famille; c'étaient des otages. Il sait que les riches regrettent l'alliance de Carthage. Il les assemble, déplore les maux passés, gémit sur les maux à venir, déclare que, pour lui, habitué aux malheurs, il soutiendra le siége, ce qui n'empêche pas sa pensée de se reporter douloureusement sur ses concitoyens infortunés. Il conjure en conséquence ceux qui ne se sentent pas la force de supporter les chances fâcheuses de la guerre, de s'expatrier avec toutes leurs richesses, toutes bien entendu, car on ne sait que trop ce qu'elles deviendraient dans le sac de la ville. Après ce discours, tous les riches qui détestaient Agathocles, suivirent son conseil, mais les soldats apostés les tuèrent et confis-


Digitized by Google

quèrent leurs bagages. Du même coup, Agathocles se trouva riche et débarrassé de ses ennemis intérieurs. Le moyen était dur, mais ces riches étaient de mauvais patriotes, et Agathocles aurait pu dire ce que disait un grand capitaine : « On ne m'a jamais connu qu'une question, un but unique : Voulez-vous être bon Français avec moi ? et sur l'affirmative, j'ai poussé chacun dans un défilé de granit, sans issue à droite et à gauche, obligé de marcher vers l'autre extrémité, où je montrais de la main, l'honneur, la gloire, la splendeur de la nation. »

Nous ne raconterons pas le passage miraculeux d'Agathocles en Afrique, ni les détails de ses exploits, ni comment il prit toutes les villes, moins Carthage. Voyant qu'il n'en venait pas à bout, il propose à Ophellas, roi de Cyrène, de partager avec lui ses conquêtes. Il lui cédera toute l'Afrique, Agathocles devant se contenter de la Sicile débarrassée pour toujours du joug carthaginois. Ophellas vient avec plus de dix mille hommes, six cents chevaux, cent chars de guerre. Après deux mois de marche à travers le désert, il se réunit à Agathocles. Celui-ci reçut très bien ses alliés, examina très attentivement leur camp, envoya, pour leur ôter tout soupçon, son jeune fils, très joli garçon, à Ophellas qui passait pour aimer d'une affection singulière les enfants. Agathocles dit à son fils : Sois aimable et surtout sois sage avec ton hôte. Ophellas, ébloui par la beauté du jeune homme, fit tout ce qu'on peut imaginer pour lui être agréable, et tandis qu'il ne cherchait qu'à plaire, oubliant son armée, Agathocles se jette inopinément sur la partie du camp où était Ophellas, bat ceux qui veulent le défendre, le tue et reprend son fils. Après quoi il fait un beau discours aux soldats de Cyrène, leur explique qu'ils n'ont que le choix ou de périr dans le désert ou de se couvrir de gloire avec lui. Ils choisirent ce dernier parti.

Dans l'entre-temps, Dinocrate, celui-là même à qui Agathocles donna la vie, avait rassemblé vingt mille hommes et menaçait de révolutionner la Sicile. Agathocles retourna en Europe, laissant son fils Archagate à la tête

de son armée d'Afrique. En peu de jours, il avait vaincu ses ennemis, sur terre et sur mer. Il fit des sacrifices aux dieux, des banquets solennels. C'était dans la grandeur des repas qu'il plaçait la majesté extérieure du pouvoir, et, dans ces repas, il se montrait simple à tout venant. Il découvrait les pensées de chacun, dans les licences de l'orgie. Dîner et faire dîner, c'était sa police. Il était mime et railleur, il singeait les particuliers. Même à ses audiences, on riait comme au vaudeville ou au théâtre de la foire. Du reste, toujours sans escorte; ses gardes du corps, c'était le peuple tout entier. Bon homme d'Amphytrion, il racontait franchement à ses convives les misères de ses premières années. Voyez-vous cette coupe, leur disait-il, eh bien, je n'aurais pas voulu quitter mon premier métier avant d'en avoir pu faire d'aussi belles. Et sur cela, on remplissait de nouveau les coupes, on buvait à la santé de l'ouvrier-roi. Puis, il prenait la lyre, il jouait de la flûte, il dansait les molles danses de Tarente. Quand ses convives étaient bien gorgés de musique, de vins et de viandes, qu'ils avaient bien ri et s'étaient bien amusés, il faisait parfois, sur un signal, occire toute la société. Ainsi se terminait la fête, ainsi fit-il massacrer cinq cents Syracusains, avant de retourner en Afrique. Mais jamais on n'avait égorgé les gens plus agréablement.

Ainsi faisait-il dans ses fêtes, tuant par surprise, ce qui était la manière de tuer la plus humaine. Mais, formaliste dans les exécutions, lorsqu'il le pouvait, il poussait la condescendance jusqu'à demander à ceux qu'il allait tuer leur consentement, ce qu'il obtenait au moyen du suffrage universel bien appliqué; car que n'obtient-on pas avec cette institution? Les Léontins se conduisaient assez mal avec lui. Il pénétra habilement dans leur ville et convoqua tous les citoyens sur la place publique. Ils étaient dix mille. Lorsqu'ils furent tous réunis, il leur demanda un vote de confiance. Sur son invitation, le président de l'assemblée posa la question suivante : Que celui qui trouve bon ce que veut Agathocles, lève la main. — Tous levèrent la main, puis

il se tournèrent vers Agathocles, comme pour lui demander ce qu'il voulait. Fort du droit que venait de lui conférer l'unanimité des votes, il dit simplement : Vous tuer tous, — et à l'instant, sans qu'on fît déranger personne de place, tous furent tués.

C'était une belle armée que la sienne. Toutes les hordes barbares s'y mêlaient aux races civilisées : Samnites sauvages, Grecs, Étrusques, noirs Africains et blonds Gaulois. Mais durant son absence en Sicile, ses troupes d'Afrique avaient été défaites; il les trouva, à son retour, acculées près de la mer, dans des gorges de rochers. Les Carthaginois ne daignaient pas se donner la fatigue de les écraser. Ils voulaient que les soldats d'Agathocles périssent d'eux-mêmes, de besoin, d'inanition, comme si de telles hordes de fauves se laisseraient réduire à pareille extrémité. Elles grimpent sur les rochers, assaillent les Carthaginois, sont relancées dans leurs ravins et perdent trois mille hommes. A la nuit, les Carthaginois brûlent, en l'honneur des dieux, les plus beaux des captifs. Le vent se met à souffler pendant le sacrifice, communique le feu à la tente sacrée, à celles des généraux qui en étaient voisines et bientôt à tout le camp. Les Carthaginois sont brûlés vifs, comme leurs prisonniers. Ceux qui échappent, se montrent avec épouvante les uns aux autres un nuage blanc qui semble monter vers eux. Les cris qu'Agathocles envahit le camp et joint ses efforts aux ravages de l'incendie, portent au comble le désordre. Chacun se sauve. Les fuyards, se heurtant dans les ténèbres et se prenant mutuellement pour des ennemis, se massacrent les uns les autres ou se culbutent dans l'obscurité et roulent dans les précipices qui entourent le camp. Cinq mille sont tués ou brûlés. Ce qui avait causé cette panique durant l'embrasement du camp, c'était un corps de Libyens qui, couverts de leurs burnous blancs, passaient à l'ennemi. Ces Libyens, à la vue de l'incendie et du tumulte, revinrent sur leurs pas. Les sentinelles grecques les apercevant, s'imaginent à leur tour que ce sont les Carthaginois. Les flammes du camp qui donnaient au ciel dans l'éloignement un fond de pourpre et d'or, rendent plus

effrayant l'approche des Libyens. Les Grecs se sauvent. Les Libyens qui s'avancent toujours, se mêlent aux Grecs. Ceux-ci frappent et sont frappés. Quatre mille Grecs périrent.

Le lendemain fut un jour plein de tristesse et de découragement pour Agathocles. Il était cerné du côté de terre, abandonné de ses alliés, les Libyens, et trop faible pour forcer le passage, sans vaisseaux pour ramener ses troupes, sans vivres pour les faire subsister. Il se résout la nuit suivante à abandonner secrètement son armée, accompagné seulement de son plus jeune fils et laissant l'aîné Archagate dont il redoutait l'ambition et l'audace. Mais Archagate devine les desseins de son père, les dénonce aux soldats qui se jettent sur Agathocles au moment où il partait, et l'enchaînent. Cependant le spectacle de leur roi garrotté indigne une partie des troupes. On détache ses liens. Il s'esquive aussitôt, se jette dans une barque, fuit et arrive seul en Sicile.

Agathocles, revenu en Europe, manquait d'argent. Il entre avec quelques troupes dans la ville alliée d'Égeste et taxe les habitants riches pour une partie de leur fortune. Cette contribution cause beaucoup de rumeurs; Agathocles accuse les Égestains de conspirer contre lui. En conséquence, il conduit le menu peuple hors de la ville et le massacre. Ayant ainsi déblayé le terrain de tous ceux qui auraient pu gêner son action, il s'occupa de confesser les riches récalcitrants. Les uns étaient roués vifs, les autres lancés en l'air, comme traits ou javelots, au moyen de catapultes, les autres avaient le corps broyé par des osselets. Il fit quelque chose de mieux que le taureau de Phalaris. On sait combien cette machine était ingénieuse. Le patient qui était enfermé dans le taureau, à mesure que la machine s'échauffait, poussait des cris qui eussent été affreux, si l'artiste n'avait pris soin d'adapter dans les naseaux de l'animal, des flûtes douces. De la sorte, la voix du supplicié n'ayant d'autre issue que ces instruments, rendait une musique des plus agréables, qui allait à l'âme des auditeurs, sans causer aucune perturbation pénible aux sens. L'horrible disparaissait, les nerfs qui, violemment agités, sont la source de la sensibilité et de la commiséra-



tion, n'étaient pas blessés. Les bœufs qui pleurèrent la mort d'Adonis, ne devaient pas avoir des beuglements plus touchants. L'imitation plaît naturellement à l'homme. Comme l'a observé Aristote, un cadavre sur le sol fait tressaillir ; sur la toile, il réjouit. Mais comme il faut accommoder les supplices au dessein qu'on se propose, le taureau de Phalaris aurait manqué le but qu'Agathocles voulait atteindre. On devait s'y laisser renfermer sans trop de répugnance. Agathocles modifia l'instrument de supplice d'une façon très simple. C'était un lit dont les deux côtés étaient joints par des barres de fer mobiles. Sous le lit flambait un beau feu clair, et rien ne privait le public de la vue du patient qu'on y avait étendu et de ses contorsions, spectacle qui inspirait aux spectateurs le désir d'avouer franchement où étaient cachées leurs richesses. Ce lit était pour les hommes. Quant aux femmes, aux unes Agathocles coupait les seins ; aux autres, à celles qui étaient grosses, il plaçait sur le ventre des briques brûlantes, ce qui les faisait accoucher sur le champ. Par ce moyen, il découvrait les trésors ; mais ces moyens répandaient une terreur affreuse parmi les habitants. Quelques uns se brûlèrent avec leurs maisons, d'autres se pendirent, et toute la population périt. Toutefois Agathocles épargna les enfants et les jeunes filles pour les vendre aux Brutticns. Puis, sachant que les hommes jugent des choses sur les noms, et que le même acte, suivant l'épithète qu'il porte, est considéré comme barbare ou équitable, Agathocles, pour que la postérité ne calomniât pas son action, changea le nom d'Égeste en celui de *Dicepolis,* ce qui veut dire *ville de la justice.*

Il apprit alors que ses fils avaient été massacrés en Afrique par leurs soldats. Il envoya aussitôt à son frère Antander, qui gouvernait en son nom dans Syracuse, l'ordre de tuer tous les habitants qui avaient quelque parenté avec les soldats d'Afrique. Cet ordre fut exécuté ponctuellement. On mena à la mort les pères, les frères, les aïeuls s'il s'en trouvait, la vieillesse décrépite, les adolescents, les enfants naissants, toute femme, soit parente, soit fiancée, soit amie, soit

amante, toute personne dont la perte devait causer des regrets aux absents. L'exécution se fit sur le port, et la mer, par le sang dont elle fut teinte, prit sur uue large étendue cette belle couleur vin tant affectionnée par Homère.

Cependant Pamphile, général d'Agathocles, à la nouvelle de la mort des princes, enfants du roi, et des revers de l'armée d'Afrique, se rangea au parti de Dinocrate. Cette défection découragea Agathocles. Il offrit d'abdiquer, à condition qu'on lui laissât deux places fortes pour sa sécurité. Dinocrate, sans rejeter ces propositions, suscitait sans cesse des difficultés. Tantôt il exigeait qu'Agathocles quittât la Sicile, tantôt qu'il livrât ses enfants comme otages. Agathocles mit à profit ces retards. Il envoya des émissaires secrets aux exilés qui combattaient avec Dinocrate pour leur remontrer que c'était leur chef qui retardait leur retour. Enfin ayant réussi à faire des mécontents dans les rangs de son adversaire, il marcha avec cinq mille hommes d'infanterie et huit cents chevaux sur Dinocrate qui avait vingt-cinq mille fantassins et trois mille cavaliers. Ou se battit avec acharnement d'abord, mais bieutôt les mécoutents, au nombre de deux mille, vinrent grossir la petite armée d'Agathocles et lui donner une énergie nouvelle. L'armée de Dinocrate se débanda. Le vainqueur, au lieu de la poursuivre, proclama une amnistie générale pour tous ceux qui reviendraient à lui. Les vaincus accoururent en foule, remirent leurs armes, et enveloppés aussitôt par les forces d'Agathocles, ils furent percés de traits. Sept mille hommes moururent, d'après Timée, quatre mille, d'après d'autres auteurs. Agathocles fit un accueil cordial aux autres débris de l'armée ennemie, nomma Dinocrate général, lui confia des affaires importantes, et vécut depuis avec lui dans une douce et tendre intimité.

Agathocles ne marchandait pas le sang humain. Il le répandait avec libéralité, on peut même dire, sans faire tort à sa mémoire, avec profusion. Néanmoins que d'efforts ne fait-il pas pour se concilier un ami! Ce Dinocrate, qu'Agathocles, s'emparant du pouvoir, épargna en souvenir d'une ancienne amitié, ce Dinocrate avait depuis levé une

armée contre lui, fait échouer son expédition d'Afrique, causé la mort de ses enfants. Et malgré les maux que Dinocrate lui avait faits, malgré la facilité d'Agathocles lui-même à faire mourir ses ennemis, par un magnifique effort de longanimité, Agathocles l'oblige à devenir son ami fidèle, tandis que Dion le philosophe assassine Héraclide, parce qu'il est l'adversaire de ses doctrines politiques. Dion a des collègues en philosophie, mais dans toute la Sicile, sa patrie, il n'a pas un ami. Dans notre siècle philosophe et libéral, il y a plus de Dions qu'on ne pense. Ils ont leurs amis politiques, ils n'ont pas un intime. Ils ne savent s'attacher personne. Ils savent haïr et ne savent pas aimer. Jamais ils n'oublieront un acte d'opposition à leurs opinions. Leur petite vanité en conserve des blessures toujours saignantes. Paradoxe, si l'on veut, mais nous sommes tentés de préférer à Dion le philosophe, Agathocles le boucher, au pédant glacial et sans âme, le terrible roi de Syracuse qui a conservé, au milieu de sa férocité, une fibre de tendresse. Il traita les masses, comme elles demandent à être traitées. Il les tondit et les saigna largement. N'ont-elles pas de tout temps des autels pour leurs bourreaux. Mais celui-ci, après avoir convenablement morigéné le troupeau humain, après s'être établi solidement sur le trône, « fut, dit Polybe, le plus doux et le plus clément des rois ».

LES

VOYAGES & MARIAGES DE THÉSÉE

PRINCE D'ATHÈNES

S'il n'était malséant de blasonner les mœurs et les usages de son temps, nous ne saurions taire que celui où nous vivons mérite répréhension en plusieurs choses. Non la moindre, à notre avis, est l'oubli où il a laissé tomber les personnages pleins de prud'homie que les Grecs appelaient héros. Leurs prouesses aventureuses sont contes de vieilles, au dire de certaines gens doctes. Quelle vergogne de dépriser de la sorte les récits de poëtes vénérables qui, vivant en l'époque trois fois heureuse où l'on ne connaissait ni écritoire, ni papier, ni aucun engin pour communiquer les imaginations de quelques fous à d'autres, ne déposaient en la mémoire de leurs auditeurs que choses saintes, indispensables à savoir, sincèrement vraies et utiles pour l'avancement de chacun en la droite voie de vertu et de sagesse! Aussi, plutôt pour notre édification propre que pour le plaisir d'autrui, avons résolu de coucher par écrit les hauts faits de l'un de ces preux chevaliers, et avons choisi de préférence le prince Thésée, dont la naissance ne fut pas moins singulière que les actions.

Il y avait jadis à Athènes un bon vieux roi nommé Aegeus, lequel, encore qu'il s'y employât bien et allègrement, ne pouvait avoir d'enfants; de quoi il se désolait fort,

Digitized by Google

pensant ne voir jamais quelque beau sien fils danser sur ses genoux. Il avait inutilement cherché remède à son infortune en prenant femmes légitimes et femmes qui ne l'étaient pas. D'abord il avait épousé la fille du seigneur Oplès, puis celle du sire Dent-d'Airain ou, comme disait le grec, de Chalcodon. Mais se doutant que le mariage, outre les désagréments bien et dûment connus de ceux qui l'ont pratiqué tant au temps passé qu'au temps présent, n'avait pas l'avantage qu'il en attendait, il bailla en don, pour en user et jouir en toute propriété, ses épouses à deux de ses amis qu'il voulait avantager. Pour lors, ayant fait maison nette, il s'éprit de tant de demoiselles ou veuves que le grave historien Athénée le place, en son Catalogue des hommes galants, le premier après Hercule; ce qui est le rang le plus honorable dans l'ordre de Vénus la belle.

Cependant Aegeus, bien qu'il eût bon vouloir, ne réussissait à rien, ni avec celle-ci, ni avec celle-là, ni avec aucune autre, soit maléfice, soit expresse volonté et secret dessein des dieux; car il est d'un homme sage et prudent de rapporter toutes choses à la providence, comme à la dispensatrice des biens et des maux de ce bas monde. Ce que pensant, Aegeus se résolut à demander recette efficace à l'oracle de Delphes. Mais comme la prophétesse lui fit quelque obscure réponse, car il ne convenait point à une jeune nonnain de traiter catégoriquement matière si abstruse, il alla porter les paroles de la religieuse à Pitheus, philosophe subtil qui régnait à Trézène et avec lequel il avait fort grande et privée familiarité.

Lorsque Pitheus vit entrer le roi d'Athènes en son verger, il accourut l'embrasser en pleurant de joie, et comme on était en la belle saison de l'année, il le conduisit sous une espèce de tonnelle que formaient des arbres divers : vignes appuyées aux ormeaux, pommiers dont les branches, chargées de fruit, ployaient jusqu'à terre et faisaient, sous leur voûte, un agréable abri, à l'heure du jour où les cigales emplissent l'air de leurs chansons.

Etendus sur l'herbe en ce lieu, chacun ayant devant soi

une amphore ou broc de vin vieux, ils tinrent propos assez longtemps en manière de coq-à-l'âne, comme vieux amis qui, après longue absence, ont choses à foison à se dire, le tout entremêlé d'exclamations pour le plaisir qu'ils avaient à se revoir. Enfin, après beaucoup de discours à bâtons rompus, Aegeus raconta tout d'une suite l'affaire pour laquelle il était venu à Trézène, et répéta très exactement l'oracle Delphique dont la teneur était telle :

Ἀσκοῦ τὸν προὔχοντα πόδ', ὦ μέγα φέρτατε λαῶν,
Μὴ λύσῃς, πρὶν δῆμον Ἀθηνῶν εἰσαφικέσθαι.

Ce que nous n'aurons garde d'expliquer, crainte de blesser le lecteur, car même un vieil homme de cour, de robe, d'épée ou de négoce en ce siècle-ci, loué soit-il, est plus chaste que ne l'était une gente et honnête fillette au temps jadis, mais de langage seulement.

Aethra, la fille de Pitheus, qui tenait de nature une certaine pente à la curiosité, et de son père le goût de s'instruire, s'était coulée tout doucement derrière la tonnelle et avait prêté une oreille fort attentive au récit d'Aegeus et aux paroles de l'oracle. Jeunesse est mère de présomption, et présomption est mère de sottise. Aethra crut comprendre incontinent que les termes de la prêtresse signifiaient simplement qu'Aegeus ne serait pas délivré de ses maléfices avant son retour à Athènes, et que jusque-là il y avait peu ou point de danger pour l'honneur d'une fille de bonne maison en la compagnie du bon homme.

Le seigneur roi de Trézène, qui n'avait pas l'esprit aussi décisif que sa fille, dit à son hôte : Beau cousin, ce n'est pas trop de la nuit pour méditer les paroles d'un dieu. Entre temps prions Diane de verser dans votre entendement et dans le mien, durant sa course nocturne, claire et concordante interprétation de ce que Apollon son frère vous conseille et ordonne. Sur cela, Pitheus appela sa fille Aethra, belle comme une immortelle, et lui dit de conduire l'étranger à la chambre qu'elle avait préparée pour lui.

Aegeus avait un peu de chaleur au cerveau, causée moins par le vin dont il s'était lavé le gosier que par l'émotion qu'il avait ressentie en revoyant son vieil ami et fidèle allié. Il dit à Aethra en chemin mille douces choses qu'elle méritait assurément, et comme il avait beaucoup d'usage du monde, pour avoir fréquenté bon nombre de hautes dames et belles princesses, il assaisonnait toutes ses paroles d'une grâce particulière. Aethra l'écoutait et ne songeait pas à se retirer. Le jour commençait à paraître lorsqu'elle commença à se repentir d'être demeurée si longtemps. Elle versa quelques pleurs. Aegeus la voulant consoler, lui fit don de son épée et des houseaux qui le chaussaient. Puis il lui dit : Si, comme j'ose l'espérer et comme vous le redoutez, ma belle damoiselle, il naît de vous dans l'année un beau fils, vous me l'enverrez, quand il sera grandelet, à Athènes. Ces présents que je vous laisse, seront pour lui marques de reconnaissance. Mais comme sont, par le monde, larrons de toutes qualités à foison, qui ambitionnent reliques d'un bon chevalier tel que moi, j'ai en l'esprit de les cacher à tout cupide regard jusqu'à ce que notre fils puisse s'en orner. — Aegeus, à cet effet, souleva un gros rocher, déposa dessous, en un petit creux qui se trouvait là par aventure, ses souliers et son épée, ensuite s'en vint trouver Pitheus, afin d'avoir réponse et solution au cas qu'il lui avait soumis la veille. Pitheus, tenant en main son sceptre d'or, expliqua l'ordre de la sybille ainsi :

Œuvre de Vénus ne feras
Qu'en ton royaume seulement.
D'ici là fol point ne seras
De corps ni de consentement.
Mais sache qu'onc n'engendreras,
Si tu ne suis mon mandement.

A mesure que ces paroles tombaient de la bouche du divin interprète, Aethra souriait en rougissant, Aegeus tremblait en blémissant, et Pitheus, l'œil inspiré et la face vers le ciel, ne s'apercevait pas des impressions diverses que produisait

son poëme sacré. — Dieux et déesses de l'Olympe! miséricorde ! s'écria Aegeus, au comble de la terreur ; et, n'en pouvant dire davantage, il prit congé de ses hôtes avec une brusquerie qui ne laissa pas d'étouner le bon roi de Trézène.

Aegeus s'imaginait qu'après avoir violé l'ordre du ciel, sans avoir eu toutefois l'intention de pécher, les dieux ne lui octroieraient jamais le bien qu'il désirait plus ardemment que la vie. Mais il ne faut pas si aisément entrer en défiance de la bonté et de l'indulgence des immortels. Peu après son départ, Aethra connut que les craintes qu'elle avait feintes, n'avaient que trop de fondement. Elle confia ses soucis à son père qui l'exhorta à ne s'inquiéter de rien, qu'il mettrait ordre à tout, sans que la bonne réputation de leur maison en souffrît. En effet, il fit divulguer par la ville que la princesse Aethra avait eu l'honneur de plaire au grand et puissant dieu Poseidon-Ennosigaios-Gaiouchos, qui est Neptune, patron de la ville de Trézène et souverain de l'Océan. Comme cette histoire était très vraisemblable, tout le monde le crut et chacun félicita Aethra sur sou bonheur. On se rappelait que naguère pareille fortune était arrivée à la belle Tyro, fille de Salmonée et à plusieurs belles, honnêtes et vertueuses femmes.

Son fils, qu'elle nomma Thésée, fut élevé avec autant de sollicitude que s'il avait été réellement issu de semence divine. Pitheus lui donna un précepteur fort habile homme, appelé Connidas, à qui dans la suite les Athéniens sacrifièrent chaque année un bélier, en reconnaissance de ce qu'il avait très sagement endoctriné leur prince Thésée : honneur qui témoigne qu'en ce temps-là les bons pédagogues étaient rares ; encore le sont-ils en ce temps-ci, bien que nous en ayons de diverses sortes, de laïques et d'ecclésiastiques.

Connidas enflamma si bien d'amour le jouvenceau pour les prouesses héroïques, que Thésée ne pouvait concevoir comment les pauvres porteurs de rogatous préféraient leur misérable genre de vie et une mort obscure à la profession d'hommes vaillants, et qu'il ne pouvait endurer, sans douleur cuisante, le récit des beaux faits d'armes, craignant que

les héros qui pour lors florissaient ne lui laissassent plus rien à entreprendre. Aethra le voyant en si bonne disposition et en âge d'adolescence, lui découvrit le secret de sa naissance, et lui dit qu'il n'avait qu'à se pourvoir des enseignes et marques de reconnaissance déposées par Aegeus sous la grosse pierre, vers laquelle alla droit Thésée, la souleva comme si c'eût été nid d'oisillons, tira les précieuses reliques, chaussa les souliers qui étaient à son pied, ceignit l'épée qui était à sa taille. Rentré en l'hôtel, il tint conseil avec sa mère et son aïeul de la route qu'il prendrait pour se rendre à Athènes. Pitheus avait fait équiper une belle galère. Mais Thésée refusa court d'en faire usage, quoique sa mère et son grand-père l'en priassent par pressantes instances, lui disant que le trajet de terre était parsemé de périls, qu'à chaque pas étaient embûches de brigands, taupinières d'assassins, et qu'il serait surpris de male aventure. Outre les bandouliers errants, ajoutait Pitheus, il y a cavernes sombres où habitent des démons de rochers, frères des Dactyles de l'Ida, des Telchines rhodiens, des Corybantes crétois, lutins et gnomes boiteux et difformes comme Vulcain, leur père et patron. Leur passe-temps est de forger des parures pour les femmes. Malheur à celle qui reçoit pareil don! Les calamités pleuvent dans sa maison; parfois son cerveau se détraque. Les plus grandes déesses mêmes ne sont pas à l'abri de ces méchants tours. Junon avait reçu un trône d'or de Vulcain. Lorsqu'elle s'y assit, elle demeura clouée sur son siége. Comme elle supposait qu'en ce moment-là son noble époux était allé courtiser quelque beauté mortelle et qu'elle avait furieuse envie de poursuivre l'infidèle, elle faisait, pour se lever, des contorsions à faire mourir de rire le sombre Pluton lui-même ; mais c'étaient efforts inutiles. La bonne dame et son paon favori poussaient à l'envi des cris assourdissants qui rompaient la tête aux dieux. Enfin les jours et les mois se passant et Junon demeurant toujours dans la même posture forcée, quelques immortels allèrent inviter Vulcain à une partie de débauche; ils le firent si bien boire qu'ils le grisèrent et tirèrent alors de lui les mots magiques ayant

pouvoir de rompre l'enchantement. Je ne te dirai pas les histoires du collier d'Harmonie et de celui d'Eriphile; tu les connais. Sache seulement qu'entre notre ville et celle d'Épidaure se trouve un méchant bâtard de Vulcain, appelé Periphetès, qui travaille avec un marteau gros et long comme une massue. S'il te voit, il te forcera à accepter l'une de ses œuvres de sorcellerie, et ce sera, je t'en préviens, à ton dam.

Tous ces propos faisaient autant que huile jetée sur le feu. Thésée soutenait vivement qu'il ne pouvait, sans forfaire à l'honneur, éviter ces dangers, qu'il serait honni de tous s'il se présentait devant son père sans lui rapporter son épée bien empourprée du sang de quelque monstre ou bandit qu'elle aurait déconfit. Son parler était animé de tant de verve, son maintien était si chevaleresque, que Aethra n'eut plus la force de combattre le vouloir de son fils et que Pitheus alla même jusqu'à l'appuyer de solides raisons.

Thésée, après avoir fait les adieux les plus tendres à ses parents, se mit en route. Près d'Épidaure, il vit la caverne dont lui avait parlé son aïeul; au lieu de passer chemin, il voulut y pénétrer. Periphetès ne s'y trouvait pas, mais Thésée vit avec stupeur un nombre prodigieux d'images en cuivre, en airain, en argent, en or, d'hommes, de dieux et d'animaux. Sans s'arrêter à les admirer, il se jeta dessus et rompit à coups d'estoc et de taille tous ces ouvrages que Pitheus lui avait dit être d'un méchant démon et imbus d'un pouvoir malfaisant. Il était au terme de sa besogne, lorsque Periphetès arriva, qui, voyant le dégât, entra dans une colère furieuse. Il prend à peine le temps de balancer sa massue et la lance contre Thésée. Le ciel retentit d'un sifflement aigu, le sol résonna horriblement du retentissement de ce coup, qui aurait infailliblement réduit Thésée en chair à pâté, s'il ne l'avait esquivé avec la souplesse d'un jeune faon. Prompt comme l'éclair, terrible comme la foudre, le jeune héros assaille son adversaire, lui décharge sur la nuque un coup si bien appliqué, que la tête de Periphetès va rejoindre les débris informes de ses statues mutilées.

Après ce premier exploit, Thésée ayant pris, en guise de

trophée, la massue du monstre, entra dans une sombre et épaisse forêt qui était voisine. Pour charmer les ennuis de la solitude, il s'amusait, chemin faisant, à tambouriner d'un air guilleret, avec sa massue, sur tous les arbres à sa portée, lorsque, attirée par le bruit que faisait cette musique sourde et sauvage, une jeune fille se montra non loin de lui et se sauva dès qu'elle l'eut regardé, mais d'une fuite assez nonchalante, comme la bergerette Virgilienne, qui désirait d'être vue un petit moment avant de se cacher. C'était Perigoune, grande belle fille, fraîche à l'avenant et tant soit peu rougeaude, comme le soleil à son coucher. Elle était l'unique enfant de Sinis, qui vivait en ce bois, par haine de l'esprit de son temps. Il ne pouvait tolérer les folles et présomptueuses opinions des hommes d'alors qui rêvaient de mettre la nature à leur pli, des Jason qui construisaient des navires pour unir les continents éloignés, des Hercule qui changeaient et emprisonnaient le cours des fleuves, des Triptolème qui ouvraient avec le soc de la charrue le sein de notre vieille nourrice, des Aristée qui réduisaient en servitude les fauves abeilles, des Bacchus qui dépossédaient les chèvres, boucs et bouquins des pampres verts, leur pâture séculaire, pour réserver la vigne aux appétits de l'homme. Suivant l'idée de Sinis le conservateur, tout irait mal, toute vertu serait en désarroi, tant que l'humaine engeance ne retournerait pas à ronger glands comme elle faisait jadis.

Thésée ne songeait pas à Sinis, mais était demeuré tout hors de sens de la belle vision qui avait sitôt disparu. Il se gourmandait de sa sottise, se traitant de butor et de balourd d'être demeuré planté sur ses deux pieds, sans courir honnêtement vers la déesse, nymphe, bergerette, n'importe ce qu'était, et il se disposait à lever languissamment les yeux et les bras vers le ciel pour supplier les dieux de ramener le bel objet qui l'avait charmé, lorsqu'il remarqua au dessus de sa tête un spectacle assez pitoyable. En manière de fruits pendaient aux arbres des membres humains, comme il avait vu, aux boucheries publiques de Trézène, membres de bêtes écorchées pendus aux crocs ; ici un bras et une jambe, le

Digitized by Google

reste du corps à l'arbre voisin, partout des demi-carcasses d'honnêtes gens plus ou moins bien partagées, les unes encore saignantes, comme viande fraîche, un plus grand nombre dépecées par vautours, sacres, buses, busards, corbeaux et autres tels oiseaux friands de tels morceaux.

Thésée songea alors qu'il se trouvait dans les domaines de Sinis, lequel, il avait ouï dire, par sa force supernaturelle, ployait de chaque main un grandissime pin, parfois aussi un chêne, jusqu'en terre, attachait le pauvre voyageur, marchand ou pélerin, au plus haut sommet de ces deux arbres violemment rapprochés et lui disait : Va, maraud, qui que tu sois, qui t'enorgueillis de dompter les forces de la nature et rapprocher les hommes, les instituer à vivre en bonne police, bel accord et fraternité, dompte et réduis à ton obéissance ces deux fils de la terre, ma mère grand. Ce te doit être œuvre plus facile que de tenir unis deux enfants de la chair, auxquels se trouvent passions diverses, volontés bizarres, libre arbitre, amour de soi, haine des autres, pensées capricieuses, inconstance folle, égoïsme tenace. Ceux-ci n'ont aucun des défauts de tes pareils, et pourtant, par Briarée et les Titans, mes maîtres, tu ne les courberas pas sous ta loi, mais bien au contraire te traiteront à leur gré, ô mon gentil petit roitelet de l'univers ! — Ce discours tenu, Sinis lâchait les deux arbres qui reprenant leur direction naturelle, déchiraient le patient garrotté et se le partageaient en lambeaux, comme si ce n'eût été que toile d'araignée, ou chapelet de roses que les jeunes filles portent aux jours de fête.

Sinis comptait-il en faire autant cette fois? Nonobstant son courage, Thésée n'était pas sans appréhender quelque peu destin pareil. Aussi, traînant sa massue derrière lui, et laissant Sinis s'approcher, il lui en asséna un vigoureux coup sur la tempe gauche. Un taureau, ainsi frappé, fût tombé mort sur le champ ; mais lui, qui était peu sensible, n'en fut qu'assez violemment étourdi. Du coup il tomba tout de son long étendu, ni mort, ni vif. Thésée ne le laissa pas longtemps dans cet état mitoyen qui n'était

ni la vie, ni le trépas ; il se hâta d'abaisser tant bien que mal deux sapins de taille ordinaire, et lia Sinis comme Sinis liait les passants ; ensuite, laissant ces arbres faire leur besogne, Sinis fut par eux écartelé aussi proprement qu'il écartelait autrui.

Un point important manquait au parfait triomphe de Thésée : il croyait que sa dame inconnue n'avait pas été spectatrice de ce fameux exploit. — Belle et gracieuse dame, s'écriait-il, c'est à vous que je dois ma victoire ; c'est dans vos regards que j'ai puisé la force d'abattre le chevalier félon et déloyal. Venez au moins contempler votre ouvrage. — La malheureuse Perigoune n'avait que trop bien vu toutes les particularités de la lutte. Lorsque son père eut péri, elle crut que le même sort l'attendait. Elle se voyait déjà frappée du terrible marteau de Thésée, elle se voyait écartelée vive, de toutes parts enfin elle ne voyait à son infortune aucune issue qui ne fût épouvantable.

Elle se glissa tout effarée dans un fourré épais, et s'adressant aux buissons sans même dédaigner la fougère, elle les priait d'étendre sur elle leur feuillage le plus épais et leur jurait par serment, d'un ton dolent et bas, s'ils la tenaient bien cachée, de ne jamais froisser ni fouler leurs jeunes pousses ou leurs tiges. En ce temps-là encore, mais seulement dans les lieux sauvages comme celui-ci, sous l'écorce du pin et du chêne, comme dans la corolle de la pâquerette, habitait une âme raisonnable. Mais à mesure que l'homme faisait servir aux usages de son industrie et l'herbe menue et l'arbre géant, les myriades d'esprits intelligents et bienveillants qui habitaient le monde des plantes émigraient à tire d'aile vers le ciel. C'est là ce qui courrouçait le bon Sinis contre le genre humain qu'il accusait d'abrutir tous ces êtres contemplatifs, prisonniers par leurs racines au lieu même de leur naissance.

Cependant Thésée cherchait partout le bel objet qui avait percé son cœur, l'appelant d'une voix si tendre, disant des paroles si douces, qu'elles allèrent en l'âme de Perigoune, et si, ne sut trop comment, la tiraient et la poussaient en

Digitized by Google

avant, qu'elle se vint mettre tout devant Thésée, pleurant bien fort la douloureuse mort de son père. Lors Thésée connut qu'il avait rendu orpheline la pauvre jeune fille, il détesta sa victoire et, s'abattant jus en terre, dans la posture d'un suppliant, il requit grâce et pardon de la douce bachelette, exposant les raisons démonstratives qui excusaient son fait. Il lui insinua par raisonnement subtil que Sinis ne mettait à mort les chevaliers errants que pour causer préjudice à elle directement et la priver des plaisirs de son âge. Encore qu'elle fût si nicette qu'elle ne comprît pas bien dans l'instant ce qu'étaient et que valaient ces plaisirs dont parlait le jouvenceau, néanmoins elle sentit son deuil petit à petit se fondre et s'évanouir. Mais parfois aussi rentrait en son cœur le souvenir de son vertueux père, et lors la colère l'emportant, elle semblait prête à venger son trépas. Thésée, voyant son ire renaître, lui présentait son marteau, la priant de le défaire, et pour la conforter, il disait : Belle amie, si la mort, de la main de ton défunt et regretté père, m'eût semblé de rude aspect, de la tienne elle me sera douce et savoureuse.—Perigoune, comme encouragée ou plutôt enivrée par ses paroles, saisit la massue, recule de quelques pas, s'élance, pareille à une lionne, pour frapper Thésée ; mais, le voyant si beau, elle laisse échapper l'arme et tombe involontairement, en poussant des sanglots étouffés, dans les bras du chevalier qui la couvre de baisers.

O grande vertu des caractères antiques ! On était prêt à s'entre-tuer, et, prompt comme l'éclair, le cœur changeait. De la haine on passait à l'amour. L'homme vivait alors. Son âme était tantôt un ouragan, tantôt un printemps parfumé. Mais il n'a plus d'âme depuis longtemps ; il n'a que des sentiments épais, des idées lourdes qui se traînent péniblement dans son cerveau, comme des limaçons dans un terrain vaseux.

Thésée, qui ne s'était attendu à rencontrer en son chemin que géants, maltôtiers, massacreurs du prochain, ne pouvait assez s'émerveiller de son heureux destin qui lui avait mis sous la main pareil bijou. Il n'interrompait les tendres

caresses dont il comblait sa jeune épouse que pour remercier les dieux. Il remerciait surtout Sinis, son défunt beau-père, occis par lui, des précautions sévères qu'il avait prises pour mettre sa fille hors d'insulte, précautions utiles dans un temps où les dieux, les demi-dieux, comme les hommes, et même les fleuves, s'occupaient à l'envi à donner de l'esprit aux filles.

A l'aurore ils partirent, pleins de liesse, bonheur, amoureuse extase, marchant côte à côte, leurs bras entrelacés, leurs corps joints si étroitement que Sinis ni ses pins ne les eussent pu séparer, bien assurés de demeurer unis jusqu'en la mort, et d'ici là de s'aimer toujours de bien en mieux. Thésée était plus fier d'avoir surmonté le cœur d'une jeune pucelle que d'avoir vaincu deux géants, quoique à dire le vrai, il y eût labeur plus ardu, au moins à notre avis, à mettre à bas l'une seulement des deux malebêtes, soit l'assommeur, soit le ployeur de pins, que de venir à bout non pas de deux, mais de deux mille, voire de deux cent mille fillettes comme Perigoune, bien enteudu en prenant temps suffisant pour parachever l'entreprise.

Ils marchaient, les deux époux, — faites excuse, je me trompe, les deux amauts, voulais-je dire, — lui muet d'amour, elle non moins heureuse, mais plus jaseuse, racontant les merveilles aujourd'hui inconnues de ce monde végétal au milieu duquel elle avait jusqu'à ce jour vécu. Elle disait quelle était l'âme innocente, malheureuse et douce, qui logeait en chaque arbrisseau. — Viens-ci, mon beau Thésée, sieds-toi là. Vois-tu ce lierre qui étend partout ses bras, comme s'il appelait une main secourable pour lui venir en aide? Ce fut autrefois mon frère Hedère. Il était si fluet et si gentil de port et d'allure, que Monseigneur Bacchus, passant chez nous, le demanda à mon père, qui n'osa le lui refuser, pour en faire son grand échanson. Or, étant arrivés où nous sommes, et voyant là-bas la terre feutrée d'une herbe menue et rose, il voulut aller s'y ébattre et danser pour complaire à son seigneur. Mais la terre avide d'un si bel enfant, s'entr'ouvrit traîtreusement et l'engloutit. Il sortit de l'abîme, mais combien changé! Car Hedère est aujour-

d'hui cet arbre qui nous donne cette ombre et cette fraîcheur. — Et, plus loin, voyant un grand cyprès qui se dressait sur la route : Celui-ci, disait-elle, fut mon frère aussi. Il aimait un jeune cerf ; il le tua par inadvertance. La douleur qu'il éprouva de cette mort le fit languir. Je le vis un jour s'étendre à cette même place ; je crus qu'il voulait dormir. Quand je revins pour le chercher où je l'avais laissé, je trouvai au lieu de lui cet arbre de triste feuillage. — Ainsi devisant et narrant, elle introduisait Thésée dans les mystères d'un univers nouveau pour lui.

Cependant les bouquets d'arbres et les plantes bocagères avaient disparu ; devant les voyageurs s'étendait une plaine de sable, au bout de laquelle se dressaient des masses compactes, châteaux ou rochers, que l'éloignement ne permettait pas à l'œil de discerner clairement. Par delà, l'horizon, d'un bleu plus foncé que celui du ciel, annonçait le voisinage de la mer.

Ils avaient traversé la plus grande partie de cette lande aride, lorsque Thésée fléchissant son très doux regard sur Perigoune, la vit trembler bien fort, comme quelqu'un travaillé de frayeur grande. Il lui demanda ce qui causait son émoi. Elle lui fit réponse qu'elle redoutait une grande, grosse, orde, vilaine laie, laquelle d'humeur très guerrière, se jetait sur les passants, et qu'elle faisait sa résidence au bourg voisin, dit Crommyon, dans la banlieue de Corinthe qui depuis fut la patrie des jolies femmes douces à chacun. Or cette prétendue laie qui n'était rien moins qu'une laie, s'appelait Phée, ce qui veut dire en grec autant que Brunette, et était monstre bien plus dangereux pour les ébats de Perigoune que tigre, hydre, lion, griffon, hippocentaure ou sanglier, car c'était une châtelaine merveilleusement belle, accorte, de beau maintien, faisant bon et gracieux accueil à tous mariniers, et fort capable de tourner la tête à Thésée. Elle était de mœurs aussi aimable que Sinis était d'humeur morose. Aussi celui-ci par haine d'un caractère si opposé au sien, appelait-il méchamment sa voisine *truie*, ce qui avait fait supposer à Perigoune que Brunette était véritablement une

bête privée de raison et dangereuse. Thésée le crut aussi, car il avait pleine foi en Perigoune. Il l'aimait d'amour si frais et si neuf qu'il aurait acquiescé à tout, hormis que sa femme le voulût tromper ou même qu'elle pût errer involontairement. Il fut néanmoins passablement surpris lorsque, au lieu de voir venir à lui une bête immonde à quatre pieds, il aperçut une très belle dame, dans toute la maturité de ses charmes et appas. Il hésita un moment, mais se rappelant que les dieux avaient jadis pris forme et visage bestial, notamment lorsqu'ils combattirent les géants, il ne douta pas que les bêtes ne pussent revêtir visage humain, voire même de beauté divine, et sur ce pensement il tira son épée et en frappa Brunette si dru, qu'elle chût expirante sur terre. Ses yeux se fermèrent avec tant de douceur, elle poussa un soupir si suave que, n'eût été Thésée grandement prévenu, il aurait avoué que la pauvrette ne pouvait appéter glands comme font pourceaux et se reposer dans la fange, car là gisait-elle galamment comme noble dame qui, en sommeillant, rêve de son ami.

Si aucuns s'étonnent de la simplicité de Thésée qui s'en rapportait plutôt au témoignage d'une femmelette qu'au rapport de ses yeux, bien feraient ceux-là de se mettre en l'esprit que tous les jours six vingt autres passions pour le moins, toutes moins belles qu'amour, font miracles pareils; à savoir par exemple, avarice, qui fait regarder les tristes hères, amortis de la faim, comme êtres étrangers à notre espèce, au lieu de frères, et passer outre sans leur accorder soulagement et consolation dus et ordonnés par loi de nature et spécial commandement de Dieu; orgueil, qui déprise les petits, comme s'ils n'étaient pas tissus de même chair, os, sang, poils, nerfs, humeurs et substance médulaire que nous; fanatisme monacal, qui fait pendre, brûler et géhenner pauvres diables, enfants du démon; intolérance des partis civils et politiques, qui méconnaît voisins, amis, parents, tous enfants d'une même ruche ou cité; vanité, qui pour un beau pourpoint galonné d'argent, chamarré d'or que porte celui-ci, fait considérer cet autre, vêtu de simple bureau,

comme s'il était chien galeux ou vermine malplaisante. Thésée n'avait nul soupçon, ainsi que déjà a été dit, que Brunette fût venue à lui sans autre désir que de l'accoler et le baiser, sans le vouloir aucunement blesser ou détruire. Il abandonna ce très beau corps, privé de sépulture, le laissant en pâture aux loups, et s'avança avec sa mie vers le pays de Mégare, où était le château de Sciron, l'un des hauts barons de cette marche, et qui, en son blason, portait de gueules à lion d'argent, à trois aigles d'azur. Il était apparenté à très puissante noblesse. Aeacus, le plus saint homme de son temps, avait recherché son alliance et était devenu son gendre. Cychreus de Salamine, que l'on avait naguère canonisé à Athènes, en plaçant son image dans un heroon, ce qui est autant que chapelle ou église succursale, était son beau-père. Mais il avait un semblant d'orgueil qui lui nuisait fort dans l'opinion des petites gens. Aussi parlait-on de lui diversement. Les uns, à cause de son grand lignage, le déclaraient le plus honnête homme qui fût lors; les autres, à ne considérer que ses mœurs fières, l'appelaient bandit de haute lice. De fait, le seigneur Sciron déplorait la maladie du siècle, qui, ravalant les puissants, bouleversant les ordres, effaçant les rangs, passant le niveau sur toutes personnes, qu'elles fussent de roture ou de race noble, allait abîmer le genre humain dans une fondrière de maux et un irremédiable chaos. Pour lui, il allait contre le courant, maintenant les vieux usages, restaurant les bonnes coutumes, faisant observer ses droits seigneuriaux et ses priviléges terriens.

Quiconque venait en fief de sa baronnie, devait aller à lui, sur la plate-forme de son manoir, que la mer battait de ses ondes, s'agenouiller dévotement devant lui et lui laver les pieds. A la vérité, si celui qui le lavait avait mine d'hérétique ou d'autre tel garnement, Sciron prenait dextrement son temps, et, d'un rude coup de talon, envoyait mon homme à la marine, où il devenait festin des poissons qui là abondaient. Les autres qui avaient l'air humble et respectueux, le front plat, l'œil cafard, il les laissait passer sans encombre, après qu'il eût eu préalablement les pieds lavés, frottés et

baisés. C'est de ce seigneur que le père des fidèles emprunta depuis l'usage de faire baiser sa mule à ceux qui viennent à son audience. Thésée ne pouvait apprécier le grand profit de cet usage qui donnait relief à l'humilité des voyageurs, et comme il était de naturel vif, il prit Sciron par une jambe, le fit pirouetter en l'air et le lança dans la mer, où le rivage était le plus à pic. Le preux Sciron se fût noyé comme un goujat, si les dieux n'eussent été émus de compassion pour ce noble personnage, et, pour lui faire un sort selon son cœur, ils le transformèrent en rocher.

Quand Thésée vit le beau sire devenu de toute sa personne aussi dur que l'était son cœur paravant déjà, il appela pages, valets, écuyers, échansons, cellerier et maître d'hôtel pour leur enjoindre de lui préparer repas seigneurial, puis festoya sa non pareille Perigoune dans la chambre du baron à seize quartiers, et le lendemain se fit servir force langues de bœuf salées et jambon du mont Cyllène, ce qui était mets rare, car alors les Grecs ne mangeaient, soit porc, soit bœuf, que rôti, en grillade ou à la broche. Ensuite partit, après avoir harangué les gens du château et leur avoir recommandé de vivre aussi bien qu'ils pourraient en toute liberté et honnêteté.

On était en juin, proche de la canicule. Une longue traite précédée d'un repas de salaison avait fait à nos amoureux le gosier sec, lorsqu'ils aperçurent uue claire fontaine au pied d'un roc de pierre lisse, du sommet duquel descendait une source à doux murmure, semblable au cristal ou à l'argent vif, qui tombait dans un bassin de fleurs. Là séait un homme terrible. Il avait les oreilles détaillées de coups qu'il avait reçus autrefois à la lutte; sa poitrine monstrueuse et ses épaules s'arrondissaient par une chair qui semblait masse de fer frappée au marteau, ses bras étaient faisceaux de muscles et chaque muscle paraissait pierre de silex qu'un puissant torrent eût polie après l'avoir roulée longtemps sous ses flots. On voyait à sa mine qu'il était rongé par une douleur non commune. Il faut savoir que c'était Cercyon qui, dans un mouvement de vertueuse rage, venait, par admonestation paternelle,

de tuer sa fille Alopée d'un coup de poing, parce qu'elle s'était laissé par le galant dieu Neptune faire un enfant, lequel fut nommé Hippothoon et donna depuis son nom à un dème ou quartier d'Athènes.

Cercyon pleurait aigrement sa fille; mais il n'était pas maître de son bras. En se jouant, d'un effort de son poing, il traversait le cuir, ventre et mâchoire d'un éléphant. Thésée s'approcha honnêtement de lui et lui requit la permission de s'abreuver à la fontaine. Cercyon courroucé d'être distrait dans ses pensées douloureuses, lui dit d'un air rogue et méprisant : Passe ton chemin, godenot. — Thésée, insulté de la sorte par cette grosse pécore, lui demanda réparation de l'injure et lui offrit le choix des armes. — Mes armes, dit Cercyon, les voici, — et un coup de poing suivit de près ses paroles, si terrible qu'il envoya rouler Thésée sur sa belle Perigoune, quoique elle fût demeurée à quinze ou seize pas derrière lui. Du heurt, elle tomba aussi et dans la position la plus fâcheuse pour sa modestie. Sans s'amuser à la relever ou à réparer le désordre de ses vêtements, Thésée courut sur Cercyon, fort indifférent à la vigueur de ce combattant qui écrasait ses adversaires comme mouches de lait.

Alors s'apprêta un terrible assaut de gourmades, dont Perigoune ne put supporter la vue. Elle se tira à l'écart, et, pour abréger, nous ferons comme elle. Thésée ne tarda pas qu'il revînt à elle, chantant victoire, mais tellement abîmé que Perigoune, malgré la voix de son cœur qui lui criait : c'est lui! ne pouvait du tout reconnaître son ami tendre. Il n'avait plus face humaine. Ses yeux, dans lesquels Perigoune mirait les siens, avaient disparu, tant son visage était gonflé; yeux de taupe auraient semblé au prix de ceux-là disques éblouissants. Son nez, d'un profil si net, maintenant aplati, semblait excroissance informe; entre les sourcils, la peau enlevée laissait voir l'os frontal; enfin tout le chef était moins tête d'homme que citrouille énorme, gâtée et abandonnée depuis longtemps dans une fosse à fumier. Vous eussiez pleuré à voir en cet état le beau Thésée.

Perigoune l'acconforta, le lava, le pansa et le baisa de ses

Digitized by Google

fraiches lèvres, dont les baisers, qui naguère brûlaient du doux feu d'amour, semblaient à cette heure moite rosée du ciel. Mais hélas! tels topiques, collyres, liniments, émollients, réfrigérants ne rendaient guère Thésée moins laid. Besoin fut de patience et de se consoler en la pensée que Cercyon gisait à cette heure non moins navré et, qui plus est, occis. Cette idée adoucissait un peu la cuisson que ressentait Thésée, dont la tête brûlait comme si elle eût été en plein four de boulanger et dont le corps n'était que plaies et bosses. Ils arrivèrent ainsi en Attique, lui clopin-clopant, elle cahincaha, soutenant son chevalier éreinté, mais qui n'était toutefois pas à bout d'épreuves.

Sur le fleuve Céphise, près d'Éleusine, habitait Procruste, autrement dit Damastes, aussi Polypaemon, philosophe et sage homme, lequel considérant, à part soi, quelle était la fin et condition des sociétés humaines, avait découvert qu'elle était dans l'égalité entre tous les hommes. Il travaillait, pour autant qu'il était en son pouvoir, à cette fin, saisissait les gens, les couchait en son lit, raccourcissait, au moyen de hache, de scie ou de couperet, ceux qui était trop longs, allongeait à l'aide de courroies, treuils et manivelle ceux qui étaient trop courts, amenuisait les petits et les grands, comme s'ils eussent été blocs de bois ou de marbre. En quelle besogne il allait droit à l'encontre des idées du noble Sciron qui préconisait l'inégalité comme la condition de tout bonheur sur la terre. Cette diversité d'opinions aurait pu depuis longtemps être désastreuse pour l'un des deux ou pour l'un et l'autre, si les dieux n'avaient prudemment placé entre ces deux philosophes feu Cercyon qui faisait barrière, gourmait Sciron, rabrouait Procruste, cassant une dent à celui-ci, pochant un œil à celui-là, selon que l'un s'approchait trop du domaine de l'autre.

Quand Procruste vit avancer Thésée en si piteux état, il ne crut pas voir un homme, mais un vrai singe. Quel est ce babouin qui m'arrive? cria-t-il; ce lui serait trop d'honneur de le placer en mon lit d'épreuve. Ce que entendant, Thésée

ramassa son reste de vigueur et invoqua tous les dieux contre le méchant gaudisseur qui le voulait railler. O Phœbus Apollon! ajouta-t-il, toi particulièrement je t'invoque; car que deviendrais-tu si, parcourant tous les jours la même voie sur la plaine azurée, tu ne voyais plus dans ce large hémisphère, que gens de même taille, dimension, complexion, capacité, humeur, au lieu de l'infinie variété qui règne maintenant et te donne cœur à faire toujours même besogne et office? Si cette merveilleuse variété était abolie, l'uniformité établie en sa place, tu bâillerais d'ennui, ta noble tête s'affaisserait sur tes rênes, et, fermant ton bel œil qui éclaire le monde, toute lumière serait éteinte, les ténèbres couvriraient la terre, et, tous égaux, nous péririons tous également d'ennui, de froid et de langueur. — En achevant sa prière, il se jeta sur Procruste, et, l'ayant terrassé, chargea son corps de liens. Ensuite choisissant entre deux forts oliviers un espace exactement pareil non à la taille du philosophe, mais à la sienne, il étendit Procruste dans le milieu, et comme celui-ci était trapu et ramassé autant que l'autre était svelte, qu'il avait la tête dans la poitrine, le cœur près des reins, Thésée, pour le faire grandir à sa mesure, le détira affreusement, lui expliquant ainsi à son heure dernière, non par discours d'école, mais, ce qui vaut mieux, par action, pratique et expérience, combien c'est œuvre répugnante à la nature que de vouloir égaliser les hommes et les réduire tous à sa taille. Mais Procruste, au lieu de méditer paisiblement ces sages enseignements, hurlait comme vingt charretées de diables, jusqu'à ce que Thésée, détirant toujours de bon courage, les jambes du patient de ci, sa tête de là, se rompirent du tronc. Alors Thésée croyant qu'il avait fait besogne suffisante, poursuivit son chemin.

Il n'avait pas fait longue route qu'il vit venir procession de gens, en ordre pacifique, agitant ramée verte. C'étaient les enfants et petits-enfants du bon Phytalus, lequel avait donné gîte à la déesse Cérès lorsqu'elle cherchait par tous pays sa fille que Pluton avait dérobée. La déesse, bonne et reconnaissante, apprit à son hôte la manière de cultiver les

arbres portant fruits, comme le racontait l'écriture qui se trouvait gravée sur la tombe de Phytalus.

La contrée où arrivait Thésée était non seulement hospitalière, mais sacrée. La grande église était dédiée à Cérès; on y révérait Pallas et Neptune Phytalime, c'est à dire celui qui féconde la terre. Là était aussi un autel à Zéphyr, pour ce qu'il y avait toujours en ces campagnes un souffle bienfaisant, chargé du parfum des fleurs, lequel ne se lassait de folâtrer sur la gorge et les joues des belles filles. Il y avait encore une chapelle de Jupiter Meilique, comme qui dirait *Jupiter le doux*. Vallons et collines, bocages et ruisseaux formaient un ensemble et comme un exemplaire du jardin délicieux où nos premiers parents furent si peu d'heures. Thésée sentit son cœur tressaillir d'émotion en touchant cette terre où lui était offert le repos dont il avait besoin, après avoir, tout courant, sans s'arrêter ni respirer, pris femme jeune et abattu monstres, géants et barons félons, luttant contre ceux-ci, caressant celle-là et, comme disaient les poètes et les harangueurs, passant incessamment des jeux de Mars aux jeux d'Amour, de ceux d'Amour à ceux de Mars.

Les Phytalides, c'étaient les descendants de Phytalus, étaient en quelque sorte princes-évêques de ce pays; car, en ce temps-là, la prêtrise n'était pas un métier à part. Tout prince était d'église, administrant les sacrements suivant les us et dogmes d'alors. Ils conduisirent Thésée en la chapelle de Jupiter le Doux. Là il lui fut ordonné de faire un examen de conscience. Thésée raconta tous les détails de son voyage, et comment, sans être agresseur jamais, il avait, en se défendant, occis une demi-douzaine de monstres. Mais le grand-prêtre, loin d'approuver ses prouesses, le sermonna et tança rudement.

Comment, dit-il, osez-vous dire que vous n'avez pas été l'agresseur? Pourquoi, diantre! alliez-vous à la rencontre de gens qui ne pensaient pas à vous, qui ne pensaient pas comme vous et qui, peut-être, pensaient mieux que vous? Vous avez d'abord coupé la tête au bon Periphetès, qui n'avait autre tort que d'être un très habile ouvrier. Mais

vous aviez compris à la lettre l'histoire de son père Vulcain et du trône de Junon, sans vous enquérir du sens profond qui se cachait sous la fable, en laquelle étaient légèrement déguisés les bienfaits dont cette famille d'artisans comble les mortels. Par leurs gracieux travaux sur tous les objets qui sont à notre usage, ils chassent l'inquiétude et l'ennui de nos demeures, fixent les femmes dans leur ménage, les habituent à prendre goût à tout ce qui les environne dans leur maison, tels que trépieds, siéges, bahuts, coupes, vases; et c'est l'histoire de Junon enchaînée sur son trône d'or, manière de faire entendre que depuis que cette grande reine voyait s'accumuler les beaux meubles dans les salles de son palais, elle ne songeait plus à aller caqueter dans son voisinage et à se laisser monter l'esprit contre son mari par toutes les commères de l'Olympe.

De l'atelier de Periphetès, vous avez couru à Sinis, écartelant cet homme simple qui défendait et gardait les mœurs innocentes du monde ancien, où existait la véritable fraternité, celle de l'homme avec tout ce qui vit ou végète dans l'univers. Vous avez, en égorgeant Brunette, commis un crime égal, car de cette Brunette qui vous faisait tant d'horreur, vous étiez le gendre. Oui, c'était la mère de Perigoune, la femme de Sinis, qu'elle avait quitté, il est vrai, parce que aimant le monde, les assemblées et étant encore jeune, elle s'accommodait peu à la société rustique de son époux.

A cette nouvelle, Thésée se mit à pleurer amèrement et Perigoune poussait des cris fort lamentables, mais le saint homme ne les voulant pas laisser dans cette agonie d'esprit, leur disait : Patience; vous en entendrez bien d'autres. Pourquoi, s'il vous plaît, avez-vous jeté à l'eau, comme pierre meulière, le preux et vaillant Sciron? Amour de soi, vanité, moins que cela vous incita à faire ce mauvais coup. Parce que vous aviez honte de faire devant votre douce amie Perigoune œuvre que simple chevalier doit à noble baron portant gonfanon; et pour cause si futile vous avez noyé le premier duc et pair du noble royaume de Grèce, l'inventeur

Digitized by Google

et instituteur de la meilleure police pour régir les hommes. Car depuis qu'ils ont eu la folie de secouer le joug de nature qui les traitait d'une façon bénigne et teudre, force a été qu'ils se soumissent les uus aux autres par un lien de sujétion réciproque. Aujourd'hui vous voulez affranchir tout le monde. Attendez, mon ami, que vous soyez je ne dis pas sur le trône de votre auguste père, mais seulement que vous soyez revêtu, à sa cour, des honneurs dus à votre naissance. J'en ai tant vu de ces libérateurs du commun peuple qui passaient leur âge mûr et leur vieillesse à lui forger chaînes et entraves indestructibles!

Eusuite, au lieu de respecter la douleur paternelle, vous vous êtes gourmé avec Cercyon, et pourquoi, je vous le demande? Parce qu'il vous traitait d'une façon peu courtoise, il est vrai, mais comme au fond, il faut en couvenir, vous le méritiez après vos beaux faits d'armes. Enfin, pour couronner toutes vos folies, vous avez mis en pièces et morceaux ce malheureux Procruste, fils du grand dieu Progrès, pour lequel vous avez en votre cœur un culte spécial.

Tous ces gens, malgré la diversité de leurs opinions et de leurs occupations, avaient des idées fort respectables; il ne fallait étourdiment vous mettre dans leur chemin, mais tout doucement, comme vos parents vous avaient d'abord conseillé, vous embarquer et vous laisser conduire où la fortune vous voulait mener. Toutefois, comme vous avez péché plutôt par ignorance que par méchant vouloir, soyez absous et pardonné.

Qui fut penaud? Est-il besoin de vous le dire? Thésée cependant se consolait du petit mérite de ses exploits en songeant qu'il avait après tout conquis la douce, l'aimable, la toute bonne Perigoune, les délices de son printemps et la fidèle compagne de son arrière-saison.

Les Phytalides, après avoir purifié Thésée du sang qu'il avait versé, le ramenèreut chez eux, banquetèrent joyeusement, appliquèrent sur sa face eucore meurtrie uue bouillie non moins efficace que l'ongueut de Fierabras, et comme la robe de Perigonne était celle qu'elle portait chez son père et

quelque peu passée de mode, les filles des Phytalides l'habillèrent tout à neuf.

Pas n'était besoin de beaucoup d'art, de temps, de main-d'œuvre et de dépense pour orner lors une femme. Une pièce d'étoffe brodée faisait l'affaire, sans aucune immixtion d'acier, d'osier, baleine, crin, jonc, bourre, coton, ferraille et autres engins indispensables à l'équipement des dames d'aujourd'hui. Il est vrai que celles du temps passé étaient plus robustes, qu'aucune n'avait poitrine délicate, jamais ne tombait en pâmoison, tant nature donnait à toutes les parties de leur corps justes proportions; art n'aurait su mieux faire. Aussi, un vieux savant qui avait charge de déballer les momies en la ville de Paris, il y a trente à quarante ans, m'est-il venu raconter chose qui m'a paru étrange, et pourtant me l'a-t-il affirmée pour vraie. Aussi la dirai telle qu'il me l'a dite. Souvent il lui advint, selon son récit, d'observer, et ne s'en tenait-il pas au témoignage de ses yeux exclusivement, que telle dame de la cour de Pharaon le Superbe, ou de Sésostris le Grand, avait encore à cette heure-ci, gorge plus pleine, cuisses plus fermes que fillette d'à-présent, bien que celle-ci n'ait que dix-sept à dix-huit ans, et que les autres eussent un âge variant de trois à quatre mille printemps chacune ; seulement la peau était un peu jaunie, voire même ternie, mais roses se flétrissent vite ! Outre, il m'avoua qu'il tomba une fois en rêverie amoureuse auprès d'une de ces dames momies, et commençait à lui conter son martyre, comme si elle eût pu entendre ses soupirs, lorsque ses yeux se fichèrent sur l'inscription en caractères de hiéroglyphes, et lors connut que ce beau corps qui dormait là du grand sommeil était celui de haute et puissante dame, madame Putiphar, la même qui tenta le patriarche Joseph. Alors eut confusion non petite, que lui, vieil homme, maître ès arts, lecteur et professeur en Sorbonne et collége de France, fût si près de tomber en l'abîme contre lequel Joseph, en la fleur de son âge, avait victorieusement et vertueusement regimbé. Il prit la fuite, mais tandis qu'il courait, le Malin, pour le retenir, lui criait au plus profond de l'oreille, que la

Digitized by Google

belle dame d'Égypte, dont le mari, foi d'honnête diable, était mort, étant veuve pour le moment, il n'avait pas à craindre, comme le saint patriarche, de tomber en péché mortel d'adultère.

Tandis que nous devisons des dames d'aujourd'hui et de celles de jadis, Thésée se réconfortait. Lorsqu'il fut remis de ses fatigues et guéri de ses meurtrissures, il prit congé des Phytalides et entra dans Athènes, où personne ne le connaissait. Son air modeste, sa longue tunique qui traînait à terre le faisaient paraître la sœur plutôt que l'éponx de Perigoune. Aussi, des ouvriers qui travaillaient au toit du temple d'Apollou Delphinien, du plus loin qu'ils virent arriver ce jeune homme avec sa compagne, croyant que c'étaient pucelles faciles à effaroucher, crièrent par forme de moquerie : Holà! les belles! Est-ce pour aller à rendez-vous de galants que vos mères vous laissent ainsi courir par la ville? — Et les manouvriers qui étaient dans la rue se disposaient à faire quelques menues agaceries, comme ribauds font à ribaudes, lorsque Thésée, sans autrement s'émouvoir, prit à deux mains un chariot qui servait au charoi des moellons, et le lança en l'air si raidement que ledit char vola par dessus le temple et s'en alla tomber en éclats de l'autre côté : ce qui effraya terriblement les pauvres gens qui se voulaient gausser de la fausse pucelle. Mais Thésée, sans dire bonjour ou bonsoir, continua tranquillement son chemin vers l'hôtel du roi Aegeus.

Cependant le vieil Aegeus ne se doutait nullement des effets merveilleux de son voyage chez Pitheus. Il se croyait condamné à finir ses jours sans descendance, et nonobstant il faisait tout ce que nature lui permettait pour combattre ce malheureux sort. Mais nature elle-même semblait trahir le digne patriarche et ne le soutenait plus autant dans les aventures où son bon vouloir le portait. Toutefois, un événement inattendu était venu lui rendre un peu d'espoir. La princesse, que le beau Jason avait répudiée, s'étant sauvée de Corinthe, avait trouvé un refuge dans la maison d'Aegeus.

Un soir qu'ils devisaient paisiblement entre eux des ennuis

Digitized by Google

de la vie, Aegeus parla de la sorte : Ah! madame, il est bien malheureux de mourir sans avoir connu les douces joies de la paternité, encore que je n'aie de ce chef nul reproche à subir de ma conscience, n'ayant pas usé mes jours en fainéantise. — Ah! sire, reprit Médée, il est bien plus malheureux d'avoir eu des enfants et de les avoir perdus. — Mais, chère princesse, il ne tenait qu'à vous de les avoir encore; car, si la voix publique n'est pas menteuse, vous les avez occis de votre main propre. — Hélas! sire, la voix publique n'a dit que trop la vérité. Mais que pouvais-je faire de mieux que de tuer ces êtres chéris? Leur père me chassait pour épouser une petite sotte, la fille de Créon, prince de Corinthe. Quelle femme abandonnée ne s'empresse pas de détruire les gages d'un amour jadis heureux. Boucles de cheveux, fins rubans, chères reliques, tout y passe. Moi, je n'avais que mes enfants; je leur perçai le flanc. C'était un parti violent; mais toutes les femmes trompées n'ont pas pour ancêtre le Soleil, et toutes n'ont pas comme moi, des flammes dans les veines. — Aegeus ne put se refuser à des raisons si puissantes, et il dit à Médée : Adorable princesse, nous sommes tous deux infortunés, et ne pouvons espérer terme à nos douleurs qu'en réunissant nos efforts. Il ne tient qu'à vous que vous soyez encore mère et que je sois enfin père. — Médée baissa les yeux, tandis que ceux d'Aegeus brillaient comme flammes d'or.

Il n'ignorait pas qu'il parviendrait au but de ses désirs poursuivi à travers tant d'inutiles labeurs, pourvu que Médée, par art conjoint à nature, se voulût prêter un petit. Car il n'était sorte de drogue, spécifique, électuaire, poudre, infusion, essence ou substance dont elle ne connût les vertus, et elle était pour le moins aussi savante en droguerie que l'illustre Caudenberg dont la statue se voit en la noble cité d'Anvers, Dodonaeus, qui fut, en son temps, l'ornement de la ville de Malines, et plusieurs autres apothicaires fameux.

Médée acquiesça très honnêtement à la requête du bon Aegeus, et présentement elle se trouvait en la grande salle

Digitized by Google

de l'hôtel, racontant à son hôte, lequel se pâmait de joie, que par la force de ses médicaments de magie, les derniers efforts du sire étaient couronnés de succès, et qu'elle portait en son sein un bel enfantelet, vrai portrait de son père. Elle en était là de son discours, lorsque le charretier dont Thésée avait mis le charriot en pièces, entra tout d'une volée, criant: Justice, monseigneur le Roi, un grand diable d'enfer qui s'en vient comme tous étrangers ont coutume, droit en votre logis, a brisé mon gagne-pain. — Le roi, s'étant du tout bien informé, renvoya le charretier, lui promettant que justice lui serait rendue. Lors Médée, qui était femme de sens, épilogua très habilement sur l'affaire, représentant qu'un étranger qui faisait voler les chars par dessus les toits, pourrait bien avoir la fantaisie de manier aussi irrévérencieusement le char de l'État. Aegeus trouva la conclusion bonne et octroya, par saine raison politique, à sa mie, la permission de verser dans la coupe de l'étranger bonne dose du poison dit aconit.

Médée avait toujours en réserve une cassette pleine de cette drogue qu'elle avait apportée des rivages scythiques et dont l'origine est telle : Lorsque Hercule enleva des enfers le chien Cerbère, il eut grande peine à le tirer hors de l'antre ténébreux, car la lumière du jour à laquelle la pauvre bête n'était pas accoutumée, blessait aigrement ses yeux. Aussi se rebiffait-elle de toute sa force, et Hercule de toute la puissance de son bras la tirait ; le malheureux dogue, tant par le licou qui lui serrait la gorge que par la colère dont il était comme enragé, vomissait des flots d'écume. De cette écume semée sur les rochers naquit la plante aconit qui, digne fruit de l'enfer, donne la mort à quiconque s'avise d'en goûter. Les tigres et les panthères mêmes n'étaient pas au rapport de Pline, en son vingt-septième livre, à l'abri de ce poison. Mais le Créateur qui a, en toute son œuvre, incliné avec une complaisance admirable vers les espèces carnassières, avait enseigné un mirifique remède à ces bêtes félines : *Illas*, ajoute Pline, *statim liberari morte excrementorum hominis gustu demonstratum*. Hélas! ce spécifique simple et vulgaire

que l'homme produisait à l'usage des tigres, était pour lui-même inefficace. Cependant on finit par trouver une médecine contre un poison si affreux; mais ce fut longtemps après Thésée. Il était donc exposé à une mort inévitable, n'eût été la circonstance merveilleuse que vous allez ouïr.

En ce temps là, l'usage était que pélerin, marchand ou chevalier errant trouvât aux palais comme aux cases de chaume, partout porte ouverte et table couverte. Plus le voyageur était crotté, mieux il était reçu, mêmement que les demoiselles les plus jolies le conduisaient aux étuves et, de leurs blanches mains, le lavaient, décrassaient, parfumaient de la tête aux pieds, comme on le peut voir en maints endroits d'Homère; et l'étranger se laissait faire sans bouger non plus que s'il eût été un petit saint de bois ou de cire : rare vertu, sagesse et chasteté du temps jadis.

Thésée entra droit au lieu où séait Aegeus, ne disant ni quel il était, ni d'où il venait, ni ce qui l'amenait, ni qui l'avait engendré, ni quelle l'avait conçu, mais saluant bénignement l'assemblée et souhaitant bonne vie à chacun. La vénérable intendante, après avoir essuyé avec une éponge la table, posa dessus le dos d'un succulent bœuf. Thésée, remarquant que le roi l'observait, tira de dessous sa robe son grand coutelas, comme pour découper la viande, mais en effet pour donner occasion de se faire connaître. A la vue de cette vieille lame, Aegeus pâlit, se jette sur la coupe que Médée présentait à Thésée, répand le poison sur le pavement, donne mille et mille baisers à son fils, le mouille de ses larmes et dit : « O jour doublement fortuné, jour qui me rend deux fois père, qui premièrement me donne un vaillant fils, tel que je fus jadis, et secondement qui me promet un autre fils dont je verrai bientôt la naissance! O doux concert qui charmera mon oreille, lorsque j'entendrai s'unir mélodieusement aux vagissements du petit marmouset la voix de mon grand soudard de fils qui chantera victoire! O Médée, ma très vertueuse amie, où êtes-vous pour partager ma joie? » — Et ne la trouvant plus dans la salle, il l'envoya quérir partout, jusqu'à ce qu'un vieux serviteur lui vînt dire que la princesse

Médée, outrée de fureur, après avoir grommelé d'horribles imprécations contre le prince Thésée, s'était envolée, portée sur son char, lequel l'avait paravant portée de Corinthe ici.

C'était le char le plus mignon qu'on pût imaginer. Le timon était de laurier rose; deux agarics servaient de roues ; de fines colonnes de digitale, de ciguë et de belladone soutenaient le dais où, sur un fond d'anémones blanches, s'épandaient en girandoles le narcisse des prés, la chélidoine et de belles renoncules d'or. Un lit d'œnanthe, d'auphorbes, de gratiole et d'hellébore noire servait de siége. Vingt-quatre cantharides, dont le corsage d'un vert métallique lançait des reflets tantôt jaunes, tantôt rouges, formaient l'attelage. Sur ce char, Médée traversa la mer et arriva aux grandes plaines de l'Asie, où elle donna naissance à Médus, qui fut plus tard empereur de Médie.

Quoiqu'elle voyageât aussi vite, mais plus commodément qu'aucune sorcière sur le manche d'un balai, elle était encore loin de l'Asie, lorsque déjà dans l'hôtel d'Aegeus, tous ses voisins, gens notables d'Athènes, étaient réunis pour voir Thésée, qui s'efforçait de consoler son père du départ de Médée. — Beau cher père, disait-il, point ne saurais vous rendre le fils que la noble Médée vous a enlevé ; mais j'ai remède à cette perte. — Sur le champ il appela sa Perigoune, qui, par modestie, était restée devant le portique resplendissant, attendant qu'on la demandât, et il la présenta en cette forme à son père : — Sire, cette belle fille que voyez là est ma femme, et, l'ayant tenue pour telle, je puis garantir à Votre Majesté qu'elle vous donnera d'ici à peu un fils procréé par moi, et qui aura vos qualités, à savoir sagesse, prudence, justice et tempérance. — Ma dame Minerve, sainte patronne d'Attique, cria le roi, voulez-vous me faire mourir de joie? Je, vieil homme, flétri et fané, me voici d'un coup père de fils nés et à naître et par fortune grand-père ! — Et il accolait Perigoune, accolait Thésée, accolait les échevins et notables d'Athènes.

Autant était-il joyeux, autant étaient les Pallantides dépiteux. C'étaient les neveux du roi et fils de son frère

Pallas, lequel de complexion toute différente d'Aegeus, avait engendré cinquante fils, dont le plus petit avait taille de onze à douze coudées de haut, comme Monseigneur saint Michel, qui loge sur le clocher de l'hôtel de ville de Bruxelles. Depuis longtemps n'était sorte de vilenies que ces neveux ne dissent sur leur oncle, criant parmi les lieux publics que c'était un vieux paillard éreinté et autres pareilles contumélies. Néanmoins, ils couvaient d'un œil convoiteux son bien, ses honneurs, son trône et son coffre-fort qu'ils dévoraient du regard avec un appétit digne de leur qualité de géant. Mais cela n'était rien en comparaison de la véhémente colère qui les prit, lorsqu'ils ouïrent parler de la venue de Thésée et de ce qu'il preuait la qualité de fils d'Aegeus, leur enlevant par cela même toutes leurs espérances.

Les cinquante géants Pallantides se réunirent en assemblée avec leur père, pour aviser à ce qu'il leur convenait faire. A ce conciliabule assistait Madame Cléonice, femme de l'aîné des géants, lequel était de nature aussi sot qu'il était grand, et de par son épouse plus sot encore. Celle-ci, en ses discours, ne parlait que de vertu et de chasteté, qu'elle semblait affectionner et que sans doute elle aimait fort, car le naturel des femmes comme des hommes est d'aimer particulièrement ce qu'ils ne possèdent pas. Et c'est la raison pourquoi les gens vicieux sont les meilleurs prêcheurs. Cette Cléonice, en lardant son conte de toutes les exclamations que lui pût fournir sa vertu de parade, dit qu'elle savait pour le tenir de bonne source, qu'au temps où Aegeus alla à Trézène, son hôte le fit boire plus que raison était, et que, lorsqu'il le vit hors de sens, gisant sous la table, il le fit porter par ses valets dans le lit de sa fille Aethra, laquelle se trouvait grosse des œuvres de Neptune. Les cinquante géants se récrièrent avec grande indignation contre la bêtise du bonhomme Aegeus, protestant que, quant à eux, ils étaient trop fins pour se laisser jamais dauber par une femme, si habile fût-elle.

Pour donner plus de poids à son récit, Cléonice tira de sa

Digitized by Google

poche un livre qui venait de paraître à Leipzig, et qui avait pour titre, *Griechische mythologie*, c'est à dire, « Histoire amoureuse de la Grèce, » ouvrage d'un savant homme d'Allemagne, conseiller aulique en son pays, appelé meinherr Ludwig Preller. Vous savez, dit-elle, que les Allemands, qui sont gens fort instruits en science critique et philologique, connaissent par cela même beaucoup mieux que nous toutes nos affaires domestiques. Voici ce que dit celui-ci : « Dieser Pitheus macht Aegeus trunken und legt ihn seiner Tochter Aethra bei, einer Geliebten des Poseidon, die in denselben Nacht von diesem Gotte empfängt, der eigentlich für den Vater des Theseus gehalten wurde. »

A la lecture d'un témoignage si imposant, les cinquante géants poussèrent un rugissement confus ; mais, Cléonice se levant avec la majesté d'une déesse, leur imposa silence en disant : Hauts et puissants seigneurs, vous ne savez pas tout encore. Ce bâtard, ce Thésée, comme on l'appelle, a choisi pour femme une paysanne qui gardait les dindons au fond d'un bois. Consentirez-vous à rendre à une grue de son espèce les honneurs dus à votre reine? — Jamais, hurlèrent tout d'une voix les cinquante géants, jamais nous ne tiendrons une gardeuse de dindons pour l'épouse légitime d'un pasteur de peuple.

Les Pallantides, croyant avoir pour eux le droit et la justice, comme on dit maintenant à tout propos, décorant de ces beaux noms toutes les causes, et surtout les mauvaises, s'armèrent et se partirent en deux troupes. L'une campa en rase campagne, au lieu dit Sphette, ne doutant pas que Thésée, s'il était aussi valeureux qu'on le disait, ne se portât vers lui. L'autre corps s'était mis en embuscade au lieu dit Gargette, par où devait passer Thésée pour aller assaillir ceux de Sphette. Ceux de Gargette lui seraient tombés à dos et l'auraient peut-être détruit, si le héraut ou trompette des géants n'avait découvert à Thésée leur ruse. Profitant de cet avis, il se rua sur ceux qui avaient dressé l'embûche et les tua tous. Les autres qui étaient à Sphette n'en

demandèrent pas davantage et se débandèrent comme hases et connins à l'arrivée d'un bon lévrier de Messénie.

Tous ses ennemis étant déconfits, Thésée pouvait désormais vivre en grand soulas dans le bel hôtel de son père Aegeus et au giron de sa bien-aimée femme Perigoune, comme celle-ci l'y exhortait. Mais hélas! le cœur de Thésée avait été, dès son enfance, mordu de l'aiguillon de la gloire; cette blessure saignait toujours et parfois le rendait forcené. Le cas lui était avenu ainsi : Un jour qu'il avait à peine l'âge de quatre ou cinq ans où les petits enfants sont déjà comme de petits hommes, c'est à dire prennent les apparences pour des choses réelles, Hercule qui était cousin d'Aethra, étant de passage, soupait chez Pitheus. Pour se pouvoir repaître plus à l'aise, il avait jeté sur un siége son effroyable peau du lion Néméen dont il s'enveloppait tout le corps. Quant fut l'heure du soir qu'on appelle l'entre chien et loup, Thésée et ses compagnons voulurent rentrer au logis pour jouer encore un peu au coin de l'âtre. Mais quelle fut leur surprise lorsqu'ils aperçurent cette horrible peau qui semblait un lion vivant, tant les yeux flambaient par la réflexion du foyer où brillait un beau feu clair. Toute la marmaille s'épouvanta et se mit à crier comme si elle eût eu loup-garou en chair et en os à ses trousses. Thésée, au contraire, marcha droit au lion et l'agrippa aux moustaches comme pour le jeter hors de l'huis. A cette vue, Hercule qui ne s'émouvait de rien, se sentit porté hors de lui, tant il admirait cette action, et prit Thésée dans ses bras, en lui parlant ainsi : O mon beau petit garçonnet, les dieux t'ont destiné à choses non petites ni ordinaires. — Et il baisa l'enfant, dont celui-ci fut depuis lors plus enflammé de la passion de la gloire que ne le fut de la passion d'amour Didon la Phénicienne, après qu'elle eut été baisée et accointée par le dieu Cupidon qui reposait sur son sein.

Or maintenant, au lieu de s'étudier à jouir tranquillement des biens présents, Thésée ne rêvait que hauts faits. La nuit même il s'éveillait en criant comme un perdu : O cousin Hercule! quand ferai-je actions comme les tiennes? —

Ce que, dans le commencement, Perigoune prenait en fort bonne part, croyant que son homme voulait dire qu'il était jaloux de ne pouvoir chaque jour faire à sa bien-aimée femme autant qu'en le court espace d'une nuit le fils d'Alcmène avait opéré avec les cinquante filles de Thestius. Mais c'était à bien autre chose que songeait Thésée, comme le connut bientôt Perigoune. Lors elle se courrouça et dit : Ah ! faux traître, qui penses à vivre en fainéantise et vagabondage, abandonnant ta femme et tes pauvres enfants, pour courir les aventures par les grands chemins. C'est Hercule qu'il te sied d'imiter ! Si encore il rapportait à sa femme quelque profit de ses courses ! Trouve-t-il gras troupeaux de bœufs, il les dévore avec ses amis. Conquiert-il trésor, il le partage aux vauriens qu'il traîne à sa suite. S'il revient à la maison, c'est l'estomac creux, les mains vides. Sa bonne femme doit encore donner du sien pour nourrir ce bon apôtre, tant qu'il lui plaît de demeurer au logis. Puis quand il s'est bien réconforté avec la substance de sa famille, il s'en va de nouveau. Et voilà la vie, méchant, que tu voudrais mener !

Thésée ne répondait mot, mais il se mordait silencieusement les lèvres, pensant qu'il avait été bien sot lorsqu'il se disait naguère : Ah, Dea ! la bonne femme que j'ai rencontrée là ! Son cœur est simple et son esprit sans culture. Tant mieux, ma foi ! J'y jetterai semence de généreuses pensées qui croîtront mieux en ce terrain vierge que aux petits cerveaux des bourgeoises ou princesses du pays, auxquelles coquetterie, gloriole, vain caquet étouffent en leur germe et racine toute noble résolution. Ah ! pauvre bête, j'ai cru que ces maux étaient vices de la société, tandis qu'ils sont bien réellement vices de nature, originels à l'homme, et quand je dis l'homme, veux-je dire plus particulièrement la femme. Ai-je besoin de preuve plus grande que Perigoune ? Certes elle fut élevée en lieu plus retrait qu'aucune de son sexe, et ne crois pas que même aux couvents du Sacré-Cœur une fille puisse moins apprendre que celle-ci n'apprit auprès de son père. Tout ce qu'elle sait, c'est moi qui le lui ai

enseigné, mais, par la vertudieu! qui diantre lui a appris à sacrifier le bonheur de l'univers à elle et à son intérêt propre?

Ainsi raisonnait Thésée le jour et la nuit; ainsi était-il sorti de lune de miel pour entrer en lune roussette, et le déplaisir que lui causait sa femme s'était fiché si profond en son cœur, qu'il souhaitait mourir plus que chose au monde. Dans ce dessein, il se résolut à aller attaquer le taureau de Marathon, trouvant volupté, dans le triste état où il était, à se faire déchirer les entrailles par le monstre, et redoutant moins les coups de corne de celui-ci que les coups de langue de Perigoune, enfin ambitionnant, comme une faveur du ciel, le triste sort d'Androgée.

C'était un très-gentil chevalier, qui, fils du roi Minos, était venu de Crète, il y avait quinze ou seize ans, pour assister aux joutes et tournois qui ont lieu en Attique à l'honneur de Minerve, aux fêtes Pauathénées. Il avait battu en champ clos toute la fleur de chevalerie, mais non conteut de pareille victoire, Androgée avait voulu purger le pays des ravages causés par le taureau marathonien qui n'épargnait ni le laboureur ni les fruits de son labourage. Mais où le brave chevalier crétois avait compté sur un facile triomphe, il ne rencontra que la mort.

Thésée, à mi-chemin, aperçut une misérable hutte; arrivé à la porte, il en poussa le loquet pour s'informer auprès des gens qui logeaient là, de l'endroit où il pourrait rencontrer le taureau. Cette hutte était lors la demeure d'une vieille appelée Hécale. Thésée était encore si jeune d'âge et si frais de visage qu'il ressemblait tout à fait au portrait que fit plus tard de lui le peintre Parrhasius, duquel Euphranor disait que son modèle semblait nourri d'essence de rose. Hécale, le voyant si beau, se prit à pleurer de pitié. Elle l'engageait par fortes instances à retourner arrière; mais, ne pouvant obtenir cela d'un aussi preux chevalier, elle l'exhortait tout au moins à se bien défendre. La grande bonté de cette pauvre femme qui ne le connaissait pas et qui nonobstant avait si vive compassion, réconcilia Thésée avec l'existence. Lorsqu'il fut devant le monstrueux taureau, il le

regarda dans le blanc de l'œil, comme habitué à mirer l'ennemi, quelque puissant qu'il fût, et l'attaqua d'une telle furie que la bête, après quelques efforts inutiles dut se reconnaître serve du héros. Thésée retourna avec sa proie vers la cabane de la bonne veuve Hécale, mais on lui dit qu'elle était morte en ce très court espace de temps qu'il l'avait quittée, soit que l'inquiétude l'eût tuée, soit qu'elle ne fût pas une véritable femme, mais un fantôme placé par les dieux sur la route de Thésée pour réconforter son courage. Car vieilles gens, en ce temps-ci du moins, n'ont pas si grande tendresse pour les jeunes gens aventureux. Quoi qu'il en soit, Thésée, monté sur son taureau, se promena en grande pompe par les rues d'Athènes.

Il se flattait que ce nouvel exploit aurait enfin ému d'enthousiasme le cœur de Perigoune, mais elle, qui aimait au fond Thésée et qui avait tremblé en apprenant dans quelle entreprise il s'était empêtré, loin de l'accueillir à bras ouverts, lui fit plus mauvaise mine que jamais, car elle se voulait venger à sa mode, c'est à dire par bouderie, moue et mauvaises paroles, de la mortelle inquiétude qu'il lui avait causée; si bien que Thésée prit pour marque d'indifférence, voire même de haine, ce qui n'était en fin de compte qu'effets d'amour.

Ce furent donc nouvelles querelles de ménage, qui jetèrent bientôt après Thésée dans la plus extraordinaire de ses aventures, et crois-je volontiers que ce sont sottes femmes qui sont causes de toutes les nobles actions de l'homme. Elles donnent élan à celui-ci et sont comme le ressort qui est aux boîtes à diable dont s'amusent les enfants; le ressort fait mouvoir un mannequin (qui est l'homme) et le pousse hors de la boîte (qui est la maison conjugale) par vigoureuse impulsion. Qui fit la guerre de Troie? Les femmes, non la belle Hélène, mais celle des autres rois qui, étant mariés, furent heureux de trouver prétexte de ramener une épouse infidèle, pour être quittes, pendant dix ans ou plus, de leurs trop fidèles épouses. Qui fit courir les premiers chrétiens au désert sous la conduite de saint Antoine? Les nobles matrones

romaines, leurs femmes. Qui fit aller nos bons aïeux à la conquête du saint Sépulcre? Nos grand'mères qui leur semblaient d'humeur trop maussade. Qui fit courir Thésée en Crète pour affronter Minotaure? La trop sensible Perigoune.

On a vu plus haut le triste trépas d'Androgée. Lorsque Minos, son père, apprit ce malheur, il était en l'île de Paros, occupé à offrir un sacrifice aux Grâces. Sans s'enquérir des causes de cet accident, il attaqua la ville d'Athènes et pria Jupiter de lui prêter, comme auxiliaires, la peste et la famine. Alors les Athéniens vinrent à composition et il fut convenu que, à l'échéance de chaque neuvième année, les vaincus donneraient à Minos sept jeunes hommes et sept jeunes filles, parfaitement belles. Le bruit était qu'il les remettait aux mains de Minotaure qui avait sa demeure au Labyrinthe.

Mais qui était ce Minotaure? Les uns disaient qu'il était bœuf friand de fraîche viande; les autres qu'il était bœuf seulement d'extérieur, mais qu'il avait cœur, mâchoires et intestins de lion. D'autres soutenaient qu'il était dieu, et que c'était Baal ou Moloch, providence des Syriens, Phéniciens et nations d'Orient, lequel dieu venait la belle saison en Crète, et qu'il eût passé pour une divinité fort débonnaire, n'était qu'il aimait avec trop de passion la chair humaine. Enfin les uns raisonnaient d'une façon, les autres d'une autre, sans plus de fondement que nous voyons aux écoles de philosophie, aux cabarets et tavernes publiques, raisonner du ciel et de l'enfer, car nul n'était revenu jusqu'alors de la maison de Minotaure, non plus qu'on ne revient de Dieu, notre maître ou du grand diable Satanas, notre ennemi.

Thésée eut meilleure chance, car il revint du Labyrinthe, comme vous l'allez entendre au livre suivant, où vous apprendrez également qui fut Minotaure. . . . . . .

. . . .

Ici se termine le manuscrit de Plutarque que nous avons eu en communication et qui contient une rédaction nouvelle de la vie de Thésée, différente en certaines parties de celle

qu'on trouve dans les éditions de cet illustre historien. Si, grâce à nos recherches persévérantes, nous sommes assez heureux pour arracher à l'oubli d'autres fragments de ce précieux morceau de l'art grec, nous nous ferons un devoir de les donner immédiatement aux lecteurs amis des bonnes lettres.

Digitized by Google

LA

LÉGENDE DU ROSSIGNOL

I

Il était une fois en la ville de Milet un roi et une reine, appelés Pandaros et Harmathoée, qui avaient trois petites filles : on les nommait Méropée, Cléothera et Aedone. La reine ayant entendu qu'il y avait en Crète un chien merveilleux, mourait d'envie de l'avoir en sa possession; car ce chien était d'or massif et l'œuvre d'un Titan. Mais quelque précieuse qu'en fût la matière, l'art que l'ouvrier y avait mis était incomparablement plus rare encore. En effet, le forgeron divin avait, à proprement parler, donné la vie à son ouvrage; et au regard de la force, de l'intelligence, de la fidélité, du zèle domestique, ce chien surpassait tous les animaux, ses pareils, formés suivant l'usage ordinaire, sans le travail de la main de l'homme. Il avait été forgé tout exprès pour protéger le petit Jupiter, élevé secrètement en Crète et dont mille périls environnaient l'enfance. Le moindre n'était pas certes la déplorable voracité de son père qui l'aurait sans merci dévoré s'il l'avait pu prendre. Mais le chien veilla sans relâche, Jupiter grandit sans accident, et, devenu plus tard souverain de l'univers, il récompensa ce fidèle serviteur en lui confiant la garde de son temple crétois. C'était le modèle des sacristains. Il flairait les gens de loin, reconnaissait, parmi ses paroissiens, les bonnes âmes, et, à leur vue, remuait

la queue d'une manière flatteuse, tandis qu'il montrait hideusement les dents aux mécréants. Par quel artifice Pandaros qui, cédant aux sollicitations de la reine, son épouse, était venu en Crète, s'empara-t-il de ce portier vigilant? L'histoire ne le dit pas. Fut-ce en le séduisant par quelque friandise? On assure que, de tout temps, gens d'église eurent un faible pour les douceurs. Ne sais comment, mais Pandaros l'emmena sur son navire et le conduisit en cachette chez son bon cousin, le roi Tantale, qui habitait le mont Sipylle. A juger du monde par l'apparence, vous n'auriez su choisir meilleur dépositaire, car Tantale, étant fils de dame Ploute, ce qui veut dire en grec autant que Richesse, avait de sa mère des trésors considérables, et le chien de Crète, quel que fût son prix, n'était, auprès de l'amas de choses curieuses que possédait ce roi, qu'un misérable brimborion peu digne de tenter sa cupidité. Néanmoins quand Pandaros et la reine allèrent demander leur chien, Tantale jura qu'il ne l'avait jamais vu ni reçu, de quoi Pandaros fut fort courroucé et lui dit toutes les pouilles que la colère peut suggérer. Tant fut grand le vacarme, que Jupiter eut du tout connaissance. Il lança à l'instant, de sa main gauche, sur la tête du roi parjure, une énorme montagne dont il fut écrasé net, et, de la droite, frappa de la foudre Harmothoée pour avoir, par passion sacrilége, convoité et détourné serf d'église. Pandaros qui n'avait pas suffisamment médité le précepte des stoïciens suivant lequel point ne se faut étonner de rien, fut si maupiteux à ce spectacle qu'il en demeura tout de bon pétrifié et passa soudainement de l'état d'homme vivant à celui de statue de marbre. Voilà les pauvres petites, Aedone, Cléothera et Méropée orphelines dès leur première enfance. Qu'allaient-elles devenir?

En ce temps-là, les dieux du ciel étaient colères, il est vrai, mais au fond point méchants. Ils se gardaient bien de faire pâtir les enfants de la faute des parents. C'étaient des dieux sensés et d'esprit. Une nichée de très nobles déesses, les yeux gros de larmes, le sourire aux lèvres, s'abattit autour du berceau abandonné. Il y avait d'abord Vénus qui, ce jour,

sans parure, sans atours, portait comme une femme de village, de la crème, du miel doux, du vin vieux pour les petites. Ce détail n'est de moi, gardez de le croire, mais d'Homère lui-même, prince des nobles discours. Sur les pas de Vénus venaient la reine Junon, Diane la chasseresse et Pallas la sérieuse. Chacune des déesses fit aux orphelines un don particulier. Pallas leur apprit tous les travaux de main, et Junon leur enseigna le rudiment de la sagesse. On s'attend sans doute à ce que Vénus, qui avait les grâces dans sa province, fasse à ses pupilles ample distribution des biens qu'elle possédait abondamment. Il n'en est rien toutefois. Comme elle n'avait pas fait toujours l'usage le plus louable de ses charmes non pareils, elle craignit que la beauté, venant de sa main, ne devînt un présent funeste pour ces pauvres enfants déjà si malheureuses dans un âge encore si tendre. Elle pria donc ses compagnes de vouloir bien octroyer à leurs communes protégées ce qu'elle n'osait d'elle-même leur donner. Junon qui était une matrone pleine de gravité, Pallas et Diane, vierges sur la vertu desquelles nul n'avait jamais trouvé à gloser, consentirent volontiers à cette requête, et composèrent pour les jeunes princesses un genre de beauté exprès. C'était un visage infiniment agréable, mais d'un agrément qui inspirait le respect autant que le désir, une taille souple, mais d'une souplesse empreinte de majesté.

Cléothera, Méropée et Aedone, tranquilles dans la maison paternelle, croissaient chaque jour en perfection et du corps et de l'esprit, tandis que la ville de Milet n'ayant plus de roi, qui, depuis le trépas de Pandaros, la pût gouverner suivant les règles de l'équité, était dans le trouble et la discorde. Les riches, devenus insatiables et se croyant les plus forts, avaient poussé les pauvres aux derniers abois. Le menu peuple alors se banda d'un effort désespéré contre ceux qui l'opprimaient et les chassa si raidement qu'ils n'eurent pas même le loisir de prendre avec eux chose quelconque, non pas seulement celle qui leur devait être la plus chère, c'est à savoir leurs enfants. Les Gergithes, ainsi nommait-on les vilains en la cité, ayant eu le dessus, comme on l'a dit, loin d'être émus à

compassion par la vue de ces pitoyables créatures, mais plutôt poussés à la plus brutale cruauté, se disaient les uns aux autres : Ce serait vraiment chose louable et bien due que d'avoir pitié de la chair et du sang de nos ennemis qui n'ont eu de nous nulle miséricorde. N'étaient-ils pas les régents de notre ville dont nous étions les enfants légitimes? N'étions-nous pas faibles et débiles comme leurs fils sont maintenant débiles et faibles! — Tout en disant paroles semblables, ils jetaient les enfants abandonnés, nonobstant leurs douces clameurs, dans la grande place de Milet, où des bœufs furieux foulaient ces innocents sous leurs pieds sans plus de peine que si c'eût été roses de mai ou frêles violettes. Or, comme tout change et se répète dans ce monde-ci, les riches qui avaient été chassés, profitèrent du moment favorable et rentrèrent dans la ville. Ils songèrent aussitôt à faire mieux que les Gergithes ou, comme ils l'entendaient, à les surpasser en sévices et cruautés. Les Gergithes n'avaient massacré que les enfants; les riches et nobles gens prirent enfants et parents et les ayant enduits de résine, les firent flamber comme feux de la Saint-Jean ou bûches de Noël. Les filles du roi Pandaros n'eussent point échappé à ces forcenés de l'un ou de l'autre parti, sans la protection des déesses qui rendaient inaccessible la demeure de leurs filles d'adoption. Parfois seulement la plainte des victimes pénétrait dans ce séjour de paix. Alors le cœur des jouvencelles se fendait de douleur. Mais les puissances célestes versaient promptement la paix et l'oubli dans ces cœurs en émoi.

Fleurs de quinze ans, il était temps de songer à les pourvoir. Mais ce n'était pas besogne facile. De bons maris, aimables et dignes d'un amour constant, sont difficiles à trouver pour des enfants qu'on aime avec tendresse et qu'on a dotées de toute sorte de perfections. Chaque déesse avait ses vues, et les vues de chacune étaient peu conciliables avec celles des trois autres. Elles discutaient par le détail chaque point. Les époux que nous choisirons seront-ils puissants ou valeureux, ou riches et magnifiques? Quelle sera leur condition? Leur âge, quel? Leur humeur, quelle? Enfin, car tout était

considéré, leur poil, quel? Vénus voulait que les fiancés fussent noirs, comme plus vifs en amour; Junon les voulait blonds comme plus soumis au bât conjugal; Diane, habituée au demi-jour des forêts, n'en trouvait aucun à comparer aux châtains, pourvu qu'ils ne fussent ni trop clairs ni trop foncés. Les princesses risquaient fort de perdre leur printemps, voire de mourir vieilles filles, tant ce débat menaçait de traîner en longueur, lorsque les doctes gouvernantes résolurent de remettre à Jupiter la décision d'une affaire si compliquée. Toutes quatre gravirent l'Olympe et, admises en présence du père des hommes et des dieux, chacune plaida sa cause et développa ses desseins. Femmes et immortelles, je laisse à penser si la discussion fut courte. Le juge suprême, soit ennui de tout ce caquetage, soit que les raisons graves et diverses données par les plaideuses eussent fatigué son attention, laissait errer ses regards sur notre monde, lorsqu'il vit un spectacle qui le glaça d'effroi.

Tandis que les déesses discouraient avec autant de pathos qu'une de nos assemblées délibérantes, mais dans un langage dont la douceur ionique diffère quelque peu du jargon parlementaire, d'horribles êtres, jaloux du mérite de nos orphelines, de la faveur et du repos dont elles jouissaient, avaient conspiré leur perte. Mettant à profit l'isolement où se trouvaient Aedone et ses sœurs qui, couronnées de fleurs et telles que Polygnote les a peintes dans un tableau célèbre de Delphes, s'amusaient à des jeux enfantins, ils avaient dépêché les Harpies, monstres prompts et violents comme la tempête. Si ces messagères de malheur n'eussent été qu'affreuses, le mal aurait paru supportable, et les princesses en s'évanouissant se fussent dispensées de voir d'aussi vilaines faces. Mais, outre l'aspect affreux de ces ravisseuses, les Harpies exhalaient une odeur fétide et pénétrante, vraiment intolérable pour des jeunes personnes qui n'avaient aspiré jusqu'alors que senteurs d'ambroisie. Le voyage fut heureusement court, ces monstres allant vite. Ils arrivèrent avec leur proie à une caverne où régnait une nuit impénétrable. En ce cruel repaire, les attendaient d'autres monstres qu'il

Digitized by Google

suffit de nommer ; c'étaient les Furies, vieilles qui font frissonner ceux mêmes, larrons de grands chemins ou bandits couronnés, qui n'ont jamais reculé, leur vie durant, devant aucune méchante chose quelque horrible qu'elle fût. On peut s'imaginer l'épouvante d'Aedone, de Cléothera et de Méropée qui, sans posséder la moindre notion d'esthétique, et peut être à cause de cela, avaient un goût très pur du beau, joint à une horreur profonde de tout ce qui est laid.

Les déesses olympiennes ne furent guère moins terrifiées lorsque du haut du ciel, Jupiter, sans pouvoir prononcer une parole, leur montra du doigt, en quel état étaient réduites, à la porte de la caverne, les princesses, au moment même où l'on cherchait là-haut à les établir le plus convenablement. Pallas brandit sa lance, Diane dirigea sa flèche la plus acérée. Mais flèches, lances, menaces étaient inutiles, prières surtout, contre les vieilles Furies qui, faisant depuis des siècles le métier de ministère public à la cour suprême de Pluton, étaient peu sensibles à la compassion, haïssaient le mal par devoir et le bien par nature. Il fallut se résigner, abandonner les princesses à leur sort lamentable et les oublier, si c'était possible.

Bienveillant sans réserve pour les seuls immortels, le temps qui, dans sa course, adoucit leurs chagrins sans entreprendre sur leur vigueur ou leur beauté, avait marché. On était au commencement du printemps, où tout fleurit, où troncs noueux et cœurs fanés reverdissent. Un souffle mol et doux s'insinuait dans tous les membres de la belle Vénus et la retenait accablée d'une langueur indéfinissable sur sa couche parfumée de roses. Pallas serrait les boucles de son égide pour comprimer les mouvements involontaires de son sein. Diane fuyait la solitude des forêts qui lui causaient un trouble tout nouveau. La matrone Junon, étonnée de perdre l'humeur maussade d'une bonne ménagère, rappelait à son époux, en se tenant blottie à ses côtés, les mille petits riens qui avaient fait le bonheur des premiers mois de leur union, temps, hélas ! déjà si loin d'eux, mais qu'elle se promettait, la rêveuse, de voir renaître. Sur la terre comme aux cieux, tout

Digitized by Google

était heureux, car on était aux jours de fêtes de l'année. Toute voix chantait joyeuse, les murmures des ondes et des vents soupiraient gaiement. — L'univers berçait ses hôtes divers, mortels et immortels, dans un enivrant parfum de paix et de volupté, lors que du sein de la nuit étoilée surgit un chant plein de deuil et d'harmonie, le poëme des pleurs éclatant à l'heure du repos et du silence, au milieu de la réjouissance du monde! Dieux et déesses de l'Olympe, à bas de leurs couches, accroupis vers la terre, écoutent avec ravissement ces notes sonores. Pour la première fois, ils entendaient le langage de la douleur morale. Dans les intervalles où la voix se taisait, Apollon à l'archet d'or et les Muses essayaient de moduler quelques sons semblables à ces sons inconnus; mais Apollon et les Muses, dans la sérénité radieuse de leur nature immortelle, ne trouvaient aucun accent pour redire cette mélodieuse mélancolie. Et la voix reprenait, semblant balbutier d'abord, puis, comme un jet limpide, montait aux cieux, redescendait pour aller de nouveau frapper les parvis du palais de Jupiter, comme un appel, comme une prière. — Ah! s'écrièrent les déesses, ce ne peut être qu'Aedone. C'est elle qui nous implore. — Et en toute hâte les déesses, Diane les guidant de son flambeau, dévalèrent vers le bois de Cythéron, sans oser y entrer, appelant à demi voix Cléothera, Méropée et Aedone, la seule qu'elles entendaient, mais qui demeurait aussi invisible que ses sœurs.

Les déesses n'eussent jamais trouvé Aedone, si les Furies n'y avaient mis un peu de bonne volonté, dont il ne faut pas du reste leur savoir gré. Habituées à une toute autre musique, aux grincements des ombres, au cliquetis des chaînes, au sabbat du noir royaume, les Furies goûtaient moins que médiocrement les fadaises de leur prisonnière; c'est ainsi qu'elles caractérisaient son chant. Il avait l'inconvénient d'agacer leurs nerfs. Elles trouvèrent l'occasion opportune de se débarrasser d'une chanteuse aussi désagréable à leurs oreilles et s'empressèrent de dénouer les liens secrets qui retenaient Aedone à la forêt, mais resserrèrent davantage

ceux de ses sœurs, Cléothera et Méropée, dont le chagrin morne et silencieux ne les incommodait point.

Aedone vola donc vers ses bienfaitrices; voler, c'est le mot, car la belle fille avait des ailes, et ce n'était pas la seule métamorphose avenue en sa personne. L'effroi, lorsqu'elle s'était vue captive de maîtresses si affreuses, avait tellement contracté ses membres délicats et tout son corps était devenu si petit qu'il aurait pu tenir dans la paume menue de Vénus. Les larmes amères, en sillonnant ses joues incessamment, les avaient couvertes d'une corne épaisse. Enfin sa robe déchirée aux ronces, lacérée en mille pièces, frangée, souillée de boue, était devenue un plumage terne et faisait d'elle un oiseau véritable portant la livrée d'esclave de ses ténébreuses et lugubres maîtresses.

Les déesses, Junon et ses compagnes, sanglotèrent en chœur à ce spectacle. Après s'être rassasiées de larmes, elles ne virent rien de plus pressé que de rendre à Aedone sa forme première, ce qui leur fut facile. Leur seconde pensée fut de la confier tout aujourd'hui au premier mari venu, pourvu qu'il fût passable, car elles se reprochaient leur négligence antérieure et depuis se sentaient peu propres au métier de duègnes. Quoique Jupiter n'eût rien décidé dans la consultation qui avait été si tragiquement interrompue, on résolut de ne plus recourir à son expérience, mais de s'en rapporter un peu au hasard, souvent beaucoup plus sage que la sagesse même.

Il y avait justement dans le voisinage deux princes charmants, de bonne naissance puisqu'ils étaient fils de Jupiter et d'une nymphe. C'était Amphion et Zethus. Les déesses avaient pensé à eux pour les avoir rencontrés, il n'y avait qu'un instant, dans le voisinage, tandis qu'elles cherchaient leurs pupilles. En effet Zethus chassait pour lors en ce canton et son frère Amphion, le plus parfait musicien du pays et qui, par une subtile invention de son génie, avait ajouté trois cordes à la lyre, laquelle n'en avait que quatre auparavant, s'était, en attendant Zethus, couché au pied d'un chêne, enamouré et ravi du doux chant d'Aedone. Par ses

goûts, il semblait naturellement désigné au choix des déesses, et Vénus lui avait déjà donné son suffrage, car, disait-elle, il faut, autant qu'on peut, assortir le caractère des époux ; ne renouvelons pas la faute où je tombai, en me donnant à mon bonhomme de maître de forges, très digne sans doute de siéger dans une chambre de commerce, mais très peu digne de mettre le pied dans celle de Vénus ; vous savez, mes sœurs, quels ennuis je souffris. — Et comment vous vous vengeâtes, ma mie, ajouta Pallas d'un air légèrement pincé. Vos raisons, souffrez que je le dise, ne sont guère raisonnables à l'égard d'Aedone. La fillette a l'âme tournée à la poésie. Donnez-vous bien garde de l'unir à un artiste. Leur sensibilité maladive s'exciterait et s'irriterait mutuellement ; vous feriez deux malheureux. Que plutôt Zethus le chasseur soit l'époux d'Aedone. Tandis qu'il courra à travers monts et vallées, sa femme trouvera au foyer domestique le recueillement, source des inspirations élevées. Elle puisera dans la tranquille solitude de son ménage, la matière de ces chants qui ont charmé l'Olympe et qui sont le langage idéal de la terre. — Les autres déesses, ne comprenant mot à cette métaphysique, mais la jugeant d'autant plus belle qu'elle était plus entortillée, approuvèrent fort Pallas, et le mariage d'Aedone et de Zethus fut aussitôt décidé et presqu'aussitôt célébré. C'était du reste le seul parti possible, car Amphion était engagé à la fille de Tantale.

Les deux frères vivaient en bonne intelligence et régnaient en commun sur un grand territoire de la Béotie. Pour être en repos du côté des ennemis, ils voulurent entourer de murailles la ville de Thèbes, berceau futur de Pindare, le chanteur. Zethus toujours occupé de sa passion favorite, chassait les bêtes fauves, laissant le soin des travaux à Amphion qui, la lyre à la main, surveillait les manouvriers. Aedone chantait près de lui et il accompagnait ses chants. Or, un jour qu'ils étaient à cette besogne, assis sur le bord du fleuve Ismène et que les gens de peine avaient quitté leur ouvrage, on remarqua que les pierres venaient se placer d'elles-mêmes les unes sur les autres, sans le secours d'aucun

autre agent que les chansons d'Aedone et d'Amphion. L'harmonie avait opéré ce prodige, l'harmonie qui, d'après une des plus vieilles écoles de sages, fait mouvoir les astres, allait rendre l'homme sur la terre, maître souverain des forces de la nature, si une catastrophe épouvantable n'avait ajourné, en frappant Aedone, à quelques centaines de siècles et peut-être davantage, cette pacifique victoire.

Amphion, en son adolescence, avait voyagé à la cour de Tantale, le même qui eut une fin si lamentable. C'est là qu'il apprit les règles de la musique et s'éprit d'amour pour Niobé, fille du roi, qui la lui promit. Après le mariage de Zethus, Amphion épousa la princesse du mont Sipylle et ce fut, dit Pindare, aux fêtes de leur entrée à Thèbcs que l'on entendit, pour la première fois, des airs sur le mode lydien. Les pages et écuyers qui accompagnaient la princesse d'Asie, chantaient, dans le cortége, suivant l'usage de leur pays, ces chants efféminés qui flattaient les sens, accompagnement des voluptés, assoupissement de la pensée, chants en un mot qui n'avaient rien de l'élévation touchante de ceux d'Aedone. Même différence paraissait dans le caractère des deux belles-sœurs. Niobé était belle, mais acariâtre, et faisait plus d'enfants qu'Aedone de romances. Les dames d'alors étaient vaines de leur nombreuse progéniture, comme elles le sont, en d'autres temps, de la qualité de leurs amants ou de la quantité de leurs bijoux; ainsi modes et goûts varient. Princesse de ce vieil âge qui avait pour toute lignée un seul enfant, était aussi penaude que le pourrait être princesse d'aujourd'hui qui n'aurait qu'une seule robe pour toute parure. Etait le plus noble alors qui avait le plus d'hoirs. Sans parler du juif Jayr et de ses trente soudards de fils, l'exemple de Thestius et de Danaüs qui eurent chacun cinquante filles et d'Égyptus qui eut autant de garçons, était fort recommandé aux jeunes gens qui se mariaient. Niobé était singulièrement fière de ses nombreuses portées, et reprochait avec hauteur à Aedone de n'avoir qu'un avorton, le chétif Ityle. Elle l'appelait ainsi par dérision, mais son véritable nom était Itis. L'orgueil de Niobé rendait cuisants ses

Digitized by Google

moindres propos. Il devint plus tard fastidieux aux dieux mêmes qui, exaspérés de sa perpétuelle jactance, percèrent de flèches toute la famille, tant filles que garçons, de cette maudite bavarde. Mais ce fut après le nouveau malheur qui accabla Aedone. Si les immortels perdirent patience à la longue, combien ne dut pas souffrir la pauvre femme dont le cœur vibrait à tout son, à toute parole, gardant toujours le deuil de ses sœurs captives et encore tout endolorie du souffle empoisonné des noires divinités qu'elle avait respiré. En vain les déesses olympiennes avaient jeté dans son sein le feu céleste, l'impression des discordes civiles qui se démenaient autour de son berceau, le spectacle des sévérités de la religion dans le palais des Furies, patronnes de l'inquisition, mères-nourrices des intolérants et des dogmatiques de tout genre, avaient obscurci la claire et native lumière de sa conscience. Sa raison vacilla peu à peu, doucement d'abord, puis plus fort et plus fort encore, enfin s'éteignit ou sembla s'éteindre à la façon dont chaque note retentissante de sa voix, lorsqu'elle chantait, se perdait insensiblement dans le silence et l'immensité de la nuit. Ne sachant ce qu'elle faisait, dans le délire qui la dominait, elle égorgea Itys, son propre enfant. Zéthus en mourut de chagrin.

Après avoir perdu tout sentiment humain, Aedone perdit, par une conséquence naturelle, la figure humaine. Elle reprit la forme qu'elle avait durant ses premières infortunes et retomba dans le servage des Furies, qui lui assignèrent pour séjour les impénétrables feuillages du bois de Colone, non loin d'Athènes. Ce bois était l'hôtellerie des divinités infernales, lorsqu'elles viennent sur la terre. La triste Aedone passa de longs jours en ce lieu, vivant dans une morne stupeur, si c'était vivre que d'être en l'état où elle était.

Un jour, un vieillard aveugle, conduit par une jeune fille, arriva au bois des Euménides, où logeait Aedone, et s'y assit, cherchant un peu d'ombre et de repos. Cet étranger avait été roi, et il mendiait; il était né avec une âme grande et généreuse, il avait sauvé son peuple de fléaux destructeurs,

mais il avait tué un vieillard et ce vieillard qu'il tua malgré lui et sans le connaître, était son père. D'autres crimes non moins odieux avaient été commis, et il en était l'auteur, mais l'auteur involontaire. Poussé par une implacable destinée, innocent d'intention, ses actions avaient causé le suicide de sa mère et de son épouse. Ses deux fils s'étaient égorgés l'un l'autre. Odieux à lui-même, il s'était arraché les yeux, après avoir vu dans sa maison tous les maux que l'imagination peut rêver. Exilé volontaire et vagabond, il ne cherchait d'autre refuge que le néant, n'osant prononcer, depuis qu'il avait quitté Thèbes, ce nom d'Œdipe qu'il portait et qui n'inspirait même plus la pitié; il le croyait du moins. Aedone recueillit l'hôte désespéré de ce séjour de malédiction, et pour le consoler, elle retrouva cette parole plaintive et frémissante qui avait déjà si fortement ému les immortels, mais enrichie de notes nouvelles par des infortunes accumulées. Ce fut un baume pour le vieillard. En pleurant sur elle-même, Aedone versait la consolation dans l'âme des malheureux; en pleurant, elle chassait, tant ses gémissements étaient doux, la terreur du siége même où s'étaient établies les Furies. Ce qui était jusque-là prison devenait hospice; ce qui était lieu de torture devenait lieu de paix. Les déesses du ciel étaient victorieuses enfin, après avoir été vaincues deux fois; elles avaient établi l'art, le grand consolateur des maux de ce monde, dans le domicile ténébreux des tourments et de la douleur. C'est tout le succès que pouvait espérer ici-bas le génie du bien sur l'esprit du mal.

Voilà littéralement à peu près l'histoire véritable, ou si vous l'aimez mieux, la légende du Rossignol que les Grecs nommaient *Aedon*, personnifiée dans la jeune fille de Milet et telle que la racontent Homère en deux ou trois vers, son vieux scholiaste et l'historien Pausanias en quelques phrases, telle aussi que les mères athéniennes la racontaient à leurs enfants et les nourrices à leurs nourrissons.

Au temps où l'on berçait les marmots de cette légende, quelques siècles avant notre ère, Athènes n'était, sous beau-

coup de rapports, en comparaison de nos moindres villes, qu'une misérable bicoque ; pas de bâtiment d'école pour y enfermer ces maudits enfants la bonne moitié du jour, pas de pédagogue pour les redresser, pas d'inspecteurs diocésains, pas le moindre petit prêtre de Jupiter qui prît quelque souci de les moraliser. L'abandon où on laissait l'enfance était vraiment déplorable, au moins d'après nos idées. Si par ci par là on rencontrait un rare maître d'école, ce magister, au lieu des prolixes programmes de nos distributeurs de science libre, officielle ou religieuse, n'inscrivait sur son enseigne qu'un mot qui résumait toute l'éducation : Μουσική, ce qui veut dire musique. Quant à la morale, à l'éthique, au droit naturel, à la philosophie et à l'encyclopédie du droit, à la psychologie et à l'anthropologie, à l'économie politique et à la statistique, tout ce qu'il peut y avoir de bon dans ces choses-là était résumé dans un choix de maximes, apophthegmes, sentences, beaux dictons et distiques, beaucoup moindres en nombre que les titres seuls de nos sciences diverses : maximes et dictons tombés après boire de la bouche des sept sages, les plus joyeux compagnons qui fussent au monde. Un système d'éducation si peu sérieux ne pouvait produire, comme on le pense, que des poëtes ; à la vérité, il y en avait parmi eux d'assez recommandables pour l'époque, tels que Sophocle, Eschyle et plusieurs autres.

Au faubourg de Colone, le bois sacré des Euménides, près duquel ils se livraient à leurs ébats, fut la vraie école de leur jeunesse. Ils se gardaient bien de pénétrer sous les ombrages que formaient en ce lieu les lauriers, les oliviers et les vignes, tant ils avaient d'effroi des Furies, maîtresses de cette redoutable enceinte; mais se fussent-ils hasardés à y entrer, jamais, pour chose au monde, ils n'auraient poursuivi ou tourmenté l'oiseau qui logeait dans ces branchages, dont le chant parvenait jusqu'à eux, qu'ils étaient habitués à considérer comme une personne malheureuse, nourrie jadis par de belles déesses, et dont la triste aventure les avait tenus souvent suspendus en silence aux lèvres de leurs parents. Ils portèrent à sa perfection le langage le plus

musical que parla jamais la voix humaine, en écoutant le rossignol. Les notes de l'oiseau donnèrent à ces poëtes une modulation particulière et charmante. Il inspira la tragédie antique. En voulez-vous la preuve? La présence continuelle de l'oiseau dans les beaux drames de l'antiquité ne dit-elle pas que voilà le collaborateur du poëte? Ce maître de la langue, de la poésie et de l'éloquence, le rossignol est l'acteur indispensable de toutes les pièces du théâtre grec. Eschyle et Euripide l'introduisirent dans leurs œuvres, et Sophocle, le plus parfait des trois, parce qu'il ne se permet jamais un ornement inutile ou un mot étranger à son sujet, le ramène à tout instant.

Non seulement les poëtes ont prié l'oiseau de leur prêter son rhythme, mais leurs personnages, sur la scène, l'invoquent comme un consolateur, et parfois, lui si petit et si faible, comme un sauveur. Il charmait la douleur des victimes, s'il ne pouvait toujours vaincre la cruauté des vainqueurs. L'héroïne tragique, fût-elle esclave ou reine, s'identifiait avec lui, s'inspirait de lui, pour détourner ou tout au moins calmer les maux. Son chant, c'était la voix de la patrie absente. Les compagnes désolées d'Hélène, jetées sur les rives du Nil, loin de Lacédémone, soupirant vers la terre natale, invoquaient, dans leur exil, celui « qui repose dans « les galeries ombreuses des forêts, lieux solitaires que tu « as consacré aux muses harmonieuses, ô toi, le plus artiste « des êtres, oiseau créateur des chants lyriques, gémissant « rossignol, associe-toi à mes pleurs ». (*Hélène*, 1107-1116.) Que je l'entende rien qu'un instant, et l'image de mon cher pays apparaîtra soudain.

L'orpheline abandonnée, succombant au désespoir, appelait Aedone, la douce pleureuse, la suppliant de venir partager sa peine. Viens, amie, « et sur une branche, à la cime « de cet arbre qui me cache, pleure avec moi ». (*Phéniciennes*, 1505.)

Et cette autre orpheline qui, a vu tomber son père, Agamemnon, le roi des rois, sous la hache des assassins, qui est elle-même esclave humiliée dans le palais où, fille de

roi, elle fut élevée, se vouant à un deuil sans fin, dit : « Comme le rossignol, je ne cesserai pas mes sanglots. « L'oiseau infortuné, messager de Jupiter, mère gémissante « qui pleure Itys, toujours Itys, plaît à mon cœur. » (*Électre* de Sophocle, 107, 147.)

Si l'infortune de ces filles de la tragédie leur a laissé l'apparence et la figure humaine, elle a transformé leur âme. La femme a pris l'accent, la voix même de l'oiseau. L'intonation des soupirs des belles Grecques était si semblable aux murmures d'Aedone, que l'augure, auditeur exercé au chant des oiseaux, ne pourra distinguer entre la plainte de la jeune fille et celle de l'être ailé. « Ce que j'entends, disait-il, est-ce voix de femme ou chant de rossignol. » (*Suppliantes*, 57-68.)

Elles en ont toutes le doux sanglot, et ces filles de rois, tombées, comme Cassandre, de leur trône phrygien et de leur siége de prophétesse dans le servage d'un maître insolent, et ces princesses prédestinées, dès leur naissance, à un enchaînement de catastrophes. Aux unes, le chœur disait, avec une tendre commisération : « Ta douleur est inépuisable, comme « celle du rossignol pleurant Itys, Itys. » (*Agamemnon*, 1141-1145.) Aux autres, à qui la vie n'a jamais souri, délaissées, rebutées, veuves déjà dans le mariage, comme la pauvre Déjanire, il disait : « Tu es semblable à l'oiseau « malheureux. » (*Trachiniennes*, 103.) Le rossignol donnait le diapason à toutes les nobles souffrances. Les captives sur leur cité en cendres (*Troyennes*, 827-829), les jeunes filles sur la tombe de leurs parents, les épouses devant l'urne funéraire de leurs époux, les mères au bûcher de leurs enfants (*Quintus Calaber*, XII, 489-484), toutes exhalaient la plainte si navrante du rossignol.

Et l'oiseau musicien, se souvenant de sa première fortune, aimait les hommes, morts ou vivants, les honorait, les consolait ou les aidait. Ce n'était pas imagination vaine, née de l'enthousiasme crédule des Grecs, c'était chose dont les peuples barbares eux-mêmes étaient convaincus. Les Thraces, ivrognes et féroces, toujours au milieu des coupes et des

Digitized by Google

glaives, fort peu sensibles aux arts, avaient remarqué que sur le tombeau d'Orphée, leur poëte et leur concitoyen, les rossignols, pour charmer son ombre, pour glorifier sa relique, avaient des chants plus doux qu'en aucun lieu du monde (*Pausanias*, XI).

Honorer les nobles esprits qui reposent sous la terre, protéger les faibles, sauver leur vie, si c'est possible, pacifier les violents, voilà la tâche que le poëte confie à l'oiseau et que celui-ci bravement accepte. L'armée a résolu de sacrifier aux mânes d'Achille, la plus jeune, la plus pure, la plus touchante, la dernière vivante encore des filles de Priam, Polyxène, que des soldats entraînent. Les hommes et les dieux sont sourds aux prières et aux imprécations de sa mère. Alors la vieille Hécube dit à sa fille : « Implore « le rossignol, demande-lui de te donner des notes plain- « tives comme les siennes, afin qu'on épargne ta vie. » (*Hécube*, 337-338.) Cette pitié que l'aspect de ta beauté ingénue n'a pu réveiller, peut-être surgira-t-elle à cette voix d'une éloquence surhumaine. Si ces hommes sont bien des Grecs, s'ils sont d'Athènes, ne crains plus rien, ô chère enfant, dès que le rossignol aura parlé pour toi.

Enfin lorsque Hercule, jusque-là toujours victorieux, a succombé à la ruse de Centaure, que tous ses membres brûlent, que dans le paroxysme de la fièvre, il a tué Lychas, son compagnon fidèle, qu'il arrive hors de lui, ayant perdu la décence de la douleur, rugissant, mourant, mais terrible encore comme un cataclysme inévitable, que feront les femmes tremblantes dans sa demeure? Dès qu'il approchera de la maison, elles entonneront « l'hymne du rossignol », incantation bienfaisante, et le héros calmé sentira ses fureurs et ses souffrances assoupies (*Trachiniennes*, 913).

A ces apostrophes réitérées, à cette intervention répétée de l'oiseau que nous connaissons, on se demande comment on a pu lui prêter un rôle si étrange. La légende n'explique pas tant de vénération. Comment l'artiste ailé exerçait-il alors cette puissance, tandis qu'aujourd'hui nous ne l'écoutons que d'une oreille distraite? Comment! supposez un

Digitized by Google

artiste de mérite, qui a pu longtemps chanter en toute liberté, sous un ciel d'une douceur enchanteresse, sans contrainte, sans crainte d'embûches de la part des hommes, tout à coup transporté sous un climat froid, où la bise, capricieuse et subite, tombe glaciale en plein printemps, où domine un vulgaire qui prise assez le poëme, mais traite cruellemenf le poëte, l'emprisonnant à l'occasion. Toujours menacé de la cage, que deviendra l'artiste, dans cette froidure et dans cette servitude, dans une épouvante incessante, toujours nouvelle? Que deviendront ses chants? Plus d'inspiration; de sa poésie native rien qu'un écho sourd, tremblotant. Telle est non moins grande la différence du rossignol que nous avons ici d'avec le rossignol méridional du vieux temps. Les naturalistes ont remarqué que son chant dans nos contrées ne se peut comparer pour la perfection et la variété de tons, à celui qu'il a même aujourd'hui en Grèce et en Asie Mineure. Mais ce n'est encore là qu'un effet du climat. Ajoutons le genre de vie tout différent, très précaire de l'oiseau, maintenant traqué, entouré de piéges, sans aucune sécurité, autrefois au contraire ne redoutant personne, sinon le rapace; jamais d'oiseleur à fuir, modulant, perfectionnant, étudiant en tout loisir et toute indépendance ses chansons; car on sait que sa musique n'est pas d'instinct, mais le résultat de l'instruction patiente donnée par les parents à leurs petits.

Transportés d'aise des merveilleux concerts qu'ils entendaient chaque jour, on conçoit qu'Eschyle, Sophocle et Euripide disaient tout bas ce que leur contemporain Aristophane disait, sur la scène, devant le peuple athénien : « O « le plus aimé de tous les oiseaux, rossignol, compagnon « de mes vers, cher frère, inspirez-nous. » (*Oiseaux,* 677-680.) Hommage pieux et mérité envers ce personnage d'obscur plumage qui les avait initiés à la poésie dans les campagnes de l'Attique, « aux nombreux rossignols ». (*Œdipe à Col.*, 668-673.)

Digitized by Google

II

La nymphe Argiopé habitait le Parnasse. Le roi du mont Athos, Philammonos l'aima, et, quoique nymphe, elle ne fut pas cruelle. Lorsqu'elle se sentit grosse, pour cacher sa faute, elle se réfugia au pays des Odryses où elle mit au monde un fils. Comme Thamyris, c'est le nom qu'elle lui donna, faisait paraître des dispositions à la poésie, Argiopé le mit sous la conduite du sage Linus qui élevait en ce temps-là Hercule et Orphée. Devenu grand, Thamyris, quelque chose qu'on lui dît sur les charmes et avantages du métier de roi, ne put se résoudre à vivre confiné sur l'Athos et à gouverner comme successeur de Philammonos un peuple paisible. La vie d'aventures, à l'exemple d'Hercule, son ancien camarade, lui plaisait. Artiste errant, artiste heureux, sans autres armes que sa lyre, il parcourt la Grèce, allant toujours droit devant lui, au gré de sa fantaisie, chantant aux échos et à la barbe des dieux sa gaie chanson; un chant terrible en vérité, insolent et révolutionnaire, qu'il avait composé lui-même : la chanson de geste des géants escaladant le ciel, la frayeur des dieux, leur déroute, leur fuite en Egypte et leur métamorphose en bêtes; toutes choses que le pouvoir ne permettait pas de murmurer tout bas, lui les chantait à plein gosier. Toujours chantant, il rencontra sur les rives de l'Eurotas, Apollon et Hyacinthe, son mignon. Il était beau, Thamyris, chanteur et enchanteur. Il parvint à plaire à celui-ci, sans nul souci de déplaire à celui-là. Nargue du vilain jaloux de dieu! Je prends mon plaisir où je le trouve, et vais où m'en prend l'envie. Ce disant, il courut de l'Eurotas en Messénie. Patience, disaient les dieux, l'impie aura son tour.

Sur le penchant d'une montagne apparurent à ses yeux neuf jeunes filles, parfaitement belles. Elles chantaient aussi. C'était les Muses. Polymnie, le bras appuyé sur un entablement du rocher, la main soutenant le menton, drapée dans les chastes plis de son vêtement, écoutait ses sœurs; Terp-

sichore, d'un pied léger, battait la cadence; Uranie, les yeux au ciel, parlait aux astres; Clio notait sur le marbre brut le poëme qu'improvisait le chœur conduit par Melpomène et qu'Euterpe accompagnait avec une flûte rustique. Dès qu'elles eurent fini, Thamyris qui se tenait à l'écart et avait souri en les écoutant, parut et leur cria : Par dame Mnémosyne, votre gracieuse mère, vous chantez admirablement, mes belles et prudes demoiselles. Gageons toutefois que je chanterai non moins mal que vous. Pour prix de la gageure, si je suis vaincu, vous userez de moi à votre caprice; je serai à tout jamais votre féal. Que si je suis vainqueur, convenons que toutes, nulle exceptée, je vous baiserai, chacune à son tour. — Les Muses rougirent; fut-ce de pudeur ou d'indignation? Mais elles n'osèrent refuser le combat. En écoutant Thamyris, elles se repentirent de leur témérité. Lorsqu'il se tut et que leur tour fut venu, elles entonnèrent un hymne radieux et sublime qui ébranla toutes les fibres de Thamyris. Un nuage couvrit ses yeux. Il était aveugle lorsqu'elles se turent. De désespoir il avait brisé sa lyre, et le ruisseau voisin en emportait les éclats, en les faisant bondir et retentir comme un rire moqueur, sur les cailloux de son lit. Le ruisseau en retint le nom de Balyras, en mémoire de cet événement. Privé de la vue et de la lyre, Thamyris n'eut plus qu'à mourir. Il descendit aux enfers.

On le tenait enfin, l'incrédule, le libre penseur. Son procès fut bientôt fait, et Minos, président des assises, prononça la sentence : La cour, attendu qu'il n'est pas suffisamment prouvé que Thamyris se soit rendu coupable d'un attentat, commis avec violence, sur la personne sacrée des Muses ou celle d'Hyacinte, page de monseigneur Apollon; mais attendu qu'il est bien et dûment convaincu d'avoir, en Grèce et ailleurs, écrit, chanté et colporté des libelles et chansons diffamatoires, ayant pour but d'exciter à la haine et au mépris de la religion et du gouvernement de Sa Majesté Jupiter; par ces motifs condamne l'âme de Thamyris à être torturée à perpétuité, charge mesdames les Furies de l'exé-

cution du prédit arrêt. — Ici commençait la besogne difficile. L'âme de Thamyris n'était pas charnelle, épaisse et grossière comme celles des quatre-vingt-dix-neuf centièmes des humains. Elle était si déliée et subtile qu'elle glissait entre les doigts crochus des mégères et voltigeait par dessus leurs têtes chenues. Comme on voit dans la campagne une bande d'enfants poursuivre un papillon, ainsi les trois bourrelles couraient après l'âme du poëte. Ces pauvres vieilles, on en aurait eu pitié, suaient à la peine, haletaient, se tordaient de fatigue et de colère, n'en pouvaient plus, tandis que Thamyris, fort indifférent à la chasse dont il était l'objet, ne se donnait tant de mouvement que pour trouver un passage qui le ramenât à la colline Messénienne où il avait entendu la voix céleste des Muses, qu'il voulait entendre encore et qui résonnait en lui toujours. Ame de poëte est trop noble pour être la proie de l'enfer. Thamyris, sous une forme nouvelle, traversa une seconde fois les sept enceintes du royaume souterrain et revit la lumière. Mais celui qui, dans sa vie antérieure, avait été trop souvent une cause de scandale pour les dévots, monta d'un degré dans l'échelle des êtres, et d'homme qu'il était avant son voyage aux pays d'en bas, revint rossignol, ainsi que l'atteste Platon véridique, au dixième livre de sa *République*.

Pour avoir l'épiderme couvert de plumes, on n'est souvent pas plus heureux que si on l'avait nu. Thamyris éprouva cette vérité dans sa nouvelle condition. Hésiode vit un jour « l'épervier tenant dans ses serres le malheureux rossignol. « Et celui-ci pleurait. L'oiseau fort disait : Drôle! qu'as-tu « à murmurer toujours? Va où je te mène. S'il me plaît, « *motu proprio*, je te donnerai la liberté, ou tu deviendras « bouchée de mon repas. Misérable petit sot! qui voulus « faire de l'opposition contre nous, les puissants, les gens « de bien, qui élevais la voix dans la solitude et troublais « le magnifique silence où se complait ma gravité! Tu seras « dompté, tu souffriras la peine que tu mérites. Voilà ce « qu'auront produit tes piailleries ». Les Grecs, entendant ce langage insolent du seigneur Rapace, mêlé aux plaintes

de l'artiste prisonnier, sentaient gronder en eux la colère contre tout arbitraire, comme s'ils eussent été sous l'impression d'une enivrante Marseillaise. A l'époque où Hésiode racontait ce qu'il avait vu et entendu, ils se soulevèrent contre leurs tyrans. Le martyre de l'oiseau chanteur éveilla en l'homme la conscience de sa dignité civique et le sentiment de son indépendance.

Des peuples ont pris pour symbole, celui-ci le lion, celui-là l'aigle ou le coq, cet autre le léopard, d'autres quelque autre grosse bête, très rébarbative; les Grecs, plus modestes et surtout plus ingénieux, choisirent le rossignol.

III

Il y avait à Éphèse un honnête bourgeois respecté dans tout son quartier et fort estimé des dieux, ce qui ne lui tournait pas la tête. La déesse Cérès, pour récompenser ses vertus, lui accorda *ut venter ejus cibis numquam gravaretur.* Ce sont les termes dont se sert le traducteur d'Antoninus Liberalis, auteur de cette histoire, pour exprimer le don un peu vulgaire que le ciel fit à ce bourgeois et que je suis bien embarrassé de translater du latin, qui dit rondement toutes choses, en langage français et noble. Puisqu'il faut user de périphrase, disons que, grâce à la bonne déesse, notre homme mangeait bien, digérait mieux et, toujours en appétit, se moquait de la colique. Si le proverbe est vrai que toujours esprit sain réside en un corps en santé, ce devait être un très vigoureux génie. Sur ce dernier point, Antoninus se tait, ainsi que sur la parenté qui pouvait exister entre ce particulier et le feu roi de Milet, Pandaros, car ils portaient tous deux le même nom et tous deux avaient une fille qu'on appelait Aedone. Pandaros l'Éphésien maria cette enfant à un habitant de Colophon, nommé Polytechne, lequel était homme de grande industrie et habile en toute espèce de travaux. Ces jeunes gens s'aimèrent dès la première rencontre et par succession de temps s'entr'aimèrent si fort

et si loyalement qu'ils semblaient n'avoir qu'un seul cœur et un même vouloir. On se tromperait néanmoins de s'imaginer que le ménage de nos gentils artisans fût du tout aussi bien ordonné que ceux de nos bons aïeux, lesquels demeuraient coïs auprès de leur feu, exempts de toute agitation, vivaient dans une douce somnolence, gardaient sur leurs traits impassibles un air perpétuellement boudeur et grognon, et ne remuaient les lèvres que pour mârmotter des patenôtres et débiter le plus possible de méchancetés sur le compte du voisinage; du reste, muets comme brochets. Tant de quiétude ne se trouvait pas chez les deux Colophoniens, et pour cause; car ils s'ingéniaient incessamment à produire de nouvelles œuvres, plus belles que les premières. Leur esprit, et ils en avaient beaucoup, toujours à la gêne, furetant, trottant sans cesse, s'irritait d'un rien, s'enflammait, éclatait au moindre choc, et Polytechne s'emportait, et Aedone se désolait, pourquoi? Pour quelque vétille. Mais sitôt que le regard de celle-ci ou de celui-là tombait sur le petit Itys, leur unique enfant, humeur sombre, larmes amères s'évanouissaient, et leur tendresse, de ce rapide orage, sortait plus vive et toujours plus passionnée. Aussi il n'y avait homme ni femme en la ville de Colophon qui ne parlât des amours d'Aedone et de Polytechne, et eux-mêmes étaient plus glorieux de la véhémente affection qu'ils se portaient mutuellement que de l'estime singulière qu'ils recueillaient pour les beaux ouvrages de leurs mains. Ils se disaient souvent : Non, personne au monde, pas même Jupiter et sa noble épouse ne s'aiment de si parfaite amitié que nous. Junon fut blessée de cette comparaison; quoiqu'elle se plaignît en toute occasion de son royal époux, la bonne dame ne permettait à personne de dire qu'il y eût femme, dans son intérieur, mieux choyée ni mieux aimée qu'elle. De dépit, elle envoya dans la maison heureuse d'Aedone la discorde à qui une cause bien futile ouvrit la porte. Il faut si peu pour brouiller les amoureux!

Aedone, outre son talent à faire de la tapisserie, était, comme son mari, excellente ouvrière en toute sorte d'arts.

Digitized by Google

Aussi l'aidait-elle souvent dans sa besogne, comme Polytechne, de son côté, donnait un coup de main à Aedone, lorsque la pratique était pressante. En ce moment-là, il guillochait l'ivoire qui devait orner le siége d'un char destiné aux dieux et Aedone terminait une toile pleine de merveilleux dessins. Ils convinrent, selon leur habitude, que celui qui aurait fini le premier sa tâche, assisterait l'autre. Ce fut Aedonè; triomphante de sa promptitude qui tenait du prodige, elle se vint poser à l'établi de son mari pour lui aider, suivant qu'on en était convenu. Mais il la reçut d'un ton bourru et quitta brusquement le logis, criant qu'il allait se plaindre d'elle à Pandaros. Se plaindre de quoi? C'est la réflexion que fit Pōlytechne dès que la raison lui revint; mais il était trop tard, en ce moment il entrait chez son beau-père. N'osant retourner sur ses pas, cherchant un prétexte à sa visite, il dit qu'il venait de la part d'Aedone. — Votre fille se meurt du désir de voir Chelidonis, sa petite sœur, qu'elle a quittée depuis dix ans. C'était une enfant alors. Aedone aura de la peine à la reconnaître. Elle veut que je la lui amène, avec votre agrément, bien entendu. — Chelidonis partit, et Polytechne s'applaudissait tout bas de son invention, pensant qu'il allait faire à sa femme une surprise des plus agréables et le plus grand plaisir possible. Occasion! glissante occasion! que tu bouleverses aisément les desseins les plus honnêtes. Une forêt était sur le chemin; il fallait la traverser. Ce n'est pas qu'on y eût à redouter assaut de brigands ou de bêtes féroces. Au contraire; mais la sécurité de ce lieu le rendait véritablement dangereux. C'était un bois où l'on respirait les molles senteurs de l'Ionie. Le parfum de l'air, la solitude de cette forêt, tout disposait l'âme à la volupté. Le bon mari perdit la tête et abusa de la jeune fille, son innocente compagne.

C'est toujours charmant de commettre une sottise, mais le moment qui la suit est amer, surtout quand elle est irréparable. En pareil cas, la meilleure ressource souvent est de rejeter la cause sur la victime, de faire porter la peine à l'innocent. Mais il faut user d'habileté et Polytechne était

en ce moment trop troublé pour ajuster ensemble deux idées. Il voyait la petite Chelidonis rougissante, tout éperdue, honteuse et baissant les yeux d'où s'échappaient de grosses larmes, et il se disait : Puisqu'elle rougit, c'est qu'elle est coupable. Pourquoi serait-elle honteuse si les torts étaient de mon côté, si elle n'avait pas surpris, par sa damnable coquetterie, mon inflexible vertu. Si je l'étranglais, elle n'aurait que ce qu'elle mérite? Mais, après tout, elle est ma belle-sœur, et ce titre commande de l'indulgence. Cependant comme sa chevelure est un appât dangereux, qu'elle tombe! — et il tondit les beaux cheveux de Chelidonis; — comme ses vêtements sont trop coquets, qu'elle s'en dépouille, — et il la couvrit d'un habit commun. Lorsqu'il la vit tout à fait méconnaissable, il lui dit : Je devrais te renvoyer à tes parents. Je consens néanmoins à te mener à la maison, où tu apprendras le ménage. Tu t'amenderas par le travail. Jusque-là ne dis pas à ta sœur qui tu es, ou, par Vulcain, mon patron, tu es morte. — Puis il dit à Aedone : Voici une petite servante que j'ai achetée au marché aux esclaves, et qui fera la grosse besogne chez nous. — Chelidonis tremblait d'être tuée; elle se soumit en silence aux occupations les plus rebutantes. Mais un jour, et il y avait bien longtemps qu'elle souffrait sans oser se plaindre, elle était allée puiser de l'eau à une fontaine solitaire. Nul être vivant ne résidait en ce lieu, sinon la nymphe de la source, encore était-elle invisible. Chelidonis s'assit au bord du ruisseau et raconta de point en point à l'ondine cachée ses infortunes. Par hasard Aedone qui se tourmentait de voir son mari, depuis le voyage d'Éphèse, soucieux et mécontent, sans qu'elle en pût deviner le motif, se promenait, en songeant, dans cet endroit désert. Elle entendit tout et s'élança dans les bras de Chelidonis. L'infidélité de Polytechne, son inceste, sa dureté persévérante à l'égard d'une frêle jeune fille bouleversèrent toutes les idées d'Aedone. Les deux sœurs, s'animant l'une l'autre, coururent au logis. Si Polytechne s'y était trouvé, elles l'auraient infailliblement tué d'abordée. Il n'y avait alors qu'Itys. Le malheureux Itys était le portrait de

son père. Elles lacérèrent l'enfant et se sauvèrent chez Pandaros où Polytechne les suivit furieux. Malgré toute sa diligence, elles avaient eu le temps de raconter l'outrage fait à Chelidonis, et lorsqu'il arriva, les serviteurs de Pandaros l'enchaînèrent au moyen de forts liens, frottèrent son corps nu de bon miel et l'exposèrent dans un lieu brûlé du soleil, en pâture aux mouches qui, en ces pays méridionaux, ont la trompe plus aiguë qu'en nos climats glacés et sont fort avides de sang humain, surtout lorsqu'il est assaisonné de sucreries. On sait que ce genre de torture est si bon que les rois de Perse, très versés dans la science des supplices, science qui fit longtemps la principale partie de la politique, en conservèrent l'usage.

Ces rigueurs réveillèrent l'amour qu'Aedone avait pour son mari. Elle chercha à dénouer ses chaînes; impossible. Tout ce qu'elle put, ce fut d'écarter les nuées d'insectes sanguinaires qui voulaient ouvrir les veines du prisonnier. On la surprit dans cette posture. Pandaros et son fils décidèrent que pour en finir, ils égorgeraient sur le champ Polytechne et Aedone elle-même, comme ennemis de l'honneur de la famille. Heureusement pour tout le monde, Jupiter eut pitié de ces pauvres gens et les métamorphosa tous. Pandaros devint aigle de mer et fut chargé en cette qualité de porter des présages heureux aux marins. La femme de Pandaros prit forme d'alcyon, oiseau qui donne la paix à l'Océan et « par son privilége, dit Montaigne, » nous avons sept jours et sept nuits, au fin cœur de l'hiver, » que nous pouvons naviguer sans danger ». Alcyon conserva sur les flots l'esprit industrieux commun à toute la famille d'Aedone. Elle fit son nid pour servir de modèle aux vaisseaux des navigateurs qui allaient porter de l'Ionie en Europe la civilisation naissante. Polytechne fut pivert, oiseau ami des ouvriers et bon ouvrier lui-même, travaillant le bois et tuant l'insecte destructeur du bois. Chelidonis, c'est l'hirondelle. Diane, patronne des vierges, venant à elle, lui dit : Tu habiteras près des hommes. Ne crains rien d'eux désormais. Toujours disposés à s'entre-nuire, ils te

garderont néanmoins un respect inaltérable. Tu as souffert une fois de leur violence, et c'est assez. Voisine de leurs demeures, tu leur apprendras, par ton exemple, le bonheur domestique. Attachée par affection à ton nid et non prisonnière, et non plus serve, comme tu l'as été, lorsque tu n'étais encore que créature humaine, le monde joyeux des fleurs sera ton domaine. Tu suivras en tous lieux mon frère, le dieu rayonnant; tu accompagneras sa course au pays des noirs Éthiopiens et tu précéderas son retour, porteuse de la bonne nouvelle, aux contrées du pôle, et la terre, chaque année, se réveillera au frôlement de ton aile. Pour vous, Aedone, il est un art plus beau que tous ceux où vous avez excellé. Bornez à cet art nouveau tout votre génie, soyez la poésie du genre humain et, dans cet emploi, on vous nommera le rossignol. Approchez-vous surtout du laboureur. Par vos mélodies, ce qu'il a de rustre deviendra rustique. Et ce n'est pas le seul service que vous lui rendrez. Comme vous adoucirez les esprits incultes, vous protégerez l'agriculture. Faisant de nouveau ce que vous fîtes pour Polytechne enchaîné, vous préserverez les moissons et les arbres du paysan contre les myriades d'ennemis que, par ses sens trop grossiers, l'homme ne peut ni apercevoir, ni combattre.

Les aventures d'Aedone étaient populaires à Éphèse et à Colophon ; à Éphèse, ville où fut fondée la plus ancienne école de peinture, à Colophon où naquirent les poëtes musiciens, Polymneste et Mimnerme, créateurs de l'élégie. Dans ce pays où les arts prirent leur essor, où fut inventé le poëme qui exprime les douleurs individuelles, le rossignol eut son histoire, comme à Athènes où la tragédie, qui raconte les catastrophes sociales, reçut sa forme la plus parfaite. Quelque part, en Grèce, qu'apparaisse un genre de poésie inconnu, un art nouveau, aussitôt accourt l'oiseau. L'un des plus anciens poëtes, Stésichore, Grec de Sicile, perfectionna les hymnes qu'on chantait en l'honneur des dieux, inventa ce que les grammairiens appellent l'*épode* et prépara, par cette invention, l'origine du poëme dramatique. Deman-

dez à la tradition comment il fut capable de si hautes entreprises. Comment! dira-t-elle. Eh! ne savez-vous donc pas que des rossignols avaient chanté sur son berceau!

IV

Il y a une autre légende du rossignol que nous connaissons tous pour l'avoir apprise aux écoles; c'est celle de Procné et de Philomèle. Elle a fait oublier les autres et c'est fâcheux pour elle, car elle a perdu la signification qu'elle tirait de son rapprochement avec ces autres récits.

Chaque année, les Thyades, femmes d'Athènes initiées au culte de Bacchus, allaient en pélérinage au mont Parnasse, où elles célébraient les orgies du dieu. Sur la pente septentrionale de la montagne était un endroit nommé Daulis, à cause des épais taillis qui s'y trouvaient (δαῦλα, δασέα). C'était le rendez-vous des rossiguols de la contrée. Leur chant dans les mêmes lieux que troublaient les cris farouches de la Thyade, créa la légende. On disait que Pandion, roi d'Athènes, avait donné en mariage Procné, une de ses filles, à Térée, soldat thrace qui régnait à Daulis. L'historien Pausanias vit, dans cette bourgade, un vieux temple et une statue plus vieille encore. C'était l'image de Pallas, déesse de l'intelligence et de la civilisation, particulièrement adorée par Procné et que la princesse athénienne avait, disait-on, amenée avec elle.

La jeune femme se flattait d'apprivoiser le Thrace et de susciter en cette âme, qui devait être simple et naïve, ainsi se l'imaginait-elle, le goût des arts et de toute sorte de sentiments généreux. Qu'elle connaissait peu le personnage et la difficulté de l'entreprise! Par où prendre en effet ce brave qui était d'humeur violente, comme le dieu Mars, son digne père, très vaillant guerrier, mais le plus grand sot qui fut jamais, et, comme il arrive toujours, aussi méchant qu'il était sot. Sa cour lui ressemblait comme son ombre. La

reine languissait, étouffait, au milieu de ce triste monde. Elle avait perdu jusqu'au souvenir de la bonne volonté qu'elle avait eue d'abord à sa tentative de civilisation, tant son cœur était froissé. Elle disait, c'est Sophocle qui la fait ainsi parler : « J'ai souvent songé à la triste condition des femmes.
« Nous ne sommes que néant. Petites, il est vrai, nous
« vivons, dans la maison paternelle, la vie la plus heureuse,
« tant que dure l'imbécilité de nos premières années. Mais
« sitôt l'adolescence venue et l'intelligence, sa compagne,
« on nous chasse. Nous sommes livrées, loin de nos dieux
« et de nos parents, à des hommes étrangers. Une seule
« nuit à peine nous a jointes à eux, qu'il faut louer le sort
« et nous réjouir. »

Procné se consumait dans ses tristes pensées. On sait ce qui arriva. Mettez le mal en contact avec le bien, la sottise avec l'esprit, cent fois sur une, le mal sera vainqueur, l'esprit sera vaincu, à moins d'un miracle. Ce serait à faire croire, si les philosophes n'affirmaient le contraire, que le mal et la sottise sont l'état ordinaire de l'humanité, l'esprit et le bien des phénomènes fugitifs, des anomalies. Procné et sa sœur Philomèle n'avaient point apprivoisé le Thrace, mais les Thraces avaient abêti les deux Athéniennes.

Comme la victime et l'héroïne du duel entre le bon et le mauvais principe avait été la Milésienne Aedone, écrasée d'abord, relevée ensuite, soulevée de terre, allégée du poids de la chair, rapprochée du ciel, et de princesse montée au rang d'artiste, les victimes de la lutte entre la civilisation et la barbarie, ce furent Procné et Philomèle, sa sœur, recevant en échange de celle que les hommes lui avaient arrachée, une langue plus savante et plus puissante, réparation donnée par les dieux à cette victime qu'Athènes avait livrée pour affilier à sa lumière les races barbares, *ut barbaras sibi gentes affinitate sociaret*, comme dit Lucius Ampelius. Il n'a pas omis ce fait, cet admirable auteur qui a su en quelques pages, en cinquante paragraphes de peu de lignes chacun, consigner, comme il le dit, « ce qu'est l'univers, ce que sont « les éléments, quelles sont les productions du globe

« terrestre, les actions du genre humain. » Ne pourrait-on pas le proposer comme modèle aux écrivains du jour?

Sous les noms de Thamyris, de Philomèle et d'Aedone, le rossignol avait inspiré aux Grecs, comme ils le reconnaissaient par les divers récits que l'on a vus, le sentiment de la dignité personnelle, la haine de l'arbitraire, la fraternité entre les races étrangères, les arts du langage et les arts manuels, qui sont, pour les peines de la vie, une consolation ou tout au moins une distraction. Il y eut une époque, dans l'histoire d'Athènes, où la démocratie fut large et intelligente, où toutes les races d'hommes furent conviées à jouir des bienfaits de la civilisation, par la voix du héraut qui de l'agora, à certains jours de l'année, criait : Peuples! venez tous ici. Dans cette époque la philosophie se rendit indépendante, les arts fleurirent avec un incomparable éclat, et les plus éloquents d'entre les grands artistes, les poëtes tragiques reconnurent, par des vers pleins de gratitude, leur dette propre et la dette publique de la Grèce envers l'oiseau. Ne serait-il pas juste d'appeler cette époque où brilla le génie grec, du nom de celui qui éveilla et stimula, soutint et polit ce génie, plutôt que du nom de l'homme qui concentra dans les années de son pouvoir, tous les rayons d'une civilisation avant lui déjà grande? Ne devrions-nous pas nommer, par équité, l'époque la plus glorieuse de l'esprit humain *siècle des rossignols* plutôt que *siècle de Périclès?* Ce serait au moins mieux définir cette époque. Ce serait la montrer naissant avec la liberté dans les poëmes d'Hésiode, et se terminant peu après Aristophane.

Dix ou quinze ans avant la mort de Sophocle et d'Euripide, parut la comédie des *Oiseaux*. C'était le temps, disait Aristophane, où « les Athéniens passaient leur vie à roucou-
« ler, du haut de leurs tribunaux, des arrêts et des interlo-
« cutoires. » Les juges se comptaient par centaines; c'est dire que le monde des avocats, des rhéteurs, des sophistes, était innombrable. Le premier ancêtre de Perrin Dandin florissait alors. La capitale des gens d'esprit était devenue fourmilière de bavards. Plus d'atticisme! Les ergoteurs

avaient fait taire les chants. Les oiseaux artistes fuirent cette cité bouleversée; tout le monde ailé, si vif, si joyeux, partit, s'enfonça au désert, dans les nues, où quelques hommes sensés voulurent les suivre. C'est le sujet de la belle histoire, dramatisée par Aristophane et qui a pour titre *les Oiseaux*.

Depuis, ils ne revinrent plus, les oiseaux providentiels; ils s'éloignèrent toujours davantage du ciel grec troublé par les miaulements des gens de loi. Le digne accompagnateur de ceux-ci, le chat-huant, prit possession des lieux habités auparavant par le rossignol et y demeura. « Il n'y a qu'une « voix qui n'a cessé de retentir dans pas une de mes stations, « c'est celle du chat-huant », disait Quinet, parcourant la Grèce il y a trente-cinq ans.

Après les contemporains d'Aristophane, il y eut encore de beaux jours, durant de longs siècles, pour le génie grec. Mais cette fine fleur de perfection, l'atticisme, monopole de l'âge précédent, se perdait à mesure que le rossignol disparaissait des œuvres grecques. Est-il encore fait mention de lui? Deux ou trois fois peut-être. On dirait que cet oiseau, si vénéré naguère, est devenu un être fabuleux et dont on a perdu le souvenir.

MAITRE CORBEAU

Pour faire suite à la Légende du Rossignol

Il n'est trésor que d'avoir gravité. C'est le droit chemin à la fortune et aux honneurs. Mais cette vertu, si estimée aujourd'hui, fut longtemps conspuée. Le monde était jeune alors et les hommes n'étaient guère raisonnables.

La religion n'était que fêtes, que danses et que gambades. Au lieu de soupirs et de larmes, on ne poussait devant les dieux que des clameurs de joie. Un culte si pétulant n'était pas sérieux. La politique, c'était pis encore. Aux parlements et assemblées du peuple, qui aurait voulu faire harangue dans le goût d'aujourd'hui, eût été vilainement outragé. Pour l'avoir tenté, l'honorable Thersite qui, s'il vivait à cette heure, ferait sans doute grande figure dans le gouvernement, reçut d'un bon bâton noueux tout à travers du visage. Aussi ne se faut-il étonner si nous n'avons de cet âge-là aucun livre solide et de poids comme nos Annales Parlementaires.

Si l'on guerroyait, c'était sans aucune des raisons qui obligent maintenant les peuples à courir sus les uns aux autres, comme les questions de limites naturelles ou l'introduction dans les pays lointains de nos sages polices et saintes doctrines, par vaisseaux chargés de soldats et de missionnaires. La chronique de ces temps anciens raconte qu'un certain conquérant rangea à son obéissance les terres de l'Inde;

mais au lieu d'y fonder couvents ou boutiques de bibles, il planta des vignobles, jugeant plus utile pour le progrès de la sagesse, tant il était simple et folâtre, le suc d'une plante rampante que les hauts enseignements de Rome et de Genève.

Du reste, comme Hérodote aux premiers chapitres de son histoire vous le dira si vous ne me voulez croire, les grands rassemblements de gens d'armes n'avaient d'autre objet sinon de conquérir et ramener quelque jolie femme célèbre au loin, ou Médée la jardinière ou Europa la bouvière ou la Grégeoise Hélène; et quand la fleur de beauté et les aventuriers triomphants abordaient au rivage, enfants et vieillards, chevaliers et vilains allaient à la rencontre en grand cortége et criaient à l'envi : « Que nous importe d'acquérir château-fort, port de mer, province donnant riche tribut, royaume même! Nous avons gagné mieux que chose quelconque : nous possédons la plus belle; sans doute c'est la fille de quelque dieu. Quel mont d'or ou quel empire lui pourrait-on apparier? » Ils repaissaient leurs yeux de l'étrangère, lui faisant très parfaite joie et bonne chère, et sentaient sourdre en leur âme une claire image de la beauté suprême qui créa toutes choses.

Lors, retournant chacun à ses champs et aux travaux du labourage, ils interpellaient l'alouette qui planait en l'air, le moineau causeur ou la tranquille colombe, disant : « Oiseaux du ciel, vous qui voyez tout ce qu'enserre ce vaste univers, connaissez-vous, en nul endroit, princesse plus gente que la nôtre et d'allure et de visage? » Et les oiseaux répondaient gaîment que non. Car alors palombes, passereaux et alouettes parlaient, et leur babil était, pour les hommes de ce vieil âge, la plus grande félicité, comme l'affirme un très ancien conteur d'histoires appelé Babrias.

A passer temps ainsi, en compagnie d'animaux de petite cervelle, ce que nous appelons civilisation et science sociale prenait médiocre ou nul avancement. Et comme on ne voyait pas, ainsi que de nos jours, errer, par les rues et lieux publics, des gens austères d'extérieur, se baptisant « les dé-

fenseurs de la liberté, les serviteurs du droit, de la justice et du devoir », tout naturellement le devoir, le droit, la justice et la liberté étaient dans le plus déplorable abandon. Qui le premier voulut mettre un peu d'ordre parmi ce monde en désarroi, eut grosse besogue et longues souffrances, comme vous l'entendrez ci-après.

Dans le pays de Babylone vivait une espèce de patriarche, homme religieux et riche; son nom était Cléinis. Ses affaires l'ayant obligé d'aller chez les Hyperboréens, il remarqua que ce peuple immolait des ânes en l'honneur d'Apollon. Cléinis, de retour chez lui, raconta ce qu'il avait vu à ses fils. L'un d'eux, nommé Corax, était un véritable prodige. Pour la gravité, c'était le nonpareil des jeunes gens de son âge et même des vieillards chenus. Il ne chantait pas, ne riait jamais, mais il dissertait avec poids et mesure, et d'une façon quelque peu nasillarde. Ce personnage chicheface approuva beaucoup l'usage des Hyperboréens et conclut que l'on devait les imiter dès le lendemain sans plus tarder.

Lorsque Cléinis se fut retiré dans son oratoire, Apollon en personne le vint trouver et lui dit : « Bonhomme, vous croyez par votre holocauste me faire grand plaisir; sachez que nous autres poëtes, nous aimons mieux les fleurs que le sang. D'ailleurs nous n'avons de haine contre aucun être, car aucun ne nous déplaît. Selon votre fils, le braire de l'âne trouble nos concerts; sa mélodie sans doute n'est pas belle; mais toutes choses, même les plus laides, semblent agréables lorsqu'on sait, comme nous, se placer dans un certain éloignement. Le bruit des cigales pour le vulgaire est agaçant; pour nous, c'est une musique délicieuse. Le cri des cygnes déchire votre oreille, mais la nôtre en est charmée, et rien ne nous flatte plus que d'entendre comparer notre chant au leur. De même le braire de l'âne, entendu à distance, est une note sonore dans l'harmonie universelle. Ne tuez personne; ne tuez pas les ânes surtout. Si vous commenciez, bon Dieu, où s'arrêterait-on ? »

Cléinis répéta à son fils ce que lui avait dit le dieu. Mais Corax ne fut que plus obstiné dans son dessein. Il soutenait

que son père avait mal compris Apollon, qu'il avait pris le sens littéral de ses paroles, tandis qu'il fallait en chercher le sens abscons, qu'il était indigne d'un immortel de s'expliquer clairement et que, puisque Apollon avait dit d'épargner les ânes, il avait voulu faire entendre qu'il fallait les immoler.

Les victimes furent donc menées à l'autel. C'était fait d'elles si Apollon ne les eût protégées. Il les inspira. Quand ce dieu fait descendre l'inspiration sur un homme simple de cœur, aussitôt se produit un poëme; mais quand il inspire des baudets quelconques, le résultat n'est pas le même. Ce sont alors violences horribles ou ridicules, comme querelles religieuses, luttes de partis, polémique de folliculaires, assaut d'éloquence et chamaillis politique ou coups de dents et ruades véritables, ainsi qu'il arriva en cette occasion. En un instant les rôles se trouvèrent intervertis; le sacrificateur devint la victime de ceux-là mêmes qu'il allait égorger. Nos ânes, devenus féroces, renversent, déchirent, piétinent le pauvre Corax dont il ne fût resté que des lambeaux informes, si Apollon n'avait cru la leçon suffisante. Il calma ces bêtes possédées et dit à Cléinis : « Votre fils est atteint d'une maladie d'esprit, grave, nouvelle dans le monde et contagieuse. Il est raisonneur. C'est le résultat de calculs au cerveau. Je vais, en l'emmenant à ma cour, achever la guérison que j'ai commencée d'une façon peut-être un peu rude. » Cela dit, le dieu vêtit Corax de belles plumes blanches, et tous deux prirent leur vol vers une montagne de la Grèce où l'olympien faisait son ordinaire séjour.

La cour d'Apollon était la plus galante, et son palais le plus magnifique qui fût au temps jadis. Les portiques, les murailles, tout enfin était d'or massif. Mais comme les habitants étaient muses véritables et poëtes tout de bon, ils n'avaient pour tant de richesse qu'un regard distrait, rire et chanter étant leur seul souci.

Leurs chansons n'étaient pas, gardez de le croire, à la louange de leur prince. Il avait trop d'esprit pour le permettre. Elles n'avaient pas non plus les peines de l'âme pour

Digitized by Google

sujet. Par ma foi! de savoir si nous avons une âme, si elle est immortelle, ils s'en souciaient comme d'un navet. C'était très mal, mais c'était ainsi. Cependant, si l'envie leur fût venue de connaître sur ce point le vrai et le faux, ils n'auraient eu qu'à le demander à Apollon qui, parcourant chaque jour tous les coins du monde, pouvait leur dire ce que deviennent les vieilles âmes. Mais personne ne songeait à faire question semblable. Possible d'ailleurs, le dieu eût répondu : « Au diable le mélancolique qui, non content de jouir de l'heure présente, s'inquiète d'un obscur avenir! »

Ce qu'ils chantaient, c'était la coupe à rouges bords et la nymphe complaisante dont le corps plus blanc que marbre de Paros, mais marbre palpitant et doux au toucher comme à la vue, se détachait avec vigueur sur le vert sombre et profond du bois.

Une procession de solliciteuses, belles et nombreuses, oréades, naïades, hamadryades, montait sans cesse les avenues du palais. Point ne venaient pour obtenir pensions ou sinécures, on le pense bien. Autre requête plus importante les amenait. Elles disaient, après s'être inclinées : « Phœbus Apollon, roi du monde, par pitié pour nos frais appas, ne fais pas aujourd'hui rouler ton char flamboyant trop près de nos ondes ou de nos feuillages; ô dieu à l'arc d'argent, par égard pour nos vêtements légers et nos jupes de gaze transparente, ne t'éloigne pas trop non plus, sinon nous gèlerions, et le froid nous fait peur épouvantablement. » La requête achevée, la révérence faite, naïades et dryades, quittant la salle d'audience, traversaient le salon des aides de camp de Sa Majesté Phœbus. Ces aides de camp étaient des poëtes, car autres gens n'avaient office en ce lieu.

La naïde disait à celui-ci : « O poëte, mon cristal est si pur et si limpide que si tu venais te pencher sur sa surface, tu verrais mieux qu'en aucun miroir du monde ta figure charmante et divine. » La dryade, d'un air compatissant, disait à cet autre : « Mon doux rêveur, vos yeux sont battus, votre teint, naguère de rose, est terne; trop de veilles vous

nuisent. Venez sous les ombrages du chêne où j'habite; vous y dormirez d'un sommeil paisible et je veillerai sur vous. » Elles disaient ceci et cela, et leur grand œil en disait bien davantage. Pareilles invitations, c'était la grande affaire qui conduisait ces demoiselles au palais; l'autre n'était qu'un prétexte.

Les poëtes se seraient bien gardés de manquer à telles fêtes. Si, contre toutes les conveuances, ils avaient négligé de s'y rendre, mesdames les Heures, grandes maîtresses du palais, les eussent rappelés à leurs devoirs : « Sus! tôt! songeards! le temps fuit, la nymphe se morfond sur son lit de mousse, et d'impatience elle froisse, dans sa petite main crispée, la frêle anémone et le muguet qui n'en peuvent mais. »

Les Heures n'étaient que deux; le temps courait alors. L'une s'appelait Fleurette et l'autre Gerbette [1]. L'une disait sans cesse : cueillez la fleur, et l'autre répétait : cueillez le fruit, et toutes deux redisaient : jouissez. Les jours se passaient dans cette étude. Dès l'aube, madame Aurore, heureuse de quitter la couche oisive et détestée de son vieux mari, sautait du lit et, belle et rieuse, courait en chemise faire lever chacun, parmi le palais, pour vaquer à la besogne ou, pour parler plus exactement, aux plaisirs de la journée. Le soir, Vénus, court vêtue, à califourchon jambe de ci, jambe de là, sur Vesper, son étoile, se montrait sans bruit et disait à voix basse : « Assez chanté, assez ballé, enfants ; suivez-moi doucement. »

Vivant dans l'intimité du prince des poëtes et dans une maison qui retentissait incessamment du bruit des violons et des chansons, danger était que sous l'influence de ce dieu frivole et dans un entourage de gens si évaporés, Messer Corax ne devînt, par longue traînée de temps, rimailleur,

[1] On sait qne les vieux Athéniens, qni étaient moins bons horlogers que nous, mais qui rachetaient ce défaut par quelques qualités, ne comptaient qne deux heures; ils les appelaient en leur langage Θαλλὼ et Καρπὼ, mots qui ont à peu près la signification que nous donnons plus haut. Voyez Preller, *Griechische Mythologie.*

versificateur, rêveur ou musicien. Mais il avait heureusement un caractère bien trempé et capable de résister aux suggestions pernicieuses et aux exemples dépravants. Ce qu'Apollon prenait pour maladie, granulation ou calcul du cerveau n'était que force d'esprit. Corax se tint éloigné des occupations badines auxquelles s'adonnaient son patron et toute la cour, pour se livrer tout entier à l'étude de la sagesse, perfectionner son jugement et, comme il disait, « développer son esprit dans la sphère de son activité ».

Il avait un maintien propre à inspirer de la vénération à qui de nous l'aurait vu. Mais les familiers de Phœbus avaient peu d'égards pour l'apparence de Corax qu'ils trouvaient guindé et empesé. Tous le raillaient, qui lui lançant un brocard, qui un lardon, qui jetant une pierre dans son jardin ; muses et poëtes en faisaient gorges chaudes. Si par gravité il refusait de danser, bondir, tourner, virer avec la bande folle, on disait. « Voyez la vilaine souche! » S'il voulait démontrer catégoriquement le tort qu'on faisait à sa dignité par épithètes aussi malsonnantes, tout le monde à sa voix se bouchait les oreilles, éclatait de rire, fuyait à toutes jambes, en poussant des huées. C'étaient noises et riotes sans fin.

Apollon, qui espérait tout du temps, faisait l'impossible pour être agréable à Corax et pour l'apprivoiser. Il feignait d'écouter avec plaisir ses longs sermons, tournait la tête pour cacher un bâillement, se pinçait à la dérobée jusqu'au sang pour s'empêcher de dormir ; mais c'était vainement, car souvent un ronflement retentissant avertissait le docteur du triste effet des ses discours. Il s'en consolait en pensant avec dédain que son prince n'était pas assez sérieux pour le comprendre. « C'était bien, se disait-il, à cet animal d'immortel qu'il convenait d'immoler mes baudets. Je conçois maintenant la cause de l'affection toute fraternelle qu'il témoignait à ces maudites bêtes. »

Corax cherchait quelque auditeur mieux disposé. Il le trouva ou crut le trouver dans un jeune homme nommé Éphèbe, qui habitait le voisinage et dont il comptait faire

son disciple. C'était presque un enfant; et comme il était fort timide, rougissait d'un rien, perdait contenance sans sujet, Corax le crut le plus docile du monde. Il pria les parents d'Éphèbe de le lui confier, et ceux-ci, tout fiers de l'honneur que leur faisait le commensal de Phœbus Apollon, consentirent avec joie à sa demande.

Un matin qu'Éphèbe allait, suivant sa coutume, à l'école du docteur, il rencontra Coronis. Oh! la fâcheuse rencontre pour Corax et sa doctrine.

Coronis était depuis hier grande fille devenue. On se moquait de sa fidélité pour sa poupée : O la sotte! disait-on. Et elle disait tout bas : Oui, la sotte! mais qui remplacera ma poupée? Éphèbe songeait : Qui me soulagera de l'ennui dont j'étouffe sous Corax? Ainsi rêvant tous deux, ils se sont de hasard trouvés face à face. Coronis a baissé les yeux, Éphèbe a fui, mais dans cette rencontre furtive, une étincelle les a frappés tous deux. Le lendemain, Éphèbe a pris le chemin de Coronis et Coronis le chemin d'Éphèbe. Ils se sont rencontrés au même lieu, Coronis effeuillant une marguerite, Éphèbe froissant le cahier de son maître; mais cette fois les hypocrites se voyaient de loin, bien qu'ils fissent mine de ne se pas voir. Éphèbe, quoiqu'il n'eût pas même effleuré le beau corsage de Coronis, lui a dit d'une voix étouffée : Pardon, mademoiselle. Et Coronis, quoiqu'elle n'eût rien dit, a répondu d'un vif regard : Je vous pardonne, monsieur Éphèbe. Nonobstant ce pardon si gracieusement octroyé, Éphèbe, tout troublé et tout tremblant, se demandait : N'ai-je pas blessé en la heurtant mademoiselle Coronis? A ce penser, il lui semblait, tant sa poitrine était oppressée, que la lourde charrette de foin qu'il voyait au loin faisant sous son poids crier l'essieu et ahanner six forts chevaux, s'était tout entière écroulée sur lui. Désormais, Éphèbe, tu n'oseras plus prendre le chemin de la Coronis. Le jour suivant néanmoins il alla dans la même direction, mais, à mi-route, il se retira tristement, et Coronis qui vit sa retraite, disait : Poupée, ma chère petite, tu ne fuyais pas lorsque j'allais à toi!

Éphèbe, après avoir bien songé, trouva que le mieux serait de ne plus rencontrer Coronis, mais de la suivre. Ainsi fit-il : et n'ayant plus les yeux de la fillette qui lui brûlaient le courage, il osa parler. Ce qu'il dit, c'étaient paroles entrecoupées, pauvres de sens, riches d'intention et résonnant comme musique d'anges dans l'oreille de Coronis.

Un jour de juillet, Éphèbe et Coronis s'assirent sur la berge d'un champ de blé; pavots, bluets et liserons par milliers étaient à portée de la main. Éphèbe dit : Si je savais, Coronis, tresser ces fleurs, j'en ferais une couronne pour toi. — Éphèbe, je veux t'apprendre à faire guirlandes ; lors tu pourras chaque jour me donner chapeau de fleurs nouveau. Mais en récompense enseigne-moi quelques unes de ces belles choses que tu apprends à l'école de M. Corax. — Toute la science du savant Corax ne vaut guère au prix de l'art d'orner ma Coronis. — Mais, Éphèbe, ne sens-tu pas un remords se glisser dans ton cœur en arrachant pavots et bluets qui se vont sitôt faner? — Je pensais à cela, Coronis; mais demain viendra le moissonneur et il abattra, sous sa faucille, la moisson. Alors ces fleurs que nous cueillons pour la parure de tes longs cheveux, tomberont sans gloire sur la terre desséchée.

Les deux amis se mirent bravement à l'œuvre et tant dura leur grand travail que le soir vint et qu'il fut temps de retourner chacun en son logis. Mais Coronis était toute lasse; son apprenti était si étourdi; à chaque instant il l'avait fallu reprendre, et de fatigue elle sentait ses yeux doucement se clore. N'ayant pas la force de cheminer seule, elle s'appuya sur le bras d'Éphèbe. Nos amoureux traçaient un sillage dans l'étroit sentier, rendu plus étroit par les hauts blés qui se balançaient de droite et de gauche. Coronis dépassait à peine les épis, et la tête chargéee de son diadème rustique, elle semblait la reine des moissons. Éphèbe écoutait une voix intérieure qui chantait ainsi :

« Telle était Déméter la blonde lorsqu'elle se prit d'amour pour le berger Jasios. Sous ses pas fleurissaient les campagnes, et il n'est lande aride qui, à son aspect, ne se cou-

vrît d'épis. Souples épis, ne blessez pas ma Coronis en la caressant.

« Déméter était déesse de haut parentage et de grand honneur sur la terre comme au ciel. Ma douce amie est de même sang que moi; c'est ma sœur. Je puis l'aimer tout mon soûl sans craindre la foudre de Jupiter ou les caprices dédaigneux d'une déesse. Souples épis, ne blessez pas ma Coronis en la caressant. »

Les couplets de sa chanson avaient enivré Éphèbe, et voyant la belle qui sommeillait en marchant et le front de Coronis qui se posait sur son épaule, il osa, l'audacieux, embrasser son amie. Coronis, sans ouvrir les yeux, murmurait : Que fais-tu, Éphèbe, es-tu fou? — Éphèbe, croyant que toute la nature prenait fait et cause pour l'injure qu'il avait faite à Coronis et que la terre était prête à l'engloutir, sentait trembler le sol sous lui; il le croyait, mais ce qui tremblait, c'étaient ses jambes. On approchait du hameau. Coronis ouvrit tout grand ses yeux et dit : Écoute, Éphèbe, n'entends-tu pas les cris des enfants, les rires des voisines, le pas lourd des hommes qui regagnent leurs demeures? Pars, laisse-moi seule. Si l'on nous rencontre ensemble, demain Coronis ne pourra plus voir son ami Éphèbe.

Le lendemain moissonneurs et moissonneuses avaient devancé les amoureux et s'étaient emparés du champ. Les alouettes, qui la veille jargonnaient leur latin là coiement, s'étaient sauvées en grande hâte au ciel d'où elles narguaient les travailleurs. Qu'ils sont heureux, ces oiselets! disait Éphèbe ; les poursuit-on ici, ils se réfugient là-bas et se rendent invisibles dans un rayon de soleil. — Éphèbe! que n'avons-nous des ailes pour échapper aussi à tout envieux regard! — Écoute, Coronis, nous ne pouvons penser à faire comme l'alouette, mais le bois est là; sous sa grande ombre nous pourrons causer de nos affaires. J'ai tant de choses à te dire! — Éphèbe, le bois me fait peur. Il y a tant de silence et d'ombre! Au moindre frémissement des feuilles, je crois voir le loup rapace, la verte couleuvre ou monseigneur Croquemitaine à l'œil hagard. — Aurais-tu peur, Coronis ma

mignonne, lorsque tu me vois près de toi, prêt à te défendre contre les monstres et les bêtes sauvages? — Assurément non que je n'aurais pas peur, sentant à mes côtés mon Éphèbe, mon doux et vaillant chevalier. Puis j'ai tort de mal parler des bois. J'ai entendu souvent louer par ma mère-grand leur refuge hospitalier. Elle racontait qu'au temps des invasions étrangères, lorsque le Scythe nomade dévastait la contrée, les filles se cachaient au fin fond des bois où elles demeuraient tant que l'ennemi tenait la campagne, et quand je demandais à la grand'mère pourquoi elles fuyaient ainsi, c'était, disait-elle, pour conserver notre vertu, laquelle ces brigands armés eussent dérobée sans miséricorde ni merci. — Eh bien, Coronis, reprenait Éphèbe, imitons ta mère-grand et ses compagnes; nous ne saurions faire mieux. Allons au bois.

Quand ils eurent erré à l'aventure, Coronis se laissa choir dans la clairière au milieu d'un lit mollet de fleurs où semblait s'engloutir son beau corps. — Maintenant, mon Éphèbe, conte-moi les grandes affaires que tu me dois conter. — Hélas, Coronis, je ne sais comment, j'ai tout oublié. Je devais te dire, je sais bien que je t'aime. Mais à cela je devais ajouter cent sortes de choses; par malheur, d'aucune ne me souviens. — Tâche cependant de te les rappeler. Rien que le peu que tu viens de dire est déjà si charmant. — Éphèbe, se tenant à genoux devant Coronis, baisait tendrement ses mains et ses bras, et cependant ne trouvait pas les paroles qu'il lui avait promises. Coronis attendait patiemment et souriait pour l'encourager à parler, lorsque tout à coup elle passa du sourire à l'effroi, devint blême, poussa un cri étouffé et se dégagea de son ami. Une affreuse chimère s'était-elle plantée soudain devant les yeux de la belle? Quelque farfadet bizarre? Un ciron s'était-il, ô horreur! aventuré sur la jambe de Coronis? ou rien qu'un pressentiment sinistre lui avait-il traversé l'esprit? — Ah! Éphèbe, dit-elle; et de courir et lui de la suivre, et tant ils coururent qu'ils furent hors du bois, tous deux haletants et souriants néanmoins en s'entre-regardant.

Éphèbe lui dit enfin : — Quelle chose t'a affolée de la sorte? — Je ne sais; je crois c'est toi-même qui m'as fait peur. Pardonne-moi, Éphèbe, mais te voyant, toi si bon, à mes genoux, un je ne sais quoi tout à l'heure m'a transi le cœur. En regardant ton œil brillant, je me disais : Croquemitaine ne me regarderait pas autrement; et cependant ton regard est si doux! Lorsque tu pressais ma main, il me semblait que le méchant loup n'aurait pas une étreinte plus puissante. Lorsque tu étais à mes côtés, je pensais, malgré moi, au serpent qui, au milieu des fleurs, fascine les petits oiseaux. Pourtant, Éphèbe, bien vrai, je prenais plaisir auprès de toi. Ah! tu m'as fait, sans le vouloir, plus de peur que je ne saurais dire; envie de pleurer me prend à seulement y penser. — Ce disant, la pauvre Coronis sanglotait.

Éphèbe était ébahi. Il disait : Ton sein palpite, ton cœur bat! — Ote tes mains, on peut nous voir. — Ah! je n'y songeait, Coronis, mais en vérité, si quelqu'un te voyait faite comme te voilà, les joues humides, que penserait-il? On croirait que je t'ai maltraitée. — Mon Éphèbe, je ne saurais me garder de soupirer. — Du moins, Coronis, cachons-nous derrière cette ramée d'aunes, jusqu'à tant que tu aies repris ta sérénité.

En se tournant vers l'aunaie, ils virent ce qui avait produit sans doute les pressentiments affreux de Coronis. Ils virent devant eux, réalité plus épouvantable que tous les pressentiments, messer Corax qui cherchait en tout lieu son infidèle élève. Pourrait-on se représenter la colère du magister? Elle eût été sans bornes, n'était que Corax aimait en toute occasion à s'écouter parler, et que, pour donner à ses apostrophes, à ses hyperboles, à ses prosopopées le tour convenable, il était obligé de modérer son emportement. Le dépit de Corax était grand néanmoins. Voir préférer à ses doctes leçons la société d'une petite mijaurée! Éphèbe marchait devant lui l'oreille basse, la rougeur au front, n'osant même donner un regard d'adieu à Coronis qui demeura seulette, le cœur gros, se jurant à elle-même de se laisser mourir à l'instant même.

Corax enferma Éphèbe dans sa classe et puis réfléchit. Il trouva, en réfléchissant, le moyen de se venger et, du même coup, de tirer profit de sa mésaventure. Il avait de l'ambition et voulait parvenir. « Mon prince, se dit-il, a le cœur tendre ; il suffit. Je puis lui rendre des services et obtenir de la sorte le ministère le plus important dans sa maison. » — Ce n'était pas assurément le ministère le plus honnête ; mais qu'importait à Corax? Au lieu de conscience, il avait des principes, desquels il tirait, pour chacune de ses actions, des conséquences logiques. Quant aux impulsions primesautières et droites, il les refoulait avec mépris comme mouvements irréfléchis, ou plutôt il n'en avait jamais éprouvé.

Sire, dit Corax en grinçant un sourire, comme j'étais à réfléchir, suivant mon habitude, dans le voisinage de votre domaine, j'ai rencontré la plus jolie fille qui se puisse voir. — Apollon fut stupéfait de l'humeur presque badine de Corax et plus curieux encore de voir quelle était la beauté qui avait pu faire impression sur lui. Ce doit être, pensa-t-il, quelque souillon de cuisine, grognon ou sottement bavarde, car qui se ressemble s'admire. — Corax devinant la curiosité de son maître, promit, s'il l'avait agréable, d'introduire auprès de lui cette adorable merveille, qui n'était autre que Coronis.

Il avait un moyen aisé de l'attirer. Le nom d'Éphèbe suffisait. L'espérance de le revoir eût mené la pauvrette au bout du monde. Elle trouva le plus beau des dieux où elle croyait trouver le plus beau des mortels. Mais lorsque Apollon et Coronis se virent, le plus étonné des deux, ce ne fut pas la jeune fille. De part et d'autre ce fut en quelque sorte de l'éblouissement. En pareil cas, l'étonnement et l'amour s'enchaînent comme la cause à l'effet. Le cœur du dieu céda. Eût-il été raisonnable que celui de la jeune fille résistât?

C'est une vieille chanson de reprocher aux femmes leurs infidélités. Si nous les connaissions mieux, nous ne leur ferions pas de si injustes reproches. Nous croyons que la femme qui nous trompe et celle qui nous a aimé sont une

même personne. Il est vraiment honteux, après avoir discuté durant tant de siècles sur la nature de l'âme et du corps, d'être encore si ignorants. L'âme de la femme est d'une essence si délicate que l'on ne saurait sans tort lui comparer la chose au monde qui l'est le plus. Un mot, un geste l'offense; le moindre chagrin la fane, comme la rose au premier souffle du froid ou du chaud. Mais comme à la rose fanée succède sur la même tige la rose naissante, de même à cette pauvre âme navrée qui s'envole au ciel demander la guérison de ses blessures, succède dans le même corps une autre âme, qui tient la place de la première jusqu'à ce que celle-ci revienne guérie et complètement cicatrisée. Ces changements, imperceptibles aux sens, et pour cause, mais constatés par les expériences d'un jeune et savant *privat docent* en philosophie de la célèbre université de Niederuebergumpach, expliquent une foule de phénomènes, et pourquoi la femme d'aujourd'hui n'est pas celle que nous avons connue hier, et pourquoi celle qui a eu amoureux plus de dix jure à chacun qu'il sera le dernier en même temps qu'il est le premier. Cela explique aussi la prétendue infidélité de Coronis. La tendre Coronis, ou plutôt son âme, était partie; une autre, plus sensible à la puissance et aux grandeurs, avait pour un temps pris sa place.

Apollon fut plus favorisé qu'Éphèbe. Fut-il plus heureux? Il fut plus heureux, à en juger par ses paroles. J'avais, dit-il, trop mauvaise opinion de Corax. Ces gens austères d'extérieur sont vraiment très utiles en certain genre de négociations que je n'oserais jamais proposer ni à mes poëtes, ni moins encore à mes muses.

Corax eut bientôt occasion de rendre un autre service. Apollon aimait toujours Coronis; elle l'aimait aussi; mais il était poëte : c'est un grand défaut en amour. Une voix secrète murmurait aux oreilles de la belle : Pourquoi tout le feu de mon amoureux s'évapore-t-il en madrigaux? Plainte injuste ou tout au moins exagérée. Elle se plaignait à tous les échos d'alentour. Ainsi se plaignant, elle arriva au bois témoin de sa dernière entrevue avec Éphèbe. Le parfum des

fleurs bocagères, les arbres, les petits sentiers tapissés de mousse, tout ce qui l'entourait et frappait ses sens rappelait à notre désolée qu'en ces lieux s'étaient passés des événements auxquels il lui semblait confusément avoir assisté. Elle s'assit pour recueillir ses souvenirs obscurs, et voici venir justement à point pour y aider Éphèbe en personne qui, vivant en anachorète, ne s'éloignait plus guère de ce désert. Il était toujours le même, seulement la vie sauvage l'avait rendu un peu plus entreprenant. Coronis était plus engageante. Corax qui, pour se rendre digne de ses fonctions, épiait la favorite, les surprit dans le moment où ils désiraient le moins d'attirer les regards. Cette fois il ne les dérangea pas. Il en vit assez néanmoins avant de s'éloigner pour pouvoir être certain, sans le secours d'aucunes inductions, déductions, syllogismes dont il se servait habituellement, que son maître était aussi trompé qu'un amant peut l'être. Prenant un air plus triste que d'ordinaire, il aborda Apollon en ces termes : — O dieu Phœbus, dépouillez-vous de votre diadème de rayons. Ce n'est plus l'ornement qui convient à votre auguste front. — Ensuite il raconta tout ce qu'il avait vu, renchérissant encore sur la faute de Coronis. Imaginez-vous, sire, que son complice est un vagabond de la pire espèce qui n'ose quitter les bois à cause de sa mauvaise conduite. Je ne le connais que trop, ce vilain petit débauché. Je l'ai surpris auparavant en faute, et ce n'est pas la première fois que mes yeux en sont scandalisés. C'est pour ce beau museau qu'on vous trahit! O souillure ineffaçable imprimée sur la tête du plus gracieux des souverains, du plus brillant et du meilleur des maîtres!

Apollon qui voit tout, n'avait rien vu, non plus que nous quand pareil accident nous arrive. Il fut surtout courroucé par la manière dont Corax assaisonna son récit. Ayant vérifié qu'il n'était que trop réel, au moins dans sa principale circonstance, il tira une flèche de son carquois et la lança avec toute la force que donne la colère, vers les coupables. Je ne sais si son intention fut de les frapper tous les deux, ou l'un d'eux seulement, ce qui est probable; mais ils se tenaient si

près l'un de l'autre, que le trait qui traversa Éphèbe frappa également Coronis. Au moment où leurs yeux se fermèrent, le remords entra au cœur d'Apollon. Il s'élança pour réparer un malheur irréparable ; en s'approchant des deux amants infortunés, il ne put s'empêcher d'être touché de la bonne grâce d'Éphèbe, ce qui augmenta encore son désespoir. Il tourna tout son courroux contre Corax. Va, dit-il, faux sage, sors de mon palais et garde-toi d'y rentrer jamais.

A peine cet arrêt de bannissement fut-il prononcé que tout l'entourage du dieu, muses, nymphes et poëtes, tout en pleurant la mort d'Éphèbe et de Coronis, se jetèrent de concert aux pieds de Phœbus Apollon, lui parlant ainsi : — Père Apollon, Corax est vilain, il est maussade, il est dénonciateur, mais il est malheureux; père Apollon, nous vous en prions, faites-lui grâce. — Et tous et toutes accompagnaient cette prière de tant de sanglots que Phœbus crut devoir, pour modérer leur commisération à l'égard de ce misérable, leur découvrir une partie des choses à venir. — Ne me parlez point, leur dit-il, pour ce ribaud qui ne mérite aucune compassion. Où il va, il vivra mieux selon son cœur que parmi nous. Des gens puissants l'accueilleront, et, avec leur aide, il doit nous faire une dure guerre qui ne finira que par notre anéantissement complet. Sa race alors peuplera le monde : triste race, je vous le dis, qui aura toujours à la bouche les mots de vertu et de fraternité, et qui nonobstant vivra, mais en secret, dans la débauche et dans l'égoïsme le plus insupportable.

A ces paroles, une petite naïade blondelette à qui la menace d'anéantissement avait donné de la chair de poule, se hasarda à conseiller de conjurer un si grand danger en gardant Corax. Mais elle n'eut pas le temps de poursuivre son avis, car toute l'assemblée se leva avec une généreuse indignation, et tous dirent : Périssons plutôt à l'instant que de nous abaisser à flatter l'ennemi.

Nous avons dit que Corax était couvert de plumes. C'était une sorte de génie du genre des volatiles. Ovide, qui raconte cette histoire dont nous sommes le traducteur fidèle, affirme

Digitized by Google

qu'il surpassait les cygnes en blancheur, mais je crois qu'Ovide se trompe et que Corax dut toujours avoir une teinte un peu terreuse ou jaunâtre ou gris sale, telle que l'est la face d'un ancien procureur ou d'un vieil orateur politique, gens qui font plus grande dépense de bile que d'esprit. Quoi qu'il en soit de son plus ou moins de blancheur, devenir oiseau, comme il fit, après avoir été une espèce de chérubin, ce n'est peut-être pas si merveilleux que de passer subitement du blanc au noir le plus foncé. Ce fut la nouvelle couleur de Corax après son bannissement. Quoiqu'elle ne lui eût été imposée que par punition de sa faute, Corax en fut charmé, parce qu'elle était mieux séante à sa gravité que les teintes pâles et sereines. Sous sa forme d'oiseau, il conserva chez les Grecs son nom que nous avons traduit par celui de *corbeau*.

Corax prit son vol vers l'Orient. C'était son lieu de naissance. Il se présenta devant une assemblée de vieux hobereaux grognons qui se trouvaient réunis à propos. On remarquait parmi ces vénérables personnages Baal, Brama, Ormuzd, Serapis, Sommonacodom et quelques autres dont je ne me souviens pas. Il leur fit un tableau exact de la Grèce et de la cour d'Apollon, dont tous ces honnêtes personnages furent outrés. Leur avis unanime fut qu'ils ne pouvaient tolérer l'anarchie à leurs portes. Mais de la combattre par la force, il n'y fallait songer, car il se sentaient tous trop vieux pour tenter l'entreprise. La ruse parut meilleure. On découvrit que la poésie était l'unique cause du mal. Inventons, dirent-ils, quelque art nouveau qui ressemble à celui-là, mais en apparence seulement, et qui soit au fond tout le contraire. Nous le donnerons aux Grecs, et comme ce sont des esprits légers, ils l'embrasseront avec enthousiasme, parce que ce sera chose nouvelle. Vas-y rêver, Corax; en attendant nous te donnons, pour te distraire et amuser tes loisirs, l'office de grand juge des morts. Tu décideras du sort des âmes.

Corax remercia avec effusion le noble synode et s'en alla vaquer à ses fonctions dans une province de Perse appelée Caramanie. C'est depuis ce temps que s'établit l'usage dont

Chardin a parlé et que Tavernier raconte en ces termes : « Ils n'enterrent point leurs morts, ni les brûlent. Ils les portent hors la ville en une grande place fermée de murailles, où il y a quantité de piliers de sept à huit pieds de haut, et ils lient les morts debout à un de ces piliers, le visage du côté de l'Orient. Ceux qui ont accompagné le corps font leurs prières de loin jusqu'à ce que les corbeaux viennent; car autour de ce lieu-là il y en a toujours une grande quantité. Si l'un de ces corbeaux se vient jeter sur l'œil droit du défunt, ils croient que la personne est bien heureuse, et de la joie qu'ils en ont, ils font de grandes aumônes et vont tous dans un champ faire bonne chère ; mais si le corbeau se jette sur l'œil gauche, ils tiennent cela pour un mauvais présage, et s'en retournent tout tristes sans se parler l'un à l'autre, sans faire des aumônes et sans boire ni manger. »

Malgré les agréments que Corax trouvait à juger les âmes, il n'en était pas absorbé au point de ne songer à l'œuvre que ses maîtres avaient confiée à son esprit subtil. Les Perses, après avoir tenté deux fois de soumettre les Grecs, venaient d'être repoussés honteusement, lorsqu'il trouva que le moment était venu de réussir dans l'entreprise où d'immenses armées avaient échoué. Il vint en Sicile, et prenant forme humaine, tout en conservant son nom, il ouvrit une école de rhétorique. Les biographes croient que Corax fut un simple mortel, et en cette qualité ils ont écrit sa vie, comme s'il était possible à un homme isolé de pervertir l'esprit d'une nation qui en avait certes beaucoup. Cet art nouveau qu'il appelait rhétorique et dont il fut l'inventeur, était fait d'immenses lacs, tissus de certains fils perfides nommés épichérèmes, cata chrèses, enthymèmes, synecdoches, topiques, antonomases, litotes, etc., etc., où les jeunes gens vinrent en foule donner tête baissée. Les malheureux étaient si nombreux que Corax dut s'associer un certain Tisias, disciple mieux doué de beaucoup que ne l'avait été le léger Éphèbe. Il fallut même, pour ceux qui ne trouvaient place dans l'école, écrire un traité qui est, suivant un savant, l'un des livres de rhétorique auquel on donne communément Aristote pour auteur.

Digitized by Google

Quelques hommes simples et sensés parmi les Grecs dirent, mais bien inutilement, une parole qui passa dans la suite en proverbe : *De mauvais corbeau, mauvais œufs* [1]. Ce fut en effet une terrible couvée qui ne tarda pas à grandir et à peupler la Grèce; sophistes, rhéteurs, orateurs, phraseurs, tribuns, bavards de toutes sortes et de toutes nuances, et, comme dit Cicéron dont le témoignage ne peut pas être suspect d'hostilité, *clamatores odiosi et molesti* (*de Oratore*, III, 21). Devant le brouhaha de cet essaim funeste s'enfuit épouvantée la noble poésie, qui jusqu'alors errait familièrement dans les rues et fréquentait l'habitation des hommes. La véritable tragédie, chassée du théâtre, fut remplacée par des discours versifiés. Dans les places publiques, les harangues étouffèrent les chœurs de musique; partout les luttes oratoires prirent la place de l'harmonie. Guerres de langue, guerres de plume, éclatèrent dans chaque cité; les grands mots remplacèrent les grands sentiments qui tenaient unis les membres divers de la famille grecque, et les bavards, par leurs dissensions, qu'inspirait d'ailleurs la rhétorique la plus savante, préparèrent le terrible joug romain.

C'est ce que voulait Corax. Après avoir commencé la décadence de la Grèce, il laissa au temps à faire le reste et quitta la Sicile. On sait l'histoire de ce corbeau qui vint à Delphes marteler tout à l'entour à coups de bec le bouclier de l'image de Pallas. Pausanias et Plutarque ont raconté ce prodige qui frappa de stupeur les populations. C'était Corax qui retournait victorieux en Orient et venait insulter dans le temple de son ancien maître Phœbus Apollon, la déesse patronne du génie grec.

Il se fixa bientôt à Rome. En qualité de prophète, il prévoyait que cette ville ferait la conquête de la Grèce. Le Romain avait d'ailleurs des qualités qui lui conciliaient sa sympathie. Il était chagrin et sombre, *vultu velut nitentis*. Au contraire, les Gaulois, les Germains, races sans discipline, avaient mérité la haine de Messer Corax. C'était contre

[1] Κακοῦ κόρακος κακὰ ᾠά.

Digitized by Google

un Gaulois, vrai géant, que se battait Valérius. Lorsque le corbeau vit le Romain en danger, il fondit sur le colosse, l'éblouit de son vol, le mordit aux mains, lui creva les yeux, et l'ayant mis hors d'état de lutter, alla gravement se percher sur le casque de son protégé. Il n'aurait jamais fait autant pour les Grecs, et si l'un d'eux avait invoqué son aide en semblable péril, je l'entends en son ton solennel, disant d'un croassement fortement accentué, sententieux : « Quoi ! les Grecs sont-ils assez graves qu'un corbeau hasarde pour eux ses plumes ! »

Enfin le jour longtemps attendu arriva ; les légions romaines étaient maîtresses de la Grèce. Un concours immense de peuple était réuni à l'Isthme, anxieux d'entendre les nouvelles destinées qu'allait lui imposer le vainqueur. Flamininus fit sonner les trompettes pour commander le silence. Corax joyeux planait triomphant au dessus de la foule. Mais le décret n'eut pas le sens qu'il attendait; la liberté des Grecs était reconnue et Rome promettait de la respecter. A ces mots, à cette promesse imprévue qui semblait renverser toutes les espérances de Corax, il se laissa tomber au milieu de l'assemblée, comme s'il eût été frappé de mort subite. Ce n'était qu'un évanouissement. Tout le monde fut frappé de voir un corbeau se pâmer, et Plutarque en conserva le souvenir dans sa vie de Flamininus.

Corax se remit bientôt, en réfléchissant que les Romains n'avaient promis beaucoup que pour ne rien accorder du tout, et retourna à Rome. Il en aimait les habitants, mais il y avait plus d'intimité avec les hommes de loi qu'avec les gens de guerre, ayant lui-même plus d'inclination pour la chicane que pour l'héroïsme. Cicéron entre tous ne pouvait manquer de lui être cher. Ce n'était pas un avocat sans défaut cependant; la nature l'avait fait artiste; il était poëte dans ses plaidoyers et là parfois très grand poëte; il aimait à rire, et ses traits en frappant en plein un adversaire, effleuraient à l'occasion aussi le père de l'art oratoire, le divin Corax. Un certain Vatinius Nepos, orateur à la douzaine, avait fait mettre dessus la sépulture de Diodote qui avait été son maî-

tre de rhétorique, la figure d'un corbeau de pierre. « Voilà, dit Cicéron, la récompense qu'il lui fallait, car il lui a enseigné à voler et non pas à parler. »

Le propos frisait l'inconvenance; mais Corax n'en garda pas rancune. Il protégea même Cicéron d'une façon merveilleuse, comme le raconte Appien. Le grand orateur était proscrit. Ses ennemis voulaient en même temps abattre la tribune politique. Or Corax, qui avait d'abord trouvé la rhétorique comme une invention utile pour troubler l'esprit grec, avait trouvé depuis que c'était chose excellente pour conduire les hommes dans la voie du progrès. Ainsi les praticiens habiles découvrent un poison nouveau, reconnaissent ses qualités vénéneuses et l'emploient ensuite comme remède.

Qui n'a vu à la porte de quelque ferme, un certain mendiant aveugle, jouant de l'orgue de barbarie ou armé d'un violon rauque, raclant le boyau ou soufflant dans une flûte criarde. Tous les hôtes de la basse-cour, de l'étable et de l'écurie se mettent en émoi, les roquets jappent, les grands chiens hurlent plaintivement, les mâtins aboient, secouent leur chaîne; s'ils la brisent, gare les crocs! Les Romains ahuris, les nerfs agacés par la perpétuelle aubade que leur donnaient les rhéteurs du forum, étaient exactement dans la même disposition. On les lâcha sur Cicéron et Cicéron s'enfuit. Il se jeta dans une barque, mais la tempête le fit aborder près de Capoue. Il se coucha sur le sable et s'y endormit. Cependant les meurtriers le cherchaient; ils approchaient. Un corbeau fondit sur Cicéron et, tirant de toute la force de son bec la toge du proscrit, l'obligea à s'éveiller. Cicéron remercia l'oiseau protecteur et continua sa route; mais il ne devait pas échapper.

Bien du temps s'est écoulé depuis ce jour; néanmoins nous ne pouvons songer sans horreur à ceux qui ordonnèrent la mort de ce grand homme. Il n'en fut pas de même de Corax. Lorsque le plus heureux de cés illustres meurtriers, Auguste, après avoir vaincu son complice, montait au Capitole, il remarqua, parmi la foule du peuple, un vieux Romain qui

Digitized by Google

lui adressa la parole en ces termes : *Salut, victorieux César, salut, Empereur!* Ce Romain était un corbeau. Auguste, charmé de voir ce personnage d'aspect conservateur si détaché des vieux partis, voulut lui donner à la cour une place digne de son mérite, et Macrobe dit qu'il l'attacha à sa personne. En outre, il fit ériger une statue en l'honneur de Corax. C'était l'image du guerrier Valérius avec un corbeau reposant sur son casque. Le nouvel empire, affichant la gravité des mœurs, ne pouvait choisir un meilleur symbole.

Cependant, sous cette magnifique gravité du corbeau, on prétendait que bien des vices se cachaient. Suivant le bruit public, celui qui avait inventé l'éloquence faisait de sa langue le plus indigne usage.

Corve salutator, quare fellator haberis?

disait Martial. Ainsi la poésie mourante découvrait les vices énormes de l'austère personnage.

Corax se reprocha alors sa bienveillance à l'égard des Romains pour qui il avait quitté l'Orient, où il était si vénéré. Les livres saints de ce pays étaient pleins de son nom. Les Égyptiens l'honoraient de fêtes solennelles : *Coracinia sacra habent pagani*, disait saint Ambroise (*Épist. in Romanos, cap.* I). A Coptos, il avait un autel, rapporte Élien. Noé, après le déluge, ne l'avait-il pas choisi pour messager? N'avait-il pas été chargé plus tard de nourrir le prophète Élie? Job (§ 38), le roi David (*psal.* 146) et l'apôtre (*aux Corinthiens*) n'avaient-ils pas unanimement déclaré que Dieu lui-même donne la pâture aux petits des corbeaux qui la lui demandent par leurs prières, *pullis corvorum qui invocant eum?* Corax résolut d'entrer dans la nouvelle croyance qui, venue de la Judée, se répandait alors dans l'Empire. C'était logique. Allié des Romains, il avait détruit l'indépendance des Grecs; allié aux chrétiens, il allait détruire Apollon et les dieux de la Grèce, ses vieux ennemis; peut-être espérait-il être canonisé pour ce service.

Hélas! qu'il connaissait mal les gens qu'il voulait servir!

Voici toute une pépinière de jeunes esprits pleins de sève et d'ardeur, qui au lieu de le recevoir à bras ouverts comme un frère, s'empressent de le maudire. Les pères de l'Église le diffament à l'égal des poëtes païens. Saint Chrysostome cite le corbeau comme un exemple du mauvais père, de l'égoïste parfait qui hait tout ce qui n'est pas soi : *Odit prolem suam corvus et non educat.* Sans pitié pour ses enfants encore sans ailes, il les chasse du nid maternel ; il ne les souffre pas même dans la région qu'il habite, et c'est à la vue de cette horrible dureté que Dieu lui-même s'est ému et qu'il a regardé en pitié les pauvres orphelins proscrits. Saint Augustin le cite comme l'exemple du méchant incorrigible, et qui, à la voix de ceux qui veulent l'amender, répond par cette seule parole qui est tout le vocabulaire du corbeau : *cras! cras!* demain! demain! *Sunt enim qui præparant conversionem et differunt, et fit in illis vox corvina : Cras, cras :* (*Enarratio in Psalm. CII.*) L'auteur anonyme du traité *de Mirabilibus sacræ Scripturæ* prêchait que, si le corbeau avait porté du pain au prophète Élie, ce n'était pas à son mérite que l'oiseau devait cet honneur, mais que Dieu avait voulu montrer par ce miracle à l'homme combien, si notre premier père n'avait pas péché, nous eussions reçu de services des animaux, même des plus méprisables, comme le corbeau! Aux nouveaux convertis qui, lisant dans les livres sacrés les soins que le Seigneur prenait des jeunes corbeaux, les considéraient comme s'ils eussent été des coreligionnaires, le saint commentateur des psaumes disait : Arrêtez, imprudents! vous allez droit à l'hérésie. Les corbeaux, ce sont les vieux Romains, si durs envers leurs proches, et les petits à qui Dieu donne la pâture, ce sont les sujets convertis de l'Empire, c'est vous-mêmes délivrés par le dogme nouveau. Tant fut dit qu'on finit par prendre tout noir oiseau pour le diable. Si quelque honnête corbeau se perchait sur un toit, le peuple criait : C'est le Mauvais qui envoie chercher une âme pour la conduire en la géhenne éternelle!

Avoir été chassé par Phœbus et les Grecs, stigmatisé

comme coupable de vice contre nature par les poëtes romains, cité comme exemple de toute méchanceté par les saints du christianisme, pris par le moyen âge, pour un diable de bas étage : l'appariteur de Satan, tant d'ingratitude et tant de persécutions, c'était à désespérer d'obtenir pour ses descendants l'estime et le respect que Corax croyait mériter. Mais notre espèce était-elle en général mieux traitée durant ces tristes époques?

Dans le langage du grand siècle, le nom de *corbeau* fut donné aux gens qui remplissaient les fonctions les plus odieuses, à ceux qui emportaient les pestiférés. Ce fut le dernier outrage. La grande réparation vint pour les fils d'Adam et pour ceux de Corax, et elle vint en même temps. Tandis que Montesquieu et Jean Jacques retrouvaient les titres du genre humain, Buffon et Dupont de Nemours replaçaient les corbeaux dans l'estime de l'humanité désormais mûre et capable d'apprécier les esprits austères. Buffon, philosophe prudent, détruisit d'abord les accusations que la profane antiquité avait déversées sur leurs mœurs. Sous l'apparence d'un censeur impartial, il fut leur avocat dévoué. Qui, d'ailleurs, aurait pu trouver étrange de voir le plus éloquent des naturalistes réhabiliter l'oiseau qui, sous la forme humaine, avait inventé et fait connaître les secrets de l'art oratoire? Buffon et Corax n'avaient-ils pas en commun la haine de la poésie?

« Chaque mâle, dit Buffon, a sa femelle à qui il demeure attaché plusieurs années de suite : car ces oiseaux si odieux, si dégoûtants pour nous, savent néanmoins s'inspirer un amour réciproque et constant; ils savent aussi l'exprimer, comme la tourterelle, par des caresses graduées, et semblent connaître les nuances des préludes et la volupté des détails. Le mâle, si l'on en croit quelques anciens, commence toujours par une espèce de chant d'amour; ensuite on les voit approcher leurs becs, se caresser, se baiser, et l'on n'a pas manqué de dire, comme de tant d'autres oiseaux, qu'ils s'accouplaient par le bec. Si cette absurde méprise pouvait être justifiée, c'est parce qu'il est aussi rare de voir ces

oiseaux s'accoupler réellement qu'il est commun de les voir se caresser. »

Voilà comment la calomnie noircit tout, même les corbeaux. Ce qui était innocente caresse, l'antiquité le prenait pour habitude monstrueuse; ce qui était pudeur était imputé à vice. Toutes leurs vertus formaient leur seul crime. Mais du moment où il était démontré, par la grande autorité de Buffon, que le corbeau était fidèle et sensible, au moins tout autant que le marquis de Florian, on pouvait, sans crainte de heurter l'opinion, faire un pas en avant dans la cause des corbeaux. Ce pas fut fait par le philanthrope Dupont de Nemours. Il découvrit que le corbeau avait des idées, qu'il se servait de mots pour les exprimer et il retrouva le vocabulaire de la langue coracine qu'il présenta à l'Institut de France. On put apprécier la vigueur d'esprit des corbeaux, comme on avait reconnu les qualités de leur cœur. La nouvelle génération de 89 était grave comme l'oiseau; ne pouvant rendre à celui-ci la forme humaine que son premier ancêtre avait perdue par la colère d'Apollon, elle adopta les modes qui lui donnaient l'allure le plus approchant de ce volatile. L'habit noir fut trouvé. La poésie fut enterrée. Si quelqu'un alors avait essayé de la faire revivre, les poëtes de l'empire étaient là pour empêcher cette résurrection. Bientôt après, la véritable éloquence, celle que nous appelons *le langage des affaires*, fut inventée. Elle commença à s'épanouir dix ans à peine après la découverte de Dupont de Nemours. Ce nouvel art de la parole a depuis conduit à tout ceux qui le pratiquaient. Ils sont plus honorés que ne le furent, de leurs contemporains, Homère, Virgile, Dante et l'Arioste. La vieille prophétie de Phœbus Apollon était accomplie, au moins à moitié. Les disciples de Corax avaient tué la poésie. L'autre partie de la prédiction, ce que le dieu avait dit sur l'immoralité hypocrite et l'égoïsme des races futures, n'était heureusement qu'une saillie de mauvaise humeur, inspirée par un sentiment de dépit fort excusable. Depuis que les hommes sont devenus parfaitement graves et austères, les mœurs sont pures, les cœurs sont

Digitized by Google

francs et ouverts, les hommes d'État font abnégation de leurs intérêts privés, les partis ne sont en lutte que pour faire triompher à l'envi plus promptement les idées libérales et les sentiments de tolérance, enfin la fameuse devise du docteur Pangloss est devenue une vérité.

LE PÈRE LEMOINE

Les Français croient, d'assez bonne foi, nous avoir tirés de la barbarie. Ils nous ont donné, paraît-il, la politesse, les arts de l'esprit, les libertés politiques et religieuses. Ne devrions-nous pas dresser un inventaire exact et détaillé de tous les bienfaits sociaux dus à nos voisins? Ce serait montrer, du moins, que nous savons conserver la mémoire des services reçus.

Mais un pareil travail démontrerait peut-être que, si parfois l'influence française a aidé aux progrès de notre civilisation, parfois aussi, ce nous semble, cette même influence a perverti nos sentiments politiques et religieux, et, à part toute exagération, failli même nous abêtir radicalement.

Il faut enfin que quelqu'un se mêle de régler notre compte, avec la France, sur cette question de civilisation, depuis la maison de Bourgogne, au quinzième siècle, jusqu'à ce jour-ci. Mais ce travail est long et triste. Quel parti politique n'encourrait pas à son tour, surtout à mesure que l'on arrive au temps présent, le reproche de s'être avec trop de complaisance abandonné à l'inspiration étrangère?

Parlons des morts. Ils ont le mérite d'être insensibles. Examinons, sans aucune allusion à l'époque actuelle et aux partis aujourd'hui militants, l'influence de la littérature française religieuse au dix-septième siècle, sur la Belgique d'autrefois.

Digitized by Google

I

C'est à Paris que fut conçu et arrêté le plan de la Société de Jésus. Un visionnaire espagnol nommé don Inigo Lopez Recalde y Loyola, qui n'avait pu convertir à ses rêveries le public de son pays, vint, en 1528, se débarrasser en France de son mysticisme.

La France était alors ce que l'avait faite Louis XI. Mort quarante ans auparavant, il n'avait été effacé du souvenir public par aucun de ses successeurs. Le luxe, la vie de parade de Charles VIII et de François Ier faisaient mieux ressortir, dans l'imagination populaire, la simplicité, l'existence mystérieuse des derniers jours de ce roi couvert de bure, qui portait, au lieu des joyaux de la couronne, quelques pauvres petites vierges en plomb, sur la tête, qui avait vaincu, à force de finesse, tous ces ennemis, même les plus puissants et les plus éloignés, et qui avait comprimé, sous sa main souveraine, toutes les forces de la nation française. La population de Paris aimait Louis XI, d'abord parce qu'elle l'avait craint, puis parce qu'il y avait entre le prince et son peuple communauté d'idées et de sentiments : le même instinct de centralisation, le même esprit pratique dépourvu de toute poésie.

Loyola vécut près de sept années à Paris; il se forma au contact de ce peuple qui lui présentait, dans le système politique de Louis XI, un parfait idéal de despotisme. Un paysan de Savoie, Pierre Lefevre [1], et quelques espagnols, François Xavier [2], Lainez, Salmeron, Bobadilla, étaient alors

[1] « La miséricorde divine sonrit dès le berceau à cet enfant de prédilection, en le prévenant et le comblant de tant de grâces, qu'à l'âge de douze ans ce jeune homme osa faire à Dieu le vœn de chasteté perpétuelle. »

Les neuf premiers compagnons de saint Ignace, p. 33, dans la *Collection des Précis historiques* de Terwecoren, Brux., Goemare, 1852.

[2] « Il conserva pure et sans tache la fleur de la virginité, tant en son corps qu'en son âme. Cette intégrité fut le vrai et unique banme qui empêcha son corps de se putréfier tant de mois après sa mort, au grand étonnement de tout le monde. » *Collect. des Précis hist., etc.*, p. 31.

les compagnons de Loyola; ceux qu'il avait, suivant son expression, *nourris de son lait* [1].

Avant de quitter Paris, les six fondateurs de la Société de Jésus se réunirent dans la chapelle souterraine de Montmartre, pour célébrer entre eux, d'une manière solennelle, la création de leur ordre. C'était un lieu consacré par les traditions du vulgaire. Là, disait-on, avait subi le martyre l'évêque Denys, qui, portant sa tète entre les bras, était allé paisiblement se choisir une sépulture deux lieues plus loin. Loyola et ses compagnons suivirent la même route, et se reposèrent à l'endroit où Denys s'était arrêté, se complaisant sans doute, chemin faisant, à évoquer l'image de ce cadavre mutilé, qui avait conservé les mouvements automatiques, expression assez exacte d'un système où chaque homme devait être *perinde ac cadaver*.

Loyola, en 1534, un an après Calvin, quitta Paris. Tous les deux se dirigeaient vers les Alpes pour asseoir leur établissement, l'un à Rome, l'autre à Genève. En 1535, une petite troupe composée d'Espagnols, de Français et de Savoyards, sortit de France. C'étaient les disciples et les collaborateurs de Loyola, qui allaient rejoindre leur chef en Italie. Ils le retrouvèrent lié au cardinal Caraffa, fondateur de l'ordre des Théatins, et, plus tard, pape sous le nom de Paul IV,

Rien de plus différent qus ces deux hommes. Loyola avait tout le calme, toute la lucidité d'esprit des grands organisateurs français dans l'exécution de leurs plans. Caraffa agissait de passion. Ancien dominicain, il aimait le fanatisme, la terreur, par esprit de corps et par nature. On disait qu'il aimait le vin. Sec et de haute taille, l'œil trouble, ce prince de l'Église, la coupe en main, remplie jusqu'aux bords de *mangiaguerra*, rêvant l'extermination des hérétiques, semblait un fils de bacchante en délire.

[1] L'histoire des nenf premiers compagnons de saint Ignace ne dit rien de la chasteté de Lainez, Salmeron et Bobadilla; mais nous aimons à croire que ceux-ci surent, aussi bien que Xavier, conserver pure et sans tache la fleur de la virginité.

Digitized by Google

L'idée favorite de Caraffa était l'établissement, en Italie, de la torture religieuse. Il appartenait, selon lui, à Rome, comme elle était la métropole du catholicisme, d'être la capitale de l'Inquisition. Cette ville où les papes, depuis un demi-siècle, accumulaient les merveilles de la civilisation, où resplendissaient les chefs-d'œuvre de l'intelligence, devait enfin briller par un mérite bien supérieur, celui du fanatisme. Couvrir de bûchers cette terre de prodiges, où la foi chrétienne s'élevait jusqu'au ciel par la grandeur des monuments, où la peinture, par les Pérugin, les Raphaël et leurs élèves, était parvenue à rendre sensibles aux yeux, dans la représentation des Saintes Familles, le pur amour et la placidité bienheureuse du séjour d'éternel bonheur, telle fut la pensée dominante de Caraffa. Une bulle du 21 juillet 1542 donna satisfaction à ses désirs; elle lui conféra le droit de lever des légions de bourreaux et de fonder des prisons.

Qui donc avait secrètement déterminé le pape à autoriser des violences aussi monstrueuses? C'était, si les Jésuites ne se vantent pas à tort, un solliciteur obscur, qui n'avait pu, jusqu'à ce jour, obtenir ce qu'il demandait pour lui-même : c'était Loyola, qui reçut seulement l'année suivante (1543) le pouvoir définitif d'organiser les Jésuites.

Il était temps : le Concile de Trente allait s'ouvrir. Salmeron, Lainez et le cardinal Caraffa furent les principaux délégués de la papauté dans cette grande assemblée. Les Jésuites plaidèrent avec zèle et habileté la cause du pouvoir fort et de la centralisation religieuse, ils obtinrent gain de cause.

Ainsi s'établit la Société de Jésus. Les Français, toujours prompts à signaler les traces de leurs idées dans les grandes institutions, dans les choses mémorables et jusque dans les actions des hommes illustres, ont négligé de revendiquer tout ce qui leur appartient dans l'œuvre de saint Ignace. Quoi de plus incontestable pourtant? Ne retrouve-t-on pas, dans la Société de Loyola, le même besoin d'unité qui, durant des siècles, tourmenta la nation française, le même génie de police et de détails administratifs, le même goût de con-

Digitized by Google

quêtes, la même inclination au bel esprit, voire la même galanterie de manières? Quoique les noms soient étrangers, la chose est bien française. Appelons maintenant à notre examen un Français célèbre dans la Compagnie, et dont les écrits eurent de l'influence sur notre littérature flamande, le père Lemoine.

II

Pour comprendre le père Lemoine, les bizarreries de son talent et les succès de ce directeur en vogue, il faut, parmi les grandes choses qui marquent le temps où il vécut, se rappeler certains faits qui eurent alors de l'importance, et qui nous paraissent aujourd'hui très-secondaires.

Lemoine naquit en 1602. C'était le moment où les Jésuites, chassés de France depuis 1594, à la suite de l'attentat de Jean Chastel, cherchaient à rentrer dans le royaume. Ils avaient à la cour dans M. de La Varenne, employé aux galanteries du roi, un protecteur influent, sinon respectable. Ce fut lui qui, en 1603, tandis que Henri IV était allé passer les fêtes de Pâques à Metz, introduisit le père Coton auprès du roi, qui autorisa l'établissement d'un collége à la Flèche. Les Jésuites avaient eux-mêmes choisi cette ville, où était né M. de La Varenne. Ils voulaient, de la sorte, perpétuer le souvenir de ses bons offices.

L'un des premiers élèves de ce collége fut René Descartes. Avoir pour patron La Varenne, et tout d'abord comme disciple le futur créateur du Cartésianisme, le maître de Malebranche et de Spinosa, de Pascal et de Port Royal, c'étaient de tristes commencements.

C'est ce même La Varenne qui, plus tard, s'il faut en croire les Mémoires de Dangeau, annotés par Saint-Simon, quitta le monde d'une façon assez singulière et qui parut miraculeuse. Un jour qu'il se reposait à l'ombre d'un arbre, une pie, nichée dans le feuillage, articula, à différentes reprises, certain terme grossier qui lui rappelait brutalement l'espèce de fonction dont il s'était acquitté auprès de Henri IV.

Digitized by Google

La Varenne, ne doutant pas que ce ne fût l'Esprit-Saint qui lui tenait ce langage énergique pour l'amener à repentir, entra bientôt après en religion. Ainsi cet agent des plaisirs profanes du roi et des desseins pieux des Jésuites, qui avait été créé marquis pour récompense de trop mondaines complaisances, se fit moine pour les expier.

Tel était l'appui des Jésuites auprès de Henri IV. On sent que le crédit d'un pareil homme n'était pas aussi étendu sur l'esprit public que sur le cœur du roi. Le parlement fit des remontrances (24 décembre 1603). Mais le roi était trop engagé pour reculer. Ils furent admis dans Paris, sans toutefois pouvoir s'occuper de l'éducation. En 1604, la pyramide érigée en mémoire du crime de Jean Chastel, et sur laquelle se trouvaient les inscriptions les plus injurieuses contre la Société de Jésus, fut démolie; mais les préventions et les haines survécurent.

Outre l'antipathie tracassière des gens de robe à combattre, les Jésuites avaient encore à vaincre une redoutable concurrence. Des ordres religieux nouveaux s'étaient établis depuis quelques années en France, et s'y étaient fait une nombreuse clientèle de dévôts et de dévotes. Des bandes de Carmes déchaux étaient venus d'Espagne, traînant à leur suite les Carmélites. Des bandes d'Ignorantins ou Frères de Charité arrivaient d'Italie, et se bâtissaient, comme par enchantement, avec les aumônes qu'ils recueillaient, de riches couvents. Les Récollets parurent à la même époque. Ils appartenaient à l'ordre de Saint-François, institué dans l'ascétisme du moyen âge, mais dont l'organisation n'était plus en rapport avec les besoins, les pratiques et les goûts religieux du jour. Les Récollets, comprenant la nécessité d'une réforme, avaient abandonné tout ce que les anciens statuts avaient de suranné.

Entre tant d'heureux rivaux d'une part, d'ennemis acharnés d'autre part, il fallait, comme le tentèrent les Jésuites, employer beaucoup de séduction, de grâce, — s'il était possible, — et une grande douceur; encore, avec tout cela, ne réussissait-on pas toujours. A chaque secousse, à chaque évé-

nement politique, le plus souvent même pour une cause très futile, l'envie, la crainte, la méfiance, la colère éclataient de nouveau. Tantôt, c'est le parlement qui attaque les Jésuites à l'occasion de certaines idées du cardinal Bellarmin sur la puissance temporelle; mais Bellarmin avait été Jésuite. Tantôt, c'est la Sorbonne qui déverse ses censures sur des sermons espagnols traduits en français, au sujet de la béatification de saint Ignace. Enfin, c'est l'Université qui suscite un procès à la Société de Jésus, parce que celle-ci a obtenu de la régente la permission d'instituer des cours publics à Paris. Dans les provinces surgissaient les mêmes embarras, les mêmes conflits. A quelques lieues de Chaumont, où notre père Lemoine était né, à Troyes, des querelles passionnées divisaient les bourgeois au sujet de la Compagnie, que les uns appelaient, que les autres repoussaient. Dans toute la France, Ravaillac faisait renaître le souvenir de Jean Chastel. Les haines de religion s'étaient apaisées. On paraissait en vouloir moins aux hérétiques qu'aux Jésuites. Duplessis Mornay, le calviniste, publie un gros livre plein d'injures contre Rome, *Le mystère d'iniquité, c'est à dire l'Histoire de la Papauté*, et n'a pas même le plaisir de fixer l'attention publique. Mais qu'un Jésuite obscur s'avise de faire de la controverse, tout le monde est aussitôt sur pied, prêt à combattre le téméraire.

Voilà le spectacle que le père Lemoine avait devant lui lorsqu'il fut admis, en 1619, dans la Société de Jésus. Il était alors âgé de dix-sept ans. Le temps était mauvais pour un jeune homme d'une imagination aussi vive que l'avait le père Lemoine. Il n'y avait rien autour de lui, dans le cercle de la congrégation, qui pût exciter son zèle; pas de persécution à subir, mais des tracasseries à éviter à force d'habileté. Moins que jamais, il fallait de l'élan. Tout au contraire, se contraindre et se déguiser était de nécessité. Il fallait séduire, non franchement, avec le cœur, mais par une procédure savante. Il fallait conquérir, non avec l'enthousiasme, à découvert, au pas de course, mais en tapinois, et faire le siége de chaque famille, comme les capitaines, en ce temps-

là, faisaient pour chaque bicoque. Et quelle famille alors n'avait des alliances intimes avec quelque membre de l'Université, de la Sorbonne ou du Parlement ou, ce qui ne valait guère mieux, avec quelque frère de l'un ou de l'autre ordre religieux, jaloux des Jésuites.

Toutes les corporations laïques ou religieuses les redoutaient, parce qu'on sentait très bien que la Société de Jésus était, en France, un produit du sol, qu'elle ne tarderait pas à y prendre de nouveau racine et qu'alors son développement serait si prompt et si complet qu'elle étoufferait sous son ombre toutes ses rivales. Voilà la cause des persécutions sans nombre, des luttes acharnées, des attaques incessantes contre les Jésuites en France; mais leurs adversaires se sont bien gardés de faire cette remarque. Ceux-ci criaient bien haut, il est vrai, guerre à l'étranger, guerre aux ultramontains, mais ils portaient dans la lutte tout l'acharnement de la guerre civile.

Le père Lemoine, pour rendre des services à son ordre, s'attaqua aux femmes. Il se fit le médecin de leur corps, le confident de leurs maladies, le conseiller de leur santé, le consolateur des petites infirmités secrètes du sexe. Il donnait ses recettes et ses exhortations en vers. En voici quelques échantillons. Une fois, il s'adresse à une dame qui avait des insomnies. Pour lui faire prendre son mal en patience, il lui dit que les plus belles choses veillent : les étoiles,

Ces beautés lumineuses,
Des siècles et des ans éternelles danseuses...
L'aurore, comme vous, de pudeur colorée;

le soleil, les ruisseaux, le sable de la mer; la lune enfin,

Jamais elle ne dort, et, ne dormant jamais,
Elle n'en a le teint ni moins clair ni moins frais.

A une autre dame qui vivait trop sédentaire, il conseille la promenade en ces termes :

Pour guérir les obstructions
Que causent les infections,
Vous prendrez, toutes les semaines,
Six dragmes du bois de Vincennes

Sur autant de feuilles de cours[1],
Teintes aux rayons des beaux jours;
Pourvu qu'il s'en trouve de pures
Des contagieuses morsures
De certains insectes volants,
Armés d'aiguillons et de dents,
Qu'en vulgaire Amours on appelle;
Espèce maligne et cruelle
Dont la piqûre et le poison
Sont à craindre en toute saison.

Un si beau diseur ne tarda pas à avoir le monopole des consciences féminines. Un jour, on vint avertir le père Sirmond que des dames l'attendaient au parloir. — Eh quoi! dit-il, des dames me demandent, moi? Vous vous trompez assurément; ce ne peut être que notre père Lemoine.

Sirmond était d'avis qu'un auteur ne devait commencer à écrire pour le public qu'à l'âge de quatre-vingts ans. En lisant nos manuscrits et les ouvrages de notre époque, nous nous sommes souvent surpris à applaudir à ce sage conseil. Le père Lemoine était d'une opinion toute différente. Il n'avait pas encore atteint la moitié de l'âge requis par le bon père Sirmond, lorsqu'il fit paraître quatre volumes intitulés : *Peintures morales où la nature des passions humaines sont représentées par tableaux, par caractères et par questions nouvelles et curieuses*, 1639.

Le père Lemoine était un peu jeune pour traiter une matière aussi grave. Toutefois on conviendra qu'il devait être, grâce à ses fonctions religieuses, suffisamment préparé, si l'on se rappelle une observation du Révérend Jean de Gouda rapportée par notre père Poirters dans son livre *de la Vanité du monde*. Le père Jean avait coutume de dire qu'il n'y avait qu'un seul endroit d'où l'on pouvait apercevoir le monde, et que c'était par le treillis d'un confessionnal. Or le père Lemoine avait l'habitude de regarder par là. C'était son occupation de tous les moments. Aussi devons-nous nous attendre à beaucoup de choses curieuses, et que l'auteur tiendra les promesses qu'il nous fait dans l'avertissement : « Je pro-

[1] Le Cours la Reine, promenade alors très fréquentée du beau monde.

mets au lecteur, dit-il, bien des nouveautés, mais je ne les lui promets pas éclatantes ni précieuses : il les recevra telles que je les ai pu produire, et se souviendra que la nature elle-même a fait plus de sauge que de jasmin et plus de châtaignes que de palmes, et qu'il lui a fallu près de six mille ans pour apprendre à faire de l'ambre. Cet avertissement est pour ceux qui, jugeant de mon ouvrage par le titre, croiront peut-être que mes peintures ne sont que relavées, et qu'il n'y a qu'un nouvel ordre et de vieux matériaux replâtrés en cette galerie. S'ils se donnent la peine d'y entrer, ils reconnaîtront que, le sujet général excepté, il n'y a rien de ce qui se trouve ailleurs; et outre les dessins qui sont tous nouveaux et de mon invention, ils y verront quantité de matériaux qui n'avaient point encore vu le jour et qui sont nouvellement tirés de la carrière. »

Toutes ces nouveautés ne furent pas généralement goûtées, et Pascal, dans la onzième provinciale, traita avec beaucoup de sévérité le livre des *Peintures morales*. Le lecteur d'aujourd'hui ne partagera pas l'indignation des contemporains de Pascal, et les fragments que nous allons reproduire exciteront, je l'espère, des sentiments tout autres que de colère contre le bon père Lemoine.

Le premier livre de son ouvrage a pour sujet : *la nature des passions*. La première passion qui se présente au Révérend Père, c'est la haine. Il s'amuse à faire la description du pays où la personnification allégorique de la haine a choisi son domicile.

Là, les rayons du so-leil ne sont occupés
Qu'à remplir le pays d'herbes envenimées
Qui sont, dès leur naissance au mal accoutumées...
Là, des corps empalés et revêtus de cire,
Eclairent leurs bourreaux avecque leur martyre;
Quel spectacle de voir un flambeau qui se plaint!
Une torche qui crie ; un homme qui s'éteint;
Une clarté meurtrière ; une flamme sanglante;
Un mort qui fait du jour; un feu qui se lamente
Et ne rougit pas tant de sa propre couleur
Que d'un feu étranger qui nourrit sa chaleur.

Dans le temple de la haine, le principal personnage est Annibal,

> L'Africain qui, au feu de Sagonte alluma
> Les flambeaux dont le Pô longtemps après fuma...
> Il suppute combien la fortune d'Afrique
> En un jour *(à Cannes)* a crevé d'yeux à la République.

N'est-ce pas à désespérer de l'efficacité du génie antique sur le mauvais goût moderne, quand on voit des originaux comme le père jésuite, paraphraser et poétiser de cette manière les beaux et simples récits de Tite-Live, de Polybe et de Tacite.

Comme il a représenté la haine sous le masque d'Annibal, il figurera la crainte sous les traits d'Andromède :

> Ses cheveux épandus laissent sa tête nue
> Et lui font une robe errante et sans tenue,
> Pareille à ce tissu d'ombrage et de clarté
> Dont le soleil mourant couvre sa nudité.

A la vue du monstre qui doit dévorer Andromède :

> Les troupeaux écaillés de la flottante plaine
> Se rangent en tremblant autour de la baleine :
> Elle-même se pâme, et, pour vaincre sa peur,
> Dans un si vaste corps elle a trop peu de cœur.

Le second livre traite *des natures sujettes aux passions*. Ici commencent les hardiesses philosophiques du père Lemoine. Il se demande s'il y a des passions en Dieu, et quelles sont ces passions. Parmi ces passions, le père Lemoine découvre dans l'Être éternel, la passion de la musique, mais quelle musique! « Les plaintes des damnés et le bruit que font leurs chaînes, sont des éloges aigres et mal plaisants qui ressemblent aux duretés de la musique. Sa justice (celle de Dieu) en reçoit de l'honneur et les écoute avec autant de satisfaction que les louanges et les applaudissements que lui donnent les bienheureux.... » Qui se serait imaginé que l'auteur de l'harmonie universelle pouvait avoir en musique un goût aussi détestable que le Jésuite en poésie. Toutefois le père Lemoine concède au bon Dieu que, lorsqu'il s'avise

Digitized by Google

de mettre en train son orchestre infernal, c'est toujours avec une certaine dignité. « Il est vrai que Dieu châtie rigoureusement les péchés,... mais il les châtie pourtant sans émotion; le feu qu'il allume contre eux ne le met point en chaleur, ni ne lui monte au visage. »

Le troisième livre découvre l'*origine des passions*. Horace avait dit tout bêtement à ce sujet :

> Fertur Prometheus, addere principi
> Limo coactus particulam undique
> Desectam, et insani leonis
> Vim stomacho apposuisse nostro.

Voyons, pour employer le style du R. P. Gaume, comment le génie chrétien a su féconder l'idée païenne. Prométhée avait fait une statue creuse, dit le père Lemoine. Pour la remplir, « il ramassa de tous les animaux diverses humeurs, qui lui semblèrent propres à préparer cette composition: il prit du sang des uns, de la bile des autres, il y en eut qui lui donnèrent leur flegme, et ceux qui abondent en pituite la lui apportèrent. De ces quatre humeurs mêlées par mesure, il en composa une cinquième, dans laquelle il jeta force poils qu'il avait arrachés à divers animaux, afin de lui donner plus de corps, et de la rendre plus adhérente et plus propre à prendre feu. Cela fait il versa sa composition dans la statue.... On dit que cette statue a été l'original de toute notre race.... Nous avons tous notre part de ce feu intérieur que Prométhée apporta du ciel, comme il est aisé de le reconnaître par nos mouvements, et par cette fumée chaude et subtile qui nous sort du nez et de la bouche. Mais nos passions montrent mieux que toute autre chose que nous sommes de la race de la statue. » — Ainsi l'homme a réuni en lui les passions de tous les animaux. Il a tour à tour l'audace du lion, l'humeur du chien ou la pusillanimité du cerf. Alors

> Le fer l'offensera de sa seule lueur
> Et lui fera verser des ruisseaux de sueur
> Qui, froids de la froideur de son âme glacée,
> Seront tels qu'est le sang de la neige blessée,
> Quand son bel adversaire armé de nouveaux traits (*le soleil*)
> Au retour du printemps la frappe de plus près.

Digitized by Google

Puis, comme si le père Lemoine s'était reproché ce que cette explication physiologique a de trop païen, il donne de l'origine des passions une explication moins profane, par la pomme du paradis terrestre.

« Cette pomme, à ce que l'on dit, n'était pas de même nature que les autres : outre qu'elle était plus pesante et plus terrestre, et qu'elle avait une eau crue et malfaisante, elle était pleine de menus pepins, si différents et si divers, qu'il n'y en avait pas deux qui se ressemblassent : les uns avaient une chaleur brûlante. comme celle du poivre ; les autres étaient froids à l'extrémité ; il y en avait qui étaient parfaitement aigres, d'autres avaient une douceur fade et maligne, et généralement il y avait en chacun quelque qualité déréglée et contrariante, qui ne s'accordait pas avec les autres.... L'indiscret (Adam) eut bien à peine avalé le malheureux morceau, qu'il se sentit tourmenté de tranchées douloureuses et mortelles, qui ne le quittèrent jamais depuis qu'avec la vie..... Les pepins chauds et secs s'arrêtèrent au cœur, et y firent naître la colère ; ceux qui avaient une chaleur humide, tombèrent dans les reins, et y allumèrent un feu déshonnête.... Mais ce qui acheva de corrompre ce pauvre homme, ce fut que les craintes, les faiblesses, et les molles convoitises que le créateur lui avait arrachées en lui ôtant la côte dont il forma la femme, lui revinrent en même temps qu'il eût touché à la pomme défendue : sa complaisance indiscrète lui causa ce second accident. On dit qu'ayant mis la bouche au même endroit qu'Ève avait entamé, une certaine humeur adhérente et contagieuse, et je ne sais quels esprits chauds et actifs qu'elle y avait laissés, lui gagnèrent incontinent le cœur, et pénétrèrent jusques au côté d'où la femme avait été tirée.... Cette humeur douce et molle, et ces esprits pénétrants attendrirent le cœur d'Adam, et celui en qui il n'était rien demeuré que de mâle, et à qui Dieu avait même ôté une côte qui appartenait à l'autre sexe, devint double par la naissance d'une seconde femme qui se forma dans son intérieur, où elle tâcha toujours depuis de se rendre maîtresse... »

Digitized by Google

Le livre quatrième s'occupe de la *liberté des passions.* On comprendra par le passage suivant pourquoi nous ne nous y arrêtons pas.

« Les animaux ne violent jamais l'honneur qu'ils doivent à leur sexe, ils ne connaissent point d'accouplement monstrueux, on ne leur voit point commettre de fornications stériles et solitaires ; toutes leurs chaleurs sont réglées et naturelles. »

Nous sommes arrivés à peu près à la moitié de l'ouvrage du père Lemoine. Que le lecteur veuille nous dispenser d'en poursuivre l'analyse plus loin. Quant à l'auteur, ne rions pas trop de lui : plaignons-le plutôt. Voilà un homme que la nature avait richement doué de ses dons. Tous les adversaires des Jésuites le reconnaissent. Voltaire et Laharpe déclarent qu'il ne lui a manqué qu'un peu de goût et des amis sévères pour donner à la France un Virgile. Boileau se taisait obstinément sur Lemoine. Un jour on lui témoigna à ce sujet quelque étonnement. Boileau répondit :

Il s'est trop élevé pour en dire du mal,
Il s'est trop égaré pour en dire du bien.

Lemoine aimait les champs et la solitude comme le poëte de Mantoue les avait aimés, et néanmoins quand il en parle, c'est d'une façon rédicule[1]. Aspirant au grand air, au libre

[1] *Éloge de la solitude et de la campagne.* C'est par là qne l'auteur débnte. Il prouve que tout vient de la campagne, et, ponr appnyer son assertion, il fait une énumération de tontes ces choses. D'abord le soleil :

« ..... Il n'a garde de venir se mêler à nos artisans, et de quitter le repos et la liberté du désert pour entrer dans le trouble et dans la servitude des villes ; il y passe bien toutes les fois que son chemin l'y adresse, mais il ne lui est jamais arrivé d'y prendre logis, ni d'y faire un seul gîte, et c'est à la campagne qu'il a son travail et son repos ; c'est de là qu'il se lève tous les matins, et où tous les soirs il se couche. Tous les éléments aussi y sont riches de ses visites... » Puis viennent les nues, la mer, qui, « quand elle brise des vaisseaux, et engloutit des flottes toutes entières, ce n'est pas qu'elle prétende s'enrichir des pièces de leur naufrage, c'est qu'elle veut faire une action de justice et rendre au désert ce qui lui a été ravi par les villes. » De là, on passe tout naturellement aux cités, au luxe : « notre luxe, dit le R. P., qni fait si fort le civil, et notre magnificence qui se pique d'honneur et de gentillesse ont été de la campagne avant qne

soleil, à l'ombre parfumée des grands bois solitaires, son sort avait été de vivre et de mourir dans l'étroite cellule d'un confessionnal. Porté aux grandes et belles choses, — on peut le dire, n'en eût-on pour preuve que le choix qu'il fit en prenant pour héros de son poëme le grand, l'honnête saint Louis, — le père Lemoine avait dû se renfermer dès l'adolescence dans les vaines pratiques de Loyola, occuper son esprit des cas de conscience de femmes bornées et coquettes. Né poëte, il avait dû apprendre les tactiques, les procédés, les convenances, les lieux communs du monde, la civilité chrétienne et le bel esprit [1]. Faire des concetti et des

d'être de la cour. » Et continuant, il dit « que la solitude est la plus ancienne de toutes les créatures visibles et que ce fut pour elle que Dieu commença son ouvrage... » Il énumère les personnages célèbres qui vécurent à la campagne : Abraham, Dieu le père ; — « ce ne fut pas en la place de Memphis, ni dans le palais de Pharaon, qu'il apparut à Moïse, il l'attendit au passage d'une montagne et se montra à lui dans un buisson sous la forme d'un *feu innocent* » (sic). — Jésus-Christ, qui « voulut naître et mourir hors de la ville, afin que le premier et le dernier air qu'il respirerait fût celui de la campagne, et acheva par là la sanctification du désert. »

Ailleurs il dit :

« J'ai appris d'elle (de la solitude) à faire des songes agréables et à rêver à la façon de Platon et d'Homère... et pourquoi que l'on me fasse passer soit pour un rosier ou pour un buisson, soit pour une colombe ou pour une tourterelle (c'est toujours le jésuite qui parle), j'ai cru que je devais être aussi reconnaissant que ses Cèdres et ses Palmes, et qu'il fallait que je la louasse pour le moins une fois avec ses rossignols et ses cygnes (t. I, p. 19.) — Et ailleurs, en parlant des premiers hommes, il dit : « qu'ils vieillissaient aussi tard que les grands arbres, parce qu'ils avaient une liberté semblable à la leur, et qu'il n'y avait point encore de villes bâties pour les hommes, non plus que pour les Pins et les Chênes. » (t. I, p. 21.)

[1] Voici quels compliments se font, dans l'ouvrage du père Lemoine, les interlocuteurs qu'il met en scène :

« Et quand je considérais tant d'ornement en un style de guerre, je m'imaginais que de combattre avec de si beaux termes, c'était tuer ses ennemis avec des perles et leur donner une mort précieuse. »

Qu'on nous permette encore un exemple de bel esprit, dans le chapitre intitulé : *la conversation allume l'amour et l'entretient pour cinq raisons. Les lettres ont le même effet et servent à la conversation des esprits en l'absence des corps* (p. 239). L'auteur conclut :

« Si l'amour est un feu, comme chacun le croit, je puis bien dire que l'encre est son huile, et qu'il veut être entretenu de papier et de plume.

madrigaux avait été sa mission. Il lui avait fallu dételer les colombes du char de Vénus pour les enchaîner tant bien

On pense bien qu'un poëte aussi joli que le père Lemoine ne manquera pas d'adresser son petit compliment aux muses, ses divinités favorites :

« Les muses, dit-il, qui sont des beautés innocentes et sans tache, qui ne peuvent faire que de chastes poursuivants et d'honnêtes rivaux, qui peuvent devenir publiques sans cesser d'être vierges. » (t. I, p. 81.)

Ne croyez pas pourtant, quoique Lemoine parle des muses et traite souvent à sa manière des fables grecques, qu'il soit pour cela ami des anciens. Écoutez plutôt son opinion :

« Les choses vivantes ne sont nées qu'après les mortes : l'homme est le cadet de tous les animaux, et nos corps sont les aînés de nos âmes... Je demeure d'accord que les anciens sont les aînés de ceux qui sont venus après eux ; mais avouons aussi que ce droit d'aînesse ne les a pas mis en possession de tout l'esprit ni de tout le mérite, et qu'ils sont quasi tous semblables à Ésaü, qui était un homme rude, velu et sauvage, au lieu que leurs cadets ressemblent à Jacob, qui avait les mains polies, la parole douce et l'esprit agréable.

» Fut-il jamais, dans la littérature, cuistre plus effronté que ce père Lemoine ! Il traite de sauvages velus, mal peignés, un Sophocle, un Virgile, tandis que lui, tranchera du gentilhomme, vantera sa main polie et son esprit agréable ! Citons un dernier passage pour que le lecteur juge comme le jésuite a su polir Ovide. En parlant des nymphes de Diane, au moment où elles furent surprises au bain par Actéon, le poëte Lemoine dit :

Là, d'un art innocent, elles s'ôtaient la crasse
Qui leur restait encor des suites de la chasse.

Puis vient la métamorphose d'Actéon :

Il ne voit pas encor le trouble qu'il ressent
Et n'a dedans l'esprit que ce petit croissant
Qui brillait sur le front de la chaste déesse
Et qui servait d'enseigne et de boucle à sa tresse.
Cet objet le trompant, il ne s'offre à ses yeux
Que des cornes en terre et des cornes aux cieux.
S'il regarde dans l'air, des fantômes de nues
Menacent son esprit de leurs têtes cornues,
Le soleil qui s'enfuit devant l'obscurité
Lui paraît couronné de cornes de clarté.
Les ruisseaux sont pour lui les cornes des fontaines,
Les bois celles des monts, les monts celles des plaines,
Tous les arbres en ont autant que de rameaux.
Il en voit dans les prés, il en voit sur les eaux.
Et cette fausse image en sa tête est si forte
Qu'elle imprime partout les cornes qu'elle porte...
Il veut en vain parler pour se faire connaître,
Il rappelle sa voix qui n'ose plus paraître.

Digitized by Google

que mal au lourd tombereau de la théologie, arracher aux grâces leur ceinture pour la nouer sur la robe noire du révérend père profès ou du révérend père provincial, remplir, au lieu de nectar ambroisien, la coupe d'Hébé et de Ganymède des eaux de la grâce efficace, dérober à Eros son carquois pour le pendre à l'épaule grassouillette de petits anges dodus et bouffis, effeuiller les roses d'Ionie et les myrtes d'Amathonte devant Delphine, Philothée ou toute autre précieuse, contraindre les nobles filles de Mnémosyne à devenir les cariatides de l'édifice du bienheureux Ignace.

A l'époque où parut le livre des *Peintures morales*, les Jésuites avaient une grande importance. Leur position avait bien changé en vingt ans. Ils osaient maintenant les plus hautes entreprises. Ils conspiraient contre Richelieu, et Richelieu était tout puissant. Ils voulaient dominer le clergé de France, et le clergé combattait alors, en dépit des bulles du pape, avec le glaive, pour la gloire de la nation. L'archevêque de Bordeaux était, sur mer, victorieux des Espagnols; le cardinal de la Valette conduisait aux frontières les armées du roi; le capucin Joseph, se rappelant qu'il avait été soldat, poussait dans les secrets conseils de la diplomatie à la grandeur de la France, et l'évêque d'Auxerre était chargé auprès du vieux maréchal de Chatillon, comme plus tard les membres de la Convention auprès des généraux de la République, de stimuler le zèle des soldats, d'encourager les hardiesses du chef. On jouait le Cid au palais Cardinal tandis que le père Lemoine mettait la dernière main à son recueil de platitudes. Rien ne pouvait plus guérir cet esprit malade, définitivement façonné à l'extravagance. Un autre malheur était réservé au père Lemoine : ses œuvres devaient, à l'étranger, devenir le modèle le plus parfait pour l'abrutissement d'un peuple décimé par les bourreaux.

III

Les Jésuites nous sont venus de France. François I[er], en guerre avec Charles-Quint, obligea tous les étrangers à quitter son royaume. A cette occasion, des Espagnols, membres de la Compagnie de Jésus, arrivèrent en Belgique. Ils fondèrent bientôt des établissements d'instruction à Tournay, Douai et Saint-Omer. Vers 1560, l'évêque de Liége eut l'idée *d'orner sa capitale d'un collége de Jésuites*[1]. La Belgique était alors déjà le refuge de tous les Français mécontents. La première femme de Henri IV signale, dans un voyage qu'elle fit dans nos provinces à la fin du seizième siècle, quelque différence seulement entre nos coutumes et les usages français. Mais, bientôt après, à l'époque de la Fronde, Gourville, dans ses curieux mémoires, nous apprend que la bonne société de Bruxelles était tout à fait française. Alors se forma une pléïade d'auteurs religieux qui, façonnés au style du père Lemoine, continua dignement son école. Leurs ouvrages, un peu moins lubriques que ceux de leur modèle, l'égalent et le surpassent même assez souvent en bonne et grosse niaiserie. *Le petit rossignol céleste, l'Orphée spirituel, la petite Cythère de Jésus*[2] composèrent la bibliothèque et nourrirent l'esprit de nos ancêtres. Nous n'avions ni un Pascal, ni un Corneille, mais en revanche nous avions un père Poirters dont le nom est encore aujourd'hui célèbre et respecté par nos vieux marguilliers. Quoiqu'il procède du père Lemoine, le nombre de ses écrits, le mérite de son style, ses enfantillages de pensées valent bien la peine qu'on lui consacre un chapitre à part, non tant pour lui que pour la triste influence qu'il dut exercer sur ses contemporains. Qu'était devenue cette vénérable école d'écrivains religieux flamands dont M. Altmeyer a raconté l'histoire dans les conférences publiques tenues à l'Université libre, l'hiver

[1] *Les délices du pays de Liége*, par Everard Kints, t. I, p. 212.

[2] De *Jean de Lixbona*, de *Van Loemel*, et de *Bellemans*; et les ouvrages de tant d'autres auteurs que nous ne citons pas.

Digitized by Google

dernier ? Où était l'onction pieuse, le zèle sacré de Jean de Ruysbroeck et des vieux cénobites belges ? On en chercherait vainement quelque reste dans les chansons religieuses du père Poirters qui se chantaient sur l'air français : *les grâces et l'amour* ou sur l'air d'*Amarillis*. Que dire de l'hymne de notre Pindare jésuite sur la naissance du sauveur :

« O petits bergers tout doux et sans bruit, le messie repose ici. Na, na, na, tout petit enfant, na, na, na, petit enfant pur : dormez, fleur de la tige de Jessé, dormez, innocent agneau, dormez, prince nouveau-né d'Israël, dormez, petit roi, dormez, Emmanuel. » Cela continue ainsi durant trois autres couplets... Et l'hymne sur *le petit Jésus et le petit saint Jean qui jouent avec un petit agneau* (Liedeken van *Jesusken* ende *S. Janneken*, die spelen met het Lammeken). Nous n'en extrairons qu'une strophe :

« Jean prend son petit cousin et le met sur l'agneau : *Beau petit homme*[1], vous devez chevaucher, je vous conduirai à la maison, car petite mère sera en peine de ce que nous sommes restés si longtemps dehors. »

Comparez ces puérilités avec l'inspiration religieuse qui éclate dans les chœurs tragiques des Sophocle et des Eschyle. Ne dirait-on pas que le théâtre d'Athènes était en possession de la vraie religion, et que chez nous ce n'était que le culte de hordes hébêtées à leurs fétiches domestiques.

Le génie étranger devra-t-il toujours s'imposer à la Belgique, tantôt sous un masque catholique, tantôt sous un masque libéral ? Espérons que dans un avenir rapproché, nous rentrerons en possession de notre individualité sociale et de notre énergie littéraire. Les sectateurs de l'étranger, les propagateurs et les imitateurs des idées étrangères apparaîtront alors au milieu de l'histoire nationale comme ces burlesques processions de damnés que Dante rencontra dans l'Enfer. « Lorsque ma vue s'abaissa sur eux, chacun, du menton à la base de la poitrine, me parut étran-

[1] *Schoon manneken.*

gement tordu, car leur face était tournée vers les reins, et il leur fallait marcher à reculons, parce qu'ils avaient perdu la faculté de voir en avant. »

Mirabilmente apparve esser travolto
Ciascun dal mento al principio del casso:
Chè dalle reni era tornato 'l volto,
Ed indietro venir li convenia,
Perchè 'l veder dinanzi era lor tolto.

Google

A PROPOS DE LA LOI

SUR

L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR

On racontait jadis la fable que voici. Hercule, lorsqu'il passa de l'enfance à l'âge d'adolescence où les jeunes gens, en possession d'eux-mêmes, laissent déjà voir s'ils chemineront, durant la vie, en la voie du bien ou en celle du mal, alla s'asseoir un jour en un lieu solitaire, et se mit à considérer quelle des deux voies il prendrait. Comme il était en cette méditation, deux femmes, grandes et belles, vinrent à lui. La première qui parla dit : Je sais à quoi tu songes. Viens avec moi. Je te mènerai par un sentier le plus agréable du monde et le plus facile. Tu auras vécu sans avoir aucune expérience des obstacles. Tu ne rechercheras pas les luttes difficiles, et n'auras d'autre souci que de dormir le plus mollement possible, dans l'abondance de tous biens terrestres. Viens. Des amis m'appellent Félicité, mais les libres penseurs et telles autres mauvaises langues de la même espèce me donnent, par envie, le nom de Vice. — A ce moment, l'autre femme s'avançant, dit : Je ne te tromperai pas, moi, par de menteuses promesses, mais te découvrirai en toute vérité l'ordre éternel établi par les Dieux. Rien de ce qui est réellement ou bon ou beau, sans peine et sans travail, n'arrive aux hommes. — Puis cette femme, qui s'appelait indifféremment

Sagesse, Vertu, se mit à dire par quelles sueurs et quels labeurs, et de l'âme et du corps, on la peut atteindre, la rude maîtresse, tant que c'était horrible.

Si, depuis Hercule, la Sagesse n'avait pas marché avec les siècles, si elle n'avait rien appris et rien oublié, elle serait aujourd'hui délaissée, morte, et ne trouverait pas même une sépulture entre les grands paléothérions et les débris de plésiosaures; tout au plus reposerait-elle avec les neiges d'antan. Par bonheur, elle a imité l'humanité qui gravite vers l'harmonie universelle. Elle a fait de la conciliation; avec son antagoniste, elle a juré paix et alliance, Elle s'est polie à ce commerce. Elle a amélioré ses voies de communication, et, devenue plus accessible, elle n'a rien perdu à ce changement. Pour être à cette heure un peu plus refrognée, ses discours néanmoins ne sont pas de nature à mettre en fuite la foule de ses auditeurs. Si elle avait maintenant à instruire un nouvel Hercule, elle lui dirait : L'intelligence de l'homme est fragile : ne la surcharge pas; elle se briserait comme vitre. Sa raison est une mauvaise conseillère, arrogante et sujette à l'erreur; ne t'appuie pas sur elle; c'est un bâton rompu. Laisse l'étude qui alourdit l'âme. La peau du lion de Némée et la massue sont des attributs sauvages. Comme l'oiseau-mouche, emblème de l'âme immatérielle, et qui porte sur ses ailes les plus riches reflets métalliques, ne te charge que d'argent et d'or. Laisse le labourage, cueille les fruits, *sic itur ad astra*, ainsi l'on arrive aux hautes positions dans cette vie, et au ciel dans l'autre.

Le vieil Hercule ne comprendrait rien à ce langage, mais les hommes de notre génération, parfois même les assemblées législatives, l'entendent très bien.

Nos chambres législatives se sont, cette année, occupées d'une loi importante pour la jeunesse, la loi sur les jurys d'examen. Il est curieux de voir si la Sagesse antique et surannée, avec ses vieilles modes et son vieux langage hors de saison, a donné ses conseils et ses inspirations au législateur, ou si ce n'est pas plutôt cette Sagesse nouvelle, accommodante et de bonne composition; et, dans ce dernier cas, le

Digitized by Google

meilleur moyen de la bien connaître, c'est de l'étudier suivant l'explication qu'en ont donnée nos hommes d'État.

Sans doute, en travaillant à leur œuvre, ils se seront dit :

Ceci est œuvre capitale; c'est la réputation de notre patrie dans l'avenir, c'est son éclat et sa force, sa grandeur morale, la seule grandeur qu'un petit peuple puisse se donner, mais aussi celle par laquelle il peut dominer, et de haut, des voisins brutaux, se faire respecter d'eux, arrêter leurs envahissements, comme la tête lumineuse de la Gorgone arrêtait les monstres dans leur élan. Faisons une loi afin de grandir, et démesurément si possible, la splendeur de notre Belgique.

Ce n'est pas tout à fait cette idée qui semble avoir, cette année-ci, préoccupé nos assemblées législatives. Les hommes d'État qui en font partie se sont laissés conduire par deux idées principales. D'abord et surtout, la commodité de l'élève; puis la liberté des études, que l'on a confondue avec la liberté de l'enseignement. Nos représentants s'occupèrent peut-être également de l'intérêt de la science; mais peut-être aussi n'y songèrent-ils point.

Nous ne nous serions jamais avisé de croire que, dans une loi sur l'enseignement, le point capital fût la commodité de l'élève, si le rapporteur de la section centrale, M. de Theux, ne nous l'avait appris.

« Nous avons tâché, dit-il, d'obvier « aux inconvénients dont on se plaint le plus. Il est certain « que les jeunes « gens en général se plaignent de l'excès de fatigue auquel « ils sont exposés pour passer les divers examens ; la « difficulté qu'ils rencontrent, le découragement qui énerve « leur intelligence, en détournent beaucoup de l'achève- « ment de leurs études, et pour d'autres, au moins en « beaucoup de circonstances, amoindrissent leurs forces « (14 janv. 1857). »

M. Dumortier, prenant aussitôt après la parole, développait en ces termes la pensée de M. de Theux, qui finit par devenir la pensée de la Chambre : « Je ne puis, en commen- « çant, que me féliciter de voir la marche de la discussion

Digitized by Google

« actuelle et le progrès considérable qu'a fait la question du « haut enseignement. Quand je compare cette situation à ce « qu'elle était il y a vingt ans, je suis tenté de me dire que « nous touchons à l'époque où un résultat bien favorable va « se produire pour les études en Belgique. Lorsque nous « fîmes la loi sur l'enseignement supérieur [1], on commit « une faute capitale, c'était de vouloir régler l'enseignement « supérieur de notre pays sur les données des lois qui régis- « sent la Prusse et l'Allemagne. Évidemment ces lois étaient « incompatibles avec le caractère national. On n'avait pas « compris que les lois doivent être faites pour la race qu'el- « les sont appelées à régir. Or la race belge, prise dans son « ensemble, offre évidemment une bien grande différence « avec la race germanique. En Belgique, comme en Angle- « terre, comme en France, on veut aboutir le plus prompte- « ment possible à quelque chose... Dès l'instant que l'Alle- « mand arrive à son but, peu lui importe à quelle époque il « y arrive; en Belgique, ce que veut le jeune homme, ce « que veulent souvent ses parents, c'est qu'il obtienne son « diplôme...

« Le régime français est-il mauvais? Voyez les hommes « illustres qu'il produit. En France, toutes les matières acces- « soires sont enseignées, mais aucune ne fait partie des « interrogatoires des examens. »

Pardon; au moins sous Louis-Philippe, il n'en était pas ainsi. Quant à ce qui se pratique aujourd'hui, nous avouons n'en rien savoir. Mais, en vertu du règlement du conseil royal en date du 14 juillet 1840, l'examen de bachelier ès-lettres était, par le nombre des matières, beaucoup plus étendu en France que chez nous l'examen correspondant de candidat en philosophie, qui a été l'objet de si vives critiques. On n'interrogeait pas, il est vrai, sur la trigonométrie rectiligne, mais, outre toutes les branches comprises au programme de notre candidature, on interrogeait sur l'astronomie, la chimie, la géométrie des solides, l'arithmétique, la

[1] La loi du 27 septembre 1835.

géographie ancienne, moderne et celle du moyen âge, l'histoire moderne, l'histoire des littératures grecque et romaine et la rhétorique.

M. Dumortier ajoutait, dans une autre séance (24 janvier) :

« Veuillez vous rappeler l'époque où l'examen de phi-
« losophie comprenait quinze matières. Il fallait qu'un
« jeune homme répondît sur ces quiuze matières à toutes les
« questions que voudrait lui poser le jury. *N'était-ce pas*
« *assassiner la jeunesse*? »

Le régime français qu'admire M. Dumortier est un régime bien plus assassin ; et M. Cousin, qui voulait encore joindre l'histoire naturelle[1] au programme qu'il avait arrêté, était un meurtrier beaucoup plus criminel que notre législateur de 1835.

M. Dumortier ne s'en tenait pas là. Le 28 janvier, il apprenait à la chambre ce fait navrant : « On a vu, disait-il,
« des jeunes gens tomber malades au pied des examinateurs,
« parce qu'alors on déclarait la guerre à la jeunesse. Or,
« c'est la jeunesse que nous devons sauver par la loi
« actuelle. »

M. Dumortier s'est autrefois occupé de recherches historiques ; sa plus belle trouvaille, c'est d'avoir découvert que les Belges, en plein XIXe siècle, eurent, pendant quinze ans, un culte idolâtre pour une déesse appelée *Science*, à laquelle ils immolaient leurs enfants, comme les Carthaginois au dieu Bel, les Spartiates à la déesse Diane, comme les Crétois jetaient les petits Athéniens au Minotaure et les Chinois leur propre progéniture aux porcs. La postérité placera à la suite de Thésée, de Gélon le Sicilien, du grand Alcide, de tous ceux qui abolirent au temps jadis les sacrifices humains, le nom de M. de Theux. Grâce à lui, nous ne verrons plus dorénavant la Science, cette anthropophage déesse, faire des victimes en Belgique.

On pourrait douter des ravages que la Science a faits dans

[1] Circulaire du 17 juillet 1840.

Digitized by Google

notre pays, si tout autre que M. Dumortier nous les avait révélés. Mais lui, homme d'une érudition vaste et, en même temps, profonde, ne peut être suspect, et nous le devons croire. M. Dumortier a fait par ses travaux honneur à sa patrie, et, à ce propos, nous ne pouvons résister au désir de raconter une impression de jeunesse. Tout en souriant des opinions de ce pauvre savant fourvoyé, qui défend avec tant de passion la cause de la paresse et de la barbarie, nous sommes dominé par un sentiment de respect pour son talent sérieux et son noble caractère. C'était à Paris, il y a bientôt vingt ans. Dans cette grande ville, on regardait alors avec un dédain superbe tout ce que faisait la Belgique. Béotien entre les Béotiens, gauche d'allure et d'esprit, d'ailleurs presque enfant encore, nous allions souvent nous réfugier au Jardin des Plantes. Là, nous étions à l'aise, chez nous, en quelque sorte, parmi les hôtes de ce lieu. Un jour, nous entrons dans une salle où se donnaient des cours publics. M. Isidore Geoffroi Saint-Hilaire parlait. Il expliquait certains phénomènes, de la vie générale, de difficile observation. Je me rappelle encore ses paroles. Le meilleur ouvrage, disait-il, et le plus complet, est d'un Belge, de M. Dumortier. — Ces simples mots, dits dans cette salle où Cuvier avait parlé, où Buffon avait travaillé, dits par un savant, fils d'un homme de génie, nous émurent singulièrement. Il nous semblait que la gloire d'un compatriote qui, après avoir défendu, à la tribune, l'intégrité du territoire, travaillait avec succès à la réputation intellectuelle de la nation, rejaillissait sur nous, nous protégeait, nous grandissait.

Quel usage fait-il aujourd'hui de ses études? Dans son assaut contre les sciences, il emprunte à celles-ci leur langage pour en former un baragouin fort original. Savez-vous, par exemple, comment M. Dumortier s'exprime pour dire qu'il faut réduire les matières de l'enseignement? Cela s'appelle, dans la langue nouvelle, *réduire une exostose* (Séance du 28 janvier, p. 588, b.). Pour comprendre les discours politiques de M. Dumortier, il est bon, on le voit, d'étudier la patho-

logie. Comment faire cependant? il vous défend d'apprendre autre chose que ce qui est strictement propre à la profession que vous voulez pratiquer. *Un système d'instruction universitaire complet est un système absurde.* C'est lui qui le proclame. En effet, c'est exiger du temps et de la peine pour acquérir un diplôme.

Quel dommage que M. de Theux ou M. Dumortier, ou quelqu'un de ceux qui parlèrent dans le même sens, n'ait pas connu l'idée du père Bouhours, jésuite, qui proposait de borner toute instruction à l'enseignement des devises! « Que de choses dans cette sorte de bagatelle! J'y trouve l'histoire naturelle avec l'histoire héroïque, les beaux-arts et les belles langues, la poésie, la politique et la morale.... Loin de charger l'esprit de beaucoup de matières, et de lui donner une nourriture qui l'accable, elle ne le nourrit que d'essences.... La science des devises est courte encore, parce qu'elle instruit en un moment. » — Voilà ce que cherchaient nos représentants. Mais ne faisons pas au jésuite l'affront de croire qu'il parlait sérieusement. Le père Bouhours faisait une plaisanterie, tandis que M. Dumortier faisait une loi.

Pour trouver quelque équivalent aux idées si originales de M. Dumortier, il faudrait aller jusqu'à Rome, au temps du bon empereur Claude. Les légions demandaient que tous les généraux obtinssent à l'avenir, les honneurs du triomphe, avant d'avoir combattu. Le soldat trouvait que marcher à l'ennemi, mettre une armée en déroute et la poursuivre, c'était acheter la gloire au prix de bien des fatigues. Or, disaient les légionnaires avec une dialectique que l'on croirait empruntée à MM. de Theux et Dumortier, l'excès de fatigue produit le découragement qui énerve l'intelligence et amoindrit les forces de l'armée. En conséquence, celle-ci voulait simplifier les conditions requises pour obtenir les décorations triomphales, et proposait un système qui présentait de notables avantages. En effet, dès que, pour triompher, il ne fallait plus vaincre, plus même combattre, l'état militaire cessait d'être le lot exclusif d'une seule classe, des

hommes courageux ; tous les citoyens, même les plus lâches, pourraient désormais aspirer aux honneurs suprêmes de l'épée : grand pas vers l'égalité, victoire immense sur le privilége. Ainsi raisonnaient les légions. Le moment était favorable. Rome prenait goût à la vie facile ; l'impératrice elle-même, la trop sensible Messaline en donnait l'exemple. Les ministres, Pallas et Narcisse, anciens esclaves affranchis, étaient loin de contrarier cette tendance des mœurs publiques. Néanmoins, avec un gouvernement si bien disposé, la requête de l'armée ne fut pas accueillie.

Ce que demandaient les légionnaires romains pour leurs chefs, les représentants belges le décrètent pour la jeunesse, à savoir : la victoire sans la lutte, le titre honorifique obtenu sans l'effort, sans la peine et le travail qui en font la valeur.

Cette innovation ne doit pas passer inaperçue. Des assemblées parlementaires se sont rendues célèbres à divers titres ; l'une pour avoir aboli l'esclavage, l'autre le servage et la féodalité, d'autres pour avoir institué la tolérance, notre congrès pour avoir fondé toutes les libertés publiques. La chambre de 1857 a aussi son acte d'affranchissement. Si elle n'a délivré ni les noirs, ni les serfs, ni les philosophes, parce que cette besogne était faite, elle a brisé les fers des petits grimauds de collége, elle a ouvert à deux battants la porte de l'école buissonnière, elle a poussé la jeunesse dans les séduisantes régions du *far niente*. Voilà l'idée vraiment neuve qui a prévalu dans la discussion de la loi sur le jury d'examen.

Le second objet dont la chambre s'est préoccupée, c'est la liberté de l'enseignement. M. Malou lui a donné une extension vraiment admirable. « Nous cherchons maintenant, « dit-il, à substituer, dans les moindres détails, la prudence « du législateur à la prudence des pères de famille, à l'intérêt « bien entendu des jeunes gens qui veulent suivre les « carrières libérales. Ne nous donnons pas tant de peines « et de soucis ; cela nous entraînerait beaucoup trop loin. « Voyons (c'est le seul but légitime de la loi) dans quels cas

« les jeunes gens qui ont suivi les cours universitaires « peuvent exercer la profession d'avocat ou de médecin. Je « comprends que nous ne puissions dès aujourd'hui rétablir « la vérité des principes, c'est à dire que l'État n'intervienne « plus chaque semestre sur chaque matière pour savoir si « chacun sait assez de grec, de latin, de statistique ou « d'économie politique. Mais nous devons marcher vers la « liberté des professions libérales. La législation y a beau- « coup nui, et plus vous ferez dans la voie où l'on veut « s'engager plus avant, plus vous y nuirez encore. Notre « but doit être d'affranchir les études. »

Hélas! quoiqu'en ait dit M. Malou, personne ou presque personne, à la Chambre, ne voulait rentrer dans l'ancienne voie. Toute le monde paraissait, comme lui, enthousiaste de la liberté des études, qui n'est que la liberté d'être ignorant; tout le monde semblait prendre cette liberté pour le synonyme exact de la liberté de l'enseignement, qui est, tout au contraire, le mobile, par essence, des progrès intellectuels d'une nation.

Qu'est-elle d'ailleurs cette prudence si vantée des pères de famille ? S'il y en a d'intelligents, on nous accordera volontiers que c'est à la Chambre qu'il les faut chercher.Cependant lorsqu'on lit la discussion sur l'enseignement, et qu'on voit leurs incertitudes, on ne fait pas grand fonds sur la prudence des pères de famille. Et si ceux qui représentent le pays sont tels, que penser des autres qui, détournés des sciences par le travail de leur profession, n'en connaissent pas même les noms, loin d'en deviner l'importance. Cependant prenons les choses au mieux, choisissons un personnage très haut placé, et voyons la prudence de cet homme-là. Mon fils, dira-t-il, aurait besoin d'apprendre à parler, à écrire, à penser; en tout cela, il n'est guère parfait. Mais pour faire éclore sa raison, puis pour la cultiver, combien de temps s'écoulerait! Je suis vieux cependant. Mes honorables amis politiques commencent à s'user. Pour eux, une mauvaise élection, pour moi, une mauvaise digestion, tout le monde est mortel, et adieu les espérances de la famille. Que vaut

un homme, si savant qu'il soit, s'il est sans position? — Les Gérontes de l'ancienne comédie disaient à leurs filles : Mariez-vous toujours, petite sotte, l'amour viendra plus tard. Les Gérontes de ce temps-ci cornent tout le jour aux oreilles de leurs garçons : Prends un diplôme, que je te case ; l'intelligence, la capacité, la science, tout cela viendra plus tard. On ne peut tout avoir à la fois. Et si cela ne te vient pas, ta place te restera, mon enfant; c'est une consolation. Et puis, n'aie pas de souci, la bagatelle qui te manque ne t'empêchera pas d'obtenir de l'avancement. Il n'y a que le premier pas qui coûte. Et c'est ainsi que la prudence des pères de famille, très avantageuse à leurs enfants, est pour l'État une calamité.

Ce n'est pas seulement pour les fonctions politiques que le talent paraît superflu, mais même pour les professions libérales. Il n'y a qu'à la Chambre qu'on paraisse ignorer cela, et croire que le public soit un meilleur appréciateur du mérite que le gouvernement ou les partis. M. de Theux pense que « en plaidant quelque cause, un jeune homme prouve « aux yeux du public qu'il mérite sa confiance ». Ce n'est pas en plaidant, comme le suppose M. le rapporteur, qu'une clientèle se fait aujourd'hui. Il y a des moyens plus sûrs. Les habiles font des marchés à forfait avec des agents d'affaires, bons semeurs de litiges, partagent les bénéfices avec M. l'avoué ou M. le notaire, flagornent M. l'huissier, s'affilient à telle coterie, s'il s'agit de prendre le gros poisson, se tiennent en embuscade à la porte des tribunaux pour pêcher à la ligne le menu fretin égaré aux abords de la justice, se font proclamer éloquents dans les nouvelles courantes des journaux, s'entendent avec le geôlier, et ne dédaignent pas la protection du porte-clefs : voilà la bonne route.

Affaiblir les études générales, reléguer à l'arrière-plan celles qui n'ont pas un rapport direct avec la carrière professionnelle, n'est pas le moyen de rendre la science professionnelle plus forte. C'est ouvrir voie à une foule de praticiens qui cherchent la pratique, et n'ont pas le loisir de

chercher l'honneur, la dignité, le respect, la considération qui ne rapportent rien.

Il est malheureusement certain que tel est le goût du siècle; on veut de la pratique. Mais les Chambres devraient-elles se courber sous le mandat impératif de la sottise publique? Ne devraient-elles pas tenir à honneur, en pareil cas, de ne pas représenter l'opinion?

La race belge, dit-on, veut des diplômes, tandis que la race allemande veut de la science. — Erreur. Ce n'est pas parce que nous sommes une race à part, c'est parce que nous ne sommes plus ce que nous étions, parce que la moralité baisse. Plusieurs nations, il est vrai, parmi celles qui nous entourent, sont, à cette heure, aussi languissantes que nous. C'est possible. Mais elles sont vieilles, c'est leur excuse.

Nous sommes jeunes comme nation. Et toutefois les efforts du génie individuel, communs chez tout peuple nouvellement indépendant, n'existent pas ici. Chacun a peur des obstacles. Il nous faut les routes, non les plus droites, à Dieu ne plaise! mais les plus unies. La vie n'est plus un combat, où chacun déploie ses forces, conquiert, par un travail patient et ardent, la position qu'il doit occuper : c'est une série de petites intrigues en commun. *L'individualisme* a fait son temps, dit-on ; le progrès nous pousse vers l'association. Beau progrès vraiment! On se donne à quelque société politique ou religieuse pour lui demander la fortune. L'avocat y cherche des clients, le médecin des infirmes, l'artiste des enthousiastes, les incapables des places et des fonctions publiques. Sous prétexte de piété, de charité, d'amour du bien public, on se réunit, on se pousse, on se hisse, on grimpe, on y est, soi et sa famille. Être homme, dans le vrai sens du mot, est une science perdue ou abandonnée : nous nous faisons troupeau.

Jusqu'à ce jour, ou plutôt jusqu'à la loi de 1849, cette triste tendance trouvait en quelque sorte un remède ou un contre-poids dans l'organisation des études. Des épreuves sévères écartaient des hautes classes lettrées, les volontés

faibles, les esprits mous et paresseux. D'autre part, ceux qui surmontaient ces épreuves, dédaignaient parfois de poursuivre dans la suite les succès faciles auxquels on arrive aux dépens de sa propre estime et souvent de son iudépendance morale. La loi nouvelle sur l'enseignemeut vient de détruire radicalement ce double effet que la loi ancienne cherchait à produire.

Ne disons pas que la loi nouvelle est en rapport avec l'esprit national; disons qu'elle est un signe de décadence de cet esprit. Tacite nous montre quelque chose de pareil à Rome, où le dégoût avait succédé au zèle pour les études variées et générales, lorsque la corruption des mœurs avait remplacé les antiques usages. « Qui ne sait, disait-il, que l'éloquence, comme les autres arts, est déchue de son ancienne gloire, non par la disette de talents, mais par la nonchalance de la jeunesse, la négligence des pères, l'incapacité des maîtres, l'oubli des mœurs antiques... Les premiers éléments de l'instruction sont beaucoup trop négligés; on ne s'occupe point assez de lire les auteurs, ni d'étudier l'antiquité, ni de faire connaissance avec les choses, les hommes ou les temps... » Puis, reportant sa pensée sur des jours plus heureux, sur le souvenir du plus grand orateur romain, Tacite ajoute : « Il épuisa toutes les parties de la philosophie, et, non content de cette foule de maîtres que Rome lui avait offerts, il parcourut la Grèce et l'Asie pour embrasser le cercle entier des connaissances humaines. Aussi peut-on remarquer, en lisant Cicéron, que ni la géométrie, ni la musique, ni la littérature, ni aucune des sciences libérales ne lui fut étraugère. Il connut la marche et les causes des phénomènes naturels. C'est de cette vaste érudition, de cette variété d'études, de ce savoir universel que s'élance et coule, ainsi qu'un fleuve débordé, cette admirable éloquence... » Enfin, comparant à l'éducation de l'orateur d'autrefois, l'éducation professionnelle de ses contemporains, l'auteur dit encore : « L'éloquence, la reine de toutes les autres sciences, qui, entourée jadis de leur brillant cortége, remplissait l'âme de sa grandeur, rapetissée maintenant et mutilée, privée de

pompe et d'honneur, presque déchue du rang des arts libéraux, s'apprend comme un des plus vils et des plus ignobles métiers [1]. »

Le décadence des études marcha seule, sans le secours de personne. Tacite n'a pas vu la coalition des hommes d'intelligence contre l'intelligence, et cette coalition imposant sa volonté à un ministre dévoué à tout ce qui constitue la dignité de la patrie. Il n'a pas vu chacun apporter bravement sa pierre pour lapider la science.

La philosophie, comme de raison, reçut les premiers coups. Qui les lui porta ? Quelque farouche *clérical* sans doute? Vous vous trompez. Un professeur très libéral et très éclairé du haut enseignement disait à la Chambre :

« A quoi bon la philosophie pour l'étude du droit ? Cette « opinion, chez moi, vient peut-être de ce que je n'ai pas « suivi de cours de philosophie; on ne l'enseignait pas de « mon temps. J'avoue que je suis un assez pauvre philosophe. « Mais, philosophe ou non, *je ne suis pas plus mauvais* « *avocat qu'un autre, car*, je suis parvenu dans cette pro- « fession à gagner ma vie bon an, mal an, *avec mes dix* « *doigts* (sic), et je souhaite que le diplôme en assure autant « à tout le monde. »

Cette tirade est d'une vérité douteuse, mais d'une trivialité incontestable. Un autre avocat, dont nous venons de parler, qui vivait il y a bien longtemps, mais qui ne négligeait pas non plus de gagner sa vie, sinon *avec ses dix doigts*, au moins par son éloquence, avouait au contraire que, s'il avait quelque talent, il en était surtout redevable aux leçons des philosophes. *Fateor me oratorem, si modo sim, non ex rhetorum officinis, sed ex Academiæ spatiis extitisse.* Je voudrais bien voir comment notre représentant, qui n'est, dit-il, *pas plus mauvais avocat qu'un autre,* défendrait sa cause contre maître Cicéron. Si celui-ci venait à faiblir sous le choc de son adversaire, il pourrait appeler à son aide M. Thiers, qui, chargé

[1] *Dialogue des Orateurs*, c. 29-30, trad. BURNOUF.

du rapport sur le projet de loi relatif à l'instruction, disait, en 1844, à la Chambre française : « Qu'on ménage l'esprit des enfants, sans doute on fera bien : c'est là le grand art du professeur; mais qu'on dise, en fait de philosophie : point ou peu, cela est également inadmissible, car *point, c'est la barbarie,* et un peu, c'est la division de ce qui est indivisible, c'est la prétention de mesurer ce qui est infini. »

Il est temps de voir les grandes mesures que ces grandes idées produisirent, les conséquences des belles prémisses que nous venons d'analyser :

1° Tout ce qui existait ne fut pas détruit. Il y avait une institution déplorable: le jury mixte, création de la loi de 1849. Elle est maintenue dans la loi de 1857, mais pour trois ans seulement.

2° Moyennant des certificats délivrés, au besoin, *par des portiers* (c'est un représentant de la droite qui l'a dit), on est dispensé, pour devenir docteur en droit, pour devenir cet orateur dont parlait Tacite, de savoir un mot de la langue et de la littérature grecque, des sciences physiques, mathématiques et naturelles. Quand on nommera dorénavant, devant un docteur en droit, Démosthène, Socrate, Sophocle, Platon, Aristophane, il se demandera : Ces hommes dont j'entends les noms étranges, furent-ils chinois, lapons ou hottentots, chefs de tribus sauvages, bonzes, faquirs, cheiks, ou mandarins ?

3° Moyennant d'assister, les yeux et l'esprit ouverts ou fermés, à volonté, à la leçon des professeurs de l'université, on est dispensé de savoir un mot de l'histoire de la patrie, de celle du moyen âge, de la littérature française. Ce seront de grands érudits, ceux qui pourront dire à peu près bien ce que furent Racine, Bossuet, Voltaire, Pascal, Montaigne.

4° On n'est plus tenu de savoir, la plume à la main, exprimer ses pensées dans un style clair, convenable. L'examen écrit est aboli. C'était cependant un excellent moyen de s'assurer si le récipiendaire ne court pas le danger de déshonorer son état par un style baroque, épreuve nécessaire dans un pays où, il faut bien en convenir, l'art d'écrire est rare-

Digitized by Google

ment un don inné. Même en France, où bien plus de gens naissent écrivains que chez nous, on a jugé utile de s'assurer à cet égard du mérite des candidats. Aussi les oblige-t-on à faire une version latine. « C'est, dit M. Cousin, une page de français dans laquelle on peut reconnaître si le candidat sait écrire sa langue avec la pureté, la clarté et l'éloquence qui répondent elles-mêmes d'une bonne culture intellectuelle. » En Belgique, on ne s'attachera plus dorénavant à cette minutie. Pourvu qu'on sache l'histoire politique ancienne, un peu de psychologie, les antiquités romaines, tout ira suffisamment bien. Voilà à quoi se borneront toutes les lettres de celui qui voudra, jurisconsulte, orateur, magistrat, occuper les siéges élevés de la société. J'omettais le latin qu'on doit connaître aussi, mais dégagé de la littérature latine. Savoir décliner, conjuguer, faire un thème, et s'être entassé beaucoup de mots dans la mémoire, il n'importe du reste. Le latin, moins la littérature latine ! Si bien qu'au lieu d'étudier Horace, Virgile, Térence, César, Tite-Live, Tacite, on se plongera dans ces beaux livres du moyen âge : *Lourdaudus, de honestate bragardorum; — Beda, de optimate triparum; — Bricot, de differentiis souparum ; — Ars chopinandi; — Merlinus Coccaïus, de patria diabolarum*, et une foule d'autres œuvres de génie qui faisaient jadis les délices des moines de l'abbaye de Saint-Victor. Hosanna! l'abbé Gaume triomphe, et le ver rongeur est détruit !

Poursuive qui voudra cette revue des nouveautés créées par la loi ! nous en avons assez. Nous sommes tout disposé à partager l'optimisme commode de M. le ministre de l'Intérieur. Après avoir dépensé beaucoup de raison en pure perte, M. de Decker, vaincu par la fatigue, s'abandonna tout à coup à une singulière idée qui rappelle quelque peu celles du précepteur de Candide.

« Quoi que vous fassiez, dit M. le ministre, quel que soit « d'ailleurs l'état intellectuel d'un pays, vous aurez toujours « des hommes supérieurs. Au XIII[e] siècle, il y avait une « *somme d'intelligence* égale à celle dont nous nous glorifions

« aujourd'hui, seulement elle était autrement répartie. On « a constaté qu'aujourd'hui même en France, ce sont les « deux provinces qui certainement ne sont pas citées géné- « ralement comme les premières dans l'ordre de la civilisa- « tion intellectuelle, que ce sont la Champagne et la Breta- « gne qui fournissent proportionnellement le plus grand « nombre d'hommes de génie. »

Très bien; dès lors nous pouvons applaudir aux mesures les plus gothiques contre l'enseignement. Plus l'instruction seramauvaise, plus nous aurons de chances de voir naître parmi nous des génies. L'Allemagne et l'Angleterre, où tout le monde sait lire, n'ont produit, en ce siècle, qu'un Goethe et un Byron, tandis que la Russie, oùl'ignorance est au point le plus désirable, a, comme on sait, des Virgiles à foison. Mais une idée nous tourmente. Si la somme d'intelligence est toujours égale, si cette essence divine est une substance étendue, limitée, bornée, il faut considérer les hommes de génie comme un fléau; ce sont des accapareurs du bien le plus précieux et le plus indispensable à tous les citoyens. Par mesure d'ordre public, dans un État bien organisé, où le gouvernement porte un intérêt égal à tous les citoyens, il faudra nécessairement, sitôt qu'un Homère, un Rubens, un Mirabeau paraîtra, se hâter de lui trancher la tête, afin de faire rentrer dans le domaine public la somme d'intelligence qui a été détournée de l'usage commun. Les hommes supérieurs sont, en quelque sorte, comme les branches gourmandes qui épuisent l'arbre, si la serpe du jardinier ne vient à son secours.

La loi qui vient d'être votée est provisoire; si elle avait été faite dans une intention de durée, nous ne l'aurions pas autant critiquée. Ce qui nous est non moins cher que l'intérêt de la science, c'est le respect à l'égard des œuvres du législateur. Dans ce respect nous trouvons la plus forte garantie de l'indépendance nationale. Mais tout présage que la loi sera révisée en entier dans trois ans. La chambre elle-même a fixé ce terme pour organiser, suivant un plan nouveau,

les jurys d'examen. Engageons donc chacun à préparer ses conseils, ses idées pour cette époque-là. Quand une assemblée compte des hommes comme ceux qui forment aujourd'hui la représentation nationale, on a droit d'exiger d'eux une œuvre satisfaisaute et durable. Leur faute, dans la discussion dernière, est une défaillance momentanée, qui n'ôte rien à leur mérite, à leur capacité, aux espérances que placent en eux la patrie et ceux de ses enfants qui ont souci des lumières.

Nous nous proposions, en commençant ces pages, de ne pas nous borner au rôle facile de critique. Nous nous faisions fête de proposer quelques idées de réforme et d'organisation. Mais nous nous sommes étourdiment laissé emporter par notre plume. Il est temps de finir. Encore un mot toutefois.

Si l'on nous demandait quels sont nos principes, nous dirions d'abord qu'il faut revenir à la loi de 1835, mais embrasser cette fois le sujet dans toute son étendue, et refondre d'un seul coup toutes les lois sur l'enseignement moyen et supérieur.

Il faut se guider par des idées plus élevées que celles que le législateur semble avoir suivies jusqu'à ce jour, et ne considérer que trois points qui sont capitaux : la grandeur native de l'esprit humain, l'ardeur innée à la jeunesse et l'intérêt de la patrie.

Ayons présente cette pensée d'un auteur païen qui écrivait sur l'éducation : « C'est uue plainte imaginaire, disait-il, de prétendre que très peu d'intelligences ont la faculté de saisir ce qui leur est offert, et que la plupart des gens consument beaucoup de temps et d'efforts par la lenteur de leur esprit. Vous trouverez au contraire le plus grand nombre prompts à comprendre et faciles à instruire. Car telle est la nature de l'homme. Comme les oiseaux naissent pour le vol, les chevaux pour la course, les bêtes fauves pour le carnage, ainsi avons-nous en propre, dès notre naissance, une activité et une lucidité d'esprit, signes de l'origine céleste de notre âme [1]. »

[1] QUINTILIEN. I. *Quemadmodum prima elementa tradenda sint.*

Cette pensée spiritualiste a été mise en oubli ; il la faut réveiller. Notre intelligence n'est pas aussi étroite qu'on le dit. Observons sans fantasmagorie le naturel des enfants. Ne disons pas, comme M. Dumortier, que la variété des matières écrase leur intelligence. Cette variété la soulage au contraire ; car, jusque dans l'adolescence, et même parfois bien longtemps après, l'homme aime le changement. Dans le premier âge, il passe d'un jeu à l'autre; ainsi doit-il passer d'une étude à l'autre. Nous regrettons que M. de Haerne paraisse s'écarter de cette manière de voir. « On sait, « dit-il, qu'il y a deux systèmes en présence au point de « vue des études de l'enseignement moyen. D'un côté, on « croit que les études moyennes, pour être bonnes, pour « répondre à leur but, doivent porter de préférence sur la « science, l'histoire, les mathématiques, plutôt que sur la « littérature, surtout ancienne. D'autres, au contraire (et « c'est l'opinion de M. de Haerne), pensent que c'est « la littérature, surtout ancienne, qui doit l'emporter « sur les sciences, les questions d'histoire et les matières de « mémoire. »

Nous sommes, nous, d'un tiers parti, donnant sans hésitation tort aux deux autres. Par exemple, M. de Haerne aime la littérature, la poésie. Il a certes bien raison. Mais croit-il que les éléments des sciences, comme on les donne dans les établissements où les sciences sont en honneur, n'aident pas puissamment à la littérature et au but où elle doit conduire? Croit-il que l'enfer de Virgile ne paraîtrait pas plus beau à l'élève, si derrière les lieux bornés du poëte, on laissait entrevoir l'espace sans bornes où courent des mondes par milliards, espaces infinis que les astronomes ont découverts? Croit-il que l'enfant n'admirerait pas davantage les auteurs de la littérature et les civilisés qui la produisirent, si, autour d'eux, on montrait les Égyptiens avec leur bœuf Apis et leurs momies, les Asiatiques avec leurs despotes imbéciles qui donnent des verges à la mer pour la punir d'être indépendante, et, après eux, nos pères, les Goths, dont nous conservons encore si parfaitement la res-

semblance. Comment M. de Haerne expliquera-t-il le plus parfait poëme des Latins, les *Géorgiques*, s'il n'a pas autour de lui des auditeurs quelque peu botanistes et entomologistes. Pense-t-il que pousser de temps en temps les enfants dans la campagne pour leur faire étudier l'insecte qui bourdonne et la fleur des champs qui parfume les airs, ce ne serait pas faire une classe de poésie plus poétique que de tenir l'écolier attentif, comme le veut le Conseil de perfectionnement, sur le *de Senectute* ou l'art d'être vieux et de se réjouir, suivant la recette de Cicéron, de ce que l'âge vous rend podagre, quinteux et cacochyme ? Serait-ce impiété envers Jupiter assembleur de nuages, que de montrer Franklin, faisant, avec son cerf-volant, la nique au père des Dieux et des hommes, et enfermant son tonnerre dans une bouteille de Leyde ?

Non, non, la littérature n'est vivante et ne peut porter fruits qu'à la condition qu'elle soit comprise par l'imagination des élèves; et rien ne grandit davantage l'imagination que l'histoire de l'humanité et l'histoire de la nature. N'est-ce pas assez d'avoir deux partis dans la politique ? faut-il aussi, dans les méthodes d'enseignement, des conservateurs partisans de la littérature, et des progressistes zélés pour les sciences ? Il serait plus sage de donner une attention relativement égale à la culture de tous les genres de savoir. C'est ainsi qu'ont pensé, avant nous, une innombrable foule de gens, de sorte que notre idée paraîtrait triviale si les singulières théories qui ont vu le jour à la Chambre ne rendaient cette vieille idée en quelque sorte neuve et utile à rappeler. Oserions-nous donner un conseil aux hommes sérieux du corps législatif, afin que leur sérieux soit toujours de bon aloi ? Lisez, dirions-nous, le livre d'un vieil auteur qui, lui, n'était guère sérieux, grand railleur au contraire : c'est Rabelais que nous voulons dire. Lisez sa lettre de *Gargantua à Pantagruel* ; vous trouverez là le plus beau programme d'éducation. Rabelais, épicurien quelque peu, par conséquent ne prêchant pas l'excès de travail, mérite, à ce titre, la confiance de nos hommes d'État qui veulent épargner à la

Digitized by Google

jeunesse toute fatigue. Cependant combien d'études diverses et approfondies ne semblaient pas nécessaires à cet épicurien pour former l'esprit de l'homme! Que M. l'abbé de Haerne, inspiré par feu M. le curé de Meudon, propose un système d'éducation. Ce sera un excellent ouvrage et très propre à donner à la patrie des générations de citoyens, dignes de jouir de toutes les libertés dont elle assure l'usage à ses enfants.

Digitized by Google

ASSAINISSEMENT PUBLIC

Partons du déluge. Que fit le sage patriarche Noë pour écarter de son arche, peste, choléra ou fièvre jaune que les productions, émanations et exhalaisons malflairantes des habitants bipèdes et quadrupèdes auraient pu attirer dans ce logis? La Genèse garde sur ce sujet un silence modeste. Mais, comme se taire n'est pas répondre, jamais question peut-être n'a été plus agitée, mieux étudiée que celle-là. Mahomet la trouvait obscure, tout prophète qu'il était ; il ne put la résoudre, même avec le secours du merveilleux. Le chanoine Jacques Buteo, quoique géomètre, ne fut pas plus heureux, au xve siècle. L'anversois Del Rio, quoiqu'il eût un commerce étroit, mais en tout bien tout honneur, avec les sorciers, resta camus comme ses devanciers. Le Bavarois Drexelius, quoique jésuite, ne put pas davantage pénétrer les secrets d'intérieur de Noë. Enfin, mais seulement vers la fin du xviie siècle, un savant Rouennais, Jean Le Pelletier, plus habile que tous les autres, résolut la question, ou sembla la résoudre à la satisfaction de tout le monde. Il était temps. Le public commençait à s'impatienter. Il devinait d'ailleurs qu'il y avait d'autres questions d'assainissement d'un intérêt plus prochain pour lui. Les résoudre, celles-là, c'était la besogne assignée au xviiie siècle et à ses descendants, si par hasard il ne terminait pas lui-même cette tâche.

Franchement, qui de nous n'aurait voulu vivre au temps

heureux où la question de l'arche de Noë était la grande question d'assainissement qui préoccupait les hommes? Ils étaient alors ou peu s'en faut, en plein âge d'or sans doute. Ils étaient satisfaits de tout, vivant dans une atmosphère saine. Que nous sommes loin de ce bon vieux temps, quoiqu'il ne soit guère éloigné de nous.

Heureuse époque que celle où le langage n'avait pas de terme pour exprimer l'idée de rendre sain ce qui est malsain! Les vrais classiques n'ont pas connu le mot *assainir.* C'est une conquête que les lexiques doivent au XVIIIe siècle. Quant au mot *assainissement*, s'il était tombé dans l'oreille d'un membre de l'ancienne académie, il l'eût renversé, de son poids, et laissé pour mort sur place. M. Vitet un des premiers, je crois, a osé l'employer, et cette audace ne lui a cependant pas fermé les portes de l'académie. Enfin M. Anspach et ses collègues de l'hôtel de ville ont donné définitivement droit de bourgeoisie au mot *assainissement.*

Si, ce qui est vrai d'une incontestable vérité, une langue a des termes pour exprimer tous les maux et tous les désirs de ceux qui la parlent, il faudra avouer qu'il n'y avait jadis rien à assainir, et que nos aïeux, s'ils n'avaient pas lieu d'être contents de tout, n'étaient du moins empoisonnés de rien. Tandis que nous,.... après que nous aurons assaini notre rivière, ce qui est fait ou à peu près, il nous restera encore bien des choses à assainir dans la vallée de la Senne et lieux circonvoisins.

Mais il convient peut-être de ne pas passer sans transition du déluge à la Senne, du temps de Noë, notre ancêtre, au temps d'Anspach, notre bourgmestre. Cette transition, ce sera le XVIIIe siècle.

Loue qui veut sa philosophie. Elle a fait du bien, ce dit-on. Mais tout le bien qu'elle a fait ne compense pas, à notre avis, le mal produit par une seule page de *l'Émile*, nous voulons dire la diatribe contre La Fontaine. Le projet de substituer, comme exercices de lecture, aux fables du bon homme, des billets où « il s'agit d'aller demain manger de la tarte à la crême », cette plaisante idée de Jean-Jacques a fait sur-

gir une nouvelle école d'écrivains, auteurs d'ouvrages destinés à l'enfance, où la puérilité se trouve dépourvue de la grâce qui en doit être la compagne inséparable, où la vulgarité règne sous le couvert de la simplicité, où la trivialité se rencontre, sans le rire naïf qui en est l'assaisonnement indispensable.

Notre littérature est riche en ce genre d'ouvrages. De tous ces livres, le plus populaire est le *Nouveau livre de lecture ou choix de morceaux d'une difficulté graduée, propres à familiariser les élèves avec la lecture*, A LES HABITUER A LA RÉFLEXION ET A DÉVELOPPER EN EUX LE SENTIMENT RELIGIEUX ET MORAL, *par M. Th. Braun, professeur de pédagogie et de méthodologie à l'école normale de l'État à Nivelles, chevalier de l'ordre Léopold.*

Peu d'écrivains de génie ont eu de leur vivant un succès pareil à celui de M. Braun, dont le livre est parvenu aujourd'hui à sa vingt-troisième édition. Il ne faut pas d'autre preuve pour décider que cet ouvrage, comme nous l'allons voir, n'est pas un travail ordinaire. Prenons au hasard; par exemple, la description d'une maison :

« Il y a plusieurs choses à remarquer dans une maison. — Au dehors, on voit quatre murs, un toit, plusieurs fenêtres et une porte. Les *quatre* murs sont *perpendiculaires*. Ils empêchent le froid et la pluie d'entrer par les côtés de la maison... La lumière pénètre dans la maison par les fenêtres. On peut les ouvrir pour renouveler l'air. Dans quelques maisons, il y a de petites fenêtres, dans d'autres les fenêtres sont aussi grandes que les portes. La porte se trouve percée dans le mur de devant. Elle est faite en bois et de manière à pouvoir facilement s'ouvrir et se fermer. Les habitants de la maison demeurent dans une des *places* pendant le jour. On appelle ordinairement celle-ci la *place* à manger. Dans d'autres *places*, ils dorment ; ce sont les chambres à coucher. Il y a des gens qui ont une chambre d'étrangers, une chambre pour les enfants et une chambre pour les domestiques. Il y a encore un rez-de-chaussée, le salon, la cuisine, le garde-manger, le vestibule. Dans la maison est aussi un escalier, qui conduit du rez-de-chaussée à l'étage ou au grenier... La *place* située sous le rez-de-chaussée est la cave. Dans la cave, il fait assez humide. »

Digitized by Google

Notons d'abord un flandricisme qui se trouve répété à satiété dans ce passage. C'est le mot *place* dans le sens de chambre ou de *pièce* d'un logis. On pourrait exiger comme première qualité d'un livre de lecture que le langage en soit correct. Mais M. Braun, qui se promet de développer la réflexion, la religion et la morale, ne s'est pas engagé à apprendre le français à ses jeunes élèves. On pourrait dire encore que ce livre ayant été « sur la proposition de la commission centrale de l'enseignement primaire, adopté par le gouvernement », cette commission, composée de messieurs les neuf inspecteurs provinciaux et présidée par M. le Ministre de l'intérieur, aurait dû, ce semble, ne pas donner son approbation à l'ouvrage avant d'en avoir fait corriger les barbarismes. Mais ce serait faire un reproche bien mesquin à la commission. Elle a montré par cette tolérance, que les hommes qui la composent sont d'un esprit trop élevé, trop sérieux pour prêter leur attention à de semblables minuties!

Faisons donc comme M. le Ministre et MM. les neuf inspecteurs, fermons les yeux sur ces légers défauts et ne chicanons pas M. Braun de ce qu'il se donne la liberté d'user de termes à lui, comme par exemple, lorsque parlant de la mer, il dit : « Le goût salé de son eau la rend *impotable.* »

Examinons plutôt comment il entend développer le jugement. Un nouvel exemple fera mieux comprendre sa méthode :

« Dans une forêt, il y a beaucoup d'arbres ; il y en a de grands, de petits, de vieux et de jeunes. Ils ne sont pas plantés en *rangées*, mais irrégulièrement. Ordinairement, on trouve dans une forêt des chênes, des hêtres, des bouleaux, des pins et des sapins. »

Rousseau reproche à La Fontaine de ne pas nous dire si le fromage que le corbeau tenait en son bec était « un fromage de Suisse, de Brie ou de Hollande ». Ce reproche très sage, il ne pourrait l'adresser à M. Braun, écrivain consommé qui possède l'art, on le voit, de bien déterminer les objets dont il parle ; mais continuons.

« Les sapins et les pins ont des feuilles *aciculaires*. La forêt est la demeure de beaucoup d'animaux...

« Le renard prend la volaille; le loup vole les moutons, et, quand il est affamé, il attaque l'homme même. Cependant on ne les laisse pas faire tranquillement... »

Faire remarquer aux enfants que les maisons ont quatre côtés perpendiculaires, une porte et des fenêtres, et que les hommes ne se laissent pas croquer vifs par les loups sans protestations, c'est faire des remarques assurément très justes. Elles peuvent développer le jugement, je le veux. Mais le jugement de l'élève de M. Braun ressemblera plutôt, je le crains, au jugement de M. de la Palisse, qui en avait beaucoup, qu'au jugement de Blaise Pascal, qui l'avait grand.

Et encore : « Celui qui n'a qu'un petit jardin, ne fera pas de larges allées s'il veut que son jardin produise le plus possible. » Est-il d'une nécessité absolue de faire des observations pareilles pour ouvrir l'esprit des élèves? M. Braun est Allemand, dit-on ; Rousseau était Suisse. Que cette méthode soit nécessaire pour les naturels du Valais, de la Souabe, de la Westphalie, de la baronnie de Tunder-ten-Tronck ou du grand-duché de Gérolstein, je n'ai garde de le nier ; mais que mes petits compatriotes naissent si stupides et le demeurent durant leur enfance, comme Belge, je le nie.

D'ailleurs, si des exercices d'une sécheresse si rebutante par leur excessive puérilité sont indispensables, je ne comprends pas que l'auteur s'avise d'enchâsser, au beau milieu de ce verbiage, des termes de très difficile explication. Comment! à des élèves à qui vous devez apprendre que, dans une forêt, il y a des arbres, des grands et des petits, des jeunes et des vieux, vous leur parlez en même temps de feuilles *aciculaires!* A ceux qui, paraît-il, ne semblent pas se douter qu'il y a un escalier dans une maison, vous parlez de *perpendiculaire*. A ces mêmes enfants vous dites : « Dans le *haut du corps* sont placés le cœur et les poumons; dans le *tronc du corps* se trouvent l'estomac, les intestins ou boyaux, *le mésentère*, le foie, la rate et les reins. » *Haut du corps*, — *Tronc du corps*, — *Mésentère*. — « Tron de l'air! le beau langage! » dirait un enfant de Marseille. *Mésentère* est sur-

tout beau. Et dire pourtant, à ma honte, que j'ai passé cinquante ans ou à peu près sans connaître le sens de ce mot-là. Mais, ce qui est certes plus neuf, c'est la façon dont M. Braun place le cœur et les poumons. Jusqu'ici le tronc, c'était tout le corps, moins la tête et les quatres membres. Je ne dis toutefois pas que M. Braun ait tort. Il pourrait me répondre, comme Sganarelle dans une question pareille (il s'agissait aussi du foie et du cœur) : « Oui, cela était autrefois ainsi ; mais nous avons changé tout cela, et nous faisons maintenant la médecine d'une méthode toute nouvelle. »

A quoi je ne pourrais, comme M. Géronte, que répondre : « C'est ce que je ne savais pas, et je vous demande pardon de mon ignorance. »

Mais permettez-moi de revenir au *mésentère*. Il ne faut pas jeter un regard distrait sur les belles choses! On a rejeté nos vieux livres classiques, sous prétexte, d'après Rousseau, qu'ils contiennent des choses qui dépassent l'intelligence des enfants. Je serais curieux de savoir si, dans La Fontaine ou dans le Télémaque, il y a un terme moins facile à expliquer que celui de *mésentère*. Ce ne serait pas à coup sûr *phénix*, ni *allécher*, mots qui causaient tant d'effroi à Rousseau.

Un jour Alcibiade entra dans une école primaire d'Athènes. Il demanda au maître de quel livre se servaient les élèves. Celui-ci lui montra maints beaux petits volumes, tous revêtus de l'approbation du collége des archontes, de la grande prêtresse de Pallas Poliade et du visu du vicaire général de Jupiter Olympien. — Ce n'est pas cela que je vous demande, dit Alcibiade, c'est Homère. — Vous savez qu'Homère était en Grèce un vieux classique à la façon de Fénelon et de La Fontaine chez nous. — Le maître d'école avoua qu'il n'en avait pas un seul exemplaire. A ces mots et sans plus attendre, Alcibiade appliqua sur la joue du magister le plus magnifique soufflet qui jamais retentit sur face humaine ou bestiale. C'était très brutal ; nonobstant, si j'étais ministre de l'intérieur et qu'Alcibiade vînt à Bruxelles, je n'aurais rien de plus pressé que de le nommer inspecteur, non pas cantonal, non pas provincial, mais général, de l'enseignement.

Digitized by Google

Mais revenons à M. Braun, dont nous ne nous sommes pas éloignés autant qu'on le pourrait croire. L'ordre qu'il a suivi ne semble ni le plus simple, ni le plus naturel. Aux huitième et neuvième leçons, il parle des bourgmestres, des commissaires d'arrondissements, des juges de paix, des gouverneurs, des avocats, des greffiers, sans omettre MM. les huissiers, les ministres, les sénateurs, les représentants et la gendarmerie nationale. Ce sont personnages fort peu intéressants, je dis pour les enfants, sauf MM. les gendarmes, dont le magnifique bonnet en poil d'ourson excite la terreur et l'admiration de nos bambins. A la dix-septième leçon seulement, l'auteur parle des animaux, sujet bien plus agréable, je dis pour les enfants. Ne serait-il pas plus logique, méthodologique et pédagogique de parler d'êtres naturels d'abord et d'êtres artificiels ensuite? C'est une simple question.

Si nous avons été tenté de reprocher à M. Braun de n'être pas assez Français dans son langage, nous serions presque disposé à le trouver trop Français dans ses sentiments. Qu'à propos des prétendues merveilles dont Napoléon Ier a doté la Belgique, M. Braun nous dise que « des routes, des ponts, des canaux furent décrétés de toutes parts, à la voix du premier consul » ; c'est beaucoup. Mais qu'il ajoute : « Chaque soldat pouvait aussi aspirer aux premiers grades de cette armée dont les chefs étaient sortis de leurs rangs ; enfin, le commerce et l'industrie embrassèrent dans leur essor la vaste étendue de la domination française » ; cela passe les bornes.

Ne parlons que des routes. Il ne faudrait pas se donner beaucoup de peine pour prouver que notre pays avait plus de chemins pavés avant l'invasion française qu'après. Les malheurs dont nous comblèrent Napoléon Ier et ses hommes, la dépopulation des campagnes, les misères de tous, se montrent encore chaque jour par des révélations nouvelles. Je n'en citerai qu'une seule.

Il y a quelques années, les habitants d'un village aux environs de Bruxelles voulurent faire paver un chemin. C'était pour eux un ouvrage d'une nécessité absolue. Ils se

semblables juges, me semblerait beaucoup plus sûre que l'avis de la commission des neuf inspecteurs, du jugement de laquelle je me défie, s'il faut le dire, à cause de sa trop grande complaisance à approuver certains livres d'éducation.

Mais on ne veut plus aujourd'hui pour nos enfants de ces aimables livres qui ont occupé notre enfance; il faut un livre de lecture fait exclusivement à l'usage des élèves Belges. C'est une très bonne idée et de facile exécution. Après avoir critiqué M. Braun, je vais lui donner la recette pour composer, sans beaucoup de peine, un excellent livre, tout d'intérêt national, avec des fragments des meilleurs écrivains français, de ceux du bon siècle.

Ces vieux auteurs ont d'abord un grand avantage pour nous sur ceux d'aujourd'hui. Ils louaient ce qui était louable chez nous, tandis que les Français contemporains s'attachent à dénigrer tout ce qui se fait chez nous, nos lois, et, ce qui vaut mieux qu'elles, ce qui reste encore de nos vieilles mœurs. Je ne dirai pas ce que je pense de messieurs les écrivains parisiens contemporains, ni surtout de leur façon d'agir; mais je n'hésiste pas un moment à déclarer que leurs devanciers étaient des gens polis, aimables, avec cela justes dans leurs appréciations, sachant qu'il n'est pas de bon goût de dire du mal, à tort et à travers, de ses voisins, et que le meilleur moyen de justifier le titre d'Athéniens modernes qu'on se décerne, ce serait d'avoir et de montrer de l'atticisme. Mais que dis-je? Ces bonnes gens avaient trop de tact et trop de finesse dans l'esprit pour se parer d'un titre si beau, et par leur silence à cet égard ils semblaient le mériter mieux que d'autres qui s'en décorent.

Écoutez-les, pour un moment, parler leur beau langage. Écoutons d'abord Mgr de Bellei. C'est un évêque, c'est l'ami de saint François de Sales. De la bouche du bon Camus ne sortiront que paroles d'évangile :

« Ceux qui connaissent la candide humeur des Flamands et l'honnêteté de leur vie, savent que si l'honnêteté était bannie de tout le reste de la terre, elle aurait son refuge en cette contrée, où, pour

dire la vérité, elle est triomphante et glorieuse, et comme la valeur aux anciens Romains, elle peut être appelée une vertu commune et populaire. »

Franchement, cela est trop flatteur. Cet éloge que Camus fait de nous dans son ouvrage intitulé : *les Événements singuliers*, pouvait être mérité par nos ancêtres, mais quant à leurs descendants, je n'ose affirmer qu'ils en soient exactement dignes : ils ont fait trop de progrès ! Passons.

Qui a loué notre Artevelde, en plein règne de Louis XIV, lorsque nos pères n'osaient murmurer chez eux le nom du grand tribun ? Un jésuite, s'il vous plaît, le père Lemoine. Parlant du roi de France, vainqueur des Gantois, il dit :

Et l'énorme Artevelde, abattu de sa foudre,
D'une mort de géant fera fumer la poudre.

Il doit être beaucoup pardonné par nous, Belges, aux enfants de Loyola, pour ce mouvement poétique de l'un des leurs.

N'est-ce pas un autre jésuite de la même époque, le père Lecomte, qui nous apprend qu'un empereur chinois, épris des beautés de la langue flamande, se la fit enseigner par le Père Verbiest ? Un journaliste parisien nous soutiendrait peut-être que l'empereur de la Chine n'avait pas, en matière de beautés de langage, le goût plus sûr que M. Braun ; il ne m'importe ; comme Flamand, je suis fier de savoir qu'un petit-fils de la Lune ait ambitionné la gloire de parler ma langue maternelle.

Après l'évêque et le jésuite, écoutons le sectaire protestant. Dans son rude poëme, *les Tragiques*, d'Aubigné s'écrie :

O François, ô Flamens (car je ne fay de vous
Qu'un peuple, qu'une humeur, peuple bénin et doux),
Anvers, Cambray, Tournay, Mons et Valenciennes,
De vos braves témoings nos histoires sont pleines ;
Pourrais-je desployer vos morts, vos brulemens,
Vos tenailles en feu, vos vifs enterremens !
Je ne fay qu'un indice à un plus gros ouvrage
Auquel vous ne pourrez qu'admirer davantage
Comment ce peuple tendre a trouvé de tels cœurs
Si fermes en constance ou si durs en rigueurs.

L'opinion des grandes dames nous est tout aussi favorable. Ce n'est pas seulement l'élégante et coquette nièce de Mazarin, Marie Mancini, qui accourt à Bruxelles, « où j'avais, dit-elle, une grande passion de demeurer ». C'est une autre contemporaine des Précieuses, Madame de la Guette qui, allant à Gand, dit :

« Le lendemain de mon arrivée, quatre dames de qualité me firent l'honneur de me rendre visite, Mme la princesse de Stenius en était une, Mme la comtesse d'Acelle, Mme la baronne de Limalle et Mme la baronne de Rode. Je veux croire qu'elles s'en donnèrent la peine à cause de mon accident (Mme de la Guette s'était déboîté le bras en voyage), jugeant bien que je ne serais pas sitôt en état de leur rendre ce qui leur était dû, et qu'ainsi elles avaient bien voulu me combler de leurs faveurs, étant les dames les plus honnêtes et les plus obligeantes du monde, dont je reçus toutes sortes de courtoisie pendant trois mois que je demeurai là. »

Comme les femmes du monde louaient le bon ton, les mœurs polies de la haute société belge, les hommes de lettres n'épargnaient pas les éloges à nos écrivains, les princes de l'église admiraient naïvement la beauté de nos grand'mères. Le saint prélat de Bellei mentionne Bruges : « où les beautés sont si vulgaires que pour en tirer une du commun, il faut qu'elle soit superlative. » Un littérateur, Deslandes, auteur d'un *Art de ne point s'ennuyer*, livre qui, soit dit en passant, est loin d'être amusant, cite en ces termes l'anversois Sidronius Hoschius : « un poëte flamand, celui d'entre les modernes qui a le mieux imité Tibulle et Properce. »

Il nous serait facile d'étendre ces citations et d'en former un volume, mais ce qui précède suffit sans doute.

Je ne sais si nos écrivains sont aujourd'hui moins habiles que le jésuite Hoschius Sidronius, si le temps a enlaidi nos femmes, si notre noblesse s'est abêtie, si nos villes sont en décadence, ou si nos voisins ont d'autres yeux pour nous que leurs ancêtres; quelles que soient les causes, il est certain que les vieux Français nous appréciaient plus amicalement que les Français de ce jour et qu'ils nous louaient plus que nous n'oserions nous louer en secret nous-mêmes. Cela prouvé,

et c'est assez pour que nous puissions les lire sans craindre d'affaiblir le sentiment national si nécessaire quand il ne va pas à l'extrême, voici, M. Braun, l'ouvrage dont je vous garantis succès pour vous et profit pour nos enfants.

Vous êtes, M. Braun, un homme de mérite, un professeur de talent. Ceux qui ont eu l'honneur d'être de vos élèves l'assurent et je veux les en croire. Il vous sera donc facile de faire quelque chose de mon idée, si vous daignez la faire vôtre.

Écrivez, M. Braun, un voyage. Vous devez savoir combien ce mot a d'attrait pour les jeunes enfants; un voyage le long de nos grands fleuves, soit, par exemple, sur les bords de la Meuse, depuis la frontière française jusqu'à Liége seulement; ou plutôt — c'est là mon idée, — au lieu de faire vous-même le voyage, et, si vous ne voulez pas le faire faire par nos grands écrivains, nos chroniqueurs, même par nos vieux poëtes trop oubliés, faites-le vous raconter par les écrivains français les plus grands et les plus purs; chose facile.

Ainsi, à Dinant, je me ferais raconter les suites grotesques d'une journée d'élection en 1577, dont le récit me serait fait par la gracieuse Marguerite de Valois. Ses mémoires, vous le savez, furent un des livres créateurs de la langue française, l'évangile du beau langage, que les premiers membres de l'Académie avaient incessamment sur le bureau et sous les yeux, en composant leur dictionnaire; et, dans ces mémoires, cette page comique est un joyau de style. A Namur, toujours accompagné de la reine Margot, j'écouterais un bien grand écrivain aussi, le plus grand peut-être après Bossuet, le duc de Saint Simon, disant ses premières armes au siége de 1692, et la haine héroïque des bons moines de Marlagne contre l'étranger : « Ils ne pouvaient regarder un Français « après la prise de la place, et un d'eux refusa une bouteille « de bière à un huissier de l'antichambre du roi, qui se « renomma de sa charge et qui offrit inutilement de l'échan- « ger contre une de vin de champagne. » Pas mal vraiment pour un moine du bon vieux temps, tel du moins qu'on se les représente d'ordinaire.

Je ferais intervenir aussi Racine, l'historiographe, s'avouant non guère meilleur guerrier qu'Horace, et avec une naïveté digne du *relicta non benè parmula*.

A Huy, Marguerite, toujours Marguerite, me dirait, spectacle nouveau pour nous, les colères du fleuve, gagnant soudain, sans crier gare, les quartiers les plus hauts de la ville, noyant tout, sans pitié, sur son passage. A Liége aussi, je retrouverais Margot, mon aimable compagne.

Hé Dieux! j'allais oublier celui qui nous doit être le plus cher parmi les princes dans l'art de bien parler, le flamand Commines. Vous me direz, M. Braun, que son style est vieux. Gardez-vous bien de telle parole, vous souvenant qu'un de vos collègues en pédagogie, Messire Jacques Bénigne Bossuet, faisant l'éducation d'un fils de roi, donnait, comme lecture à Monseigneur le Dauphin, la Chronique de notre compatriote. Et notez en quel temps, lorsque la France, fière de sa langue qu'elle avait portée au plus haut degré de délicatesse, méprisait comme gothique tout ce qui était de la veille. Comme il est beau pour nous, Commines, quand il parle de cette industrieuse cité de Dinant, ravagée par le brutal Bourguignon, et de ses habitants jetés dans le fleuve. Comme il intéresse, quand il nous parle de ses six cents Franchimontois, sortis « d'un pays d'aspres montagnes », pour secourir la ville de Liége contre un autre bandit Bourguignon.

Pour les autres événements tragiques qui ont ensanglanté les rives de la Meuse (ou de l'Escaut, c'est tout un), que de pages émouvantes et charmantes nous donneraient à pleines mains les vaillants capitaines français, les Pontis, les Chavaignac, les Puy-Segur et la foule de leurs compagnons d'armes qui, sans autre souci que celui de faire preuve de bravoure, venaient, au nom de notre ennemi le roi de France, combattre, en Belgique, notre autre et plus mortel ennemi, l'Espagnol, *sur cette terre où* — c'est le mot de Marguerite, — *la noblesse pouvait aller se saoûler de guerre*.

Que d'autres souvenirs j'entremêlerais à ses pages! Tout le cycle carlovingien ne se pourrait-il pas dérouler, depuis la

Roche-Bayard, jusqu'à ce malingre et ridicule faquin en robe de chambre et à cheval, que Liége, — ô décadence profonde de l'art dans notre terre des arts, — a osé placer l'an dernier au beau milieu de sa cité, et qu'elle a baptisé du nom de Charlemagne. O Charlemagne, où est votre Joyeuse, sœur, par la lame, de Durandal? Est-ce cette allumelle qui vous pend au côté ? Où est votre puissant destrier? Est-ce le cheval anglais et enrubanné que je vois là ? Où est cette barbe « blanche comme fleur en avril », et qui n'avait de comparable dans le monde que celle de l'émir « aussi blanche que l'aubépine »? C'est dans la *Chanson de Roland* et dans la *Chronique d'Eginhard*, et non sur le quai d'Avroy, qu'il faut chercher Charlemagne.

La *Chanson de Roland* et bien d'autres œuvres moins anciennes, m'objecterez-vous, sont d'un langage suranné, que les hommes faits eux-mêmes ne comprennent pas. Et qui vous dit le contraire? Mais faites pour ce langage ce que Racine faisait au roi Louis XIV pour le français d'Amyot. D'ailleurs, ce vieux langage français est plus français que le français de Thomas, de l'abbé Hug, de l'abbé Gaume, de Colin de Plancy et d'Honoré de Balzac; ce vieux langage, c'est plus, c'est celui dans lequel nous avons eu des écrivains immortels, c'est l'une des deux anciennes langues de notre patrie, c'est le wallon, (et c'est pour cela que je l'aime). Ne me croyez pas si vous voulez, mais croyez-en Pasquier, en ses *Recherches*, travail encyclopédique et qui écrase, par son immense érudition, l'Encyclopédie de d'Alembert et toutes ses filles, mal bâties, boiteuses et rachitiques.

Or, voici ce que dit le docte Pasquier en ses dites *Recherches*:
« Le wallon approchait plus près de la naïveté du vieux
« gaulois (que ne le fait le langage roman), distinction qui
« s'est transmise jusqu'à nous, car aux Pays-Bas, ils se
« disent parler le *wallon* et que nous parlons le *roman*. »

Donc, si les auteurs du grand siècle ne nous suffisent pas, reprenons toute cette vieille littérature; reprenons Froissart et Commines, c'est notre bien; donnons-les en pâture à nos enfants, bien entendu en y faisant, mais d'une main prudente,

respectueuse surtout, les changements indispensables, à la phrase jamais, rarement au mot, plus souvent à l'orthographe.

Après que vous aurez recueilli cette moisson dorée, vous aurez soin de la trier, de la mettre dans un cadre de récit bien simple. Cette partie de votre livre devra nécessairement être de votre crû. Rappelez-vous, avant de vous y mettre, qu'il est indispensable pour un auteur de savoir la langue dans laquelle il veut écrire, surtout lorsque ce livre est un centon des meilleurs écrivains. Il vous sera donc utile de vous appliquer à l'étude du français, ayant bien fixement empreint dans l'esprit que Quintilien, ce maître par excellence des pédagogues et des méthodologues, ordonne : *ne sit vitiosus sermo nutricibus*, et que, s'il veut que le langage même des nourrices soit pur et correct, à plus forte raison il exige ces qualités d'un savant professeur comme vous. C'est une chose, convenez-en, à laquelle vous n'aviez guère pensé en écrivant votre livre de lecture. Evitez, en outre, des inadvertances comme celle que commit un de nos écrivains en racontant en famille qu'il est parti avec son sac de nuit, de *la station du Nord*, pour aller de Bruxelles à Namur. *Maxima debetur puero reverentia.*

Enfin, quand vous aurez pris toutes les précautions que j'ai l'honneur de vous indiquer, si vous pouvez, par bonne fortune, obtenir de Stroobant que « ce maître Ymaigier » daigne aider votre style de son crayon, vous aurez donné à la jeunesse un livre excellent et vraiment digne d'elle.

Si quelqu'un nous demande pourquoi nous donnons notre idée à M. Braun de préférence à tout autre, notre réponse sera courte et bonne; c'est que, malgré toutes les observations auxquelles son livre a donné lieu, ce livre est encore l'un des moins mauvais en son genre qui nous soient tombés sous la main.

Nous avons un moment hésité cependant; nous étions disposé à offrir notre idée à M. Soudan, auteur du livre intitulé : *Description géographique, industrielle, commerciale, admi-*

nistrative, etc., de la Belgique, sixième édition. Cet ouvrage est porté sur le catalogue officiel des livres définitivement adoptés pour l'instruction primaire. Gand, 1867.

Ce livre a la plus grande affinité avec celui de M. Braun. Tous deux, par exemple, contiennent une description générale de la Belgique, et cette description est, à quelques expressions près, identiquement la même dans les deux auteurs.

Est-ce à dire que M. Soudan ait imité M. Braun, ou que M. Braun ait imité M. Soudan, ou que tous deux aient imité un troisième, ou plutôt que, par une certaine parenté de génie, ces deux écrivains se soient rencontrés, sans le vouloir et sans le savoir, si exactement que phrases, mots, ponctuation, tout est à peu près semblable entre eux, dans cette description? Nous ne trancherons pas la question ; c'est à ces Messieurs à la débrouiller eux-mêmes.

Toutefois, soit dit à l'honneur de M. Braun, malgré son amour pour les aciculaires, les mésentères et les impotables, il s'est bien gardé de dire, comme M. Soudan : « La *Dorsale* belge sépare les eaux de l'Escaut de celles de la Meuse. » Vous ne trouverez pas non plus dans M. Braun cette phrase ingénue sur les provinces : « Nous avons vu plus haut la *division artificielle* ou administrative de la Belgique en neuf provinces, elle a été tracée *artificiellement* par la main des hommes. » C'est beau! beau comme l'opium qui fait *dormir*, parce qu'il a une vertu *dormitive*!

La description détaillée du pays ne se trouve pas dans M. Braun, mais elle a, dans M. Soudan, des grâces particulières. En voici un échantillon : « La commune de Heyst est un autre petit port de pêche et de bains, où le *trop plein* des baigneurs d'Ostende et de Blankenbergh commence à se réfugier. » Oh! M. Soudan, n'avez-vous pas peur que votre style fasse l'effet de l'émétique sur les viscères voisins du *mésentère*, comme dirait M. Braun?

Ce qui distingue particulièrement M. Soudan, c'est une teinte d'esprit théologique. Qu'il donne aux élèves, à propos de Notre-Dame de Hal, des conseils sur la manière de faire des pélerinages, nous ne voyons rien de mal à cela; mais ce

qui nous semble de plus difficile digestion, c'est ce qu'il dit au chapitre de la Religion des Belges :

« Mais *si la loi se montre tolérante,* si elle accorde sa protection à toutes les croyances, si elle en permet la manifestation extérieure chaque fois que cette manifestation ne trouble pas l'ordre public, *il ne peut en être de même de la part de Dieu.* »

Qu'en savez-vous, mon bon Monsieur? Puis, en mettant en présence et en opposition, Dieu et la Constitution, ne faites-vous pas faire une triste figure à l'une ou à l'autre? Ne risquez-vous pas de préparer tout doucement une petite génération de révolutionnaires qui travailleront, en toute sécurité de conscience, à remplacer le pacte de 1830, par les édits de Charles-Quint et de Philippe II? Ou ne craignez-vous pas, ce qui serait sans doute contraire à vos desseins, de susciter une bande d'athées, en montrant à ces enfants, d'une part, la Loi, douce, humaine et tolérante, d'autre part, un Dieu farouche et impitoyable?

Et dire qu'on lit, en tête de ce livre : « Cet ouvrage est *définitivement* adopté pour l'instruction primaire! »

O père Loriquet, mon doux et infortuné père Loriquet, que le monde a été injuste à votre égard, et de quel cœur je voudrais voir substituer à beaucoup de livres qui ont cours dans nos écoles, les livres si maltraités que vous avez produits! Le monde vous a accusé d'abrutir les populations. Il est vrai que vous écrivîtes un jour : « En 1809, M. le marquis de Buonaparte, lieutenant général des armées du Roi, entra à Vienne, en Autriche, à la tête d'une armée de quatre-vingt mille hommes. » Mais, si c'est là tout le crime du révérend, ô commission de censure des neuf inspecteurs de l'enseignement, ramenez nos enfants aux livres du bon père Loriquet; nous vous en prions au nom du bon goût, du bon sens, des idées libérales et du progrès de l'intelligence.

D'ici là, nous ne cesserons de crier : Assainissons l'enseignement primaire! C'est un assainissement, croyez-nous, plus urgent que celui de la Senne.

L'état, les provinces, les communes font les plus nobles

efforts pour l'enseignement. Ils bâtissent des écoles, ils forment des maîtres diplômés, ils cherchent les meilleurs systèmes pour la ventilation et l'aérage des classes, ils s'ingénient à ce que les cabinets secrets soient sous la vue de l'instituteur, ils veillent à ce que le nombre de cubes d'air des salles soit en rapport avec le nombre des élèves, ils séparent les sexes; mais, malgré tous ces efforts et tous ces sacrifices, tant que nous n'aurons pas un livre de lecture aussi irréprochable qu'on peut l'exiger, nous pourrons, avec le fabuliste, dire de la commune, de la province et de l'État:

Ils n'avaient oublié qu'un point,
C'était d'allumer la lanterne.

Un bon livre! mais c'est plus important qu'un instituteur sachant lire. D'un maître aussi savant, on peut à la rigueur se passer. N'avons-nous pas l'exemple de Grosley, ce très savant, très spirituel et charmant contemporain de Jean-Jacques, qui lutta contre lui au concours de l'académie de Dijon.

« J'eus, dit Grosley, pour instituteur, gouverneur et précepteur une vieille servante...Quoiqu'elle ne sût point lire, c'est elle qui me l'a appris : une demi-heure dans chaque soirée était consacrée à une lecture que je faisais dans les figures de la Bible. J'étais obligé de recommencer chaque phrase, tant qu'elle ne l'entendait pas de manière à en saisir le sens, qu'elle m'amenait par là à sentir moi-même. Quand je lisais sans m'arrêter aux points et aux virgules, elle frappait le livre de son fuseau, en me disant d'arrêter. »

Voilà encore un homme que je choisirais, comme Alcibiade, pour inspecteur de l'enseignemeut. Grosley, que M. Sainte-Beuve appelle *le dernier Gaulois*, était avocat, il avait vingt-sept ans et il ne savait pas la première des quatre règles d'arithmétique. Trouvez-moi beaucoup de gens, je ne dis pas dans le barreau, mais parmi les grimauds d'école, aussi intelligents que celui-là! Un certain jour, le ministre lui donne un emploi de comptable à l'armée d'Italie; alors, mais alors seulement, il s'aperçoit qu'il lui reste à apprendre et l'addition et la soustraction et tout ce qui s'en suit. Mais ses

Digitized by Google

parents lui avaient ouvert de bonne heure l'intelligence; en un tour de main, il fut calculateur tout autant que l'exigeait sa nouvelle fonction. Maintenant on dresse l'esprit, dans les écoles, à la science des chiffres; quant à celle du langage, qui s'en soucie? Nos marmots sont des comptables; mais ils n'ont l'esprit capable que de cela.

Assainissons l'enseignement primaire. C'est directement à MM. Braun, Soudan et autres hommes voués à la carrière de l'enseignement que nous nous adressons, disant: M. Braun, vous allez bientôt publier la vingt-quatrième édition de votre livre, et vous, M. Soudan, vous nous donnerez bientôt la septième du vôtre. Mettons à part tout amour-propre; ne songeons qu'aux jeunes générations. Daignez examiner ce que nos observations peuvent avoir de juste; pardonnez ce qu'elles ont peut-être, mais bien certainement malgré nous, d'acerbe. Souvenez-vous que le législateur de 1817 avait déclaré du domaine public tous les livres classiques : *Schoolboeken*, et n'oubliez pas que, si le législateur de 1854 a supprimé cette grande mesure d'intérêt général, et a permis d'accorder une sorte de privilége ou de monopole aux ouvrages *définitivement* ou provisoirement adoptés pour l'instruction primaire, ce ne peut être qu'en vue de mettre dans les mains de nos enfants de bons livres.



Digitized by Google

AMENDE HONORABLE

O matre pulchra filia pulchrior.

O commission des inspecteurs, ô messieurs les auteurs qu'elle patronne, pardonnez-moi si, le mois dernier, je ne vous ai pas traités avec tout le respect que vous méritez. Je vous croyais quelque peu répréhensibles. J'ai eu tort, je l'avoue. En comparaison des gens dont j'ai à parler maintenant, vous avez droit à notre admiration.

Or discendiam quaggiù nel cieco mondo, comme disait Dante. Descendons aujourd'hui dans le second cercle des ouvriers qui travaillent pour la jeunesse. Dans le cercle supérieur, nous avons rencontré les pédagogues qui s'imaginent, de bonne foi sans doute, faire un bon livre. Ils échouent; est-ce leur faute? On rêvait de faire un vase; la roue tourne, hélas! c'est une cruche qui sort des mains du potier. *Amphora cœpit institui: currente rota, cur urceus exit?* Mais il n'y a pas là de quoi maudire l'artisan maladroit.

Peut-on être aussi indulgent pour les éditeurs qui, sous le masque d'austères moralistes, défigurent les grands écrivains, dénaturent leurs chefs-d'œuvre? Si M. l'abbé Gaume nous permettait de lui emprunter une expression célèbre, nous dirions que ces falsificateurs de livres sont de véritables vers rongeurs. Vous ouvrez le livre où ils se sont introduits sous un honnête prétexte, qu'y trouvez-vous? Le ver a

mangé la pulpe savoureuse. Ce qu'il a laissé en échange, goûtez-le, si le cœur vous en dit!

Qui a donné commission à ces audacieux? Sont-ce les papes les plus sévères du seizième siècle? Mais voyez, à propos du *Décameron*, avec quels ménagements ils l'attaquent, avec quelle délicatesse ils y touchent, mais en même temps avec quelle véhémence tous les Italiens orthodoxes défendent le texte original et intégral! Les négociations durent de longues années, et les papes sont obligés de transiger. C'est toute une histoire enfin. Et, à propos de Boccace, n'oubliez pas, ô dévots chatouilleux, que le premier qui brûla des exemplaires de son livre, ce fut un hérétique qui devait être brûlé lui-même : Savonarole.

Est-ce Louis Vivès? Il était Espagnol, il était sujet de Charles-Quint, il professait à Louvain. Voilà bien des titres pour se donner carrière d'épurer les livres suspects. Cependant, remarquez avec quelle retenue, avec quelle hésitation s'exprime cet Espagnol sur les deux grands comiques latins : « *Je désirerais* qu'on retranchât de l'un et de l'autre tout ce qui peut tourner au vice l'esprit des enfants. » *Ex utroque cuperem*... (De tradendis disciplinis, lib. III.)

Est-ce Érasme? Oh! celui-là est plus respectueux encore. « Si le maître, dit-il, est doué d'un esprit habile, et qu'il tombe sur quelque chose qui puisse entacher la pureté de l'âge tendre, il fera en sorte que ce passage, au lieu d'être nuisible aux mœurs, leur soit utile; il détournera l'esprit de ce qui est bas pour l'élever à de plus hautes pensées. Que, par exemple, le maître ait à expliquer la seconde églogue de Virgile, il préparera ou plutôt il prémunira, par une introduction convenable, l'âme de ses auditeurs. Ainsi, il pourra dire que l'amitié ne se forme qu'entre personnes qui se ressemblent... » Érasme, continuant, fait une magnifique leçon, de très haute morale, que vous pourrez trouver en son traité *De ratione studii deque pueris instituendis*. Et cela au sujet du *Corydon ardebat Alexin!*

Vous avez, il est vrai, Messieurs, les découpeurs de livres, deux grandes autorités, les Jésuites et les Jansénistes. Ils

expurgèrent beaucoup, trouvant plus facile de tronquer les textes que d'élever les âmes.

Les Jansénistes changeaient quelques vers à Térence et aux poëtes latins, mais ils disaient carrément à leurs élèves : Vous ne lirez ni la Jérusalem délivrée, ni Daphnis et Chloé, ni aucune de ces œuvres pleines de grâces, fleurs charmantes épanouies en des temps de décadence. Je les approuve, en ce sens que mieux vaut proscrire un livre que de le déchiqueter. J'applaudirais également à la décision radicale des Jésuites qui déclaraient Térence *inexpurgible* et en conséquence le condamnaient : *Ne rerum qualitas animorum puritatem offendat*, comme dit leur Règle des Études, imprimée à Anvers en 1635.

Tout cela est très bien. Mais attendez un peu. Voici venir Bossuet. Il s'adresse au pape; il lui soumet sa conduite dans l'éducation du Dauphin, et il fait l'aveu suivant : « On ne peut dire combien il s'est diverti agréablement et *utilement* dans Térence... *Il a vu les trompeuses amorces de la volupté et des femmes*, les aveugles emportements d'une jeunesse... *que l'amour tourmente*... Nous ne pardonnions pourtant rien à ce poëte si divertissant, et nous reprenions *les endroits où il a écrit trop licencieusement.* » Donc, Bossuet donnait à son élève, et quel élève ! Térence au naturel.

Admettons que Bossuet ait tort, que le Saint-Père ait failli en ne le reprenant pas, qu'Érasme ait été imprudent en le conseillant, que les Jésuites et les Jansénistes seuls aient raison. Messieurs les éditeurs d'aujourd'hui en seraient-ils plus autorisés à agir comme ils font ?

En effet, dans les ouvrages où ces messieurs promènent sans façon leurs ciseaux et dont ils remplissent les vides par les élucubrations de leur beau génie, il n'y a le plus souvent rien qui intéresse les mœurs, rien qui ait aucun rapport, même le plus éloigné, avec les passions ou la foi. Mais il y a fine satire ou gros rire, et, de par ces gens graves, c'est corrompre l'enfance et la jeunesse que de la faire sourire et de l'égayer.

Vous connaissez la joyeuse satire de Swift, le voyage de

Digitized by Google

Gulliver à Lilliput. Villemain l'a appelée « un conte de fées pour les enfants ». Ce jugement du célèbre académicien semblait devoir mettre le livre à l'abri de toute censure ou découpure. Point. Sous l'inspiration d'un certain sieur Lejeune, chanoine de profession, un certain sieur Lehuby, libraire-éditeur à Paris, a bouleversé tout le chef-d'œuvre de Swift, et pourquoi, s'il vous plaît? Parce que, quand le feu fut au palais du grand roi de Blefuscu, Gulliver « se mit à uriner en si grande abondance et appliqua l'eau si adroitement, qu'en trois minutes le feu fut tout à fait éteint ».

Traiter les appartements d'une impératrice, comme Gargantua traitait la populace lorsque, séant sur les tours de Notre-Dame, il paya sa bienvenue aux Parisiens, c'est, nonobstant la bonne intention, chose assez inconvenante et même irrévérencieuse. Mais les blondes et pudiques Anglaises ont ri et pardonné depuis longtemps. Érasme, j'en suis certain, aurait été aussi indulgent qu'elles. Je le vois et je l'entends, ce me semble, l'œil à demi fermé, riant de son fin sourire, faisant à ce propos, cette leçon-ci ou telle autre qu'il vous plaira : « Voyez, chers enfants, combien sont contemptibles et méprisables les biens terriens, que Dieu les laisse périr, sans souci du prince auguste qui les possède, et qu'un gros pataud, avec une eau infecte, les peut préserver de destruction. Donc, chers enfants, n'attachez votre cœur qu'aux vrais biens qui n'ont pas besoin du secours d'une braguette pour être conservés. »

MM. Lehuby et Lejeune, qui n'ont pas dans l'esprit les ressources d'Érasme, mais qui en ont d'un autre genre, au lieu de mettre en note, tout en respectant le texte, un gentil petit sermon moral, comme celui dont nous donnons l'esquisse, remplacent l'horrible phrase par celle-ci : « Je portais dans une de mes poches de côté une bouteille d'osier plate, mais d'une assez grande capacité. Elle pouvait contenir plusieurs muids d'eau. Cette provision pouvait m'être d'un grand secours contre la soif. Voyant les flammes gagner de tous côtés, je songeai à ma bouteille d'osier, je la débouchai... » On devine le reste.

Digitized by Google

Il ne me chaut, ma foi, que l'incendie de Blefuscu ait été étouffé par l'eau que Gulliver avait dans sa poche ou ailleurs, mais la version nouvelle a un léger défaut dont les auteurs ne se sont pas doutés, c'est qu'elle déforme toute la suite de l'histoire.

On sait que l'impératrice ne veut plus rentrer dans ses appartements souillés, et qu'elle finit par faire condamner Gulliver pour son impudente action, à mourir de faim, après avoir eu préalablement les yeux crevés. Comme la cause de cette condamnation n'existe plus ici, M. Lehuby donne pour motif de ce bel arrêt qu'il « était défendu, sous peine de mort, de causer des inondations dans l'enceinte du palais impérial ». Ce serait très bien, si l'éditeur parisien n'oubliait que, quelques lignes plus haut, il dit que, avant l'arrivée de Gulliver sur le lieu du sinistre, les Lilliputiens s'efforçaient d'une façon aussi légale que naturelle, d'éteindre le feu à grand renfort de seaux d'eau.

O mon cher chanoine Lejeune! vous pouvez dire aujourd'hui comme Virgile : *liquidis immisi fontibus apros*, ce que vous pourriez traduire ainsi : en chargeant Mons Lehuby d'épurer le docteur Swift, j'ai lâché un grand maladroit dans un parterre de fleurs.

Mais laissons aux Anglais le soin de défendre leur littérature ainsi falsifiée; parlons de nos vieilles légendes nationales, non moins torturées par des mains d'une merveilleuse gaucherie.

Les éditeurs des Flandres réimpriment tous les jours à foison l'histoire facétieuse d'Uilenspiegel, telle qu'elle a été *expurgée* sous le gracieux gouvernement d'Albert et d'Isabelle. Ils n'omettent même pas l'avertissement plus orthodoxe que poli, écrit il y a deux siècles, pour prémunir le lecteur contre le poison des éditions d'Amsterdam, et pour recommander leur édition orthodoxe, *playsant en recreatief*.

Ce qui dans cette édition, est particulièrement *playsant* et *recreatief*, c'est la sagacité de l'éditeur. Partout où un personnage d'église est la dupe d'Uilenspiegel, l'histoire est impitoyablement raturée, ou tout au moins l'ecclésiastique

devient « un monsieur (*eenen heer*) ». Ainsi disparaît l'aventure du curé de Baesrode, si bon et si patient, qui, après avoir été victime des tours d'Uilenspiegel, au lieu de se fâcher, se contente de sourire et, ne pouvant garder l'espiègle chez lui, lui donne la fonction de clerc de village. Uilenspiegel, de deux volailles à M. l'abbé, en a mangé une; crime dont le digne bénéficier ne s'émeut guère. Mais, pour ne pas laisser entamer l'inviolabilité de droit et de fait de tout homme et de tout bien d'église, les blaireaux d'éditeurs ont effacé une bonne, joviale et tolérante figure de curé flamand. O bélîtres! En cent autres endroits, habileté pareille.

Nous n'avons pas le loisir de nous arrêter à toutes ces peccadilles. Arrivons à Collin de Plancy, grand artiste en vandalisme. Celui-ci renchérit encore sur les éditeurs de l'époque espagnole. Ils avaient du moins laissé, à la fin du livre, la scène plaisante où le clergé et l'échevinage de Damme, légataires d'Uilenspiegel, ouvrent le coffre, grand et lourd, qui doit contenir l'héritage du défunt. A la grande stupéfaction des assistants, au lieu de ducatons et d'écus au soleil, ce bahut ne renferme que des cailloux. Le curé suppose charitablement que le magistrat a, par façon subtile, détourné ce trésor. Le magistrat, de son côté, a soupçon identique à l'égard du vénérable ecclésiastique; fureur des co-héritiers. Ils s'apaisent enfin et décident que le corps d'Uilenspiegel, quoique dûment déposé en terre sainte, sera ôté de sépulture et placé sous le gibet. Cet épisode avait trouvé grâce devant les censeurs et inquisiteurs de la foi [1]. Collin a été plus sévère; il l'a fait disparaître sous son lourd rabot.

Permis de dire que nos ancêtres avaient parfois une jovialité brutale, des éclats de rire capables d'irriter les nerfs de nos graves, polis et malingres contemporains. Mais que dire pour justifier les attentats dont le bon Jean de La Fontaine est victime sans cesse? Si les éditeurs modernes ne poussent

[1] On sait du reste que cette scène avait déjà été substituée à une autre, beaucoup plus fortement épicée.

pas l'impudence jusqu'à placer franchement ses fables parmi

Ces méchants écrits,
Qui gâtent tous les jours tant de jeunes esprits,

ils ne font guère moins, si toutefois ils ne font pis encore, en émondant, taillant, tranchant et retranchant, non avec des ciseaux délicats, mais à coups de couperet, les plus fines pensées, les plus jolis vers du fabuliste. Et cela est fait dans des éditions qui portent au titre : *Ad majorem Dei gloriam.* Si ces travaux font gloire à Dieu, je n'en sais rien; mais ce que je sais bien, c'est qu'ils ne font pas grand honneur au bon goût ni à l'intelligence de leurs auteurs.

Telles sout les *Fables de La Fontaine, nouvelle édition classique par M. A. Mazure, ancien inspecteur d'Académie*; A. M. D. G. que vous trouverez en *la librairie catholique de Périsse frères.* Achetez-les, lecteurs, vous nous épargnerez le travail fastidieux d'analyser, l'une après l'autre, ces fables.

Ab unâ disce omnes : je prends celle intitulée *Conseil tenu par les Rats.* Les vers suivants, vous les rechercheriez vainement :

On se quitta. J'ai maints chapitres vus,
Qui pour néant se sont ainsi tenus.
Chapitres non de rats, mais chapitres de moines,
Voire chapitres de chanoines.
Ne faut-il que délibérer...

Ces vers sont remplacés par celui-ci :

On se quitta — s'il faut délibérer.

Pourquoi ce retranchement? Serait-ce une hérésie, une doctrine dangereuse, immorale, corruptrice, que d'avancer qu'une assemblée de moines ne fait pas toujours bonne et utile besogne? Nous allons avoir, cette année-ci, un grand concile œcuménique. Veuille Dieu que les vers supprimés du bonhomme ne soient pas bientôt appliqués à cette solennelle assemblée!

Lorsqu'un officier de l'Université de France lacère aussi

cavalièrement La Fontaine, aurions-nous encore bonne grâce à chicaner un Collin de Plancy d'avoir traité avec égal sans façon les maîtres de l'immortel fabuliste, les auteurs du Roman du Renard? Pardonnons-lui donc d'avoir gâté, avec un incontestable succès, la confession de Renard, chef-d'œuvre en lequel le vieux poëte flamand fait parler le faux pénitent avec une hypocrisie, avec une finesse et une délicatesse à laquelle n'atteindraient pas les écrivains de cour dans les époques de la politesse la plus raffinée. C'est surtout le passage où ce maître libertin avoue ses privautés avec dame Hersinde, la femme de son oncle, et laisse entrevoir, par un mot à double entente, combien est vaine sa repentance, combien il est tout disposé à retomber dans son détestable péché, « cette action, dit-il, que j'aimerais mieux avoir à faire encore que de l'avoir déjà faite », ou, comme traduit Ch. Potvin,

Dieu pardonne à ces méchants traits!
Je fis à la belle commère
Un affront tel que je voudrais
Que la chose encor fût à faire,
Plutôt que d'en garder d'inutiles regrets.

Tout cela et bien d'autres détails spirituels ont disparu dans le travail de révision, opéré par Collin et approuvé par une foule de prélats, sans doute plus zélés que lettrés. Mais les traits étaient piquants. Ceux de La Fontaine, même les plus acérés, sont si doux! Ils chatouillent, blessent-ils jamais?

Et, toutefois, M. Mazure a été implacable, le cruel! Prenons un livre du recueil au hasard: *Le mal marié*, qui n'est qu'une leçon de douceur pour les jeunes filles, disparaît tout entier. La morale un peu goguenarde du *Rat qui s'est retiré du monde* est raturée; celle du *Héron* est écourtée pour n'avoir pas à donner la fable intitulée *la Fille*. Le pendant du Pot au lait, *le Curé et le mort*, est également biffé. Enfin, sur dix-huit pièces de ce septième livre, dix seulement sont reproduites. Les autres parties de l'ouvrage ne sont pas plus

épargnées. Voilà ce que le sieur Mazure appelle une *Édition classique des fables de La Fontaine!*

Tous nos sincères éloges, au contraire, à M. De Closset. Il a, lui, l'honnêteté de mettre en tête de son édition : *Fables* CHOISIES *de J. de La Fontaine, accompagnées de notes.* Cela dit, nos applaudissements s'arrêtent. Pouvons-nous souscrire à un jugement tel que celui-ci :

« Avant nous, dit-il, les meilleurs commentateurs (M. Ma-
« zure et autres Collins, sans doute) avaient blâmé notre
« poëte en plusieurs de ses apologues. Aussi, *nous étonnons-*
« *nous* qu'un critique célèbre « la pureté irréprochable »
« de La Fontaine. Cette indulgence extrême n'aura-t-elle
« pas fait sourire celui qui a dit :

Il avait du bon sens, le reste vient ensuite.

« Certes nous ne pensons pas qu'il faille juger *sévère-*
« *ment* le grand fabuliste : ce n'est ni un prédicateur, *ni un*
« *moraliste.* »

Si M. De Closset ne juge pas *sévèrement*, ce lui semble, La Fontaine, au moins ne se gêne-t-il pas pour le taillader impitoyablement. De la fable l'*Alouette, ses petits et le maître d'un champ*, après le vers :

Les alouettes font leur nid
Dans les blés quand ils sont en herbe,

l'éditeur efface les lignes suivantes :

C'est à dire environ le temps
Que tout aime et que tout pullule dans le monde,
Monstres marins au fond de l'onde,
Tigres dans les forêts, allouettes aux champs.
Une pourtant de ces dernières
Avait laissé passer la moitié d'un printemps
Sans goûter les plaisirs des amours printanières.
A toute force enfin, elle se résolut
D'imiter la nature, et d'être mère encore.

Ces vers effacés, M. De Closset remplace ce joli tableau par ces mots :

Un peu plus tard pourtant une se résolut
D'imiter la nature et d'être mère encore.

Je me suis longtemps cassé la tête pour deviner le motif de cette coupure. La tirade serait-elle immorale, licencieuse? J'ai un bon motif de croire le contraire et un bon garant pour affirmer que rien n'est plus honnête que ces vers innocemment condamnés. Ce garant, c'est l'*Ad majorem dei gloriam* du sieur Mazure. Lui, si scrupuleux, lui doué d'un œil de lynx pour découvrir des lubricités là où, pauvres myopes, nous ne voyons que d'innocents propos, ce Mazure, enfin, ce *criterium* de pureté, de chasteté et de virginité, ne se fait pas scrupule d'imprimer intégralement, sans en omettre une syllabe, pas même un iota, le passage détruit par M. De Closset.

Quoi donc a pu induire M. De Closset à tant de sévérité? Il est professeur de belles lettres à l'école militaire. Se serait-il rappelé l'observation de Voltaire que les gens de guerre, même les plus célèbres, à l'exception de Charles XII, ont tous été sensibles aux attraits du sexe, et aurait-il voulu éviter, autant qu'il en avait le pouvoir, de favoriser ce penchant trop général, en écartant de l'imagination de ses élèves, ces idées de *pulluler, d'amours printanières*, etc., etc.? Nous donnons notre langue aux chiens et, sans chercher davantage à pénétrer un mystère pour nous impénétrable, nous nous hâterons de descendre dans le troisième cercle des auteurs qui font des livres d'éducation.

Ici nous attendent de plus grands coupables. Ici nous allons parcourir des lieux désolés. Plus de verts feuillages, mais une végétation de couleur noirâtre; plus de fruits, mais des épines et du poison :

> Non frondi verdi, ma di color fosco;
> Non rami schietti, ma nodosi e'nvolti;
> Non pomi v'eran, ma stecchi con tosco.

Ici ce ne sont plus les rogneurs de textes, ce sont les orgueilleux dont l'orgueil est poussé jusqu'à la démence, ce sont les pygmées qui s'imaginent plus grands que les géants, ce sont ceux qui ont l'ambition et la foi de surpasser les maîtres que la postérité déclarait des modèles inimitables.

Hélas! je le dis avec douleur, ce mal semble être né chez nous, ou, pour être plus exact, je devrais dire à Schaerbeek.

En ce village vivait, il y a une vingtaine d'années, un très honnête homme; on dit qu'il était notaire. Or, cet homme, vraiment original, s'imagina qu'il pourrait faire oublier ce dangereux La Fontaine,

> Ce maudit animal,
> Ce pelé, ce galeux d'où venoit tout le mal.

Il se mit donc courageusement à l'œuvre. Mais d'abord il crut devoir remarquer :

1° Que La Fontaine ne savait pas la langue française, — et il le prouva en découvrant des *lapsus* dans *La cigale et la fourmi;*

2° Que ledit La Fontaine ne savait pas la versification française, — et il le prouva en signalant des chevilles dans la même fable;

3° Que le susdit La Fontaine ne connaissait, pas même par ouï dire, la morale, — et il le prouva victorieusement en substituant à la fin de sa fable cette fin-ci : *Plaudite cives!*

> Madame la butineuse
> Possédait tout ce qu'il faut.
> — Que faisiez-vous au temps chaud,
> Dit-elle à cette emprunteuse?
> — Nuit et jour, les prés, les champs
> Retentissaient de mes chants.
> — J'entends ! mais je crois, ma bonne,
> Qu'il faut aussi travailler :
> J'ose vous le conseiller.
> Sachez que le travail donne
> L'abondance et la santé
> Qui font la félicité.
> Avec ces grains, mon amie,
> Regagnez votre logis,
> Et ne chantez, je vous prie,
> Que quand greniers sont remplis.

Vous croyez sans doute que la France accueillit avec un

19

éclat de rire inextinguible ce La Fontaine à la portée des épiciers philanthropes. Vous vous trompez. La France fit plus que de l'approuver. Elle imita, elle copia le fabuliste Schaerbeekois. Le Français qui a eu cette heureuse idée s'appelle *Louis Ratisbonne;* le livre est intitulé *La comédie enfantine*, et le corps qui couronna ce Ratisbonne... je vais vous le dire tout net, car vous mettriez un siècle à deviner vainement, — ce corps, c'est l'Académie française, séant à Paris, palais de l'Institut, proche le quai Voltaire; celle-là même et pas du tout une autre.

Voyons un peu ce que contient le lauréat Ratisbonne. D'abord une cigale et une fourmi. La fable est refaite dans le même esprit que celle que Schaerbeek vit germer. Mais, pour en rendre la morale plus niaise, la cigale n'est pas seulement *la voisine* de la fourmi, mais encore « son amie et sa cousine » ce qui donne une rime très riche. De plus, elle fait à la fourmi cette irrésistible promesse :

Et surtout, foi d'animal,
Vous aimerai très fidèle.

L'Agneau et le Loup est pareillement corrigé. Au moment où la méchante bête va commettre sa mauvaise action, un chasseur

Lui décharge d'un coup son fusil dans la tête.
L'agneau joyeux se sauve, et paf! le loup est mort.
Les agneaux ont raison; les loups ont toujours tort.

En France, assurément; mais, dans mon pays, M. Ratisbonne, je ne sais s'il en est toujours ainsi.

La Poule aux œufs d'or est remplacée par *la Poupée ouverte*, dont la morale est que :

Il ne faut pas aller trop au fond du plaisir,
Ou l'on devient triste à mourir.

Délicieux!

Mais La Fontaine n'est pas le seul coupable. Il a un complice, c'est Florian. Nous ne lirons plus *le Château de cartes* qui a tant ému notre enfance, nous aurons désormais *le Petit*

Digitized by Google

Architecte, où, au lieu d'enfants tels qu'ils sont, nous admirerons un petit stoïcien qui voit « crouler ses desseins d'un cœur inébranlable ».

M. Ratisbonne n'est pas seulement un savetier habile qui ressemelle les travaux des grands hommes; il travaille également à neuf, et nous serions injuste si nous ne donnions pas quelque échantillon de son savoir-faire en ce genre.

Dans certaines pièces, il verse le sel à grosses poignées. Exemple : Une mère explique à son enfant ce qu'étaient les délateurs à Athènes :

On les nommait d'un nom affreux : des sycophantes.
— Co...sy...phante ! Ah ! mon Dieu.

C'est le trait final. Ah ! mon Dieu ! que vous êtes joli, que vous me semblez beau, M. Ratisbonne, dans vos traits d'esprit !...

Voulez-vous du pathétique? Prenez *une Dent perdue*. Louise avait donc perdu « une dent de devant »; son père « la garda pour s'en faire un bijou... et la porter au cou ». Bon père, va ! La mère survient et dit à sa fille :

Ah ! mon Dieu ! tu viens donc de perdre une dent, là ?
L'enfant dit simplement : « Je ne l'ai pas perdue,
Papa l'a. »

M. Ratisbonne trouve ce mot-là si beau que, dit-il :

... Si je connaissais quelque gentil poëte
Je le ferais monter en or (ce mot) dans un sonnet.

Or, comme M. Ratisbonne l'a inséré dans sa pièce de poésie, je suppose que l'auteur se juge modestement « un gentil poëte ».

M. Ratisbonne semble faire plus de cas des poëtes étrangers que de ceux de son pays. Ceux-là, il les imite, en les citant quelquefois, d'autres fois sans les citer, comme le *Pater* d'Andersen, que le traducteur termine par ce vers :

Je priais le bon Dieu, car le pain, c'est bien sec,
De nous donner toujours un peu de beurre *avec*.

Digitized by Google

Ainsi, en imitant les auteurs germaniques, M. Ratisbonne a l'art, dans son français, d'être plus allemand qu'eux. Il a des tournures de phrases à lui; il invente des mots. Mais ce n'est sans doute pas pour ce mérite que l'Académie a récompensé cet auteur. Après avoir mûrement médité, nous avons fini par nous demander si ce ne serait pas *la Chanson du Coquillage* qui lui a rallié les suffrages des Quarante. En voici le début :

Hou, hou, ho !... Hou... hou, ho!... Ho ! ho !
« Quel bruit tu fais, ô coquillage ?
De l'Océan es-tu l'écho ?
— *Hou, hou, ho!* Je viens de voyage...

Cela doit avoir un sens profondément beau, mais ce sont beautés perdues pour nous qui ne comprenons pas le langage des huîtres. Hâtons-nous de l'apprendre; quand nous serons initiés à ses finesses, nous n'aurons plus aucun goût pour ce La Fontaine qu'un sieur Paul Albert (*La Poésie*. Paris, Hachette. 1868), vient de mettre définitivement à l'*index*. Écoutons cet Argus de la morale :

« Qui s'avise de faire de La Fontaine *un moraliste?* Quelle autorité a-t-il jamais eue ? Qu'on ne le mette pas entre les mains des enfants, comme on le fait, j'en suis d'avis, d'abord parce qu'il y a peu d'auteurs plus difficiles à entendre complètement; ensuite parce que ses leçons n'ont rien *d'édifiant*; mais pas de diatribes et d'anathème contre ce poëte, je ne dirai pas immoral, ce qui serait excessif et supposerait une certaine énergie, mais *indifférent aux règles du devoir*, aussi bien dans ses vers que dans sa vie. »

Jusqu'à cette heure, nous avions cru avec Fénelon (un archevêque doit se connaître en morale), nous avions cru, dis-je, que personne mieux que le fabuliste n'avait « paré la philosophie et *la morale* d'ornements poétiques plus variés et *plus attrayants* ». Mais voici deux fois, l'une par M. de Closset, l'autre par M. Albert, que ce fabuliste est jugé n'être pas un moraliste. Quoi! ce récit si simple où le vice de l'avare fourmi et le défaut de l'insouciante cigale sont également notés, cette leçon qui imprime dans l'esprit que la vertu, comme tous les grands philosophes l'ont pensé, dit et

répété, réside dans le juste milieu entre les vices opposés, cette leçon et ce récit ne seraient pas l'œuvre d'un moraliste! Quoi! toutes ces fables où la ruse des habiles, la vanité des sots, la violence des puissants, ces ressorts qui font mouvoir la tragi-comédie du monde, sont mis en action et en lutte, ne seraient pas un spectacle aussi moral qu'instructif! Quoi! cette fable des Deux Pigeons, déclarée admirable par les Aristarques les plus difficiles, ne serait pas morale non plus! Non! M. Mazure en détruit sans hésitation une partie. M. de Closset fait plus; il détruit et il change. L'apostrophe : *Amants, heureux amants*, a paru dangereuse. M. De Closset trouve utile de la remplacer par ces mots : *Amis, heureux amis*. Voilà les sacrifices qu'exige la farouche pruderie de ce siècle chatouilleux à l'écorce, mais profondément dépravé dans le fond. Ce sont là les scrupules de notre époque, proscrivant ce qui est fin et vrai, n'admettant en morale que ce qui est niais, comme les moralités de Ratisbonne : « *Les agneaux ont raison, les loups ont toujours tort.* »

Ne vous étonnez pas, Messieurs les nouveaux moralistes, si les jeunes gens élevés à votre école disent, par forme de commun proverbe : *C'est bête comme la morale!* Ont-ils tort? Et la drogue que vous leur servez, peut-elle être qualifiée autrement?

Malheureux La Fontaine, que d'outrages n'a-t-on pas faits à l'œuvre de ton génie! Ce n'était pas assez qu'au siècle passé, un Père Valette, et une sœur Massuau, religieuse d'Orléans, missent tes fables « sur de petits airs »; qu'un sieur Nau les mît « en chansons, vaudevilles et pots-pourris »; que, dans ce siècle-ci, un sieur Pierre Philibert Lebrun, magistrat, en fît « disparaître un nombre considérable d'hiatus, d'inversions forcées, de constructions vicieuses, de termes impropres, etc. », ce qui du moins, comme le dit M. Robert, couvrit le nom de l'éditeur d'un ridicule ineffaçable; il fallait qu'au nom de la morale, avec l'approbation des critiques et avec la coopération des éditeurs, Schaerbeek et Paris te lacérassent, te travestissent et traduisissent ton beau langage en un jargon inepte et barbare!

Digitized by Google

O commission de censure des neuf inspecteurs de l'enseignement, comprenez-vous maintenant tous nos regrets, et, pour dire le mot vrai, nos remords de vous avoir fait de petits reproches? c'est pour d'autres coupables que nous eussions dû réserver toute notre indignation. En effet, ô commission, si vous accordez votre faveur à des ouvrages qui ne sont pas précisément parfaits, au moins n'avez-vous dans votre sein, ni Villemains, ni Saint-Marc-Girardins, ni Saint-Beuves, ni Sacys, ni Patins, ni aucun de ces savants éplucheurs de syllabes qui se sont fait un nom comme critiques, et cependant vous n'eussiez pas poussé la maladresse jusqu'à couronner *La Comédie enfantine.*

LE GREC JUGÉ PAR UN ANE

Cet âne, Messieurs, c'est moi-même. — Par quelle fantaisie, direz-vous, prendre un titre si peu envié? — Hélas! Messieurs, ce n'est pas par choix ou par caprice; dure nécéssité m'oblige à faire ainsi, surtout quand je considère la capacité et suffisance des savants hommes qui, dans notre Chambre des représentants, ont parlé soit contre, soit pour le grec.

M. Rogier a été initié « aux beautés ou, si l'on veut, aux mystères de la langue grecque ». C'est lui-même qui le dit. Notre ministre, M. Pirmez, n'a pas été moins favorisé de Nature... Il nous a fait connaître « les succès qu'il a obtenus dans ses études ». M. Thonissen nous confie qu'il a « continuellement besoin de recourir aux sources grecques ». M. Schollaert nous raconte avec quelle aisance il improvisait, sur sa lyre antique, dans la langue d'Horace. Enfin, et c'est ce qui m'accable, M. le chanoine de Haerne confesse lire tous les matins une page d'hébreu. Tudieu! quel homme! Je doute que le digne patriarche Mathusalem, durant sa vie si longue et si bien remplie, en ait fait autant que notre chanoine!

Que suis-je, auprès de ces illustres? Moi qui fus invariablement le dernier dans les classes de notre athénée jusqu'au jour néfaste où mes maîtres, jugeant qu'un tel élève n'était qu'une pierre de scandale dans leur établissement, m'enjoi-

Digitized by Google

gnirent, avec plus de véhémence que de politesse, de vider les lieux.

Jeté sur le pavé, au bout de trois années d'études, j'aurais pu faire ce que fit jadis l'*angélique* Boudon (c'est le titre que lui ont donné ses biographes), aussi mauvais élève que moi, mais qui devint ensuite, ce que je ne suis pas devenu, un très éloquent auteur d'ouvrages ascétiques. Ne sachant, comme moi, à quel saint se vouer, Boudon, suivant M. Jean Darche, « courut se prosterner devant une image de la Très Sainte Vierge, mit son rudiment aux pieds de cette douce patronne » et, en récompense de sa foi, reçut la science infuse des lettres antiques. Aurais-je obtenu pareille faveur? J'en doute. Ce n'est pas pour garnements tels que nous l'étions alors que les vierges se donnent la peine de faire des miracles.

Je restai donc ce que je suis encore aujourd'hui, ce que je vous disais être en commençant, ce que m'a prouvé que je suis véritablement la curieuse discussion sur le grec et les faits nombreux qu'elle m'a donné l'occasion d'apprendre.

Parmi nos représentants dont les discours m'ont particulièrement éclairé, remercions d'abord M. Schollaert. Il nous a donné une excellente leçon d'histoire romaine en racontant l'anedocte suivante : « Lorsque Paul Émile expédiait à Rome les marbres dont ses soldats s'étaient emparés, il disait à ceux qui les embarquaient : *Prenez garde! si vous cassez ces statues, vous en ferez faire d'autres!* Paul Émile était un barbare. »

Je m'étais imaginé jusqu'ici que, de tous les citoyens de la vieille Rome, le moins barbare avait été Paul Émile; que par son amour et son intelligence des belles choses, il avait devancé son temps et son pays; que ses contemporains lui faisaient un reproche d'instruire ses enfants « un peu trop curieusement en la discipline grecque, car il ne tenait pas seulement des maîtres de grammaire, de rhétorique et de dialectique, *mais aussi des peintres et ymaigiers* ». C'est ce que dit Plutarque.

Toujours trompé par ce vieux prêtre de Béotie, je pensais

que si les Romains faisaient remonter l'origine de la famille Émilienne à Pythagore, ce sage et doux philosophe grec, c'était sans doute par allusion à l'esprit si grec et si cultivé de Paul Émile. Enfin, lorsque Térence donnait un de ses chefs-d'œuvre pour célébrer les jeux funéraires en l'honneur de Paul Émile, je trouvais dans ce fait là un digne hommage rendu à une vie si polie. Puis encore, j'aurais juré de très bonne foi que le mot cité par M. Schollaert, était du consul Mummius.

Pour mon excuse, je pourrais alléguer que d'attribuer à un Romain ce qui appartient à un autre Romain est une erreur fort excusable. Non, M. Schollaert, cette excuse ne vaudrait rien, ici surtout qu'il s'agit d'un des personnages les plus considérables de la république. Prêter à ce personnage, comme Plutarque et moi, — deux Béotiens, — le faisions étourdiment, un caractère aussi différent de celui de ses contemporains, c'est une faute grave. Dorénavant, averti par vous, M. Schollaert, je me garderai bien d'écouter les sornettes de Plutarque.

Vous ne m'avez pas été moins utile pour la connaissance des lettres françaises que pour celle de l'antiquité. C'est, entre autres, par ce passage de votre discours :

« Lorsque je lis certaines pages choisies et *musicales de Saint-Evremond* et de Buffon, par exemple, je ne puis me défendre contre la pensée que ces écrivains avaient la musique des langues anciennes dans l'oreille, et qu'ils ont dû faire, dans leur jeunesse, beaucoup de vers latins. »

Parbleu! je n'aurais pas été déterrer des pages *musicales* dans Saint-Evremond, par le motif que l'un de ses éditeurs, — on sait la complaisance de cette espèce de gens, — M. Des Maizeaux, trouve que le style de l'auteur qu'il édite, « mâle et pressé », paraît *dur*, que « ses vers n'ont pas assez de *tour* et *d'harmonie* ». Tous les critiques, vous seul, je crois, excepté, qui depuis Des Maizeaux ont parlé de Saint-Evremond, ont tous porté sur son style un jugement semblable. Aussi, à votre place, aurais-je cité de préférence soit Féne-

lon, soit Molière, soit quelqu'autre de leurs contemporains. Du reste, si je pouvais avoir raison, votre théorie, M. Schollaert, loin d'en être ébranlée, ne serait que plus solide. En effet, Saint-Evremond, durant ses études, fut beaucoup plus remarquable par son adresse aux armes que par ses succès en prosodie latine.

Quant à Buffon, je n'aurais jamais eu la hardiesse de le citer comme vous l'avez fait. Si malgré les exercices de vers latins que vous lui prêtez, Buffon n'a pas su se laisser toucher à la poésie de *Paul et Virginie*, s'il s'est peu poliment esquivé à la lecture que lui en faisait l'auteur, j'aurais dit que les vers latins ne lui avaient formé ni le goût, ni appris la politesse, ni donné, mais pas le moins du monde, ce qu'on serait en droit d'attendre d'eux, l'intelligence des choses poétiques.

Patience! M. de Vrière! je ne vous ai pas oublié. Vous êtes arrivé tard au débat; il était déjà clos. Mais vous n'en avez pas moins dit de belles choses. Témoin ceci :

« Lycurgue, législateur, tolérant le vol et ordonnant l'oisiveté; Caton, philosophe, ne rougissant pas de se faire marchand d'esclaves; Trajan, l'un des meilleurs empereurs, donnant des fêtes où il fait égorger dix mille gladiateurs et onze mille animaux. » Diod. Lib. XLVIII, p. 15.

« Voilà quelle était la société chez les anciens.

« Les nations ne s'enrichissant que par les dépouilles des autres nations, le besoin les poussant à la guerre ; la plus riche, la plus prospère, la plus estimée aux yeux du monde étant celle qui savait le mieux se battre et piller davantage. Voilà ce que l'histoire ancienne enseigne. »

Cela est net, mais est-ce exact? M. de Vrière est un savant qui puise ses connaissances, non dans les auteurs de seconde main, mais directement aux sources: Il cite *Diod.* Ce qui doit signifier Diodore. Que Diodore, qui mourut vers le temps de Jésus-Christ, ait été l'historien de Trajan, qui vécut un siècle plus tard, cela n'a rien de bien merveilleux. Saint Bonaventure, après sa mort, ne revint-il pas en ce monde pour ache-

ver ses mémoires? Mais disons vite en quoi M. de Vrière a droit à notre reconnaissance.

Vraiment, Monsieur le baron, je ne savais rien ou à peu près rien de ce que vous nous apprenez. Lycurgue, le complice des voleurs! Moi qui le croyais plus ou tout au moins autant qu'un saint! J'admirais sa bonté sans égale lorsque, dans une émeute populaire, Alcandre lui creva méchamment un œil. Vous peut-être, M. le baron, et moi sans doute, à la place du Spartiate, nous eussions couru au commissaire de police, assourdi les tribunaux de nos cris, exigé des dommages et intérêts. Lycurgue fit mieux que nous. Il prit le coupable chez lui, le traita comme un fils, le corrigea de sa violence et s'en fit un ami.

Voilà, pensais-je, quels étaient les hommes chez les anciens : ils avaient le cœur grand et l'âme patiente.

Mais ce qui m'a le plus particulièrement étonné, c'est ce que vous dites de l'histoire ancienne. Au fond, l'histoire, tant la moderne que l'ancienne, est toujours la représentation des actions de l'homme, animal assez voisin du rapace et du vorace. Mais ce que l'histoire ancienne a de particulier, je le croyais du moins, c'est qu'elle a été écrite et expliquée par des anciens qui étaient d'admirables moralistes. Ne parlons pas de Thucydide, c'est gibier trop seigneurial pour ignorants de notre étoffe, ni de Xénophon pour le même motif, encore que nous ayons une vénération toute spéciale pour ce général qui fut historien et qui, pour la douceur et la grâce de son style, mérita le nom d'*abeille attique*, titre qui, à notre goût, donne une dignité plus grande que ne le feraient d'épaisses moustaches, des éperons retentissants, des crachats, des grands cordons et un grand sabre battant le pavé. Mais parlons du plus ancien de tous ces historiens, d'Hérodote, ce vieux conteur si bien à la portée des vieux enfants comme nous. Voici ce qu'il dit quelque part, après avoir narré les moqueries de Cambyse à l'égard des Egyptiens :

« Il est de toute évidence pour moi que Cambyse était un grand fou, autrement ne se fût-il pas efforcé de tourner en dérision les

choses sacrées et les coutumes des Egyptiens. Car, si quelqu'un avait la fantaisie d'ordonner aux hommes de choisir entre toutes les lois et coutumes celles qui sont les plus belles, il est certain que chaque peuple, après les avoir toutes examinées, déclarerait que celles qu'il possède sont les plus parfaites. Il est donc incontestable que personne autre qu'un fou ne peut faire des lois et usages d'un peuple un objet de raillerie. »

Et il continue avec plus de force encore. Si cette leçon de tolérance avait été gravée dans l'esprit des souverains modernes, l'un ou l'autre d'entre eux n'aurait-il pas pu se dire que, si c'est d'un fou de critiquer les usages d'un peuple conquis, c'est d'un tyran de vouloir les changer par la violence.

En outre, ces vieux historiens, pour montrer combien les guerres sont chose absurde autant qu'horrible, se plaisaient à dire pour quels motifs déraisonnables elles étaient entreprises. Ici, disait Hérodote, l'Europe se jeta sur l'Asie, pour ravir une coquette dont la beauté faisait quelque bruit, là pour reprendre une gourgandine que son mari aurait mieux fait de laisser courir. Si Hérodote se trompait sur le motif de ces grandes expéditions, au moins avait-il le mérite de déshonorer la guerre dans ses causes. Ne faisait-il pas mieux que nous, modernes, qui donnons à ces luttes homicides un caractère respectable, en montrant celles du moyen âge entreprises pour la gloire de Dieu, et celles d'aujourd'hui pour le succès d'une *idée*?

Voilà, M. le baron, ce que les historiens anciens enseignent, et voilà pourquoi je les admirais.

Je suis coupable, monsieur, d'avoir attendu si longtemps pour me convertir à vos idées. J'aurais pu le faire, il y a vingt ans. En effet, après 1848, il était de mode de dire que les païens n'avaient ni vertu, ni morale. L'Académie française mit même la question au concours, et, en attendant qu'elle pût couronner M. Louis Ratisbonne, elle distribua ses palmes à une demi-douzaine de sacristains, protestants et catholiques, qui répondirent suivant les désirs de la docte compagnie. Je pensais que ces opinions, qui me paraissaient

absurdes, n'auraient guère plus de durée que la gloire de leurs champions, aujourd'hui morte et bien morte, et je ne me doutais nullement que vingt ans plus tard, un homme de votre valeur, monsieur, s'en ferait l'écho.

Après avoir si justement mérité la férule de messieurs de Vrière et Schollaert, après avoir été obligé de me dire cent fois et davantage, parlant à moi-même, ces vers de l'*Onosandre :*

Apprends, grossier profane,
Qu'on peut, en courte oreille, estre un bien fort grand âne.

il y aurait de ma part outrecuidance insupportable à me mêler d'attaquer ou de défendre les études grecques. Aussi n'ai-je pas ce dessein, et, si je vous demande la parole, messieurs, c'est pour vous parler, non en qualité de savant, mais en qualité de Flamand.

M. Thonissen, dont les discours ne renferment pas une science aussi originale que ceux de ses collègues, mais dont les paroles n'en ont, et justement pour cela, que plus de poids, nous a dit : « Au seizième siècle, les humanistes belges brillaient au premier rang dans l'admirable épanouissement intellectuel de cette époque. »

Vous êtes bien avare d'éloge, monsieur, à l'égard de vos compatriotes. La Belgique peut se faire gloire de grands humanistes nés soit avant, soit après ce temps-là. La science des lettres antiques ne fut pas chez nous une chose éphémère. Lorsque l'Europe était pleine de barbarie, au quatorzième siècle déjà, Guillaume de Meerbeek traduisait les ouvrages de Proclus, et, certains manuscrits du texte grec ayant disparu depuis, c'est aux traductions de notre vieux compatriote que de nos jours Victor Cousin dut s'adresser pour compléter son édition du philosophe ancien. Depuis la mort du flamand Guillaume Van Meerbeek jusqu'au siècle dernier, quelle série ininterrompue de savants! Vous êtes professeur, vous êtes académicien, vous êtes flamand, M. Thonissen, et nonobstant vous ne savez, dans votre éloquence, trouver que la phrase terne que je viens de reproduire.

Digitized by Google

Nous étions en droit d'attendre davantage de vous. Il fallait citer tous nos grands hommes pour faire honte à nos contemporains indifférents ou étourdis qui veulent nous empêcher de ressaisir une gloire qui, pendant des siècles longs et féconds, fut nôtre. Il fallait même citer ce Despautères, si souvent mentionné, parfois avec une teinte de malice, par les auteurs français. Mais l'ambition de Port Royal fut de faire, un siècle et plus après Despautères, mieux que lui. Les Jansénistes atteignirent-ils leur but? Je ne le pense pas, surtout quand je vois le père Petau, plus respectable par son immense savoir que par son titre de jésuite, ne pas laisser s'écouler une seule année sans relire, pour son profit particulier, l'œuvre capitale du savant belge.

Ce que Despautères avait fait pour l'une des deux langues littéraires, son contemporain, Nicolas Cleynaerts, l'avait fait pour l'autre. Comme professeur, il avait étonné les peuples du Midi. Étant à Braga, en Portugal, des enfants de cinq ans, des vieillards, des esclaves maures, tous accouraieut à ses leçons, et ce public si différent d'âge, d'aptitude, parlait le latin au bout de quelques mois seulement. L'orgueil lusitanien s'étonnait de voir des Africains, appartenant à une autre race que la nôtre, êtres avilis par l'esclavage, à qui leurs maîtres étaient tentés de refuser une âme humaine, s'énoncer avec élégance, grâce à la dextérité du professeur, dans la langue de Virgile et d'Horace. A la même époque, Josse Badius, dans les loisirs que lui laissait son imprimerie, enseignait le grec à Lyon, à Paris, enseignement qui, dans ces villes, était une nouveauté.

Et ce n'était pas seulement nos savants de profession qui faisaient alors l'admiration du monde savant, mais sachez-le, messieurs de la droite et messieurs de la gauche parlementaire, prélats et hommes politiques trouvaient, en ce temps-là, des loisirs pour leurs doctes travaux. Tandis que l'évêque Torrentius se rendait célèbre par ses commentaires, le diplomate Busbecq rapportait de l'Orient plus de cent manuscrits, sans compter la copie de l'inscription d'Ancyre, si précieuse pour la connaissance de l'empire romain sous Auguste.

Il fallait encore citer : Daniel Heinsius que les étrangers appelaient le Varron du siècle, Elie Putschius qui publia les anciens grammairiens, le médecin Castellanus qui a écrit un agréable traité des fêtes grecques, Jean Bernaert, cet adolescent mort si jeune et dont le commentaire sur Boëce est fait avec l'agrément des dialogues antiques, Paul Liepart dont « le savoir, dit Colomiez, le bon goût et le bon sens brillent de toutes parts », et brillent d'autant plus qu'à cette époque le bon goût et le bon sens n'étaient pas les compagnons habituels du savoir, Van Meetkercke cité parmi les plus grands hellénistes, Becanus, Charles De Langhe, Bonaventure Vulcanius ou Smet, François Modius, le père Wolf, le jurisconsulte Gevaerts, Albert Rubens portant dignement un nom si illustre. Je ne nomme ni Juste Lipse, ni cent autres également célèbres. Si nombreux sont les noms, si savants étaient les hommes que leur mérite arrachait au docte Baillet cet aveu très honorable pour nous :

« On peut dire que ceux qui tiennent le premier rang des savants dans ce pays conservent ce même rang dans la pensée de tout le monde. Ils ne cèdent le pas à aucun des plus doctes des autres nations pour la connaissance des langues, de la critique des auteurs, de la philologie. »

Voilà l'opinion des critiques, non plus au seizième, mais au dix-septième siècle.

Il n'était jadis si petite localité flamande qui n'eût son écrivain érudit, connu et respecté dans toute l'étendue de la république des lettres. Diest, Grammont, Assche, de moindre villages encore, avaient payé leur dette au progrès des lettres et de la science philologique.

Quand je vois tant d'hommes, en tant de lieux, pendant si longtemps, florissant sur toute l'étendue de notre terre flamande, qui se sont conciliés l'estime du monde savant, ne suis-je pas fondé à penser que la science des lettres était une disposition naturelle des esprits dans ces provinces qui comptaient presque autant d'hellénistes que vous avez, M. Pirmez, de *porions* dans votre pays de Charleroi ? Ne dois-je pas

regretter que cette heureuse disposition, contrariée par les malheurs répétés qui accablèrent la patrie, n'ait pas été suffisamment aidée dès le lendemain du jour où notre indépendance nationale fut reconnue?

Qui fut le plus coupable de négligence? Vous-même, M. Rogier, parce qu'étant l'un des hommes les plus intelligents, l'un des esprits les plus élevés parmi nos anciens ministres, la plus grande part de responsabilité doit peser sur vous.

Vous avez manqué le but. Il vous était si facile de l'atteindre. Vous aviez compris, en novembre 1847, qu'il fallait former une pépinière de jeunes professeurs. Vous créez une école normale des humanités, mais au lieu de faire une institution forte, vous faites une simple annexe à l'université de Liége.

Que fallait-il faire? Ce que, il y a bien longtemps, fit le père de Michel Montaigne. Il appela d'Allemagne un fort savant homme aux mains duquel il remit son fils.

L'Allemagne s'est élevée aujourd'hui, par la science philologique, au dessus de toutes les nations voisines, quoiqu'elle ne soit inférieure à aucune autre dans les sciences physiques, mathématiques et naturelles. Il fallait demander à l'Allemagne de nous rendre la science qu'elle nous a empruntée jadis. Il fallait appeler chez nous quelques uns de ces jeunes humanistes, dont les Français copient impudemment chaque jour les notes, les explications. Il fallait fonder par eux une forte école dans l'une de nos capitales de l'antique philologie, soit Gand, soit Bruxelles.

La crainte des frais assez considérables auxquels une pareille institution aurait entraîné l'État, vous a sans doute retenu; c'est une circonstance atténuante; mais elle ne vous absout pas. Si vous aviez fait ce qu'il fallait faire, il y a vingt-deux ans, vous n'auriez sans doute pas eu à défendre hier la cause compromise des études grecques, et la Belgique, augmentant le patrimoine de sa gloire nationale, serait peut-être en ce moment à la veille de reconquérir un de ses vieux titres au respect des peuples civilisés. Nous serions un

nouvel anneau de la chaîne qui rattache la patrie des Mommsen à celle des Grote et des Thirlwall.

Maintenant, pour fortifier les études, il est question d'en jeter par dessus bord la portion la plus importante. Abandonner le grec pour mieux acquérir la connaissance du latin, c'est une entreprise neuve et scabreuse. Lorsque le gouvernement hollandais, en 1826, présenta son rapport aux États-Généraux sur la situation des écoles, il s'applaudissait du développement qu'il donnait à l'étude du grec dans les colléges des *provinces méridionales* (c'est la Belgique actuelle), afin, disait-il, *de procurer par là aux élèves plus de facilité pour approfondir l'esprit de la langue latine.* Et le gouvernement hollandais avait raison. Comment comprendre Plaute? Dans ses comédies, tous les ustensiles de ménage, tous les objets de luxe, tous les instruments de toilette, ont des noms grecs. Comment comprendre Horace? Les hellénismes fourmillent dans ses vers. Comment comprendre Cicéron qui embarrasse de grec toutes ses œuvres littéraires, lettres ou traités philosophiques. Les élégants de Rome affectaient de se servir du langage d'Athènes, comme nos petits maîtres Bruxellois abusent du jargon parisien. Ouvrez Pétrone, vous verrez que Trimalcion, ce bon garçon, invitait en grec ses convives à boire : « *Quare tenge pnefmonas faciamus, vita vinum est.* » N'était galante du Subure qui eût osé dire à son galant, en l'embrassant, *mon âme et ma vie* en latin. Il fallait que cela fût dit en grec pour avoir du charme; voyez à preuve Juvenal. Les perroquets mêmes, oui, ces oiseaux bavards, ne se permettaient, dans la capitale de l'empire, de parler que grec. *Quis expedivit psittaco suum* ΧΑΙΡΕ. C'est Perse qui l'affirme.

Force est de reconnaître à cette heure le sens profond de saint Grégoire. Suivant ce saint, le démon, prévoyant l'avantage que l'on peut tirer des Belles Lettres, emploie toutes ses adresses pour nous en détourner, afin de nous empêcher de parvenir à l'intelligence des choses de la terre et du ciel : *Ut et sæcularia nesciant et ad sublimitatem spiritualium non pertingant.* La pensée de saint Grégoire fut-

elle jamais d'une évidence plus frappante que dans notre Chambre?

Ne fut-ce pas un démon hostile aux lettres qui souffla à M. Rogier cette énumération des mots les plus barbares qui se puissent trouver dans la langue française, si toutefois ils lui appartiennent, pour prouver que nous parlons grec sans nous en douter?

Veut-il nous faire accroire que les contemporains de Racine ont eu besoin, pour écrire leurs chefs-d'œuvre, de termes comme ceux-ci : *antiphilosophique*, *antipoëtique*, et toute la famille des *anti* que cite complaisamment M. Rogier ; *progéniture*, *polychrome*, *physionomie extérieure*, *pasinomie*, *philanthropie*, *statistique*, *agronomie*, *race bovine*, *hippique*, *porcine*; *pédagogie*, *philologie*, *fantaisiste*, etc., etc. Si ces mots viennent du grec, cachez-le, de grâce. Dissimulez surtout ce jargon scientifique, ces termes de *kilogrammes*, *hectolitres*, *kilomètres* et *photophobophthalmie*, et ne nous faites pas connaître qu'une mère si belle ait mis au jour une géniture si affreuse.

Quand M. Schollaert dit : « Je suis en matière *humanitaire* (oh ! oh !), adversaire des mathématiques », que pensez-vous, ô divin Platon, de cet aveu? Certes, ce n'est pas le démon familier de Socrate, votre maître, qui inspirait alors l'éloquent M. Schollaert, mais quelque suppôt de Satan d'un ordre tout différent.

Quand M. Rogier, avec une indignation *bien sentie*, se fâche de voir nos jeunes gens « étudier la grande et belle histoire grecque dans je ne sais quel théâtre où l'on bafoue les héros d'Homère », n'est-il pas la dupe d'un méchant démon qui lui montre une antiquité toute différente de la véritable? Mais qui s'est plus moqué des héros d'Homère que ses enfants légitimes, Eschyle, Sophocle et Euripide? Nous n'avons plus les drames satyriques de ces poëtes, mais il nous en reste des fragments qui montrent avec quelle désinvolture ils traitaient le fougueux Achille, les deux Ajax, le roi des rois et toute sa bande Et Homère lui-même, croyez-vous qu'il fut un esprit fort sérieux, du

moins dans votre sens? Ne confondons pas, je vous prie, le génie des écrivains grecs avec le style austère et morose de M. Guizot et de son école. Ni ceux-là, ni leurs imitateurs, les hommes nourris de leurs œuvres, ne se sont jamais fait faute de rire, un peu même à tort et à travers. Nous prendrons à l'appui la liberté de vous citer un des plus vertueux, des plus savants continuateurs de Montaigne, le respectable philosophe La Mothe LeVayer. Lisez en son *Hexameron rustique*, l'interprétation de l'antre des Muses décrit au treizième chant de l'Odyssée. Quelle chose il en fait, permettez-moi de ne pas le dire. Votre pudeur, la mienne et celle du lecteur le défendent. Enfin, à mon avis, toute révérence gardée à l'opinion des moralistes à face rechignante, il y a plus d'esprit grec dans une scène de la *Belle Hélène* que dans trente colonnes des Annales parlementaires sur le grec.

Tu quoque! vous aussi, M. de Haerne, vous avez été le jouet du Mauvais dont parlait saint Grégoire. Quel autre que Satan en personne vous aurait conseillé de citer le jésuite Wallius dans un discours en l'honneur du génie antique? Le Maudit a dû se frotter joyeusement les mains, quand il vous a entendu dire ceci : « Il est très naturel que nous fassions des vers à la manière des anciens », et que vous avez nommé, comme exemple, le Jésuite flamand. Ce n'était, certes, pas un poëte sans mérite, mais dans une discussion comme celle-ci, nommer le paraphraste par excellence, celui qui a eu le triste courage de substituer 82 vers aux 33 du *Nunc est bibendum*, d'amplifier le *Pastor cum traheret*, cette ode admirable, parfaite en son tout et en ses parties, et de dire passablement mal en 90 vers ce que le poëte romain avait exprimé excellemment en 33, ce Wallius enfin qui a employé 185 vers pour gâter l'Éloge de la vie rustique, dont Horace avait, en 70, dit tout ce qu'il en fallait dire; c'est, M. le chanoine, avoir beaucoup d'audace. Lorsqu'il s'agit de défendre le génie antique, lequel, parmi bien d'autres rares qualités, aujourd'hui perdues, avait celle d'exprimer d'une façon si vive, si nette, si concise, si lapidaire parfois, toutes les nuances de la pensée, même celles du

sentiment, il ne convient pas plus à vous, M. le chanoine, de mentionner le jésuite Wallius, qu'à M. Rogier d'étayer sa thèse de ce mot énorme et abracadabrant : PHOTOPHOBOPHTHALMIE.

On ne devrait admettre, ce m'est avis, à la Chambre des représentants, que des hommes qui sussent de mémoire tout Démosthènes. Si cette conduite était rigoureusement observée, le pays ferait une fameuse économie de temps, et voici comment. Tandis que nos Cicérons modernes couvrent de leur faconde d'interminables colonnes des *Annales*, voire même à propos du plus mince sujet, comme, par exemple, s'il convient d'enterrer un tel, plus ou moins bon chrétien, dans tel ou tel coin de cimetière, Démosthènes, au contraire, quand il s'agissait d'intérêts bien autrement vitaux, du salut de la patrie, n'employait pas la cinquantième partie de temps, de phrases, de mots ou d'efforts. Et cependant il parlait, — *nota bene*, — non à une assemblée d'esprits d'élite, comme sont nos législateurs, à des gens pouvant comprendre à demi mot, mais au simple populaire. Pesez les Olynthiennes ; comptez, s'il vous plaît, les feuillets des Philippiques. J'avoue qu'en comparaison le discours sur la couronne est notablement plus long. Mais quand l'orateur parle de ce qui le touche de près, est-il possible qu'il soit aussi bref que lorsqu'il parle d'un autre sujet, quelque grand qu'il soit d'ailleurs, voire même du salut de la patrie.

Quant aux jeunes gens qui se destinent à d'autres carrières, sevrez-les de grec, j'y consens, puisque c'est le désir de Monsieur le ministre. Mais vous, messieurs, qui avez eu le bon esprit de lutter contre la volonté ministérielle, peut-être eussiez-vous bien fait, après vous être guindés sur des autorités comme Wallius et Guizot, de vous armer de l'autorité d'un écrivain qui fut l'un des plus révolutionnaires du dix-huitième siècle, qui ne fit pas grand cas, dit-on, de Dieu, moins encore de l'âme spirituelle, mais qui soutint nonobstant, pour la défense de la civilisation, la cause des études grecques. C'est Diderot que je veux dire.

« Sans grec, écrivait il, on n'est point un homme de

lettres... J'estime que l'étude des deux langues (la grecque et la latine) doit marcher de front... les deux langues renferment de si grands modèles en tous genres, qu'il est difficile d'atteindre à l'excellence du goût sans les connaître. Voyager à Rome pour les peintres, voyager à Rome et à Athènes pour les littérateurs. Celui qui a un peu de tact discernera bientôt l'écrivain qui s'est familiarisé avec les Anciens, de l'écrivain qui n'a point eu de commerce avec eux. » Voilà ce que pensait un bien grand et bien célèbre démolisseur.

Et si, après l'opinion de Diderot, vous voulez savoir, messieurs, l'opinion de l'âne dont je vous parlais tantôt, vous la connaîtrez si vous lui permettez d'achever son histoire.

« Quand, — dit-il, — je fus proscrit du docte et inclyte Athénée de Bruxelles, en Brabant, je pris tristement le chemin de l'exil, marchant toujours devant moi. Or, un jour, me trouvant en la cité de Lutèce, comme je gravissais lentement la rue Saint-Jacques, j'entrai, au coin de ladite rue et de la place de Cambrai, en un bâtiment de structure simple et modeste; c'était un collége ouvert gratuitement à tout le monde. J'allai m'asseoir en une classe où se trouvaient des gens de mon âge pêle-mêle avec des personnages chenus. Ils attendaient le maître. Lorsqu'il entra, ce ne furent ni trépignements, ni applaudissements, comme se faisaient pour les professeurs en vogue, mais les élèves et le maître échangèrent un doux et amical sourire, comme un père et des enfants ont accoutumé de faire lorsqu'ils se revoient après une courte absence.

« Le maître était un petit vieillard de soixante à soixante et dix ans, les pommettes et le nez un peu rougeauds; vous eussiez dit le bon précepteur du grand et puissant dieu Dionysios, avec ses joues légèrement empourprées et en tout tel que Virgile nous le représente en l'églogue qu'il lui a consacrée, le montrant entouré d'enfants qui lui demandent de leur faire entendre des chants divins. Et le maître, tirant de la poche de sa redingote vert-pomme, un petit volume d'Euripide, semblait dire, comme le doux Silène : *Carmina quæ vultis cognoscite, pueri.* Il se mettait aussitôt à traduire

l'Alceste, cette tragédie incomparable par la grandeur du dévouement. En une heure, il en avait expliqué une cinquantaine de vers. Mais chaque vers lui donnait lieu de nous enseigner et les plus intimes sentiments du cœur humain et la manière dont, en toutes les langues, tant modernes qu'anciennes, les grands poëtes les ont interprétés. Tout ce que je sais de littérature et de philosophie, c'est bien peu de chose à la vérité, mais enfin ce que j'en sais, je l'ai appris sous ce maître, et de plus je l'ai retenu, parce que ses explications demeuraient gravées dans notre mémoire avec les beaux vers à l'occasion desquels elles étaient données.

« Ce maître, j'allais oublier de le nommer, c'était Boissonade. La méthode devait être bonne, puisque c'est celle du père Broeckaert, précepteur de M. Schollaert et citée par l'éloquent orateur. Son enseignement si savant n'était audessus de la portée de personne, puisqu'un aussi détestable élève que moi, aussi légèrement saupoudré du grec que j'avais amassé avec une négligence coupable durant trois années seulement, pouvait néanmoins suivre avec fruit le professeur.

« En deux heures par semaine, Boissonade nous apprenait cent vers grecs. C'était beaucoup et c'était peu en comparaison d'une foule d'autres choses toutes différentes qu'il nous avait enseignées en même temps, comme le mécanisme des langues, leur anatomie comparée, si utile pour la logique; en outre, une foule d'usages domestiques, l'histoire, la fable (qui est peut-être de toutes les connaissances humaines, la plus utile à l'homme). C'était encore la psychologie étudiée sur le vif, dans le cœur et dans l'esprit d'êtres humains, mais d'une taille surhumaine. Ajoutez la littérature, non seulement dans ses chefs-d'œuvre de tous les temps, mais dans ses beautés et dans ses grâces les plus éphémères; car Boissonade ne négligeait jamais, à l'occasion, de nous citer une expression heureuse de Martial, un dicton bien frappé de la vieille langue gauloise, un cri de l'âme échappé à quelque poëte castillan, un vers bien fait de Gentil Bernard, une phrase jolie de Florian. Il savait tout, il se préparait à son

cours partout, furetant même à l'étalage des bouquinistes en plein vent, pour trouver quelque chose dont il pût enrichir ses explications. Que de fois nous l'avons coudoyé sur les quais, tout entier à feuilleter des livres poudreux et sales. Cher maître, le respect nous obligeait alors à nous écarter de vous, mais votre image, comme celle d'un père, sera perpétuellement en nous. »

Ainsi notre Âne finit l'histoire de ses études. Si ce portrait qu'il nous donne de Boissonade est, comme nous avons tout lieu de le croire, bien ressemblant, il faudra convenir que Boissonade ne ressemblait guère à ces originaux qui ridiculisent l'antiquité par leurs vers en un latin qui n'a pas même le mérite d'être macaronique, comme vient de le faire, dans la *Revue de l'instruction publique*, livraison de mars, un monsieur qui est, paraît-il, directeur de l'école normale pour former ou déformer les professeurs de l'enseignement moyen.

A bientôt, M. le poëte latin! *Lusimus satis*, c'est assez se jouer aujourd'hui. En attendant, M. le ministre, veuillez considérer si, lorsqu'une nation n'a pas meilleur souci des bonnes études, on ne doit pas — pour employer un latin aussi correct, aussi châtié, aussi élégant que celui de votre directeur — dire de l'intelligence de cette nation :

De branchâ in brancham degringolat atque facit pouf.

M. DE MONGE.

Qui se fait petit est foulé. C'est justice. Pour m'être mis l'autre jour au rang de l'âne, des gens charitables abusent de ma modestie. L'un d'eux, ne sais qui, m'envoie les *Études morales* de M. de Monge sur le XVII[e] siècle. Cet auteur, un grand moraliste, paraît-il, prouve que, ânerie à part, je suis un affreux pécheur. Et cela pourquoi? Parce que j'aime La Fontaine. Comprenez-vous, à cette heure, avec quel esprit M. Thomas Braun, dans une lettre du 1[er] mars m'appelle *disciple du bonhomme?* La chose semblait un compliment; vous l'auriez cru du moins. Voyez par les paroles de M. de Monge, combien vous eussiez été abusé : « Celui, dit-il, qui admire sans réserve La Fontaine, en fait sa lecture habituelle, y voit le guide le plus sûr et le maître le plus aimé, celui-là est sur une mauvaise pente; ou plutôt cette prédilection est déjà, par elle-même, un mauvais signe. » Où vais-je? où suis-je? car j'aime non seulement le poëte, mais encore, et d'un égal amour, tous ses ancêtres, maître Clément, maître François, la reine de Navarre, Arioste et Boccace :

Pater, avos, proavos, abavos, atavos, tritavos.

Nonobstant, cher frère De Monge, ne vous hâtez pas de dire *Raca* sur le pauvre âne. Daignez d'abord examiner si ces damnés écrivains l'ont gâté jusqu'à la moëlle.

Gageons que, si vous détestez le fabuliste, en revanche vous aimez bien les Bollandistes. Or, comptez-nous cela comme une bonne note, nous partageons votre amour pour eux; davantage: nous soutenons qu'aucun de nos législateurs, véritable disciple de La Fontaine, n'aurait refusé le subside aux révérends pères. Pourriez-vous en douter? Entre la fable, le conte et la légende, il y a tant de parenté : même naïveté de détails, même moralité se jouant par tout le récit, même appât pour l'imagination : qualités précieuses autant que rares en notre époque. Aussi, ni aujourd'hui, ni autrefois, n'a-t-il été donné à tout le monde d'écrire une légende; et nous sommes de l'avis de saint Jérôme qui, occupé à pareille tâche, disait : « Si Homère était vivant, ou il me porterait envie d'avoir trouvé une matière si favorable, ou, s'il entreprenait de la traiter, il y succomberait lui-même. »

Ah! M. De Monge, je dis tout haut ce que vous pensez tout bas : Quand on a de tels hommes qui font ce qu'Homère n'aurait su faire, loin de leur être sévère, il les faut favoriser de tout son pouvoir. Mais leur cause est venue dans un mauvais moment. Nos législateurs avaient justement la veille essayé de proscrire les Grecs. Ils s'étaient, à la vérité, arrêtés tout court dans cette louable opération. Mais il fallait une hostie au génie barbare qui règne aujourd'hui, et, tout compte fait, j'aime mieux voir sacrifier les Bollandistes que les Grecs.

Puisque nous sommes si accommodants pour vos grands hommes, voyons, M. De Monge, devez-vous être si intolérant pour notre idole? Parce que vous êtes professeur à l'Université catholique de Louvain, ce n'est pas un motif d'être plus dur qu'un jansénite et un jésuite tout ensemble. Arnauld a loué notre fabuliste; le père Commire a daigné faire un *Eucharisticon* à La Fontaine : *clarissimo viro*, dit-il. Ce qui donne du prix à cet éloge, c'est que Commire était un père fort peu aimable, si son épitaphe ne ment pas :

Commirus jacet hic, non re sed nomine mirus.
Qui patrià Thuro. moribus Huro fuit.

Tout ce que nous vous demandons, c'est de n'être pas plus Huron que lui Est-ce trop vous demander? Vous direz que vous voyez plus clair qu'un autre et que vous découvrez du venin là ou d'autres ne voient que des fleurs innocentes. C'est un triste avantage. Mes mauvais yeux, je ne voudrais pas les changer contre ceux d'un aigle. Grâce à de mauvais yeux, toute femme qui passe semble belle à qui la regarde, tout objet dans l'éloignement paraît plein de mystère et d'imprévu. Les aigles ne voient sur la terre, avec leur œil perçant, que des objets de proie; Jeannot Lapin qui fait mille tours sur l'herbe et le fabuliste qui l'a si bien chanté ne sont qu'une bouchée pour leur appétit dévorant.

Quittez ce rôle d'aigle ; imitez plutôt en critique les règles d'un grand critique, le père Rapin. — Vous voyez, M. De Monge, que La Fontaine ne m'empêche pas de lire ceux que vous réputez assurément de bons auteurs.— «Il y a des têtes privilégiées qu'on doit respecter, disait Rapin. Traitons-les honnêtement, ne laissons pas échapper d'insolence à leur égard. » Et il ajoute : « Tout le monde ne sera pas de mon avis, mais les sages en seront, et je suis persuadé que, quelque mérite qu'il y ait à être sincère, on serait ridicule de l'être en toutes choses. » N'oublions pas que c'est un jésuite qui parle.

La censure officielle non moins que la critique d'autrefois était beaucoup plus tolérante que ne l'est aujourd'hui la censure officieuse. Vous vous rappelez ce magistrat de l'ancien régime qui, après avoir lu le Coran, en autorisa l'impression, déclarant, en propres termes, n'y avoir rien trouvé qui fût contraire aux mœurs ou *à la religion chrétienne.*

Ces bonnes gens à courte vue se trompaient peut-être moins souvent que les lynx d'aujourd'hui. Vous-même, par exemple, M. De Monge, pour trop raffiner, ne tombez-vous pas en faute lorsque, vous attaquant à la fable du Chêne et du Roseau, vous y découvrez une leçon de très honteuse souplesse. Prenez garde! Vous courez risque de vous heurter contre la sagesse des Juifs. Ce peuple béni et inspiré de l'Éternel disait en manière de commun proverbe : *Sit homo*

lenis instar arundinis, nec sit durus instar cedri. Que l'homme soit comme le roseau, entendez-vous! Votre critique, sacrilége envers le bon goût, est donc, par dessus le marché, fort peu respectueuse à l'égard du peuple de Dieu.

Que La Fontaine, toutefois, au regard de notre époque, soit à l'abri de tout reproche, nous ne voulons par l'affirmer. Vous le pourriez à bon droit reprendre d'avoir à deux reprises (I, 19, IX, 5) mal parlé de l'éloquence parlementaire. Il a eu tort assurément de blâmer ces « gens, qui ne font que songer au moyen d'exercer leur langue ». Il a eu tort quand il a dit : « Je hais les pièces d'éloquence... qui n'ont point de fin. » Mais La Fontaine était poëte, non prophète, et ne pouvait deviner, il y a deux siècles, combien nos orateurs et leurs discours contribueraient un jour à la félicité publique. Oublions que La Fontaine a blâmé :

Tout babillard, tout censeur, tout pédant,

de crainte que les mauvaises langues ne nous disent : Vos critiques ne sont que rancune personnelle, suite d'amour-propre blessé.

Ne nous appuyons pas sur le pasteur Vinet, de Genève, grand adversaire du fabuliste. C'est un mauvais appui pour tous deux ; pour vous, M. De Monge, parce que Vinet est calviniste; pour nous, parce qu'il est lourd, et qu'un lourdaud ne fut jamais un bon guide dans le pays des Grâces.

Mais relisons les fables sans prévention; alors peut-être vous arrivera-t-il, à vous comme à nous, M. de Monge, ce qui arriva à Voltaire étant à Berlin. Comme vous, il critiquait La Fontaine. Frédéric le mit au défi de citer une mauvaise fable. Voltaire hésite d'abord, demande du temps, parcourt le fablier, ne trouve pas ce qu'il cherche; enfin, saisi d'une brusque colère, il jette le livre, en s'écriant : *Ce n'est qu'un ramas de chefs-d'œuvre.*

Quelque pointe secrète de jalousie pouvait avoir excité cette mauvaise humeur. Vous, plus heureux que Voltaire, vous n'avez aucun sujet d'envie contre La Fontaine. Donc il vous sera plus facile de voir des chefs-d'œuvre de morale dans ces

fables que vous trouvez, pour employer une expression originale de M. De Closset, « sujettes à caution ». Autre effort n'aurez à faire que de vous inspirer de l'esprit de la bonne compagnie au temps du fabuliste. Ne perdons pas de vue que c'est pour elle qu'il écrivait.

Et si, nonobstant ce désir véhément, vous n'êtes pas charmé par cette morale pure, mais qui se dissimule sous les grâces de la fiction, comme les fleurs les mieux fleurantes se cachent parfois sous un feuillage abondant, même alors feignez d'être indulgent pour celui que ses contemporains appelèrent *l'inimitable* et que les nôtres, par la voix de Lamennais, appellent, en dépit de vous, *la Fleur des Gaules*. Lisez la page que cet écrivain, pas toujours orthodoxe, mais élevé, lui a consacrée. Ou mieux encore, lisez Veuillot. Dans son livre, *les Couleuvres*, qui vient de paraître, certaine pièce de vers est consacrée à une de ces fables sujettes à caution et commence ainsi :

Mes arrière-neveux me devront cet ombrage.
Quel propos de bonhomme, et de père et de sage,
Et, pour dire encor plus, quel propos de chrétien!
N'a-t-on pas sur le front un peu de ce feuillage?
Se sent-on pas neveu de cet homme de bien
Qui parlait un si noble et si simple langage!

O M. De Monge! être, comme vous l'êtes, plus Veuillot que Veuillot lui-même, c'est un bien beau mérite, et si le Saint-Père ne vous canonise pas tout vif, je le déclare bien aveugle au vrai mérite, à l'austérité et à la sainteté la plus éblouissante.

Penser mal des idées ou des mœurs de vos concitoyens, sur les livres qu'ils lisent, c'est un genre de critique littéraire fort suranné. C'était, ou peu s'en faut, celle de Torquemada et de son école. Ils faisaient brûler un pauvre diable parce qu'il avait chez lui un ouvrage condamné par les moralistes de leur époque. Vous, ne pouvant le faire rôtir, vous accusez un homme d'être *sur une mauvaise pente*, vous signalez en lui *de mauvais signes*, parce qu'il aime un auteur qui n'a pas l'heur de vous agréer.

Dire du mal des auteurs morts qui ne vous plaisent pas, taxer leur vie, ce n'est guère mieux, à en croire le jugement des anciens. Solon déjà l'avait défendu par une loi. Le Romain Plancus, mieux encore que par une loi, l'avait condamné par un beau mot : *Cum mortuis, non nisi larvas luctari*, disait-il. C'est une affaire aux croquemitaines de se colleter avec les morts. Et un philosophe, contemporain et compatriote de La Fontaine, avait dit très bien aussi « de ceux qui semblent déterrer les morts pour les prendre à parti » : « Vous diriez qu'ils ne sauraient vivre contents s'ils n'évoquent les âmes de ceux qui ne sont plus pour leur chanter mille injures. »

Il est vrai, M. de Monge, que vous mitigez parfois vos critiques sur le caractère de La Fontaine, qu'après l'avoir vertement étrillé, à la fin de votre étude, vous dites : « Les hommes de son temps ont aimé La Fontaine; nous qui sommes la postérité, nous l'aimons aussi. » Si c'est ainsi que vous aimez les gens, de grâce, monsieur, faites-nous l'amitié de ne pas nous mettre au catalogue de ceux que vous aimez.

Manon disait : « Il ne faut pas battre une femme, même avec une fleur. » — Et nous, prenant la pensée du législateur indien, nous disons : Il ne faut pas, même avec une fleur, frapper ces ombres chères. Nous n'avons pas toujours pensé comme maintenant. Nous aussi, en notre jeunesse, lorsque le sang bouillonnait dans nos veines, saisi d'une généreuse ardeur, nous brûlions d'écraser une foule d'illustres morts. Heureusement pour le repos de notre conscience, nous n'avons lésé l'honneur ni la gloire de ces grandes âmes, et aujourd'hui que nous nous acheminons vers le pays où elles font leur séjour, nous aurions une bien douce satisfaction, si en arrivant près d'elles, nous pouvions dire : MM. de La Fontaine, de Montaigne et de La Bruyère (car ces deux-ci ne sont pas épargnés non plus, mais en passant, par notre professeur), grâce à nos prières, M. De Monge, non moins généreux que sagace, consent à pardonner vos fautes, et, sur nos instances, il s'est désisté du procès qu'il avait intenté à votre mémoire.

Mais, direz-vous, si ma verve de moraliste ne peut plus s'attaquer aux morts, contre qui s'exercera-t-elle?

Contre les vivants, parbleu! Contre les moralistes actuels qui, sous des déguisements artificieux, justifient la guerre, contre ceux qui trouvent de la raison et de la justice dans cette manie homicide dont sont tourmentés les rois et les peuples de l'Europe. Ces moralistes-là, eussent-ils en d'autre temps fait des ouvrages d'une science estimable, fussent-ils membres de l'Institut de France et professeurs au Collége de France, comme M. Franck, ne les épargnez pas et frappez dru, surtout si, comme M. Franck, ces moralistes-là font des *Eléments de morale* (Paris, Hachette, 1868) destinés à l'enseignement secondaire, s'ils les répandent dans les bibliothèques populaires, si leur livre est un instrument destiné à rendre à jamais tortu l'esprit droit, mais encore souple, des jeunes gens.

M. Franck les attire par un air honnête. Il se demande *Quelles sont les guerres légitimes?* Et il répond ainsi : « Puisque la guerre, considérée dans son principe, n'est que le droit de légitime défense transporté de l'individu à l'État, ou le droit de contrainte qui au sein de l'ordre social est exercé au profit des devoirs de la justice, il est évident qu'il n'y a de guerres permises ou de *justes guerres*, comme disaient les Latins, que les guerres défensives ou réparatrices, celles qui ont pour but de repousser une agression inique ou d'obtenir la réparation d'un dommage, d'un préjudice matériel ou moral. »

C'est parler d'or, et nous n'aurions rien à objecter à un aussi beau langage, si les mots « préjudice moral » ne nous semblaient de trop. Vous allez voir cependant qu'ils ne sont pas, dans la pensée de l'auteur, une superfétation. Il poursuit ainsi :

« Quand on justifie, au nom de la morale, les guerres défensives, il ne faut pas prendre cette qualification *dans un sens trop restreint*. Les guerres défensives ne sont pas seulement celles qui repoussent l'invasion étrangère quand elle est déjà commencée ou lorsqu'elle est imminente; ce sont

aussi celles qui la préviennent et *l'empêchent d'être* JAMAIS *tentée contre nous.* »

En comparaison du prévoyant M. Franck, l'abbé Galiani, quoiqu'il fût surnommé *Machiavellino*, était plutôt un grand sot qu'un petit Machiavel. Mais il n'était pas membre, comme M. Franck, de l'Académie des Sciences morales; ce qui l'excuse d'avoir dit : « Voyons et ne prévoyons pas. La prévoyance est la cause des guerres actuelles de l'Europe. Parce qu'on prévoit que la maison d'Autriche s'agrandira, que les Américains, dans quelques siècles d'ici, que les Anglais, les Français, les Espagnols, dans cent ans, feront ou ne feront pas certaines choses, on commence par s'égorger à l'instant. Si on voulait se donner la peine de ne rien prévoir, tout le monde serait tranquille, et je ne crois pas qu'on serait plus malheureux parce qu'on ne ferait pas la guerre. »

Dove diavolo, messer Galiani, avete pigliato tante coglionerię? Si vous n'avez pas autre chose à dire, taisez-vous et laissez-nous entendre, dans un silence religieux, Franck, l'oracle :

« Le caractère défensif *n'appartient pas moins clairement* aux guerres que soutient une nation *pour conserver* L'INFLUENCE QUI LUI EST DUE *dans les affaires du monde, en raison de son* RANG *et de sa situation.*

« Les guerres réparatrices ont ordinairement pour but, ou de nous faire restituer un bien qu'on nous a pris, un avantage matériel ou *moral* dont on nous a injustement privés, ou d'exiger *la réparation d'un outrage fait à notre honneur, d'un manque de respect envers le caractère public* qui protége et fait reconnaître les nations dans leurs mutuels rapports », et cœtera, et cœtera.

Si l'empereur Napoléon voulait s'amuser, je lui conseillerais d'appeler M. Franck et de lui tenir à peu près ce discours : « Mon cousin, le prince de Monaco, est le plus sage des souverains. Ses fils ressemblent à leur père; ses petits-fils ressembleront à leur aïeul, je n'en puis douter. Mais comme tout va de mal en pis dans ce monde, comme au phi-

Digitized by Google

losophe pacifique Voltaire succède le philosophe guerrier Franck, qui m'assure que, dans quelques siècles, un descendant du prince aujourd'hui régnant à Monaco, ayant par malheur perdu la cervelle, — vous savez, M. le philosophe, que la couronne ne nous garantit pas de ces petits accidents, — ce prince futur de Monaco ne déclare la guerre à mes pacifiques sujets. En prévision de cette agression possible, le parti le plus sage ne serait-il pas d'écraser tout de bon, *hic et nunc*, la principauté de Monaco? » — Je gage que M. Franck répondrait : « Sire! Votre Majesté est aussi intelligente que sage. Mon meilleur écolier n'aurait pas mieux saisi la pensée de mon livre. Le seul moyen d'empêcher que les Monacos nous fassent *jamais* la guerre, c'est, comme je l'ai écrit et démontré dans ma *Morale*, de les détruire à l'instant et sans remise. » — L'empereur rirait sans doute de M. Franck et de sa morale, mais il aurait tort.

Quand Picrochole, après avoir déclaré la guerre à son voisin, délibère, en conseil des ministres, de conquérir le monde entier, afin, la besogne faite, de se pouvoir reposer à l'aise, sans crainte d'avoir *jamais* guerre après cela avec voisin quelconque, que manquait-il à cette belle assemblée où siégeaient, d'après l'histoire, le duc de Menuaille, le comte Spadassin et le capitaine Merdaille? Rien, sinon M. Franck pour confirmer ces grands personnages dans leur résolution. A la vérité, Rabelais se gausse de Picrochole et de ses conseillers; mais Rabelais n'était pas, comme M. Franck, membre de l'Académie des Sciences morales et politiques.

Lorsque l'ange Ituriel envoya Babouc à Persepolis, Babouc rencontra les armées du roi de l'Inde qui combattaient contre les armées du roi de Perse. Il demanda pourquoi; un des généraux lui dit : « La cause de cette guerre, qui désole depuis vingt ans l'Asie, vient originairement d'une querelle entre un eunuque d'une femme du grand roi de Perse et un commis d'un bureau du grand roi des Indes. Il s'agissait d'un droit qui revenait à peu près à la trentième partie d'un darique. Le premier ministre des Indes et le nôtre soutinrent dignement les droits de leurs maîtres. La querelle s'échauffa.

On mit de part et d'autre, en campagne, une armée de plus d'un million de soldats. »

Le sage Babouc s'indigna de ce qu'une cause si futile occasionnait des maux si grands; mais il n'avait pas réfléchi que l'outrage fait à l'eunuque rejaillissait sur la favorite et de la favorite sur le roi et du roi sur l'empire de Perse, que, d'autre part, l'eunuque Perse, en insultant le commis indien, avait insulté le chef de bureau de celui-ci, son chef de division, son contrôleur, son inspecteur, son directeur général, son ministre et, par conséquent, le roi et la terre sacrée de l'Inde; que, par conséquent, d'après la saine morale et M. Franck, les souverains de l'Inde et de la Perse avaient non pas un, mais deux sujets de *juste guerre*, l'un contre l'autre. Pardonnons, toutefois, à Babouc; ni lui, ni, je pense, l'ange Ituriel, ne faisaient partie de l'Académie des Sciences morales et politiques.

Lorsque des jeunes gens de Mégare enlevèrent deux chambrières d'Aspasie qui, comme chacun sait, avait *un caractère public*, Périclès, pour venger l'honneur de la Maintenon grecque et de la ville d'Athènes, déclara la guerre aux Mégariens. Aristophane s'en rit, mais c'était un badin. M. Frauck, esprit sérieux, aurait applaudi Périclès.

Si Tamerlan, Gengis-Khan, Attila, Alaric et Genseric avaient voulu se donner le luxe d'avoir une conscience, ils auraient pu, pour la diriger, prendre M. Franck, sans devoir pour cela changer leur allure ordinaire, leurs goûts particuliers, leurs plaisirs d'habitude. Mais c'étaient des hommes simples et qui ne recherchaient pas ce superflu, lequel est indispensable à de petits bourgeois comme nous. C'est dommage : à la question que cette conscience leur aurait suggérée, M. Franck eût répondu que les vastes exterminations d'hommes, pourvu qu'on y mêle un prétexte plus ou moins spécieux, sont de *justes guerres* ou des *guerres d'humanité*.

M. Franck explique aussi quelles sont ces guerres-là; mais c'est assez. Pour nous, lecteur superficiel, à toutes les divisions et distinctions casuistiques de M. Franck, nous préférons la théorie simple, brève et toute claire de Voltaire. A

Digitized by Google

qui demandait : « Quoi! vous n'admettez point de guerre juste? » il répondait : « Je n'en ai jamais connu de cette espèce ; cela me paraît contradictoire et impossible. » Et il ajoutait : « La guerre défensive n'est autre chose que la résistance à des voleurs armés. » C'est peut-être moins profond que la doctrine de M. Franck. Mais Voltaire n'avait pas eu, comme celui-ci l'avantage d'être élevé dans la loi de Moïse, ce doux et bénin législateur.

Quoi qu'il en soit, oserais-je M. De Monge, vous faire une prière? Veuillez ne pas me maltraiter comme vous l'avez fait à l'occasion de La Fontaine, si j'aime mieux lire Aristophane, Rabelais et Voltaire, que M. Franck, parce qu'ils me paraissent plus humains, plus sensés, plus aimables que l'académicien franco-hébreu Franck.

Des livres aimables, ils sont rares aujourd'hui. On en fait si peu de nouveaux. Ce n'est pas pour nous que cette disette est regrettable, mais pour nos enfants. Messieurs les fabricateurs d'ouvrages élémentaires, retranchés dans le monopole, disent avec cet aplomb qui est l'égide de la sottise : Nous sommes en possession de parler à l'enfance ; c'est notre langage, non moins pur que l'onde de la Senne ou les sonnets de M. Ratisbonne, qui doit abreuver les jeunes âmes. Vous, père de famille, taisez-vous ; vous n'êtes pas pédagogue ; donc, vous n'avez pas le droit de parler. »

Comment! j'aurais le droit d'interdire à mon enfant la société de petits polissons de son âge, et je devrais souffrir qu'on l'appliquât à tel livre qui reflète la trivialité dont je crains la contagion!

Le père réduit au silence, l'enfant condamné au goût des choses vulgaires et basses, les jeunes professeurs qui pourraient faire œuvre utile et saine, découragés et le cœur brisé, voilà le résultat. Une conspiration étendue s'est formée contre la Beauté. Tout ce qu'ont produit les trois derniers siècles, et qui porte l'empreinte de cette ineffable beauté, est successivement attaqué par les hommes qui devraient nous la faire apprécier, admirer et respecter. Sommes-nous revenus aux jours du *Superexcellens necnon scientificissimus ma-*

Digitized by Google

gister Ortuinus Gratius et de sa bande d'écorcheurs de lettres? Il ne fallut rien moins que l'immense huée d'Érasme, de Reuchlin et des auteurs des *Epistolæ obscurorum virorum* pour obliger ces Goths à s'éclipser. Le temps est bon pour eux; ils ont repris leur place au soleil. Dominés par leur influence, les gens qui doivent former élèves et professeurs, écartent soigneusement de ceux-ci les livres qui sont les vrais maîtres, les seuls maîtres, ou ne les leur remettent que lorsqu'ils ont été, convenablement à leur gré, équarris et charcutés. Bientôt, qui sera apte encore à parler à l'enfance un langage digne d'elle?

Dès à présent déjà, il faut qu'un étranger, un professeur français apprenne, avec une parole convenable, à nos enfants à apprécier leur patrie, notre Belgique. « Aimez-le bien, — dit-il, — ce bon pays; étudiez-le bien, connaissez-le bien. Si ce pays était une maison dont on pût fermer la porte, le Belge, retirant la clef, aurait presque le droit de dire : Je veux vivre ici. Mon pays semble petit, mais il est grand, car j'y trouve tout ce qu'il me faut. »

Qui parle ainsi? M. Wacquez-Lalo, professeur à Loos, département du Nord, dans un livre de lectures et d'exercices divers, à l'usage des écoles et qui a pour titre : *La Famille boraine*. (Bruxelles, Manceaux, 1867.) La trame en est bien simple: on décharge devant l'école trois tombereaux de charbon. « Qu'est-ce que la houille? » demande un élève. — « Mon enfant, c'est du bois et des feuilles. » Cela donne sujet de parler du feu de bois et du feu de houille, du feu en général et de son utilité en toutes choses. De la houille au gaz, du feu à la lumière, il n'y a pas loin, et à propos de la lumière qui éclaire nos nuits, comment ne pas penser à « la vraie lumière qui éclaire tout homme venant dans ce monde »? Sans nous être sensiblement écartés de la gaillette, que le maître d'école examine au début du livre, trente pages plus loin, c'est à dire à la fiu du récit, nous apprenons, sous la forme d'un apologue, aussi frappant que simple, les origines de la civilisation. L'apologue se termiue par cette réflexion qui, pour être fine n'en est pas moins vraie : « Savoir allu-

mer du feu, le régler, l'utiliser ; à ce seul signe, on reconnaîtrait toujours l'homme au milieu de la nature sauvage. »

Quarante pages d'explications suivent. Elles contiennent des chapitres sur la synonymie, la dérivation des mots et le langage figuré, qui sont des chefs-d'œuvre d'analyse. L'esprit des enfants y fera ample récolte, et les hommes mûrs trouveront à y cueillir quelques fruits. C'est ma manie, est-elle bonne? est-elle mauvaise? Un livre d'éducation qui ne peut pas m'apprendre, à moi, quelque chose, rectifier quelque idée, préciser quelque notion vague ou inexacte que je possède, ne me paraît pas assez solide pour mon enfant. Ce n'est pas le cas pour l'ouvrage de M. Wacquez-Lalo.

L'auteur est de la famille de Platon. Inspiré par l'étymologie ou plutôt par la définition que le Cratyle donne du mot *homme* (Ανθροπος) : *celui qui observe ce qu'il voit*, il manie avec habileté la dialectique de Socrate qu'il ploie sans effort à l'usage et à la portée des enfants, et il arrive à son but qui est de les exercer à distinguer et à observer en toutes choses. Nous n'avons pas l'honneur d'être versé dans la pédagogie ; nous ne savons donc ni ce qu'elle fait, ni comment elle procède ; mais néanmoins, nous croyons que tout l'art de développer l'intelligence se trouve dans les dialogues du prince des philosophes, et que ces dialogues incomparables seront toujours le meilleur modèle de livres pour l'enfance. Quand M. le ministre aura une commission d'inspecteurs capables d'expliquer le premier Alcibiade et le Gorgias, il pourra se fier alors à l'intelligence de sa commission et à son aptitude à juger des ouvrages élémentaires. C'est vouloir beaucoup assurément. Mais n'est-il pas juste d'exiger des connaissances suffisantes et même une capacité plus qu'ordinaire de gens qui exercent un pouvoir exorbitant?

ENCORE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR

Quis tulerit Guizolos de libertate loquentes.
JUVENAL, édition nouvelle.

Nous avons bien ri naguère de ce sénateur français qui, à la grande satisfaction des bons vieillards, ses collègues, disait, à propos de la liberté de l'enseignement : « La Belgique me paraît ici continuer son rôle un peu habituel de grenouille de la fable. Aussi, ce n'est pas là qu'il faut aller chercher des exemples. »

N'est-ce pas précisément le contraire qui est vrai ? La France ne serait-elle pas aujourd'hui la grenouille ; non la simple pécore de La Fontaine, qui, envieuse, s'étend et s'enfle et se travaille, mais quelque grenouille légèrement gasconne, qui, tout en s'étendant, s'enflant, se travaillant, crie d'une voix sénile : Je suis le colosse ?

France, notre pauvre sœur, vous vous faites illusion. La liberté de l'enseignement, comme elle existe en Belgique, vous ne l'aurez jamais. Vous l'obtiendrez peut-être comme une concession de droit civil que le gouvernement vous accorde aujourd'hui et peut vous retirer demain. Jamais vos sénateurs, ni vos dictateurs ne la reconnaîtront pour ce qu'elle est en effet : un droit naturel, imprescriptible, inaliénable et inattaquable.

Notre Congrès constituant lui a reconnu ce caractère. A la liberté, le domaine exclusif de la science ; à la liberté, les hautes études. Par tolérance seulement, le Congrès national permet à l'État, comme à tout individu, de donner un ensei-

gnement particulier. Mais ce que la première personne venue pouvait faire spontanément, ne fut accordé à l'État que sous l'autorisation et le règlement de la loi. Relégué à l'arrière-plan, il ne devait être, dans la pensée du Congrès, qu'un corps de réserve, appelé seulement pour le cas où la liberté individuelle, négligeant d'user de ses prérogatives, manquerait à ses devoirs.

Notre Congrès avait, avec raison, si bien compté sur l'action de la liberté que, parmi les objets dont il laissa le soin à la législature qui le remplacerait, il ne fit aucune mention de l'instruction publique. Y avait-il cependant un objet d'un intérêt plus grand et plus sacré? Ou peut-on supposer qu'une assemblée si sage et si prévoyante ait oublié ou dédaigné ce grand intérêt? Non, mais le Congrès avait compris que la liberté seule a le souffle qui anime l'enseignement supérieur. Il ne se trompait pas.

Deux grandes universités libres se formèrent bientôt. L'État établit aussi ses universités. Et il fit bien, car, si l'intérêt individuel veut l'indépendance des pensées et des doctrines, l'intérêt national exige que les études, la culture des lettres et des sciences dans un pays ne tombent pas au dessous du niveau des États voisins. De tous les ennemis qui menacent la frontière, le plus redoutable, parce qu'il ouvre la porte à tous les autres, c'est l'ignorance et la barbarie. L'État pouvait et devait avoir ses universités comme modèles et objets d'émulation pour les universités de la liberté.

Aussitôt, d'un triple foyer surgirent trois doctrines philosophiques. Louvain remit en honneur, en l'émondant toutefois un peu, la grande doctrine cartésienne et chrétienne de Bossuet. Bruxelles naturalisa chez nous la philosophie allemande dont les vastes conceptions embrassaient la foi sans la froisser, relevaient la matière, en expliquant ses secrets ressorts et le jeu de ses forces, pénétraient avec assurance dans les régions de l'esprit, ajoutaient au lien mystique, parfois fragile, qui rattache l'homme à Dieu, le lien plus simple et plus solide de la raison. Recrutant ses idées dans

Kant, Fichte, Hegel et Schelling, cette philosophie était un rajeunissement de celle de Platon, mais affermie par la méditation de l'humanité et les conquêtes de la science durant vingt siècles.

A côté de ces deux philosophies, l'antique et la chrétienne, l'État produisit la sienne. Un professeur savant, très capable, en fut l'interprète. Il publia son système à Liége, en 1843. Si ce système n'était peut-être pas tout à fait aussi élevé que celui des universités libres, il était plus usuel, plus pratique, et, en outre, passablement original. Il enseignait, par exemple, que « ou dissipe momentanément la somnolence en étendant les membres et en bâillant ». (P. 193.) Sganarelle conseillait le tabac pour ce cas-là. Mais un professeur de l'État ne peut se permettre tout ce qu'un Sganarelle peut oser. Il recommandait « le régime des pâtres qui passent leur vie à garder les chameaux. » (P. 203.) Il donnait, ô la belle recette ! un moyen simple et peu coûteux de devenir homme de génie. Pour dégager « l'esprit des séductions des sens, pour se tourner vers les méditations sérieuses, » que faut-il faire? Peu de chose : « se nourrir de choux. » Rien que cela ? Pas davantage ; on mange des choux et, grâce à cette nourriture, on devient un Newton, un Pythagore. Vous me direz sans doute, lecteur, que le professeur qui poussait ses élèves à se bourrer de choux était bien digne de manger du foin. Du tout ; ce professeur était, je l'ai déjà dit et je le répète, un savant, dans le meilleur sens. Mais que voulez-vous? quand on fait une philosophie d'État, il faut bien se résoudre à dire des choses comme celles-là, faute de pouvoir en dire d'autres.

Mais voici qui outrepasse le sublime : « Ce qui constitue, suivant Platon, la communauté de l'âme et du corps, c'est qu'ils se communiquent mutuellement l'*agir* et le *pâtir*. » Si le livre ne le disait, j'aurais cru que c'était le langage, non du prince des philosophes, mais de l'un des suisses de M. de Pourceaugnac. « Cette communauté d'action et de passion est ce qu'on appelle *sympathie*... Il y a sympathie entre deux personnes, dont l'une en bâillant fait bâiller

l'autre. En vertu de l'unité de l'âme, *l'idée du bâillement* est associée à la sensation, *à la fois vive et agréable*, qu'on éprouve en bâillant; cette sensation qui n'est encore qu'*idéale*, est elle-même associée à une *appétition* qui tend à la *réaliser*, et *si l'âme n'est pas bien exercée à se maîtriser*, la sympathie ou la communauté qui existe entre l'âme et le corps, et qui est d'autant plus étroite que l'âme est de fait moins libre, provoquera instantanément l'acte qui correspond à cette *appétition*. » (P. 211, 212.)

La cité antique disait à ses enfants : Soyez maîtres de vous jusqu'à offrir librement votre vie pour la patrie. C'était beau. L'État moderne dit : Soyez maîtres de vous jusqu'à résister à la tentation « à la fois vive et agréable » de bâiller lorsque votre voisin bâillera. C'est beau aussi, mais d'une beauté différente.

L'État avait donc sa philosophie, celle qui lui convenait le mieux : la philosophie de la mère l'Oye. Celle-ci, je veux dire la doctrine qui préconisait les ragoûts de choux et de pommes de terre, et qui expliquait si savamment les ardentes jouissances du bâillement, cette doctrine et celles toutes différentes des universités libres se trouvèrent en présence dans le jury d'examen. Le jury central, composé par l'État, fut formé avec une révoltante partialité. Les professeurs des universités de Louvain et du gouvernement y siégeaient en très grande majorité. Ceux de l'université libre par excellence étaient à peu près, sinon tout à fait exclus. Cette iniquité n'effaroucha guère les étudiants de Bruxelles. Ils se présentèrent hardiment et bien préparés devant des hommes qu'ils devaient considérer comme leurs ennemis. Les prévisions de l'État furent heureusement trompées. Autant il était partial, autant les examinateurs furent justes. Sur l'esprit de parti et de centralisation, le sentiment de la justice, vivace et impérieux dans notre nation, l'emporta. Ils furent sévères, mais ce fut tout.

La sévérité perdit le jury. Quelques jeunes gens échouèrent à l'examen. Par malheur, dit-on, deux ou trois, moins peut-être, de ces intéressantes victimes étaient fils de gens, légis-

Digitized by Google

lateurs de leur métier. Pour venger l'affront fait à des enfants qui n'avaient d'autre tort que de trop ressembler à leurs parents, ces pères ameutèrent leurs collègues contre le système des études. L'enseignement supérieur ne tarda pas à être mis en pièces et en lambeaux. On prescrivit de fait : la morale, ses scrupules pouvaient être chose gênante ; la logique, c'était une entrave pour l'esprit ; l'histoire de la Belgique, ne devait-on pas craindre qu'elle n'engageât les élèves, par comparaison du présent au passé, à considérer nos grands hommes du jour comme d'assez petits hommes ? On fit bien davantage. Le niveau des études baissa, mais la vengeance des papas fut satisfaite.

Vainement, les professeurs des universités de l'État protestèrent avec énergie contre cette première invitation faite à la barbarie de venir s'établir chez nous. Le ministre reçut leurs observations, les imprima, les enterra dans de gros et lourds volumes que personne n'a l'audace de feuilleter, et tout fut dit. C'était justice. Pourquoi des gens qui ne sont que savants vont-ils se mêler de science? J'en connais, de ces savants, qui ne seraient pas capables de rédiger une dépêche ministérielle ou de fagoter une circulaire. Sont-ce là des gens *pratiques* et convient-il de les écouter? Fort bien ; mais du moment où l'État fait si peu de cas de ses véritables conseillers en fait d'instruction publique, de ces hommes qui connaissent exactement les besoins et les nécessités de l'éducation, le gouvernement n'a qu'à fermer ses universités. Il est déchu de la faveur d'enseigner, faveur que la constitution lui avait concédée à côté du droit qu'elle avait reconnu à la liberté individuelle.

Mais il paraît que ce n'est pas assez d'avoir désorganisé les hautes études. Il faut les détruire. En fait de barbarie, ne faisons pas les choses à demi. On prête à l'un de nos ministres des idées favorables à ce qui est appelé pompeusement aujourd'hui la liberté des professions libérales, l'abolition du monopole et du privilége. L'idée fait son chemin. Même des publicistes d'un grand talent la soutiennent.

Il leur semble contradictoire d'avoir la liberté dans le com-

Digitized by Google

merce, et la protection dans l'ordre moral. Ces messieurs font une petite erreur. Ils confondent les sciences et les lettres avec la cannelle et la cassonnade. Ils oublient qu'il s'agit de deux ordres de choses tout à fait divers ; que les professions libérales, celles d'avocat et de médecin, ont pour objet des choses qui ne sont pas dans le commerce : l'honneur et la vie. Ils ne songent pas que, s'il m'importe peu de recevoir du sucre de betterave quand je demande du sucre de canne, il m'importe bien autrement de ne pas m'adresser à quelque maladroit agent d'affaire ou à quelque empirique effronté qui, suivant les circonstances, perdant mon procès, me laisse, quoique innocent, la honte et le déshonneur, ou, me privant d'un fils, détruise pour moi toute joie sur cette terre et ne me réserve plus qu'une vieillesse désolée, les larmes et de perpétuels regrets.

Mais, disent nos libéraux, vous distinguerez bien aisément l'avocat capable de l'incapable, le médecin habile de l'inhabile. — Ni moi, hélas ! ni le public, nous n'en sommes là. Vous le savez aussi bien et mieux que nous, malgré tout votre optimisme apparent : Quelle colère vous émeut, lorsqu'on vous parle du suffrage universel ! Combien redoutez-vous alors le choix de ce grand public ! Et cependant, ses choix les plus malheureux, quels résultats auraient-ils en comparaison des malheurs que je signalais à l'instant ? Quelques nigauds, quelques brouillons se mêleraient parmi les hommes considérables dont nos chambres regorgent aujourd'hui. Le grand dommage, en vérité ! Si le souffle populaire avait cet effet, m'en porterais-je plus mal ? Tout au contraire, en lisant les discours législatifs, ma rate s'épanouirait, mon sang coulerait plus fluide dans mes veines, et les *Annales parlementaires* seraient alors un livre vraiment attrayant.

L'intérêt public s'unit à l'intérêt privé contre cette prétention de la liberté des professions libérales. La magistrature est aujourd'hui respectable et respectée. Mais croyez-vous qu'elle conserverait longtemps ce caractère, si, au lieu d'être environnée d'un barreau instruit, lettré, se respectant lui-même, elle n'avait plus autour d'elle que des gens n'ayant

fait que des études professionnelles, c'est à dire des procéduriers sans vergogne, des chicaneurs effrontés, des agents d'affaires rapaces.

C'est pourtant parmi cette horde que la magistrature devrait se recruter. Ce regain de procureurs, race qu'on croyait à jamais éteinte, fournirait des conseillers de cours souveraines, des premiers présidents. En vain, vos lois ordonneraient, sous des peines sévères, le désintéressement, l'équité, le respect de la justice à cette nouvelle magistrature; le naturel, plus puissant que la loi, la précipiterait à faire trafic de son autorité. Nous verrions reparaître, mais considérablement enlaidie, l'armée des anciens robins qui se laissaient graisser la patte avec tant de complaisance, et la magistrature, si élevée dans l'opinion publique, deviendrait la plus méprisable de nos institutions.

Cette magistrature et ce barreau, Lamennais les a peints, ces tribunaux, il vous les a montrés. « Entrez, dit-il, dans ces cavernes où se sont retranchés tous les intérêts égoïstes, que voyez-vous? Des aspects qui repoussent, des fronts marqués du signe de la déchéance morale, les restes attardés sur la terre de cette race qu'a peinte le poète de l'enfer, la race dégradée, maudite, de ceux *qui ont perdu le bien de l'intelligence*. Qu'entendez-vous? Le bruit strident de la colère brutale et de l'ardente convoitise, ou le murmure de l'imbécillité, une parole sèche et froide qui engourdit, ou une parole subtile qui rampe comme le serpent, se glisse comme l'animal lâche, pour surprendre sa proie. De passions élevées, sympathiques, nulle trace. Plus même de ces haines d'hommes, de ces haines sublimes qui ont leur source dans un grand amour, mais la haine ignoble de la bête qui gronde en serrant dans ses griffes le lambeau de chair qu'elle craint qu'on lui ôte. »

Pour le médecin, la décadence ne serait pas moins grande que pour les gens de loi. On attaque sans cesse cette éducation large et généreuse dont la base sont les humanités. A quoi servent-elles? A rien; pour vous faire plaisir, je vous fait cette concession énorme. A rien, sauf à une chose. Elles

occupent la jeunesse, pendant plusieurs années, à des choses sans profit matériel; grand bienfait. En un temps comme le nôtre où tout le monde n'est disposé à se mettre à la gêne que pour gagner de l'argent, les études non professionnelles obligent les jeunes gens à travailler pour autre chose, pour acquérir la science improductive qui inspire le respect de soi-même, la science générale qui est le luxe de l'esprit, pour aspirer à faire partie de l'aristocratie de l'intelligence, véritable force publique d'un pays.

J'ai la malheureuse habitude, quand je veux suivre les jeunes, les avancés, de regarder d'abord en arrière, de demander aux vieux ce qu'ils ont pensé, particulièrement à ces vieillards qui ont vécu dans des temps et dans des lieux où tout était resplendissant d'éclat et de lumière. Laissez-moi donc consulter à cette heure un de ces vieillards. Ce sera Hippocrate, si vous le voulez bien.

Pourquoi, dit-il, la médecine, dans certaines villes, est-elle tombée si bas? C'est parce que tout le monde pouvait l'exercer et la pratiquer dans ces cités; le mauvais èxercice de cet art n'y est puni que par la déconsidération et l'ignominie. « Mais, ajoute-t-il, l'ignominie ne blesse pas ceux qui en sont pétris. » (*De Lege*, I.)

L'expérience des idées qu'on dit nouvelles était donc faite déjà, il y a deux mille ans, et cette expérience n'avait pas été heureuse.

Les qualités qu'il exige du médecin, ce ne sont pas celles que l'éducation professionnelle peut donner, mais celles qu'une éducation plus vaste et plus élevée peut seule développer. La formule du serment qu'il propose au jeune praticien est un chef-d'œuvre de morale. « Je conserverai, dira-t-il, entre autres engagements, ma vie pure et sainte comme mon art. » Pour Hippocrate, il est aussi honteux de manquer de retenue à l'égard d'une femme que de voler un objet précieux. (*Du Médecin*, I.) En plein paganisme, Hippocrate proclame le lien indissoluble entre la science et la charité, dans l'homme. « Si, dit-il, l'occasion s'offre de porter secours à un étranger ou à un pauvre, secourez de préférence de

telles personnes. Si vous avez de l'amour pour les hommes, vous en aurez également pour la science. La philanthropie et la *philotechnie* vont ensemble. » (*Préceptes*, 5.) Enfin, l'idée qu'Hippocrate se forme du médecin est celle-ci : « Il est égal à un Dieu, car toutes les choses nécessaires à la sagesse sont comprises dans la médecine : le mépris des richesses, le respect de la vie humaine, la pudeur, l'humilité, l'autorité, le sens, le calme, les prévenances, la simplicité, la science, la connaissance des purifications utiles et nécessaires à la vie, l'éloignement des trafics, l'éloignement de la superstition et l'excellence divine. » (*De docenti ornatu*, 5.)

Cet idéal est certes placé bien près des nuages. Tous les adeptes de la faculté n'y atteignent sans doute pas aujourd'hui, mais nous croyons qu'il serait bien moins atteint si l'exercice de l'art médical était ouvert à tout personnage qui ne saurait que *clysterium donare, postea segnare et ensuita purgare*.

Le ministre qui proposerait cette liberté des professions libérales, caressée aujourd'hui par des personnes, fort estimables, du reste, ce ministre fût-il d'ailleurs un grand homme d'État, un honnête homme, un brillant orateur, eût-il même, en d'autres temps, signalé son administration par des réformes utiles, nonobstant ses bienfaits et ses talents, je ne pourrais me tenir de lui dire : Excellence ! la nature envers vous fut bien injuste; au lieu de vous mettre à la tête d'un peuple libre, aspirant ou devant aspirer à reconquérir la gloire scientifique et littéraire de son passé, elle aurait dû vous faire naître à une autre époque et vous placer dans les conseils du roi Midas, le Genséric de Vandalie, de Gengis Khan ou de Tamerlan. Vous eussiez été là à votre place et sur un théâtre digne de votre libéralisme.

LA LIBERTÉ DES PROFESSIONS LIBÉRALES

Dans un village de notre pays, un pauvre ouvrier de fabrique tua, il y a uno vingtaine d'années, son enfant à peine âgé de deux ans. Depuis longtemps il avait dit qu'il le tuerait, et enfin il avait fait ce qu'il avait dit. Cet homme s'était imaginé qu'il n'était pas le père de cet enfant. Un soir, étant à la veillée avec sa femme dans un ménage voisin, il rentra subitement chez lui, sous prétexte de chercher du tabac. Là, seul avec le petit, il le pendit à la cheminée, puis retourna chez le voisin. Quelques heures plus tard, sous un autre prétexte, il sortit de nouveau, détacha sa victime dn lien meurtrier, le coucha dans le berceau, et alla ensuite prendre sa femme pour la ramener à leur demeure. La uuit se passa tranquille. Le matin, la femme dit : C'est singulier; notre enfant, cette fois, ne nous a pas éveillés. — Le mari : C'est signe qu'il a bien dormi. Laissons-le continuer son sommeil. — La femme se lève, va à sa besogne. L'heure du déjeûner sonne; il faut cependant éveiller le petit. Le père était alors assis, fumant sa pipe, devant le berceau. Il arrête sa femme en disant : C'est inutile, l'enfant ne se réveillera plus. — Comment? — Il est mort; je l'ai tué hier. — La mère, hurlant, se jette sur le cadavre, l'emporte; le voisinage s'attroupe, la police arrive et saisit le meurtrier qui, en ce moment, achevait tranquillement sa pipe.

Digitized by Google

Le président des assises, pour se conformer à la loi, désigna, comme défenseur d'office, à l'accusé, un jeune avocat que j'ai très bien connu. Cet avocat, envers qui la nature avait été fort avare de ses dons, nullement éloquent, connaissant peu ou mal le droit, avait toutefois fait patiemment d'assez bonnes études classiques. Ayant pris connaissance des pièces de la procédure, il se dit : Cet homme, mon client, est un fou. Fort de cette idée, il interroge les habitants du village. Les femmes, sachant qu'elles ont affaire à quelqu'un qui s'efforce de sauver le meurtrier, insultent l'avocat, poussent des huées, le menacent de leur bras et de leurs ongles. Il se présente au médecin de la localité : Vous qui avez soigné le prisonnier pendant ses maladies, ne savez-vous pas qu'il est insensé? — Le praticien se prend à rire, hausse les épaules, et dit : Cet homme est aussi sage que vous. — L'avocat va à l'échevin chargé de la police. Il le questionne dans le même sens. L'échevin lui répond : Cet homme est plus malin que vous. — L'ouvrier, au moment où il tua son enfant, travaillait au service d'un grand industriel. C'était un baron. Son nom, je ne vous le dirai pas ; son prénom, bien. Il s'appelait Amour. Dans notre Almanach, paraît-il, comme dans celui des Grecs, il y a un saint Amour. O le gentil saint, si le nôtre ressemble à l'ancien! En tous cas, le baron ne lui ressemblait guère. Lui et Mme la baronne reçoivent très dignement l'avocat et le congédient très sèchement quand il leur a dit le motif de sa visite. Au sortir de là, il supplie le substitut du procureur général de vouloir bien citer quelques témoins à décharge, espérant qu'à l'audience ces témoins déclareraient une vérité qu'ils s'obstinaient à cacher. M. le substitut s'indigne qu'on lui propose de dépenser l'argent de l'État pour un odieux assassin. Que faire? L'avocat n'était pas riche. Il avait trente francs d'épargnes. C'était tout son trésor. Il l'emploie à faire assigner à tout hasard des témoins qui, mal disposés d'eux-mêmes, terrifiés d'ailleurs par la voix sévère du ministère public, ne disent rien. L'accusé était perdu. Sa physionomie, plutôt bestiale qu'humaine, repoussante, plaidait aussi contre lui. J'ai dit que l'avocat, médio-

cre orateur de nature, possédait assez bien les anciens. Tout à coup, tandis que son adversaire lançait ses foudres oratoires, lui apparaissent les grandes figures de la tragédie antique. Il débuta. Ne croyez pas, je vous prie, qu'il parla de Médée, d'Oreste, d'Oenone, d'Ajax ou d'Hercule; mais inspiré par les grands poëtes d'Athènes, le moins grand desquels passait pour recevoir les conseils du plus grand des philosophes, mais se rappelant comment ces sublimes investigateurs des secrets replis du cœur faisaient mouvoir leurs personnages de la raison à la démeuce, de la folie aux extrêmes limites du délire, comment, en chacun de ces personnages, la tempête la plus effrénée de l'âme se dissimulait souvent sous le calme trompeur de l'écorce matérielle, par quelle marche calculée, des êtres en qui la raison est absente et tout sentiment naturel dévié, arrivent à une catastrophe épouvantable, il montra, par tous les faits du procès, son client dominé par une monomanie homicide. Celui-ci eût été sauvé tout à fait, si le talent de l'avocat avait été au niveau de sa science littéraire. L'accusé fut déclaré coupable de meurtre, mais commis sans préméditation. En conséquence, la cour ne le condamna qu'aux travaux forcés à perpétuité. Il avait la vie sauve; c'était heureux, sinon pour lui, au moins pour la société à qui un petit avocat, qui tenait toute sa force de l'inspiration des tragiques grecs, épargnait ce jour-là un crime judiciaire. Condamné à mort, le fou courait risque d'être exécuté, car, en ce temps-là, le gouvernement ne marchandait pas trop les exécutions capitales.

Je pourrais, terminant ici mon récit, vous dire les pensées qu'il me suggère. Permettez-moi de le continuer cependant.

Notre avocat rentra chez lui se disant que son client devait n'être pas aussi fou qu'il l'avait cru, puisque la justice, dans sa sagesse, avait été d'un avis différent. Deux jours à peine s'étaient écoulés lorsqu'il vit entrer dans son cabinet une femme belle et gracieuse, dans tout l'éclat de la fraîche jeunesse. Sa voix était une mélodie; ses yeux deux sources de doux rayons. — Oh! monsieur, dit-elle, l'homme

que vous avez défendu est un malheureux privé de raison depuis bien longtemps. Ne pouvez-vous faire recommencer le procès? J'irais au tribunal, je dirais aux juges, je leur prouverais que c'est un insensé, puisqu'il a voulu un jour, alors qu'il travaillait pour nous, tuer mon mari. — Il y avait, dans ses mots, un sentiment d'affection conjugale si intense! il y avait, sous ces mots, tant d'autres sous-entendus! Comment, semblait dire l'inconnue, peut-on attenter à la vie de l'homme que j'aime ou que j'ai aimé? Lui vouloir du mal, c'est une pensée qui ne viendrait pas même à l'esprit du dernier des criminels. Un fou seul peut l'avoir. — Elle ajouta : Le bruit court chez nous que le pauvre condamné s'est décidé à se laisser mourir de faim. Je suis venue aussitôt. Le geôlier a bien voulu me laisser pénétrer auprès du malheureux, à qui j'ai présenté des fruits, et qui m'a bien promis de renoncer pour toujours à son cruel dessein.

Quelle était cette femme qui forçait les consignes sans s'en douter, devant qui s'ouvraient les grilles des prisons, qui pénétrait, belle comme jadis Pomone, le sein chargé de fruits moins veloutés que ses joues, dans un noir cachot, pour consoler un misérable qui avait tué un enfant? Cette femme était elle-même blessée au cœur d'une blessure mortelle. La maladie de deux enfants lui avait enlevé l'un. Pauvre mère, rien ne la pouvait consoler, ni le temps, ni les distraction de la bienfaisance. Bonne, — un ange a-t-il autant de bonté? — belle à l'égal d'une immortelle entrevue par un artiste athénien, elle était allée, avec son caressant langage, charmer un être odieux, dont la vue ne pouvait qu'exalter la douleur qu'elle ressentait toujours, dont l'action devait être, pour elle surtout, l'action la plus atroce.

Quelque temps après, l'avocat rencontra dans l'un des cabarets de la localité où s'était passé le drame domestique que nous avons raconté, le bourgmestre et le docteur, auxquels il s'était adressé naguère. — Eh bien! lui dirent-ils, votre homme a été condamné! — Oui, il devait l'être, puisqu'il n'était pas fou. — Comment, pas fou! Mais il était fou à lier. — Vous m'aviez cependant assuré du contraire. —

Oh! dit le médecin, si je vous avais dit ce qui en était, vous m'auriez fait venir comme témoin. J'aurais eu, à ce titre, trois francs de taxe, mais j'en aurais perdu vingt-cinq, que me rapporte une journée de visites à mes malades. — Et moi, dit le bourgmestre, on m'aurait fait des reproches pour ne pas avoir fait enfermer, avant l'affaire, cet individu dans une maison d'aliénés, où il serait resté, Dieu sait combien, à la charge de notre commune. — L'avocat laissa ces deux sages personnages, et se dirigea vers l'habitation, peu distante du village, où demeurait la dame. Elle l'avait invité à venir. Étant derrière les bâtiments, il entendit une voix triste qui chantait ou pleurait, et passa.

Quelque temps plus tard, le condamné fut transporté à la maison de force de Gand, puis à l'hôpital, où il expira dans un accès de folie furieuse, bien constatée cette fois. La dame qui l'avait voulu sauver, alla à Ostende. Elle se promenait seule sur le bord de la mer. L'océan la prit, la berça dans ses flots, et rapporta au rivage le beau corps, dormant de l'éternel sommeil. Depuis ce jour, je vis souvent mon ami dans le voisinage du lieu où avait vécu celle qu'il n'avait vue que durant un fugitif instant. Il foulait avec une affection puérile l'herbe des prairies qui s'étendait devant cette demeure; il s'asseyait, des heures entières, dans le petit bois de sapins qui la couronne; mais jamais, depuis, il n'a vu la mer. Il la redoute, m'a-t-il dit, craignant qu'une voix douce, d'un irrésistible attrait, qu'une forme charmante, s'élevant de l'abîme, ne le convie à la suivre.

Pour des femmes comme celle-là, il n'y a plus guère de place sur la terre. Froissées, rebutées, au milieu de gens qui préfèrent un écu à un innocent, qu'y feraient-elles?

Infiniment moins élevés dans l'ordre moral, mais élevés pourtant, il restait les jurisconsultes, les soldats du droit. Par de longues études, par des épreuves sévères, par le respect de la science, des lettres, de la philosophie, ils étaient tenus au moins à des dehors de générosité. C'est trop, il faut les abolir. Cela viendra un jour, disions-nous le mois dernier. Nous nous trompions. Il paraît que cela doit venir tout de

suite, dans le plus bref délai. C'est la *Revue des Deux-Mondes* qui nous l'annonce. Elle nous fait connaître la Sainte Alliance de la barbarie et ses principaux membres. Ils sont nombreux et puissants : les rédacteurs des deux principaux journaux libéraux, les professeurs des universités de l'État, « le ministre actuel des finances, M. Frère-Orban, d'accord avec le clergé français » ! C'est la *Revue* qui nous l'apprend. Elle aurait pu citer encore nos économistes, nos socialistes, nos positivistes, nos matérialistes. *Hoc genus omne*, toute cette bande de confédérés veut la liberté absolue des professions, l'honneur et la vie des citoyens remis au premier chenapan venu.

Entre ces *libéraux* là, les moins passionnés consentiraient, comme mesure provisoire et de transition seulement, à exiger un examen *professionnel final*, c'est à dire, comme l'entendent ces bonnes gens, un examen de droit et de procédure. Mais la science du droit est-elle bien, pour l'avocat, la science principale? Non, ce n'est pas cette science spéciale, que Cicéron se vantait d'enseigner en trois jours à tout homme raisonnable, mais bien des connaissances générales les plus diverses et les plus variées, qui sont nécessaires et indispensables à tout avocat. Pour lui, la science professionnelle c'est la science universelle. S'il veut plaider convenablement la cause la plus vulgaire, il ne lui suffit pas de connaître le droit qui n'est souvent qu'un accessoire; il faut surtout qu'il sache la philosophie et les lettres. L'histoire citée tantôt n'est pas un exemple unique; on pourrait en citer de pareils par milliers. En combien d'affaires de divorces, de questions de personnes, même de question de contrats, de donations, d'héritages, l'avocat qui possède son Plaute et son Térence ne l'emportera-t-il pas en profondeur et en finesse de vue sur celui qui ne possède que son code civil? Combien mieux il saura contraindre les juges à pénétrer d'un regard sûr, *acribus oculis introspicere*, le fond confus d'un débat? En combien de cas l'imbroglio d'un procès n'est-il qu'une intrigue de comédie mal dégrossie?

Nous avons dit, le mois dernier, ce que serait le barreau et la magistrature sous le régime de la liberté des professions.

Nous nous résignerions cependant à subir cette race de jugeurs et de plaideurs, si la liberté des professions qui l'aurait couvée était, comme le dit la *Revue*, la conséquence de la liberté d'enseignement. C'est la base de toute l'argumentation. Mais rien n'est plus fragile que cette base. Rien, en effet, n'est plus contraire à la liberté de l'enseignement que la liberté des professions; tout au moins autant que la liberté l'est à la licence et au désordre.

En sciences naturelles, la liberté d'enseignement permet, par exemple, d'enseigner, avec Cuvier, que le type de chaque espèce est immuable, ou, avec Darwin, que, dans la série des êtres vivants, tout ondoie, se modifie, rien n'est soumis à une forme qui se reproduit toujours la même à perpétuité. La liberté des professions permet d'ignorer tout à fait les sciences naturelles, ce qui est bien différent. La liberté de l'enseignement autorise le professeur à soutenir que les croisades, la réforme religieuse furent soit des événements heureux, soit des catastrophes qui coûtèrent beaucoup de sang et apportèrent peu de profit à l'humanité. La liberté des professions autorise l'élève d'ignorer les noms mêmes de Godefroid, de Pierre l'Ermite, de Luther et de Calvin. La liberté de l'enseignement donne la palme de la beauté à Shakespeare ou à Sophocle, à Corneille ou à Racine, à Rubens ou à Raphaël. La liberté des professions permet de demeurer aveugle et sourd à tout ce qui est beau, grand et sublime. La liberté de l'enseignement vous laisse diriger vos pas vers l'Académie ou le Portique; elle tolère toutes les doctrines, même celle des sceptiques les plus absolus. Mais elle ne permet pas, comme le fait la liberté des professions, d'ignorer toute doctrine. Où donc est le rapport, le lien logique entre ces deux libertés, l'une de la science dans son infinie variété, l'autre de l'ignorance, de l'absence de toute science? Le sourire nous vient aux lèvres quand nous voyons le rédacteur de la *Revue des Deux-Mondes* mettre au même niveau cette belle et respectable liberté-là, non-seulement avec la liberté de l'enseignement, mais avec la liberté d'association, la liberté de la presse, la liberté des cultes. « On peut

s'étonner, dit-il, qu'un pays qui dès 1830, a osé adopter des libertés aussi périlleuses que celles de la presse, de l'enseignement, de l'association, sans restriction aucune, ait cru devoir prendre cette illusoire précaution des diplômes du doctorat en droit. » Cet étonnement, nous ne le partageons aucunement. Nous faisons ici une distinction nécessaire. Les libertés reconnues par la Constitution n'ont pas été périlleuses parce qu'elles étaient données à un peuple dont le caractère saillant est l'amour de l'ordre et le bon sens. La liberté absolue des professions serait, au contraire, ruineuse, parce que, dans ce même peuple, l'amour de la science fait aujourd'hui défaut. Nul enthousiasme chez nous pour les lettres; indifférence publique pour elles; partout, en haut comme en bas, absence de goût dans les choses littéraires au moins à un même degré que puissance de sens commun dans les choses matérielles et usuelles, c'est là ce qu'on ne peut révoquer en doute.

Nonobstant, vous êtes les amants passionnés de la liberté. A tous risques, vous la voulez. C'est bien; nous ne vous en faisons pas un reproche. Mais soyez logiques dans vos amours. Nous l'avons déjà dit, il y a un mois, vous voulez que chacun puisse choisir pour avocat, pour médecin, celui qu'il veut, même M. Jourdain pour le soigner, ou Petitjean, le portier, pour le défendre. Consentez donc aussi à ce que chacun puisse choisir le représentant ou le sénateur qu'il préfère. Le moyen est facile; vous n'avez qu'à décréter le suffrage universel. Vous voulez la liberté la plus entière pour chacun, de faire, à son heure et à son caprice, de la médecine ou de la jurisprudence? donnez avant cela les libertés que le droit naturel concède à tous les hommes. Retranchez de nos codes civil et politique tout ce qui nous gêne et nous garotte; donnez à quiconque aura atteint l'âge de majorité la faculté de prendre la femme qu'il veut, sans s'enquérir du consentement de parents quinteux, grincheux, et qui ne se veulent pas rappeler qu'ils ont été jeunes eux-mêmes. Laissez au père le droit de déshériter complétement et sans réserve l'enfant dont il a à se plaindre. Détruisez ces restric-

tions à la liberté qui contraignent un fils à laisser, malgré lui, une partie de sa fortune à sa mère survivante. Quoi! vous hésitez! Vous vous fiez à la perspicacité de tout individu, qualité rare pourtant, et vous n'osez vous fier aux sentiments naturels de chacun, sentiments communs à tous et que l'homme ne perd qu'en perdant la qualité d'homme.

Il y aurait plus de fondement et moins de danger à accorder ces libertés-là que la liberté des professions. En vain vous dites : « Le client peut apprécier si son conseil le comprend; qu'il aille à l'audience, il entendra si l'avocat plaide bien. Perd-il son procès en première instance, il peut s'adresser à un autre pour l'appel; point de mal irréparable. »

Que d'erreurs en peu de mots! D'abord, pour savoir si un avocat plaide bien, il faut être avocat soi-même ou l'avoir été. Sinon, vous vous exposez à prendre maître Braillart, qui a l'esprit stérile et le babil fécond, pour un grand orateur, et pour un juriste maître Trigaudin, nourri, stylé dans la basse chicane en laquelle il s'entortille avec sa cause jusqu'à faire misérablement trébucher celle-ci. Nous ne parlons pas de la perte de temps, si le client veut, comme le lui conseille la *Revue*, surveiller son avocat. Aujourd'hui la cause est remise à huitaine. Dans huit jours, même contretemps. Enfin, la cause est retenue à l'audience; seulement il faut attendre qu'elle vienne à son tour de rôle. Deux heures sonnent avant cela. Bonsoir la compagnie, les juges vont dîner et votre cause est remise, non pas précisément aux calendes grecques, mais à quand? Dieu seul le sait. J'ai connu un petit tailleur qui fit ce que la *Revue* conseille. Il suivit les audiences; entretemps, il négligea sa clientèle qui l'abandonna. Il gagna son procès. Vainqueur, mais sans ressource, sans commandes et sans ouvrage, lui, sa femme et ses enfants crevèrent de faim. Tout le monde n'est pas si heureux que ce tailleur. Parfois on perd son procès. Ce n'est rien, s'écrie notre optimiste de la *Revue*; vous vous adresserez à un autre avocat plus habile que le premier. Savez-vous, bonne *Revue*, ce que vous dira votre nouvel avocat?

Il vous dira ou que votre procès n'est pas susceptible d'appel, ou bien que votre cause, bonne à l'origine, a été gâtée en première instance d'une façon irrémédiable. Votre premier conseil a mal conduit l'enquête, il a négligé tel moyen que nous ne pouvons introduire au deuxième degré de juridiction; il a fait ceci, omis cela; enfin, votre premier conseil était un sot et votre mal est, quoique vous disiez, irréparable.

Mais qu'avons-nous besoin de nous fatiguer la vue à percer l'avenir, lorsqu'un passé très voisin nous fait la leçon. La révolution française goûta de la liberté des professions, et elle s'en dégoûta bien vite quand elle vit à quelle bande de coquins, de blaireaux, d'ânes bâtés, de fripons sans vergogne, elle avait ouvert les tribunaux. O respectable Revue, c'est pourtant la restauration de ces dignes personnages que vous proposez. Ils vous devront bien de la reconnaissance pour vos nobles efforts,

L'expérience faite à la fin du siècle passé a été décisive. Cependant alors florissaient les Merlin, les Tronchet, les Treilhard, les Portalis, tant d'autres encore qui par le talent et la dignité pouvaient faire digue à l'ineptie et à la malhonnêteté.

Conservons donc ce que la Revue, à tort ou à droit, appelle « un reste de l'institution gothique des corporations. » Conservons ce faible reste de peur de voir renaître, en sa place, de véritables et redoutables corporations. C'est d'ailleurs la *Revue* elle-même qui nous annonce cette monstrueuse renaissance. Avec un esprit d'inconséquence d'une énergie peu commune, elle nous dit, — et nous la croyons sans difficulté — que si son système s'établissait, « les avocats se constitueraient en confréries, dont ils régleraient les conditions d'admission et d'expulsion. Le public ne manquerait pas de s'adresser à celles qui auraient su s'acquérir une réputation de science et d'honnêteté. » Oh! les beaux petits nids préparés à l'arbitraire! Tandis qu'aujourd'hui, dès que j'ai conquis mon diplôme, je suis véritablement indépendant dans l'exercice de ma profession, je serais demain, sous le régime préconisé par la Revue, exposé à chaque moment à

devenir la victime de toutes les mesquines intrigues qui pullulent sans cesse dans les foyers de honteuse et basse camaraderie. Nous aurions les inconvénients des corporations, grâce à la Revue ; il est vrai qu'elle aurait eu l'honneur de dissiper ce qui n'en était que l'ombre.

Enfin est-elle une anomalie dans notre société, cette garantie des études reposant sur des examens répétés et des diplômes successifs? Oui, s'il faut croire la Revue : « Dans les mines, dans les usines, sur les chemins de fer, l'ingénieur tient dans ses mains la vie d'un grand nombre de personnes, cependant c'est encore une profession libre. » Acceptons tout cela pour vrai. Quelle comparaison entre un pauvre diable obligé de faire valoir ses droits et une compagnie ayant à choisir un ingénieur? Celui-là, ne sachant à qui confier ses intérêts, entre Charybde et Scylla, instigué par des maquignons de procès qui perçoivent une commission, payée par le charlatan procédurier dont ils vanteront les talents et les qualités, tombera le plus ordinairement dans des lacs d'où lui et son patrimoine ne sortiront qu'affreusement mutilés. Comparez à cet individu, proie facile et désarmée, une société de spéculateurs, gens de finance, qui ne voient qu'une chose au monde, mais la voient admirablement juste, à savoir leur intérêt. Cette société, véritable Argus à cent yeux qui ne se ferment jamais, sait que si elle prend pour ingénieur, un homme peu capable, ses intérêts seront ruinés, que si « la vie d'un grand nombre de personnes » est compromise, le fonds social sera absorbé par les dommages et intérêts qu'il faudra payer aux victimes. Il n'y a donc pas de danger qu'elle fasse un mauvais choix. Mais ce n'est pas tout. Cette société ne peut pas mettre en activité la plus chétive machine à vapeur sans avoir reçu une autorisation en due forme, après examen et épreuve par un ingénieur diplômé, c'est à dire par un ingénieur de l'État.

Ce serait abuser de la patience du lecteur que de suivre plus loin la *Revue* dans ses comparaisons faites un peu à l'étourdie. Son argumentation ne nous tranquillise pas du

tout sur l'intérêt du citoyen. Nous donne-t-elle au moins plus de gages de confiance sur l'avenir de la science?

La Revue nous cite l'exemple de l'Allemagne ; mais elle le fait d'une manière trop confuse pour gagner notre assentiment. D'ailleurs l'Allemagne aujourd'hui n'est pas un guide sûr pour nous. Elle subit en ce moment une défaillance momentanée provenant d'une double cause : la fièvre des affaires industrielles et les préoccupations belliqueuses de son nouvel état politique. La philosophie, la philologie, ces deux titres de gloire de la nation allemande sont bien obscurcis à cette heure. La foule studieuse et recueillie qui se pressait dans ses universités, s'est dispersée. Mais qu'importe pour l'Allemagne ; elle peut sans danger se livrer à des essais qui seraient pour nous funestes. Elle a, ce qui sauvera toujours chez elle les destinées de la science, elle a un système d'instruction moyenne fortement organisé. Nous n'avons rien de comparable ici. En quittant le collége, le jeune homme allemand connaît les lettres anciennes, il possède les littératures classiques, il a acquis déjà la meilleure part de ce que l'université lui peut donner. En est-il de même chez nous? M. Pirmez, ministre de l'intérieur, l'homme le plus compétent, par ses fonctions, en cette matière, a dit, l'année dernière, assez haut à la Chambre, notre état de faiblesse, et nous n'ajouterons rien aux critiques si justes et si amères de M. le ministre.

Laissons donc là l'Allemagne et voyons si nous avons quelque sujet d'espérer qu'avec le système de la Revue « une vie nouvelle pénétrera l'instruction supérieure. » Son rédacdeur nous dit : « L'enseignement affranchi redeviendra vivant, et les élèves, délivrés du cauchemar de l'examen officiel de chaque année, pourront s'initier à la science sous la conduite des maîtres qu'ils croiront les meilleurs. » Hélas! l'expérience présente démontre précisément le contraire. Nous avons déjà, en partie du moins, ce que la Revue nous propose. Les sciences qui ont par elles-mêmes le moins de sécheresse ne sont plus chez nous matières d'examen, mais matières à certificats. Le récipiendaire n'est plus astreint à répondre

sur ces sciences devant les jurys. Le professeur peut les enseigner comme il veut. Il peut élaguer de son sujet tout ce qui n'est pas attrayant, il peut n'en prendre en quelque sorte que la fleur. Eh bien! savez-vous ce qui se passe aujourd'hui? C'est que tous les professeurs de matières à certificats se plaignent de parler dans le désert. Nul ne vient les écouter ou, s'ils ont des auditeurs, autant vaudrait des auditeurs en peinture. Est-ce la faute du maître? Non, c'est la faute du temps présent. L'étude est, pour le moment, passée de mode. Si demain aucun cours n'avait plus la sanction de l'examen, tous les cours seraient également désertés.

Voilà ce que l'expérience crie chaque jour. Notre voix ne pourrait rien ajouter à l'éloquence de ses clameurs, non plus que les raisons qui se pressent dans notre esprit ne pourraient rien ajouter au poids de son autorité.

L'idée de la liberté des professions a beaucoup de partisans. Elle a d'abord pour elle tous les cœurs généreux que le mot seul de liberté passionne. Mais dans cette catégorie de personnes, combien ont réfléchi aux dangers de cette fausse liberté? Ensuite vient le bataillon sacré des *fruits secs*, composé de gens qui ont obtenu du jury plus de camouflets que de diplômes. Enfin, il y a les hypocrites du libéralisme qui, tout en affichant le plus grand zèle pour toute idée ayant étiquette libérale, sont les plus dangereux ennemis de la liberté. Ces gens-ci ont dû être charmés de cette phrase de la Revue, et dont l'auteur, en l'écrivant, n'a sans doute pesé ni le sens, ni les conséquences :

« Les facultés officielles et les institutions libres délivreraient les diplômes scientifiques, *et un jury nommé par le gouvernement, le brevet de capacité exigé pour pratiquer le droit et la médecine*. Chacun rentrerait dans son rôle; les universités s'occuperaient de science, *l'État, de la police médicale et judiciaire*. Les professeurs des facultés examineraient les élèves pour s'assurer s'ils ont suivi leurs leçons avec fruit, s'ils ont compris les principes. *Le jury officiel ne les examinerait que pour s'assurer qu'ils peuvent sans péril, les uns plaider, les autres soigner les malades.* »

Je vais vous dire comment certaines gens traduisent cela. – La liberté de l'enseignement, nous ne pouvons la tuer. La Constitution malheureusement la protége. Mais nous pouvons infliger une blessure mortelle aux institutions nées de la liberté. A l'œuvre donc! Créons un jury professionnel. Formons-le de laquais : le gouvernement, pour trouver des sujets convenables, ne devra pas s'adresser aux bureaux de placement; nous en avons toujours sous la main. Ces gens de bonne volonté auront pour mot d'ordre d'écraser tous les récipiendaires sortant des établissements de la liberté, d'accueillir à bras ouverts tous ceux qui viendront des établissements de l'État. Nous verrons après cela quels sont les parents qui consentiront encore à exposer leurs fils à des affronts et à des déboires, en les confiant à des établissements non officiels.

Parfaitement raisonné. Seulement prenez garde. Le public raisonne aussi; il a sa logique. Les contribuables diront : pourquoi continuer à salarier des corps nombreux de professeurs de l'État, enseignant des sciences de luxe à des bancs déserts? Pourquoi des millions prélevés sur la fortune publique, quand nous avons des établissements libres qui ne nous coûtent rien, qui ne demandent rien à nos bourses? Pourquoi, lorsque d'accord avec la docte *Revue des Deux-Mondes,* l'État déclare que « sa tutelle est une nécessité transitoire, » continue-t-il à se faire marchand de science, avec perte? Tous les esprits vraiment libéraux, s'unissant alors aux contribuables, demanderont l'abolition des universités de l'État, d'abord comme dangereuses pour la liberté, ensuite comme onéreuses pour le budget, et nous qui sommes bien loin d'avoir aucun sentiment d'hostilité contre ces établissements, nous les verrons croûler, en ne pouvant que murmurer, pour toute oraison funèbre : Tu l'as voulu, Georges Dandin!

Admire qui veut les idées d'un de nos compatriotes dans la *Revue des Deux-Mondes.* Nous réservons nos sympathies pour des travaux plus humbles, notamment pour la *Grammaire latine* de M. Bertrand, professeur au collége de Charleroi. Elle paraissait en même temps que la livraison de la Revue. Elle a été inspirée, nous dit l'auteur, par les idées de

M. le ministre de l'intérieur. Nous félicitons M. Pirmez d'avoir suggéré un bon livre, court, il n'a que 228 pages in-12. Cette grammaire est faite pour les enfants. Elle forme un ensemble de règles bien enchaînées, bien déduites, propres à enseigner vite et bien le mécanisme de la langue latine aux élèves et à le rappeler aux gens du monde qui veulent, — si toutefois il en existe — se remettre à ce qui a fait l'objet des études de leur jeunesse, à cette littérature qui faisait jadis l'agrément et le charme de tous les âges et de toute la vie. Imitons M. Bertrand et, sans nous laisser distraire par l'esprit d'erreur et de sophisme qui bourdonne autour de nous, travaillons sans cesse à ce qui nous semble utile à la patrie, à la science et à la vraie liberté.

A LIÉGE.

Êtes-vous entré, le soir, à Liége, au bout de la rue de la Cathédrale ou sur le quai voisin, dans une de ces maisons qu'on appelle, là, *café*, et que j'appelle, moi, taudis? Sur une estrade, une grosse mafflée entonne une romance très-tendre, très-fade surtout, qui a fatigué les oreilles de la France entière. Tandis que cette fille chante, voyez-la remuer ses bras nus et rouges, tantôt l'un, tantôt l'autre, comme une écrevisse à demi cuite agite ses pattes dans une marmite d'eau bouillante. D'après cette chanteuse et le public ému qui l'écoute, de grâce, ne jugez pas de la population. Vous seriez iujuste à l'égard de la bonne ville de Liége.

Si vous allez de préférence au café Morren, vous trouverez là de beaux échantillons de la bourgeoisie. Justement à vos côtés, il y a deux personnes ayant l'air intelligent. Je les vois pleurant sur les défaites des armées françaises. Pourquoi cette douleur? Interrogez ces âmes sensibles, elles vous diront : Que voulez-vous! nous sommes Belges de cœur, mais nous parlons la langue de nos voisins, nous adoptons leurs modes, nous admirons les chefs-d'œuvre qui éclosent chaque jour chez eux, leur esprit est notre esprit; enfin, « nous sommes la petite France! » — Mon cher lecteur, pleurez avec ces éplorés, si cela peut vous faire plaisir, mais soyez bien persuadé que ces pleureurs ne sont pas les représentants de l'esprit ni du caractère liégeois.

Digitized by Google

Eux, la petite France ! Mais demandez à tous les habitants du pays, depuis Gonzée et Xhavée jusqu'à Fexhe, Glexhe ou Kemexhe, à tous ceux qui sont nés entre Xhendremal et Xhendelesse, ils vous diront tous qu'il n'y a pas un nom de la terre liégeoise qui ne soit plus et mieux muni de consonnes sifflantes, aspirées ou gutturales qu'Anvers, Metz ou Gibraltar, de redans, de scarpes, de contrescarpes et de bastions. Faites ce que vous voulez ; contre ces consonnes viendra toujours se casser le nez, tout savant, linguiste ou philologue qui voudrait revendiquer les noms liégeois pour mots appartenant à la France ou à son langage.

Cependant, cette langue liégeoise, si hérissée de consonnes, si dure à la vue, est devenue un jour une langue littéraire, et cela juste au moment où la langue française a commencé à devenir un jargon. Liége, à qui ses enfants aujourd'hui — quelques nigauds, du reste, — refusent toute originalité d'esprit, supposant que leur ville, aussi sotte qu'ils sont sots, copie tout ce que fait Paris, Liége a eu ce que la France n'a peut-être pas eu ; elle a eu, notre ville des princes-évêques, un théâtre original. Nous sommes beaucoup trop disposés à l'oublier. Liége avait des comédies liégeoises, très bien écrites en son langage, tandis que Voltaire, si soigneux de toutes les parties de l'art d'écrire, écrivait des vers comme ceux-ci :

> Le premier pas, *mon* fils, que l'*on* fait dans le *monde*
> Est celui *dont* dépend le reste de nos jours ;
> Ridicule une fois, *on* vous le croit toujours ;
> L'impressi*on* demeure. En vain, croissant en âge,
> *On* change de c*on*duite, *on* prend un air plus sage,
> *On* souffre encor l*ong*temps de ce vieux préjugé ;
> *On* est suspect encor, lorsqu'*on* est corrigé.

Tandis que les acteurs, au lieu du doux parler de Racine, faisaient entendre sur la scène française un grognement de roquet : *on*, *on*, *on*, le vieux patois de Liége, sans rien perdre de sa richesse, s'assouplissait, et le premier usage que les Liégeois faisaient de leur théâtre, c'était d'y faire monter,

pour les livrer aux sifflets du public, les maladroits imitateurs de l'étranger. Deux personnages qui virent le jour alors sont encore vivants à cette heure; l'un M. Golzau, « liégeois francisé » comme disent les auteurs de la comédie : *Li voyège di Chaufontaine;* l'autre, le pauvre Colasse, dans la tragédie du Liégeois engagé (*Li Lîgeois égagî*).

Nous rions encore de M. Golzau, caporal de profession et père d'une nombreuse famille; (nous venons de voir deux de ses enfants au café Morren, et j'en connais par douzaines sur le pavé de Bruxelles). Plus excusable que sa nombreuse progéniture, M. Golzau n'a d'autre ridicule que d'avoir laissé sa langue maternelle pour parler, plus mal que bien, le beau langage parisien. Mais que ce faible lui coûtera cher! Comme il sera bafoué par tout le monde, et par Mareie Bada, la fraîche harengère, et par Adîle, la bouchère, et par sa cousine Tonton, qui appelle notre caporal — avec quelle irrévérence! — *Monseû l'Fransquyon,* » tout rond. Voilà comment les Liégeois traitaient, il y a cent ans et plus, les gens de petite cervelle qui trouvent admirable tout ce qui est étranger. C'est tout différent aujourd'hui. A Bruxelles, au moins, au barreau comme dans le monde, au palais comme dans les salons, les fils de M. Golzau sont partout les bienvenus et les bien choyés. Plus, dans leur langage, ils mettent d'affectation, plus ils sont admirés et applaudis. Oh! chère Tonton, venez donc fustiger ces beaux petits messieurs.

Autant M. Golzau nous amuse, autant le pauvre Colasse nous inspire de pitié. Entraîné par un raccoleur français, il abandonne sa fiancée, sa patrie, sa vieille mère qui succombe à la douleur. Mais il a l'assurance d'être bientôt capitaine; au moins le sergent raccoleur le lui affirme sous serment; — capitaine au service de Sa Majesté Louis le bien-aimé, quinzième du nom, quel honneur! La vanité a perdu plus d'un imbécile.

Mon nom n'est plus Colasse, et votre serviteur
Depuis qu'il est sôdâr se nomme *Jolicœur,*

dit-il en parlant à sa mère un jargon qui n'est déjà plus la

langue de son enfance. Après cette déclaration, tu peux partir. Va, misérable chair à canon, ce n'est désormais plus sur toi que nous pleurerons.

Le drame liégeois disait au public : Ne va pas à l'étranger, ne quitte pas le pays, ses vieilles mœurs, sa langue chère à tous ceux qui t'aiment. — Le public liégeois répondait en chœur : N'appelons pas non plus l'étranger chez nous ; le plus aimable même, c'est toujours, nous le savons, l'ennemi. — Ainsi, disait-il, ou, pour employer les propres paroles dont il se servait alors : « *Les Français sont d'belle intreie et d'laide sorteie,* » c'est-à-dire : « Les Français commencent par charmer et finissent par se faire détester. » A quoi messieurs les éditeurs du dictionnaire des *Spots* ou proverbes, un vrai trésor de belles et bonnes choses, ajoutent cependant : « *Les proverbes qui concernent toute une nation ne signifient absolument rien. Ils naissent le plus souvent sous l'impression d'événements politiques ; aussi consacrent-ils souvent le pour et le contre.* » Pardon, messieurs, ce proverbe signifie beaucoup et contient beaucoup de vérité. Si votre note vous a été inspirée par un sentiment de convenance à l'égard du voisin, votre inspiration a été malheureuse, car le proverbe, s'il pèche en quelque chose, n'a que le défaut d'être trop flatteur pour les Français. Croyez-vous, par exemple, que vos pères et les nôtres trouvaient belle même l'entrée de messieurs les cosaques ou de messieurs les uhlans, des sans-culottes français ou des bandes de Louis XIV ? Pour votre note, messieurs, si vos pères revenaient en ce monde, ils vous tireraient peut-être l'oreille, en vous disant, par forme d'apologue : Certains ours... *Et cætera.* Et ils n'auraient point tort.

Cela dit, revenons au *Lîgeois égagî.* Au temps où tous les électeurs du Rhin, évêques, princes, souverains, membres du saint empire, grevaient d'impôts leurs peuples pour imiter le luxe triste et ruineux de feu Louis XIV ; où toutes ces altesses, éminences germaniques, que sais-je, ne voyaient de belle architecture que celle de Versailles, de belle littérature que celle de Paris ; par une exception sans exemple, voici

Mgr Velbruck, prince-évêque de Liége, recevant en sa maison de plaisance, à Seraing, le stadhouder de Hollande, et pour amuser son noble visiteur, faisant jouer devant lui, le 15 juin 1776 (la date doit être rappelée), en sa maison épiscopale, le *Lîgeois ègagî*. Tant le goût des fruits du terroir — et ils étaient excellents — prévalait alors sur le mauvais goût français!

La pièce fut-elle comprise du stadhouder néerlandais, je n'en sais rien, mais ce que je sais, c'est que ce vieux théâtre liégeois, pour être aimé, lu et relu de nous tous, Belges des provinces flamandes comme Belges des provinces wallonnes, n'a besoin que d'être plus répandu. En voulez-vous la preuve? Voyez Stecher, le Gantois, quelle lettre enthousiaste, pleine de vénération et d'amour, il a écrite aux auteurs de la dernière édition, celle de 1854. Cette lettre si belle a été insérée par eux, et avec raison, comme la meilleure introduction au vieux recueil. Voyez Joseph Hannon, notre concitoyen, notre vieil ami que nous avons perdu il y a peu de jours, grande perte pour nous, pour notre université, perte immense surtout pour nos concitoyens pauvres qu'il soignait dans leurs maladies avec un désintéressement sans bornes, ce qui n'est rien, mais avec une tendresse et des soins qu'une mère seule peut avoir pour ses enfants. Un jour nous dirons ce qu'il y avait de bonté dans le cœur de ce savant, insouciant pour lui-même. Aujourd'hui qu'il nous suffise de rappeler le plaisir qu'il prenait au théâtre liégeois. C'est dans ce volume qu'il trouva le sujet de la thèse par laquelle il obtint la place de professeur à la faculté de médecine; c'est dans la comédie des *Ypocontes* qu'il prit non seulement le sujet, mais l'épigraphe de son savant travail sur l'hypocondrie :

Ji magnîf foirt
Ji doirméf bin,
Et ji m'loukîf ossi bon q' moirt.

Vers qui peignent au naturel les personnes atteintes de ce mal qu'un savant étranger, M. Michea, a cru peut-être mieux peindre, — il s'est trompé, le malheureux, — en chan-

geant le vieux mot *hypocondrie* en celui plus solennel et plus magnifique de *Tanasimonosophobomanie* : dix syllabes, pas une de moins!

Le patois de Liége, pour n'avoir pas de mots aussi majestueux, ne se prêtait que mieux à la joie naïve, à la douce raillerie. Le langage est aujourd'hui ce qu'il était, je crois, il y a cent ans. Mais l'esprit, l'imagination, la gaieté, la bonhomie qui font le charme du vieux théâtre liégeois, toutes ces qualités sont-elles détruites? Je ne le puis croire. Tout à l'heure, passant entre le quai et l'université, une vieille aveugle m'a appelé son *binamé*, et ce mot, elle l'a dit, je ne sais comment, avec un je ne sais quoi dans la voix qui m'a remué plus — Dieu me pardonne! — que tous les discours de MM. Mouton, Muller et autres Démosthènes de l'arrondissement. Étant près du Palais, j'ai vu entrer à la *Société militaire* un groupe de vieillards souriants. Aucun d'eux n'avait l'air refrogné, le ton rogue, l'allure raide, l'extérieur grave et platement austère, à la mode, dit-on (mais je ne le puis croire), à Liége autant qu'ailleurs. C'était, au contraire, des gens dont l'apparence décelait l'humeur affable, et à les voir, je me serais sans peine cru transporté au temps de Grétry, au milieu de cette société charmante qui l'encourageait à ses débuts, ou sous l'administration, facile et vraiment libérale celle-là, de Mgr Velbruck, moins *canonisable* sans doute que tous ses successeurs en dignité, mais aussi aimable peut-être qu'aucun de ceux qui ont depuis exercé ses pouvoirs.

Remarquons, le premier, parce qu'il est le plus vif dans ce groupe que je signalais tout à l'heure, un petit homme sémillant, profil socratique. Si Socrate en personne le rencontrait, étonné de voir son menechme, il lui demanderait sérieusement : Mon frère, de quel dême de l'Attique êtes-vous originaire? — A quoi l'autre répondrait : Mon cher confrère, je ne suis pas d'Athènes, mais de Liége. Comme vous avez passé votre enfance à ramasser des galets dans le lit du Cephise, j'ai passé la mienne sur les bords de la Meuse; au demeurant, comme vous, maître ès-sciences du ciel et de la

terre, ou pour parler selon l'humain langage, professeur de métaphysique. — Et lors, vous verriez nos deux métaphysiciens causer, non comme des philosophes, non comme de simples mortels non plus, mais comme des mortels d'élite, car ce petit homme est bien le mortel le plus spirituel que vous puissiez rencontrer d'ici à Rome. C'est lui, paraît-il, qui, sans le vouloir, bien entendu, sans s'en douter même aujourd'hui, fournit l'idée de la première mitrailleuse. Voyant quelles bordées incessantes et fulgurantes de belles et bonnes choses, intelligibles surtout, ce qui n'est pas un petit mérite pour un métaphysicien, celui-ci lançait sans trêve, ni repos, sans fatigue pour lui ni pour ses auditeurs, le futur inventeur des mitrailleuses voulut créer un engin tout semblable à ce brillant esprit. Mais voyez le guignon! le diable s'en mêlant, au lieu d'une source de fines pensées, de piquantes reparties, d'idées neuves, d'expressions polies, il ne produisit qu'une arme de destruction. Notre philosophe doit naturellement avoir des envieux. Ce sont eux, je suppose, qui lui jouèrent le tour horrible dont il faillit être victime l'an dernier. Il firent tant par leurs instances et leurs conseils, qu'ils le déterminèrent à écrire un *Liber memorialis*, espèce de grand livre établissant le passif et l'actif du corps dont il est membre. Le malheureux se met à l'ouvrage. Le gros livre paraît. L'auteur, pense-t-on, sera demeuré étouffé sous la masse. Point du tout. Le voilà qui se glisse sous le volume, agile et subtil, et se montre au jour, tout entier et tout rayonnant de bonne humeur, disant : me voici. — Les autres tentatives contre son esprit n'ont heureusement pas eu plus de succès. Deux gouvernements à la fois, l'un complice de l'autre, le décorent. Rien n'y fait; le lendemain, notre homme se retrouve homme d'esprit comme devant. Les libraires d'Allemagne lui demandent des travaux de science et d'érudition. — Bon Dieu, leur dit-il, laissez-moi tranquille; je ne sais que la langue de mes pères; comment écrirais-je dans la vôtre? — N'importe! lui répondent ces libraires entêtés, nous vous traduirons et même, sous notre traduction, luira votre grâce de bien dire. — Qu'objecter

encore? Il écrit donc, mais sans que ces travaux puissent étouffer son vif et vivace esprit. — Plongez notre homme dans toutes les académies et dans tous les corps savants du monde, il aura toujours, outre toute l'érudition de ses collègues, l'esprit en plus.

Non, le vieux Liége n'est pas mort. Mais où le trouver? Qui m'introduira dans sa retraite, dans les vieilles rues où je soupçonne qu'il s'est retranché?

Cherchons bien; nous trouverons notre voie et notre guide. J'étais allé à Ramet, à quelques lieues de Liége, chez M. D... Il me conduisit dans la vallée d'Engihoul, voisine de sa demeure, vallée étroite qui va toujours s'approfondissant jusqu'à la Meuse. Dans cette masse de verdure où nous sommes quasi noyés, n'y a-t-il nul être vivant? Les seules traces de ces êtres dans cette ravine sauvage se trouvent-elles dans les cavernes dont l'ouverture, inaccessible pour nous, s'ouvre au-dessus de nos têtes, anciennes résidences de nos aïeux, au temps où ils vivaient comme pairs et compagnons avec les ours des montagnes, et dont les ossements mêlés attestent une ancienne fraternité honorable pour notre espèce? Le cœur serré, je me faisais ces questions, lorsque je vis la fille de notre hôte, la petite Henriette D..., enfant de trois ans, remuer et soulever de grosses pierres, appeler à la lumière des tribus entières d'êtres magnifiques : orvets bleus, salamandres de tailles diverses, mais toutes superbes dans leur vêtement or et noir, d'une richesse et d'un luxe oriental. Ces charmants petits êtres fixaient leur petit œil intelligent sur l'enchanteresse qui les avait réveillés de leur sommeil, se tordaient joyeusement autour de ses doigts et de ses bras, semblaient vouloir rendre les caresses qu'ils recevaient de l'enfant, grimpaient jusqu'à son cou ombragé par une chevelure blonde, épaisse et crêpue, se sentaient réchauffés par le doux regard qui s'échappait de la noire prunelle de l'enfant. Qui considérait la bouche et tous les traits si fins de ce visage angélique, son regard profond et scrutateur, tant de familiarité avec des êtres, beaux assurément, mais un peu étranges et dont l'homme même ne s'approche qu'avec une

certaine défiance, celui-là ne pouvait se défendre de croire qu'il avait devant lui, non une petite fille ordinaire, mais une sorte de génie protecteur du canton qui, à son gré, évoquait de fantastiques créatures.

Quel génie ou tout au moins quel magicien, d'un coup de sa baguette, me fera revivre ce vieux Liége que je cherche partout avec une ardeur passionnée?

— Ce ne sera, — me répondit une voix, — ni un magicien qui est toujours un peu charlatan, par état; ni un génie, qui est toujours un peu vague et vaporeux, par nature; mais ce sera, ne vous déplaise, un poète véritable qui a peint les mœurs de sa ville natale avec autant d'exactitude et de poésie que les vieux peintres flamands lorsqu'ils représentaient la vie privée de leurs voisins.

— Où est-il? Quel est-il cet homme divin?

— Patience, s'il vous plaît! Songez, avant de courir, que vous aurez affaire à un homme plus caché sous sa grande modestie que les mœurs qu'il décrit ne sont enfouies sous le temps qui s'est écoulé depuis. Si pourtant vous voulez voir cet habile ouvrier, allez sur le midi à la Société Militaire. A droite, à cette table, autour de laquelle vous reconnaissez plusieurs personnes que vous avez vues tout à l'heure entrer à cette Société, regardez celui-là qui parle peu, écoute chacun avec bienveillance. Son œil observe, ses lèvres sourient, sa physionomie est toute sympathie. C'est lui, soyez-en certain. surtout s'il tourne la tête lorsque quelqu'un nommera tout haut : M. Auguste Hock.

— Merci! Je cours lui demander ces ouvrages, en lesquels il a dépeint, me dites-vous, si bien les mœurs de nos compatriotes.

— Autant vaudrait demander au rossignol qu'il vous donne ses partitions du dernier printemps. M. Hock a éparpillé ses tableaux. Il s'est dessaisi de ses ouvrages; et de tous les gens de goût, de tous les honnêtes gens de Liége, M. Hock est peut-être le Liégeois qui possède le moins de livres de M. Hock. Mais allez à la quête; furetez. Voici quelques titres, suivant l'ordre de dates, autant que ma mémoire

voudra bien nous aider. En 1860, M. Hock publia *La Fête patronale de saint Pholyen;* en 1861. *Mère Jeanne, sov'nance d'un vi manège ;* en 1862, *Grand'Mère à l'vihenne, ou Chakeune si timps;* en 1863, *Les Enterrements*; en 1865, *La Rue Neuvice;* en 1866, *Une Journée de l'an de grâce* 1780, *Le Jeudi-Saint à Liége*; en 1867, *Anne Mareie et ses élèves;* la même année, *Un Vieux Ménage liégeois* (1816-1822); en 1868, *Baptêmes et Mariages;*, en 1869, *Une Journée chez l'oncle Wathy.*

— Voilà beaucoup d'ouvrages; mais avant de me livrer au travail de les chercher et de les réunir, je voudrais bien savoir si M. Hock n'est pas, tout au fond de son cœur, un homme chagrin, à qui le présent déplaît parce que c'est le présent; un de ces *laudatores temporis acti*, comme dit Horace. J'avoue qu'en ce cas je mettrais bien moins de chaleur dans mes recherches.

— Pardon; M. Hock se fera connaître à vous sous un jour bien différent lorsque vous lirez sa *Grand'Mère à l'vihenne,* véritable comédie à trois personnages. Si dans cette jolie pièce, le parti du passé est défendu par grand'mère avec une verve et un esprit rare à tout âge, surtout au sien, — quatre-vingt-neuf ans! — et une raison incomparable, le parti du temps présent est défendu victorieusement par Michel, petit-fils de grand'mère, et âgé seulement de cinquante ans. Comme il sait bien louer Aujourd'hui, où « tout le monde, sans se mesurer, est à la même hauteur. » Comme il sait bafouer ce Prince de Liége le pouvoir de Hier :

Et po l' peup' qui fit-i?... rin qui des processions.

A grand'mère qui s'écrie que Liége est perdu, Michel répond que Liége, nonobstant ou plutôt grâce aux changements de date récente :

C'est di tot' li Belgique, ossi vrèie qui j'el dis,
Çou qui r'présint' li mî l' tâvlai (tableau) di paradis.

Non ! M. Hock n'aime ni le passé au détriment du présent, ni le présent au détriment du passé. Il n'aime, dirais-je

même, ni l'un ni l'autre, mais ce qu'il aime par-dessus tout, c'est la simplicité de mœurs, l'honnêteté de vie, la franchise des sentiments, et ces qualités, partout où il les rencontre, il leur rend un sincère hommage.

Tenez! vous qui aimez les champs et ses habitants, voyez quelle triste image M. Hock nous trace des vieilles mœurs dans les campagnes. « Cette après-dînée (28 décembre 1868), j'ai causé avec la fermière, et comme elle a des enfants toutes les années, je lui ai demandé si elle ne ferait pas mieux de retenir une sage-femme pour ses couches; elle m'a répondu qu'elles étaient trop éloignées et surtout trop ignorantes. Nous devons nous mettre sous la garde du bon Dieu, me dit-elle, et implorer la bonne sainte Marguerite. Elles n'en savent pas plus que nous, ces sages-femmes, et avant d'avoir les accoucheurs de Liége, très rares du reste, on serait morte six fois, quand une seule suffit. On s'accouche entre femmes, *à l'wâde di Diu;* il faut bien en prendre son parti. Connaissez-vous le proverbe qui nous concerne, monsieur l'abbé; demanda la fermière? Eh bien, le voici. Presque toujours, n'est-ce pas, un fermier ayant quelque bien au soleil, cherche une femme qui, elle aussi, possède quelques lopins de terre ou du bétail. C'est ce qui fait dire, à la campagne, qu'un fermier, pour s'enrichir, doit avoir malheur dans ses femmes et réussite dans ses bestiaux. Voilà quel cas on fait de nous. — J'ai cherché à persuader la bonne fermière que tous les hommes n'étaient pas avares, et que Mathot, son mari, ne donnerait pas le bout de son petit doigt pour tous les bonniers de la Hesbaye! Elle m'a serré la main pour me remercier de la bonne opinion que j'avais de son mari; mais le doute se mêlait à son sourire de satisfaction. — Merci, me dit-elle, en me tapant une seconde fois dans la main, *et à l'wâde di Diu*[1]. »

Ce tableau si simple de style et d'un effet si triste, tableau de mœurs qui ont disparu sans doute, vous émeut-il autant que moi? Vous n'avez peut-être pas vu combien sont belles

[1] *Baptêmes et Mariages*, p. 40.

d'une beauté touchante les Liégeoises véritables, et combien leurs yeux ont de franchise; je ne parle pas de celles que vous rencontrez dans les rues, ou dans les environs de la ville, où se rend la foule. En un point, Liége ressemble à la vieille Athènes. Les belles femmes sont soustraites aux regards. Leur gynecée est la montagne. Allez-y... Mais je ne veux pas vous montrer la voie. Vous commettriez une indiscrétion, et, dans mon affection jalouse, j'ai peur que le touriste, averti par vous, ne vienne, de sa présence, souiller ces belles et nobles créatures. Dans une de mes courses, j'arrivai au vieux château de Saive, transformé en grange, château du XII[e] siècle, où toute la famille vivait alors réunie dans la même pièce. A la place où se tenait le châtelain, je lus, écrit en vieux caractères, le mot *Virtus*; de l'autre côté de la cheminée, à la place où se tenait la châtelaine, le mot *Amor;* entre ces deux siéges: *Concordia*. Ces trois mots, je les relus depuis partout dans la montagne : *Paix et Concorde*, sur la demeure rustique; *Force et courage*, sur le front des jeunes hommes; *Loyal Amour*, dans les yeux des jeunes filles et des jeunes femmes. Mais aussi quelles précautions sages et prudentes contre tout ce qui pouvait apporter la corruption dans la famille! M. Hock vous dira ce que répétaient les bons vieux parents de ces belles filles et de ces jeunes hommes : « Nous évitons les soldats, les *mône* et les *priesse*, et la noblesse. Ces gens-là ont trop bieu le temps. Ou dit à la ferme : Aimez le prêtre à l'autel, le soldat à son poste, et les seigneurs où ils veulent, excepté chez vous [1]. »

Dites-moi donc, mes beaux petits Messieurs qui croyez être *la petite France*, avez-vous pensé que ces braves et fortes filles de la montagne qui vous sont si proches, bien que vous ne leur ressembliez guère, deviendraient aisément des coureuses, quoique vous ayez, Messieurs, plus peut-être que vous ne pensez, l'allure et la figure de Sganarelles accomplis.

Hélas! j'aurais peur de vous guérir de votre vilain travers.

[1] *Baptêmes et Mariages*, p. 12.

Cessant de vous croire la petite France, qui sait si vous ne commenceriez pas aussitôt, ce qui, croyez-moi, ne vaudrait pas mieux, à vous dire « *la petite Prusse.* » Vous n'êtes pas les seuls, du reste, parmi mes compatriotes à qui je voudrais voir sur la tête cette sorte de béguin dont on coiffe les chevaux pour les empêcher de regarder soit à droite, soit à gauche.

Cette précaution qui serait utile aujourd'hui, jadis ne l'était pas, et chacun alors n'avait d'yeux que pour le vieux sol natal. Comme la bonne vieille botresse du siècle dernier qui, lorsque l'étranger écrivait sur le Pont des Arches : *Ici les Liégeois ont vu briser leurs fers*, plus d'un Liégeois alors, pour tout remerciement, disait avec elle : *Oh! jé l'veus bin, pendard, ti n'est qu'ine vraie canage* [1]. Vous avez plus de politesse; mais n'avait-elle pas autant de patriotisme? Écoutez, Messieurs, comment la perspective de devenir Français réjouissait, il y a cinquante ans, vos pères. La scène se passe vers 1820, et c'est le barbier Tombeur, Moniteur officiel du quartier, qui parle : « Votre confrère *d'â Blanc Ch'vâ* est bien maigri, allez! On se permet de laides farces dans le quartier. Faire croire à cet homme que la guerre allait recommencer et que nous allions redevenir Français. Ça n'est pas bien, sav'vous. Ses joues sont tellement rentrées que j'ai dû, pour le raser, les faire ressortir à l'aide d'une cuiller [2]. »

Alors le cœur n'allait pas chercher des objets d'affection au loin, par delà les frontières du pays. Alors on ne se donnait pas des airs de petite France ni de petite Prusse, mais tout contents et tout fiers de leur petite patrie, les bons vieux Liégeois réservaient pour elle toute leur admiration et tout leur amour. Merci, M. Hock, de nous les avoir fait connaître; ce sont pour nous des figures vénérables et vénérées, et si, nonobstant, quelque critique vous reprochait de ne pas prendre toujours vos modèles parmi les gens de la haute volée, répondez-lui, mais non plus sérieusement que vous l'avez fait lorsque vous avez dit avec une charmante ironie : « Je

[1] *La rue Neuvice*, p. 31.
[2] *Une journée chez l'Oncle Wathy.* Ann. de litt. wall. 5e année, p. 111.

l'avoue, mon récit ne renferme que des choses communes et vulgaires; que voulez-vous que j'y fasse? Je serais bien plus banal si je vous parlais des gens comme il faut. Je vous peins le peuple, le vieux peuple d'un vieux quartier, tel qu'il était, sans l'endimancher; c'est l'enfant qui raconte ce qu'il a vu dans la rue; je ne suis pas prude et n'ai nulle prétention ni au *snobisme* anglais, ni à l'érudition archéologique [1]. »

En effet, M. Hock nous fait nous promener dans les vieilles rues, entrer dans les vieux ménages, entendre le langage familier de personnes vieilles et jeunes qui ne se doutent pas que nous les écoutons; mais ce langage est trié, choisi, finement aiguisé, non par « un enfant qui raconte, » mais par un artiste de la famille de Molière, de Plaute et de Térence. Vous croyez et pouvez croire que c'est un sténographe qui vous rapporte la conversation de ces enfants, élèves de la vieille *Anne Mareie*. Prenez garde de vous tromper; ce pourrait bien être un philosophe qui vous montre la coquetterie, la jalousie, l'envie, la vanité naissante sous le voile d'une conversation enfantine. Elle est charmante cette causerie qui commence ainsi, page 11 : — « Moi, ma chère, on me brode le bas de ma robe blanche, rien que cela : de grandes palmes à jours, ma chère! Rien que ce travail coûtera six couronnes pour le vrai, savez-vous. *Mi mame a dit qui ji séreu tote reude comme ine Notru-Dame.* » — Puis, de confidence en confidence, nos petites, au lieu de se rapprocher de plus en plus, s'aigrissent et s'éloignent non sans bouder, et, ce qui est pis, non sans avoir eu la tentation de se prendre aux cheveux. Cependant, ces fillettes ne devraient avoir que des préoccupations saintes; le grand jour de la première communion approche pour elles. Bientôt elles seront *Pâquettes!* Liége a ce mot aimable que la France peut lui envier. *Pâquettes* et *Pâquerettes*, jeunes filles et jeunes fleurs, le même mot, ou peu s'en faut, pour nommer ces deux choses qui sourient à tous, jeunes et vieux, la jeunesse en son premier printemps, l'année en sa première fleur.

[1] *La rue Neuvice*, p. 30.

Tout en peignant leurs défauts, M. Hock aime ses modèles, et comme il aime bien les enfants, il revient souvent à eux. Il n'omet rien de ce qui les intéresse, ni la chanson du berceau [1], ni l'école du village au vieux temps, ni les fêtes de l'enfance; et moi qui fus toujours enclin à la paresse, je regrette ce bon vieux temps et ce bon vieux prêtre, maître d'école qui, faisant les honneurs de sa classe à un jeune confrère, lui disait, montrant ses élèves : « En voici trois petits qui sont à *l'creuhette di par-Dieu;* ils connaîtront les lettres cet hiver, je l'espère. Ceux-ci sont à leur troisième année, ils connaissent des mots comme : ba, be, bi, bo, bu, etc. Celle-ci, par exemple (une fille de 15 à 16 ans), c'est la plus savante! Elle pourra bientôt lire la messe, toute seule, dans l'*Ange conducteur*, et signer son nom tout lisiblement; c'est une merveille. Je suis content de Françoise, dit-il en lui tapant sur la joue [2]. »

La science arrivait ainsi, peut-être un peu lentement au gré de notre impatience fiévreuse; petit malheur assurément. Mais au moins les œufs de Pâques arrivaient toujours à leur saison, les présents de saint Nicolas et de son valet *Hanscrouf* toujours à leur jour et à leur heure, et soit avec les dons du bon saint, soit avec les œufs de mesdames les cloches, toujours aussi venait le conte ou la légende [3] qui nourrit bien mieux l'esprit que ces misères que nous appelons des sciences et dont nous saoulons les pauvres enfants comme on gorge des volailles destinées au marché.

Personne, même la plus pauvre, n'oubliait l'enfant, la veille de la Saint-Nicolas. L'ouvrière disait de tout cœur : *Por-z-el, mi, ji m'pass'reus d'magnî!* Et la pauvre mendiante, entre onze heures et minuit, venait aussi, se glissant furtivement, voir si, pour l'enfant qu'elle avait laissé sur un peu de paille, elle ne pouvait trouver quelque bribe, dont elle charmerait, à son réveil, le regard du petit malheureux.

[1] *Baptêmes et mariages*, p. 25.
[2] Id., p. 28.
[3] *L'Oncle Wathy*. Annuaire, p. 106.

« ... Tote blanc'moite, in malhureuse
Vina qweri on p'tit hufflet (*sifflet*)
Po l'orphilin si p'tit valet ;
Et po n'aidant (*liard*), n'couqu' sipiaie.
Adon n' voix rauke diha co n'feie (*encore une fois*) :
Haie ! Mècheu. on bai qwatron d'geie (*noix*).

« Le sac aux noix était vide ; la petite chandelle à deux liards était sur le point de cuire la pomme qui servait de chandelier. La pauvre femme, habillée de noir, vint glaner dans les écailles de noix éparpillées autour du marchand ; et comme il était satisfait de sa journée, notre paysan eut la générosité de lui jeter la pomme chargée de gouttes de suifs et deux noix graissées dont personne n'avait voulu. Un sourire vint effleurer les lèvres de la malheureuse [1]. » Et, ce que vous ne dites pas, M. Hock, de grosses larmes jaillirent de vos yeux.

Laissons ces tableaux trop tristes ; en voici de plus riants. Voici la vie heureuse que les bons bourgeois menaient autrefois, il n'y a pas si longtemps ; c'était en ce siècle-ci. Vous pouvez voir cette vie dans les moindres détails, depuis le moment où la vieille domestique, pour allumer son feu (on peut dire au souffle de la légende), « en demande *on tot pau* au bon saint Laurent [2]. » Vous remarquerez à l'intérieur de cette maison une singulière égalité dont nous avons peine à nous faire une idée. « Vos cuisines d'aujourd'hui et vos salles à manger forment deux maisons différentes [3], » suivant la fine observation de M. Hock. Prenez garde, cependant ; sous cette égalité se cachaient beaucoup de distinctions, une hiérarchie solidement agencée. Le père de famille était toujours pour sa femme, comme pour ses enfants, *li maisse, li baron*. Ne vous effarouchez toutefois pas de ce titre ; l'affection seule le donnait. L'autorité du chef était si douce ! En faut-il d'autre preuve que l'attachement de tous au foyer

[1] *La rue Neuvice*, p. 44.
[2] *Un vieux Ménage*, p. 7.
[3] Id., p. 33.

commun ? Pour le quitter, ne fût-ce que quelques heures, que d'efforts ! C'était un déchirement. Pour aller à la comédie, on se munissait de provisions de bouche comme pour un voyage; pour aller au bal, on se préparait dès avant l'aube, mais c'était si extraordinaire. La mère, avec une inquiétude qui était presque une angoisse, suivant les enfants jusqu'à la rue et les regardant s'éloigner, disait avec un profond soupir : *Porteuss qui s'amusesse bin* [1] ! Quel malaise et comme ils avaient froid dans le nid domestique, ceux qui y étaient demeurés, attendant le retour des téméraires! En comparaison de nos pères, nous sommes de vrais nomades, sans feu, ni lieu.

Pour vivre si tranquille, au coin du feu, était-on plus mou, plus endormi que nous le sommes? Nullement. Voyez avec quelle *furia* toute liégeoise, à l'église, sans respect du lieu saint, les communiants prenaient d'assaut le banc de communion [2]. Il n'avait pas non plus saint Nitouche pour patron, ce sonneur qui, brandissant sa croix, menaçait les enfants turbulents de leur casser *la mâchoire*, usant d'un terme plus énergique, « à coup de bon Dieu ». Tous les personnages de l'auteur sont vivants, honnêtes, foncièrement bons, tous ils sont aimables, même les plus rudes ; aussi les aimons-nous tous. Mais de tous ces personnages, celui que nous aimons le mieux, c'est l'auteur lui-même. Il est si aimable lorsqu'il raconte les impressions de sa jeunesse et le baiser donné à ses jeunes cousines : « Il me semble, parole d'honneur, que dans ma vieille barbe blanchie par les ans, il reste encore une saveur bien douce et bien tendre : le souvenir! »

Comment ne pas aimer le conteur qui, après nous avoir attendris, s'empresse de nous faire rire aux éclats, comme s'il avait un remords de nous avoir un instant *mélancoliés;* qui nous fait entendre la plainte si navrante de l'amoureuse sur la tombe de son ami, et nous répète la prière si rabelaisienne

[1] *Un vieux Ménage*, p. 27.
[2] *L'Oncle Wathy*, p. 103.

de Zabai la revendeuse, Zabai l'ivrognesse disant à la Vierge : « *Vos estez pleinte di grace, et mi pleinte di pequet.* » *Et cætera! et cætera!* Quand vous aurez lu l'*Ame du Purgatoire* [1], le *Nom brille* [2], les *Ecrevisses accusatrices* [3], le *Pèlerinage décolleté* [4] et bien d'autres histoires, vous vous direz : Voilà le dernier des vieux et inimitables conteurs. Mais quand vous aurez lu dans les *Enterrements*, (un diamant dans un riche écrin) l'histoire qui commence ainsi : « I gn'aveut ine feye ine jone vefve... » vous direz alors : Celui-là est le roi des conteurs. Ovide, Boccace, Rabelais, Perrault et La Fontaine, inclinez-vous!

Mes doigts brûlent de vous la répéter, cette histoire, mais hélas! la langue française est devenue si prude! Pauvre vieille langue, n'es-tu pas devenue déjà, sous la plume des Hugo, une sorte de jargon franco-turco? Ne vois-je pas surgir, des bords de la Meuse, pour te remplacer, comme langue littéraire, une langue jeune et franche? Naïve, énergique et simple, sans pruderie et sans prétention, elle a tout les caractères d'un parler nouveau. Elle a ses écrivains, ses poëtes, comme elle a son théâtre. Que lui manque-t-il? Elle a, ce qui n'est pas toujours un avantage, une académie, la *Société liégeoise de littérature wallonne*. Mais quelle singulière académie. Elle fait d'excellents travaux et elle les cache, par une modestie vraiment coupable. Qui sait que cette Société a publié, il y aura bientôt dix ans, un gros *dictionnaire des spots* (proverbes wallons) de six cents pages in-8°, et cette année-ci les *Versions wallonnes* (cinquante-et-une versions différentes) *de la parabole de l'enfant prodigue*, deux ouvrages d'une très grande importance.

Le *Dictionnaire des spots*, ouvrage collectif de MM. Dujardin, De Frecheux, Delarge, Alexandre, Ad. Picard, Alphonse Le Roy et Stecher, est un livre que tout écrivain belge devrait avoir sur sa table, ou mieux, dans sa mémoire. Que

[1] *Jeudi Saint*, p. 8.
[2] Id., p. 41.
[3] *Baptêmes*, etc., p. 33.
[4] *Un vieux Ménage*, p. 25.

d'expressions imaginées, que de locutions marquées au bon coin, inconnues au français qu'on parle en France, nous pourrions faire rentrer dans notre style? Cependant, que de peines n'ai-je pas dû prendre, peines que je ne regrette pas, pour me procurer un livre qui devrait se trouver en vente chez tous les libraires belges. Quant aux *Versions wallonnes*, tout Belge, écrivain ou non, devrait avoir ce livre chez lui, comme tous nous avons une carte de notre sol. Si nous aimons tous à avoir sous les yeux l'image des contours géographiques de la patrie, combien ne devons-nous pas être plus curieux d'avoir, notés et imprimés, les tons, les langages, la voix, l'accent intime, pour ainsi dire, de la moitié de nos compatriotes. C'est, d'ailleurs, un tableau très curieux et très philosophique que celui des modifications de langage, de commune à commune, depuis Lille en France, jusqu'à Malmedy en Prusse. Les notes ont beaucoup d'intérêt. Tel mot wallon, où le retrouverez-vous? En Angleterre, où il a été importé dans le langage de cette île par quelque chevalier peut-être. Tel autre mot, Villon l'a employé, et la France depuis l'a laissé perdre; nous, nous l'avons sauvé et conservé par l'hospitalité que nous lui avons donnée. Ces notes sont, en grande partie au moins, l'œuvre de l'éditeur, M. C. Grenson, jeune avocat. Pour un homme de sa profession et de son esprit, c'est une œuvre de dévouement autant que de science.

C'est surtout pour le *Bulletin de la Société liégeoise de littérature wallonne* que M. Hock a travaillé. N'y aurait-il pas moyen aujourd'hui de publier une édition complète et séparée de ses œuvres [1]? Il faudrait, en ce cas, donner quelques notes pour expliquer ici et là quelques termes liégeois. Ce serait un beau et bon livre, parce que, tout en amusant, il pourrait inspirer le goût de deux choses qui nous manquent trop souvent : la simplicité dans la vie privée et le respect de ce qui est national. Ceci surtout serait utile. Trop de gens

[1] Cette édition vient de paraître en quatre volumes, à Liége, chez Nallant-Carmanne, 1872. *(Note des éditeurs.)*

Digitized by Google

sont disposés à admirer et à imiter, les uns l'Allemagne, les autres la France, et, pour citer encore, à ce propos, M. Hock :

L'onk et l'aut sèchit l' coid' qui d' vev 'sonner noss' trance.

« Les uns et les autres tirent la corde qui doit sonner notre agonie. »

Allons, messieurs les membres de la Société littéraire, remuez-vous; déshabituez, vous le pouvez et le devez, le peuple de son idolâtrie pour les sottises étrangères; forcez à rougir vos bourgeois qui pensent que le plus beau titre pour Liége est de se croire *une petite France.* Est-ce que les vers de MM. Thiry, Defrecheux et Hock ne valent pas toute la poésie lyrique française? Que peut-on trouver de plus touchant que le *Leyiz-m'plorer,* la première pièce du recueil de chansons de M. Defrecheux, publié en 1861. Toutes les qualités que nous avons trouvées éparpillées dans les ouvrages sur le vieux Liége, de M. Hock, ne sont-elles pas réunies dans les *Poésies et chansons wallonnes* que le même M. Hock donna en 1857? Peut-on désirer plus de gaîté satirique que dans les *Caprices wallons* et surtout dans *Ine copenne so l'mariege,* de M. Thiry! Faites connaître, en les répandant dans le public, vos travaux de science, vos vers et vos chansons. Vous obligerez ainsi à la fois le peuple de votre ville et vos compatriotes des autres provinces à vous aimer et à vous respecter comme le méritent vos talents, c'est à dire à vous respecter et à vous aimer infiniment.

PHOTOGRAPHIES DE VILLAGE.

Nos villes sont des images assez bien contrefaites des villes étrangères. Nos villages flamands se transforment aussi sous l'action du temps, mais les gens qui y vivent, gardent néanmoins l'empreinte des mœurs, des traditions et des idées flamandes. C'est pour eux, Dieu merci ! tout profit sans perte aucune.

Dans ces villages, le labeur n'est pas si grevant que le laboureur ne prenne plaisir merveilleux à ouïr les oiseaux chanter; la main n'est pas si calleuse que l'ouvrier, aujourd'hui comme jadis, taillant naïvement le bois, n'essaie parfois œuvre d'art; et dans ces cœurs épris naïvement de toute chose belle, il y a toujours haine vivace contre l'étranger, comme au temps où les Français tenaient par force le pays.

Aux fêtes dernières de Pentecôte, nous étions allés, pour quelques jours, entre Flandre et Brabant, dans la partie de l'ancien pays d'Assche, sise sur la rivière Dendre. Là se trouvent Esschene, Hekelghem et ses ruines de l'abbaye d'Affligham ; tout à côté, la petite paroisse de Meldert dont le curé disait jadis en se rengorgeant : « Moi et mon voisin l'abbé, nous vidons cent tonneaux de vin par année. » Ce qui lui donnait une grande considération à plusieurs lieues à la ronde. Mais le digne prêtre omettait sagement d'ajouter que monsieur l'abbé réservait quatre-vingt-dix-neuf ton-

Digitized by Google

neaux pour ses besoins particuliers. Au delà de Meldert, Baerdeghem, lieu d'assemblée des bardes et berceau de Vonck, notre dernier Flamand.

Il a un caractère à part, intelligent et fertile, ce pays entre Alost et Assche, Alost où naquit l'imprimeur Thierry Martens, qui fit de son métier un art, et Assche, où naquit l'imprimeur Judocus Badius qui, portant à Lyon, à Paris, son *prelum Ascensianum*, (*Prelum*, presse et pressoir), enseigna l'un des premiers, dans ces villes, la langue savante du dieu Dionysios, lequel n'avait pas de sectateur plus fidèle que Thierry Martens : *Bacchi mysta*, comme l'appelaient ses amis, c'est à dire « initié de la dive bouteille. »

C'est le pays des métamorphoses soudaines. Le colza dont les feuilles paraissent bleues de froid durant l'hiver, épanouit sa fleur au premier rayon d'avril, et, lorsque le vent souffle sur la pente des collines, vous croiriez alors voir un vaste fleuve d'or liquide. L'artiste flamand s'est inspiré de ce spectacle. Allez à l'église Saint-Martin d'Alost et faites-vous montrer la chapelle Sainte-Catherine. Vous y verrez sur un devant d'autel des broderies courant à flots épais qui vous feront songer à ces plaines de colza, éclatantes au soleil. Puis, vient juin, et le lin, si délicat que le plus chétif campagnol y passant laisse trace de son passage, teint la terre du vert le plus tendre. Vingt-quatre heures après, ces plaines vertes sont devenues d'un bleu ravissant par la fleur éclose. Retournez à Saint-Martin, dans la sacristie, parmi les quelques douzaines de chapes brodées toutes avec un art incomparable, vous en remarquerez plusieurs dont la broderie bleue et verte encadrée de fils d'or vous apprendra comment les artisans habiles d'autrefois ont su s'inspirer des beautés de la campagne. Enfin, juillet arrive, et tandis qu'ailleurs les champs souffrent sous les feux du ciel, le pays ne forme plus ici qu'une forêt sans limites. Le houblon grimpant lestement le long des perches a, comme en un clin d'œil, formé de toutes parts aux hommes un abri.

Lorsque l'automne clot la belle portion de l'année, que les

champs sont dépouillés de leurs moissons, que les houblons ont été cueillis, que de ces tiges arrachées, tordues et suspendues à deux arbres voisins, les jeunes filles ont fait des siéges sur lesquels elles se balancent le soir au retour de leurs travaux, la campagne n'est pas nue encore. De distance en distance, sont, ici de petits bois de chênes, là, des bosquets de frêne (*esch*), arbre qui donne son nom à deux villages de ce canton : Esschene et Assche, et qui donnait son bois pour faire des perches à houblon, quand les sapins des pays étrangers étaient rares et d'un prix élevé. Le peuple reconnaissant a consacré le frêne dans son culte religieux. La chaire de vérité de Hekelghem et celle de Téralphène ont pour pièces principales les tiges élancées du frêne imitées par l'artiste ou l'ouvrier; je dis ouvrier dans le sens usuel du mot. La chaire de Téralphène est l'œuvre d'un charpentier de village encore vivant aujourd'hui. Toute la partie d'ornement, dans cet ouvrage, est faite avec un talent irréprochable. Il n'est pas permis d'être aussi satisfait du sujet. Tandis que celui de Hekelghem est un saint Pierre de grandeur naturelle, celui de Téralphène est un petit bonhomme qui représente saint Jean l'évangéliste; à côté de lui un petit pupitre sur lequel sont placés un livre et un tout petit chandelier. C'est de l'effet le plus mesquin et cela dénote, dans l'artisan, le manque de toute éducation de l'art. En voyant ce talent inné uni à cette grossièreté de goût, à cette ignorance de l'effet des grandes lignes, on comprend combien il importe de donner plus d'extension à l'étude du dessin dans les écoles de villages. Tout le monde s'aperçoit de cette nécessité. A Assche, il y a quelques mois, l'administration résolut de ne choisir pour instituteur qu'un candidat sachant dessiner. Malheureusement, dans les écoles normales, l'étude du dessin tient si peu de place que les communes ne peuvent trouver le maître qu'elles voudraient rencontrer. Cependant, si un savant français a dit avec raison pour son pays que l'enseignement du dessin était plus nécessaire que celui de la lecture et de l'écriture, combien cette vérité est plus vraie pour notre Belgique. Nous déplorons à cet égard

l'insouciance du gouvernement, qui fait si peu pour développer les aptitudes naturelles de notre population rurale, vivant dans des campagnes magnifiques, dont la richesse et l'harmonie éveillent chez les habitants le sentiment de l'art.

Comment ne pas aimer ce sol complaisant qui donne à l'homme l'abondance sous la forme la plus belle et la plus gracieuse? Aussi le sentiment national est-il ardent en cette contrée et son expression s'échappe d'une façon brutale à l'excès. Nous allions d'Esschene à Liedekerke, lorsque, déjà sur les confins de cette commune, nous vîmes à notre gauche, dans un petit vallon, une ruine en briques à laquelle dix à quinze petites chapelles étaient appendues. Curieux d'examiner de près ce débris informe, nous fûmes, en nous en approchant, rejoints par un pauvre vieillard aux yeux éraillés et tout chargé d'infirmités. — C'est, nous dit-il, ce qui reste du couvent de Termuylen, — et nous montrant un tertre peu distant, il ajouta : « C'est de là que, étant enfant, je le vis abattre par les brigands. — Quels étaient ces brigands? — Les Français! Mais lorsqu'ils voulurent renverser ceci comme le reste, leurs efforts furent inutiles et ils durent se retirer. Nul depuis n'en a pu détacher une parcelle de brique. » — Je me retirai sans tenter d'éprouver la force du miracle. Le lendemain, je marchais sur la route de Bruxelles à Alost, entre le pavé qui vient d'Esschene et le grand chemin qui conduit à l'abbaye d'Afflighem; je vis à ma droite une croix de pierre dont les caractères étaient à peu près indéchiffrables. Un passant me dit : « C'est en mémoire d'un jeune homme de Hekelghem tué, en cet endroit, par *les brigands*. Il y a quatre-vingts ans, le fils du baron de Moorsel ayant sans succès voulu soulever le pays contre eux, s'était enfermé dans l'abbaye. Leurs troupes vinrent l'investir, mais, craignant une surprise durant la nuit, elles placèrent des sentinelles. Or, le jeune homme de Hekelghem, qui devait se marier le lendemain, suivait ce chemin tout songeant. Il n'entendit pas le cri de la sentinelle. Celle-ci n'ayant pas reçu de réponse, fit feu et le malheureux tomba mort. Souvenir d'aventure d'amour, rompu d'une façon si tragique,

souvenir de culte persécuté, tout entretient l'amour de la patrie parmi cette rustique population qui a donné à l'étranger cette grossière épithète inspirée par la haine : *les brigands*.

A quelques minutes de l'endroit où se trouve cette croix a été construit, sur la colline qui domine Alost, le château de Bouchaute. Une partie du jardin s'appelait autrefois la *montagne du gibet*, parce que c'était là que les derniers abbés d'Affligham avaient fait planter la potence. Mais personne n'y fut pendu. Rapprochement qui n'a pas échappé aux habitants de cette localité : En une nuit, les Français avaient eu la chance de tuer un jeune homme innocent, aimé partout où il était connu; en un siècle, les moines flamands n'avaient pas trouvé l'occasion d'exécuter un coupable !

Une certaine rêverie douce et monastique règne dans tout ce pays où l'abbaye d'Affligham a laissé de si nombreux souvenirs. Lorsque nous arrivâmes chez notre hôte à Esschene, la joie qu'il eut de nous recevoir fut bientôt troublée par une nouvelle fâcheuse. On vint annoncer que personne, depuis la veille, n'avait entendu ni le rossignol qui nichait dans le bosquet du presbytère, ni celui qui s'était établi dans le jardin du bourgmestre. Des femmes rapportaient qu'elles avaient vu, vers l'aube du jour, des chasseurs d'oiseaux, gens d'Alost, traverser le village. Sans doute, ces mauvais drôles avaient mis la main sur les deux chantres populaires. Nous étions tous dans l'anxiété. Ce n'était pas un sentiment égoïste qui causait notre chagrin. Les rossignols avaient couvée. On avait compté les œufs des deux nids : c'étaient deux familles d'artistes détruites. Aussi je m'associai de tout cœur à la colère d'un jeune homme qui murmurait : « Si j'avais été là avec mon fusil! — Qu'eussiez-vous fait? — J'aurais tué ces maraudeurs, sans pitié ni hésitation. » — Tandis que nous étions ainsi dans l'angoisse pour ces pauvres petits, condamnés à ne pas naître, voici que, sur l'heure de midi, quelques sons pleins de langueur et dont l'harmonie surhumaine est bien connue de tous, s'élèvent du presbytère, et à ces sons d'autres sons pareils répondent du jardin du bourgmestre. Les artistes étaient de retour, et

leur chant était salué par l'accompagnement des mésanges et des fauvettes babillardes cachées dans le verger. Cette heureuse musique nous fit aussitôt passer de la tristesse à la joie. Si j'étais poëte, je pourrais vous dire que nos rossignols avaient pressenti le passage de l'ennemi et s'étaient prudemment tûs; mais la vérité est que ces oiseaux, bêtes comme le sont tous les vrais artistes, n'avaient rien pressenti du tout et que, s'ils n'avaient pas chanté depuis la veille, c'est que, fantasques aussi comme tout artiste, il ne leur avait pas plu de se faire entendre.

Du reste, que vous préfériez l'une ou l'autre de ces explications, il ne m'importe; mais ce que vous ne pourrez nier, c'est la persistance du sentiment artistique dans ce pays où se conserve encore la légende du moine d'Afflighem qui eut pour théâtre le lieu même où nous étions alors. Ce moine rentra un jour au couvent; mais aucun de ses frères ne le reconnut et lui-même ne reconnut aucun d'eux. Il dit son nom, mais son nom ne réveillait aucun souvenir. Il dit ensuite le nom de l'abbé, mais ce n'était pas le nom de l'abbé actuel; seulement, quelque ancien de l'ordre, versé dans les annales et chroniques de l'abbaye, se rappelait qu'environ trois cents ans auparavant, un abbé de ce nom avait régi la communauté, et que, en ce temps-là, un moine avait disparu, sans que jamais, quelques recherches que ses frères eussent faites, il fût parvenu bruit de lui. Or, le moine perdu portait même nom que le nouveau venu. Lors, celui-ci se laissant choir, dit avec grands soupirs : « Mon frère, il appert de vos paroles que, depuis trois cents ans, j'ai vécu comme païen, ne pensant ni à la règle d'obédience conventuelle, ni au salut de mon âme, ni à monseigneur Dieu qui l'a rachetée, ni à madame la Vierge, sa benoîte mère; mais las! occupant toutes mes heures, et la nuit et le jour, à écouter, en damnable extase, le trop doux chant du rossignol. — Mon frère, répondit l'abbé, ne trouble pas ton cœur par telles pensées, mais, au contraire, te souviens que qui admire la créature de Dieu, aime et honore Dieu le créateur. Vas en paix dans son gai paradis, vert et joli; en ce pour-



pris, tu entendras chants plus mélodieux que ceux qui te charmèrent, te faisant oublier toute chose céleste. »

A quelque temps de là, les gens du pays qui occupaient leur vie, non à prier et à méditer, mais à labourer et à herser le sol, se dirent : « Pourquoi, lorsque nos bois répandent dans les airs et sur la terre tant d'harmonie, l'église seule est-elle muette? Pourquoi, sauf durant les offices, n'a-t-elle pas son chant, ne fut-ce que pour la saison froide, quand nos amis des halliers sont contraints de s'exiler et de nous laisser seuls et tristes? » Un homme d'Alost, Barthélemy Coeke, qui était beau-frère de l'imprimeur Thierry Martens, entendit ces plaintes et s'ingénia à trouver un subtil artifice pour que, non seulement toutes les heures, mais plusieurs fois par heure, chaque clocher, doué de la voix, put faire entendre sa chanson. Coeke inventa le carillon, il y a précisément quatre siècles. Mais, si cette musique était pour l'oreille une distraction, elle n'allait pas jusqu'à l'âme comme le chant de l'être vivant, de l'oiseau libre et mobile. Aussi, le carillon fut-il peu à peu abandonné; l'église, hors de son enceinte, redevint muette.

C'est de l'école maintenant que s'élève une voix nouvelle. Nous n'oublierons jamais les soirées passées chez notre ami Stroobants, l'instituteur d'Esschene, en compagnie d'autres instituteurs et de cultivateurs voisins, chantant les vers de nos poëtes flamands. De telles réunions, mieux que des congrès de linguistes, jaillira fraîche et jeune la poésie nationale. Que nos poëtes flamands se pénètrent bien de leur emploi, il est grand : charmer les gens condamnés tout le jour au travail, élever leur pensée, polir, sans le gâter, leur esprit. Dans les campagnes, toute une population avide de beaux chants, s'empare de leurs poëmes et leur donne la popularité la plus vraie et la plus solide. La soirée était d'ordinaire fort avancée quand nous nous séparions, et chacun regagnait heureux sa demeure quelquefois fort éloignée, mais accompagné dans son chemin par la voix merveilleuse du chantre des nuits printanières.

Comme l'oiseau chanteur est industrieux à bâtir son nid,

Digitized by Google

de même nos populations musicales sont ardentes à améliorer la vie commune. Esschene venait d'obtenir une station de chemin de fer; elle venait du moins d'être décrétée. Mais pour aller à la future station, il fallait un chemin praticable en toute saison; il fallait donc le paver, et pour cela faire venir des pierres. Là n'était pas la plus petite difficulté, car pour les mener à pied d'œuvre, il y aurait eu un très long trajet, par suite frais écrasants à les charrier de la plus voisine station en activité. Vu la circonstance tout exceptionnelle, le ministre permit que les convois s'arrêteraient à l'*Esschene Winckel,* lieu désigné pour la station future. L'arrivée de ces pavés était une fête à laquelle nous étions conviés. Tout le village, trois jours à l'avance, était en émoi. Chacun de ses habitants, vieux et jeunes, avait sollicité du bourgmestre la faveur d'aider au déchargement du premier transport. C'était, chez ce magistrat, une procession perpétuelle de solliciteurs; et il avait dû employer toutes les ressources de l'art pour éconduire les hommes dont il ne pouvait accepter, pour cette fois du moins, les services. Mais, nonobstant ses bonnes paroles, nonobstant la cordiale hospitalité flamande avec laquelle il les recevait, faisant verser à chacun large rasade d'uitzet, beaucoup s'en allaient chagrins, cent volontaires seulement devant former le nombre des travailleurs.

Enfin, le grand jour se leva. Parmi les élus, il y avait des membres de la confrérie Saint-Roch, fièrement ornés de la médaille qu'ils avaient obtenue pour leur habileté à la cueillette du houblon. Hors les jours de grande cérémonie, ces médailles sont déposées en la sacristie d'Esschene, plusieurs dans ces belles boîtes à hannetons qui sont peintes de couleurs si voyantes, d'un ton assez criard, si vous voulez croire les savants critiques, mais d'un effet charmant pour les enfants dont nous partageons sincèrement l'admiration.

Avant de passer outre, nous devons dire un mot de saint Roch. En ce quartier, il ne protége pas seulement contre les épidémies, il est, de plus, le patron du houblon. Il chasse les maladies, mais, en outre, sorte de Bacchus flamand, il

Digitized by Google

doune aux hommes la bière qui leur communique la force et la joie. Nous ne désapprouvons pas le cumul de ces deux fonctions; au contraire, il nous semble tout légitime. Cet air un peu païen que les campagnards lui ont prêté, nous plaît même; il ôte à la physionomie du saint l'aspect sombre d'un familier d'hôpital. Tel a dû le saint apparaître à Rubens lorsqu'il fit, pour l'église d'Alost, son incomparable tableau. Au Christ qui, tout à la fois agité d'un zèle divin et d'une ferveur passionnée, pousse son serviteur en lui disant : *Eris patronus in peste :* « Tu chasseras la maladie des pestiférés. » Roch, encore à demi agenouillé et se relevant brusquement, répond : « Seigneur! je veux être davantage. Il ne me suffit pas d'écarter les maux, je veux répandre les biens. Tous ces pauvres qui sont à nos pieds, couchés sur la paille ou dans la boue, je veux les relever, tant ceux qui souffrent en leur âme que ceux qui pâtissent en leurs membres. » — Le saint Roch que l'artiste avait compris, c'est le saint Roch que vénère le peuple. A la lisière du Hainaut, à Grammont, sur la porte du principal établissement de bienfaisance, vous lirez en grandes lettres ces mots : *Hôpital-Brasserie*, le même bâtiment servant ainsi à abriter les pauvres malades et à fabriquer la boisson nourricière des petites gens, les uns et les autres objets de l'égale protection du même saint.

On a dit, écrit et répété que Rubens, satisfait du prompt paiement de son ouvrage, avait voulu témoigner sa reconnaissance par le don de trois petits tableaux représentant des épisodes divers de la même légende. Nous ne révoquons pas l'anecdote en doute; mais, en examinant l'un des deux petits cadres, qui est placé encore aujourd'hui au dessous de l'admirable toile, celui où est figuré le chien qui apporte au saint un pain pour le nourrir, il nous a semblé que l'artiste avait eu un dessein particulier. A côté du tableau où son génie brille de l'éclat le plus vif, Rubens a-t-il voulu placer des esquisses? non, mais des idylles, comme au devant de l'Énéide sont les Églogues, au devant de la divine comédie des chants d'amour, et à la suite de l'Iliade les petites, mais

charmantes poésies attribuées à Homère. Cette pensée a frappé également le ciseleur qui a travaillé l'un des crucifix en argent massif conservés dans le trésor de l'église. Au pied de ce crucifix, le graveur a reproduit fidèlement le sujet du chien nourricier. Au dessous de la grande tragédie du Calvaire, il a écrit cette simple et naïve églogue du saint secourable et si malheureusement secouru.

Je n'ai pu passer qu'une heure, temps trop court, devant l'œuvre de Rubens, me délassant de la contemplation de sa grande toile en considérant les petites. Mais il m'a été impossible d'arrêter la vue sur le tableau voisin, qui est cependant de Craeyer. Je n'en saurais même dire le sujet. Pourquoi placer en cet endroit l'œuvre d'un autre peintre, quelque habile d'ailleurs qu'il soit? C'est vraiment déplorable. Craeyer est le grand maître de l'art dans les campagnes. Par sa longue vie, par son existence active et toute adonnée au travail, il a peuplé de peintures nos églises rustiques. Combien, parmi les artistes obscurs, mais non dépourvus de mérite, qui abondèrent jadis dans nos villages, n'en est-il qui durent à telle ou telle œuvre de Craeyer la révélation du beau? Vonck lui-même durant son enfance, ne sent-il pas son âme s'élever et s'ouvrir à l'intelligence des grandes choses, en voyant sans cesse le tableau qui décore le maître-autel de sa paroisse, restauré récemment par Leroy et représentant le portement de croix? Les gens de Baerdeghem l'attribuent à Craeyer, et je crois qu'ils ont raison. La figure du Christ manque de noblesse, mais elle n'en exprime que mieux la douleur. Les traits gracieux de la Madeleine, la physionomie naïve de la Vierge, la face aristocratique du bourreau ou soldat romain qui soutient l'un des bras de la croix, font ressortir davantage l'expression de souffrance de la victime. Derrière ce tableau, à l'extérieur de l'église, vous verrez la pierre sépulcrale de Vonck. Mais pourquoi y avoir inscrit les vers de pâtissier-confiseur que des Français composèrent sur notre grand citoyen et qui se terminent par ces mots :

Qu'il vive au temple de mémoire,
Couvert d'une éternelle gloire !

Otons ces vers bêtes, et laissons, dans sa simplicité flamande, le monument de Vonck, qui souffrit pour la patrie, adossé au tableau de Craeyer, représentant la douleur de celui qui souffrit pour l'humanité.

Dans notre pays, l'art se joint à tout ; il embrasse toute notre histoire, comme un lierre plusieurs fois séculaire. C'est peut-être le tableau si énergique de Rubens qui a donné l'idée d'implorer saint Roch comme le patron des cultivateurs de houblon. Il y a quelques années, sous la présidence honoraire de ce saint, se forma, à Alost, une Société pour récompenser l'ouvrier qui se serait signalé par dessus les autres dans la cueillette du houblon. En 1862, le premier prix fut décerné à Meert, d'Esschene. Ce fut une grande et solennelle journée. L'administration communale tout entière et les habitants notables escortèrent à Alost l'humble paysan qui avait mérité, par son travail assidu, cette distinction honorifique. Plusieurs autres habitants ont depuis obtenu le même honneur.

Or, pour revenir à la fête à laquelle nous assistons, tous les membres de la confrérie de saint Roch s'étaient réunis à l'*Esschene Winckel*, les uns comme spectateurs, les autres pour aider au déchargement des pavés. Au coup de une heure, le convoi s'arrêta. Les cent hommes grimpent aussitôt et sans bruit sur les vingt waggons. Les pierres volent par dessus la haie qui borde la voie et, tombant les unes sur les autres, font un bruit de mousqueterie. La poussière obscurcit l'air ; c'était comme l'irruption d'un volcan. Trente minutes avaient été données pour opérer le déchargement. Telle était l'ardeur générale qu'il fut terminé en 12 minutes 30 secondes, et soudain, dans les waggons vides, tomba une pluie de roses. Tous les jardins avaient été dépouillés, et ces villageois enthousiastes manifestaient leur reconnaissance en accablant de bouquets jusqu'au plus chétif employé du train. Le convoi, en fuyant, laissait, dans sa marche, une senteur qui parfumait l'air.

Parmi toute cette population, qui ne poussait pas de cris, que l'émotion rendait silencieuse, un seul homme se retira

triste. C'était, comme on l'appelait, un vieux *napoléoniste*. Le pauvre diable, dans l'entrain universel, avait, en quittant sa chaumière, oublié de se munir de la précieuse médaille de Sainte-Hélène, précieuse pour lui bien entendu. Lorsqu'il passa au moulin, la meunière, le voyant morose et en sachant la cause, le voulut consoler. Elle prit un petit plat de zinc sur lequel saint Georges ou saint Martin était grossièrement gravé, fora un trou sur le bord du plat, y passa les beaux rubans rouges qui ornaient sa coiffe de la dernière kermesse, et pendit le tout en sautoir sur le bonhomme, qui croyait porter, — la maligne meunière le lui avait assuré, — l'image vénérée de son Empereur. Ainsi attifé, les mains chargées d'une moisson de fleurs des champs, il s'avançait à pas tremblants pour faire, lui aussi, son offrande. Hélas! le convoi s'éloignait quand il arriva, et, de dépit, il jeta ses fleurs à terre et les foula aux pieds. Chacun souriait, mais doucement, sans amertume, en détournant la tête, personne ne voulant blesser ce bonhomme qui seul au village chérissait encore la mémoire de son général et dont on plaignait, par cela même, le pauvre esprit.

Tandis que la foule s'éloignait et que chacun retournait fier et content à sa tâche journalière, j'étais demeuré avec le fermier R... près de la voie. Le fermier R... est un vieillard très vert, très haut de taille, la tête osseuse, portant sur les lèvres et dans les yeux un sourire goguenard, qu'il sait d'ailleurs rendre aimable quand il veut. Seulement, comme il a le faible de se moquer des jeunes gens, on vous dira, si vous parlez du père R... : « Fuyez-le! c'est un homme d'un autre âge. » — Mais je vous prie de n'en rien croire.

« Eh bien! monsieur R..., lui dis-je, que pensez-vous de cet empressement? » — Il ne me répondit rien, mais je vis une larme perler dans ses yeux, ses traits se contracter et perdre leur expression satirique. — « Quel changement dans les mœurs! continuai-je. Quel progrès dans les idées! Plus de mendicité, une population non seulement instruite, mais animée du zèle qui existait dans les vieilles républiques où chaque citoyen était toujours prêt à abandonner son profit pour travailler à

l'avantage de la commune. Voilà ces mêmes habitants qui étaient signalés, il y a quinze ans encore, pour se rendre habituellement coupables du délit de *mauvais gré*, comme le raconte un historien qui, outre tous les mérites de son art, a surtout celui de l'exactitude la plus scrupuleuse. »

R... éclata de rire et me répondit : — « Ce que vous me dites de cet historien est vrai, mais, dans ce cas-ci, il a été la dupe d'un vicaire qui voulait taquiner notre ancien curé. Voici l'histoire. »

Il faut vous dire que R... est un homme instruit, presqu'un bel esprit, car, dans sa jeunesse, il a écrit chez un notaire de Bruxelles, mais comme il sait que faire parade de son esprit, c'est toujours faiblesse d'esprit, par un travers opposé, il affecte un langage hérissé de barbarismes. Il vous dira, par exemple : « Mon colza est le plus beau du village, parce que j'emploie, pour le faire croître, le *piano* (entendez *guano*). »

— Revenons à son histoire :

— « Avant notre curé, il y en avait un qui aurait eu toutes les vertus d'un bon pasteur, n'était que son humeur ordinaire était maussade. Il avait un frère à Anvers, lequel lui annonça pour certain jour l'envoi d'une ample et précieuse provision de marée. M. le curé s'empressa d'inviter, pour ce jour-là, deux ecclésiastiques de ses amis. Ne sais comment la chose fut éventée, mais un certain espiègle, lors vicaire d'Assche, sans réfléchir aux terribles et horrifiques suites de son projet, se mit aussitôt à inviter, sous le nom du curé d'Esschene, toute la prêtrise des environs, n'ayant égard ni à l'âge, ni à la distance, vieux comme jeunes, invalides comme valides, goutteux, podagres, semiparalytiques, aucun ne fut oublié. Au jour marqué, tous se mirent en marche ; les uns clopin clopant, les autres cheminant allègrement, tous de grand appétit. Les deux premiers qui se présentèrent, furent reçus à bras ouverts ; c'étaient les deux vrais invités. Deux autres suivirent et furent accueillis avec une froideur marquée. D'autres arrivèrent encore ; il en venait de devers Enghien, des environs de Malines, Audenaerde, Grammont, du pays

de Termonde et de Hal. Le tintement de la cloche du presbytère ne cessait plus. L'habitation était encombrée, le jardin lui-même était plein, et à mesure que grossissait le nombre des arrivants, dans la même mesure croissait la mauvaise humeur de l'Amphytrion. Enfin elle éclata, et ce fut avec une violence telle que je n'essaierai pas de vous en donner une idée, étant chose impossible à dire. Tous prirent la fuite à qui mieux mieux, tous mourant de faim et de soif, tous étouffant de colère, heureux toutefois d'obtenir de la charité des villageois quelque bouchée à dévorer.

A quelque temps de là, notre curé découvrit le coupable. Depuis ce jour, il ne porta plus ses regards du côté d'Assche, disant par commun propos : *Tout ce qui vient de là, même le vent est mauvais*. Ce qui était vrai, en ce sens que c'est le vent d'Est, lequel dessèche toute culture. M. le vicaire, néanmoins, aigrement courroucé d'un propos qui entachait l'honneur de sa bourgade, souffla à notre historien le détail que voici : « Les mœurs des habitants d'Esschene ne sont pas encore adoucies autant qu'elles devraient l'être, et le *mauvais gré* signale cette localité.» Allusion au curé bourru qui avait si peu en gré les devoirs de l'hospitalité. Celui-ci ragea, mais notre réputation paie encore pour sa faute.

— « Bravo! fermier, vous avez une belle imagination, et vous en faites un excellent usage. C'est une arme pour défendre l'honneur de votre contrée. — Non, non, répliqua vivement R..., jamais ce crime lâche qu'on qualifie de *mauvais gré*, n'a déshonoré notre population. Elle est trop brave pour cela, ou du moins elle l'était au temps de ma jeunesse. C'était beau alors de voir les pélerinages qui se faisaient chaque année à la chapelle de Termuylen, dans le bois de Liedekerke, lequel s'étendait des deux côtés du chemin de fer, à l'endroit où nous sommes présentement. Après messe ouïe en grande dévotion au monastère, et chopines vidées en noble émulation à la *Maison des Poissonniers* qui est là-bas, pélerins brabançons et flamands se taillaient bons gourdins dans la forêt et là se battaient à qui, de Flandre ou de Brabant, emporterait le prix de la lutte. Il fallait voir le courage de

nos gens, aidés surtout de ceux de Borght Lombeck et des deux Lennick. Mais cela ne se voit plus aujourd'hui.

— « Il faut en faire notre deuil, père R... Un jour, une locomotive siffle à travers la forêt; à ce bruit, les arbres tombent pêle-mêle de droite et de gauche, le village aussitôt pousse ses routes vers la voie ferrée, comme le houblon dirige ses vrilles vers la perche voisine qui doit le soutenir, l'aider à fleurir et à mûrir. Si, dans ce moment, le village a pour chef un homme honnête et intelligent, grâce à lui, ce qui dans les mœurs était rude, s'efface, ce qui dans les idées était étroit, s'étend, ce qui dans les cœurs était bon et sain, s'épanouit.

Peu après, je retournais à la ville. J'avais quitté Esschene, traversant le ruisseau d'Avenel dont le nom, importé par des Belges en Écosse, a reçu de la plume de Walter Scott tant d'éclat. J'avais gravi la montagne de la Morette, fréquentée le soir, d'après le bruit commun, par des gens dont la rencontre n'est pas toujours agréable. Je m'étais arrêté à la chapelle miraculeuse bâtie sur la pente du Kruysberg, et j'y avais lu, non sans étonnement, un écriteau placé devant un grand Christ, objet de la vénération des fidèles. Cet écriteau portait que quiconque déposerait des ordures ou des excréments en ce lieu, serait passible des peines comminées à l'article (je ne me rappelle pas lequel) du code pénal. Quelle doit être l'intelligence des habitants, pour qu'il faille leur faire semblable menace? Je descendais dans la vallée de la Senne, m'avançant au milieu d'un amphithéâtre naturel, de beauté magnifique; mais, dans toute l'étendue du pays qui se déroulait aux alentours, pas de chemin vicinal pavé, de profondes ornières, des casse-cous. Il semblait qu'au lieu de m'approcher d'une grande ville, je m'en éloignais, tant ici tout était différent de ce que j'avais vu et admiré sur l'autre versant, celui de la Dendre. La nuit s'avançait. Je fus le jouet d'une sorte d'hallucination. Je m'imaginais que je cheminais entre M. Eudore Pirmez, ministre de l'intérieur, et M. Frère, chef du cabinet. Fort intimidé de me trouver en société de si grands personnages, je me tenais coi, dans

une attitude confuse. Mais ces deux hommes d'État ayant eu la bonté de m'interroger, je leur racontai mon excursion, ce que j'avais vu ici de grossièreté, là d'heureux efforts pour atteindre à la lumière. M. Frère m'interrompit et dit à son collègue :

— « Mon cher ministre, je suis fatigué de voir le peu de services que reudent les agents de l'État auprès des communes. L'intelligence ne leur manque pas ; le zèle non plus. Mais ils ne peuvent rien observer, rien stimuler, ils doivent écrire, sans cesse écrire, toujours correspondre, c'est leur manie, c'est la nôtre. Par l'énorme quantité de papier qu'ils consomment sans profit, ils rompent l'équilibre de mes budgets ; mes bâtiments civils crèvent et s'effondrent sous le poids des dossiers. La féodalité avait organisé une population de serfs attachés à le glèbe, *servi glebæ adscripti;* nous, plus déraisonnables, nous avons transformé une partie de la population en serfs attachés au papier. Le pire de ces deux servages, c'est celui-ci. Il faut qu'un tel état de choses cesse, et je ne vois qu'un seul moyen de le faire cesser; le voici : Eu rentrant à votre hôtel, vous aurez la bonté de publier l'arrêté suivant :

Article 1er. Désormais, tout citoyen sachant lire ou écrire est incapable de remplir les fonctious de gouverneur de province, de commissaire d'arrondissement, d'inspecteur provincial ou cantonnal de l'enseignemeut primaire.

Art. 2. Les administrations provinciales sont invitées à décréter la même incapacité pour leurs agents particuliers.

Art. 3. Tout candidat à l'une des fonctions susdites devra posséder certaius talents innés que la nature, non l'éducation, peut donner, à savoir : bon œil pour voir, bon pied pour faire chemin, bon estomac pour pouvoir, en s'accoudant au cabaret, vider chopine soit de blanche, soit de brune, soit de faro, soit d'uitzet, et, là étaut, écouter ainsi les propos, réflexions et dictons des gens de campagne, attablés, quant et eux, aux dits cabarets le dimanche matin après messe entendue, ou le soir après vêpres chantées. Ajoutez à ces qualités celles-ci de surplus : bon sens afin de ne pas accepter son pour

Digitized by Google

farine, tempérance de langue afin de ne pas faire le beau parleur, ce qui est un grand ridicule à la campagne, comme de raison.

Art. 4. Leurs fonctions se borneront à dire dans chaque commune ce qu'ils ont vu en usage dans d'autres communes, notamment en ce qui concerne l'amélioration de la voirie, l'éducation musicale et l'enseignement des arts du dessin. Ils engageront chaque commune à s'approprier ce que d'autres communes voisines ou éloignées ont de bon et d'utile.

— Je fais cela, dit le ministre en se tournant vers moi, parce qu'il me semble, d'après votre récit, que les villages n'ont pas besoin des lumières du gouvernement central, qu'il y a, épars dans les campagnes, assez d'hommes capables de pousser la civilisation belge dans sa voie, bien et mieux que nous pourrions le faire, si nous nous ingérions en cette besogne; que toute l'occupation de nos agents, ce doit être de proposer les bons administrateurs comme exemples aux administrateurs médiocres, laissant du reste la Belgique rustique marcher son pas : il est lent, mais il est sûr et va droit en avant.

— C'est cela, M. le ministre. Dieu ayant fait la Belgique pour les Belges, s'aperçut que, par mégarde, il leur avait donné un climat fantasque, inclément, chaleur torride, vent glacé par brusques alternatives, qu'il les avait placés, en outre, parmi des peuples forts et disposés à abuser de leur puissance pour accabler les petits. Lors, s'apercevant de sa méprise et la voulant réparer, il donna aux Belges deux choses d'un prix inestimable : l'amour de la beauté qui les fit artistes, peintres, dessinateurs, sculpteurs, musiciens, et l'amour de l'indépendance qui les fit libres et fiers, aptes à chercher et à trouver le mieux par eux-mêmes et non par personnes interposées. Vous avez compris, monsieur le ministre, que les agents officiels devaient se borner à stimuler par la persuasion, au lieu d'entraver par les paperasses les deux dons précieux et vraiment divins.

Digitized by Google

TOURISTES & CIMETIÈRES.

Si quelque personne se hasarde à entreprendre après nous le voyage d'Eppeghem, le devoir nous oblige à la prémunir contre un danger sérieux. Des voix perfides se feront entendre au voyageur arrivé dans ce pays. L'une lui conseillera un pélerinage au château de Steen. L'ombre de Rubens a droit à cet hommage, dira la voix. L'autre la mènera à la *Maison aux tourelles.* Le trajet est petit, dira une seconde voix, et l'ombre de Teniers vaut bien cette légère fatigue.

Ni ici, ni là, d'abord. Ce serait vous exposer à lâcher la proie pour l'ombre. N'en déplaise à Teniers ou à Rubens, que votre première visite soit pour l'église d'Eppeghem, en laquelle vous verrez comment, à une époque où l'Europe courbait la tête sous le sceptre dur et roide du peintre David, nous avions encore, en Belgique, des artistes qui, sans dédaigner ce que la révolution faite par David avait de bon, continuaient à marcher dans la voie des vieilles traditions, alliant à l'idéal de la beauté antique, la beauté vivante, toujours fraîche, de la nature.

Dès que vous aurez dépassé le seuil de l'église, votre vue se portera sans hésitation sur un point : devant vous, une ruine antique; au pied, un groupe; derrière, le feuillage d'un jeune chêne.

C'est la chaire de vérité du sculpteur malinois Jean-François Van Geel. Il la fit en 1797, au prix de 6,972 francs,

Digitized by Google

pour l'église d'Eppeghem, où, par une chance heureuse et rare, elle est demeurée. En effet, trop d'anciens ouvrages en bois sculpté ne sont plus à la place que l'artiste leur avait assignée, ni dans l'édifice pour lequel ils avaient été faits. Semblable déplacement eût été particulièrement regrettable pour la chaire de Van Geel, qui a été fort attentif à tenir compte de circonstances toutes locales.

Entre autres usages vainement proscrits, les parents avaient accoutumé d'*offrir*, dans l'église, pour sauver leurs enfants malades, de petits bonshommes de fer (*ysere mannekens*). Le clergé s'était opposé sans succès à ces offrandes qu'il considérait comme une trace d'idolâtrie. Quelques années encore avant celle où Van Geel se mit à l'œuvre, l'archevêque, pour réduire les habitants rétifs, avait défendu de porter le Saint-Sacrement à la procession, en laquelle les villageois observaient certains rites sacriléges. Depuis, l'invasion française, en balayant devant elle le culte public, semblait avoir détruit une religion qui, dans cette commune, n'avait été reçue jamais avec la soumission qu'elle exige de ses fidèles. Enfin, en 1797, lorsque l'exercice du culte catholique fut un droit reconnu, le Directoire, par un décret, défendit, dans nos provinces, l'usage public des « costumes ci-devant religieux ».

C'est pour ce moment et pour cette localité que le sculpteur a travaillé. Le sujet qu'il a choisi est saint Dominique priant la Vierge de relever la religion catholique déchue. La portion principale de la chaire représente un monument antique. Cette architecture greco-latine qui, dans beaucoup d'autres églises, ferait disparate, s'accorde fort bien avec celle d'Eppeghem, laquelle, souvent modifiée, n'a guère conservé trace du gothique primitif. Une végétation variée embrasse la ruine et masque à dessein la netteté de ses principales lignes. De côté, un lierre retient les briques lézardées ; sur un des rebords de la face antérieure, se suspend une saxifrage délicate; derrière la ruine s'abrite un chardon, ouvrage d'une admirable exécution. A l'une des branches du chêne qui ombrage l'ensemble, un crucifix semble avoir été

négligemment attaché au moyen d'une corde grossière. Toutes ces parties réunies font songer à ces lieux déserts, abandonnés après avoir été longtemps habités, de nature sauvage, et dans lesquels se rassemblent les nouveaux apôtres à toutes les époques de rajeunissement de la foi. Devant cette ruine, la Vierge, de grandeur naturelle, soutenant de la main gauche l'Enfant Jésus, appuyé sur une pierre, présente de la main droite un chapelet à saint Dominique, inventeur de la dévotion du Rosaire. Cette Vierge, inclinée vers le dur inquisiteur a une grâce charmante dans la pose, autant que naturelle. Le nuage qui a porté la Vierge à terre, forme l'abat-voix au-dessus de la ruine où se place le prédicateur et descend vers le sol entre cette ruine et le chêne.

Peut-on ne pas reconnaître l'âme indépendante de l'artiste flamand qui, au moment ou l'autorité étrangère proscrit jusqu'au vêtement des ordres religieux, se plaît à représenter le plus fougueux des moines du moyen-âge, le farouche patron de l'Inquisition? Quelles que soient nos croyances, nous applaudissons à cette protestation contre la violence faite à des idées et à des mœurs qui étaient alors celles de la patrie.

Asseyez-vous, s'il vous plaît, près de la chaire, en face de la Vierge au Rosaire, et regardez, au delà, du même côté de l'église adossé au mur, un buste de jeune femme, en marbre blanc, par Geerts. C'est la baronne de Waspick, morte il y a vingt ans à peine. Au dessus, un tableau de Verhaegen, peintre contemporain de Van Geel; c'est la Vierge, dans l'étable de Bethléem. Elle a un visage de femme de village; devant elle est agenouillé un vieux cavalier dans la même posture que le saint Dominique de la chaire. Si, promenant votre regard sur ces trois visages de femme et qui semblent de trois sœurs, l'une habitant la ferme, l'autre le château, et la troisième, la plus proche de vous, le ciel, vous vous laissez gagner au charme de cette triple expression de la douceur angélique, et qu'en ce moment, dans le lointain, se fasse entendre le mugissement des bœufs paissant dans les prairies environnantes, vous serez convaincu qu'il n'est pas nécessaire

d'aller loin de votre demeure pour trouver le calme et le repos après le travail.

Augustin, François de Sales, Bossuet même eussent été à l'aise dans cette chaire de vérité qu'un nuage semble soulever de terre, à côté de ce chêne qui fait songer à la fraîcheur des bois, au dessus de cette Vierge qui écoute les paroles de son pasteur. Pensées pacifiques, paroles fraternelles doivent tomber de cette chaire. Demain, peut-être, dans un langage dont nous sommes impuissants à rendre l'harmonieuse simplicité, le prêtre y dira : « Mes frères, n'imitez pas la violence de ce saint agenouillé devant vous, mais imitez sa charité. Souvenez-vous qu'il voulut échanger sa liberté contre celle d'un captif, pour rendre à sa mère un fils, prisonnier chez les infidèles. Il n'eût pas craint alors de se souiller au contact de malheureux ennemis de notre foi. Ne craignez donc pas de vous souiller après votre mort, en reposant auprès de gens incrédules ou d'une foi différente de la vôtre. Donnez-leur plutôt une place au milieu de vous, dans le champ de paix, afin que Dieu, voyant leurs dépouilles confondues avec les vôtres, confonde dans son infinie miséricorde leurs âmes pécheresses avec vos âmes simples et religieuses. »

Ces paroles sont peut-être dans le cœur de plusieurs de nos curés de campagne, mais lequel d'entre eux oserait les prononcer? Tout sentiment de tolérance, de patience n'est-il pas aujourd'hui un sentiment impie? Hier, Monseigneur de Liége, à propos d'un livre du chanoine Labis, ne reprochait-il pas aux prêtres « beaucoup trop d'inintelligence et d'inertie » à l'égard des ennemis de l'Église? En même temps, Monseigneur de Malines, à propos d'achat d'armes pour les soldats du Pape, s'écriait : « Ne vous laissez pas arrêter par ceux qui disent : ces armements, cette poudre, ces combats ne conviennent pas au caractère de l'Église. Certainement, l'Église est une mère qui ne se bat jamais; mais ses enfants ne seraient pas dignes d'être appelés ses enfants, s'ils ne savaient la défendre lorsqu'elle est attaquée. » Ce qui prouve clairement que les chrétiens des trois premiers siècles étaient des enfants indignes de l'Église.



Ailleurs, d'obscurs apôtres, au nom du respect de la tombe, du respect de la sépulture chrétienne, vont prêcher les crimes de nuit, l'incendie, la destruction des moissons de leurs concitoyens.

Mais voyons un moment quelle est l'indifférence naturelle de nos campagnards, lorsqu'on n'a pas excité leur colère par des discours insensés. Parcourez certains cimetières de village; ils sont jonchés de débris humains. En se rendant à l'église, le fils heurte du pied quelque ossement qui est peut-être un débris de son père. La femme écrase en marchant ce qui fit partie du corps débile et frêle de l'enfant qu'elle a allaité, bercé, porté sur son sein, couvert de baisers, pleuré de ses larmes les plus amères. C'est horrible à penser, et cependant tous ces gens voient chaque jour d'un œil sec ce spectacle. Mais qu'un malheureux qui, durant sa vie, a déplu à l'Église, soit déposé dans ce hideux charnier, à l'instant les mêmes gens exaltés par des prédications furieuses, se souviendront qu'en ce lieu-là se trouve la poussière de ceux qu'ils ont aimés. Ils maudiront le temps présent, ils regretteront le bon temps où le prêtre était maître souverain du cimetière.

Pas tant maître qu'on feint de le croire. Il y a par ci par là certaines histoires qui démontrent que nos villageois, au temps jadis, n'étaient pas toujours si benêts qu'on veut le dire. En voici une qui vient de nos environs.

Vers le temps de notre duc Henri le Débonnaire qui, par sa grâce et libéralité, éleva Merchtem au rang de ville franche, il y avait en ladite ville, dans la brasserie *De Fortuin*, ainsi nommée à cause des richesses du maître, une jeune fille appelée Jeanne, de belle complexion et de face virginale, et qui, pour son malheur, avait une grande abondance de pécune; je dis pour son malheur, car elle s'était amourachée de Siger, compagnon de la gilde Saint-Étienne, parfaitement beau aussi, mais dénué de tout bien terrestre, fors la chétive cabane que ses pères avaient possédée avant lui et quelque lopin de champ y attenant. Mais telle était la grossièreté et la simplicité des jeunes gens que belle fille voyant beau garçon était soudain férue d'amour,

sans considérer, avant de livrer son cœur, si l'ami qu'elle prenait avait état et condition convenable. Tant et si bien crût leur affection mutuelle qu'ils ne pouvaient plus vivre un instant l'un sans l'autre, et pour mettre fin à ce martyre, ils se délibérèrent de demander au père de Jeanne qu'il les voulût unir par légitime mariage. Ce père, qui était avare jusqu'à la ladrerie, répondit avec aigre dédain que sa fille n'était pas gibier pour un amant comme le jouvenceau. Siger, entendant ce dur refus, quitta Jeanne, bien triste, mais beaucoup s'en fallait qu'il fût triste autant qu'elle. Jeanne sentait que, privée de son ami, elle allait mourir, tant amour l'avait au vif blessée. Elle se mit au lit avec la pensée de ne plus le quitter que pour aller en terre. En ce temps toutefois, on ne voyait déjà plus fillettes périr du mal d'amour, encore qu'elles eussent coutume de le dire et même bonne volonté de le faire. Cependant, la maladie de Jeanne traînait et empirait chaque jour et Siger ne pouvait voir celle qu'il aimait plus que chose au monde.

Siger avait pour ami particulier Walter, lequel était aimé de toute la bourgade, parce qu'ayant gaieté non pas à revendre mais à donner à pleine poignée, il réjouissait tout le monde par les inventions et badineries de son esprit; en outre, comme musicien, bien venu des filles, pour ce qu'il les faisait danser au son de la flûte, choyé des hommes, pour ce que, accompagnant les gildes de Merchtem, au *Landjuweel* ou fête du pays de Brabant et de Flandre, il faisait trouver le chemin court et aisé, rien qu'en soufflant dans son instrument. J'oubliais de dire qu'il était de plus ouvrier habile, faisant enseignes plaisantes pour cabarets, beaux saints pour églises, et bahuts pour manoirs. Enfin, c'était un garçon accompli en toutes vertus, sauf qu'il était d'humeur si folle que maintes fois il avait scandalisé, par ses éclats de rire, M. le doyen et plusieurs autres notables.

Voyant Siger dans une humeur si différente de la sienne, et n'en ignorant pas la cause, Walter s'imagina qu'il verserait quelque douceur dans la douleur de son ami, et ne pouvant lui faire voir la belle qu'il avait perdue, il pouvait au

moins lui faire contempler son semblant. A cet effet, il se mit à l'œuvre et tailla dans le bois une image représentant trait pour trait, en grandeur, linéaments du visage, poil de la tête, apparence du corps, contours des bras et de la gorge, la pauvre Jeanne; ce qui lui fut facile, car Jeanne excellant en beauté, Walter avait son portrait empreint dans la mémoire tout autant que Siger l'avait gravé en son cœur.

Siger passait ses jours à contempler l'image de celle dont la vue lui était défendue; toutefois, on ne saurait dire s'il trouvait en cette contemplation adoucissement à son inquiétude, mais un jour qu'il était à cette besogne, un bourru du voisinage heurta à sa porte et lui cria tout rudement : « Siger, ta fiancée est morte tantôt..... » Lorsque l'amoureux revint à lui, car ces mots lui avaient fait perdre le sens et le mouvement, il quitta Merchtem, marchant devant lui, sans savoir où. Il erra ainsi tout un jour; puis, la nuit suivante, comme il était près de la bruyère, appelée le *Hunsberg* en souvenir d'anciens brigands ou géants qui y sont enterrés, il entendit des pleurs et une voix de femme. C'était bien celle de Jeanne, ou tout au moins de son ombre. Siger n'osait approcher. Mais lorsqu'il s'entendit distinctement appeler en ces termes : « Siger, vois qui me mène, » alors, passant d'une terreur folle à une jalousie furieuse, il s'imagina que sa bien-aimée était entraînée par un mauvais démon, par Astharot peut-être, lieutenant-général de la légion des diables incubes et succubes, esprits pétulants qui ne respectent pas même les vierges consacrées au seigneur, et, sans prendre garde au péril, il se jeta sur le prétendu enleveur de filles et fut bien ébahi de tomber dans les bras de son ami Walter qui riait dix fois plus que d'habitude.

Lorsque tous trois furent parvenus à la maison d'Odile, sœur aînée de Walter, qui demeurait à l'extrémité de la bruyère, celui-ci expliqua comment Jeanne, qu'on croyait morte tout de bon, ne l'avait été qu'en apparence. « Ayant toujours été bien convaincu, dit-il, qu'amour ne tue personne, je pensais que le prétendu trépas de ton amie était un leurre dont nous devions profiter. A cet effet, et sur mes

avis, mes deux jeunes sœurs Renelle et Ida se hâtèrent d'aller à la brasserie et s'offrirent pour veiller le corps de Jeanne. Quand la nuit fut venue, je me glissai dans la chambre de la défunte que je recommandai aux deux filles de porter sans bruit chez notre mère, et, dans le cercueil où Jeanne avait été placée, je mis l'image que j'avais entaillée pour toi. Cependant, tout ainsi que je l'avais prévu, Jeanne ne tarda pas à reprendre sens, à ouvrir les yeux, puis la bouche, pour demander où était Siger, son bien-aimé, toutes choses par quoi elle démontrait être personne bien vivante et bien pensante. Seulement, comme curieux et oisifs pénètrent et tracassent à toute heure chez nous sous divers prétextes, je crus que notre demeure était peu sûre et j'engageai Jeanne cette nuit à se rendre ici, chez ma sœur qui vit plus que nous à l'écart. C'est en faisant chemin que nous t'avons rencontré à point. Maintenant, dormons, si possible, et demain, à l'aube, nous aviserons à ce qu'il restera à faire. »

Tout était prêt pour la cérémonie funèbre; le cortége se disposait à se mettre en marche, quand Siger, arrivant droit au père de Jeanne, lui dit : « Si je te rendais ta fille vivante, consentirais-tu à me la donner pour femme? — Va-t-en, méchant folâtre, répondit brusquement le père; ce n'est pas le moment d'insulter un malheureux comme moi. » Siger insistait néanmoins, répétant avec assurance sa demande. Le vieillard poussé à bout, lui dit avec amertume : « T'imagines-tu, par hasard, être Dieu, notre Seigneur, car lui seul, par sa puissance, peut opérer miracle si extraordinaire? — Non, reprit Siger, mais promets-moi ta fille de bonne grâce, et je jure de te la montrer en santé et beauté, telle qu'elle était avant sa maladie. » Le père, vaincu par la grande importunité de l'amoureux et plutôt pour s'en débarrasser que pour aucun brin d'espoir qui lui restât, promit ce que Siger voulut. Celui-ci ouvrit à l'instant la bière et montra à toute l'assistance qu'au lieu d'une femme morte, ce qui reposait dans ce cercueil, c'était, chose toute différente, une femme en bois. Quand tout le monde eut bien considéré l'effigie de Jeanne, pour augmenter l'étonnement général,

on vit distinctement Jeanne elle-même qui s'approchait à petits pas, soutenue par le ménétrier Walter et ses sœurs Ida, Renelle et Odille.

Lors, le doyen, qui jusqu'à ce moment avait gardé le silence, déclara que, tout mûrement examiné et pourpensé, il flairait un miracle évident dans cette affaire, que sans doute Jeanne devait avoir eu dévotion particulière envers Monseigneur saint Luc, car la main du saint se montrait évidemment en cela. En effet, la statue de bois que nous voyons tous, dit le doyen, nous fait connaître quel est, entre les bienheureux, celui par l'intercession duquel la résurrection de Jeanne s'est opérée. C'est le bon saint Luc, en son vivant excellent artisan, comme il est facile de le voir par le portrait qu'il fit de la Vierge, lequel se trouve aujourd'hui en l'église de Lorette.

Chacun approuva l'opinion du doyen, sauf Walter, qui riait sous cape. Les apprêts de funérailles se changèrent en préparatifs de fête. Le mariage fut célébré le même jour. Le ménétrier assista aux noces, but sans ménagement, parla de même, et sur la fin du repas, se gaussa de M. le doyen et de son miracle en racontant l'aventure comme elle s'était passée.

Après le festin, le doyen prit le chemin de la cure en maugréant, et Walter, toujours joyeux, s'en alla de son côté, faisant sonner les notes les plus gaies de son instrument. Jamais musique aussi folle n'avait retenti dans la contrée. Des éclairs, cependant, déchiraient la nuit, l'orage grondait, mais, entre les éclats de la foudre, parvenaient aux oreilles des invités les doux sons du ménétrier. Enfin, un grand coup de tonnerre se fit entendre auquel succéda un grand silence qu'aucun bruit ne vint troubler.

Au point du jour, des passants virent le corps de Walter étendu sur le sol et deux grands chiens noirs au poil hérissé qui s'en disputaient les lambeaux et qui prirent la fuite, emportant un bras du cadavre. Le doyen, homme sage et instruit, reconnut que ces vilains mâtins étaient Harpale et Harpye, les deux principales bêtes de la meute infernale, les

Digitized by Google

plus habiles à se jeter sur tout ce qui est gibier d'enfer. De quoi ressort clairement, dit-il, que le corps de ce maudit ne peut être inhumé en terre sainte.

A part le prodige dont nous venons d'être témoins, ajouta-t-il, c'est chose incontestable qu'un mécréant qui a passé sa vie à faire danser les filles, qui les a induites à mille amusements profanes, qui a couronné le scandale d'une pareille existence en niant un miracle public, ne peut aucunement reposer dans la société des fidèles.

Ce discours ne convainquit personne, parce que Walter avait été trop aimé durant sa vie et qu'il était trop regretté depuis sa mort. Tous les paroissiens, nonobstant la défense de leur pasteur, résolurent unanimement de déposer le corps du pauvre ménétrier dans le champ commun ; et ainsi firent-ils.

Ici survint un événement attesté par le pieux Thomas de Cantimpré et répété par le savant Wauters. Ces deux historiens racontent que le jour qui suivit celui de l'inhumation, on trouva la tombe de Walter ouverte et vide. Le diable en personne avait emporté sa proie.

Tout le monde fut satisfait de l'issue de cette affaire. Les amis du ménétrier avaient fait ce qu'ils se croyaient obligés de faire pour leur ami. Si le Mauvais avait été le plus fort, qu'en pouvaient-ils? Le doyen, contraint d'abord de céder à la violence de ses paroissiens, avait obtenu sa revanche par le secours même de l'ennemi irréconciliable de l'Église. Son échec était compensé par une belle victoire.

Le diable travailla-t-il seul? Le bon doyen ne vint-il pas un peu en aide au mauvais ange? Questions indiscrètes que nous ne saurions résoudre. Il est certain que la paix, un moment troublée, se rétablit entre le pasteur et ses ouailles.

Hélas! même moyen n'aurait pas aujourd'hui succès pareil. Le diable, sans doute, tirerait toujours son épingle du jeu. Le considérant comme le *deus ex machina*, on le laisserait courir. Mais le doyen, le pauvre doyen, serait chargé de toute la besogne du démon ; à ce titre, il serait

poursuivi, accusé et condamné en police correctionnelle, et dégoûté à tout jamais du Mauvais et de sa collaboration.

Puisque le surnaturel devient difficile et dangereux, adressons-nous aux moyens naturels et simples. Au lieu du fantastique qui nous trompe, adressons-nous au sens commun qui nous dit : Il est temps que les morts cessent de brouiller les vivants et, en outre, de les empester.

En 1852, le congrès d'hygiène a prouvé que le décret impérial de l'an XII contenait des prescriptions contraires à la santé publique. Fallait-il attendre dix-sept ans pour le réformer? Était-il si difficile de concilier le droit de surveillance qui appartient à l'autorité civile avec le respect le plus complet de la liberté des cultes?

Travailler sans relâche à écarter tout ce qui peut empester les corps et envenimer les esprits, c'est cependant un devoir qui ne peut être méconnu que par des gens indignes du titre de citoyen belge.

PETITS OISEAUX [1].

MESSIEURS,

L'un de nos anciens gouverneurs, M. le baron de Stassart, esprit charmant, tout de finesse et de grâce (car ça été l'heureux privilége de cette province, d'avoir en peu d'années, plusieurs fois, à sa tête, des hommes rares et qui semblent uniques), M. de Stassart donc, administrateur et poëte, qui savait la langue des oiseaux et traduisait leur maguifique parler en beaux vers, proposa, il y a seize ans, au Sénat de vouloir bien étendre aux volatiles du *demi-monde* les mesures protectrices dont le législateur entourait alors les classes aristocratiques, Sa Hautesse le Rossignol et la reine Fauvette. Il parla fort bien, comme il parlait toujours, en faveur de la vie, chose sacrée, de la liberté et de l'indépendance des oiseaux, doux chantres qui allègent les travaux rustiques, *solatia ruris*, comme disait Ovide, un aimable poëte, aussi. Ce fut sans succès. Pauvre poëte fourvoyé dans une assemblée politique, il vit les fronts se plisser, il entendit ses collègues décider qu'il n'était pas un homme sérieux. Depuis lors, avec son doux sourire, que se rappellent encore plusieurs d'entre vous, messieurs, il écoutait,

[1] Rapport fait au conseil provincial du Brabant, dans la séance du 22 juillet 1862.

Digitized by Google

aussi sérieusement qu'il le pouvait, les défenseurs de toutes les libertés et de tous les genres d'indépendance, de la liberté des noirs et de l'indépendance des femmes, de la liberté de l'enseignemeut ecclésiastique et de l'indépendance de l'instruction laïque, et il se demandait quelquefois, le malicieux bonhomme, tous bas il est vrai, si ces gens, champions de cés libertés et de bien d'autres encore, soutenaient une cause plus sérieuse que lui, l'ancien avocat des passereaux, je ne dis pas uue cause plus juste, plus belle, plus désintéressée; cela va sans dire.

M. de Stassart veuait de mourir, lorsque, en 1854, un de vos collègues, le plus jeune alors de cette assemblée, plus timide que ses clieuts emplumés, les oiseaux, osa, moitié rougissant, moitié riant, vous proposer un vœu pour le salut de la race ailée. Vous eûtes la bonté de faire bon accueil à cette proposition. Hélas! messieurs, le gouvernement, qui a tant de soucis, d'affaires graves, n'eut pas le loisir de songer à ce vœu, que vous aviez fait vôtre, de comprendre que vous chargiez l'État d'uue chose qui uou seulement intéressait les habitants de l'air, mais l'homme ce lourd bipède; qu'il s'agissait de décréter, pour nous, une mesure de salut public. Les coassements des partis empêchèrent nos ministres d'entendre la voix plaintive et prophétique de l'oiseau qui, comme Cassandre mourante, la belle captive, annonçait à ses bourreaux de terribles représailles et des calamités affreuses, dans un avenir plus ou moins loiutaiu, mais inévitable.

Les signes avant-coureurs apparaissent déjà. Ils sont proches; on nous les fait toucher au doigt. L'an dernier, notre cher et honoré collègue. M. Jones, le 11 juillet, dans une étude très consciencieuse sur les plantations, nous disait: « Je demande la protection des oiseaux. » Phrase équivoque, mais équivoque à desseiu. Oui, protection de l'homme sur l'oiseau, mais surtout protection de l'oiseau sur l'homme. Protégeons-le afin qu'il nous protége. Rien ne saurait remplacer ces sauveurs de la terre, pas même les gardes champêtres par qui, ô stupide gaucherie! on a essayé de les remplacer.

Digitized by Google

Sous ce flegme du langage administratif, la députation, dans l'*Exposé de la province*, semble s'applaudir des effets de l'échenillage. Qu'elle nous permette de le lui dire, il n'y a pas de quoi s'applaudir. A ce sujet, votre honorable rapporteur pourrait, si vous le vouliez, citer un fait qui lui fit grande impression.

Cette année, au printemps nouveau, il traversait, la nuit profonde venue, une commune des environs. Il venait de longer le cimetière, lorsqu'il aperçut, dans un joli vallon, une procession d'objets suspects, tous très grands, de taille surhumaine, vêtus tous de blancs linceuls. Votre honorable rapporteur,qui n'est guère un esprit fort, se sauva prudemment. Le lendemain, le soleil lui ayant donné une dose suffisante de courage, il résolut de pénétrer hardiment le mystère et s'en alla droit au lieu suspect. La sinistre procession était toujours là. Elle semblait avoir pris racine. Et, de fait, elle était enracinée, car c'était des arbres que les chenilles, tout en en rongeant le feuillage, avaient tapissés de filaments si nombreux et si serrés que les pauvres arbres en étaient étouffés. Cependant, il y a, dans cette commune, pour exécuter le règlement sur l'échenillage, un commissaire de police excellent, deux gardes champêtres très zélés, et les chenilles tisseuses avaient, sans gêne, établi leur centre d'opérations au centre du village, à côté de la campagne, je crois même sur le terrain du baron de B..., qui donne tous ses soins à la culture; mais il faut ajouter, et ceci explique tout, que le plateau qui couronne ce vallon, est, en toute saison, fréquenté des oiseleurs.

Vos règlements sur l'échenillage, les chenilles s'en soucient ah! oui, ma foi! Savez-vous avec combien de mépris et de sarcasme elles les traitent? Elles les foulent sous leurs mille petits pieds, elles les toisent de leur petit œil noir et fixe, elles les déchirent à belles dents. Ce n'est pas langage métaphorique que je parle, mais langage sans figures et dénué d'ornements. Veuillez écouter ce qu'on m'assure avoir vu il y a peu d'années : Dans un village, le règlement sur l'échenillage venait d'être affiché au mur municipal. Un bel arbre

ombrageait le mur blanc et le règlement, celui-ci, comme le berger de Virgile.

Patulæ recubans sub tegmine fagi.

Les chenilles de la localité, comme si elles eussent été soucieuses de mettre en lumière le règlement qui les vouait à la mort, grimpent à l'arbre, semblant se dire : Ce serait vraiment dommage de laisser se moisir dans l'ombre ce beau chef-d'œuvre législatif. Donnons-lui de l'air et du soleil. » Sitôt dit, sitôt fait ; arbre occupé, arbre dépouillé. Pour lors, elles descendirent en silence, parcoururent le règlement, s'y promenant en tous sens, et l'observateur qui m'a raconté ce fait me disait qu'il les vit, sans nul respect de l'autorité, lacérer de leurs mandibules de corne, tranchantes comme l'acier, le nom, par nous si respecté, du signataire. Vous figurez-vous, messieurs, ce haut fonctionnaire passant là, à ce moment et se voyant, spectacle horrible, lui vivant, mangé des vers ! Et qu'on dise encore que les noms seuls, les noms justement révérés, échappent à l'avare mort, quand on les voit servir de pâture à d'immondes chenilles !

Une escouade de moineaux eût prévenu cet outrage. Protégeons-les, pour ce motif et pour bien d'autres encore, ces oiseaux prolétaires, et en cela nous imiterons les Athéniens. Il y a toujours profit à imiter les gens d'esprit. Nul, en leur ville, impunément ne toucha à l'oiseau le plus dédaigné. Un malheureux moineau effarouché, ne sais de quoi, courut un jour se jeter au sein d'un austère citoyen, requérant pitoyablement aide et protection du grave personnage. Celui-ci avait mine de statue, tant il était majestueux. Mieux eût pourtant valu s'adresser au marbre ou au bronze qu'à cette face de terre cuite. L'histoire rapporte que c'était un homme d'État, un honorable sénateur. Dérangé dans sa gravité, le sénateur étouffa l'oiseau suppliant. Grande rumeur aussitôt. L'Aréopage, le plus juste des tribunaux (n'en cherchez plus un pareil), cita le respectable dignitaire politique à comparaître devant lui, et l'accusé, nonobstant son éloquence, fut condamné. Vainement il allégua son

âge. — Tu n'en devais être, disait la cour que plus indulgent pour la jeunesse et pour ce pauvre petit, de l'âge seulement de deux ou trois printemps. — Sa dignité : — Elle devait être pour toi motif et occasion d'aimer, chérir et secourir davantage les faibles. Enfin, pour péroraison, lorsqu'il parla de la supériorité de l'homme sur tous les êtres en général et sur les oiseaux en particulier, on dit que les juges sourirent tristement.

Dans un but moins désintéressé que ces sages magistrats, faisons ce qu'ils faisaient ; appelons, encourageons, protégeons et sachons venger même, au besoin, alouettes, mésanges, passereaux, toute la légion aérienne des gardes champêtres emplumés, cette armée que nous avons, ô pitié ! laissé se débander, et qui, sans coûter, celle-ci, une obole à notre budget, défendait si vaillamment notre sol natal en faisant la guerre impitoyable aux hordes des rongeurs, des chenilles voraces, des vers rampants, des larves affamées, qui dévorent l'ombrage où nous nous reposions, narguent nos lois et les fonctionnaires qui les exécutent et, ce qui est peut-être pis encore, déciment nos moissons. Prenons garde seulement que ces ennemis qui nous cernent et s'avancent à plat ventre ne les engloutissent, comme cela s'est vu dans d'autres pays. Sans l'oiseau, leurs habitants seraient morts d'inanition. Un historien célèbre l'a raconté en ces termes :

« Le moineau, pillard et bandit, flétri de tant d'injures et frappé de tant de malédictions, on a vu en Hongrie qu'on périssait sans lui, que lui seul pouvait soutenir la guerre immense des hannetons et de mille ennemis ailés qui règnent sur les basses terres ; on a révoqué le bannissement, rappelé en hâte cette vaillante *landwehr* qui, peu disciplinable, n'en est pas moins le salut du pays.

« Naguère, près de Rouen, et dans la vallée de Monville, les corneilles avaient été proscrites quelque temps. Les hannetons dès lors tellement profitèrent, leurs larves, multipliées à l'infini, poussèrent si bien leurs travaux souterrains qu'une prairie entière qu'on me montra avait séché à la surface ; toute racine d'herbe était rongée, et la prairie

entière, aisément détachée, roulée sur elle-même, pouvait s'enlever comme un tapis. »

Puis, parlant de l'infinie variété d'insectes qui surgissent au printemps, notre auteur ajoute : « D'en haut, d'en bas, à droite, à gauche. Ces peuples rongeurs, échelonnés par légions qui se succèdent et se relayent chacun à son mois, à son jour, immense, irrésistible conscription de la nature, marchera à la conquête des œuvres de l'homme. La division du travail est parfaite. Chacun a son poste d'avance et ne se trompera pas. Chacun tout droit ira à son arbre, à sa plante. Et tel sera leur nombre épouvantable, qu'il n'y aura pas une feuille qui n'ait sa légion.

« Que feras-tu, pauvre homme? Comment te multiplieras-tu? As-tu des ailes pour les suivre? As-tu même des yeux pour les voir? Tu peux en tuer à ton plaisir; leur sécurité est complète; tue, écrase à millions; ils vivent par milliards. Où tu triomphes par le fer et le feu, en détruisant la plante même, tu entends à côté le bruissement de la grande armée des atomes, qui ne songe guère à ta victoire et qui ronge invisiblement....

« ... La vie inerte et sans défense, la végétale surtout, privée de locomotion, y succomberait sans l'appui de l'infatigable ennemi du parasite, âpre chasseur, vainqueur ailé des monstres, l'*Oiseau*. » — C'est du livre de Michelet qui porte ce titre, que ces citations, vous les avez sans doute reconnues, sont prises.

Voici un livre d'hier, un ouvrage belge, œuvre et chef-d'œuvre d'un jeune et savant professeur, M. Alfred Wesmael, neveu du grand entomologiste, mon maître, dont le nom est populaire dans toute l'Europe, sa patrie exceptée. M. Alfred Wesmael vient de faire une *Monographie des Peupliers;* oh! le malheureux arbre! Ecoutez l'énumération de ses ennemis, dans notre pays seulement. D'abord l'altière saperde et la compsidie hautaine, toutes deux orgueilleuses de la fine aigrette qui orne leurs fronts. Ensuite la grosse chrysomèle, toute rondelette, d'aspect semblable à une grosse dame bourgeoise et obèse; méfiez-vous de son obésité bonasse. Ceux-là

sont les ennemis qui viennent au soleil, mais combien plus dangereux ceux du crépuscule, les sesies, ceux de la nuit obscure, les liparis, les lourds cossus et les bombyx, pesants et ternes comme nos poëtes officiels, mais aussi féconds que ceux-ci sont stériles. Et, pardessus tout, ces chaucres qui volent et qui se traînent, le terrible hanneton. Je ne m'étonne plus maintenant de l'agitation fébrile de ton feuillage, du frémissement ondulatoire de ta tige; c'est la souffrance, la douleur aiguë qui le cause, ô peuplier, arbre plus endolori que ne l'était le vieux Job travaillé de la lèpre et de la vermine, arbre autrefois si ferme, si calme, au temps où les oiseaux te gardaient, qu'Hercule, le dieu et l'ami des forts, te voyant d'une prestance si assurée et si gaillarde, affrontant la foudre de ta tête droite, voulut lorsqu'il monta au ciel, tresser, de ton branchage, une couronne pour ceindre ses tempes divines.

Tempora populeâ fertur vinxisse coronâ.

Quels remèdes à ce martyre? On a du choix; les bons seuls font défaut. En voici un, tel quel : « Un moyen par lequel, dit M. Wesmael, on prend assez bien de vers blancs, consiste à repiquer ou semer, dans les jeunes plantations, de la laitue dont ces larves sont très friandes, et aussitôt que l'on voit la plante jaunir et se faner, on peut être sûr que le ver blanc l'a attaquée; alors on arrache la plante et on tue la larve. »

O trois et cent fois honte! Ls cultivateur hersera, bêchera, labourera la terre pour un hanneton, moins que ça, un hanneton imparfait, son fœtus, l'ignoble ver blanc. Pour lui, le paysan fera un jardin potager, plantera les plus nobles légumes, réduit, pour le prendre, à flatter le palais de ce gourmet de la fange qui se vautre dans la boue, l'argile, le fumier. L'homme est devenu serf de cet avorton, il s'est déshonoré, tandis que l'oiseau, proscrit par l'homme, fuyant à tire-d'aile, dit, en sifflant sa chanson narquoise : Moi seul avais remède à ces maux.

Pardon, il y a encore un remède : « Il n'y a d'autre moyen bien efficace de combattre la multiplication considérable de

cet insecte vraiment désastreux — continue M. Wesmael, — qu'en le détruisant soit à l'état de larve, soit à l'état parfait; encore n'arrivera-t-on à pouvoir employer ce moyen qu'alors que chaque propriétaire sera contraint, par une loi, de l'appliquer sur toutes ses propriétés boisées. On a bien fait une loi sur l'échenillage; pourquoi n'en ferait-on pas une sur le hannetonage? » Ce n'est pas nous qui oserions proposer à nos législateurs de sévir contre les hannetons. Passe encore si c'était contre d'autres bêtes. Puis, la loi faite, fera-t-elle plus que celle sur l'échenillage, dont se jouent si à l'aise les chenilles?

Voilà pour le seul peuplier. Faut-il vous dire les autres ennemis de nos forêts, de nos prés, des céréales et des légumineuses de nos champs, fins routiers qui suivent la récolte dans nos greniers; par exemple, l'innombrable tribu des charançonides, les uns noirs, les autres gris, jaunes, fauves, nankin, vert-pomme, vert tendre, saupoudrés d'argent, striés d'or, tous avec un long bec en trompe fixe, qui fait des animaux de cette tribu les éléphants du monde microcosmique? Chercher leurs larves dans la récolte, c'est littéralement chercher une aiguille dans une charretée de foin. L'oiseau seul le peut, « l'hirondelle qui n'a pas assez de 1,000 mouches par jour, le couple de moineaux qui porte à ses petits 4,300 chenilles ou scarabées par semaine, la mésange qui leur en porte 300 par jour. » (Michelet).

Donc, grâces soient rendues à feu notre illustre gouverneur, M. le baron Stassart! A sa mémoire tous nos hommages et tous nos respects! Il avait bien compris, car sa haute intelligence saisissait les rapports de toutes choses, le lien de solidarité étroite qui lie le bipède humain se traînant sur le sol et le bipède ailé planant au dessus, solidarité si étroite que celui-là ne pourrait longtemps subsister et durer sans celui-ci.

La religion et la philosophie, ces deux sœurs rivales rarement d'accord, semblent convenir que si l'oiseau et l'homme n'ont pas formé jadis une seule et commune espèce, ils sont au moins unis à perpétuité par des relations indissolubles.

Digitized by Google

Saint François d'Assise disait : Oiseaux mes frères, — *Fratres mei, aves*, — et il les prêchait : hirondelles, mes sœurs, — *Sorores meæ, hirundines*, et il les bénissait. Socrate, rencontrant des cygnes, les saluait ainsi : Mes frères, pauvres compagnons de servitude; car les oiseaux, suivant lui, étaient des gens autrement vêtus que nous, ayant d'autres habitudes, mais après tout nos très proches parents. Socrate et saint François sont ici d'accord. Raille qui l'ose, mais une opinion en laquelle se rencontrent le plus sage de tous les hommes et le plus aimant de tous les saints est certes une opinion respectable.

Malheur à qui ne se rend pas à cette opinion, comme le prouve une vieille histoire par laquelle nous terminons, histoire antique, dont la morale est, pour le temps présent, un avis salutaire :

Jadis, au commencement du monde, les oiseaux vivaient dans la familiarité des hommes et des dieux. Comme ils avaient leurs grandes et leurs petites entrées, à toute heure, dans l'Olympe, ils habitaient, en maîtres, dans les temples. Un jour cependant, sur des paroles mal entendues de l'oracle, quelqu'un osa troubler les moineaux qui nichaient dans le parvis d'un lieu saint. Lors une voix sortit du sanctuaire et dit : Oh! le plus scélérat des impies! Qu'oses-tu? Expulser mes suppliants! Tout alla bien pour les oiseaux et pour les dieux, deux siècles encore après ce miracle, tant que les vieilles divinités persévérèrent dans ces principes d'hospitalité. Mais les richesses finirent par corrompre leur cœur. Ils eurent peur, alors, que ces vieux amis, les oiseaux, ne souillassent leurs autels faits de métaux précieux. Un jeune prêtre, Ion (dans le drame d'Euripide), dit : Oiseaux, je vous défends de passer l'enceinte et de pénétrer dans nos temples tapissés d'or. J'ai horreur de vous tuer : mais je dois remplir mon devoir, et ne serai pas infidèle aux dieux qui me font vivre. Au même moment, Aristophane disait : « Autrefois, pauvres oiseaux, vous étiez grands et sacrés, mais maintenant on vous regarde comme des esclaves et des niais; on vous jette des pierres, même dans les lieux saints. » (Héro-

dote, 1,137-159. — Euripide *Ion*, v. 153-183, Aristophane *les Oiseaux*.) Le jour où les oiseaux furent chassés des temples, les incrédules y entrèrent. Sceptiques, Cyniques, Épicuriens, parurent; les dieux, tout immortels qu'ils se croyaient, périrent, et Jupiter qui, sans sa barbarie, règnerait peut-être encore, sentit son trône s'ébranler et roula dans le néant. Que la catastrophe des olympiens enseigne donc aux humains à être doux et réservés avec les oiseaux, s'ils veulent rester les rois de la création!

Mais peut-être est-ce la faute des oiseaux si l'homme les poursuit sans relâche. A les voir fourrager nos épis et nos fruits, à voir, en cette saison, leurs rapines dans nos champs et dans nos jardins, on serait bien près de mettre tous les torts de leur côté.

Seraient-ils d'insectivores devenus frugivores? Partageraient-ils l'horreur du sang et de la chair qui inspirait J.-J. Rousseau, dans ses livres, et Pythagore? Ou seraient-ils purement devenus omnivores? S'il en était ainsi, nous n'aurions plus aucun motif de les protéger ni de les épargner.

Ce sont de graves questions que le court espace de nos sessions ne nous permet pas de résoudre convenablement. Mieux vaut s'adresser à la députation, la priant de réunir les pièces du procès entre l'homme et l'oiseau.

Nous nous bornerons donc à :

Prendre en considération la requête adressée par M. G. Vanderkelen, demandant un règlement sur les diverses chasses des oiseaux insectivores;

Prier la députation d'examiner les règlements des autres provinces auxquels fait allusion le pétitionnaire et de préparer, s'il y a lieu, un projet de règlement, pour la session prochaine, règlement pouvant être utile à l'agriculture et aux intérêts des campagnards;

D'examiner encore si, par rapport à la moralité publique et aux principes qui ont fait interdire les combats d'animaux, il n'y aurait pas lieu d'interdire certains exercices barbares auxquels les hommes, et particulièrement les enfants, se livrent avec des oiseaux;

De continuer, en attendant, à recommander l'échenillage;

D'examiner s'il n'y aurait pas lieu de conseiller des mesures relatives au hannetonage;

De recommander aux administrations des communes où il y a des marchés d'oiseaux l'exécutiou stricte de l'arrêté royal du 27 avril 1846, notamment en ce qui touche les fauvettes, telles que la *grise* et la *babillarde*, dont la vente se fait publiquement, au mépris de cet arrêté;

De recommander aux admiuistrations rurales de poursuivre la répression des contraveutions à cet arrêté, répression d'autant plus facile qu'on sait les lieux et le temps où les oiseleurs se réunissent;

De recommander aux instituteurs, comme déjà le font certains d'entre eux, d'interdire à leurs élèves de dénicher les oiseaux.

Occupons-nous donc, d'ici à l'année prochaine, de ces questions, et soyons persuadés que pour nous récompenser de cette application, soit que nous allions sous la furieuse canicule, soit que nous soyons étendus à l'ombre, partout nous suivront le moineau et son joyeux caquet, l'alouette et la mésange avec leur chant si doux.

Digitized by Google

PAN-GERMAINS & PAN-LATINS.

Un jour, il y a bien longtemps de cela, l'Arabe Abou Habib vint, du fond de sa province, à la cour du roi des Arabes. Ce roi lui donna audience sur la plate-forme de son palais, et comme il était, de tous les monarques régnant alors, le plus poli et le plus gracieux, il dit à son sujet : *Theb*; ce qui veut dire « asseyez-vous ». Abou Habib, ayant ouï cette parole, s'élança à l'instant de la terrasse daus le vide et se cassa le cou dans sa chute, à la grande stupéfaction de la cour. Le Roi et ses courtisans se demandaient la cause de cette action insensée ; ils ne l'auraient jamais apprise si un grand seigneur, qui était plus savant que les autres et qui survint fort à propos, n'eût révélé à l'honorable assistance que le mot *theb*, dans l'idiôme des Homérites, tribu à laquelle appartenait feu Abou Habib, signifiait « précipitez-vous, » et non pas « asseyez-vous », comme dans le langage parlé à la cour. Les concitoyens du défunt, après cet accident, eussent pu se plaindre de leur malheureuse condition, soutenir à grand renfort de cris qu'ils n'étaient pas de la famille arabe, puisque les paroles de politesse de leur roi avaient des effets si fâcheux et provoquaient des quiproquos si déplorables, présenter suppliques et requêtes pour que désormais la langue des Homérites fût parlée à la cour, ou sinon !... Mais ces Arabes, au lieu de se séparer de leurs frères et de les menacer de s'affilier au panaryanisme, au

pan-mogolisme ou au pan-chinoisisme, préférèrent rester unis avec leurs compatriotes et travailler de commun accord aux grandes destinées que bientôt après le Prophète allait inaugurer pour leur pays. Firent-ils pas mieux que de se plaindre?

Nous connaissons aujourd'hui, non loin de nous, des originaux qui, sur des prétextes plus futiles, seraient tout disposés à se jeter dans les bras du pan-germanisme. En quoi sont-ils excusables?

Ulysse était un homme sage, que nous ne pouvons trop imiter. Quand il fut au milieu des Cyclopes, personnages très forts, aimant le carnage et surtout brutaux, il dit à celui d'entre eux qui lui demandait son nom :. Je m'appelle Personne. — C'était bien avisé; si nous étions aussi sensés que lui, lorsque nos voisins, grands ou petits, nous demandent si nous nous appelons Germains ou Gaulois, nous ne ferions que bien en répondant à la façon d'Ulysse.

C'est ce que certains hommes ne veulent pas. Il faut, selon eux, que nous soyons, quoique concitoyens, les uns Latins, les autres Germains. Au risque d'affaiblir la fraternité qui lie tous les membres de la famille belge, ils nous veulent donner à croire que nous, par exemple, Flamand, nous sommes plus proche parent d'un citoyen de Gérolstein, de Felsheim ou de Schlindermanderscheid, que d'un habitant de Jandrain-Jandrenouille, de Pecrot, de Thorembais-les-Béguines ou de Dinant.

Un écrivain, vraiment Belge par l'esprit et par le cœur, M. Jottrand père, a cru devoir protester contre cette absurdité, dans le dernier volume de la *Revue trimestrielle*. Mais nous avons vu avec peine son travail : « *Une Crise dans la question flamande* », amèrement critiqué, ces jours derniers, dans certains journaux flamands, et ce qui semblait un acte patriotique représenté comme écrit sous l'inspiration d'une haine de parti (*blinden klericalen partyhaten*).

M. Jottrand se plaint avec raison, ce nous semble, d'avoir vu substituer le terme de revue néerlandaise (*nederlandsch*) à celui de revue flamande (*nederduitsch*). On lui répond que

cette dernière dénomination éveille chez les Wallons et les Fransquillons (*by Wallen en Franskillons*) l'idée d'un jargon informe et plat. Que nous importe! disons-nous à notre tour. Nos patriotes rejetèrent-ils jadis le surnom de Gueux, parce qu'il désignait des gens vils et méprisables? Que nos écrivains anoblissent par leurs écrits le nom de leur langue; en attendant, ne nous donnons pas le ridicule de nous parer du nom de notre voisin, parce qu'il jouit de plus de considération peut-être. Comme ce serait joli, en effet, pour faire plus d'honneur à sa mémoire, de dire aujourd'hui « le néerlandais d'Artevelde », au lieu du « flamand d'Artevelde »!

M. Jottrand reproche à certains défenseurs de la langue flamande, à ceux qui l'appellent *nederlandsch*, d'exclure de leurs congrès les catholiques. — Vous êtes, dit-il, une oligarchie; vous êtes orangistes. — Bien poussé, M. Jottrand. Les prétendus oligarques, il est vrai, ripostent : — On vous connaît, masque; sous le prétexte de soutenir la langue flamande, vous voulez tout bonnement, le suffrage universel aidant, nous mettre tous sous le joug des jésuites et des capucins. — Bravo! messieurs les oligarques. Et pendant que les journaux de la Flandre s'époumonnent à affirmer que la question flamande est surtout libérale, *le Catholique*, journal de Louvain, montre que cette même question est toute catholique. A merveille!

Dans cette affaire, néanmoins, messieurs, ne devriez-vous pas considérer uniquement l'intérêt de la patrie, sans vous arrêter aux intérêts des partis. Ne feriez-vous pas mieux de vous unir que de récriminer, et ne trouveriez-vous pas des alliés plus vrais, plus désintéressés, dans vos adversaires politiques que dans vos prétendus amis d'outre-Moerdyck et d'outre-Rhin?

Un troisième reproche qu'adresse M. Jottrand à certains meneurs du mouvement flamand, c'est de fausser l'histoire et de représenter les Wallons comme les antagonistes séculaires des Flamands. Tout citoyen sensé devrait avoir honte d'encourir un pareil reproche; car ce serait se reconnaître coupable de chercher à semer la division entre les habitants

de notre patrie. Cependant, il s'est trouvé des gens qui, en répondant à M. Jottrand, loin de se justifier, sont revenus à la charge et ont dit : Oui, les Wallons sont les adversaires des Flamands. N'ont-ils pas accueilli avec joie les sans-culottes? N'ont-ils pas suivi avec enthousiasme les drapeaux de Napoléon Ier? etc., etc. — Des gens qui parlent ainsi, Monsieur Jottrand, il ne faut pas, comme vous l'écriviez, « les démasquer et les combattre sans rémission ni relâche », il ne faut pas davantage les siffler ni les huer; mais il faut, la charité l'ordonne, les faire soigneusement observer et s'enquérir si leur état mental n'exige pas qu'ils soient, pour un temps et pour leur bien, logés, vêtus et nourris dans une maison de santé.

Le petit travail de M. Jottrand et les récents écrits de quelques publicistes ont fait voir qu'il existe encore aujourd'hui certains cerveaux malades qui, dans leurs folles rêveries, montrent pour des étrangers une sympathie qu'ils feraient mieux de manifester pour leurs concitoyens qui parlent soit une langue différente de la leur, soit la même langue qu'eux. S'ils étaient capables de comprendre un bon conseil, nous leur recommanderions d'imiter la réserve patriotique des Belges wallons. Ceux-ci se gardent bien de parler d'un prétendu lien de famille entre eux et la race gauloise, et il faut, pour nous apprendre l'existence chimérique de ce lien, que les fils de la Gaule se donnent la peine de venir prêcher, toujours à frais perdus, leur amitié trop tendre pour nous.

Les apôtres qui viennent nous prêcher le culte du pangermanisme ou du pan-latinisme, ressemblent à ces fanatiques qui vous disent : « Quittez tout pour la félicité éternelle. Pour elle, abandonnez femme, enfants, parents, frères et amis. » — La Gaule aux uns, la Germanie aux autres, semblent à ces missionnaires chose si belle, qu'ils vous pressent, de la meilleure foi du monde, de trahir toutes les affections et tous les devoirs d'un homme d'honneur envers sa patrie, et de vous réunir à ce prix à leur nation par excellence, à celle qui est pour eux le parangon de tout esprit, vaillance,

Digitized by Google

vertus grandes et petites. Très bien, mes beaux prêcheurs, mais si vous admirez tant, vous, votre paradis gaulois, vous, votre Eden germanique, souffrez que nous aimions non moins et même davantage notre petite patrie : elle a pour ses enfants un charme unique : elle est faible, elle a beaucoup souffert et elle est libre.

L'été dernier, je dînais à Spa. Mon voisin de table était Français et homme du meilleur monde. Sa conversation, charmante de ton, quoiqu'elle fût toujours sérieuse, avait cet art de bien dire qui fait supporter sans heurtement les opinions qu'on est loin de partager. Entre voyageurs parler de voyages, entre hommes de ce temps causer de politique, rien de plus naturel. Mon interlocuteur était inquiet. Il voyait dans le décri des « idées religieuses et morales » l'approche d'un « terrible cataclysme », auquel pourrait seul faire obstacle le génie de l'Empereur, son maître. Pourquoi les Belges ne se mettraient-ils pas à l'abri sous cet appui protecteur? Pourquoi ne se font-ils pas Français? Quels avantages pour leur commerce et leur industrie! Pour les particuliers, de la richesse et des honneurs à bouche que veux-tu! Même la gloire nationale des Belges aurait tout à gagner à la réunion. C'est bien simple. En effet, dans quel pays du monde y a-t-il aujourd'hui des hommes supérieurs dans les lettres, dans les arts et dans les sciences, sinon en France! Les Belges, emportés par le mouvement intellectuel qui existe chez nous, parviendraient assurément à un degré de génie que la nature semble leur avoir refusé dans leurs frontières restreintes.

— Hélas, monsieur, lui dis-je, je crains bien que votre remède nous ferait tomber de fièvre en chaud mal. A n'en juger que par expérience, mes compatriotes de mérite n'ont jamais vu leur talent plus complétement étouffé que lorsque nos provinces étaient réunies à la France. Tenez! puisque vous êtes « un homme religieux », laissez-moi, entre bien d'autres, vous citer l'exemple d'un modeste récollet belge qui fut un héros, qui risqua sa vie pour le profit de la France et qui n'en recueille aujourd'hui encore, un siècle et demi après sa mort, qu'injure et calomnie.

Il s'était embarqué, en 1675, pour l'Amérique, à bord d'un vaisseau français. A peine en chemin, il s'attira, pour un motif très honnête, la haine de l'équipage. — Ah! mon Dieu ! votre récollet était quelque épais Flamand sans savoir-vivre. — Pardon, Monsieur, beaucoup moins Flamand que la personne que vous honorez en ce moment de votre conversation. C'était un Belge, aussi peu Flamand que possible. C'était Louis Hennepin, né dans le Hainaut, non loin de la France; il ne parlait que la langue de votre pays, et il dut même, pour apprendre le flamand, résider assez de temps à Gand. C'était, en outre, un homme habitué de longue main aux mœurs et aux idées françaises. Il avait partagé dans le Poitou les travaux apostoliques de l'abbé Fénelon, depuis archevêque de Cambrai. Ajoutez à cela qu'il n'était pas tout à fait dépourvu d'esprit, témoin le jugement qu'il porte sur les nouveaux compatriotes que lui avaient donnés les armes de Louis-le-Grand. Après avoir éprouvé leur mauvais vouloir à son égard, il disait d'eux : « Il y a des gens qui sont assez semblables au feu qui noircit le bois qu'il ne peut brûler. » A coup sûr, ce mot n'est pas d'un imbécile.

— Comment donc, pour lors, put-il se mettre mal avec l'équipage?

— Parmi les personnes qui le composaient, se trouvaient certaines demoiselles qui, pour avoir exercé avec trop d'éclat la profession de Manon Lescaut, étaient, comme le fut celle-ci, envoyées au Canada. Ces bonnes filles menaient sur le vaisseau une conduite assez conforme à leurs anciennes habitudes, ce qui indisposa contre elles le père Hennepin. Il leur adressa des reproches, qui lui attirèrent des injures du chevalier de La Sale. Comme l'humilité chrétienne n'est pas toujours si forte qu'elle puisse refréner notre susceptibilité, le récollet belge ne crut pas devoir se laisser insulter sans répondre au chevaleresque défenseur de ces dames. De là une sourde rancune du chevalier contre le religieux.

La Sale était Normand de naissance, ce qu'il cachait soigneusement; car il paraît que tous les gens de cette province ne passent pas pour avoir la simplicité de Corneille, ni le

désintéressement de Rotrou, Normands aussi. Quoi qu'il en soit, le sort voulut que Hennepin, pour son malheur, eut le chevalier pour compagnon de route sur le continent américain. Ils allèrent ensemble dans l'Illinois.

Mon voisin m'interrompit par une exclamation et il ajouta avec enthousiasme : — Vous voulez parler de La Sale, notre grand La Sale, car, comme l'a dit éloquemment M. Léon Guérin, « on peut à bon droit donner ce surnom à celui qui, avec une poignée de monde, accomplit par terre une découverte devant laquelle avaient échoué par mer les Ponce de Léon, les Pamphile de Narvaez et les Ferdinand de Soto, qui avaient péri avec des troupes nombreuses et ayant entre les mains tous les moyens d'atteindre leur but. En considérant la difficulté jointe à l'importance de la découverte de La Sale, on ne peut se défendre de s'écrier avec orgueil : « Français, voilà ce que faisaient vos pères ! » Et, grâce à Dieu, les fils n'ont pas dégénéré !

— Franchement, monsieur, si les Français d'autrefois n'avaient pas de titres de gloire plus mérités que la prétendue découverte du Missisipi par La Sale, j'irais plus loin que vous et je dirais que les fils valent beaucoup mieux que les pères. En effet, La Sale fit, en 1682, le voyage que Hennepin avait fait deux ans plus tôt, c'est à dire en 1680. Une poignée de monde seulement accompagnait le chevalier, c'est certainement beau ; mais le récollet n'avait pour toute escorte que deux hommes, et lui-même était malade et souffrant lorsqu'il partit ; ce qui est assurément beaucoup plus beau encore. La Sale avait pu profiter des indications de son devancier ; celui-ci, au contraire, n'avait que quelques renseignements vagues donnés par des sauvages. Sans autre guide que ces documents peu précis, il navigua durant cinquante lieues sur la rivière des Illinois et durant trois cents quarante sur le Missisipi, jusqu'à la mer, passant et repassant au milieu de tribus dont l'hospitalité n'était pas la principale vertu.

— J'admire, monsieur, avec quel feu vous prenez parti pour votre compatriote flamand. Mais, souffrez que je le dise,

vous n'avez d'autre appui que les déclarations fort intéressées d'Hennepin lui-même. Quel fonds pouvons-nous faire sur les affirmations d'un homme dont le caractère est si peu estimable, d'un écrivain qui dédie ses livres tantôt à Louis XIV et tantôt à Guillaume III. Car Hennepin les flatte également l'un et l'autre, et son adulation va jusqu'à conseiller au second de faire prêcher la Foi dans les colonies, ce qui ne pouvait s'entendre que de la religion protestante professée par Guillaume, et annoncerait alors que les convictions religieuses du père Hennepin, assez élastiques de leur nature, n'auraient pas peu contribué à lui procurer la tolérance dont il jouissait en Hollande. Voilà textuellement ce qu'a démontré M. Levot, dans la *Nouvelle Biographie générale*, une de ces entreprises commerçiales qui font la gloire de la maison Didot et qui répandent la lumière dans le monde.

— Merci et cent fois merci, monsieur. Vous m'aidez avec une rare complaisance à défendre ma thèse. Si je réussis à vous prouver que les allégations du savant M. Levot sont plus téméraires encore que celles de l'éloquent M. Léon Guériu, j'aurai bien le droit d'affirmer ce que j'avançais tout à l'heure, lorsque j'avais l'honneur de vous dire : Les Belges de mérite qui ont vécu sous la domination française, ont été frustrés, au profit de gens indignes, de la gloire qui revenait à leur mérite. M. Levot a péché par réticence. Il élague des détails très importants et que, si vous voulez bien le permettre, je rapporterai brièvement. Lorsque Hennepin revint d'Amérique en notre pays, il se trouva placé, comme religieux, sous les ordres d'un récollet français dont le frère était l'ami du sieur La Sale. Je vous laisse à penser s'il fut tourmenté. A bout de vexations, Hennepin recourut à la protection de Louis XIV, à qui, en effet, il avait déjà dédié son ouvrage sur la Louisiane. Le roi reçut le placet du moine, le remit au prévôt et ne s'en occupa plus. Cependant, les tracasseries continuaient. Hennepin demanda et obtint de ses supérieurs ecclésiastiques, autres que les récollets français, l'autorisation de se retirer en Hollande. Bien accueilli par Guillaume III, secouru des grands seigneurs anglais, il dédia par reconnais-

sance au roi d'Angleterre son second ouvrage : *Voyage ou nouvelle découverte d'un très grand pays dans l'Amérique entre le nouveau Mexique et la mer Glaciale.* Mais, dans sa dédicace, parlant de son attachement pour le souverain qui l'avait puissamment protégé, il atteste cet attachement par ce qu'il appelle « l'intégrité de sa foi et l'observance régulière de ses vœux ». — « J'adorerai, ajoute-t-il, toujours mon Dieu ; je demeurerai toujours attaché au grand monarque qui a daigné me recevoir sous sa protection. » Un catholique qui parle en ces termes à un roi protestant, parle, vous en conviendrez, le langage d'un homme libre, indépendant et fier.

Quant au conseil de faire prêcher la religion réformée en Amérique, l'eût-il même donné, qu'il en serait, je crois, excusable aux yeux de beaucoup de catholiques. En effet, Hennepin constate, à plusieurs reprises, l'inutilité complète des efforts tentés pour la conversion des indigènes. Ceux qui ont été baptisés retombent bien vite dans l'indifférence et les superstitions ; ils deviennent ainsi *duplo filii gehennæ.* Pour éviter ce résultat déplorable, Hennepin ne conférait le baptême qu'aux Indiens qui étaient à l'article de la mort. Et, à ce propos, il montre en un endroit des sentiments qui, à ne les considérer qu'au point de vue humain, nous révoltent. Il avait baptisé une petite moribonde : « Elle riait, dit-il, le lendemain entre les bras de sa mère, qui croyait que j'avais guéri son enfant. Cependant, elle mourut quelque temps après, ce qui me donna beaucoup de satisfaction et de joie. »

Je ne veux pas, Monsieur, vous cacher ce qui me semble mauvais dans mon compatriote. Qu'on lui rende justice, cela me suffit. Mais, après tout, il était homme de son temps et de sa robe ; et cette dureté, qui nous blesse au vif, montre précisément que Hennepin n'était pas, comme le dit votre sieur Levot, un homme de convictions assez élastiques.

Si tous les efforts pour transformer les sauvages en bons catholiques demeuraient à peu près vains, ne valait-il pas mieux en faire, si possible, de mauvais chrétiens, hérétiques et schismatiques, que de les laisser dans leur férocité native ;

et, si ces missionnaires protestants n'eussent eu d'autre succès que de désapprendre à leurs ouailles à se manger les uns les autres, cela ne devait-il pas sembler un profit assez grand? Hennepin tout récollet qu'il était, ne pouvait-il pas penser que Dieu jetterait dans une chaudière moins bouillante le Huron ou l'Iroquois qui ne l'aurait offensé qu'en le priant à la façon hétérodoxe des protestants, que celui qui, sans le prier du tout, aurait passé ses jours à manger bouillis et rôtis, les membres de ses frères, créatures de Dieu?

Que nous n'ayons, je suppose, pour garant de Hennepin que son livre, les dires de La Sale seront-ils un témoignage plus probant? Auquel de ces deux hommes donnerons-nous foi? Est-ce à celui, qui, comme La Sale, aventurier criblé de dettes, cherchant à s'enrichir, se fit marchand de peaux de lapins et d'autres bêtes du nouveau monde, toujours préoccupé du soin de son petit commerce, quittant ses compagnons pour courir après ses cargaisons? N'aurons-nous pas plutôt confiance en ce moine investigateur qui, poussé de l'amour de l'inconnu, allait, en sa jeunesse, se coller contre la porte des cabarets où se réunissaient les matelots, pour saisir, dans leurs conversations, des détails des pays lointains? Douterons-nous de ce que dit ce religieux qui, pieds nus, sans intérêt de trafic, traversa l'Amérique ; qui, par une inspiration de son haut esprit, conseilla le premier ou tout au moins l'un des premiers sur le continent européen, aux pauvres gens d'aller, par la culture, demander l'aisance à cet autre continent? Jusqu'alors, on n'y avait vu que des aventuriers avides, chercheurs d'or, bourreaux d'esclaves noirs, flibustiers, boucaniers, marchands trompeurs qui échangeaient, contre de la verroterie sans valeur, des pelleteries précieuses, et aussi quelques proscrits des luttes religieuses ou politiques. Hennepin payait l'hospitalité que la Hollande lui avait accordée, en engageant ses citoyens pauvres que l'insuffisance des terres ne pouvait nourrir dans leur patrie, à s'en créer une nouvelle. Plusieurs écoutèrent sa voix et se joignirent aux proscrits établis dans la Nouvelle-Angleterre ; ils contribuèrent ainsi à fonder la grande répu-

blique des États-Unis. Cet homme, dont les idées étaient si justes et si utiles, dont les intentions étaient si dégagées de tout intérêt personnel, ne mérite-t-il pas notre confiance? Témoignons-lui même du respect; et, vous, monsieur, s'il a eu à se plaindre, durant sa vie, de ne pas trouver, comme il dit, parmi vos concitoyens « cette sincérité flamande, cette candeur et cette droiture de cœur qui font le vrai caractère du chrétien », soyez, je vous en prie, le premier Français, nonobstant les Levot et les Guérin, à rendre à Hennepin cette justice que sa mémoire attend encore aujourd'hui.

Mon voisin ne disait rien. — Si je ne craignais de vous avoir ennuyé, — ajoutai-je, — je voudrais vous raconter une particularité que je me rappelle avoir lue dans la relation du Père Hennepin, à propos de la chasse aux bœufs sauvages. Voici ce qu'il dit : « Quand les Indiens ont tué quelques vaches, les petits veaux suivent les chasseurs et leur vont lécher la main ou le doigt. Ces barbares en amènent parfois à leurs enfants : mais après qu'ils s'en sont divertis, ils leurs cassent la tête pour les manger. »

— Quel rapport votre histoire a-t-elle avec l'honneur ou le caractère du Père Hennepin.

— Je voulais simplement insinuer que nous mériterions, nous Belges, de passer pour aussi bêtes tout au moins que ces veaux sauvages, si, après que la France aurait détruit notre patrie, qui est notre mère commune, nous pouvions l'aimer. Je sais bien qu'après s'être divertie de notre sottise, elle ne nous casserait pas précisément la tête, mais elle mettrait bel et bien dessus un joug si lourd que nous ne nous en porterions guère mieux.

Le dîner était achevé. Nous nous levâmes, mon compagnon me salua avec une exquise politesse et un certain sourire qui était peut-être d'amitié, mais qui peut-être aussi n'était que de pitié.

JEUNES FLEURS & VIEILLES DEMEURES.

Notre vieux Bruxelles tombe pièce à pièce. De vieilles murailles, en s'écroulant, laissent pénétrer la vue dans les appartements où s'est passée notre enfance. Leurs hôtes, que nous avons connus alors, ont disparu depuis longtemps, et pourtant, il nous semble voir encore leurs visages collés contre la vitre. Les tentures étaient ternes; plus ternes encore étaient les paroles. Tout était silencieux, froid, immobile et monotone. S'agissait-il de se lever de sa chaise, on se préparait à cette opération au moins un quart d'heure à l'avance. J'ai connu, en la paroisse du Finisterre, telle dame bourgeoise, très religieuse, bigote même, qui, pendant trente ans, ne se put résoudre, pour dimanche ou grande fête que ce fût, à se rendre à l'église dont elle était voisine. Et cette dame n'était pas un caractère d'exception dans ce monde-là.

Dans ce repos et dans ce calme apparent, vivait-on exempt de passions? Gardez-vous de le croire. Chacun épiant, espionnant son voisinage, déversait à pleines mains, incessamment, sur son voisin, envie, s'il était riche, mépris, s'il était pauvre, charité chrétienne étant toujours soigneusement tenue à l'écart. Peu de chose suffisait pour susciter dans ces cœurs flasques la colère et les plus mauvais sentiments. Que, par exemple, deux fois non plus le chien de Roch, qui demeure vis-à-vis, eut en passant et sans y songer, levé une patte inconvenante sur le trottoir fraîchement lavé, et

Digitized by Google

aussitôt nos concitoyennes, interprétant l'action du caniche dans le plus mauvais sens, se persuadaient que la malheureuse bête avait été tout exprès dressée, stylée et excitée à commettre cet attentat par le méchant vouloir de Roch, son maître. Et voilà la guerre déclarée, guerre d'autant plus longue qu'elle était sans fracas et sans éclat.

Chers concitoyens trépassés, je voudrais bien vous pleurer, mais quelque effort que je fasse, mes yeux ne veulent pas distiller la moindre larme. Peut-être l'ennui dont vous m'avez abreuvé est-il la cause de ce phénomène. Gardez-vous, toutefois, de croire que je veuille mettre la génération présente au dessus de la vôtre. Si nous sommes plus remuants aujourd'hui, nous ne valons pas mieux pour cela que nos devanciers. Si nous ne restons plus derrière un vitrage obscur, dans une chambre exhalant un parfum de moisissure, à l'affût de tous les petits événements de la rue, c'est que la gazette, peu lue jadis, et qui avait un format de dimension très modeste, ayant grandi depuis, nous dispense de ce soin; soir et matin, elle nous apporte le récit de tout ce que l'espèce humaine a fait d'actions triviales et communes en vingt-quatre heures. Chers ancêtres, vos âmes ne se nourrissaient que des choses vulgaires de votre quartier; les nôtres ploient et demeurent aplaties sous le faix de toutes les vulgarités de l'univers qui pèsent sur elles incessamment.

L'administration communale invite le public à élever des palais sur les terrains déblayés par les travaux de la Senne. J'y voudrais voir des huttes d'Esquimaux. Dans ces habitations primitives, l'homme se sentait homme mieux que dans nos hôtels splendides, et si l'animal dégénéré qui porte ce nom voulait sérieusement reconquérir le titre d'être raisonnable, je crois qu'il ne le pourrait faire qu'après s'être colloqué et avoir demeuré durant un temps assez long, dans des demeures en apparence informes comme celles de nos premiers parents.

Le sauvage, à demi étouffé dans son étroit abri de glace, d'écorces ou de peaux, fait un trou au sommet pour donner passage à la fumée de sa cuisine qui l'oppresse.

Cela fait, il se couche sur le dos, digère, essaie de dormir d'un sommeil sans rêve et sans charme, se tourne et se retourne sur le sol, éprouvant un sentiment dont il ne se rend pas compte : l'ennui. Tout à coup, par dessus sa tête, par le trou qu'il a pratiqué à sa tanière, vers lui descend une clarté tremblotante, fugitive. Reviendra-t-elle ? Elle se fait bien attendre; mais elle reparaît enfin, pleine de mystère. Est-ce une fleur lumineuse, un œil ami, un dieu bienveillant qui se promène silencieusement au dessus de la hutte? C'est tout cela et plus encore. C'est un monde tout entier, un soleil pur de toute souillure terrestre, errant à quelques milliards de lieues d'ici, c'est une étoile qui vient jeter dans la bête somnolente et ruminante la douce poésie. La poésie s'insinue dans ce cœur vide, dans cette tête en friche; et la brute carnivore s'est sentie transformée en un être parent des essences célestes.

Les Romains eurent une heureuse inspiration. Ce fut de prendre et de s'approprier la hutte du sauvage. Elle devint le modèle de leurs habitations. Ils l'élargirent, lui donnèrent une forme rectangulaire, mais conservèrent religieusement ce qui en faisait le caractère, à savoir une seule ouverture, et celle-ci placée au sommet. Tel fut l'*atrium*. Durant la république, cette salle demeura le cœur de la maison. Là travaillait la matrone, là elle faisait la cuisine, là étaient les dieux lares, là étaient les images des ancêtres. L'habitant de cette salle n'avait au dehors des relations qu'avec l'espace infini. Vous étonnez-vous de ce que les Romains ne firent que de grandes choses? La distance de la terre au ciel était l'étalon de mesure de tout ce qu'entreprenait ce peuple-là.

Chateaubriand a dit une bonne chose, et c'est peut-être la meilleure qu'il ait jamais dite. En son *Voyage en Italie*, il dit ces propres mots-ci : « Je me figure le citoyen romain dans sa maison comme une espèce de religieux qui s'était bâti des cloîtres. Cette vie intérieure, indiquée par la seule forme des habitations, ne serait-elle pas une des causes de ce calme qu'on remarque dans les écrits des anciens? Cicéron retrouvait dans les longues galeries de ses habitations, dans

les temples domestiques qui y étaient cachés, la paix qu'il avait perdue au commerce des hommes. Le jour même que l'on recevait dans ces demeures semblait porter à la quiétude : il descendait presque toujours de la voûte ou des fenêtres percées très haut ; cette lumière perpendiculaire, si égale et si tranquille, avec laquelle nous éclairons nos salons de peinture, servait, si j'ose m'exprimer ainsi, servait au Romain à contempler le tableau de sa vie. Nous, il nous faut des fenêtres sur des rues, sur des marchés et des carrefours. Tout ce qui s'agite et fait du bruit nous plaît; le recueillement, la gravité, le silence nous ennuient. »

L'espace découvert au milieu de l'*atrium* s'agrandissant toujours davantage par la passion toujours croissante de contempler une plus vaste portion du ciel, il fallut élever des colonnes, les ranger autour de la partie ouverte pour soutenir la toiture. La salle commune, avec ses doubles ou quadruples colonnades, prit l'aspect d'un temple. Mais trop vouloir est toujours dangereux. De la terre où nous sommes, contentons-nous d'entrevoir le ciel. Vouloir le contempler assidument, c'est excès pour notre débilité. Après avoir agrandi d'une façon démesurée l'espace ouvert de leur *atrium*, qu'ils appelaient *compluvium*, les Romains finirent par ne plus considérer la région supérieure que comme un voisin fâcheux d'où leur venaient la pluie, le soleil brûlant, les rafales. Ils rompirent toute communication avec le ciel, et à cet effet, ils inventèrent l'*atrium testudinatum*, l'atrium en tortue qui fut entièrement couvert.

Petit à petit, les hommes abaissèrent vers l'horizon les fenêtres de leurs demeures. Dans la même mesure, la pensée humaine s'abaissa. Mais jusqu'à notre temps, au moins dans nos maisons bourgeoises, les jours étaient étroits, partout heureusement entravés par de petits carreaux encadrés de plomb et dont l'art, ou mieux le temps seul, avait coloré les verres. Le monde, vu au travers, se présentait sous un aspect moins réel que fantasque. Mais l'hygiène est venue. Elle a réclamé de grandes fenêtres par lesquelles la lumière entrât sans rencontrer le moindre obstacle. Telle fut la loi imposée

Digitized by Google

par l'hygiène, celle du corps, je veux dire. Mais celle des esprits? Je voudrais bien que celle-ci fût un peu consultée aussi. En attendant qu'elle ait émis son opinion, la mienne est que les réduits modestes où se tenaient les contemporains de notre enfance valaient les appartements luxueux d'aujourd'hui. Je sais que dans ces petits salons obscurs donnant sur des rues étroites, on vivait sur le nez de son voisin, attendant des passants, connus ou inconnus, l'inspiration de ses pensées et le sujet de ses conversations. Mais au moins s'occupait-on d'autrui. Je sais que, enfants, nous étouffions en ces tristes demeures, mais avec quel bonheur nous échappions-nous de ces prisons, emportés par la plus belle des passions humaines, la passion de l'au delà.

En ce temps-là, la rue Royale commençait à s'élever. Dans la partie de cette rue où se trouve aujourd'hui la place du Congrès, une barrière en bois vermoulu empêchait les passants de rouler dans les bas-fonds voisins. Appuyés contre cette barrière, avec quel charme regardions-nous par dessus la ville et la vallée de la Senne, les collines de Jette qui bornent l'horizon! Cela durait des heures. Là bas, au delà de ces collines, vers le couchant, c'était l'inconnu, la *terra incognita*, le bout du monde, pour ainsi dire à portée de la main. Et pourtant, nous n'y pouvions aller. Nos vœux secrets appelaient l'aide d'un bon génie pour nous y transporter.

A un moment de l'année, la tentation d'aller vers cet inconnu devenait irrésistible. Lorsque avril était en son déclin ou mai en son épanouissement, les vastes champs de colza qui semblent comme une mer de fleurs déborder de cet horizon de collines et descendre vers nous, attiraient nos cœurs. Nous eussions voulu suivre le soleil qui se couchait de l'autre côté dans une vallée que nous nous imaginions tapissée d'or. L'obscurité succédant à la lumière, nous étions tout prêts à désavouer aussitôt nos souhaits audacieux. Qu'irions-nous faire en contrées si étranges? Un jour vint cependant où j'osai me hasarder tout seul à gravir les hauteurs de Jette; ce fut avec une grande joie, une vive

attente, un violent battement de cœur, et puis une grande désillusion en sentant l'odeur fade des colzas, en voyant des hommes faits comme nous, parlant notre langage, et pour tout dire, en un mot, des compatriotes.

Cette passion de l'audelà qui remuait notre enfance, agite l'humanité à toutes les grandes époques : siècles héroïques de la Grèce, agonie du monde romain, croisades, réformation surtout. L'homme éperdu se jette alors par dessus tout ce qui l'environne.

La Renaissance avait eu un beau moment, lorsque l'Ouest s'entr'ouvrant, l'Amérique avait surgi, et que les Médicis, montant au Vatican, avaient élevé sur la ville aux sept monts et sur le monde le doux soleil de Florence. Mais, avec la réforme, la nuit s'était faite de nouveau. L'Europe se partage en sectes fanatiques ; et, pour le sectaire, toute l'humanité est dans sa secte ; guerre sans trève avec tout ce qui ne s'y renferme pas. L'Espagnol nie de bonne foi que le soleil puisse avoir la même couleur dans l'hérétique Angleterre que dans les pays catholiques, et s'étonne d'entendre que les Anglais ne font pas de sacrifices humains. Voyez ce que raconte à ce sujet Thomas Gage, en ses voyages, tome I, p. 361. L'Anglais avait-il en ce temps meilleure opinion des Espagnols, je ne voudrais pas l'affirmer. L'homme ne connaissait plus l'homme, tant l'humanité était partagée, divisée, séparée dans ses membres. L'Europe était une vaste prison cellulaire en laquelle les peuples étaient renfermés ; ils se touchaient et ne se voyaient pas. Quelques esprits hardis regardaient vers l'Orient, mais détournaient aussitôt les yeux, de peur de voir se dresser au dessus des chaînes danubiennes, la tête abhorrée, horrible de l'ogre qui faisait trembler les cœurs les plus assurés. Ce monstre, c'était le Turc.

Qui délivrera les populations européennes de ce cauchemar ? Un Belge qui, à un plus haut degré qu'aucun autre de ses concitoyens, a la passion de l'au delà, Busbecq, ambassadeur du Saint-Empire auprès du Sultan.

En approchant du pays des infidèles, il n'était pas sans

appréhensions, nonobstant son courage éprouvé, lorsqu'il voit venir à lui une sorte de procession de moines, marchant deux à deux, et lui offrant bouquets d'hyacinthes et de narcisses. Ces prétendus moines n'étaient autres que des janissaires, si redoutés sur les champs de bataille. A mesure que Busbecq s'avance dans cet empire inconnu, le parfum des fleurs lui monte davantage à la tête. Constantinople lui apparaît au milieu de plaines de tulipes éclatantes. Ébloui, enivré, il se sent pris d'un vif amour pour toutes les choses et pour tous les êtres de la création. Il applaudirait les Turcs de respecter la feuille de rose tombée, de s'écarter pour ne pas la fouler sous le pied, si, l'esprit imbu des poëtes de la Grèce ancienne, il ne se rappelait que la rose est née du sang d'une déesse et non pas, comme le croient les barbares qui l'entourent, de la sueur de Mahomet. Mais il note avec enthousiasme les soins que les Turcs ont des animaux, et, lorsqu'il raconte l'imagination des gens de ce pays qui croient entendre les remercîments des oiseaux qu'ils ont délivrés, il semble près de partager la croyance vulgaire, tant a de prise sur lui tout ce qui est naïf, bon et affectueux.

Aussi voyez comme ce diplomate du XVIe siècle, ce chrétien fervent, ce gentilhomme de vieille race est en dehors des idées de sa caste, de son culte, de sa profession et de son temps. La noblesse, il voudrait l'abolir, persuadé que c'est grâce à l'égalité absolue que l'empire turc est florissant et qu'il étend sans cesse ses limites. Il condamne les duels; il a des paroles de louange pour ceux qui ont renié le christianisme. Grâce aux apostats, dit-il, un grand nombre d'esclaves chrétiens sont rachetés chaque année. Ces nouveaux musulmans vont trouver les maîtres des captifs, leur font croire que ces malheureux sont des parents, des amis, des concitoyens et brisent enfin leurs fers par une rançon légère.

Mais telle est l'infirmité humaine que dans les plus grands esprits se rencontrent souvent les contradictions les plus choquantes. Le même Busbecq prône l'esclavage, regrette qu'il n'existe plus. L'idée était au moins originale. Il se

trouva aussitôt un philosophe français pour l'adopter. La Motte le Vayer écrivait en propres termes : « Certes je trouve que Busbecq, ce digne ambassadeur, a eu grande raison de douter si ceux qui ont ôté l'usage des esclaves ont bien mérité du genre humain. » Du reste les voyageurs, tombés dans un monde nouveau, ont parfois des idées étranges. Tournefort le botaniste écrivant au ministre Pontchartrain une lettre qui avait, par le poste de la personne à laquelle elle s'adressait, le caractère d'un rapport officiel, excusait ainsi les anthropophages : « S'ils mangent des chrétiens, ce n'est pas en temps de paix. Je ne sais s'il y a moins de cruauté à poignarder un homme pour avoir sa bourse que de le tuer pour le manger. » C'est brutal, mais non tout à fait absurde, et j'aime mieux Tournefort disant cela, que lorsqu'il disait : « Si M. Descartes et M. Gassendi avaient fait le voyage de Constantinople, comme ils en avaient eu la pensée, combien d'excellentes réflexions n'auraient-ils pas faites sur la morale et la politique des Turcs. » Assurément, mais il n'était pas nécessaire de déranger pour cela deux aussi grands philosophes; il avait suffi d'un Flamand, et je ne sais si tous les philosophes du monde auraient vu plus et mieux que lui.

J'admire Busbecq. Il a autant que philosophe que ce soit, la sainte, la saine passion de l'au delà, mais il a en outre ce que les disciples de la philosophie n'ont pas toujours, il a le besoin du mouvement. Malheur à qui l'approche! Un pauvre moine en fut la victime, disons mieux : le martyr. C'était un beau moine, frais, gras, poli, dodu, rondelet à souhait, qui de son couvent de Péra avait suivi M. l'ambassadeur en l'île de Principio, proche Constantinople, et en laquelle son excellence se tenait pour lors, mais nullement en repos. Busbecq s'y promenait, mais à grands pas, et le pauvre moine le suivait, suant, soufflant, n'en pouvant plus, demandant parfois, en un murmure étranglé plutôt que par une voix articulée, pourquoi il était métier de se presser à ce point. Fuyons-nous un ennemi? Et cette idée accroissait l'ahan du patient. — Poursuivons-nous un criminel? Et ce

nouveau penser ne lui souriait guère davantage. — Est-ce une dépêche qu'il faut porter hâtivement et de la remise urgente de laquelle dépend le salut de la machine ronde? Quel coureur de profession ferait besogne pareille. — Et le représentant de Sa Majesté Apostolique répondait : Frère fredon, mon mignon, ce n'est pas en gagnant couches de lard sous la peau qu'on gagne le doux paradis après cette vie. Le grand philosophe Aristote a dit sagement *putrescit quod quiescit, non quod movetur*. Vous faire courir, c'est vous enpêcher de pourir, rancir ou moisir. — Et Busbecq courait toujours. Il ne s'arrêta que lorsqu'il vit sur le large dos du compagnon la sueur ruisselant à grands flots. Lors il pensa à entrer en une hôtellerie, en laquelle le pauvre frère se laissa tomber sur le premier lit venu, remplissant de ses cris sans cesse : Las! doux Jésus! c'est fait de moi. — Et ce qui prouve qu'il était véritablement aussi bas qu'humain puisse l'être c'est que Busbecq, quelque invitation réitérée qu'il lui fît, put à peine le décider à se lever et à se mettre à table pour dîner. Vous trouverez l'histoire de cette promenade, mais racontée d'une façon charmante, à la page 305 du petit volume imprimé chez les Elzevirs, en 1633, sous le titre : *Gislenii Busbecquii omnia quae extant, cum privilegio*.

Toute charmante qu'elle est, cette histoire, s'il l'a lue, n'a pas dû avoir l'heur de plaire au savant Gothofredus Cellarius qui, à sa mort, survenue en 1707, ne s'était promené qu'une seule et unique fois — Dieu seul sait à présent avec quelle lenteur et quelle gravité, — durant les quatorze années de professorat qu'il avait passées à l'université de Halle. Nonobstant toute la science qu'il acquit en se confinant ainsi, nonobstant son édition d'ailleurs excellente de Pline le Jeune, il n'a pas rendu à la science services comparables à ceux que rendit Busbecq courant par monts et par vaux. Ni Cellarius ni avant lui Martianus Capella, qui recommandait aux apprentis savants les promenades, mais dans un petit espace où l'on retourne souvent sur ses pas, parce que, disait-il, elles purgent et facilitent la digestion, Martianus Capella, auteur du

Digitized by Google

livre intitulé *Mariage de Mercure avec la Philologie*, n'a égalé ce coureur flamand qui a fait mieux qu'eux connaître l'antiquité et qui, en outre, a obligé l'Europe ahurie à apprécier l'Orient à sa véritable valeur. Il a fait pour notre Europe ce que ferait une main bienfaisante qui briserait un carreau pour donner de l'air à une mansarde dans laquelle toute une famille serait sur le point de mourir asphyxiée par la vapeur du charbon. L'Europe étouffait dans ses vieilles idées, ses lâches appréhensions; elle sentait le renfermé. Regardez, dit Busbecq, ces peuples infidèles, et laissez-vous voir. Invitez seulement, dit-il à l'empereur Ferdinand, le plénipotentiaire turc et sa suite aux fêtes du couronnement à Francfort. — Jamais, répondit l'Empereur épouvanté. — Mais ce sont des hommes comme vous, ces Turcs — répliquait Busbecq,— ils ne portent pas sur les épaules la tête de Méduse et, quoique vous n'ayez pas dans vos trésors les bottes de sept lieues, ô puissant empereur, il ne vous dévoreront toutefois point. — L'Empereur non rassuré, mais honteux de sa poltronnerie, sachant d'ailleurs que Busbecq était un homme de bon sens et un conseiller fidèle, fléchit. C'est ainsi que l'Europe vit pour la première fois des Turcs traverser pacifiquement ses provinces. Busbecq qui les conduisait, apportait avec lui les premiers lilas. Fleurs de douce odeur et de douce couleur, ni de deuil ni de liesse, elles étaient bien d'accord avec les sentiments de l'homme des siècles modernes, n'ayant ni la gaîté naïve et imperturbable du Grec, ni l'austère tristesse des Romains. Dans l'harmonie des fleurs d'avril, quelque chose d'ailleurs, avant la fleur nouvelle, devait manquer à nos ancêtres. Un Flamand a trouvé le secret d'embellir la plus belle chose de l'univers : le printemps de l'année.



Digitized by Google

LE TROISIÈME DIMANCHE DE JUILLET.

Il y a quelque part sur le globe une peuplade qui fête, depuis cinq siècles environ, le massacre de ses ancêtres, le pillage de son pays, l'incendie de ses cités par les étrangers, les horreurs de la guerre civile et étrangère, les hontes de la défaite, la destruction de ses libertés. Ces bonnes gens attribueut ces événements à la faveur de leur divinité et, pour l'en remercier, chaque année, à pareil jour, ils s'égosillent à chanter mélodieusement, en faux bourdon et en plein soleil, la louange de l'Être bienfaisant qui les a, par sa grâce puissante, foulés, pressurés, égorgés et enchaînés. Où est-elle cette gent moutonnière? Est-ce une de ces populations noires qui grouillent près de Dahomey? Est-ce une horde engourdie par les glaces éternelles, dans le voisinage du pôle? Noble et savant baron de Reinsberg Duringsfeld, vous plairait-il nous dire quelle région habite ce peuple original?

Le noble et savant baron daigna nous répondre en ces termes : « A West-Roosebeke, village situé entre Roulers et Ypres, dans la Flandre occidentale, on célèbre chaque année, le troisième dimanche du mois de juillet, une messe solennelle suivie d'une procession, *en actions de grâces de la victoire* remportée par Louis de Maele et ses alliés sur les Gantois, le 27 novembre 1382. »

Cette année encore, le dix-huitième jour de juillet de l'an de grâce 1869, s'est promenée la procession « en actions de grâces de la victoire » qui coûta la vie à vingt-six mille Fla-

mands tués par les Français et par l'armée du comte de Flandre, allié au roi de France.

Grand nombre d'auteurs anciens ont raconté la journée de Roosebeke; aucun d'eux n'a parlé de la reconnaissance pieuse des populations flamandes. Nous l'ignorerions donc si un baron allemand et un prêtre flamand ne nous avaient appris cet intéressant détail, M. de Reinsberg, dans son *Calendrier belge* (Bruxelles, 1862), M. le curé Maes, dans son histoire intitulée : *Kort begrip der geschiedenissen wegens het oud vermaerd beeld van Onze Lieve Vrouw te West-Roosebeke*, imprimée chez De Brauwer-Stock, à Roulers, en 1856. Cette histoire, dit l'auteur, a été écrite « afin d'exciter davantage la dévotion des fidèles envers la très sainte Vierge. » Le digne prêtre doit avoir atteint son but ou ne s'en être pas sensiblement écarté, puisque le livre a obtenu l'approbation de Mgr. l'évêque de Bruges.

Interrogeons avec autant de confiance que de respect ces deux écrivains graves et consciencieux.

— M. le curé, voudriez-vous nous raconter d'abord ce qui se passa, la veille de la bataille?

— Très volontiers, mon cher fils. Quand les deux armées furent en présence et que le soir fut venu, les Gantois et un certain Philippe d'Artevelde (*eenen Philippus van Artevelde*) qu'ils avaient à leur tête, se confiant dans la force de leurs armes, après avoir bien mangé, bu vins à foison, s'être divertis davantage, se couchèrent tranquillement. Cependant, le roi de France, le comte, la noblesse et les princes français avec leurs gens, mettant toute leur confiance en Dieu plutôt qu'en la puissance de leurs bras, adressent leurs prières au ciel, d'où ils attendent aide et secours. Quelle nuit ce dût être pour les habitants de Roosebeke! Avec quel zèle ardent ils invoquèrent l'image de la Vierge qui était lors placée dans le voisinage, au lieu dit Bois de la chapelle et près d'une fontaine dont l'eau acquit depuis des propriétés merveilleuses. Toute cette nuit, chacun fut en prières, excepté Artevelde et sa troupe (*uitgenomen Artevelde en zyn volk*) qui attendaient uniquement le succès, de leur épée et de leur audace.

— En vérité, mon père, ce certain Artevelde devait être un affreux garnement et bien différent de cet excellent roi de France qui priait dévotement le bon Dieu de l'aider à déconfire et occire des manants et roturiers assez impudents pour réclamer le respect de leurs droits de bourgeoisie.

— Aussi, mon fils, ces dévotes oraisons ne furent pas sans fruit, car il advint aussitôt certains prodiges pour le dommage de l'ennemi (*van den vyand*) et pour la prospérité et le bonheur de la Flandre.

— Les Gantois étaient-ils l'*ennemi?* ou bien est-ce que j'entends mal vos paroles, M. le curé? Le roi de France était-il venu nous exterminer par complaisance et bonté d'âme pour les Flamands?

— Assurément, mon fils : comment pourriez-vous en douter, puisque le roi était si dévot et Artevelde si peu chrétien? Toujours est-il que sur le minuit, au dessus de la colline où s'élève le moulin, au milieu des deux camps, un bruit étrange et terrible se fit entendre dans les airs. Nous croyons que ce vacarme était un présage de la protection de Dieu qui, à la sollicitation de la sainte Vierge Marie, envoyait ses anges pour combattre contre les rebelles et pour venir au secours du peuple.

— Mais, mon révérend, le wallon Froissard est d'une opinion toute différente. Il croit, lui, qu'au lieu d'anges, ce furent des démons qui firent ce grand tintamarre. Voici ses propres paroles : « Or, disent aucuns que c'étoient les diables d'enfer qui là jouoient et tournoient où la bataille devoit estre, pour la grand' proie qu'ils en attendoient. » Sauf meilleur avis, il me semble que ce Wallon avait le cœur plus belge que vous, mon père.

— Non, du tout, mon fils, mais il l'avait moins chrétien. Il avait l'intelligence fermée aux choses célestes. Ce qui arriva le lendemain montre bien que, dans cette nuit qui précéda la bataille, c'étaient, en effet, anges de lumières et non de ténèbres qui s'ébattaient en cet endroit. Le matin, dès que les Français eurent déployé l'étendard royal de saint Denis, nommé oriflamme, les Gantois furent soudain abattus

par la main de Dieu (*van de hand Gods geslagen*) et, pleins d'effroi, perdirent tout ordre et toute discipline. Les anciennes traditions rapportent que le Seigneur fit paraître aux yeux de l'ennemi un mur infranchissable, ce qui acheva de les frapper de stupeur. Les Flamands furent défaits et massacrés ; le vainqueur trouva le corps d'Artevelde parmi les morts et le pendit à un arbre, la tête en bas. Ainsi fut obtenu ce grand et étonnant triomphe par la protection de Dieu et par l'intercession de sa sainte Mère, le 27 novembre 1382, pour l'honneur du comte, la gloire du roi de France et le salut du pays : *En zoo wierd dezen grooten en wonderbaren zegeprael door de bescherming van God en door de voorspraek zyner H. Moeder, behaeld op den 27 november* 1382, *tot eere en glorie van den graef en den koning van Frankryk en tot behoudenis van het land.*

— Nos compatriotes, cher père, furent bien ingrats envers les Français, instruments de Dieu pour le bonheur de la Flandre, puisque le chanoine David, dans son histoire, nous apprend que les Français retournèrent chez eux « chargés des malédictions des Flamands ».

— Le chanoine David, quelle que soit mon estime pour lui, a parlé comme un ignorant. Ainsi que je l'ai dit dans mon livre, à la page 28, lorsque la glorieuse bataille de Roosebeke fut gagnée, l'allégresse du peuple fut générale ; il attribua son bonheur et sa délivrance à la puissance de Marie. Que de paroles de reconnaissance furent dites alors devant l'image de la Vierge aux pieds de laquelle les fidèles ne s'étaient pas inutilement agenouillés. La nouvelle de cette mémorable victoire et les louanges de Marie se répandirent jusqu'à Bruges, dont les habitants montrèrent surtout une gratitude enthousiaste pour la sainte protectrice.

— Les Brugeois, dis-je, avaient bien sujet de prendre part à la joie commune, puisqu'ils avaient si puissamment contribué au succès de la bataille. Je lis, en effet, dans votre ouvrage, M. le baron : « les Français furent forcés de plier, mais les Brugeois réparèrent bien vite leur échec et mirent les Gantois en pleine déroute. » C'est là, à vrai dire, un rude

soufflet que vous donnez sur la face de ces gens maussades qui grommellent sans cesse que les Wallons, ennemis irréconciliables des Flamands, ont causé tous leurs revers. Voici, d'après des personnes qui ne pensent pas tout à fait comme M. le curé, ni comme vous, M. le baron, voici une catastrophe, la plus épouvantable qui ait frappé le peuple flamand, voici une journée qui prépara sa longue oppression, et ce sont des mains flamandes qui portent à la patrie flamande les coups les plus meurtriers. Ah! M. le baron, les Pan-germains ne vous pardonneront pas cette indiscrétion.

— Vous ne comprenez pas, mon cher, reprit le baron, en riant aux éclats. Le pan-germanisme n'a rien à voir dans tout cela; pour moi du moins, qui suis germain par le hasard de la naissance et archéologue par vocation. En cette dernière qualité, je recherche les faits oubliés, je les mets au jour, sans m'occuper de les apprécier et laissant à d'autres la besogne de les juger. Trève donc de reproches et prêtons une oreille attentive à notre savant ecclésiastique.

Celui-ci continua de la sorte. — Pour honorer la sainte image, on la porta, de l'humble chapelle où jusqu'alors elle avait résidé, dans l'église paroissiale de Roosebeke. Ce fut sans doute le jour où une grande affluence de Brugeois vint rendre grâce à Marie de la destruction des révoltés. Cette action de reconnaissance ne fut pas stérile, car l'année suivante, c'est à dire en 1383, la ville de Bruges ayant été de nouveau troublée par les rebelles sous la conduite d'un certain Ackerman, la toute-puissante Marie intercéda si à propos que les facticux furent écrasés. En quoi il est aisé de voir combien l'hommage et la reconnaissance des Flamands fût agréable à cette douce Vierge, et que personne ne fait rien en son honneur sans obtenir d'elle aussitôt une bonne récompense. Depuis cette époque, les Brugeois firent don, chaque année, à l'image miraculeuse, soit d'un voile précieux, soit d'une robe richement brodée. Cette année-ci cependant, au lieu d'objets de toilette, la vierge a reçu l'offrande de deux flambeaux.

— Parbleu, mon révérend père, votre Vierge doit avoir

Digitized by Google

une garde-robe mieux fournie que la parisienne la plus mondaine. Il faut croire que, dans notre bienheureuse Flandre, il n'y ait plus une seule veuve en guenilles à secourir, pas une pauvre fille à vêtir, car, suivant une belle expression que vous ne répudierez pas, les pauvres sont les membres de Jésus-Christ. Du reste, la sainte image avait bien mérité de tels présents. Avouons que la belliqueuse Vierge olympienne qui porta la flamme dans les murs de l'adultère Phrygien, ne fut qu'une femmelette impuissante si l'on compte le sang étranger qu'elle versa, en comparaison du sang flamand que fit répandre l'image miraculeuse. Mais, sans plus de réflexions, je voudrais bien avoir quelques détails sur l'origine de la célèbre procession.

— Il est facile de vous satisfaire, reprit le saint homme; vous n'avez qu'à ouvrir mon livre à la page 33. Vous trouverez là des détails curieux extraits de l'*Atlas de Marie*, un excellent ouvrage du père Gumpenberg, de la société de Jésus. Vous y lirez qu'au jour où se donna la bataille, un fil de soie apparut soudain. Ce fil était rouge, avait sept nœuds et une croix à son extrémité. Il sembla aux Gantois, nos ennemis, que ce fût un mur inexpugnable qui environnait la troupe fidèle. Cette vue les frappa d'une terreur panique, et décida l'issue de la journée. Après le combat, le mur redevint fil de soie; comme tel, il entourait le village et planait à une certaine hauteur au dessus du sol. Par cet adorable miracle, la Vierge voulait nous montrer le chemin le long duquel son désir était qu'on lui rendît des honneurs particuliers. C'est sur l'indication fournie par ce fil prodigieux que fut tracée la rue que suit la procession; où se trouvaient les sept nœuds, furent bâties autant de chapelles, à l'honneur des sept douleurs de la Vierge; où se trouvait la croix, fut érigée une chapelle plus grande que les autres, en l'honneur de la Sainte-Croix. Toutes ces chapelles existent encore. Pour le chemin, les voisins cédèrent le terrain nécessaire, mais ils s'aperçurent qu'après cet abandon, leur champ n'avait rien perdu en étendue. Le fil de soie rouge fut conservé longtemps, quoiqu'on en donnât des morceaux à tous

les fidèles. Néanmoins, la longueur totale du fil, quelque retranchement qu'on y fit, ne diminuait pas. Mais il arriva un temps où voulant faire argent de tout, on ne distribua plus de morceaux du fil miraculeux que pour beaux deniers comptant. La Vierge se courrouça de ce trafic, et le fil divin disparut. Il fallut en prendre d'autres qui ne venaient pas du ciel; mais comme ces nouveaux fils sont pieusement consacrés, ils ont à peu près la même efficacité que l'ancien guérissant de toutes maladies et principalement des érésipèles. Enfin, pour en revenir à la procession, bien des gens s'imaginent aujourd'hui qu'elle est faite pour remercier la Vierge du Carmel, dont la fête se célèbre ce jour-là, d'avoir détourné la peste qui désolait, de 1660 à 1666, la ville de Menin. Ce qui donne de l'apparence à cette opinion, c'est la présence à la procession d'une trentaine d'habitants de cette ville. Leurs pères, lorsque l'épidémie cessa, firent vœu d'assister toujours à cette cérémonie annuelle. Une fois ils oublièrent leur promesse. La peste aussitôt reparut et les obligea à faire de tristes réflexions sur leur infidélité. Je ne nie pas la parfaite exactitude de cette tradition, ni le miracle de la Vierge, ni la juste punition qui frappa les coupables; mais, d'accord avec M. le baron, j'affirme que la procession a une origine plus ancienne et encore plus relevée. Elle commença probablement en 1384, après que le bon duc Philippe de Valois eut succédé à Louis de Maele. Depuis lors, les habitants de Bourbourg et de Menin ont l'honneur d'ouvrir la marche et de se présenter les premiers à l'offrande de la grand'messe, le jour où sort la procession. Cette prérogative leur a été accordée en mémoire du zèle que les habitants de ces villes montrèrent pour les Français marchant sur Roosebeke. Ainsi se conserve le caractère aussi national que religieux de cette auguste cérémonie.

— Soit, Monsieur le curé, mais vous ne me dites pas pourquoi la procession se fait le troisième dimanche de juillet, tandis que la victoire, dont elle doit immortaliser le glorieux souvenir, fut remportée en novembre. S'il m'était permis de hasarder une supposition, je serais tenté de croire que cette

date fut choisie pour célébrer le mariage du vainqueur de Roosebeke, Charles l'Insensé, comme on l'appelait, avec Ysabeau l'impudique. Il eut lieu le 17 ou le 18 juillet 1385. Le duc de Bourgogne, alors comte de Flandre, avait pris une grande part à cet événement. Ce n'aurait pas été une mauvaise idée de fêter le même jour la honteuse union entre un roi imbécile et une reine luxurieuse, incestueuse, marâtre, méprisable et méprisée de toute l'Europe, et l'odieuse victoire de Roosebeke, qui coûta tant de sang et tant de larmes à la patrie. Oui, ne vous en déplaise et nonobstant tous vos contes merveilleux, c'est une honte pour la patrie et pour la religion de faire d'un si triste anniversaire une solennité joyeuse.

Ici Monsieur mon baron allemand sembla se fâcher tout de bon, et me dit avec une dignité rogue : Pensez-vous, mon petit monsieur, être plus sage que tous vos compatriotes. Ne savez-vous pas qu'ailleurs encore qu'à West-Roosebeke, les fidèles se réjouissent chaque année de la défaite de la populace gantoise; qu'à Ypres, le premier dimanche d'août, les habitants fêtent la délivrance de la ville, qui était assiégée, en 1383, par les rebelles et que toute la population y remercie la Vierge d'avoir, par son intervention miraculeuse, chassé et dissipé les mutins.

— Oui, Monsieur le baron, mais je sais aussi que le premier dimanche d'août, les paysans s'abstiennent de se rendre à Ypres, parce qu'un prophète leur a jadis annoncé que cette ville doit périr un jour, et que ce jour, fixé par les décrets du ciel, serait celui où les habitants célèbreraient ces abominables souvenirs de la guerre civile. Ce prophète, Monsieur, c'est la conscience publique, c'est le sens droit du peuple des campagnes qui, n'étant pas perverti par les superstitions des théologiens ou par les préjugés des courtisans, leur dit que c'est chose impie de louer et remercier Dieu de la défaite et du massacre de nos frères. Tenez, Monsieur le curé, vous feriez bien, au lieu de chanter vos *Oremus* à la procession, de prêcher à vos ouailles l'abolition de cette cérémonie. Vous imiteriez une action louable qui vient de se

Digitized by Google

passer, non en Belgique, mais en Italie. Jusqu'à ce jour, Gênes gardait, comme un précieux trophée de ses valeureux marins, et notamment de Conrad Doria, les chaînes du port de Pise conquises en 1290. Les Génois les avaient rompues et les fragments demeuraient suspendus aux portes de leur ville et de leurs principales églises. Des inscriptions rappelaient la mémoire de ces glorieux faits d'armes. Cette année-ci, la municipalité de Gênes effaça les inscriptions et rendit à Pise les chaînes, témoignage d'antiques prouesses, ne voulant pas que le souvenir des luttes intestines d'autrefois fût conservé longtemps dans la grande patrie italienne. C'est simple et naturel ; c'est cependant beau. Notre plus strict devoir, à nous, Belges, serait d'effacer tout ce qui rappelle des temps malheureux où Flamands contre Flamands luttaient au profit de la tyrannie et à l'honneur d'un souverain étranger.

— Tout doux, me dit le bon curé, rien ne presse d'imiter des mécréants et des excommuniés ; car vous n'ignorez pas que tous les Italiens, bien peu exceptés, sont excommuniés comme hérétiques. Veuillez ensuite faire attention que ce serait toucher au culte catholique que d'abolir une cérémonie pour laquelle notre saint père le Pape a créé des indulgences, comme vous le pouvez voir par les bulles de Clément XII, en 1731 ; de Clément XIII, en 1768 ; de Léon XII, en 1828. Je ne vous dis rien des indulgences spéciales accordées en outre en 1838 par Son Éminence Mgr François René Boussen, évêque de Bruges, pour tous fidèles qui réciteront certaines prières aux stations du parcours de la procession. Aussi, tandis que toute la chrétienté se disposait, il y a treize ans, à célébrer le nouveau dogme de l'Immaculée Conception, j'ai cru que, en un pareil moment, rien ne pourrait être plus agréable au Ciel et plus utile aux hommes que de rappeler les vertus de notre Sainte Image. Cette pensée m'a fait écrire mon livre. Enfin, avez-vous réfléchi que ce que vous proposez aurait sans doute pour effet de tarir cette source féconde de miracles qui ne s'épuise jamais ? Car ce ne sont pas de ces vieux miracles que la rouille des siècles a

recouverts, et qui font sourire de pitié les incrédules et les mal pensants. Ce sont miracles tout frais, brillants comme le soleil. Ainsi, par exemple, tandis que mon livre était encore sous presse, il vint d'un village voisin une femme aveugle. Il lui suffit de laver ses yeux éteints avec de l'eau de la fontaine qui coule près de l'endroit où jadis se trouvait la statue de la Vierge. Elle fut aussitôt guérie de sa cécité et aujourd'hui elle voit aussi clair que M. le baron et moi. Deux ans auparavant, une femme demeurant non loin de West-Roosebeke, avait une maladie des yeux qui n'avait cédé à l'emploi d'aucun remède. Elle se fit apporter de cette eau merveilleuse; après en avoir humecté à plusieurs reprises la partie malade, elle fut parfaitement guérie. Tous mes paroissiens pourraient vous certifier la vérité de cet événement.

Ce discours me convainquit tout à fait de la puissance miraculeuse de la Vierge adorée à Roosebeke. Comme je n'aime pas à faire étalage de mes sentiments de dévotion, je m'éloignai de mes deux savants interlocuteurs, et dès que je fus hors de la portée de leurs regards, je me précipitai à genoux et j'implorai en ces termes la bonne Vierge de Roosebeke :

« Sainte Mère de Dieu, vous qui rendez la vue aux aveugles, guérissez de leur myopie nos Gumpenberg et autres pères jésuites qui, humbles admirateurs des nobles de race, ne comprennent pas que les vrais nobles, ceux que vous regardez avec le plus d'amour, ce sont les hommes qui, en quelque bas degré qu'ils soient nés, sacrifient leur vie pour repousser l'invasion étrangère. Ceux-là, ce sont de chères victimes que, loin d'accabler, vous voudriez défendre et protéger toujours.

« Sainte Mère de Dieu, ouvrez les yeux de vos pasteurs qui prennent des démons pour des anges, qui vous figurent, vous qui êtes toute bonté, comme une divinité sanguinaire, l'appui des princes et des puissants, tandis que vous êtes la protectrice des humbles et des affligés. Guérissez ces esprits

aveugles qui écrivent un fatras de sottises injurieuses pour vous, croyant exciter ainsi la ferveur des hommes.

» Sainte Mère de Dieu, soyez surtout secourable à notre pauvre et cher frère Eudore Pirmez, ministre de l'intérieur, qui s'imagine voir autour de lui un peuple éclairé, grâce aux millions qu'il sème chaque année pour instruire nos concitoyens, et qui ne s'aperçoit pas qu'après un quart de siècle de dépenses et d'efforts de la part du gouvernement, les générations successives lisent encore, sans éclater de rire, les fantasques imaginations de M. le curé et de M. le jésuite, et vont, après cette lecture, croyant, Sainte Vierge, vous faire hommage, vous insulter avec leurs prières, leurs offrandes et leurs actions de grâces.

» Ce n'est pas, je le sais, un miracle ordinaire que d'ouvrir les yeux à un ministre, constitutionnel ou non, à un prêtre fanatique et à un révérend père Gumpenberg ; mais, Sainte Mère de Dieu, votre pouvoir est si grand que, bien que le miracle soit et rare et difficile, j'ose néanmoins vous prier de le tenter. »

FIN.

B U
Syst.-Catal.
1936

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google